



Elena Govor

12 JOURS À NUKU HIVA

Rencontres et révolte russe dans le Pacifique Sud



12 JOURS À NUKU HIVA



12 JOURS À NUKU HIVA

Rencontres et révolte russe dans le Pacifique Sud

Elena Govor

traduit de l'anglais par Geneviève Tevenart Loffreda

*édition française menée et annotée par Marie-Noëlle
Ottino-Garanger*

© 2021 Elena Govor (texte original)
Geneviève Tevenart Loffreda (traduit de l'anglais)
Marie-Noëlle Ottino-Garanger (édité et annoté)

Édition française assistée de Pierre Ottino-Garanger et Catherine Valich

Publié par Sidestone Press, Leiden, Pays-Bas
www.sidestone.com

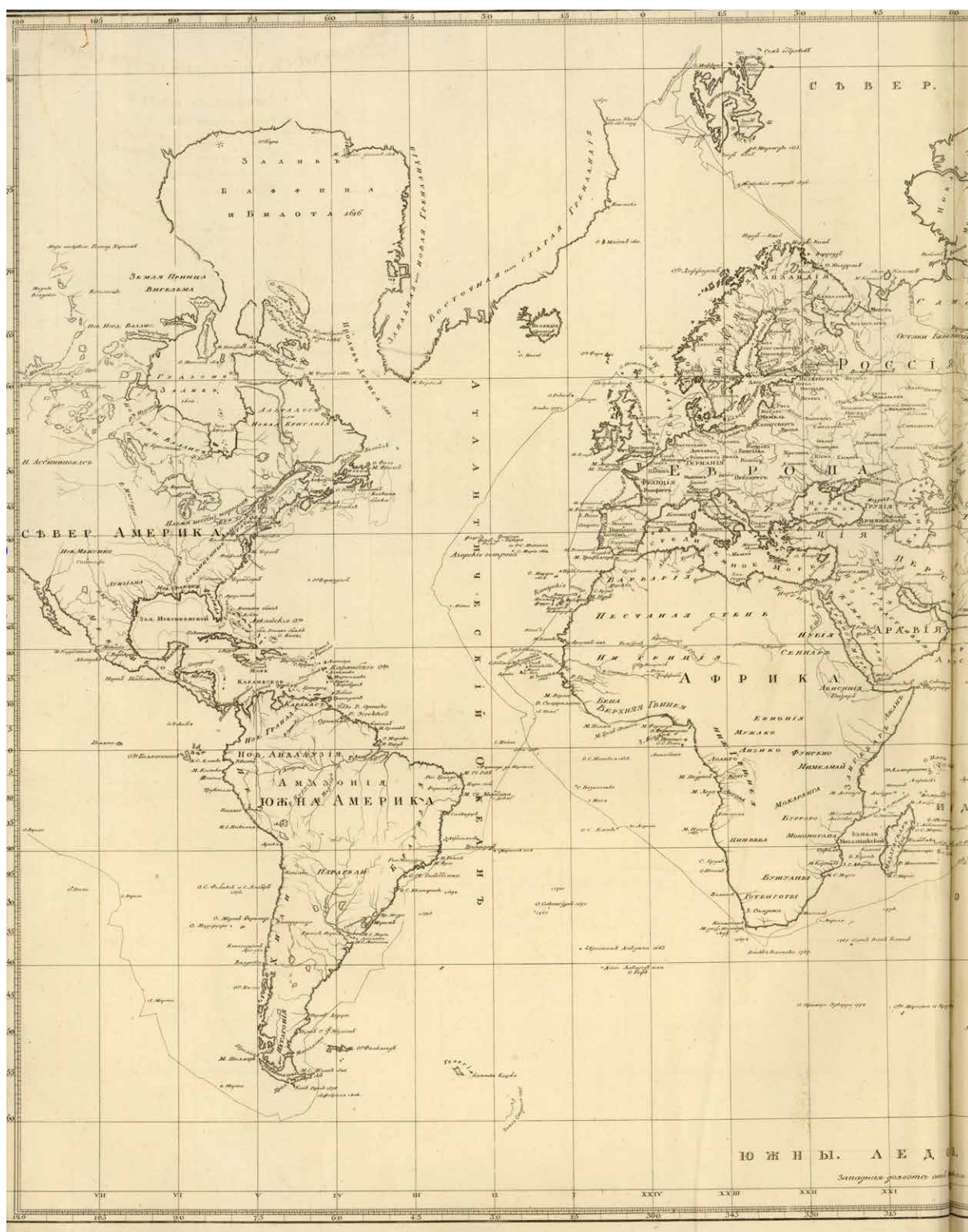
La version française, et la couverture et la typographie établis par : Sidestone Press

Couverture :

Johann Horner, [« Taiohae »], gouache et aquarelle sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage n° 820-2-06.
Egor Skotnikov & Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius « Homme de l'île de Nukagiva entièrement tatoué », gravure en couleurs, *in* Kruzenshtern 1813b : pl. X.
Gravure d'après Wilhelm Tilesius, « Colombe de montagne de Nuku Hiva et perruche Pigidi », gravure recolorée, *in* Kruzenshtern 1813b : pl. XVII (et dos de couverture).

ISBN 978-94-6426-018-2 (broché)
ISBN 978-94-6426-019-9 (relié)
ISBN 978-94-6426-020-5 (livre électronique PDF)

À Vladimir Kabo, mon mari, ami et professeur.



Gravure de Fabian Bellingshausen & Adam von Krusenstern, « Carte du monde d'après la projection de Mercator ou Carte générale du voyage du Capitaine Krusenstern avec indication de la route suivie par la Nadezhda autour du monde. Publiée en 1813 », in Krusenstern 1813b : pl. I.

МЕРКАТОРСКАЯ КАРТА ВСЕГО СВѢТА
или
ГЕНЕРАЛЬНАЯ КАРТА
къ путешествію
Капитана Гр. узеннотри
въ показаннѣхъ пути Г. узеннотри
Восточнѣхъ Сѣверѣ
Июня 1813 г.

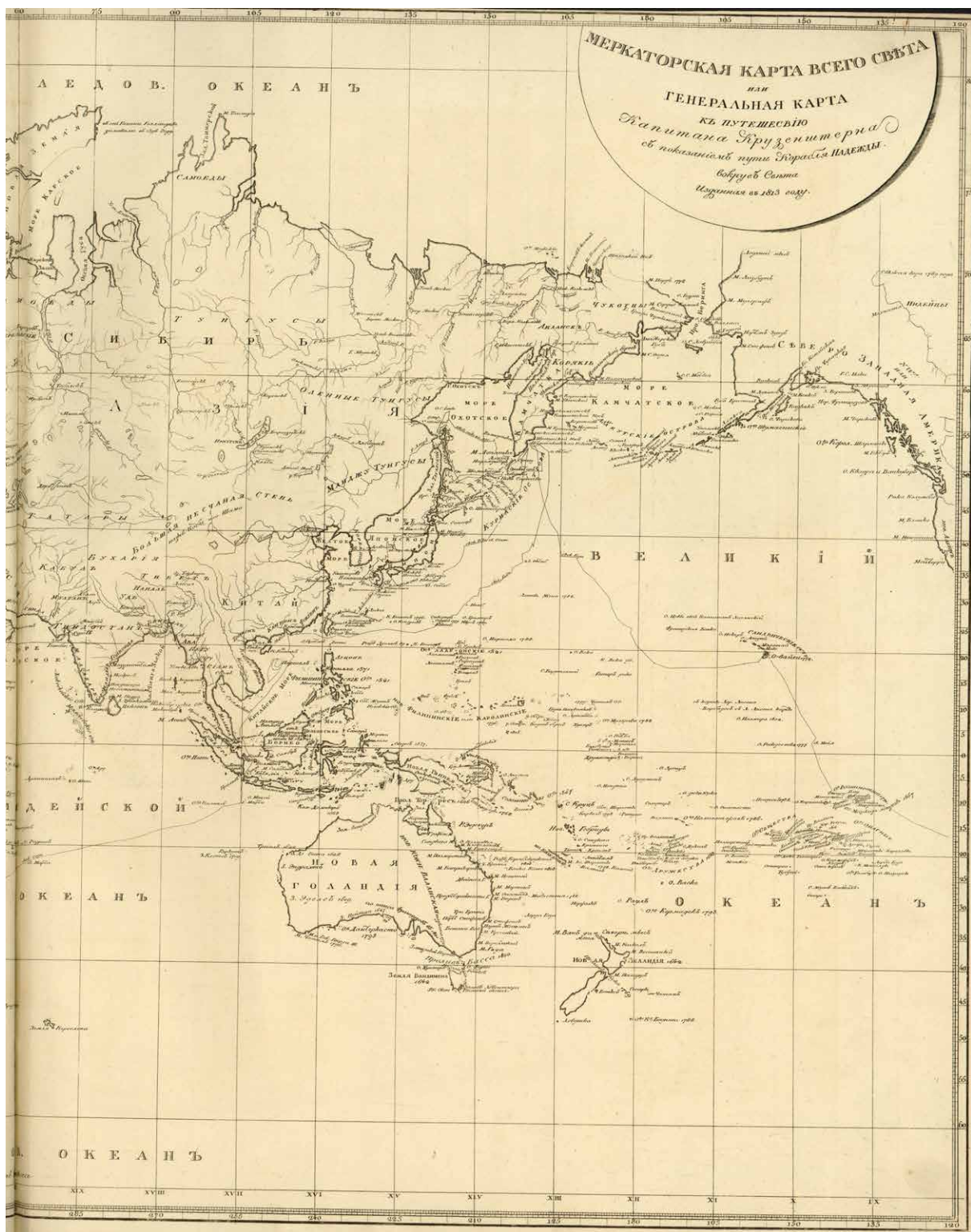


Table des matières

Remerciements	11
Introduction à l'édition française	13
Note concernant l'orthographe et la traduction	15
PARTIE I . DE LA RUSSIE À NUKU HIVA	17
<i>L'icône brisée</i>	19
<i>L'Arche de Noé des hommes à bord</i>	26
<i>Un La Pérouse russe, un Cook russe</i>	55
<i>Nul Dieu, si ce n'est les voiles</i>	60
<i>À la quête de découvertes et de notoriété</i>	68
PARTIE II. NUKU HIVA	73
Regards sur « l'Autre » : attentes et appréhensions	79
Premier jour : Rencontre	95
<i>« J'ai l'honneur d'être Anglais ! »</i>	95
<i>« Enfants de la Nature dans toute leur beauté »</i>	100
<i>Le troc sans « liberté de commerce »</i>	102
<i>« Bonjour ! » : arrivée de Monsieur Kabris</i>	108
<i>Kiatonui, Tapeqa, le roi de la vallée</i>	114
<i>Les plaisirs de la nuit, attendus et inattendus</i>	118
Deuxième jour : Découverte	131
<i>Le regard du Naturaliste, le regard Royal</i>	131
<i>En visite chez Kiatonui : tabou(s) et protocole local</i>	133
<i>À la découverte de la structure sociale de Nuku Hiva</i>	138
<i>Derrière une « apparence nationale », des individus</i>	144
<i>Corvées d'eau, de bois et échanges</i>	156
<i>Cadeaux et malentendus</i>	160
Troisième jour : Immersion	165
<i>La Neva dans la baie de Ha'atuatua</i>	165
<i>Ma'uhau, « allumeur du feu » du roi</i>	170
<i>Le corps des Marquisiens et érotisme</i>	174
<i>Dire l'indicible</i>	185
<i>« Danses cannibales »</i>	186
<i>Post-scriptum : le comte Tolstoï et son singe</i>	191
Quatrième jour : Tatouage	193
<i>L'arrivée de la Neva à Taiohae</i>	193
<i>Libre-échange</i>	195
<i>Tepootu, Tatovka, Tatouage</i>	206
<i>« Le tatoueur a la haute main sur le navire »</i>	224

Cinquième jour : Hérésie	229
<i>La Neva à Taiohae</i>	229
<i>La découverte de la baie de Hakatea – Intermède</i>	231
<i>Visite à terre de Shemelin et « l'Homme à l'état de Nature »</i>	231
Sixième jour : Tension	237
<i>Troc et rires</i>	237
<i>Guerre ou paix ?</i>	239
<i>Dikie, Wilden et Zeika Zeika</i>	242
Septième jour : Tentations	245
<i>Une nouvelle visite à Kiatonui</i>	245
<i>La « Déesse de la Baie »</i>	247
<i>Une visite à un morai (m'èae)</i>	249
<i>Etua, tau'a, inspiré et possédé</i>	253
<i>Tentations d'une sorte...</i>	262
<i>... ou d'une autre !</i>	270
Huitième jour : Catharsis	277
<i>Dames « royales » en visite sur la Neva</i>	277
<i>Cerclages de fer et porcs du pays</i>	281
<i>Troc ou commerce ?</i>	285
<i>La révolte russe</i>	286
<i>Post-scriptum du huitième jour</i>	292
Neuvième jour : Dislocation	293
<i>Port L.</i>	293
<i>Vallée de Hakau</i>	304
<i>À travers les montagnes</i>	309
<i>L'histoire de Félicité</i>	311
Du dixième au douzième jour : Départ	313
<i>Les préparatifs et l'embarquement</i>	313
<i>Une baie traîtresse, tout comme ses habitants</i>	315
<i>Le remorquage et les derniers visiteurs</i>	317
<i>Le départ, des larmes et de la joie</i>	318
PARTIE III. DE NUKU HIVA VERS LA RUSSIE	325
<i>En route vers le Kamtchatka</i>	327
<i>Réconciliations réelles et autres</i>	330
<i>Vies et récits des voyageurs</i>	335
<i>Le « Sauvage français »</i>	340
<i>Tolstoï l'Américain</i>	345
Épilogue	351
Annexe 1. Chant de Nukuhiva	359
Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français	365
Bibliographie	383

Remerciements

Ce livre est le fruit d'un projet de recherche *Tatau/tattoo: Embodied art and cultural exchange* (*Tatau/tatouage : art incarné et échanges culturels*) financé par le *Getty Grant Program* (2002-2004) à l'origine du soutien nécessaire à la quête des sources russes, oubliées, de la première expédition russe dans le Pacifique Sud. La découverte d'une abondante documentation, textes et iconographie, venant s'ajouter aux récits russes bien connus, et déjà publiés, nous incita à réunir toutes les données disponibles sur l'expédition : matériel d'archive russe, allemand, estonien et français. Par la suite, le soutien et la générosité de mes collègues facilitèrent cette recherche. Je suis reconnaissante à Tamara Shafranovskaia, Olga Fedorova et Alexey Kruzenshtern en Russie, Frieder Sondermann et Makiko Kuwahara au Japon, Achim et Renate von Rappard en Allemagne, Burgl Lichtenstein en Suisse, Robert Suggs et Victoria Moessner aux États-Unis.

Ma coopération, de longue date, avec Olga Fedorova et Frieder Sondermann fut particulièrement fructueuse. Olga Fedorova partagea avec moi ses transcriptions de documents d'archives russes (Chichagov 1805 ; Kruzenshtern 1803 ; Ratmanov 1803-1805a, 1803-1805b, ca. 1808 ; Shemelin 1803-1806), et Frieder Sondermann ses traductions de documents d'archives allemands (Esenberg 1805a ; Horner 1807 ; Krusenstern 1804a, 1804d, 1810, 1813a ; Löwenstern 1807 ; Tilesius 1803-1804, 1804, 1819, n.d.) et des articles (Esenberg 1805b ; Depping 1813). Les échanges que j'eus avec eux et mon mari Vladimir Kabo m'aiderent à mettre en forme bon nombre de points abordés dans ce livre. Les recherches menées par Bronwen Douglas, Nicholas Thomas et Greg Denning, universitaires spécialistes du Pacifique Sud, se sont aussi révélées sources d'inspiration et de réflexion.

Je suis également reconnaissante à Monseigneur Le Cleac'h, à Éric Bastard ainsi que Félicité et Siméon Kimitete, de m'avoir aidée durant ma visite à Nuku Hiva en 2003.

Mon fils Raphaël Kabo a traduit en anglais de nombreuses citations extraites des sources russes et m'a aidé à communiquer en français à Nuku Hiva. Je le remercie pour son soutien enthousiaste et l'intérêt qu'il a porté, durant toutes ces années, à cette étude.

L'anglais n'étant pas ma langue maternelle, et l'ouvrage s'appuyant sur des sources multilingues, le rôle de l'éditeur fut essentiel dans ce travail d'envergure. J'ai eu le privilège de bénéficier de la collaboration de Kevin Windle, universitaire, linguiste et traducteur à l'École d'Étude des langues de l'*Australian National University*. Il a non seulement édité la totalité du texte, avec beaucoup de créativité, mais a aussi vérifié toutes les traductions dans leurs sources originales : russe, allemande, espagnol et française. Je suis aussi reconnaissante à Roderic Campbell pour ses conseils avisés en matière éditoriale.

La bourse accordée par l'*Australian Research Council Discovery grant*, sous la houlette de leurs directeurs et mes maîtres de recherches Bronwen Douglas et Chris Ballard, a fourni le complément financier nécessaire à la mise en œuvre de ces travaux dans de bonnes conditions. Je leur dois aussi ma nomination en tant qu'associée principale de recherche (*senior research associate*) au Département d'Histoire du Pacifique et de l'Asie de l'*Australian National University*. Au sein de cette section, leur soutien et leur amitié furent essentiels.

Introduction à l'édition française, par M.N. Ottino-Garanger

Les rencontres sont une des clefs du merveilleux travail, du monumental travail réalisé par Elena Govor sur cet événement si singulier et important qui se produisit, en ces jours de mai 1804, sur une île de ce Pacifique que l'on découvrait à peine, à l'aube de la naissance d'un nouveau monde, plus vaste, plus envahissant...

Les résonnances du choc culturel qui s'ensuivit auprès des équipages, et dans leurs publications, atteignirent l'Europe à un sommet de sa culture, mais prête à basculer. Si l'expédition provoqua peu de remous sur place, sur le moment elle nourrit un puissant mouvement de curiosité ; l'époque là aussi était charnière. Ce passage immortalisa et préserva de nombreux pans de la culture, de son environnement, et est à présent un réservoir de connaissances et d'inspiration pour ses descendants.

L'envie de rendre accessible ce plongeon dans le temps et ces vies réunies de façon si improbable, presque irréelle, m'a convaincue de contacter l'auteur et de lui proposer la rencontre permise, cette fois, par une langue mieux possédée par d'autres lecteurs. Une belle estime est née de cette requête, acceptée déjà, puis construite par une poignée d'amis et amies qui rendirent possible l'aventure. Traduire ! Rendre sensible l'âme de ces lignes, exprimer leur richesse est moins évident qu'il n'y paraît... L'admirable patience d'Elena l'a rendu effectif grâce au travail de longue haleine de Geneviève qui enseigna l'anglais à Nuku Hiva avant de partir pour d'autres établissements français, en Afrique. Avec son mari David, professeur d'histoire-géographie et leurs élèves, ils avaient travaillé sur ce patrimoine auprès de mon mari. Il fallut bien des échanges entre nous toutes et une autre amie commune, plus axée sur la littérature, pour approcher de ce que nous recherchions : une lecture agréable et intéressante, respectueuse du texte et de sa portée. Le recul éclairé de Catherine, nourri du terrain d'archéologue bénévole auprès de Pierre et Yvonne Katupa, maire de la côte nord de Nuku Hiva et formidable illustration de ce que furent en leur temps ces *haka'iki* dont elle descend, donna à ses propositions toute leur justesse. La relecture par Mr. Dominique Cadilhac, tout aussi attentif à cet archipel et ce qui le touche, compléta cette approche.

Donner sa matérialisation à l'ouvrage, lui tailler ses justes atours compte tenu de l'ampleur des matériaux était une étape ultime, importante et délicate, qu'Elena eut à coeur de peaufiner pour cette édition plus accessible aux habitants même de l'archipel.

Note concernant l'orthographe et la traduction

La multitude des sources linguistiques, sur une période de plus de deux siècles, nécessita un certain nombre de décisions éditoriales. Le nom de chacun des membres de l'expédition russe est donné dans sa forme occidentalisée lorsqu'elle apparaît sous cette forme dans les publications des navigateurs eux-mêmes (ex. Adam von Krusenstern au lieu d'Ivan Kruzenshtern). S'il n'y a pas de précédent, le système de translittération de la Bibliothèque du Congrès a été retenu, de même qu'en fin de noms la terminaison conventionnelle - *sky*, plutôt que - *skii*. Les variantes des noms sont données lorsque la personne est citée pour la première fois. L'orthographe des citations de sources anglophones n'a pas été changée. Ainsi Golovachev, dans le texte de l'auteur, apparaît à côté de Golovatscheff dans une citation du journal de Löwenstern. Quelques noms francisés de longue date apparaissent ainsi sous cette forme dans l'édition française, comme Tolstoï.

Comme cet ouvrage s'appuie très largement sur des sources originales, leur traduction fut un aspect important. Les sources russes, qui n'avaient jamais été traduites en anglais auparavant, le furent grâce à Raphaël Kabo et éditées par Kevin Windle.

Les versions anglaises des travaux de Krusenstern, Lisiansky et Espenberg publiées de nos jours, sont citées sans aucune tentative d'harmonisation de l'orthographe. Les traductions en anglais moderne de Löwenstern, Langsdorff, Krusenstern, et autres, furent vérifiées dans les originaux et modifiées lorsque cela s'est avéré nécessaire.

Les noms marquisiens correspondent à l'orthographe moderne standard, en accord avec les recommandations de Robert Suggs (Suggs 2008) ; dans les citations, ils restent inchangés.

Deux calendriers étant utilisés à l'époque, la date du calendrier occidental, dit grégorien, est placée ici après la date du calendrier russe, dit julien¹.

¹ Le calendrier julien fut en usage dans l'empire russe jusqu'en février 1918. Il avait 12 jours de retard sur le calendrier en usage dans les pays occidentaux (Calendrier grégorien).

Partie I

DE LA RUSSIE À NUKU HIVA

Ils vinrent depuis le Cap Horn pour faire, pour
les Russes, ce que Bougainville avait fait pour
les Français et Cook pour les Anglais :
découvrir le Pacifique et ses trésors.

Greg Dening, *Islands and Beaches*.

L'icône brisée

La première expédition russe autour du monde, placée sous le commandement d'Adam Krusenstern et Urey Lisiansky, quitta Cronstadt (Kronshtadt) en août 1803 sur la *Nadezhda* (l'*Espérance*) et la *Neva*. Elle inaugura les études anthropologiques sur le nord des îles Marquises. Greg Dening en résuma l'objectif initial mais, comme toute expédition, elle eut sa propre genèse.

À la fin du XVIII^e siècle, l'expansion russe vers l'est avait atteint le Pacifique Nord et la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, et avait vu la création de la Compagnie russe d'Amérique, la RAC. Son intérêt, qui résidait dans le lancement d'une liaison maritime avec les ports européens de Russie et le développement d'un commerce de fourrure direct avec la Chine, coïncida avec les aspirations navales russes à s'implanter dans le Pacifique et à s'inscrire dans le sillage de Cook et La Pérouse pour son exploration. L'expédition autour du monde, planifiée et portée par Krusenstern depuis 1799, fut approuvée en 1802. Il fut nommé à son commandement, mais ceci alla bien au-delà. L'expédition, initialement prévue comme une entreprise commerciale, se trouva petit à petit appuyée et, partiellement, financée par l'État russe. Ce changement intervint début 1803 lorsque l'empereur Alexandre I^{er} décida de lui adjoindre une ambassade russe au Japon avec, à sa tête, un serviteur de l'État, Nikolaï Rezanov. Par ailleurs Krusenstern, Rezanov et le comte Nikolaï Rumiantsev (Romanzoff), ministre du commerce, ardent défenseur des sciences et érudit, entreprirent d'y intégrer, chacun selon sa propre vision, de larges pans exploratoires et culturels (fig. 1.1).

Le but de l'expédition était d'illustrer la Russie par des prouesses dignes de sa puissance navale, commerciale et culturelle. La présence de l'empereur en personne, à Cronstadt, pour assister au départ de l'expédition, en fervent défenseur entouré par ailleurs de hauts fonctionnaires du gouvernement impérial, le prouve clairement. Huit mois plus tard, alors que les navires étaient ancrés dans la baie de Taiohae à Nuku Hiva, un désaccord entre Krusenstern et Rezanov provoqua un conflit, résumé en ces termes par Rezanov : « Durant le voyage, les officiers de marine de mon navire se sont mutinés contre moi » (Sgibnev 1877 : 389). Les tensions furent telles que, lorsque le navire atteignit le Kamtchatka, les deux parties étaient prêtes à abandonner cette expédition, si bien programmée, et à rentrer à Saint-Petersbourg (St Petersburg), par voie de terre, pour solliciter la justice de l'empereur. Finalement, le Kamtchatka fut propice à la réflexion et ils parvinrent à un compromis qui permit de mener à bien leur mission. Un voile de silence fut alors jeté sur les événements de Nuku Hiva, aussi bien par les participants que par les officiels, dont l'empereur.

Mais ce conflit n'était que la partie émergée de l'iceberg. L'île de Nuku Hiva, qui s'était ouverte au monde grâce à l'expédition russe, allait devenir pour beaucoup le lieu d'un immense bonheur tout autant que d'une profonde détresse. Les répercussions



Figure 1.1. Nikolai Rumiantsev, in I.N. Bozherianov, *Portrety s avtografami i kratkimi biografiami ministrov...* [Portraits autographiés et brèves biographies des ministres...], Saint-Pétersbourg, 1901.

de ces douze jours passés à Nuku Hiva allaient avoir une longue résonnance sur leur vie. Le dessinateur officiel de l'expédition : Stepan Kurliandtsev, qui quitta le navire au Kamtchatka, détruira tout dans sa cabine à coups de hache. Ses carnets de croquis de Nuku Hiva disparaîtront mystérieusement. Son ami le naturaliste Fedor Brykin, qui quitta lui aussi le navire au Kamtchatka, se suicidera à son arrivée à Saint-Pétersbourg ; ce qu'il avait collecté durant son séjour à Nuku Hiva se volatiliserait. Petr Golovachev, le premier à être entré en contact avec des habitants de Nuku Hiva sur l'embarcation qui guida la *Nadezhda* à son point d'ancrage, se suicidera à Sainte-Hélène à quelques mois de son retour chez lui. Dans ses dernières lettres il évoque les événements de Nuku Hiva. Le prêtre Gédéon (Gideon) dénoncera le comportement de Lisiansky, à Nuku Hiva, dans une plainte portée devant les autorités de l'Église orthodoxe. En 1828, le naturaliste Wilhelm Tilesius contestera l'interprétation des données recueillies à Nuku Hiva par son collègue Georg Langsdorff, qui lui-même sera en désaccord avec Krusenstern. Les propos de deux des participants, le comte Fedor Tolstoï (Tolstoy) et Joseph Kabris (Cabri), tous deux porteurs de tatouages de Nuku Hiva, nourriront des années durant les récits officiels russes sur l'île. Et pour finir, vingt-deux ans plus tard, un autre navire russe : le *Krotky*, trompé par les récits des premiers navigateurs russes, allait se rendre à Nuku Hiva et perdre, massacrés, quatre membres de son équipage.

Que pouvait signifier cette île, si lointaine, pour la Russie ? Qu'arriva-t-il, là-bas, aux navigateurs russes et comment cette « mutinerie » se déclara-t-elle ? Jamais elle ne fut abordée sous l'angle d'une rencontre entre des Russes et cette population du Pacifique Sud ; cette approche est une première.

Les germes de ce conflit majeur - la question du commandement de l'expédition - apparurent en 1803, à Saint-Petersbourg. L'expédition était le fruit des réflexions de Krusenstern lui-même. Il l'avait conçue et, dès le début, il en fut nommé commandant. Toutefois, moins de deux mois avant la date prévue du départ, lorsque l'Ambassade russe au Japon dirigée par Rezanov fut ajoutée, les autorités eurent recours à leur stratégie préférée : diviser pour régner. Les ordres de Krusenstern furent modifiés. Rezanov recevait la charge des aspects diplomatiques et commerciaux, alors que Krusenstern et ses officiers quittaient Cronstadt convaincus que les amendements n'amoindrieraient pas l'autorité de leur chef.

Rezanov, lui, dès le départ connaissait l'état réel de la situation. Ses instructions avaient été établies par Rumiantsev et signées par l'empereur. Ces consignes, bien qu'elles aient mis l'accent sur le rôle de Krusenstern en tant que commandant du navire, plaçaient la plupart des activités sous sa responsabilité, ou du moins sous son contrôle : commerce, diplomatie, administration, relations avec les populations locales, acquisition de spécimens scientifiques et ethnographiques, tenues des registres, et ainsi de suite. Bien que n'ayant jamais navigué, Rezanov devait « constamment... s'assurer de l'exactitude des lectures de chronomètre et des calculs longitudinaux » réalisés par l'astronome de l'expédition. La phrase : « Les deux vaisseaux, avec les officiers et l'équipage employé par la Compagnie, vous sont confiés », le plaçait sans aucune ambiguïté à la tête de toute l'expédition (Rumiantsev 1960). Si, compte tenu du rang de Rezanov dans la hiérarchie, il était prévisible qu'il soit titulaire en chef de l'expédition et qu'il en supervise une part des activités, Rezanov prit ce rôle très au sérieux, comme nous le verrons.

En deux cents ans, l'expédition fit l'objet de nombreuses publications. Ce ne sont pas uniquement les résultats géographiques et anthropologiques qui attirèrent les lecteurs, mais aussi les passions cachées sous la surface. Les premières publications à ce sujet parurent en Allemagne et en France en 1805 et 1813. La presse russe ne commença à aborder ces aspects qu'à la fin du XIX^e siècle, après la disparition de tous les participants (Sgibnev 1877 ; Voenskii 1895 ; Ratmanov 1876). Étonnamment, en dépit d'une tendance générale à considérer avec suspicion l'autorité russe que représentait Rezanov, c'est ce dernier qui s'attira la sympathie des historiens.

Toutefois, de longues années après la Révolution russe de 1917, Rezanov ne fut pas vraiment apprécié. Il faudra attendre que se dissipe le mirage de l'internationalisme prolétaire et que la Grande Guerre Patriotique de 1941-1945 donne une énorme impulsion au nationalisme russe par une série de publications célébrant la suprématie russe dans les domaines de la science et de la culture. Vladimir Nevsky, dans son ouvrage *Le premier voyage Russe autour du monde* (1951), se retrouva face à une situation difficile avec un groupe d'officiers de la Marine, la plupart aux noms allemands, confrontés à un haut fonctionnaire russe, de souche, soutenu par d'autres Russes d'origine. Il aurait pu exploiter de telles circonstances et abonder dans la ligne de la propagande officielle, mais Nevsky choisit la meilleure option possible pour un historien honnête sous le régime soviétique : si la vérité ne pouvait être dite, au moins ne fallait-il pas

mentir. Bien qu'il ait eu connaissance des documents d'archives, il n'abonda pas dans le sens de la revendication de Rezanov concernant le commandement de l'expédition. L'exploit considérable de Nevsky ne peut que difficilement être apprécié des nouvelles générations, accoutumées à la liberté de la presse.

Progressivement, les binômes officiels bien connus de ces explorateurs russes, Krusenstern - Lisiansky et Bellingshausen - Lazarev, furent intégrés à la « véritable » Histoire russe : cette Histoire notoirement connue pour sa capacité à extraire de la vie courante des événements, et des personnalités, pour en faire les héros, graves, des icônes du temps. Seul Krusenstern sembla échapper à cette fatalité. Pour ceux qui ont grandi dans l'Union Soviétique de Leonid Brezhnev, Krusenstern passait pour un héros : une sorte de « chevalier blanc » avec son nom étrange, son monument isolé sur les rives de la Neva, à Leningrad, et un grand navire portait son nom, autant d'attributs d'un monde interdit derrière le Rideau de fer. Le poète russe Alexandre Gorodnitsky, en quelques vers chargés de profondeur, exprima la nostalgie de ces voyages impossibles :

Sous le changeant vent du nord,
Sous l'azur du ciel austral,
Les voiles de Krusenstern, à nouveau
Chantent haut et fort leur mélodie.

Dans l'atmosphère étouffante du Moscou de 1981, l'opéra-rock *Juno et Avos* explosa comme un coup de théâtre culturel. Une histoire d'amour unissait Rezanov, membre longtemps oublié de l'expédition, et Conchita, jeune Espagnole de quinze ans, en une image mêlant celle de l'amoureux romantique à celle du visionnaire :

Laisse-moi soulager tes épaules fatiguées !
Pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas apprendre à être frères ?
Toutes les rivières ne se mêlent-elles pas dans l'océan !
Alléluia pour l'amour ! *Alléluia* pour l'amour !
Alléluia !

Laisse-moi chercher une terre plus douce à vivre,
Où une nouvelle race d'hommes pourrait s'établir
Sans argent ni injustice !
Ni république, ni trône, ni prison !

Le lyrisme énigmatique des vers du poète dissident Andrei Voznesensky, la mise en scène inventive, une histoire qui traversait continents et océans, tout contribua à l'engouement du public et donna une nouvelle dimension au récit « autorisé » de l'expédition. Sans réelle exagération, il y eut un véritable *fan club* de Rezanov dont les membres insistaient sur le fait qu'il soit Russe. Alors que s'effondraient l'empire soviétique et le dogme de l'internationale prolétaire, un nationalisme russe exacerbé s'édifiait.

Au même moment, une nouvelle perspective prenait forme. Tamara Safranovskaia, ethnographe à Saint-Petersbourg, passa des années à déchiffrer le manuscrit, soigneusement rédigé en allemand, du Journal de bord d'Hermann Löwenstern. Il décrivait, sans censure personnelle, la vie quotidienne à bord de la *Nadezhda* (1803-1806, 2003b). Grâce aux efforts d'Olga Fedorova (Fedorova & Fedorova 2006 ; Fedorova 2008), d'Alexey Kruzenshtern (Kruzenshtern & Fedorova 2005), de Leonid Sverdlov (2006) et d'autres, les journaux et lettres jusqu'alors inédits de Krusenstern, Rezanov, Ratmanov, Shemelin et Gédéon émergèrent des archives russes et étrangères. Aux États-Unis, le journal et les lettres de Gédéon (1989) furent traduits par Lydia Black, et le journal de Löwenstern (2005, 2003a) le fut par Victoria Moessner. En Allemagne, Ewert von Krusenstjern (1991) rédigea une biographie détaillée de son illustre parent à partir des archives familiales. Au Japon, Frieder Sondermann (2002b) élargit le champ des connaissances grâce à l'étude approfondie des archives de langue allemande, en particulier les journaux de bord de Krusenstern et de Tilesius et la correspondance entre les membres de l'expédition.

Les lecteurs de ces récits privés réalisèrent, avec effroi, que loin d'être un sujet de fierté nationale cette expédition, par ses intrigues, ses haines et ses dénonciations, son arrogance et une part d'incompétence, présentait des aspects affligeants sur le plan national. Peut-être, en fait, n'avons-nous pas le droit de juger à la seule lumière de nos critères personnels et actuels. Quand les mémoires du *Goulag* se répandirent, après la *Perestroïka*, les lecteurs réalisèrent qu'ils n'étaient pas en mesure de juger les protagonistes selon leurs propres critères. Il en va de même pour les expériences touchant la guerre, et cette attitude devrait s'appliquer aux participants de l'expédition. Plutôt que de tenter de réfuter à tout prix le mythe, en avançant la réalité des faits, ou de justifier une partie aux dépens de l'autre, il serait plus approprié d'écouter tout simplement le chœur de ces voix et de tenter de comprendre chacun. Ils avaient eu à endurer une pression sans précédent et des tensions aussi bien physiques, qu'émotionnelles et morales. Ils étaient des hommes de leur temps. Ils sont l'Histoire même, et nous devons l'accepter, sans parti pris, sans suffisance.

Cette nouvelle approche ne fut rendue possible que tout récemment, à la lumière d'une abondante documentation. Pour la première fois les différentes sources relatives à l'expédition sont rassemblées afin de poursuivre, ici, l'approche d'un épisode unique : les douze jours mouvementés de Nuku Hiva. Les trois célèbres récits, ou « Évangiles », y seront confrontés : ceux de Krusenstern, Lisiansky et Langsdorff, face aux « apocryphes » : ceux de Rezanov, Ratmanov, Romberg, Löwenstern, Shemelin, Tilesius, Horner, Espenberg, Gédéon et Korobitsyn. Tandis que trois artistes : Tilesius, Langsdorff et Löwenstern, offrent chacun leur vision iconographique.

L'ensemble est enrichi de voix inattendues : celles des passagers japonais de la *Nadezhda* qui livrèrent leurs propres observations et celles de marins européens vivants alors à Nuku Hiva : Edward Robarts et Joseph Kabris. Citons enfin celles, non des moindres, des Nukuhiviens eux-mêmes dont la présence ressort en filigrane des récits russes, ce que souligna d'ailleurs Bronwen Douglas avec justesse (1999a, 2003, 2009). Aujourd'hui encore, des habitants de Nuku Hiva évoquent une « légendaire visite » russe, il y a 200 ans. Les avis concordent, ou divergent, se complètent, ou se contredisent. Par moment, la notion même de vérité paraît fuyante et les paroles de Salomon paraissent bien

pertinentes : « Beaucoup de sagesse engendre beaucoup d'ennui, et celui qui augmente sa connaissance augmente son affliction » (Ecclésiaste 1 : 18).

Dans la tradition soviétique, les premières expéditions exploratoires russes dans le Pacifique furent comprises, et interprétées, à travers le prisme de l'histoire impériale. Les récits de ces expéditions furent minutieusement examinés pour leurs « contributions » dans les domaines de l'exploration et des « découvertes » associées aux observations de leurs naturalistes et les collections ethnographiques qui furent rapportées. Durant la période soviétique, ce type d'études fut entaché d'un fort anticolonialisme qui se manifesta dans la façon dont furent édités les récits touchant l'expédition. De la même façon, l'appropriation de l'histoire de ces récits d'exploration par l'État soviétique éluda la pluralité des voix au profit d'une seule et unique, russe, ce qui minimisa du même coup le rôle considérable tenu par les participants d'autres origines aux toutes premières expéditions russes, dont les Allemands.

Dans les travaux de l'ère soviétique la question des rencontres interethniques, spécialement leur représentation et les répercussions sur l'expérience des Occidentaux, fut à peine abordée, surtout de la façon novatrice dont B. Douglas le fit (1999a, 1999b, 2003, 2006, 2007). Néanmoins la publication de sources documentaires d'universitaires russes comme N. Bolkhovitinov, Komissarov et Shafranovskaia, auxquels il faut ajouter les travaux récents d'historiens de la jeune génération, offrent de solides bases à toute étude approfondie, à venir, sur les voyages russes dans le Pacifique.

Dans les pays occidentaux, c'est l'historien canadien Glynn Barratt qui permit aux universitaires d'accéder à la diversité de la documentation en langue russe sur le sujet. Quant aux données historiques sur la Compagnie russe d'Amérique (RAC), elles sont le fruit du travail de l'École d'Alaska de Richard Pierce.

Bien qu'à l'instar des recherches de mes prédécesseurs, les documents originaux soient la pierre angulaire de mon approche, ma priorité essentielle ne fut pas d'apprécier, ou d'analyser, les données tirées de ces sources, aussi fiables soient-elles. Mon principal souci fut, avant tout, d'explorer la richesse de la diversité des récits manuscrits et des sources iconographiques. Ceci me permit de mettre en lumière la nature, quasi subjective, de ces données étudiées, à titre scientifique, et combien elles étaient influencées par le contexte ethnique et social des navigateurs, ou leur état émotionnel et psychologique. En ce sens, les interactions entre les participants furent tout aussi importantes que le cours des démêlés qu'ils endurèrent à Nuku Hiva. Bien que de récentes études historiques sur le conflit à bord des navires russes n'aient pas tenu compte du contexte nukuhivien, je considère qu'il occupe une place majeure dans ce drame ethno-historique, étroitement lié aux habitants du pays et à son cadre géographique au cœur du Pacifique. Une telle approche exploite les témoignages et anecdotes des participants, écrits à leur retour, pour la matière riche et variée qu'ils offrent. Ils ne sont pas moins parlants et intéressants que les journaux qui furent publiés de façon officielle.

Mes recherches mettent l'accent sur le caractère exceptionnel du matériel documentaire dont je disposais mais restent pleinement associées au domaine récent, et en plein développement, des études ethno-historiques menées sur les voyages dans le Pacifique. Greg Denning en fut le précurseur (1980) ; Nicholas Thomas et Anne Salmond les développèrent. Malgré la durée limitée du séjour, la richesse et la

diversité des textes à ma disposition m'ont offert une formidable opportunité de tisser la trame des réseaux, aux croisements infinis, établis entre savants, officiers et marins Allemands, Russes d'origine et Japonais, interprètes français et britannique, chefs *haka'iki* marquisiens, hommes et femmes, plus petites gens, prêtres et guerriers. Autant de relations entrecroisées en motifs complexes : relations entre peuples, classes et sexes, de part et d'autre et « par-delà la plage » pour reprendre la formule née de l'observation admirablement développée de Greg Denning qui sut en démontrer l'importance dans ses études sur les Marquises (1980, 2004).

Nuku Hiva jouit d'une réputation à part dans l'imaginaire populaire européen bâti sur la singularité de sa pratique du tatouage, une virilité éclatante, des rumeurs de cannibalisme, le tout renforcé par une riche iconographie née des rencontres sur place. À l'époque de l'escale russe, leur étude sur Nuku Hiva bénéficia de circonstances historiques favorisées par la présence de trois Européens vivant sur place entre 1799 et 1806. Cette décade précède également l'arrivée plus importante d'Occidentaux dont la présence ébranlera de façon dramatique la société de Nuku Hiva en introduisant des maladies jusqu'alors inconnues, des armes à feu et le commerce du bois de santal (N. Thomas 1990). Cette période de l'Histoire est aussi à mettre en relation, pour l'île, avec le rôle prépondérant de Kiatonui. Ce *haka'iki* durant près de quatre décennies, jusqu'à sa mort aux alentours de 1818, fut le chef d'une entité tribale complexe qui occupait les vallées de la caldeira de Taiohae. La visite russe de 1804, à cet égard, fut particulièrement chanceuse. Cette expédition située aux prémices de l'entrée des habitants de Nuku Hiva dans l'Histoire, fut aussi très fructueuse sur le plan intellectuel. Quant aux visiteurs, c'étaient des érudits ; parmi eux, six étaient des hommes de sciences. Ce séjour acquit ainsi une place prépondérante, même après d'autres escales, rencontres et échanges avec les Marquisiens. Il n'est pas surprenant que les trois « Évangiles », cités précédemment, deviennent des textes de référence pour le microcosme étudiant la société de Nuku Hiva et qu'ils soient largement repris dans les travaux de K. von den Steinen, de G. Denning, de N. Thomas, d'A. Gell, de P. & M.-N. Ottino-Garanger et d'E. Ferdon. Il en va de même pour les illustrations de l'*Atlas* de Krusenstern (1813b) et des *Voyages* de Langsdorff (1813), emblématiques pour l'histoire du tatouage de Nuku Hiva et une certaine approche de l'étude des corps en général¹.

La richesse des illustrations et des récits mis en lumière par cette étude, qu'ils soient russes, allemands ou japonais, etc. permet de mettre en perspective les témoignages les plus connus de Krusenstern, de Langsdorff et de Lisiansky avec ceux récemment découverts et d'analyser, grâce à ce nouveau cadre, les faits sous d'autres angles.

Ma principale stratégie consista à juxtaposer les données en m'inspirant de la méthode analytique originale de B. Douglas (1999b, 2009) afin de découvrir les traces de l'implication des habitants de Nuku Hiva lors de l'escale russe. Cette méthode permet par exemple, en comparant les différents types de sources et de textes, de faire ressortir les différences entre ceux publiés (textes et illustrations) et ceux et celles qui ne l'ont pas été : notes de terrain, journaux de bord. Il en va de même pour les croquis d'après nature, mis en parallèle avec les gravures. Une méthode voisine, tenant compte

1 Outre ces ouvrages, cf. notamment *Tattoo: Bodies, art and exchange in the Pacific and the West*, N. Thomas, A. Cole & B. Douglas, eds. 2005.

de la remarque de N. Thomas sur « la rencontre entre cultures, chacune d'elle étant le fruit de nombre d'entre elles » (2003 : xxxv), consiste en une juxtaposition de récits rapportés par des observateurs de milieux différents, qu'ils soient ethniques, sociaux ou culturels. La polyphonie des versions qui en résulte permet de décentrer l'Histoire vers l'Océanie et de la considérer comme un faisceau de réalités délicates, de rencontres ambiguës et d'échanges orchestrés entre les uns et les autres par des voyageurs, des insulaires et leurs interprètes.

Cet ouvrage tente de décrire la nature des rencontres qui eurent lieu lors de l'escale russe à Nuku Hiva. Tout en adoptant un style narratif, celui de voix très diverses, il permet le portrait d'une actualité « échevelée » vue par les uns et les autres à travers le prisme de traces écrites, ou celles esquissées par des artistes. Mon expérience consiste à relater, ici, une histoire complexe en écartant volontairement les études spécialisées, ou plus approfondies, afin d'explorer la grande diversité anthropologique produite par cette manne russe, insoupçonnée, qui aborde des sujets aussi divers que le cannibalisme, la polyandrie, l'homosexualité, le troc ou le tatouage.

L'idée d'une histoire polyphonique se manifeste dans différents champs, comme la cartographie par exemple. Chaque explorateur réalisa son propre « jeu de cartes ». Entre 1791 et 1793, l'île de Nuku Hiva fut « découverte » quatre fois : par les Américains, les Français, les Britanniques, puis de nouveau par les Américains. Tous dessinèrent leurs propres cartes et affectèrent leurs propres toponymes aux traits géographiques observés. Le grand nombre de ces cartes originelles déconcerte. Le monde anglophone préfère les cartes aux noms britanniques, laissant apparaître toutefois un certain nombre de noms français, quelques noms russes, à peine quelques noms allemands, mais aucun japonais. Tous ces pays avaient ainsi leurs cartes et leur perception propre du monde. Plusieurs cartographes remarquables faisaient partie de l'expédition de Krusenstern : Krusenstern lui-même, qui passera de nombreuses années à réaliser son *Atlas de l'Océan Pacifique*, Horner, Löwenstern, Bellingshausen, Kotzebue et Lisiansky. La carte russe du Pacifique Sud se présente très différemment de celle des Britanniques ; de la Nouvelle-Guinée aux Marquises, elle compte des centaines de toponymes russes. Il est temps d'intégrer les diverses visions de notre monde, de superposer ces cartes les unes aux autres et de donner aux peuples des Mers du Sud la possibilité de s'approprier cette part de leur passé. Dans son ouvrage *Beach Crossings* (2004), Greg Denning pose les jalons de ce projet pour les Marquises². Mon but est d'y adjoindre l'abondante matière russo-germanique dans l'espoir qu'elle puisse bénéficier à tous.

L'Arche de Noé des hommes à bord

Avant d'aborder les détails de cet événement, survenu à Nuku Hiva, et le conflit qui en résulta, il est important d'apporter des précisions sur la personnalité des acteurs, leur héritage littéraire et artistique, ainsi que leur voyage.

2 Les Russes ne disposaient pas de la capacité de transcrire convenablement des noms dont ils ne maîtrisaient pas encore la langue. Pour le littoral marquisien, comme pour l'intérieur des terres, ce travail d'intégration des noms locaux sur les cartes est très avancé grâce à la collaboration entre chercheurs et habitants des vallées. Cf. Carte géologique de Nuku Hiva, BRGM 2006 ; R. Maury *et al.* 2014 ; Aires marines & P. et M.N. Ottino-Garanger 2017.

Les Officiers de Marine

Adam Johann von Krusenstern, en russe Ivan Fedorovich Kruzenshtern (1770-1846) (fig. 1.2), est né dans une famille noble de Haggud (Hagudi), près de Reval (Tallinn), dans la province de l'Estland, qui faisait alors partie de l'Empire russe et qui, de nos jours, est devenue l'Estonie. Ses ancêtres, d'origine suédoise et allemande, étaient des Allemands de la Baltique. À l'âge de quatorze ans il fut envoyé au collège du Corps des Cadets de la Marine russe pour poursuivre ses études. Créé en 1752, ce corps donnait de solides bases en mathématiques, navigation, géographie et tactique militaire, le tout appuyé sur trois langues européennes : le français, l'anglais et l'allemand. Krusenstern, tout comme la plupart des officiers de l'expédition, y passèrent alors que celui-ci avait été temporairement transféré de Saint-Petersbourg à Cronstadt, après un incendie (1771-1796). La vie y était extrêmement dure. Des punitions corporelles y étaient régulièrement administrées par les *gardes-marines* : élèves officiers des promotions supérieures qui exerçaient une autorité brutale sur les aspirants. Les élèves étaient affamés, frigorifiés et réduits à devoir écumer les rues pour trouver nourriture et bois de chauffage en hiver. Le niveau de l'enseignement, souvent dispensé par les officiers de la garnison de Cronstadt, était peu satisfaisant et souffrait d'un manque chronique de communications avec Saint-Petersbourg. De plus, en raison de la guerre entre la Russie et la Suède, les élèves officiers furent libérés avant la fin de leur *cursus*, aussitôt après leurs exercices d'été dans la Baltique. Bien des années plus tard Krusenstern, devenu directeur de ce corps, essaiera d'en améliorer les conditions.



Figure 1.2. Adam Johann von Krusenstern, in A. J. von Krusenstern, *Voyage autour du monde*, Paris, 1821.

En 1788, à l'âge de dix-sept ans, Krusenstern fut libéré par anticipation et prit part aux combats dans la Baltique en tant qu'enseigne de vaisseau contre les Suédois. Il y rencontra le capitaine Grigory Mulovsky qui, avec le soutien de l'impératrice Catherine II, avait planifié la première expédition russe autour du monde. Ces projets furent contrecarrés par l'entrée en guerre ; Mulovsky mourut au combat en 1789. En 1793, Krusenstern et Lisiansky se trouvaient au nombre des seize élèves officiers sélectionnés pour poursuivre leur entraînement en tant que volontaires au sein de la *Royal Navy*. Ils participèrent à la guerre menée à la France par la Grande-Bretagne³ puis voyagèrent en Amérique et dans les colonies britanniques de la Caraïbe. Au cours de leur séjour aux États-Unis, ils rencontrèrent George Washington. En 1797, ils naviguèrent avec les Britanniques jusqu'en Afrique du Sud, et Krusenstern se rendit en Inde, aux Antilles et en Chine. Après avoir étudié le commerce de la fourrure en Extrême-Orient, il fut convaincu des avantages, pour l'avenir, de mettre en place un commerce maritime russe dans le Pacifique Nord.

De retour en Russie, en 1800, il élaborait le projet d'une expédition et se mit à œuvrer en ce sens auprès de personnalités influentes. À la même époque, en 1801, il épousa Julia Taube, une jeune orpheline de vingt ans qui avait grandi dans la famille de son frère. Ce fut un mariage d'amour. Leur premier fils, Otto, naquit en août 1802, quelques jours seulement après que le projet de Krusenstern ait obtenu l'approbation du nouvel empereur Alexandre 1^{er} : « Je devais ce sacrifice à mon pays et je l'ai fait, écrivit Krusenstern. J'ai décidé ce voyage, mais j'ai ressenti une grande tristesse, un grand chagrin, de devoir quitter ma femme. Comment pouvais-je rester insensible aux larmes versées quotidiennement, pendant un an, par mon épouse bien aimée » (1813c⁴ : xxxii).

Krusenstern, qui à trente-trois ans devait diriger l'expédition, était une sorte d'exception dans la Marine russe de l'époque. Ses études dans un contexte difficile, son expérience de la guerre et son service dans la Marine britannique - connue pour la cruauté et les traitements dégradants infligés aux marins -, n'avaient en rien affecté l'intégrité, l'amabilité et la douceur qui, chez lui, étaient probablement des qualités de famille. Alors qu'à cette époque la Russie, empire usant encore du servage, se relevait à peine du régime despotique de Paul I^{er}, Krusenstern décida de mener son navire avec mansuétude et d'abolir les châtiments corporels à bord. Il écrit : « On m'avait bien sûr conseillé de prendre quelques étrangers dans l'équipage, mais je connaissais trop bien l'esprit des marins russes, que je préférerais à tout autre, y compris aux Anglais, pour suivre cette proposition » (1813c : 16). Il choisit son équipage parmi des volontaires russes ayant accepté d'affronter les difficultés de la traversée. Bien qu'il s'agisse de serfs n'ayant aucun droit, il les traita avec respect et s'assura qu'ils soient correctement nourris, vêtus, soignés et convenablement rémunérés à leur retour. Löwenstern, son plus ardent défenseur à bord, trouvait parfois que la bonté du capitaine frisait la faiblesse, observant que : « l'homme simple... est trop dénué de raison pour apprécier

3 C'est l'époque des guerres révolutionnaires au cours desquelles Kabris fut capturé. Avec la mort de Louis XVI et l'ampleur prise par la Révolution, de « Grandes Coalitions » européennes s'organisèrent ; Napoléon Bonaparte émergea alors parmi les officiers. Le jeu des alliances entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, interviendra sur le choix des routes de retour.

4 N.d.A. : toutes les références de Krusenstern 1813c sont tirées du vol. I, sauf indication contraire.

et honorer la tolérance et l'ouverture d'esprit », de même que « les Russes doivent être dirigés avec une certaine fermeté afin de ne pas se laisser aller ». Ses officiers et son équipage, bien que critiques parfois envers son indulgence à l'égard des marins et sa tolérance à l'encontre des intrigues de Rezanov, avaient pour lui une très profonde affection et lui témoignaient du respect. Ces hommes, l'élite de la flotte russe, ne pouvaient qu'apprécier le talent de Krusenstern alliant la « connaissance à un travail inégalé » (Löwenstern 2003a : 407, 126, 336). Horner écrit, de lui, à Zach : « Nous remercions le Ciel de nous avoir envoyé un capitaine qui, par ses qualités d'esprit et de cœur, a su gagner l'affection inconditionnelle de tous. Il a été nommé de façon très juste à notre commandement, son mérite le plaçant au-dessus de tout autre » (E. von Krusenstjern 1991 : 73).

Urey Lisiansky (1773-1837) (fig. 1.3), commandant de la *Neva*. Il utilise lui-même la forme *Urey* de son prénom dans la version anglaise de son récit, bien que la traduction habituelle russe soit *Yury*. Sa carrière, précédant l'expédition, avait suivi le même déroulement que celle de Krusenstern, qu'il connaissait bien : le Corps des Cadets de la Marine - où il était déjà depuis un an à l'arrivée de Krusenstern -, la guerre russo-suédoise, puis officier détaché dans la *Royal Navy* avec laquelle il se rendit en Amérique, en Afrique du Sud et aux Indes. Lorsque Krusenstern fut nommé à la tête de l'expédition, il invita immédiatement son ami à prendre le commandement du second navire et à sélectionner son propre équipage. Lisiansky était heureux « de servir sous le commandement d'un bon ami » (1994 : 37) ; Krusenstern attendait de son côté de Lisiansky qu'il soit « un homme impartial et obéissant qui œuvrerait avec zèle au bien de tous », comme il se doit de la part d'un officier accompli sur tous les plans (1809 : 2-3 ; 1813c : 2).



Figure 1.3. Urey Lisiansky, in Lisiansky, 1814.

En dépit de carrières similaires, ils étaient très différents. Si Lisiansky resta à l'abri de la critique dans l'historiographie soviétique du fait de ses origines russes, une tendance qui se prolongea au-delà de la période soviétique, plusieurs récits de contemporains le distinguent sévèrement de Krusenstern. Löwenstern - très critique envers tous à bord, excepté Krusenstern son idole - fait des remarques peu flatteuses à son égard. Il prendra toujours soin, cependant, d'étayer celles-ci sur des faits méticuleusement rapportés :

Alors que chez nous l'ambiance est joviale, celle de la *Neva* a la réputation d'être morne. Lisianski, le tyran, a établi un code moral si strict que tous restent à broyer du noir dans leurs cabines.

Les marins de la *Neva* ne sont pas satisfaits de Lisianski. Ils envisagent de demander à Krusenstern d'améliorer leur situation (Lisianski fait souvent fouetter⁵ ses hommes au gré de son humeur). Nos marins médiateurs leur ont conseillé de tenir jusqu'à leur retour en Russie et de porter plainte là-bas.

Lisianski ... dit : « Traitez le Russe comme un animal ; vous pourrez, à la fin (de la campagne, de la traversée ou de la marche), lui montrer de la considération et de l'amitié, ainsi le passé sera oublié et vous aurez gagné l'affection de vos gens » (2003a : 26, 381, 423).

L'opinion de Löwenstern sur Lisiansky, ambitieux et tyran médiocre, est corroborée par une plainte du prêtre Gédéon. Le motif de la dénonciation marqua probablement le déclin de la carrière de Lisiansky :

Le Capitaine Lisianskii et l'Enseigne de vaisseau Berkh sont des gens d'un caractère pénible qui m'ont occasionné bien des contrariétés contre lesquelles mon seul remède fut une patience magnanime. Même maintenant, je passerai sous silence les nombreuses interdictions prononcées contre la célébration de la messe du dimanche et des jours de fêtes religieuses, seul réconfort en mer pour des croyants. J'ai honte de mentionner les diverses remarques blessantes ridiculisant la religion. Du fils de l'archiprêtre Lisianskii, de la ville de Nezhin, on aurait pu penser qu'il était né et avait été élevé au sein même de la religion. Au lieu de cela, il s'absentait souvent de table, buvait du vin de Ténériffe et s'adressait à moi par ces mots : « Mon Père ! À la Santé de la Mère de Dieu ! » (1989 : 81).

Effectivement Lisiansky, né dans la capitale provinciale de Nezhin en Ukraine, appartient à une famille liée à la prêtrise orthodoxe de province. Il la quitta pour le Corps des Cadets de la Marine alors qu'il avait à peine neuf ans et, à l'âge de dix-neuf, il se porta volontaire dans la Marine britannique. Son expérience de la *Royal Navy* a donc pu le

5 Le texte anglais utilise la formule « *whipped with the cat* ». Dans la marine anglaise la discipline, très sévère, faisait usage de ce fouet contre les marins fautifs qui devaient eux-mêmes faire les nœuds : le *cat o'nine tails*, ou chat à neuf queues, utilisé jusque dans les années 1870.

marquer davantage que son vieil ami Krusenstern. En outre, il n'avait manifestement pas la même apparence de *gentleman* « du vieux monde » que Krusenstern qui l'avait hérité, lui, de sa famille. Löwenstern voyait comme conséquence de son temps de service chez les Britanniques le fait que « Lisianski... a oublié la langue russe » (2003a : 385). C'est un peu exagéré, mais il est certain que l'anglais était pratiquement devenu sa langue maternelle. Il rédigea son récit de voyage, à la fois en anglais et en russe, avec des divergences notables d'une version à l'autre. Robarts, lorsqu'il le rencontra à Nuku Hiva, reconnut immédiatement en lui - en bon marin de sa majesté - un « véritable » officier britannique ; Krusenstern ne mérita pas une telle louange !

Alors que Lisiansky s'était probablement beaucoup trop éloigné des valeurs traditionnelles russes pour être accepté par l'aile russe de l'expédition, son destin fut aussi de demeurer à l'écart des officiers et des scientifiques germano-baltes ; le mépris de Löwenstern à son égard en témoigne. Au retour de l'expédition, ses relations avec Krusenstern s'en trouvèrent dégradées, tout comme son comportement envers la Russie « officielle », de façon générale. Pourtant au moment du départ, Lisiansky, qui comptait deux ans de service de plus que Krusenstern pour le même grade, n'avait vu aucune objection à servir sous le commandement de son ami.

L'objectif de Krusenstern et de Lisiansky était de recruter de jeunes officiers, aux excellents états de service, pour commander l'équipage. Krusenstern avait l'idée, grâce à cette expédition, de former une nouvelle génération d'officiers aguerris aux voyages autour du globe. Les barrières sociales lui importaient peu et il assure dans son ouvrage : « Rien ne serait advenu de Cook, Bougainville ou Nelson, dans leur pays, s'il n'avait été prêté attention qu'à leur rang social » (1813c : xxvii). Ethniquement parlant, les Allemands de la Baltique régnaient toutefois sur les ponts supérieurs des deux navires. Sur la *Nadezhda*, il n'y avait que deux officiers russes : Ratmanov et Golovachev.

Makar Ivanovich Ratmanov (1772-1833) (fig. 1.4), premier lieutenant de la *Nadezhda*. Il naquit dans la région de Toropets, province de Pskov au centre de la Russie, d'une famille de grands propriétaires terriens, et rejoignit le Corps des Cadets de la Marine à l'âge de douze ans. À l'instar de Krusenstern et Lisiansky, il prit part à la guerre russo-suédoise et, dès 1793, servit dans la Marine russe en mer Noire et en Méditerranée à la tête de navires de l'escadre du célèbre amiral Fedor Ushakov. Krusenstern note : « Pendant les dernières hostilités avec la France, [il] s'est tout particulièrement distingué par son courage et son engagement » (1813c : 10).

Quelques traits de la personnalité de Ratmanov transparaissent dans ses carnets de voyage (Fedorova 2008). Des remarques occasionnelles dans les journaux de Löwenstern et de Shemelin le décrivent comme un homme rougeaud, aux mains épaisses et à la « voix tonitruante ». Les critiques de Löwenstern à son égard, durant le voyage, se firent de plus en plus fréquentes. Sans éducation, impoli, imbu de lui-même, querelleur, autoritaire, grossier... sont quelques-uns des épithètes le qualifiant. Quelque peu méprisant, Löwenstern affirme : « Nous aurions eu du mal à le supporter si nous n'avions pas été tous plus gradés » (2003a : 35, 100, 34, 72, 276, 368-370, 277). Ratmanov, avec ses « manières abruptes, grossières et frustes » d'officier russe, ressentit sans aucun doute que d'autres officiers et scientifiques de la *Nadezhda* le dédaignaient. Dans son journal personnel, il en diagnostique aisément les causes : « Je suis actuellement dans ce que l'on pourrait qualifier de synagogue allemande. Je sens



Figure 1.4. Makar Ratmanov,
in Kruzenshtern & Fedorova,
2005.

dans mon dos leur regard désapprobateur car j'aime et je dis la vérité. Et rien ne pourra m'en empêcher ». Son journal est constellé de remarques patriotiques, probablement en réaction à son entourage : « Apprécie ton pays bien-aimé, plus que tout au monde, et aussi souvent que possible fais taire cette lie de l'humanité qui regrette d'être née Russe. Ces « soi-disant » sages sont pour moi soit des scélérats, soit des esprits ayant perdu tout sens normal à force de trop pratiquer les sciences. » Il est fier d'être Russe, d'être un sujet du plus grand des monarques : le sage Alexandre (Ratmanov 1803-1805a : 64 v°- 65, 15-16).

Ratmanov était un véritable patriote russe. Il rejoignit l'expédition en tant que vieil ami de Krusenstern à l'École des Cadets de la Marine et il était le seul, parmi les officiers, à oser le critiquer. En dépit de ses sentiments pro-russes et antigermaniques, il demeura jusqu'au bout un fidèle allié de Krusenstern et ne déserta pas, lors de la rébellion à Nuku Hiva, pour le camp pro-russe de Rezanov. Cet homme, si « fruste » et primitif aux yeux de ses compagnons instruits et raffinés, affirma qu'il trouvait réconfort dans la philosophie et envoya des épisodes du voyage au célèbre écrivain et historien russe, Nikolaï Karamzin qui en fit publier quelques-uns dans le magazine populaire *Vestnik Evropy*. Il réalisa des croquis de voyage aussi ; malheureusement ils ont disparu. Après sa promotion au rang de Lieutenant-capitaine, il inscrivit dans

son journal : « Je... m'enferme dans ma cabine et je lis, j'écris ou bien je dessine. Je regrette amèrement ma promotion de Lieutenant-capitaine. Les officiers de garde font souvent irruption avec des rapports et perturbent mes moments de paix de ce voyage » (1803-1805a : 20 – 20 v°, 65). Löwenstern vit cela comme de la paresse, ou qu'il manquait à ses devoirs ; les deux hommes n'étaient pas faits de la même étoffe.

Friedrich (Fedor Ivanovich) **von Romberg** (1774-1811), second lieutenant. Allemand de la Baltique, probablement originaire aussi d'Estonie ; après le Corps des Cadets de la Marine, il participa à la guerre russo-suédoise et servit plus tard sur la frégate *Narva*, sous le commandement de Krusenstern. Il était manifestement tout à fait russifié et doué pour les langues. Löwenstern note du reste : « Romberg... travaille à des traductions. » C'était un officier cultivé. Lorsque des improvisations musicales avaient lieu à bord de la *Nadezhda*, il était premier violon. Romberg correspondait avec Karamzin, et ce malgré le mépris de Golovachev envers sa façon de s'exprimer : « Votre langage est toujours si pompeux que vous ne pouvez pas être compris de tous. » Romberg tenait un journal intime. Son seul récit connu, concernant Nuku Hiva, est la lettre qu'il écrivit en russe à des amis, depuis le Kamtchatka. Toujours depuis le Kamtchatka, il adressa une description détaillée du voyage à Karamzin ; malheureusement, elle ne fut pas publiée dans *Vestnik Evropy* (Löwenstern 2003a : 307, 19, 24, 148 ; Romberg 1804a).

Petr Trofimovich Golovachev (1777-1806), troisième lieutenant. Né au nord de la Russie, dans la province d'Olonetsk, il vient d'une famille appauvrie de la noblesse russe. Après le Corps des Cadets de la Marine, il sert en mer du Nord et en Méditerranée. Krusenstern mentionne : « Je l'ai sélectionné pour ce voyage sans l'avoir rencontré au préalable. Il était unanimement apprécié... Je n'ai jamais regretté mon choix » (1813c : 10). Ses papiers personnels n'ont pas été retrouvés mais, à la lumière d'autres récits concernant sa tragique implication⁶ dans la confrontation entre Krusenstern et Rezanov, la personnalité de ce jeune homme, qui se sentait moralement dépendant de Rezanov, était manifestement imprégnée des valeurs et de la tradition russes (Sverdlov 2006).

Hermann Ludwig von Löwenstern, ou Ermolai Ermolaevich Levenshtern en russe (1777-1836) (fig. 1.5), quatrième lieutenant. Il s'est récemment révélé comme un remarquable chroniqueur de l'expédition. Son important journal intime, auquel je me réfère tout au long du livre, fut publié en 2003. Löwenstern est né à Jendel (province d'Estland, Estonie) d'une famille noble allemande qui s'était établie dans cette partie de la Baltique dès le Moyen Âge. Il fit sa première expérience de la mer alors qu'il n'avait que quinze ans et fréquentait encore l'école paroissiale locale : « Je pris tant de plaisir à servir dans la Marine que ma destinée fut toute tracée. Je ne comprenais pas un seul mot de russe. Je pris des leçons de navigation avec un pilote russe et j'ai essayé de l'apprendre. » En étudiant consciencieux, il recopiait aussi bien dans son journal les termes de marine russes que des gros mots (Moessner 2003b : xix ; Fedorova et Shafranovskaia 2003 : 533). Bien que son journal montre qu'il maîtrisait suffisamment le russe pour communiquer avec les marins, ou les officiers au mess, il continua tout au long de son service dans la Marine (1793-1815) à rédiger ses carnets de voyage en allemand, qui restait sa langue principale. Mais il mentionnait souvent des mots ou des phrases russes, après les avoir entendus, sans guère prêter attention à la grammaire.

6 Il se suicidera, à Sainte Hélène, sur le retour (cf. partie III).



Figure 1.5. Hermann Ludwig von Löwenstern. Collection privée de Ludolf von Löwenstern, Hambourg, Allemagne.

Son style contrastait avec la fluidité d'écriture en russe de Krusenstern et des autres officiers germano-baltes qui avaient été éduqués au Corps des Cadets de la Marine.

Löwenstern rejoignit la Marine et servit en mer Baltique. Sa tentative d'intégrer la Compagnie britannique des Indes orientales en 1796⁷ fut un échec, mais son séjour en Grande-Bretagne lui permit d'approfondir ses connaissances en navigation et en anglais. De retour dans la Marine russe, il servit en mer du Nord, en Méditerranée et en mer Noire mais, contrairement aux officiers supérieurs sur la *Nadezhda* et la *Neva*, il ne prit pas part aux combats. Il poursuivit ses études de navigation et réussit, avec mention, ses examens d'enseigne de vaisseau de deuxième classe (*mitsman*) devenant ainsi un cartographe et un dessinateur hautement qualifié. Il profita de ce service dans la Marine, aux manières rudes et souvent arbitraires, pour parfaire son éducation et son développement personnel. Il lisait ce qui concernait les pays qu'il visitait, apprit d'autres langues, fréquenta les théâtres, les musées et sites archéologiques, et prit même des leçons de violon (Moessner 2003b : xix-xxii, xxv ; Fedorova & Shafranovskaia 2003 : 533-539). Krusenstern dit de lui : « Il alliait un caractère aimable et un esprit cultivé à des connaissances professionnelles très étendues et réellement solides » (1813c : 10).

Sa nature passionnée alliait son habitude d'exactitude méticuleuse (considérée par les Russes comme une caractéristique typiquement allemande) à une réelle dévotion pour la vérité et la justice. Il écrivit dans son Journal : « Mon caractère impétueux

7 C'est l'époque de l'expansion britannique dans l'Océan Indien. Cette année là, les Britanniques enlevèrent Cochín aux Hollandais. Ce port du Kerala, aux Indes, devint rapidement le 1^{er} port de construction navale britannique.

prend involontairement le dessus dès qu'il est question d'injustice, de caprice et d'égotisme. Dans ce cas, je ne suis plus maître de moi. » Il prit Golovachev en aversion par exemple ; il le trouvait « fourbe et moralisateur » et ce, sans que cette antipathie soit en quoi que ce soit fondée sur des considérations ethniques. Son jugement envers ses camarades germano-baltes fut souvent tout aussi sévère. Six ans de service dans la Marine russe lui avaient permis de cerner la racine du mal. Il considérait que le tissu social du Corps des Cadets de la Marine, au sein duquel les Cadets devaient afficher une obéissance aveugle aux officiers, créait une culture de servilité envers les supérieurs et de dédain envers les subalternes. Ceci formait des officiers accoutumés à la tromperie, l'ivrognerie et aux plaisirs luxueux.

En 1801⁸, Löwenstern quitta la Marine russe et se rendit à Paris où il espérait entrer au service des Français. Ceci échoua et son avenir était assez flou lorsque la nouvelle du projet de Krusenstern lui parvint : « Le voyage de Krusenstern autour du monde m'a totalement enthousiasmé. J'aimerais en faire partie car, même si la Marine russe ne vaut pas grand chose, je n'en suis pas moins un marin passionné », écrit-il dans son journal. Il accepta avec joie l'invitation de Krusenstern (Löwenstern 2003a : 56, 89, 51, 84 ; Fedorova & Shafranovskaia 2003 : 539 ; Moessner 2003b : xxii).

Fabian Gottlieb von Bellingshausen, ou Faddei Faddeevich Bellingshausen en russe (1778-1852) (fig. 1.6). Cet enseigne de vaisseau naquit, avec le titre de baron, dans une vieille famille de l'île de Oesel (Saaremaa), à présent en Estonie. Comme beaucoup de ses compatriotes, il aimait la mer et rejoignit le Corps des Cadets de la Marine à l'âge de dix ans. Diplômé, il servit dans la Baltique. Le vice-amiral Khanykov recommanda l'enthousiaste jeune aspirant à Krusenstern qui trouva que sa « réputation d'officier expérimenté, au fait de différents domaines de la navigation » était pleinement justifiée (1813c : 10). Bellingshausen embarqua sur la *Nadezhda* et fut promu lieutenant au cours de la traversée. Particulièrement doué pour la cartographie et l'hydrographie, il dessina la plupart des cartes de l'expédition. Löwenstern reconnut son talent et mentionna son esprit « clair » et « mordant ». Pour autant, il nota que son passage par le Corps des Cadets l'avait doté de « beaucoup de fausseté de caractère » et de « peu d'éducation ». Malgré le côté partial de bon nombre de ses remarques, Löwenstern illustre celle-ci d'un trait significatif du conservatisme de Bellingshausen : « Horner et Bellingshausen eurent une amère dispute au sujet du courrier, car Bellingshausen reconnaissait au gouvernement le droit d'ouvrir les lettres tandis que Horner le contestait » (2003a : 422, 370, 358). Bellingshausen n'a laissé aucun carnet personnel, mais ses premières impressions sur le Pacifique Sud marquèrent le récit de sa propre expédition dans le Pacifique en 1819-1821.

8 En février, la paix est signée entre la France et l'Autriche. Fin mars, le tsar Paul 1^{er} est assassiné et son fils Alexandre 1^{er} lui succède. Des négociations s'ouvrent alors avec la Russie, à Paris, mais en juin la Russie se tourne vers l'Angleterre et signe la paix. Le tsar s'engage alors dans la 3^e coalition qui lutte contre les ambitions de l'empire français (1805, Trafalgar). Les positions officielles entre la Russie et la France ne cesseront de changer dans cette période et le tsar mènera plusieurs guerres contre la Finlande et la Turquie. En 1809, la paix de Tilsit en fit un allié de la France. Il ne put s'associer à la 5^e coalition, entre Autriche et Angleterre, mais il la soutint et contribua à faire lever le Blocus continental. Napoléon s'engagea alors dans la terrible campagne de Russie.



Figure 1.6. Fabian Gottlieb
von Bellingshausen, *in*
Bellingshausen, 1945.



Figure 1.7. Otto von Kotzebue, *in*
Kotsebu [sic], 1821.

Krusenstern embarqua également à bord de la *Nadezhda* deux jeunes Cadets, fils du célèbre écrivain allemand August von Kotzebue (1761-1819) : **Otto von Kotzebue** (Otto Evstafevich Kotsebue, 1787-1846) (fig. 1.7) et **Moritz von Kotzebue** (Morits Evstafevich/Avgustovich) Kotsebue, 1789-1861). Durant la plus grande partie de sa vie, August Kotzebue circula entre son Allemagne natale, Saint-Petersbourg et l'Estonie. Sa seconde épouse, Christina von Krusenstern, était une cousine de Krusenstern ; celui-ci considéra, avec le temps, August comme un ami. Les garçons étudièrent au Corps des Cadets de l'Armée puis, à la demande d'August, accompagnèrent l'expédition en tant qu'aspirants volontaires à l'âge de treize et quinze ans (Moessner 2003a : 452). Otto, qui devait diriger deux autres expéditions dans le Pacifique, admit : « Peut-être n'étais-je pas destiné à devenir marin ; un accident, en aucun cas calculé de ma part lors de mes études, m'y a contraint dans ma quinzième année » (Kotzebue 1967a, 2 : 155). Les trois années passées à bord de la *Nadezhda* changèrent sa vie. En dehors de l'expérience et de la pratique qu'ils purent acquérir en route, les deux frères poursuivirent leurs études sous le commandement des officiers et des naturalistes.

Le pilote du navire, Filipp **Kamenshchikov**, et son assistant Vasily **Spolokhov**, étaient Russes de souche, tout comme le sergent d'artillerie Alexey **Raevsky**, promu au cours du voyage.

Les officiers à bord de la *Neva* étaient les lieutenants Pavel **Arbuzov** (?-1837) et Petr **Povalishin** (1775-1852) ; les aspirants étaient Fedor **Kovediaev** (1777-?) et Vasily **Berkh** (Berg) (1781-1834). Parmi eux, Berkh se fit un nom, plus tard, comme historien de la Marine russe. Malheureusement la partie de son journal concernant les Marquises, et celle sur Hawaï'i, ne furent jamais publiées.

Médecins, naturalistes et le programme scientifique

Comme nous l'avons vu, l'expédition qui avait tout d'abord été conçue sur des bases commerciales intégra rapidement des visées scientifiques à l'initiative de Krusenstern et de Rumiantsev. En l'espèce, l'Académie des Sciences de Russie à Saint-Petersbourg eut un rôle déterminant. Krusenstern fut nommé correspondant peu de temps avant le départ : un geste symbolique puisqu'il n'avait encore rien publié. L'expédition reçut de multiples instructions de spécialistes en minéralogie, zoologie et botanique, ainsi que des directives ethnographiques. En ethnologie, en particulier, il fut suggéré que l'expédition rassemblerait des informations sur « l'ordre probable par lequel ces [terres] furent peuplées ». Elle devait aussi enquêter sur « les changements qu'avaient subis les différentes tribus humaines, et espèces animales, et s'il était avéré que certaines avaient pu disparaître ». Les membres de l'expédition avaient aussi eu pour instruction de collecter « vêtements, armes de guerre, ornements, ustensiles de maison, outils et instruments de musique » afin de dépeindre « les rites de ces peuples... et toute chose que vous rencontrerez ayant un intérêt artistique » (Severgin 1804 : 182 ; Barysheva & Fomenko 2001 : 123).

Alors qu'il avait été initialement prévu de n'engager que deux diplômés de l'Institut de Commerce de Saint-Petersbourg, entraînés à décrire les lieux visités, l'expédition bénéficia finalement d'une équipe de six naturalistes et médecins-chirurgiens russes et allemands, un fait sans précédent. Il ne fut pas facile de les trouver du reste. Le

ministre de la Marine, Pavel Chichagov, fit part de sa contrariété dans une lettre à Semen Vorontsov, ambassadeur de Russie en Grande-Bretagne :

Pouvez-vous imaginer qu'ils ont prévu de faire un voyage autour du monde sans aucune connaissance, ni moyens pour construire les navires ? Ils manquent de tout. Ils n'arrivent pas à trouver d'astronome, de scientifique, de naturaliste ou de médecin, dignes de ce nom, pour la traversée. Avec l'équipement qu'ils ont, même si les marins et les officiers sont bons, quel serait l'intérêt d'une telle entreprise ? (cité d'après Krusenstern, Shafranovskaia & Fedorova 2003 : 482).

À l'époque, la médecine et les Sciences naturelles traitaient de domaines qui se recoupaient. Ainsi l'intérêt et les compétences des naturalistes et des médecins, souvent, se chevauchaient.

Le souci principal de Krusenstern était la santé de l'équipage et il recruta deux chirurgiens et leurs assistants. Ils remplirent leur mission de façon irréprochable ; aucun décès de marin par maladie ne fut à déplorer au cours des trois ans de voyage, un exploit remarquable pour l'époque.

Karl Espenberg, médecin germano-balte (1761-1822) (fig. 1.8) embarqué sur la *Nadezhda* comme chirurgien. Il naquit à Hageri, aujourd'hui en Estonie. Diplômé du lycée de Reval, il poursuivit ses études à l'université d'Iéna, en Allemagne. Il fit sa spécialisation de médecine à Halle et obtint son doctorat à Erlangen. En 1797, il revint en Estonie, pour pratiquer, et devint ainsi le médecin de famille des Krusenstern ; leurs propriétés étaient voisines. Krusenstern écrit à son sujet : « Nous étions amis de longue date et je peux peut-



Figure 1.8. Karl Espenberg, grâce à la courtoisie de l'Association des Chevaliers baltes (*Verband der Baltischen Ritterschaften*), archives photographiques, Marbourg, Allemagne.

être attribuer à notre seule amitié, sa décision d'entreprendre cette traversée. Je connaissais ses compétences et dans mes efforts pour préserver la santé de l'équipage, il fut du plus grand soutien. » Espenberg comprenait à peine le russe, mais parlait l'allemand et le français (Levenshtern 2003b : 557 ; Moessner 2003a : 442 ; Krusenstern 1813c : 10-11 ; Löwenstern 2003a : 135). Krusenstern avait une si grande confiance en Espenberg qu'à Nuku Hiva il lui confia la responsabilité des échanges et, de ce fait, d'organiser la constitution de la collection d'objets ethnographiques. En plus de ses observations médicales, au cours du voyage, il rédigea un rapport détaillé du séjour à Nuku Hiva publié dans le *Philosophical Magazine* d'Alexander Tilloch : une revue scientifique de référence publiée à Londres. Cet important récit, qui témoigne des qualités d'écrivain et d'observateur d'Espenberg, fut parfois attribué à Krusenstern, par erreur.

Löwenstern fit un portrait frappant d'Espenberg dans son Journal. À ses yeux Espenberg, à quarante-deux ans, était un « vieil homme ». Il était en effet le membre le plus âgé de l'expédition, pour le pont supérieur : « Il est le seul à trouver certains inconvénients [du navire] insupportables. » Après trois mois de mer, Löwenstern écrit : « Le Dr Espenberg reprit une de ses anciennes vestes. Quand il l'enfila, elle faisait pratiquement deux fois le tour de son corps, amaigri, tant il avait perdu de poids. » Néanmoins, Espenberg garda toujours son appétit de vivre, que ce soit pour « une jolie fille dans une taverne [qui] aguichait l'appétit du vieil homme », pour la nourriture - sujet permanent des critiques de Löwenstern -, ou pour des crânes à Nuku Hiva. Et Löwenstern dut admettre qu'Espenberg « apprenait plus que nous tous » et que « ses particularités mises de côté, c'était un homme droit et un médecin très compétent » (2003a : 26, 43, 18, 27, 135).

Dr Moses (Moritz) Laband, chirurgien à bord de la *Neva*. Né en Silésie, probablement d'origine juive, il obtint son diplôme de médecine à l'université de Halle⁹ et fut élu membre correspondant de l'université de Kharkov en Histoire naturelle. De sa personnalité, nous ne connaissons que ce que Krusenstern en dit : « Il m'avait été recommandé par quelques amis de Saint-Petersbourg comme un érudit de caractère très agréable, des qualités dont il fit largement preuve durant le voyage et qui me firent regretter que nos navires soient si souvent séparés » (1813c : 11). On ne lui connaît aucun carnet de voyage.

Ivan Matveevich Sidgam (Sydham) et **Alexey Mutovkin**, deux assistants des chirurgiens respectivement de la *Nadezhda* et de la *Neva* ; leurs figures demeurent elles aussi méconnues. Du premier, Löwenstern note : « Ils disent de Sydham... qu'il est la seule personne à ne pas avoir obtenu de médaille [du couronnement¹⁰] car Resanoff le considère comme un athée » (2003a : 158).

En plus des chirurgiens, et grâce au soutien de Rumiantsev (ministre du commerce), deux scientifiques européens furent également invités : l'astronome Horner et le naturaliste Tilesius.

9 N.d.A. : information des archives de l'université de Halle venant de R. Haasenbruch, archiviste.

10 Le tsar Alexandre 1^{er} fit frapper une médaille commémorative de ce 1^{er} voyage autour du monde le 15 août 1806. Si elle récompensa les membres de l'expédition Sidgam, qui était libre-penseur, n'eut pas ce privilège.



Figure 1.9. Johann Kaspar Horner. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse.

Johann Kaspar (Caspar) Horner, ou **Gorner** en russe (1774-1834) (fig. 1.9), mathématicien, physicien et astronome. Il appartenait à ce monde universitaire germanophone pour lequel l'Europe n'avait pas de frontières. Né à Zurich, il avait étudié à l'université de Göttingen et travaillé à Iéna et Hambourg. C'était un étudiant du célèbre astronome austro-hongrois Franz-Xavier Zach, ami personnel de Rumiantsev, « champion » des Sciences et des Lettres en Russie. Avec l'appui de Rumiantsev et de Zach, il se vit proposer le poste d'astronome de l'expédition, qu'il accepta immédiatement (Barratt 1988 : 133). Ses intérêts scientifiques débordaient largement le cadre de sa propre discipline : l'astronomie, et il comptait de nombreux contacts parmi les naturalistes de l'Europe entière. Löwenstern rapporte qu'une nuit, à Macao, Horner vola la tête d'un pirate, chinois, exhibée aux portes de la ville et la rapporta en Europe pour y être étudiée par le phrénologue germano-autrichien, le Dr Franz-Joseph Gall. Horner était un homme qui conjugait toutes sortes de talents ; il jouait notamment de la flûte. C'était un « bricoleur » polyvalent et un inventeur. Il était d'un tempérament amical et agréable. Krusenstern en parle comme d'« un homme si merveilleux que je serai toujours fier de l'appeler mon ami » (1813c : 5-6). De la même façon Langsdorff remarque : « Il gagna le respect et l'amitié de tous par son honnêteté, son intégrité et son excellent caractère » (1993 : 22).

Pendant le voyage, Horner entretenait une correspondance avec la revue scientifique de renom *Monatliche Correspondenz*, de Zach. À bord de la *Nadezhda*, il entreprit d'étudier le russe, ayant autour de lui un ample champ de réflexion sur les usages du pays. Il s'amusa, en particulier, à l'idée de décrire les mésaventures de Rezanov au Japon, sous couvert d'un nom de plume (en français dans le texte) : « soldat Monakov ». Malheureusement, ce projet impertinent ne vit pas le jour (Löwenstern 2003a : 380, 19, 45, 10, 86, 33, 226).

Wilhelm-Gottlieb (Teofil) Tilesius von Tilenau, Tilezius en russe (1769-1857) (fig. 1.10). Né à Mühlhausen en Thuringe (Allemagne), il étudia la philosophie et la médecine à l'université de Leipzig. En 1795, il visita le Portugal et rédigea une compilation de ce voyage illustrée de ses propres dessins. En 1797, il reçut son diplôme de docteur en philosophie et obtint, en 1801 à Leipzig, celui de docteur en médecine. À cette époque, il avait déjà publié plusieurs travaux de médecine et sa notoriété s'étendait jusqu'en Russie. À l'automne 1802, il fut invité à participer à l'expédition en qualité de naturaliste.

Outre ses travaux scientifiques, les Russes estimaient ses talents de dessinateur. D'après certaines sources il aurait fréquenté, à Leipzig, les cours de dessins de l'école du peintre et sculpteur Adam-Friedrich Oeser, directeur de l'Académie des Arts de la ville, mais Tilesius lui-même, qui se considérait comme un amateur, ne le mentionna jamais (Sondermann 2002a ; Tilesius 1804 : 37-38). Par ailleurs Löwenstern, même critique envers Tilesius, a toujours reconnu l'habileté et la dextérité avec laquelle il réalisait ses croquis. Le rôle de Tilesius, comme artiste de l'expédition, devint crucial lorsqu'il fut clair que les talents artistiques de Kurliandtsev, dessinateur en titre de l'expédition, étaient loin d'être suffisants. Héritage artistique majeur de l'expédition, les gravures de l'*Atlas* de Krusenstern s'appuient majoritairement sur les dessins de Tilesius. Krusenstern souligne que « sous l'angle artistique, l'expédition sera toujours estimée pour le riche et remarquable Atlas qui la documente et dont la création doit tout au travail de M. Tilesius » (1809 : IV).



Figure 1.10. Gustav Schlick,
« Wilhelm-Gottlieb Tilesius von
Tilenau ». Musée municipal de
Mühlhausen, Allemagne.

Dr. W. G. Tilesius von Tilenau.

La personnalité de Tilesius, comme celle d'Espenberg, ne s'accommodait pas vraiment de la vie à bord d'un navire. Il n'est pas étonnant que Löwenstern ait été très critique à son égard et, vers la fin du voyage, l'hostilité entre les deux hommes fut telle qu'ils furent proches du duel. Ce qui le crispait le plus étaient « les manières hautaines et arrogantes » de Tilesius. Au bout de quelques semaines en mer, Löwenstern remarque : « Tilesius a enfin pris conscience que le voyage n'a pas été entrepris pour son seul compte, mais bien qu'une place lui a été accordée, sur la *Nadezhda*, dans le cadre de l'expédition. » Dans le même temps, il constate à plusieurs reprises la « passion dévorante » de Tilesius pour l'Histoire naturelle (2003a : 9, 10, 12, 14, 20, 19, 344).

Alors que les données zoologiques de Tilesius furent largement publiées à son retour en Europe, ses impressions de voyage et ses observations ethnologiques sont tombées dans l'oubli. Ses journaux, inédits, permettent de les apprécier, notamment deux versions conservées aux archives de l'Académie des Sciences de Russie de Saint-Pétersbourg et une autre à Mühlhausen, sa ville natale, tout comme d'autres manuscrits conservés à la Bibliothèque d'État de Berlin et ses articles publiés dans des revues russes et allemandes, largement utilisés ici.

Alors qu'Horner et Tilesius étaient sur le point d'embarquer sur la *Nadezhda*, à Copenhague, un troisième naturaliste : le Dr Langsdorff, se présenta de façon inopinée à Krusenstern.

Georg Heinrich von Langsdorff, Grigory Ivanovich Langsdorf en russe (1774-1852) (fig. 1.11), médecin et naturaliste allemand, s'est joint à l'expédition au dernier moment. Originaire de Wöllstein, en Hesse rhénane, il étudia la médecine et les Sciences naturelles à l'université de Göttingen. Bien que se destinant à la médecine, il portait un grand intérêt à la zoologie, à la botanique et à l'anatomie comparée. Sa formation de naturaliste fut largement influencée par son professeur : Johann-Friedrich Blumenbach, célèbre naturaliste et anthropologue. Plus tard Langsdorff déclara que les cours de Blumenbach avaient été déterminants dans son intérêt pour l'histoire naturelle. Après l'obtention de son doctorat en médecine en 1797, le jeune naturaliste, aux dires de Löwenstern « se rendit à Lisbonne, avec un petit prince allemand¹¹, et fut au service d'un Portugais fantasque, puis voyagea en Angleterre avant de retourner à Lisbonne où il pratiqua la médecine, quelque temps, avant d'être employé à nouveau en tant que chirurgien en chef dans les troupes anglaises [au Portugal et en Espagne] puis démobilisé lors du traité de paix¹² » (2003a : 15). Au Portugal, Langsdorff introduisit la vaccination contre la variole et écrivit un ouvrage sur la direction des hôpitaux. Il entretenait aussi un vaste réseau de contacts dans le monde scientifique, en particulier avec des naturalistes français. Durant cette période, il développa un intérêt particulier pour l'ichtyologie. Certains de ses travaux, dans cette discipline, furent publiés en Russie ; il fut élu membre correspondant de l'Académie des Sciences de Russie en 1803.

11 Langsdorff suivit ce prince : Christian von Waldeck-Pyrmont, comme médecin personnel. Celui-ci allait devenir généralissime, dans l'armée portugaise, jusqu'à sa mort en 1799. Langsdorff resta médecin de cette armée. Sa connaissance de la langue lui permit de réaliser au Brésil d'autres missions d'exploration. La période correspond à l'ébranlement des équilibres nationaux, et donc de la paix, à la suite des guerres révolutionnaires.

12 La Paix d'Amiens, une période de 13 mois de paix en Europe, allant du 25 mars 1802 au 18 mai 1803.



Figure 1.11. Georg Heinrich von Langsdorff, *in* Langsdorff, 1993 : frontispice.

À son retour à Göttingen, Langsdorff apprit les préparatifs de l'expédition russe, ce qui éveilla en lui « l'ardent désir... d'entreprendre un plus long voyage uniquement motivé par l'intérêt pour l'Histoire naturelle. » Mais lorsqu'il postula, il lui fut répondu que Tilesius avait déjà été recruté et que les navires allaient quitter Saint-Pétersbourg. Le même jour, il rédigea un testament pour régler la question de ses collections de Sciences naturelles et partit pour Copenhague où les navires russes devaient faire escale. Il arriva à temps et plaida sa cause afin d'être accepté comme naturaliste non rémunéré. Krusenstern et Rezanov furent si favorablement impressionnés par son enthousiasme qu'ils l'autorisèrent à se joindre à l'expédition, à leur frais, espérant qu'une nomination officielle serait agréée par les autorités russes ; la confirmation ne leur parvint qu'à leur arrivée au Kamtchatka (Komissarov 1975 : 7-16).

Les qualités de Langsdorff s'avérèrent très vastes, de ses talents en chirurgie qu'il pratiqua lorsque nécessaire, aux observations météorologiques minutieuses - heures après heures - durant les mois de traversée, ou comme assistant d'Horner lorsque ce dernier tomba malade. Il présentait aussi de grandes aptitudes pour les langues. Rezanov rapporte qu'« en plus de sa langue maternelle, l'allemand, il parle le latin, le français, l'anglais et le portugais » (Komissarov 1975 : 43) ; durant le voyage, il y ajouta le russe.

Les relations entre Langsdorff et Tilesius furent plutôt tendues au départ. Löwenstern relate cette confrontation :

Tilesius pense être une personne d'importance en Europe. Il se chamaille sans arrêt avec Langsdorff, qu'il considère comme son subordonné. Toutefois leurs querelles s'achèvent toujours avec un certain humour.

Tilesius se donne de grands airs, qu'il n'a pas à se donner, interpellant Langsdorff par « *Er* » [en allemand : il, comme pour un domestique], et le traitant comme un subalterne. Il se mêle, aussi, de lui dicter ses règles de conduite. C'en était trop pour Langsdorff : « Holà ! » dit-il : « Vous n'avez aucune autorité sur moi. Vous êtes un spécialiste des Sciences naturelles recruté par l'empereur, et vous devez remplir votre engagement. Quant à moi, contrairement à vous, je suis ici grâce à ma seule fortune, soutenu par la bienveillance de l'Ambassadeur et du Capitaine, et je ne constituerai de collection que pour ces deux messieurs... Épargnez-moi l'hypothèse selon laquelle je serais ici à votre entière disposition. »

Langsdorff et Tilesius ont sûrement, l'un pour l'autre, une antipathie naturelle. Quel que soit le moment du jour, ils échangent sur tout et n'importe quoi et, toujours, ils divergent d'opinion et s'opposent farouchement (2003a : 12, 13, 57).

Enfin, l'expédition comptait le naturaliste russe **Fedor Petrovich Brykin**, membre de l'entourage de Rezanov. Il reste une figure quelque peu énigmatique au sein de ce brillant aréopage scientifique. Son nom fut parfois orthographié « Brinken », patronyme d'une famille de la noblesse allemande de la province de Lifland, ou bien « Brinkin ». Shemelin, Fosse et plusieurs dictionnaires biographiques russes usent, quant à eux, de la forme « Brykin », clairement russe. Quelles que soient ses origines, il était de toute évidence « Russe de cœur ». Formé à l'Académie de chirurgie de St-Pétersbourg et diplômé de médecine, la botanique restait sa discipline de prédilection. Il parlait couramment latin, au point qu'il essaya de l'instaurer comme langue de communication entre les naturalistes du bord.

Peu après que les scientifiques européens aient embarqué à Copenhague, Löwenstern remarqua que « Brinkin et Kurlandzoff étaient sensibles au fait que Tilesius et Langsdorff ne recherchent pas leur compagnie. Les scientifiques Allemands ne parlent pas suffisamment bien cette langue morte pour s'en servir avec Brinkin qui, lui, le parle aisément et ils ne peuvent se comprendre dans leurs langues respectives » (2003a : 9). Il est tout à fait plausible que Brykin n'ait pas fait partie du cercle scientifique européen car Langsdorff le mentionne à peine dans son ouvrage. Néanmoins Brykin mena à bien ses recherches de botanique et découvrit nombre de nouvelles plantes, à Ténériffe par exemple. D'après le *Dictionnaire biographique russe*, il y constitua une riche collection, de même qu'à Nuku Hiva (Anon. 1995 : 390-391 ; Nevskii 1951 : 58). Elle était destinée à la *Kunstkamera*, le premier musée ethnographique russe, fondé par Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg.

Dans l'équipe scientifique, les Sciences naturelles étaient réparties comme suit : Langsdorff avait la charge de la collection d'ichtyologie et des échantillons de minéraux, Tilesius celle de l'entomologie, l'ornithologie et autres branches de la zoologie. Brykin, quant à lui, s'occupait de botanique « sous le contrôle » de Tilesius et de Langsdorff

(Komissarov 1975 : 17 ; Voenskii 1895, n° 10 : 205). Langsdorff et Tilesius, tout comme Espenberg, contribuèrent en outre de façon substantielle aux études ethnologiques des populations des territoires qu'ils visitèrent, particulièrement à Nuku Hiva.

Nikolaï Rezanov et l'ambassade russe au Japon

La controverse portant sur la direction de l'expédition, qui faillit ruiner toute l'entreprise, eut en partie pour origine la personnalité ambiguë de Rezanov. Alexander Sgibnev et Konstantin Voensky : ses premiers biographes, opposèrent un « Rezanov éduqué, intelligent et raffiné » à un « Krusenstern arrogant et irritable » (Sgibnev 1877 : 387 ; Voenskii 1895, n° 10 : 209). Nikolaï Bolkhovitinov : historien des contacts russo-américains, considère que Rezanov était un « homme éduqué et doux » doté d'une « grande ouverture d'esprit » : un « vrai bâtisseur d'empire » (1997 : 180-182). Mais les journaux de Löwenstern et Ratmanov, qui passèrent deux ans dans l'espace confiné du navire avec lui, le dépeignent très différemment : un individu vulgaire et hypocrite, vaniteux, tenant des propos déplacés. La chercheuse contemporaine Anna Surnik évoque ainsi l'évolution de sa perception de Rezanov :

Ma haute opinion de Rezanov, idole et héros charismatique, déclina rapidement et du tout au tout... Ce qui me frappa le plus, dans ses carnets, fut sa grossièreté. Sa phrase la moins blessante était « Je vais vous jeter dans la cuvette des toilettes la tête la première ! » (Poutine le formula à un moment « *waste them in a lavatory pan* »). Le reste de son vocabulaire est impubliable. Rezanov était un homme de son temps : un maître arrogant et sans merci menant des esclaves (2003).

Nikolaï Petrovich Rezanov (1764-1807) (fig. 1.12), **Resanoff** dans quelques publications occidentales, était de toute évidence un produit de la société de son époque. Né à Saint-Petersbourg dans une famille de la noblesse de cour appauvrie, il fut éduqué au sein de sa propre famille. Puis au milieu des années 1780, après une brève période de service militaire, il suivit les traces de son père en devenant assesseur au tribunal civil de la province de Pskov. Mais, autour de 1803, il fut promu à de plus hautes fonctions et évolua dans les cercles les plus élevés comme directeur de la RAC et membre honoraire de l'Académie des Sciences de Russie. Décoré du prestigieux Ordre de Sainte-Anne et nommé Commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il reçut le rang, propre à la cour, de Grand chambellan. En Russie, la réussite d'une carrière au « service de l'État » se mesurait à l'échelon occupé dans la Table des Rangs, hiérarchie instaurée par Pierre le Grand et divisée en quatorze degrés – ou rangs –, le quatorzième étant le plus bas. Rezanov atteignit le niveau quatre qui correspondait à contre-amiral dans la marine. À titre comparatif, le grade de capitaine-lieutenant, qui était celui de Krusenstern et Lisiansky, correspondait au huitième ; lieutenant, celui de Ratmanov, Löwenstern, Romberg, correspondait au neuvième.

La carrière de Rezanov coïncida avec une période trouble de l'histoire russe où Paul I^{er}, puis Alexandre I^{er}, succédèrent à la Grande Catherine ; époque au cours de laquelle chaque nouveau tsar mena, à sa guise, une purge et un remaniement du service public. Rezanov gravit non seulement les échelons de façon surprenante, mais resta



Figure 1.12. Nikolai Rezanov,
in P.A. Tikhmenev, *Istoricheskoe
obozrenie obrazovaniia Rossiisko-
Amerikanskoi kompanii...* [Étude
historique de la formation de la
Compagnie russe d'Amérique...],
Saint-Petersbourg, 1861.

pratiquement en faveur sous trois autocrates successifs. Il profita même d'une brève mise à l'écart en Sibérie - à Irkutsk, de 1794 à 1795 - pour épouser une jeune fille de quinze ans dont le père était Grigory Shelikhov. Ce riche marchand, et navigateur, avait ouvert des comptoirs russes en Alaska qui allaient fournir les bases de la RAC. Rezanov, l'un de ses héritiers, joua un rôle important dans le processus et devint un des actionnaires majeurs de la RAC qui finança partiellement l'expédition de Krusenstern. Par l'intermédiaire de Rezanov, Alexandre I^{er}, et d'autres membres de la cour, devinrent aussi actionnaires de la RAC. Anna, sa jeune épouse, mourut en octobre 1802 à la naissance de leur second enfant. Dans une lettre à un ami, Rezanov évoque son chagrin après la mort de son épouse, et poursuit : « Sa Majesté ayant généreusement compati à ma situation, me suggéra tout d'abord de me distraire, puis d'embarquer pour un voyage et exprima le souhait que je puisse entreprendre une mission diplomatique au Japon » (1994b : 52). Comme nous le savons, les ordres de l'empereur furent suivis et le placèrent à la tête de l'expédition, du moins en théorie.

Rezanov, en courtisan avisé, ne mit aucun empressement, à son arrivée à Cronstadt sur la *Nadezhda*, à informer officiellement Krusenstern de son commandement alors qu'ils étaient à la veille d'appareiller. Krusenstern et ses officiers pensèrent que Rezanov était juste un passager important et que ses pouvoirs ne s'exerceraient qu'au Japon et en Amérique russe, après leur arrivée au Kamtchatka. Si Krusenstern avait quelques inquiétudes au sujet du commandement de Rezanov, il les écarta, satisfait probablement de l'attention portée, à cet instant, par la cour et ses haut-fonctionnaires.

Plus tard, dans une de ses lettres à l'empereur, Rezanov donna cette explication : « Il n'était pas nécessaire de lire solennellement les instructions puisque le monde entier était au courant. Quant à moi, sans sous-estimer l'ordre et la discipline, j'ai souhaité n'afficher aucune arrogance et plutôt montrer ce dont j'étais capable par les actes » (Sverdlov 2006 : 45-46). Il eut raison dans un sens. Les Japonais à bord de la *Nadezhda* ne doutèrent pas, en effet, qu'il soit « le chef ». Dans leurs récits, il occupe toujours le premier plan. Gavriil Derzhavin, célèbre poète russe, dans son ode *Courage* (1804) voit Rezanov en nouvel explorateur, tel Vasco de Gama.

Il est possible que l'ambiguïté autour du commandement ait pu être dissipée si Krusenstern et Rezanov, ensemble, avaient fait preuve de sens commun et de bonne volonté et s'ils avaient respecté, chacun, leur domaine de compétences. Ce ne fut pas le cas. En plus d'une rivalité manifeste, la confrontation entre leurs deux équipes fut aggravée par des origines sociales et culturelles diamétralement opposées. Deux mondes, deux Russies se côtoyaient à bord de la *Nadezhda* : des « fonctionnaires de cour » traditionnels - avec une culture passiste du servage, de l'autocratie et la servilité - et une nouvelle génération de Russes « occidentaux », émancipée des traditions familiales et acquise aux modes et valeurs occidentales. Victoria Moessner, traductrice des journaux de Löwenstern, pointe leurs différences : « Resanoff paraissait manquer de ces qualités qui, chez Löwenstern et Krusenstern, étaient une seconde nature : de la fierté mais pas d'arrogance, le respect du savoir d'autrui et des convenances, l'introspection, une bonne éducation, le sens commun et l'expérience » (2003b : xi).

Avant même que n'apparaisse la confrontation pour le commandement, Löwenstern et ses amis furent agacés à plusieurs reprises par les manières que Rezanov avaient acquises à la cour du tsar : « Rezanov se comporte grossièrement, et durement, envers ses propres compatriotes alors qu'il est poli, bien élevé et obligeant envers les étrangers » ; telle fut la remarque Löwenstern à Copenhague lors de l'arrivée des scientifiques européens sur la *Nadezhda*. Il poursuit : « il est impossible de s'imaginer avec lui, pour une longue période à bord ; ses accès d'humeur sont trop nombreux. » Plus tard il dira : « Plus son entourage est grand, plus il se sent important » (2003a : 9, 23). Avant même d'avoir atteint le Brésil, les officiers réalisèrent que Rezanov était un informateur et un agent provocateur. Löwenstern le soupçonna d'avoir écrit à l'empereur Alexandre :

Allégeant que le comte Tolstoï était coupable de propos incorrects et calomnieux à l'égard de l'empereur, Resanoff inventa délibérément ce mensonge pour lui porter tort. Si ceci est réellement exact, alors la lumière sera faite sur les propos diffamatoires de Resanoff et les allégations mensongères à l'encontre du Grand Duc Constantin [frère de l'empereur] et de l'Empereur lui-même. (Resanoff affirme qu'il ne l'a fait que dans le but de tester nos intentions) (2003a : 60).

Rezanov n'avait pas sa place à bord du navire compte tenu de son style et des manières de son milieu. Pendant la révolte contre le commandement de Rezanov, à Nuku Hiva, Shemelin rapporte que Krusenstern dit à Rezanov : « J'aurais été votre subordonné ? Vous vous méprenez car je ne respecte que les personnes qui inspirent le respect, contrairement à vous ! Vous pouvez vous soumettre à des gens de votre espèce,

pas moi ! » (1803-1806 : 144). Bien qu'il faille prendre ces propos avec prudence, l'affirmation semble refléter l'essence de l'attitude de Krusenstern, et des autres officiers, face à Rezanov et son monde. Ce qui est confirmé par le sentiment d'Horner selon lequel Krusenstern ne pouvait se soumettre « aux ordres d'un homme pour lequel il n'éprouvait aucun respect » (Depping 1813 : 264).

La personnalité de Rezanov ne se réduisait pas pour autant au rôle du « vilain » à l'opéra comique. Homme de grande taille, d'un blond de bon aloi et doté de manières raffinées, parlant français couramment et jouant du violon, pour beaucoup il était séduisant. De toute évidence, c'était un excellent polyglotte. Il apprit le japonais durant la traversée vers le Japon et par la suite, en Amérique, il maîtrisa l'espagnol en un temps record. Bien qu'habitué à l'atmosphère pesante de la cour impériale, au Kamtchatka et en Russie américaine il se révéla être un administrateur énergique et compétent guidé par de grands idéaux (N.N. Bolkhovitinov 1997 ; Avdiukov, Olkhova et Surnik 1995). Dans quelle mesure ses projets étaient réalistes, et ses actes justifiés, est une autre question. Il suffit de considérer sa décision de lancer une expédition punitive à l'encontre des comptoirs japonais de Sakhaline, en 1806.

Rezanov fut doté d'une suite destinée à appuyer le prestige de sa mission diplomatique au Japon et à l'assister dans ses fonctions administratives au Kamtchatka et en Amérique russe. Au cours du voyage, ils devaient tenir des journaux et collecter des données (Rumiantsev 1960 : 495). Ironie du sort, à l'exception de ceux du hiéromoine et du subrécargue, ces journaux n'ont pas survécu, mais certains de ses membres étant concernés par l'épisode de l'escale à Nuku Hiva, nous les présentons.

Le major **Hermann Karl von Friderici** (1779-1869), **Ermolai Karlovich Frideristsi** en russe, Allemand de la Baltique originaire d'Estonie, était sujet de l'Empire russe. Au sortir de l'école, il entra dans l'armée et fut envoyé en Finlande pour un travail topographique et cartographique. Il y fut témoin des combats de la guerre russo-suédoise. En 1802, il fut attaché à l'Académie des Sciences de Russie pour y étudier l'astronomie et, six mois plus tard, il rejoignit la mission de Rezanov. Son intérêt pour les Sciences naturelles le conduisit souvent à partager le travail des scientifiques de l'expédition. Il se consacra également à la cartographie et réalisa quelques dessins durant l'expédition, mais son « legs » pour Nuku Hiva reste malheureusement inconnu (Anonyme 1998 : 230).

Fedor Pavlovich Fosse (Foss), ancien officier de police, était lui aussi d'ascendance allemande. Il avait quelque expérience de la Sibérie et, la veille du départ, il fut promu au rang de conseiller de cour (septième échelon de la Table des Rangs). En raison de son passé dans la police, il fut traité avec un mépris à peine dissimulé par les officiers et les militaires du bord. Il suffit de lire le récit d'une altercation rapportée par Löwenstern pour en juger :

Peu de temps après notre départ de Russie, nous avons eu une dispute à table qui nous mit sur nos gardes. La conversation portait sur le service de postes, et principalement sur les lettres qui étaient ouvertes, etc. « Oh ! » s'exclama le Conseiller Fosse (qui avait servi comme officier de police à Petersburg jusqu'à notre départ). « Cet art de décacheter les lettres (selon ses propres termes, rien de moins, et en mettant à cela une grande solennité) est exécuté à la perfection

en Russie. Je peux ouvrir une lettre à votre attention parfaitement cachetée, la lire, la recacheter, et ce sans que personne ne le puisse le découvrir, aisément ; je suis prêt à parier que personne ne remarquera, ou découvrira, lesquelles furent ouvertes. » Formidables perspectives ! (2003a : 60).

Aux yeux des officiers de marine, Fosse personnifiait cette autre Russie : celle de dignitaires qu'ils méprisaient manifestement.

Le troisième membre de la suite de Rezanov était une tout autre personnalité. Le comte **Fedor Ivanovich Tolstoï** (Tolstoy, 1782-1846) (fig. 1.13), fils d'un officier de l'armée – maréchal issu de la noblesse de Kologriv, province de Kostroma au centre de la Russie –, sortait de l'*École des Cadets de la Marine* et avait servi ensuite comme officier dans les Gardes d'élite *Preobrazhensky*. Après cette expédition, il fut connu sous le nom de « Tolstoï l'Américain » ; nous reviendrons sur sa période américaine plus tard. Il fut l'ami d'un grand nombre d'intellectuels russes et immortalisé comme le héros ou, quelquefois l'anti-héros, de romans et nouvelles, de poèmes et épigrammes d'écrivains aussi célèbres que Alexandre Pouchkine, Alexandre Griboedov ou son cousin Léon Tolstoï. Faddeï Bulgarin, son contemporain, dit à son sujet :

Le comte F.I. T.*** n'était pas très grand, avec une silhouette trapue et musclée. Il avait le visage rond et basané, avec des joues rebondies et des cheveux noirs. Ses yeux noirs brillaient comme des charbons ardents. Quand il était en colère, il était difficile de soutenir son regard. Il avait reçu une excellente éducation, parlait plusieurs langues, était féru de musique et de littérature ; ses goûts, comme lecteur, étaient très vastes et il était proche des artistes, des écrivains



Figure 1.13. « Fedor Tolstoï », artiste inconnu. Musée Léon Tolstoï, Moscou.

et des amateurs des arts et des lettres. Il était d'une intelligence diabolique et formidablement éloquent. Il adorait les discussions sophistiquées et les paradoxes ; il était dur de débattre avec lui. Il n'en restait pas moins un homme droit, toujours prêt à aider ses amis (2001 : 607).

Mais il y a plus. En homme au tempérament passionné, il apporta à ce monde compassé qu'était la société russe, une bouffée d'air frais par ses excentricités, sa bouffonnerie et son style chevaleresque hérité de traditions militaires du temps de la Grande Catherine. Il était connu pour « son goût prononcé pour l'alcool, le jeu, les femmes et d'extravagants exploits de toutes sortes. » Tolstoï était aussi un duelliste de grand renom ; certains pensent du reste que l'expédition de Krusenstern lui aurait fourni l'occasion d'échapper aux ennuis encourus à la suite d'un duel avec son commandant (Tolstoy 1983 : 125, 143). Sa contribution à l'héritage de l'expédition prit la forme inattendue de récits excentriques. Leurs nombreuses versions, rapportées par ses contemporains, attisent encore l'attention d'écrivains travaillant sur des sujets historiques. Ces faits offrent d'intéressants éclairages sur les réalités cachées derrière les récits conformistes d'autres membres de l'expédition.

L'aile intellectuelle de la suite de Rezanov était constituée par le naturaliste Brykin, déjà évoqué, par l'artiste **Kurliandtsev** et le prêtre orthodoxe **Gédéon**.

Les instructions détaillées que Rezanov reçut de Rumiantsev incluait, en plus de l'étude des phénomènes naturels, la collecte d'informations sur tous les aspects de la vie des autochtones. Dans cette perspective, deux artistes lui avaient été assignés, Prichetnikov pour les paysages et « l'Académicien Kurliandtsev pour les costumes » (1960 : 495). **Vasily Prichetnikov**, peintre paysagiste qui avait étudié en Russie et en Italie, aurait été un atout pour l'expédition mais, au dernier moment, son départ fut annulé faute de place sur la *Nadezhda*. Il visita l'Amérique en 1809 et mourut peu après.

Stepan Semenovitch Kurliandtsev (1770-1822), artiste officiel de l'expédition, fit ses classes à l'Académie Impériale des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg. En 1800 - 1801, il reçut plusieurs médailles d'argent pour ses dessins et moulages d'après nature. En 1803, il obtint le titre officiel d'académicien - membre de l'Académie - pour ses tableaux de « La Passion du Christ et Tancrède combat Argante », sur le thème de la première croisade (Tokarev 1993 : 28 ; Petrov 1864). Contrairement à Prichetnikov, Kurliandtsev maîtrisait davantage l'art du portrait que celui du paysage et il est surprenant qu'il ait été choisi pour accompagner l'expédition, mais Alexandre Stroganov, président de l'Académie, l'avait recommandé à Krusenstern, Krusenstern, comptant probablement sur lui pour être le nouveau William Hodges, dessinateur officiel du deuxième voyage de Cook. Löwenstern, lui-même bon dessinateur, était très critique envers les aptitudes de Kurliandtsev : « Nous ne pouvons absolument pas convaincre notre peintre, portraitiste avant tout, que ce qui est essentiel dans le fait de peindre un paysage est de le faire aussi fidèlement que possible. Il est tellement ancré sur ses vues concernant la composition qu'il nous est impossible de reconnaître le lieu. » Plus tard, il devint encore plus critique : « Le peintre se targuait aujourd'hui de connaître bien peu de gens capable de citer douze artistes pouvant lui être comparé, en Russie (parmi les 100 000 existants, lui serait le dernier à pouvoir se targuer du titre « d'artiste ») » (2003a : 40, 84).

Gédéon, de son nom **Gavriil Fedotov** (1770-1843), **Gideon** en anglais ou **Gedeon** en russe, hiéromoine, fils d'une famille de prêtres d'Orel en Russie centrale, il fut éduqué dans deux séminaires de la même région : ceux de Sevsk et Belgorod. Il reçut une solide éducation. Il fit « ses humanités », ce qui incluait les lettres classiques, le latin, mais aussi le français, la grammaire russe, la poésie, la logique, la rhétorique, la géographie, la philosophie et la théologie. À partir de 1797, il enseigna une partie de ces matières au séminaire de Belgorod. En 1803, ce relativement jeune et talentueux professeur fut appelé à exercer ses fonctions au monastère Saint-Alexandre Nevsky de Saint-Pétersbourg. À cette époque, et en vue de l'expédition, Rezanov tenta de recruter le Père préfet du monastère : Evgeny Bolkhovitinov (plus tard académicien et évêque de Kiev). Ce dernier écrivit à un ami : « Rezanov, une proche connaissance, m'a invité à me joindre à l'expédition. Je lui souhaite bonne chance ! Il pourra jouer au Capitaine Cook, mais sans moi ; je n'aspire pas à tous ces honneurs orientaux » (Bolkhovitinov 1870 : 825-826).

Gédéon fut ainsi choisi pour devenir le Cook russe, ou plutôt Crook : célèbre missionnaire aux Marquises qui apparaîtra plus tard. Gédéon prit ses quartiers à bord de la *Neva*, la *Nadezhda* étant surchargée par la cour de Rezanov. Il lui fut attribué le double rôle de chapelain de l'expédition et d'inspecteur de la Mission russe de Kodiak, avec attention particulière à porter à l'école de la Mission. L'attitude soviétique envers l'Église orthodoxe, associée aux rumeurs de mécontentement de Lisiansky sur la présence de Gédéon à bord et les histoires contées par Tolstoï, contribuèrent à faire de Gédéon un prêtre moisi, vieux jeu, affublé d'une longue barbe et ayant un penchant pour l'alcool. En réalité, comme les études récentes de Roza Liapunova et Lydia Black l'ont montré, il était éduqué, intelligent et fin observateur. Pour lui, la religion était indissociable de l'éducation et il porta un intérêt sincère aux populations indigènes. Plusieurs versions de ses récits furent publiées au cours du XX^e siècle (Liapunova 1979 ; Gédéon 1994 ; Black 1989 : vii-xiii).

Pour en terminer avec la suite de Rezanov, il faut citer les deux *prikazchiks* de la RAC. Subrécarte serait l'équivalent le plus approprié ici, mais les *prikazchiks* ne possédaient pas le grade d'officier et leur statut social se résumait à celui d'assistant commercial. Cette fonction est parfois traduite par les termes de commis ou d'assistant commercial.

Fedor Ivanovich Shemelin, le *prikazchik* de la *Nadezhda*, appartenait à la classe des commerçants de la ville de Tobolsk, en Sibérie. Né aux environs de 1755, dès 1786 il travaille à Moscou, pour Shelikhov, dans le commerce de la fourrure.

Nikolai Ivanovich Korobitsyn, son homologue sur la *Neva*, était originaire de Veliky Ustiug, au Nord, un autre centre du commerce traditionnel russe. Alors qu'ils étaient tous deux engagés dans des activités commerciales pour le compte de Shelikhov et des prédécesseurs de la RAC, ils avaient eu l'occasion de beaucoup voyager entre la Russie d'Europe et la Sibérie, de visiter Okhotsk sur la côte Pacifique russe et de commercer avec des marchands chinois à Kiakhta.

Leurs personnalités, à tous deux, reflètent parfaitement la mentalité russe traditionnelle, indemne de l'influence européenne contrairement à la noblesse. Ils étaient de toute évidence éduqués, l'ayant été probablement dans des écoles religieuses, et leur regard sur le monde était loin d'être étroit. Ce qui leur manquait d'éducation européenne ils le compensaient, contrairement aux officiers russes du Corps des Cadets, par une expérience riche et variée au contact de ceux qu'ils rencontraient, dont des personnes

très instruites. Ils savaient non seulement lire et écrire, mais ils étaient aussi à l'aise avec l'écriture, comme l'indiquent leurs journaux ; leur langue est un mélange particulier de parler ancien et de style bureaucratique. Le journal de Shemelin, par exemple, ne comporte pratiquement pas de paragraphe et très peu de ponctuation. Toutefois, leur langue est très expressive et celle de Shemelin est souvent vivante et pittoresque. En fait, leurs talents d'écriture se révélèrent et se développèrent durant le voyage lorsqu'ils commencèrent à tenir leurs livres de bord, à la demande de la RAC.

Bien que, par sa position, Shemelin puisse fréquenter le quartier des officiers, Löwenstern et d'autres « Occidentaux » à bord le regardaient de haut : « Ce garçon correspond en tout point à un garçon de boutique russe », écrit Löwenstern au début du voyage. Plus tard il ajouta : « Shemelin ne mérite pas d'être compté au nombre des hommes civilisés. » Ajoutez à cela le goût de Shemelin pour la boisson et son aptitude à jouer de la *psaltery*, ou cithare russe traditionnelle, et le portrait de l'ours sibérien est complet. Mais Shemelin n'était pas un sot. Il s'occupait des intérêts de la RAC et faisait preuve de loyauté envers Rezanov. Dans ses domaines de compétences : les questions commerciales et la gestion de la cargaison, il n'hésitait pas à tenir tête à Krusenstern. Ce dernier se moquait de lui avec condescendance et le remettait en place (Löwenstern 2003a : 37, 84, 211). L'attitude de Lisiansky envers Korobitsyn était identique.

La mission diplomatique de Rezanov au Japon incluait cinq marins japonais qui avaient quitté leur pays, en 1789, sur un cargo chargé de riz. Leur bateau fut pris dans un typhon et les voiles déchirées, les mâts brisés, il dériva six mois jusqu'à ce que le navire et les hommes atteignent les îles Aléoutiennes. Des officiels russes les menèrent à Okhotsk. De là ils se rendirent à Saint-Petersbourg, où l'empereur Alexandre leur accorda une audience. Pour les Russes, reconduire ces marins au Japon offrait un prétexte pour entamer des relations diplomatiques et commerciales. Seuls quatre des Japonais - qui n'avaient pas été baptisés, le Japon était connu pour son intolérance religieuse à l'époque - acceptèrent de retourner au pays à bord de la *Nadezhda* : Tsudayu, Gihei, Sahei et Tadzyuro. Ils furent accompagnés par Senroku qui, lui, avait été baptisé et avait reçu le nom de Petr Kiselev. Il quitta le navire au Kamtchatka. Au cours du voyage, il avait enseigné le japonais à Rezanov. À leur arrivée au Japon, ils furent détenus et interrogés par une commission spéciale qui consigna leur récit. Il en ressortit, en 1807, un récit détaillé intitulé *Kankai ibun (Récits extraordinaires du tour des océans)* (fig. 1.14). Le rouleau numéro 13 décrit leur séjour à Nuku Hiva (Otsuki 1976 ; Goregliad 1959)¹³. Le récit japonais, et son illustration, ajoutent une autre perspective aux premières descriptions européennes des Marquises.

Les deux navires étaient surchargés, la *Nadezhda* en particulier, si bien que Krusenstern et Rezanov durent se partager la cabine du capitaine. Des aménagements du même type avaient été réalisés pour loger Joseph Banks sur l'*Endeavour* de Cook, mais ce qui avait fonctionné pour Banks ne fonctionna pas pour Rezanov. Il y avait quatre-vingt-cinq hommes à bord de la *Nadezhda*, et cinquante-quatre à bord de la *Neva*. Ils n'avaient en commun que leur jeunesse ; Espenberg et Rezanov, les plus âgés, avaient respectivement quarante-deux et trente-neuf ans. Krusenstern en avait

13 N.d.A. : une autre version du *Kankai ibun* fut publiée en Allemagne (Anonyme 1898) et traduite en russe par Turkovskii (1898) et Freiberg (1896).



Figure 1.14. Makar Ratmanov (à gauche) et Nikolai Rezanov aux yeux d'un artiste japonais, in Otsuki, 2009, rouleau 14.

trente-trois ; les officiers et les autres passagers étaient encore plus jeunes. Les deux Cadets : les frères Moritz et Otto Kotzebue, âgés de treize et quinze ans, étaient les plus jeunes. D'origines ethniques et culturelles diverses, l'équipage du pont inférieur était majoritairement russe, avec quelques Tartares et des membres d'autres minorités. La plupart des officiers et des naturalistes étaient d'origine allemande, mais de diverses régions d'Europe : Suisse, Allemagne, Estonie et Allemands de Russie. L'entourage de Rezanov comptait la plus grande proportion de Russes, bien qu'il y ait aussi des Allemands russifiés.

Le fort pourcentage d'Allemands de l'expédition est le reflet de leur rôle en Russie, à l'époque. Les Allemands, et la langue allemande, occupaient une place particulière au sein de l'État russe et de sa Culture. Ils furent les premiers Européens à s'installer en nombre significatif sur le territoire russe, ou ses frontières dont les pays baltes, et ils agirent comme des « passerelles » entre ces deux univers. Ils s'établirent en tant qu'artisans habiles dans les villes russes, comme « paysans-fermiers » sur la Volga, et comme propriétaires terriens sur les bords de la Baltique. Ils furent les pionniers

d'une agriculture rationnelle, et rentable, bien avant que l'Empire russe n'atteigne la Baltique, au XVIII^e siècle. Ils jouèrent, par ailleurs, un rôle incontestable dans le monde balbutiant de l'éducation du pays, tout comme dans l'armée et la marine. Bien qu'ils aient préservé leur culture et leur religion, les Allemands ne vinrent pas en Russie en « colonisateurs », mais en adoptèrent d'eux-mêmes la culture et furent de loyaux sujets de l'État russe. Il était de tradition que les tsars épousent des princesses allemandes ; ils avaient ainsi souvent, eux-mêmes, des origines allemandes. En apprenant le russe, ils prirent souvent un nom russe. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'Allemagne n'était pas encore un État unifié et les Allemands acceptaient volontiers des fonctions officielles au sein de l'État russe. Trois des étrangers de l'expédition : Langsdorff, Tilesius et Horner étaient membres de l'Académie des Sciences de Russie et gardèrent contact, à des degrés divers, avec la Russie après la fin de l'expédition.

La distinction entre « Allemands » et « Russes » est délicate. Dans l'historiographie des voyages de découverte russe, comme dans l'esprit des gens, l'attitude sur l'implication des Allemands dans les affaires russes s'oriente de deux manières. À l'époque soviétique, du temps où l'Union soviétique chercha à s'approprier l'héritage de l'empire russe, les biographes prirent soin d'éviter de mentionner l'origine ethnique des voyageurs, sauf dans les discussions. Ils sont désignés comme « Russe de naissance ». À présent, dans les ouvrages de vulgarisation, la tendance s'est inversée ; tous les membres d'expéditions aux noms allemands sont mentionnés comme étrangers, et un rôle prépondérant est accordé à ceux d'origine russe, ou ukrainienne. L'observation des Allemands - Estoniens de naissance - de la *Nadezhda* : Krusenstern, Romberg, Löwenstern, Bellingshausen, les Kotzebue, Espenberg et Friderici, offre un large éventail de variantes sur leur connaissance de la langue russe, leur allégeance envers l'État russe et leur adhésion à la mentalité russe. Löwenstern, par exemple, ne parlait pas un mot de russe jusqu'à l'âge de quinze ans, en dépit du fait que sa famille vive depuis des générations en territoire russe, et il conserva toute sa vie ses valeurs « germaniques ». Espenberg pouvait à peine parler russe et communiquait avec Rezanov en français. Krusenstern, avec des origines identiques, était totalement intégré à cet État et faisait siennes les coutumes du pays. Il en va de même pour les frères Kotzebue, d'une famille allemande émigrée depuis peu en Russie. À l'inverse, sur la *Neva*, l'identité culturelle de Romberg et Berkh était absolument russe, en dépit de leurs patronymes allemands. Quant à la comparaison, faite par Ratmanov, entre la *Nadezhda* et une « synagogue allemande », elle est confortée par la remarque de Langsdorff qui constate que ni Tilesius, ni lui, ne se sentirent gênés à aucun moment par la langue jusqu'à leur arrivée au Kamtchatka. Langsdorff relève du reste une expression russe rapprochée d'une insulte utilisée à Nuku Hiva : « Couche avec ta mère ! » - qu'il commente avec philosophie : « Il est étonnant que cette idée : le plus commun des jurons russes, se retrouve ici à Nuku Hiva » (1993 : 142, 126).

Sur la diversité de nations intégrées à l'expédition, il faut préciser que lorsque le terme « Russe » est utilisé, au long de l'ouvrage, à propos des membres d'équipage et des scientifiques, il l'est au sens le plus large : celui d'une expédition organisée et soutenue par l'État russe. Il n'en reste pas moins que les origines ethniques, et plus largement les origines culturelles, des voyageurs ont une grande importance, dans le récit, car elles apportent une teinte particulière aux perceptions et aux écrits. Notre brève approche des membres de l'expédition fait apparaître une nette division entre

« progressistes », majoritairement d'origine germanique : les Occidentaux et un groupe, plus classiquement orienté vers la tradition russe qui peut être qualifié d'Oriental par analogie avec ses origines. Ces deux catégories recoupent pratiquement la fracture qui s'opéra lors du conflit entre Krusenstern et Rezanov, mais ne se borne pas à cette seule correspondance. Tandis que des personnalités aussi complexes que Lisiansky et Ratmanov ne se prêtent pas à une classification aussi sommaire.

Un La Pérouse russe, un Cook russe

Pour comprendre ce qui se produisit à Nuku Hiva, pour cet échantillon de la société russe, il nous faut observer l'expédition de plus près, dans le contexte de son temps.

Lors de ce voyage, les Russes se sentirent les héritiers directs des légendaires Cook et La Pérouse. Ce sentiment ne venait pas seulement des ouvrages qu'ils avaient lus. Leur présence était encore palpable et leur sillage était à peine refermé, aussi les membres de l'expédition avaient-ils un sens aigu de leur propre mission : ajouter une nouvelle page à la grande histoire de l'exploration du Pacifique.

« Si La Pérouse se vante d'avoir navigué de Brest à Madère en deux semaines, que devrions-nous dire, nous qui avons rallié Falmouth à Ténériffe en deux semaines ? », constate Romberg fier de leur premier exploit (1804a : 36 v°). En touchant l'île de Santa Catarina, au large de la côte brésilienne, Ratmanov note : « Nous avons jeté l'ancre là même où La Pérouse s'est tenu. Nous sommes ici comme lui » (1803-1805a : 28 v°). Romberg, fier d'avoir pu rallier sans encombre le Brésil, songe : « Je me souviens d'Anson qui arriva, en provenance de Portsmouth, avec de nombreux membres de son équipage malades, et après avoir perdu plusieurs de ses hommes au cours de la traversée ; je me souviens du malheureux La Pérouse dont le navire s'était ancré au même endroit que nous. C'étaient de grands navigateurs, mais par la grâce à Dieu, espérons que nous n'aurons pas leur destin !... Qu'avons-nous à craindre avec le Capitaine Krusenstern et les Russes à bord ? » (1804b : 470, 472).

Au Kamtchatka, ils se retrouvèrent à l'endroit même où leurs célèbres prédécesseurs étaient passés il n'y avait pas si longtemps. Là, sous un bouleau à moitié mort, ils découvrirent un coffret en bois et une plaque commémorative de cuivre placés par La Pérouse sur la tombe du capitaine Charles Clerke, le compagnon de Cook qui mena les navires jusqu'au Kamtchatka à la mort de ce dernier à Hawaï. Ratmanov érigea un nouveau monument sur sa tombe. Peu de temps auparavant, l'autre branche de l'expédition, sous la direction de Lisiansky, s'était rendue dans la baie de Kealakekua où Cook « ce très grand homme perdit la vie » (Löwenstern 2003a : 120-121, 356, 361 ; Barratt 1987 : 61, 153-154).

Parfois même, ils purent rencontrer directement certains de ces anciens explorateurs. À Ténériffe ils retrouvèrent Hyacinthe Murat, troisième lieutenant à bord du *Solide* commandé par Étienne Marchand, qui avait exploré les Marquises en 1791. Löwenstern le présente comme un « homme affable » qui, à l'époque de leur rencontre, servait comme « capitaine sur un navire de la Compagnie française des Indes Orientales ». À Canton, ils rencontrèrent des officiers de Port Jackson : William R. Broughton, compagnon de George Vancouver, et Matthew Flinders (Löwenstern 2003a : 32, 396).

Il est manifeste que pour les Russes, James Cook était le héros suprême de l'exploration maritime. Glynn Barratt relève par exemple : « Près d'un quart de siècle après sa mort, James Cook demeurait pour les Russes l'exemple même du chef d'expédition exploratoire. Kruzenshtern parlait du « grand Cook » ...Jamais l'influence de la France ne put égaler celle de l'Angleterre, à Saint-Petersbourg et à Cronstadt, lorsqu'il s'agissait d'expédition scientifique et maritime » (1987 : 20). Les commentaires de Terence Armstrong sont plus réservés « Krusenstern tenait Cook en haute estime... principalement pour ses compétences de navigateur » (1979 : 123). Ma familiarité avec un vaste ensemble de documents concernant l'expédition menée par les Russes m'inciterait à penser que l'influence de la littérature de voyage française, en particulier l'héritage de La Pérouse, ne doit cependant pas être sous-estimée. Dans les classes élevées de la société russe le français, plus que l'anglais, était « la langue de prédilection de la Culture ». Les voyages de Cook, eux-mêmes, furent traduits en russe à partir des versions allemande et française, et non à partir des versions originales anglaises.

Le nom de La Pérouse est mentionné dans de nombreux textes russes de l'époque. L'académicien Nicholas Fuchs (Nikolai Fuks) écrit par exemple dans sa lettre à Rezanov (1803), la veille du départ : « la Russie a aussi ses propres Colomb, Cook et La Pérouse ». Les instructions de Nikolai Rumiantsev à Krusenstern renferment de nombreuses références aux voyages d'exploration du Pacifique de Clerke, La Pérouse, Lesseps, Fleurieu, Cook, Vancouver et d'autres. Le nom de La Pérouse apparaît cinq fois, celui de Cook une fois seulement (1812). Même constat dans le journal de Löwenstern où La Pérouse est plus mentionné que Cook. Ratmanov, critique à l'égard de Cook, parle de La Pérouse comme du « plus renommé des navigateurs au long cours » (1803-1805a : 25 v°). Tout au long de la traversée, les Russes comparèrent constamment leurs observations hydrographiques à celles de Cook, La Pérouse et Bligh.

La bibliothèque de bord de la *Nadezhda* fournit d'intéressantes informations sur les connaissances russes concernant les peuples du Pacifique Sud avant le départ. Langsdorff indique que la « bibliothèque de bord (est) sélective mais importante et comprend en particulier de la littérature de voyage et des cartes que le capitaine von Krusenstern, avec ses manières courtoises et amicales, nous a tous invités à consulter » (1993 : 4). Olga Fedorova (2004), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque navale centrale de Saint-Petersbourg, y a récemment identifié la collection de la *Nadezhda*. Elle est constituée de plus de cent vingt volumes dont *L'Abrégé de l'histoire générale des voyages* de La Harpe (Paris, 1780), *Les Découvertes des Français en 1768 et 1769...* de Fleurieu (Paris 1790), *An historical collection of the Several Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean* d'Alexander Dalrymple (Londres 1770-1771), parmi d'autres. Tous apportaient leurs contributions sur les grandes traversées du Pacifique Sud qui avaient eu lieu dans les années antérieures. La somme de La Harpe incluait la traduction française de Cook et les journaux de bord des Forster.

Bien que les récits de Cook et des Forster soient considérés comme les pierres angulaires de la connaissance russe sur le Pacifique, l'éventail de leurs lectures était beaucoup plus large et loin d'être centré sur le monde anglophone : « Nos passagers ont mis à profit leur temps libre pour lire les descriptions de voyages de Cook, Marchand, Anson, La Pérouse, etc. Si quelque chose d'inhabituel se produit, désaccords, débats et querelles de sourds se déclenchent dans la cabine. Ayant des doutes sur ce qu'ils

ont lu, ils en discutent toute la journée » remarque Löwenstern dans son journal, avec un certain dédain, alors qu'il était en route pour les Marquises. Ailleurs, il observe : « Resanoff se compare à Lord Makartency [George Macartney]. Notre voyage a plus de points communs avec celui d'Entrecasteaux, mais espérons que le nôtre ait une issue plus heureuse » (2003a : 78, 90).

Outre le journal de Cook, la littérature sur les Marquises dont disposaient les membres de l'expédition comprenait la plupart des récits publiés, tels ceux d'Alvaro de Mendaña, d'Étienne Marchand et de Richard Hergest, ou bien encore *A Missionary Voyage to the Southern Pacific* de William Wilson (London 1799). Comme c'était souvent le cas à bord de la *Nadezhda*, les Russes n'avaient accès au journal d'Hergest (publié en anglais dans sa version originale) que dans l'édition française des *Voyages de découvertes à l'Océan Pacifique* de George Vancouver, et les *Voyages autour du monde* de Charles Claret de Fleurieu. Ce dernier incluait le récit du voyage de Marchand (Fedorova 2004). Ils avaient aussi l'ensemble des récits de voyages antérieurs vers Tahiti et l'île de Pâques.

Compte tenu de la notoriété des explorateurs qui les précédaient, il est important de garder à l'esprit la capacité critique des Russes envers leurs prédécesseurs et leur détermination à apporter leur propre contribution au champ de l'exploration du Pacifique.

En Europe, à la fin du XVIII^e siècle, la capacité de la Russie à faire le tour du monde par voie maritime laissait sceptique. Lorsque George Forster fut invité à rejoindre l'expédition russe, proposée et menée par Grigory Mulovsky, son père Johann Reynold Forster, qui comme son fils avait participé au second voyage de Cook, lui écrivit en 1787 :

J'ai bien peur que sous le commandement d'un Russe qui met rarement sa brutalité naturelle de côté... vous n'ayez beaucoup à souffrir durant cette expédition ; les difficultés pourraient vous détruire, les soucis, le manque de confort, le Scorbut... et autres misères inhérentes à une expédition Russe, avec les pires Marins, un logement inadéquat, de misérables Barbiers en guise de Chirurgiens, des Officiers indifférents, inexpérimentés, ignorants et arrogants ; sur une Mer où ils sont de parfaits étrangers (Hoare 1976 : 265 ; [Les majuscules sont celles du manuscrit]).

Certains grands dignitaires russes portaient, eux-mêmes, sur leurs propres compatriotes le même type de critique. Dans une lettre adressée à Chichagov, ministre adjoint à la défense, Vorontsov, ambassadeur de Russie en Grande-Bretagne s'inquiète : « en s'engageant davantage que La Pérouse qui, lui-même, rencontra bien des difficultés alors que lui et ses compagnons disposaient de bien plus de moyens, j'ai peu d'espoir que cela finisse bien. » Vorontsov répond, à propos de Lisiansky qu'il avait rencontré à Londres : « ce Monsieur le Capitaine est aussi irréfléchi qu'il est présomptueux. Son nom ne figurera jamais à côté de ceux de Cook et de Phipps. » Fait significatif, les deux lettres furent rédigées en français (Kruzenshtern, Shafranovskaia et Fedorova 2003 : 482).

Pendant une mentalité toute différente était en train de poindre dans la société russe. L'historien Nikolaï Karamzin, considérant les différents points de vue sur l'expédition, comparait les Russes ouverts au monde extérieur, anglophiles et francophiles qui de façon surprenante « considéraient que les Russes devaient rester

chez eux », à Pierre le Grand qui, lui, pensait « en russe dans l'âme et en patriote ». Pour Karamzin : « Nous sommes sur nos terres, des terres russes et nous n'envisageons pas le monde à travers une longue-vue, mais tout simplement de nos propres yeux », mais il estimait que la Russie avait besoin de développer à la fois sa flotte et son industrie, et d'engranger initiatives et courage (1803 : 167-171).

Du point de vue russe, toute la différence entre eux et leurs prédécesseurs, étrangers, était leur l'humanité envers les peuples indigènes ; ce qui était loin d'être exact dans le cas de l'avancée russe en Sibérie et en Orient. Karamzin pensait que les Russes iraient à la découverte de nouvelles terres, non en « prédateurs ou en tyrans », mais en « amis de l'humanité », « en observateurs curieux de la Nature, débarquant non avec des engins de mort, mais scientifiques » (1803 : 166). Ivan Zakharov, sénateur, écrivain et traducteur, dans le dernier courrier qu'il adressa à Rezanov avant le départ et dans le style typiquement exalté qui est le sien, lui recommande : « Navigue, Russe de Gama ! Navigue dans l'arène de labeur et de gloire avec le même zèle que le firent Colomb, Vespucci, Albuquerque. Mais envoyé par le souverain le plus philanthrope, ne fais naître ni tempête, ni haine. Apporte la paix et l'harmonie... Sois le héraut qui porte la bénédiction et la justice du souverain aux indigènes » (1803). Fuchs, dans sa lettre à Rezanov, est aussi d'avis que « le sauvage, privé des sciences et des arts, n'en possède pas moins une âme » (1803). Les instructions détaillées de Rumiantsev à Rezanov soulignent la nécessité de protéger les peuples indigènes de l'Alaska contre les règles arbitraires des fonctionnaires et colons russes implantés là-bas (1960 : 493-495). Les membres de l'expédition partageaient entièrement ce sentiment. Il n'est pas surprenant que Ratmanov, avant même d'avoir atteint le Pacifique Sud, écrive dans son journal :

Cook fut grand dans ses voyages, mais pas sous tous les angles, sur certains points... Si l'on considère ce qu'il fit à d'autres humains, on ne peut s'empêcher d'être horrifié ! Lors de la découverte de plusieurs peuples de l'Océan Austral, il fit feu et coupa les oreilles de gens qui le considéraient pratiquement comme un dieu et ne lui opposaient aucune résistance. La fin de ce navigateur est la preuve d'un caractère rustre et méprisable (1876 : 910-911).

Otto Kotzebue, tout aussi critique vis-à-vis de « la dureté inconsidérée » de Cook, remarque : « S'il avait été aussi philanthrope que grand navigateur, il n'aurait pas perdu la vie à O Wahi » (1967a, 2 : 173-174).

Du fait du caractère exploratoire de l'expédition, tous les participants tenaient des journaux. Löwenstern indique : « sur les directives de Tschitschagoff (Chichagov), chaque officier devait remettre son journal à la fin de l'expédition. » Comme nous l'avons vu, les membres de l'escorte de Rezanov devaient aussi tenir le leur. En avril 1805, Löwenstern décrit ainsi la situation : « Nous en avons tant, à bord, qui aimeraient être les Forster et Fleurieu de l'expédition russe que nous sommes déjà horrifiés par les publications fumeuses qui paraîtront à notre retour... Il y a autant de journaux que de personnes à bord » (2003a : 368, 307).

À l'époque, la perception de la propriété intellectuelle n'était pas celle d'aujourd'hui. Tous les membres de l'expédition dont la solde était prise en charge par l'État russe, ou la RAC, se devaient de contribuer au bilan final. Les trois principaux rapports rédigés

par les deux capitaines, et Rezanov, s'inspirent clairement de données fournies par les autres membres de l'expédition. Rezanov, qui n'était pourtant pas sorti de sa cabine à Hawaï'i, n'en dressa pas moins un rapport assez exhaustif sur l'île, probablement grâce aux notes des membres de sa suite. En tant que chef d'expédition, les scientifiques et les officiers devaient lui fournir le fruit de leurs observations. Löwenstern rapporte du reste qu'au début du voyage « Resanoff demanda à Tilesius et Horner qu'ils lui remettent un double de chaque spécimen collecté ; « Friderici », dit-il, « J'exige le journal de bord de Krusenstern ! » Alors qu'ils sont en route pour le Kamtchatka, Löwenstern poursuit : « Rezanov nous a fait comprendre qu'il récupérerait tous nos documents à notre retour », ajoutant en estonien « *Kus Lammast* ! » (*i.e.* Quel bélier ! Ou plutôt « Quelle bourrique ! ») (2003a : 35, 117). Au crédit de Krusenstern, il faut signaler que toutes les relations des naturalistes publiées dans le troisième volume de son *Voyage* sont accompagnées de remerciements appropriés. Toutefois, lui et Lisiansky ne firent que très rarement état des données qu'ils empruntaient à d'autres membres de l'expédition.

Löwenstern dépeint bien les activités qui animaient habituellement le carré de la *Nadezhda* où se trouvaient réunis les officiers et les scientifiques :

Comme les petites cabines sont trop sombres, chacun travaille dans le carré. Aujourd'hui, autour de la table recouverte de feutre vert, se trouvaient respectivement Resanoff qui étudiait la langue japonaise et répétait de temps à autre à haute voix ; Langsdorff qui enseignait l'anglais au Comte Tolstoï, et à Fosse, comme s'ils étaient seuls dans la cabine ; Friderici qui dessinait une carte de Santa Cruz ; Tilesius qui écrivait dans son journal ; le Docteur Espenberg qui donnait une leçon d'arithmétique aux deux Kotzebue et constatait qu'ils avaient fait beaucoup d'erreurs ; Horner qui effectuait des mesures astronomiques ; Bellingshausen qui dessinait la *Nadezhda* ; Romberg, appuyé contre la porte de sa cabine, qui jouait du violon avec un étouffoir ; Brinkin qui lisait du latin à voix basse ; le peintre, appuyé contre le mur, qui regardait d'un regard distrait le va-et-vient. Comme la cacophonie était insupportable, je me retirais dans ma cabine et notais ce que chacun faisait (2003a : 28).

Ce tableau laisse d'ailleurs entrevoir que les dessins, réalisés à bord des deux navires, l'étaient au milieu de tous. En cette époque qui précède la photographie, outre Kurliandtsev et Tilesius, presque tous les passagers se sont essayés au dessin : une matière enseignée du reste aux futurs officiers du Corps des Cadets de la Marine. Löwenstern, Bellingshausen, Ratmanov, Friderici, Langsdorff, Horner, Lisiansky et Berkh avaient tous la réputation de dessiner, et leurs croquis circulaient dans le carré. Victoria Moessner pense que « les membres de l'expédition ont partagé et échangé leurs dessins du voyage comme nous le faisons de nos jours avec les photographies. » Frieder Sondermann, qui s'est penché sur l'héritage artistique de l'expédition, en particulier les dessins japonais, affirme « qu'il nous faut reconsidérer ce que signifie l'expression *ad naturam pinxit* ; il y avait tant de sujets de copies qui circulaient à bord [sans oublier que] plus tard Tilesius recopia ses propres croquis un grand nombre de fois. » Il mit aussi en évidence plusieurs cas où Tilesius termina les dessins commencés par ses

compagnons. La filiation des images réalisées au cours de ce voyage, les efforts de chacun de ses membres et les mises communs sont à examiner de près.

Le corpus principal des dessins de Tilesius est bien établi. Beaucoup d'entre eux furent publiés dans l'*Atlas* de Krusenstern, ou sont à présent sauvegardés dans les archives de Moscou, de Saint-Petersbourg et de Leipzig avec ses croquis. Les dessins de Langsdorff sont également bien connus puisqu'une partie illustre son ouvrage tandis que quelques originaux sont conservés à la *Bancroft Library* de l'Université de Californie, à Berkeley. Pour certaines gravures il est fait référence à l'artiste qui en réalisa l'original, dans ses *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt...* (*Remarques sur un voyage autour du monde...*), mais pas pour d'autres. Dans la plupart des cas, la contribution de Tilesius est envisageable. Dans le cas du journal de Löwenstern, de nombreuses illustrations qu'il contient ne sont pas signées et sont d'origine discutable. Tandis que les croquis et les dessins légendés sont sans aucun doute de sa propre main, plusieurs aquarelles, à présent collées sur les pages de son journal, semblent résulter du travail d'une personne plus expérimentée. Victoria Moessner remarque que « lorsque l'on compare la diversité de qualité et de style de tous les dessins et des aquarelles de son journal, il est possible de se demander lesquels sont de Löwenstern, lesquels sont de quelqu'un d'autre : Tilesius pour ne pas le nommer » (2003b : xxiv-xxv). Toutefois, sans études complémentaires, il n'y a pas suffisamment d'éléments pour attribuer l'ensemble des aquarelles marquisiennes du journal de Löwenstern à Tilesius. Aucune d'elle ne porte sa signature, par ailleurs durant la plus grande partie du voyage Löwenstern et Tilesius furent en désaccord. Frieder Sondermann indique cependant qu'ils surmontèrent leurs différents « immédiatement après le suicide de Golovachev, à Sainte-Hélène, et plus tard Tilesius lui offrit quelques illustrations supplémentaires » (2002a ; 2000 ; courriel du 12 avril 2007).

Nul Dieu, si ce n'est les voiles

Les navires quittèrent Cronstadt le 26 juillet (7 août) 1803. Ils firent escale à Copenhague et Helsingör (Elseneur), au Danemark, puis à Falmouth en Angleterre. Au mois d'octobre, ils avaient atteint Ténériffe, aux îles Canaries, et ils franchirent l'Équateur le 14 (26) novembre. Du 9 (21) décembre 1803 au 23 janvier (4 février) 1804 ils séjournèrent sur l'île de Santa Catarina, au Brésil, puis contournèrent le Cap Horn et continuèrent dans le Pacifique. Les journaux et lettres personnelles des membres de l'expédition permettent de suivre les événements survenus au cours de la traversée, et l'ambiance à bord, ce qui donne un éclairage utile sur le déroulement de l'expédition aux Marquises.

Pour Rezanov, et la plus grande partie de son entourage, ce voyage était le tout premier en contrées étrangères. Leur patriotisme, vivement renforcé par la présence de l'empereur et de personnes de haut rang parmi les officiels au moment du départ à Cronstadt, déclina à mesure que les tentations de l'Europe s'offrirent à eux. Quelques aperçus de leur rencontre avec le monde occidental fournissent matière à une étude du refoulement sexuel et des effets de la nouveauté sur les comportements amoureux. La prostitution, bien qu'elle ait existé en Russie, était très mal perçue par les autorités. Une fois à bord, les Russes s'affranchirent largement des conventions et de la discipline de leur patrie. Löwenstern et Ratmanov, pourtant loin d'être prudes, furent choqués par

le comportement de Rezanov à Copenhague, comme le prouve les commentaires de leurs journaux :

Resanoff... n'a pas honte d'arborer son Étoile¹⁴ dans des endroits que je n'ose nommer. Il ne sait pas, du reste, comment la porter puisqu'elle ne lui a pas été décernée pour ses mérites. Dans les rues, il ne peut s'empêcher de s'étonner à chaque enseigne comme s'il s'agissait d'une rareté. Ce comportement en dit long... Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, je ne l'aurais pas cru. Au Jardin d'Été, Resanoff s'est oublié au point de se mettre à courir après les filles des rues, avec son Étoile et son ruban de l'Ordre, et à grimper ensuite au dernier étage de plusieurs maisons... Resanoff ne sait parler que de filles et de paillardises (Löwenstern 2003a : 8, 10).

À notre arrivée, MM. Rezanov et Fosse prirent un logement à terre, au grand déshonneur des Russes. Tout en portant son Étoile et le ruban, il « paraissait » au bras de femmes de mauvaise réputation dans les rues et les Jardins Royaux. Je dus lui rappeler à plusieurs reprises son rang, ou lui dire d'ôter ses décorations (Ratmanov 1803-1805a : 3 – 3 v°).

Rezanov était alors en deuil de sa jeune épouse.

Selon Bellingshausen, la raison pour laquelle Krusenstern fit escale à Falmouth, plutôt qu'à Portsmouth, était de tenir ses hommes à l'écart des prostituées de Portsmouth : « Seuls quelques vaisseaux font escale à Falmouth, et ainsi il y a moins de prostituées dans cette ville » (1945 : 44). En dépit de cela Ratmanov, oubliant sa bien-aimée russe, parvint à prendre sa part de plaisirs nocturnes. Il se rendit à terre, accompagné de Romberg qui parlait un peu anglais (1804a : 35), et ils rencontrèrent deux femmes dans les environs de la ville : « Au clair de lune, nous avons eu le plaisir de jouir des faiblesses du beau sexe que si souvent nous aimons honorer. Nous avons appris par la suite qu'elles étaient les épouses de deux importants marchands de la ville en voyage d'affaire. » Ratmanov remarqua aussi qu'à Copenhague le comte Tolstoï « au cours des deux jours d'escale, avait contracté une maladie fréquente à son âge » (1803-1805a : 7 v° – 8 v° ; 3 v°). Le docteur Espenberg nota de son côté que « beaucoup attrapèrent la maladie¹⁵, à Copenhague » (1812 : 285).

À Ténériffe, leurs aventures amoureuses prirent la forme plus traditionnelle de flirts avec les filles de Mesdames Armstrong et Couves : « Moritz Kotzebue est tombé tellement amoureux de la petite Delphine [Couves] qu'il grimpa au sommet du grand mât, les larmes aux yeux, pour essayer de voir encore une fois sa bien-aimée », observe Löwenstern à leur départ (2003a : 25). Madame Armstrong, quant à elle, avait de plus sérieux admirateurs. Pour Ratmanov, c'était « une fiefcée coquette, et il semble qu'elle ait tourné la tête de beaucoup de nos hommes. Le dernier jour de notre escale, en

14 Référence aux deux distinctions qui lui avaient été accordées, dont l'Étoile de S^{te} Anne. Le ruban, auquel il est fait allusion, est rouge, liseré de jaune.

15 Une maladie vénérienne non spécifiée, probablement enrayée par les médecins du bord. Ce qui autorisa Krusenstern à considérer que, lors de l'escale de Nuku Hiva, son équipage était « aussi sain que possible » sur ce point.

effet, l'ambassadeur lui offrit un brocard en vogue pour réaliser une robe ; pour notre capitaine, ce fut une belle paire de chaussures et pour Lisiansky, ce fut le meilleur thé parfumé » (1803-1805a : 10 v^o – 11).

Au Brésil, la bienséance fut moins de mise :

Notre *Sir* ambassadeur, qui s'était établi en ville avec son entourage, fit peu pour défendre l'honneur de notre nation ... Fosse et Frideritsi tombèrent amoureux de la façon la plus dégradante. Berkh, l'aspirant de la *Neva*, fut totalement dépourvu d'honneur. Le jour précédant notre départ, il amena invités et amants à bord : le sien et celui de Frideritsi. Ils dansèrent jusqu'à 2 heures du matin et, après leur départ, il fut manifeste qu'ils avaient dérobé certaines affaires du Capitaine Lisiansky. En plus, alors que notre ambassadeur séjournait à terre, il fut dépouillé de 49 thalers¹⁶ et d'une tabatière en or ... J'ai entendu dire que l'un d'eux avait servi d'agent à notre Grand Ambassadeur pour lui procurer des femmes de mauvaise vie : des blanches et des noires. Et je parie que la tabatière est en possession de celui-ci maintenant (Ratmanov 1803-1805a : 33-34).

Ainsi, à cette étape, la quête sexuelle s'enrichit d'un nouvel apport exotique : les prostituées noires. Il n'en reste pas moins que tout ceci, de telles aventures et au grand jour, fut considéré comme honteux de la part de membres de l'expédition, dont Rezanov. Le journal personnel de Ratmanov laisse entrevoir qu'il n'était pas indifférent, lui aussi, à la tentation du nouveau monde. L'une de ses « observations » sur le Brésil mentionne : « Les hôtesse s'assoient autour de la table du dîner, les seins à l'air ; ils pendent tellement dans les assiettes qu'ils éclaboussent autour » (1803-1805a : 33).

Ces deux îles exotiques qu'étaient les Canaries et Santa Catarina furent, pour les Russes, leurs premiers contacts avec des « races » différentes. Seuls Krusenstern et Lisiansky, qui avaient visités des continents éloignés à bord de navires britanniques, avaient déjà fait de telles rencontres. La nouveauté de celles-ci peut être appréciée dans les textes des voyageurs :

Lors de notre excursion aux jardins botaniques d'Orotava, nos compagnons rencontrèrent un Maure. Tilesius arrêta l'Africain et commença à lui parler en latin, avec cérémonie, comme si l'Africain pouvait le comprendre. Les autres gentilshommes étaient morts de rire (Löwenstern 2003a : 26).

J'ai eu l'occasion de faire une observation très amusante. Où que nous arrivions, dans des endroits dont nous ne comprenions pas la langue, chaque personne essayait d'y remédier en utilisant la langue qu'il maîtrisait le moins bien. Un de nos naturalistes parlait russe aux habitants de Nukahivah ; les marins parlaient

16 Ancienne monnaie d'argent qui circula à travers toute l'Europe. E. Govor relève quelques prix mentionnés par Löwenstern. Ainsi 8 thalers espagnols permettaient l'achat d'un taureau. Le lit et le couvert pour deux hommes coûtaient 5 thalers, par jour.

portugais, mais au Brésil ils s'exprimaient en anglais et en danois. Un drôle de garçon, répondant au nom de Kurganov, s'essaya à l'allemand dont il ne savait que deux mots : *Wollen Sie* ? Voulez-vous ? (Eспенberg 1805c : 122).

Quand ils rencontrèrent des esclaves africains¹⁷, les Russes semblent avoir suivi les instructions de Karamzin : « Nous... ne visualisons pas le monde au travers du spectre de la systématique. » Ils ne les considéraient pas comme une catégorie raciale, mais comme des êtres humains. Ratmanov écrit par exemple dans son journal : « Dans certains endroits, les moutons ont plus de valeur que les noirs et ces noirs sont des êtres humains comme nous » (1803-1805b : 13). Löwenstern note : « Les Maures (*Moors*) sont traités comme du bétail. » Il poursuit par un résumé de la diversité raciale du Brésil : « On trouve ici des blancs et des noirs, des jaunes, des teints cuivrés, des teints olivâtres. Les mulâtres (*Mulattos*) sont de pères Européens et de mères noires ; les métis (*Mestizos*) sont nés de mères européennes et de pères noirs. Les enfants de deux Maures, nés en Europe ou en Amérique, sont appelés des Créoles » (2003a : 45, 50). Le Brésil fut en quelque sorte le seuil du monde exotique qu'ils allaient aborder. Les véritables « enfants de la Nature » les attendaient au-delà du Cap Horn, dans le Pacifique Sud.

Entre-temps, les relations à bord se détérioraient. Krusenstern et ses officiers traitaient Rezanov comme un passager et ne faisaient rien pour lui cacher leur dédain. Löwenstern relate une querelle typique :

Aujourd'hui, Resanoff était mécontent car nous avons clairement déclaré que nous ne ferions pas voile vers Madère. Il ne comprenait pas pourquoi, et cela accrût plus encore sa colère... ; « Quelles sont les raisons invoquées pour ne pas aller à Madère ? », demanda Resanoff, « Je dois le savoir pour en rendre compte à l'empereur. » – « Aucune autres que celles que j'ai considéré comme appropriées », répondit Krusenstern, ajoutant : « Incidemment, il importera peu à l'empereur que nous ayons navigué vers Ténériffe, et non vers Madère. » Resanoff garda le silence (2003a : 21).

Les ordres reçus par Rezanov, dont Krusenstern ne savait toujours rien, établissaient qu'il devait déterminer les ports d'escale en concertation avec ce dernier. À leur arrivée à Ténériffe, Rezanov informa finalement Krusenstern de ses prérogatives en tant que chef d'expédition. La réaction de Krusenstern fut tout à fait prévisible : « Le capitaine lui dit, malgré tout, qu'il avait eu tort d'accepter cet *указ* [*ukase*, édit] de l'empereur puisqu'il n'était, en aucune manière, apte à remplir les fonctions et qu'il aurait dû demander aux capitaines si, eux aussi, auraient accepté de naviguer sous le commandement d'un chambellan. » Rezanov « ...sollicite alors l'indulgence du capitaine pour éviter une contre-plainte » mais, dans le même temps, il adressa sa propre plainte à l'empereur à l'encontre de Krusenstern (Löwenstern 2003a : 25, 50).

17 Les Canaries furent, dès le XV^e siècle, le plus ancien lieu où Portugais et Espagnols firent venir des esclaves pour leurs plantations. Pour l'essentiel, ils venaient de pays situés entre le sud du Maroc et le Sénégal.

Le passage de l'Équateur fut le seul moment où les relations entre les deux parties se rapprochèrent un peu : « Un sentiment de fierté nationale se réveilla en chaque cœur. Même nos cœurs d'étrangers battaient plus vite », rapporte Langsdorff (1993 : 14). Löwenstern laissa une description vivante de la célébration du passage :

La cloche du navire venait à peine de sonner quand la *Neva* vira, nous dépassa, et nous lança trois saluts que nous rendîmes avec émotion. Nous ne pouvions pas nous expliquer pourquoi nous étions tous émus aux larmes. Kurganoff était vêtu en Neptune et, après que Krusenstern l'ait baptisé, il fut chargé de baptiser ses camarades. Il était possible de deviner que Neptune était russe par son costume de peaux de mouton qui avaient séchées sur le gaillard d'avant et, oubliant qu'il mourait de chaud, il ne refusa pas le brandy offert par les autres... Après le repas, Krusenstern fut hissé par trois fois en l'air sous les acclamations. Puis, les mêmes honneurs furent rendus à Resanoff. Nous-mêmes : les lieutenants de garde, nous nous retrouvâmes lancés joyeusement en l'air et, contre toute attente, en train de faire des sauts périlleux. Resanoff était complètement saoul et la seule chose qu'il parvenait à articuler était « Vive Krusenstern ». Tous étaient joyeux et heureux ; seule la *Nadezhda* fut sobre (2003a : 33).

Entre-temps, et bien que rien n'ait été officiellement annoncé aux officiers, la teneur des instructions de Rezanov se répandit et, lors de conversations en privé avec certains d'entre eux, il expliqua sa position réelle et s'enquit de soutiens éventuels. Il alla plus loin ; il conçut un plan étrange et de grande portée. Plutôt que de mener à son terme cette circumnavigation, il mettrait la *Nadezhda* à la disposition de la RAC, en Amérique russe, ce qui obligerait la plupart des officiers à rallier Saint-Petersbourg par voie de terre, via la Sibérie. Rezanov envisagea de confier le commandement du navire à Golovachev : le troisième lieutenant de la *Nadezhda* qui, lui, faisait preuve de respect (Sverdlov 2006 : 73-74). Ainsi prendrait fin, de façon peu glorieuse, l'entreprise de Krusenstern. Même sans rien connaître du projet, Krusenstern se retrouvait dans une situation extrême, réduit « à la seule direction des voiles, et ses officiers ramenés à la condition de charretiers » (Löwenstern 2003a : 53, 125) ; ce n'est pas ce à quoi ils rêvaient au départ de Russie.

Au Brésil, il devint évident, pour tous, que les deux partis ne pourraient se réconcilier et que le conflit allait durer. Löwenstern remarque dans son journal :

L'empereur va être surpris de recevoir autant de pétitions en provenance du Brésil. Resanoff écrit, à terre. Le capitaine réclame justice et protection. Resanoff ne cache absolument pas son intention de nous dénoncer tous. C'est dans son tempérament. Puisse le bourreau s'emparer de lui ! ...Aujourd'hui, Krusenstern m'a montré une lettre, ou pétition, qu'il pense envoyer à l'empereur. Espenberg a écrit une très belle lettre en français et Krusenstern, après avoir pesé ses mots, en a rédigé une entièrement en russe. Puisse l'empereur recevoir la lettre ! (2003a : 47).

Le conflit submergea tout à ce moment-là, à bord, y compris les étrangers. Horner se confia sur la situation dans une lettre secrète adressée à Zach (Krusenstjern 1991 : 282-283). Tilesius, qui considérait Krusenstern comme « l'homme le plus honnête et doté du meilleur des cœurs et des plus grandes connaissances », suscitait la méfiance de Rezanov qui le suspectait d'appartenir au « parti » de Krusenstern (Sondermann 2002b : 74). Des membres de l'entourage de Rezanov firent, aussi, entendre leur voix. Le naturaliste Brykin écrivit à son ami Dashkov : « Quant à mes efforts en Histoire naturelle, je dois admettre que c'est maintenant le moindre de mes soucis. La seule chose qui m'occupe l'esprit est de rentrer en Russie vivant. Après l'insolence que le Capitaine Krusenstern a montrée envers Nikolaï Rezanov, insolence que je ne décrirai pas car vous pourrez vous renseigner sans problème, nous qui sommes du bon côté de la loi, nous devons faire attention » (1995 : 100).

Fedor Shemelin était, comme on pouvait s'y attendre, du côté de la loi. Il rédigea deux dénonciations au Comité de direction de la RAC. L'une était de nature économique, faisant état de la gestion dispendieuse de Krusenstern (1803a). L'autre était une dénonciation politique :

Pour ces messieurs, il va de soi qu'ils sont les seuls dignes de respect. Leur outrageuse arrogance, leur orgueil et leur insolence s'amplifient chaque jour à mesure que nous nous éloignons de l'Europe ; elle a fini par dépasser les bornes... En sa présence [Rezanov], ils osent n'aborder que des sujets consistant en critiques non seulement envers la patrie, le gouvernement et ses souverains, mais aussi envers le Créateur lui-même. Selon eux, ils n'ont aucun Dieu, à part les voiles (1803b : 1-2, 4).

Selon Shemelin, Krusenstern ne mit pas un terme à ces propos de libre-penseur. Tilesius, de ses quartiers opposés, critiqua Rezanov qui exigeait « une obéissance servile qui détruisait toute liberté intellectuelle » (Sondermann 2002b : 74).

En dépit de son « manque de finesse », Shemelin saisit parfaitement l'humeur qui dominait à bord ; plus les voiles les éloignaient de la Russie, plus ils se libéraient de l'emprise de l'État russe. Shemelin, Rezanov et ses acolytes - personnifications de l'État - ne provoquaient que répugnance chez les officiers. Il arriva que lors d'un souper dans le carré des officiers, après que Shemelin ait tenté d'arrêter les officiers « de proférer des plaisanteries de mauvais goût sur la RAC, leur employeur, Romberg s'approcha de lui, sur le gaillard d'arrière, en jurant et le menaçant de le jeter par-dessus bord s'il s'avisait de s'adresser encore à eux sur ce ton. Et comme il rejoignait ces « messieurs les officiers », il ajouta « que s'il [Romberg] avait été le capitaine, il n'aurait jamais permis qu'un *moujik* de si basse condition partage leur table et qu'il l'aurait fait fouetter avec le chat-à-neuf-queues. » Mais ce *moujik* avait aussi une sensibilité : « Je suis souvent au bord des larmes, bien que je n'y sois pas enclin par nature », écrit-il dans sa lettre à la RAC (Shemelin 1803b : 4). Humilié par cette « haute société », il poursuivit en déversant sa colère sur Korobitsyn, le subrécargue de la *Neva*, et le dénonça dans une lettre à la RAC où il déclare que ce dernier était trop paresseux pour rédiger un rapport et dédaignait les tentatives de Shemelin pour imposer son autorité comme subrécargue

en chef (1803c). Tandis que la confrontation entre Krusenstern et Rezanov tournait au drame, celle entre Shemelin et Korobitsyn tournait à la farce.

D'autres conflits couvaient. Le comte Tolstoï, qui était supposé donner du poids à la mission de Rezanov par son titre et sa bonne éducation, se révéla être l'enfant terrible de l'expédition, se mettant tout le monde à dos. Ils n'avaient pas encore atteint Copenhague que Tolstoï frôlait le duel avec Fosse, qu'il méprisait pour ses fonctions antérieures dans la police. Rezanov comprit vite que « Tolstoy passait toujours une seconde fois à table avec les officiers de garde pour finir le vin et le brandy qu'ils laissaient. » Pressentant immédiatement que Tolstoï ne serait pas « son » homme, Rezanov alla jusqu'à suggérer qu'il reste à Copenhague, ce qui ne fut pas le cas (Löwenstern 2003a : 7). Par ses manières irrespectueuses, Tolstoï était plus proche des officiers de marine que de l'entourage de Rezanov ; « Le Comte Tolstoy, de la Garde de *Preobrazhensky*, est un jeune homme qui semble être des nôtres », note Ratmanov comme première impression dans son journal (1803-1805a : 2). Tolstoï « prend le parti des officiers de marine », remarque Shemelin, l'œil attentif à tout (1803b : 3). Après avoir quitté Ténériffe, Löwenstern observe : « Aujourd'hui nos pique-assiettes, le Comte Tolstoy et le chambellan Fosse, ont dévoilé leur jeu » (2003a : 28). La remarque ne manquait pas d'humour car Tolstoï était un tricheur notoire (Tolstoy 1983 : 136). Il avait cependant son propre code d'honneur. Alors qu'ils faisaient voile vers le Brésil, Rezanov tenta de le gagner à sa cause et lui fit part de son intrigue contre Krusenstern. Tolstoï, à son tour, en fit part à Krusenstern, le répétant en présence à la fois de Rezanov et de Krusenstern (Ratmanov 1803-1805a : 26 ; Kruzenshtern 1919b : 58-59). Il se forma ainsi un bien étrange triangle.

Au Brésil, Tolstoï fut impliqué dans un autre conflit, cette fois avec l'artiste Kurliandtsev. Ce désaccord eut un effet imprévisible, et irréversible, sur l'héritage pictural de l'expédition : « Le peintre, qui est un grand poltron, ...pour éviter un duel s'en remit au capitaine et se plaignit de Tolstoy », relate Löwenstern (2003a : 49-50). Kurliandtsev se plaignit aussi à Rezanov et affirma, publiquement, à Krusenstern que « la vie des personnes n'était pas assurée sur la *Nadezhda* et que le navire ressemblait, ou plutôt était un *kaback* [une auberge, familièrement une porcherie] » ; ce fut la goutte qui fit déborder le vase. En procédant ainsi, Kurliandtsev offensa l'honneur des officiers qui le bannirent de leur carré, en l'empêchant d'y prendre ses repas en leur compagnie. Krusenstern, qui partageait sa cabine de capitaine avec Rezanov, donna des ordres afin qu'elle soit compartimentée de façon à ce que Kurliandtsev ne puisse pas pénétrer dans la partie de la cabine qui était la sienne lorsqu'il rendait visite à Rezanov. Kurliandtsev ne fut admis à nouveau, en société, que sept semaines plus tard après des excuses publiques, mais Krusenstern ne lui pardonna jamais et sa cabine lui demeura fermée (Löwenstern 2003a : 51, 58, 69, 65, 78-79 ; Ratmanov 1803-1805a : 36-37 v°). Ceci explique que Krusenstern n'ait pas souhaité faire usage de ses dessins lors des préparatifs de publication de son *Atlas*.

Jusque-là, la sympathie des officiers allait encore à Tolstoï. Krusenstern lui trouva même une occupation ; il pouvait entraîner l'équipage au tir de précision (1813c : 102). Toutefois, au cours de cette longue traversée du Pacifique, Tolstoï fut de plus en plus ostracisé par ses compagnons de bord. Löwenstern juge dans son journal que « Le Comte Tolstoy est vraiment un sombre idiot (*ignoramus*). Il est rompu aux usages du

monde et pense qu'il nous est tous supérieur du fait de son éducation. Si une audace stupide et la grossièreté sont des règles de bienséance, alors il a raison » (2003a : 84).

Plus tard, en Russie, Tolstoï transformera ses mésaventures, durant la traversée, en une série d'anecdotes où faits réels et fantaisies débridées s'entremêlent. L'une d'elles concerne la première partie du voyage et se déroule ainsi :

Il y avait par exemple à bord un vieux prêtre, le Père Gédéon qui veillait au réconfort spirituel de l'équipage. Sa faiblesse était sa passion pour la bouteille. À l'occasion d'une beuverie où Tolstoy s'était joint à lui, elle se termina au sol : le prêtre allongé sur son dos dormant à poing fermé. Tolstoy entreprit alors de coller la barbe du vieil homme, au pont, avec un gros cachet de cire sur laquelle il imprima le sceau du Capitaine qu'il avait subtilisé dans sa cabine. Quand le pauvre prêtre s'éveilla, Tolstoy l'avertit de prendre garde de ne pas briser le grand sceau - orné de l'aigle impérial à deux têtes - sous peine de trahison. Pour finir, ce fut sa barbe - restée scellée au pont - qui dut être coupée (Tolstoy 1983 : 127).

Cette histoire devint très populaire, dans la fiction russe, et est souvent utilisée pour dépeindre le Père Gédéon. En réalité, ils passèrent effectivement beaucoup de temps à converser, au Brésil, mais dans un autre contexte :

À la première fête, le prêtre Edion, à la demande du capitaine, dit une messe sur la *Nadezhda*. Durant la soirée, le prêtre débattit extrêmement longtemps avec Tolstoï, en secret. Tolstoï, aujourd'hui, nous a relaté toute la conversation. Edion, à la requête de Resanoff, avait tenté d'amener le Comte Tolstoï à un examen de conscience espérant mener, par son éloquence, cette brebis perdue à la confession. Il fit remarquer au comte combien les choses allaient mal, son échec dans son devoir envers son chef et les conséquences que cela pourrait avoir, etc. Il prêcha dans le désert et dut faire appel à toute sa patience, et sa ténacité, pour ne pas sortir de son rôle car il ne peut nier que Resanoff a plus besoin de châtiment spirituel que Tolstoï (Löwenstern 2003a : 51).

L'histoire insensée, contée par Tolstoï, fut sans doute inventée par réaction à l'humiliation d'avoir été sermonné par ce jeune prêtre.

Shemelin, dans sa lettre de dénonciation, fut le premier à pressentir que l'anticonformisme de Tolstoï allait au-delà de simples farces et de provocations en duel : « Il aurait été difficile de trouver un homme plus corrompu que le Comte. Il est athée, ingrat ; c'est un détracteur insolent de sa patrie et de tout ce qui est sacré. À travers lui, vous pouvez juger de Krusenstern qui en a fait son instrument » (Shemelin 1803b : 5).

Ses frasques furent parfois spectaculaires. Au Brésil, Tolstoï acheta un macaque dont il sera question plus tard.

À la quête de découvertes et de notoriété

En dépit des tensions à bord, les membres de l'expédition ne négligeaient pas leur devoir, bien au contraire. Ils travaillaient avec un zèle immense. Glynn Barratt décrit avec concision leurs occupations :

Presque immédiatement après le départ du port de Santa Cruz, ...Krusenstern imposa aux équipages des deux navires une stricte et rigoureuse routine. Désormais, sauf désastre, rien ne pouvait interrompre le cycle des analyses, échantillonnages, estimations et mesures qui monopolisèrent dès lors les énergies de Horner et des naturalistes allemands. Estimations de latitude et de longitude, vérification des compas et autres instruments, contrôle de la température de l'air et de l'eau, de l'humidité, de la vitesse du navire et des réserves d'eau ; travaux de botanique (1988 : 18).

En ces jours tumultueux, Krusenstern se mit à travailler au projet majeur de sa vie : l'*Atlas de l'Océan Pacifique*. Löwenstern décrit les jours de sa conception :

Les descriptions des voyages se sont accumulées. Les lire toutes demanderait des années. Des confusions de noms, dans les Mers du Sud, occasionnent quantité d'erreurs et comme chaque pays calcule la longitude en se référant à sa capitale, des erreurs sont commises dans la détermination des coordonnées. Krusenstern a commencé à trancher ce nœud gordien et a déjà rempli plusieurs carnets de notes (2003a : 85-86).

Ils aspiraient aussi certainement à faire leurs propres découvertes. Rumiantsev, dans sa lettre à Krusenstern au moment du départ, exprime l'espoir qu'ils découvrent de nouvelles terres « pour la gloire de la Russie et la vôtre » et il conclut ses instructions sur une note de défi : « J'attends avec impatience le jour où, après votre glorieux voyage, votre nom rejoindra ceux des plus grands navigateurs » (1812 : 408, 411). Longuement retardés au Brésil par le remplacement des mâts endommagés de la *Neva* puis, plus tard dans le Pacifique, par la découverte d'une voie d'eau dans la coque de la *Nadezhda*, ils durent rejoindre précipitamment le Kamtchatka au lieu d'explorer le Pacifique. Krusenstern écrira : « Cette décision de faire voile directement vers le Kamtschatka [sic] m'a privé, bien entendu, de l'espoir de faire quelque découverte que ce soit, ce qui avait longtemps retenu mon imagination et dans la perspective de laquelle j'avais déjà mes plans » (1813c : 102). Löwenstern exprima aussi sa déception : « Quand je lis de nombreux récits de voyage, j'envie la liberté accordée à tous ces chefs d'expédition sur le choix de leur itinéraire et le temps qui leur était donné » (2003a : 350).

La *Nadezhda* ne put effectuer qu'une seule escale dans le Pacifique Sud : à Nuku Hiva, aux Marquises. Par chance pour les études sur les Marquises qui allaient suivre, les navigateurs mirent toutes leurs énergies dans la connaissance de cette île et de ses habitants. Leur visite dans l'archipel avait été envisagée peu de temps avant le départ de Saint-Pétersbourg, mais la première lettre de Rezanov - adressée (le 3 avril 1803) à Ivan Dmitriev, son ami écrivain - où il lui a fait part, ouvertement, de sa participation à l'expédition ne mentionne pas les Marquises : « Mon voyage va de

Kronshtadt à Portsmouth, de là à Ténériffe, puis au Brésil et après avoir franchi le Cap Horn, Valparaiso et les îles Sandwich [Hawai'i] » (1994b : 52). Les instructions de Rezanov, esquissées par Rumiantsev et datées du 10 juillet 1803, suggèrent les escales suivantes pour la partie australe du voyage : Rio de Janeiro, Valparaiso, les îles Mendoza (Marquises) et les îles Sandwich, sous réserve d'ajustements jugés nécessaires par Rezanov et Krusenstern (Rumiantsev 1960 : 492). Les ordres des directeurs de la RAC à Krusenstern (29 mai 1803) étaient plus détaillés et font état d'escales sur l'île Santa Catarina, aux Marquises et aux îles Sandwich. Le but de l'escale aux Marquises était « le repos et la récupération sur une des îles des Marquises... située près de l'équateur, regorgeant de fruits, d'animaux et autres ressources » (RAC 1803). Avant de quitter la Russie, Krusenstern fournit à Lisiansky une liste de lieux de rendez-vous comprenant Valparaiso et le « Port de la Madre de Dios, sur l'île [S^{ta}] Christiana [sic], l'une des îles Marques de Mendoza » (Kruzenshtern 1803). Le nom « Port de la Madre de Dios » avait été donné par Mendaña à la baie de Vaitahu, sur l'île de Tahuata. Cook, qui y avait fait escale à son deuxième voyage, l'appela Resolution Bay.

À ce stade, lorsque les escales du Pacifique Sud furent projetées à Saint-Petersbourg, les Marquises n'étaient vues que sous l'angle du ravitaillement, à proximité de la route retenue. Lors du conflit au Brésil, la situation changea. Deux nouveaux facteurs entrèrent en ligne de compte. Craignant que Rezanov n'envoie de nouvelles plaintes à l'empereur, s'ils faisaient escale à Valparaiso, Krusenstern choisit de rallier directement les Marquises qui n'entretenaient aucun contact avec le monde extérieur (Löwenstern 2003a : 74).

La seconde conséquence des difficultés survenues au Brésil fut la contrariété de Krusenstern concernant de possibles découvertes et la constitution de collections. Dans sa relation du voyage, il y fait juste allusion : « Des circonstances de nature déplaisante rendirent ma présence à bord pratiquement permanente et m'empêchèrent de réunir des informations précises sur l'état de cette colonie. » Par bonheur pour la science, il avait choisi des lieux de rendez-vous, et de ravitaillement, sur deux îles répertoriées mais peu explorées qui offraient des chances de « découvertes » : l'île de Pâques et Port Anna Maria, sur l'île de Nuku Hiva. Alors qu'il était au Brésil, il modifia en conséquence ses ordres destinés à Lisiansky, remplaçant Tahuata par Nuku Hiva, « une des îles Marquises, nouvelle » (1813c : 70, 83-84).

Les vents d'ouest empêchèrent la *Nadezhda* de faire escale à l'île de Pâques. Ce fut une grande déception pour tous les scientifiques du bord. Lisiansky eut plus de chance. Alors qu'il attendait la *Nadezhda*, il passa plusieurs jours à croiser au large de l'île de Pâques. Les résultats des observations de son équipe ont été analysés par Glynn Barratt (1988 : xi-xx). Pour Krusenstern, Nuku Hiva restait le seul espoir. Dans sa lettre du Kamtchatka, il indique : « Le récit de notre séjour sur l'île de Nuku Hiva, dans le respect de ses habitants et de sa nature qui sont encore inconnus en Europe, est la seule nouveauté à laquelle vous pouvez vous attendre. Les îles Sandwich sont bien trop connues pour me faire regretter de ne pas m'y être arrêté par manque de temps » (1805 : 3-4).

Ils étaient conscients de la forte pression que leur mission exerçait sur eux. Krusenstern en fait part au début du voyage :

J'imaginai que la part civilisée de l'Europe avait le regard fixé sur moi. Du succès ou de l'échec de notre entreprise dépendait ma réputation, sachant qu'un échec jetterait son ombre sur mon nom et, dans une certaine mesure, sur mon pays. En cas d'événement malheureux, ceux qui se délectent à censurer et vilipender la Russie se seraient vus triompher. Et la première tentative, si elle avait échoué, aurait pu empêcher toute entreprise analogue pour longtemps (1813c : 37-38).

Les « découvertes » étaient une façon de s'assurer le succès, quels que soient les conflits pouvant survenir. Ils les recherchèrent de différentes façons. Krusenstern fit le choix de routes maritimes à quelques degrés d'écart, au moins, de ses prédécesseurs et promit une belle récompense au premier qui découvrirait une nouvelle terre (1813c : 103-104). Lisiansky, comme ses officiers le découvrirent plus tard, « consigna délibérément... des longitudes et latitudes erronées afin que nul autre ne puisse faire usage des découvertes effectuées pour le compte de la Compagnie [russo-]américaine » (Löwenstern 2003a : 381). Les « découvertes » dans le domaine de l'Histoire naturelle provoquèrent des passions similaires. Löwenstern nota nombre de querelles de cet ordre :

Langsdorff et Friderici sont avides d'animaux et de plantes. Si quelqu'un attrape quelque chose, et qu'on le leur donne, ils n'ont pas honte de proclamer qu'ils l'ont attrapé comme si cela leur conférait un droit de propriété. Aujourd'hui, Bellingshausen a attrapé un insecte aquatique. Friderici a pris l'insecte pour l'examiner et l'a gardé. Une dispute s'est élevée et d'après propos furent échangés : « Vous mentez ! » et « Taisez-vous ! » qui, je l'avoue, sonnent mieux en russe ! C'est comme si Friderici avait honte de remercier un homme qui lui a fait la faveur de lui donner ce petit animal, et de bon cœur ! (2003a : 39).

Aujourd'hui, Tilesius a demandé à Langsdorff de lui montrer ses dessins. À peine venait-il de les obtenir qu'il commença à les copier en attribuant d'autres noms, inappropriés, aux animaux que Langsdorff avait nommés et décrits, proclamant haut et fort qu'il avait l'intention d'écrire et de publier une monographie sur eux (cela aurait été formellement un vol). Une dispute violente était inévitable. Le comportement vulgaire des deux docteurs, leur langage grossier et leurs jurons, nous laissa tous sans voix et nous avons dû mettre fin à cette querelle (2003a : 90).

Rezanov avait tout autant l'intention d'occuper le devant de la scène dans le domaine de l'Histoire naturelle. Après la réconciliation au Kamtchatka, il sortit « une quantité d'oiseaux naturalisés que le chasseur avait tués et rassemblés. Aucun encore n'avait été nommé, examiné et décrit, puisque personne ne les avait vus depuis notre départ du Brésil. Le chasseur les avait tous empaillés avec, pour ordre exprès, de ne pas les montrer à Tilesius quelles que soient les circonstances. Étrange attitude » (Löwenstern 2003a : 147).

Ils étaient résolus à quérir découvertes et célébrité. Plus ils s'éloignaient, plus ils n'avaient en tête que la renommée. Rezanov expliqua, avec honnêteté, la cause de leur conflit dans une lettre adressée à l'empereur, depuis le Kamtchatka : « Je dois admettre, auprès de votre Majesté impériale, que la cause de tout ceci était le désir de renommée, et uniquement cela. Elle nous aveuglait au point qu'il nous semblait possible de se voler mutuellement celle-ci » (1994a : 90). Ténériffe et le Brésil ne pouvaient pas offrir ce qu'ils cherchaient, mais les Marquises, Nuku Hiva, Port Anna Maria, les attendaient avec une réelle chance de le trouver.

Partie II

NUKU HIVA

~ Les Marquises : vue des îles et cartes ~

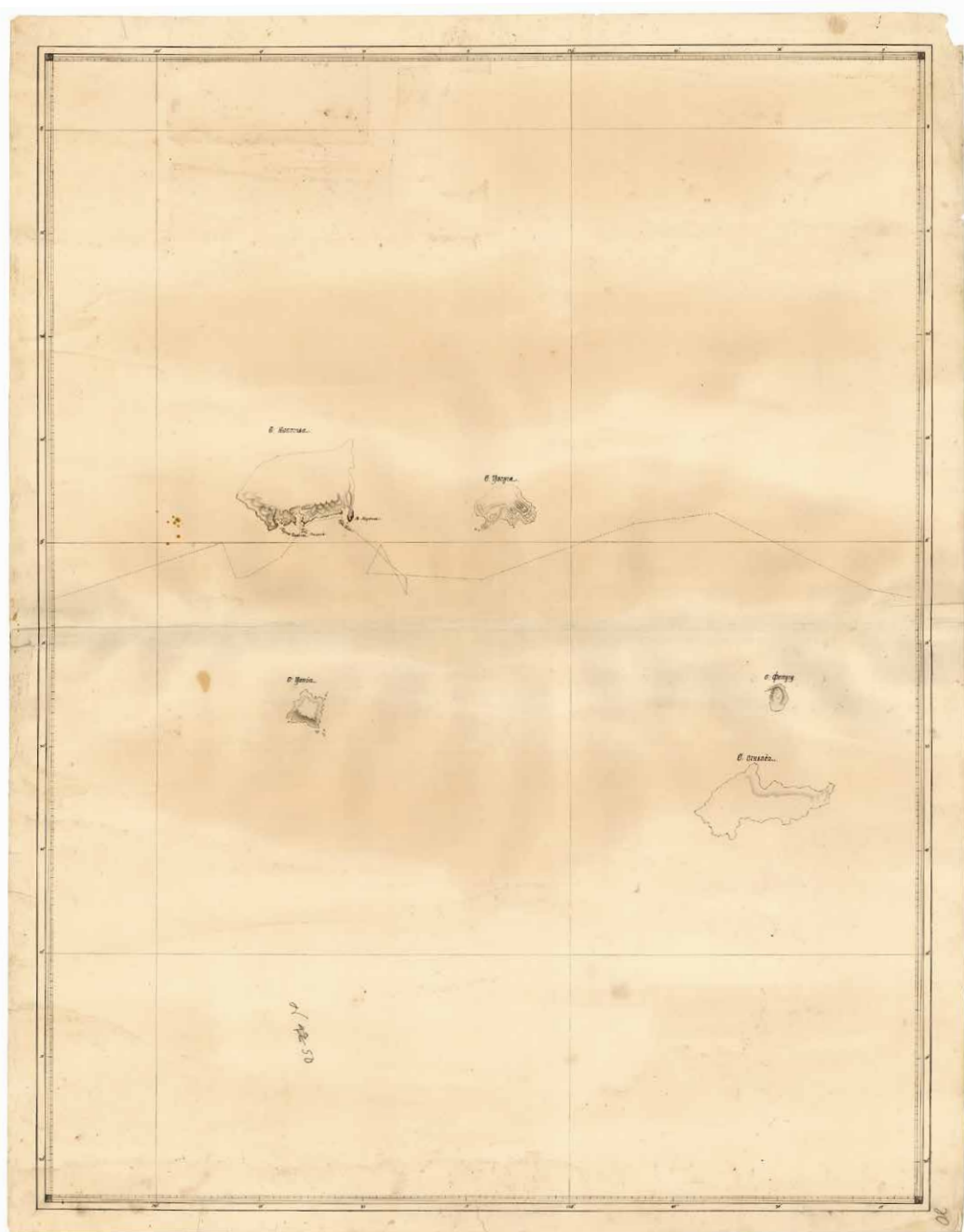


Figure 2.1. [Fabian Bellingshausen], [« Carte des îles de Fetugu [Fatu Huku], Ogivaoa [Hiva Oa], Uapoa [Ua Pou], Niukagiva [Nuku Hiva] et Uaguga [Ua Huka] »]. *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 70.

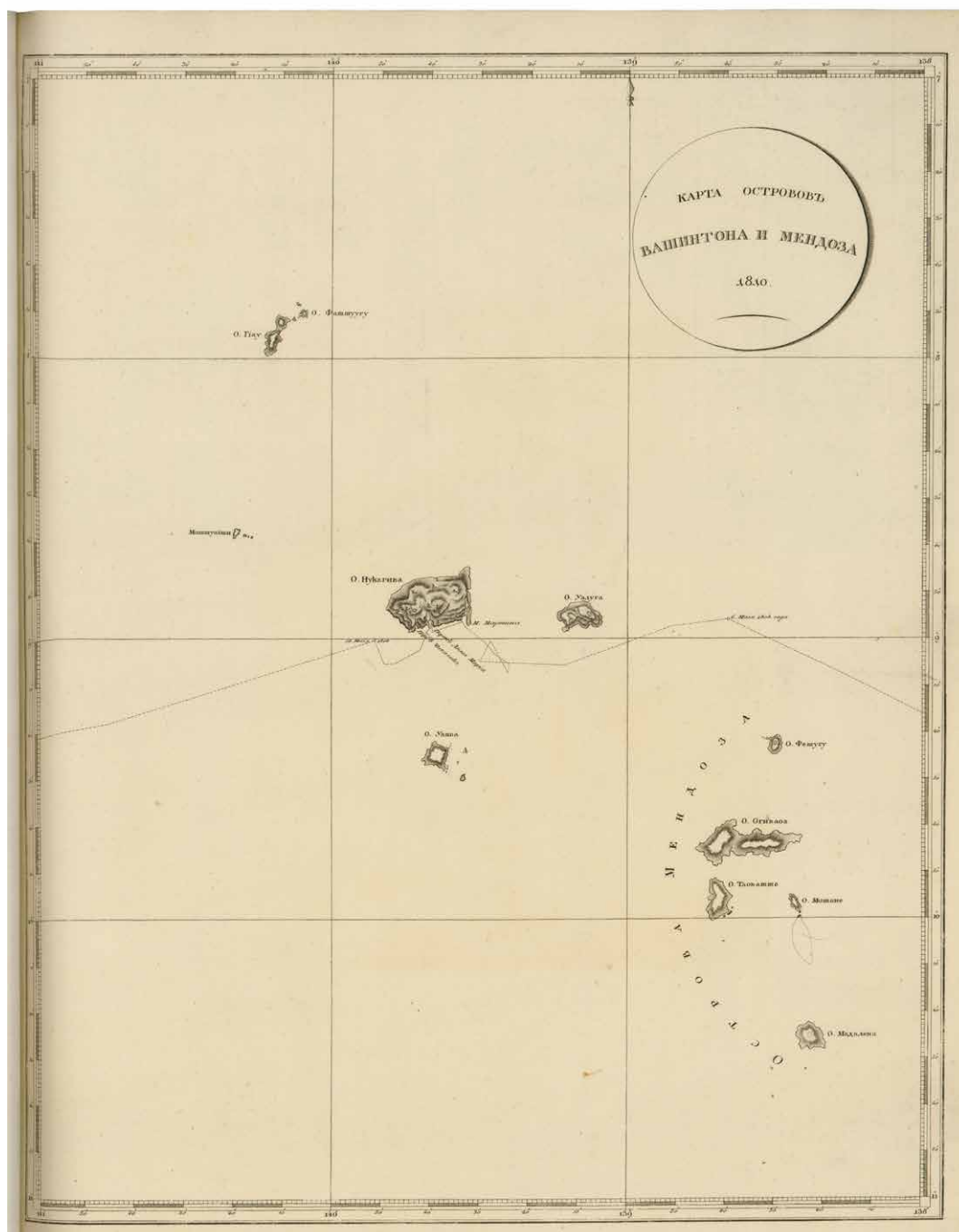


Figure 2.2. « Carte des îles Washington et Mendoza », gravure, in Kruzenshtern 1813b : pl. XIV.



Figure 2.3. Wilhelm Tilesius, [« Îles Dominica [Hiva Oa] (en haut à gauche), Hood [Fatu Huku] (en haut à droite) et Riou [Ua Huka] (en bas) »], gouache, in Tilesius 1803-1806 : 85 v°.

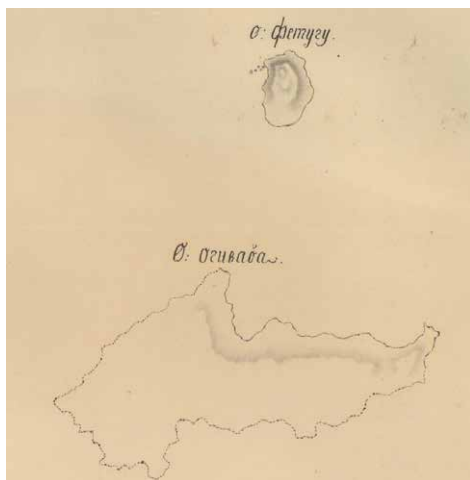


Figure 2.4. [Fabian Bellingshausen], [« Carte des îles Fetugu [Fatu Huku] et Ogivaoa [Hiva Oa] »]. *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 70.

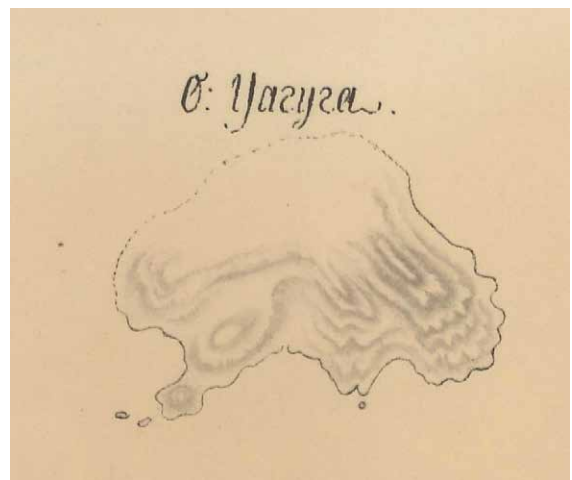


Figure 2.6. [Fabian Bellingshausen], [« Carte de l'île de Uaguga [Ua Huka] »]. *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 70.



Figure 2.5. Wilhelm Tilesius, [« Île Riou [Ua Huka] »], gouache, in Tilesius 1803-1806 : 84 v°.

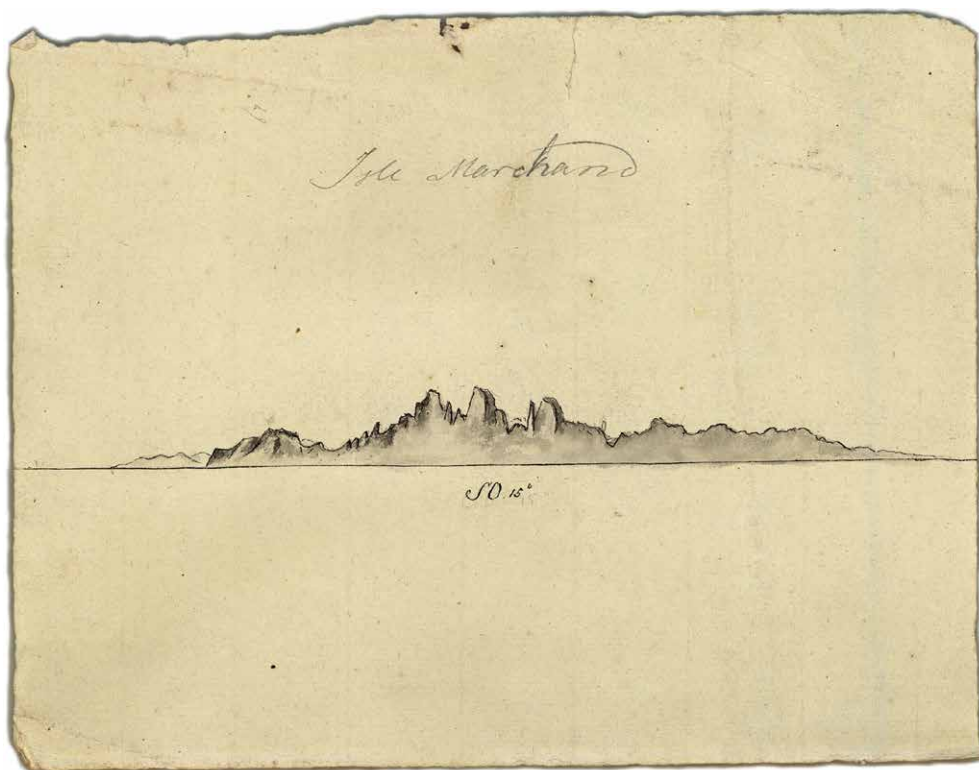


Figure 2.7. Johann Horner, « Île Marchand [Ua Pou] », encre et gouache sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage, n° 820-2.

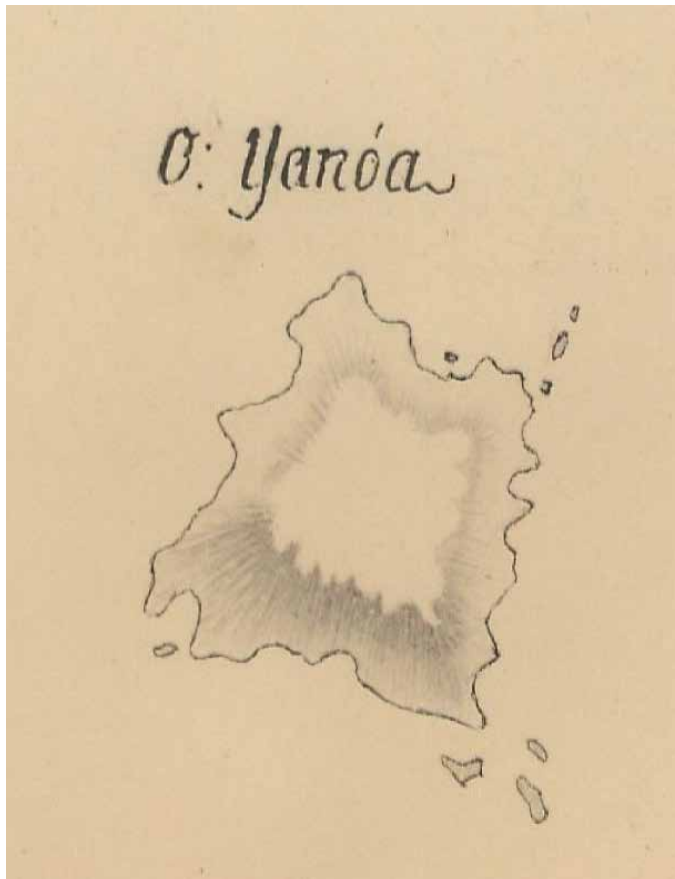


Figure 2.8. [Fabian Bellingshausen], [« Carte de l'île de Uapoa [Ua Pou] »]. *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 70.

Le manque de papier força Tilesius à serrer les trois îles sur une seule feuille de son petit carnet de croquis. Il était alors sans doute le premier Européen à dépeindre ces îles dans toute leur beauté. Il nota cet instant : « Hiva Oa à 8h du matin, Ua Huka à 1h de l'après-midi ». La seconde silhouette de Ua Huka a été réalisée à 2h 30 de l'après-midi, alors que la *Nadezhda* la longeait.

Lorsque Tilesius réalisa ces dessins il disposait des noms des îles tels que Mendaña, Cook et Hergest les avaient nommées : Dominica, Hood Island et Riou island. Lorsqu'il fut à Nuku Hiva, il en apprit le nom local qu'il ajouta : Fatu Huku, en indiquant Atahaku [Hatuuku], et Ruahugah pour Ua Huka.

Les cartes de Bellingshausen mentionnent aussi les noms locaux de ces îles, tels qu'un Russe pouvait alors les transcrire : Ogivaoa pour Hiva Oa, Fetugu pour Fatu Huku, Uaguga pour Ua Huka et Uapoa pour Ua Pou. Seul Horner, qui parlait français, n'indique pas le nom local de l'île qu'il représente mais mentionne son nom, tiré de l'expédition du *Solide* : Isle Marchand.

Une voile blanche et solitaire apparaît pour un instant
À l'horizon bleuté, sur le miroir étincelant de la mer.

Qu'a-t-elle laissé au loin dans sa terre natale ?

En ces contrées lointaines, en quête de quoi est-elle allée ?

Mikhaïl Lermontov, *La voile*,

traduit par Irina Zheleznova

Regards sur « l'Autre » : attentes et appréhensions

À l'aube du 24 avril (6 mai) 1804, après trois mois de mer, ils aperçurent une terre : l'île Hood (Fatu Huku), découverte par Cook. Plus au sud, ils pouvaient apercevoir La Dominica (Hiva Oa), découverte par Mendaña. Vers midi, ils longeaient la côte sud de l'île Riou (Ua Huka), décrite par Hergest (fig. 2.3, 2.5). Officiers et passagers affluaient sur le pont ; ces îles, qu'ils ne connaissaient qu'au travers des récits d'autres voyageurs, surgissaient des eaux devant eux. Krusenstern, Horner et Löwenstern évaluèrent la distance du soleil pour estimer la latitude des îles. Tilesius dessinait le littoral tandis que Langsdorff constatait à propos de Ua Huka « son aspect désertique, ses falaises abruptes et escarpées en forme de pic, ne nous enthousiasma pas » (1993 : 55)¹. Ils poursuivirent leur navigation vers Nuku Hiva, leur lieu de rendez-vous avec la *Neva*, et Krusenstern nota : « Vers 5h de l'après-midi, nous aperçûmes Nukuhiwa noyé dans le brouillard » (1813c : 105-109).

La nuit tombait, apportant le vent et la pluie. Une fois les voiles ferlées, ils passèrent la nuit au large de Nuku Hiva, pleins d'attentes et d'appréhension.

Bien que les voyageurs russes aient une connaissance approfondie de la Polynésie en général, et du groupe sud des Marquises en particulier, le seul compte rendu dont ils disposaient sur Nuku Hiva se résumait au bref rapport d'Hergest. Alors qu'ils approchaient de l'île, Krusenstern s'en servit comme guide pour choisir une baie où ancrer. L'impression favorable d'Hergest l'avait manifestement influencé dans le choix du lieu de rendez-vous avec la *Neva* : « Le pays semblait être bien cultivé et peuplé de gens courtois et aimables, tout à fait enclin à offrir les collations et rafraîchissements dont ils disposaient » (Fleurieu 1969, 2 : 210).

1 Ces lignes font penser à Ua Pou, « l'île cathédrale » de voyageurs impressionnés par son volcanisme, mais c'est bien Ua Huka qu'ils observent en la doublant « sur sa face nord-ouest ». Ils notèrent un paysage travaillé par l'homme mais l'absence de population, contrairement à ce qui fut observé lors du passage du *Daedalus* notamment par le Lieutenant Graves. Ce qui interrogea Lisiansky sur de possibles comportements violents de la part de navires phoquiens américains – comme les « bostoniens » – de passage entre les années 1792-93 et le leur ; cf. notamment, dans la Bibliographie, les travaux de M. Kellum (1971) et G. Adassovsky (1999).

Les attentes des membres les plus cultivés de l'expédition furent ainsi formulées par Langsdorff : « Nous nous languissions après cette longue et laborieuse traversée. Nous avions hâte d'aller à la recherche de ces vallées fertiles des îles des Mers du Sud plantées d'excellents arbres à pain, de cocotiers et bananiers aux fruits tant loués par Cook, Forster et les autres » (1993 : 55). Les conditions dans lesquelles les Russes, fatigués, approchèrent de Nuku Hiva ne firent qu'ajouter à l'ardeur de leur attente. Il se trouva qu'ils arrivèrent à Nuku Hiva le jour le plus saint du calendrier orthodoxe russe, le dimanche de Pâques. Ceci ajouta à l'atmosphère festive de l'événement : « Aujourd'hui est le jour de la Résurrection de notre Seigneur, nous sommes heureux de voir enfin la terre. Après 92 jours de navigation, et compte tenu du manque de nourriture, cela sembla très plaisant et prometteur de pouvoir restaurer nos forces amoindries », confie Rezanov dans sa relation du voyage (1825, n° 65 : 387). Löwenstern, quant à lui, inscrit pour cette journée dans son journal de bord : « Pendant que vous, mes chers frères et sœurs, profitez de ce Dimanche de Pâques pour vous régaler d'œufs, et de tout le reste, il nous fallut nous contenter d'un morceau de viande salée et d'une double ration d'eau putride, en l'honneur de ce jour... La vue de la terre suffisait à notre délectation et l'espoir de disposer bientôt d'eau fraîche, à satiété, nous redonna courage » (2003a : 91).

La comparaison entre « l'eau putride » du navire, et l'évocation des « sources de Nuku Hiva », saisit aussi l'imagination de Shemelin (1816 : 105). Langsdorff décrit, pas à pas, cette attente : « Plus nous nous rapprochions, plus notre curiosité grandissait. À travers nos longues vues, nous surveillions avec la plus grande attention la côte sud-est, à peu de distance » (1993 : 55).

Ainsi, cette première terre « sauvage » fit surgir du plus profond d'eux-mêmes un enthousiasme d'enfant. Peut-être partageaient-ils tous l'émotion du jeune Moritz Kotzebue quand, après la première partie du voyage, il décrit à son père « un nouveau monde merveilleux » dans lequel « vous vous identifiez spontanément à un personnage des *Mille et une nuits* » (Kotzebue 1806 : 263-264). Même Ratmanov, en dépit de son caractère réservé, admit que « tous [ses] rêves d'enfants l'avaient attiré » vers ces îles (1876 : 1332).

Les insulaires, qu'ils allaient bientôt connaître, faisaient aussi partie de ces attentes. Shemelin rapporte : « Avec quelle impatience, quelle hâte, nous attendions cette première rencontre avec un peuple que les peuples éclairés nomment barbares, sans morale, sans lois et sans croyance, gouverné par la seule Nature » (1803-1806 : 114-114 v°). Ratmanov de la même façon aspire à rencontrer « les habitants des îles du Pacifique [vivant] dans la simplicité naturelle de modestes abris » (1803-1805a : 35 v°). Ces témoignages sont tous d'autant plus précieux qu'ils sont tirés de journaux non publiés. Rezanov, lui aussi, note : « l'impatience des hommes de voir ces véritables enfants de la Nature » (1825, n° 65 : 391).

Ce dimanche de Pâques, à la veille de débarquer à Nuku Hiva, Krusenstern fit connaître ses consignes, devenues célèbres, envers les indigènes. Ces instructions allaient devenir une règle morale pour les expéditions suivantes :

Date	Navire	Capitaine	Nationalité	Type de navire	Notes
1791 Avril	<i>Hope</i>	Joseph Ingraham	Américain	Phoquier	Passe au large de Nuku Hiva et la nomme Federal Island.
1791 Juin	<i>Solide</i>	Étienne Marchand	Français	Marchand	Passe au large de Nuku Hiva et la nomme Baux.
1792 Mars	<i>Daedalus</i>	Richard Hergest	Britannique	Ravitaillement, expédition Vancouver	Nomme Nuku Hiva Sir Henry Martin, et Anna Maria la baie de Taiohae où il fit escale.
1792 Juin	<i>Butterworth</i>	William Brown	Britannique	Baleinier	Navigue de concert avec le <i>Jackall</i> et le <i>Prince Lee Boo</i> . Conduites cruelles.
1793 Février	<i>Daedalus</i>	James Hanson	Britannique	Ravitaillement, expédition Vancouver	Un frère de Kiatonui est tué lors de leur visite. Le navire fait feu sur les habitants.
1793 Février	<i>Jefferson & Resolution</i>	Josiah Roberts	Américain	Phoquier	Nomme Nuku Hiva Adams Island et apprend les noms de ces îles de 'Tooe-no-haa' qui quitte Tahuata pour Nuku Hiva. Ils visitent Nuku Hiva : commerce sur la côte.
1797 Juin	<i>Duff</i>	James Wilson	Britannique	Missionnaire : <i>London Missionary Sty</i>	Dépose William Crook à Tahuata, et passe à Nuku Hiva.
1798 Février	<i>Alexander</i>	Asa Dodge	Américain	Marchand ou baleinier	Débarque à Tahuata le Hawaiien Tama, avec un mousquet ; Crook y réside et refuse de passer à Nuku Hiva.
1798 Mai	<i>Betsy</i>	Edmund Fanning	Américain	Phoquier	Dépose Crook à Nuku Hiva.
1799 Janvier	<i>Butterworth</i>	Lawrence Frazier	Britannique	Baleinier	Crook quitte Nuku Hiva.
1799 Janvier	<i>New Euphrates</i>	Henry Glasspoole	Britannique	Baleinier	Robarts débarque à Tahuata.
1799 Janvier	<i>London</i>	Gardiner ou Gardner	Britannique	Baleinier	Kabris, de Tahuata, serait passé à Nuku Hiva. Graves incidents. Walker en aurait déserté.
1801 Avril	<i>Minerva</i>	Mayhew Folger	Américain	Phoquier	Walker quitte Nuku Hiva.
1803 Mai	<i>One Idea (Oneida)</i>	Brinell ou Brintnall	Américain	Phoquier	
1803 Septembre	<i>Concord</i>	Griffin Barney	Américain	Baleinier	
1801 ou 1803	<i>Barclay</i>	Griffin Barney	Américain	Phoquier	Nouveaux incidents.
1804 Mai	<i>Nadezhda</i>	Adam von Krusenstern	Russe	Exploration	Kabris quitte Nuku Hiva.
1804 Mai	<i>Neva</i>	Urey Lisiansky	Russe	Exploration	

Tableau 1. Premiers navires occidentaux et écumeurs de grèves à Nuku Hiva, 1791-1804.

Le but principal de notre escale aux îles Marquises est de nous approvisionner en eau et provisions fraîches. Bien que nous puissions l'accomplir sans la bonne volonté des indigènes, les risques encourus par ces derniers, et nous-mêmes, nous interdisent d'avoir recours à de telles pratiques ; et je suis certain que nous, Russes, nous quitterons les côtes de ce peuple tranquille en laissant derrière nous une réputation sans tâche... Nous... devons chercher à inspirer une vive gratitude à notre égard, par l'humanité de notre conduite, et préparer ainsi, pour nos compatriotes à venir, une population vibrante d'amitié pour les Russes (Krusenshtern 1804b, cité d'après Barratt 1987 : 25 ; 1981 : 119).

Dans son journal Krusenstern écrivit : « Aussi longtemps que [les insulaires] se conduiraient amicalement envers moi, je ne leur ferais pas le moindre mal, à aucun, et j'étais confiant que nous nous quitterions bons amis » (1813c : 124). Ce qui ne signifie pas pour autant que les officiers n'avaient pas pris de soigneuses mesures de précaution. Souvenons-nous que durant la traversée vers Nuku Hiva, le comte Tolstoï avait dirigé des exercices de tir pour l'équipage. La veille de l'arrivée, Löwenstern nota de son côté dans son journal : « Puisque nous serons probablement en vue de la terre demain, nous avons préparé aujourd'hui notre défense contre les sauvages. Le canon a été chargé de boulets et de boîtes de mitraille ; les mousquets, les pistolets et les sabres ont été nettoyés, les magasins rechargés, etc. » (2003a : 90).

Contrairement aux Russes, les habitants de Nuku Hiva avaient déjà eu des contacts avec « l'Autre », des Européens, parmi eux les marins de navires en escale, un missionnaire et plusieurs écumeurs de grèves (*beachcombers*), ces marins demeurés à terre (Tableau 1).

Joseph Ingraham, sur le navire phoquier américain *Hope* resta au large mais fut, en avril 1791, le premier navire étranger à apercevoir l'île. Entre 1791 et 1793, plusieurs autres pensèrent également la découvrir. Le *brick* de commerce français le *Solide* passa au large² deux mois après Ingraham le 23 juin 1791. La frégate de ravitaillement britannique *Daedalus* donna son nom à la Baie du Contrôleur [le 23 mars 1792] et accosta brièvement dans la baie de Taiohae, nommée Port Anna Maria (Fanning 1924 : 123, 139). Le phoquier américain *Jefferson* passa au large de la côte ouest de l'île fin février. Entre 1798 et 1803, une demi-douzaine de navires baleiniers et phoquiers, britanniques et américains, firent escale dans les baies de Taiohae et du Contrôleur.

L'arrivée de cet « Autre » n'en demeurait pas moins un événement palpitant pour les habitants, mais leurs attentes se mêlaient d'appréhension car, lors de visites antérieures, ils avaient souvent fait l'expérience de comportements cruels. Dans les meilleurs des cas, des coups de feu étaient tirés pour les intimider tandis que des otages permettaient d'assurer le bon retour à bord des visiteurs, ou d'objets volés, comme ce fut le cas pour le *Betsy* en 1798, par exemple, lors de la visite d'Edmund Fanning. L'année suivante, lors de l'escale du baleinier *New Euphrates* à Nuku Hiva, dans la Baie du Contrôleur en territoire Taipi, « tous les hommes d'équipage se rendirent à terre et refusèrent de revenir à bord... » (Robarts 1974 : 50n, 55n ; Crook 2007a : 149). Le capitaine Glasspoole retint des habitants en otages à bord jusqu'à ce que tous les fuyards soient de retour. Dans la même baie, peu de temps après, l'escale du baleinier *London* fut marquée par la mort d'une jeune femme, tuée par des tirs destinés à arrêter un voleur (Robarts 1974 : 105). Les événements qui se déroulèrent à Taiohae en février 1793, lors de la seconde escale du *Daedalus* en route pour Sydney, sont peu connus mais furent les plus violents. Après l'accueil, les Marquisiens devinrent « irritables et provocateurs ». En représailles les visiteurs blessèrent le « frère du roi » ; croyants être attaqués par des guerriers à bord de pirogues, ils « firent feu de toutes

2 Faute de temps, il passe au large de Nuku Hiva mais fut le premier à publier le récit d'une escale au groupe nord, en l'occurrence Ua Pou (le 21 juin 1791) ; cf. Claret de Fleurieu (1797-1800), ouvrage de la bibliothèque de bord.

parts. » Un des participants écrivit : « Peu m'importe de savoir combien nous en avons tué, j'aurais souhaité que l'on tue tous ces bons à rien » (Anon. 1957 : 23-27).

Les visiteurs russes compilèrent les souvenirs qu'avaient gardés les habitants de ces agressions, comme le récit du meurtre du « frère du roi » par Lisiansky :

Ils avaient très peur des armes à feu, force destructive qu'ils avaient déjà expérimentée lors de la venue d'un navire américain d'où un coup avait été tiré tuant un membre de la famille royale alors qu'il nageait à proximité, au milieu d'autres de ses compatriotes. Les circonstances étaient celles-ci : un des insulaires jeta un fruit à pain à bord qui atteint le capitaine alors qu'il marchait sur le pont supérieur. La sentinelle, le voyant, tira immédiatement une décharge de mousquet qui manqua le coupable, mais atteint malheureusement un frère du roi. Cet incident produisit un tel effet que la seule vue d'une arme à feu frappe de terreur toute l'île (1814 : 88).

Avant d'apprendre cet épisode tragique, Lisiansky avait déjà été témoin de l'impression faite par les armes à feu, sur les insulaires, lors de sa brève escale sur la côte est de Nuku Hiva, alors qu'il faisait route pour rejoindre la *Nadezhda* à Taiohae. Gédéon, lui-même sur la *Neva*, constate : « Leur trouble initial fut occasionné par la vue de nos sentinelles debout sur le pont supérieur. Ils désignaient leurs fusils en les appelant *puga* » (1989 : 21). Korobitsyn rapporte aussi, à propos des gardes armés, qu'ils « leur semblaient terrifiants » (1952 : 152). Krusenstern dépeint de façon vivante un épisode analogue se situant à Taiohae : « Le frère du roi se trouvait à bord quand un coup de canon fut tiré. Il se jeta immédiatement sur le pont, agrippant l'anglais Roberts [sic] qui se tenait à ses côtés. Son visage reflétait l'épouvante et il répéta plusieurs fois, d'une voix sourde : *matte, matte* [mort] » (1813c : 171).

Krusenstern note aussi le souvenir d'un épisode, encore frais à leur esprit, qui s'était déroulé environ huit mois avant l'arrivée des Russes, toujours à Taiohae : un capitaine américain avait mis aux fers une relation du roi (1813c : 123). Ratmanov constate quant à lui que les indigènes : « furent étonnés que nous ne les ayons pas tués avec nos *puga*, comme l'avaient fait nos prédécesseurs » (1876 : 1332).

Le mot marquisien *puhi* – que les Russes entendaient soit *puga*, *pooi* (Lisiansky 1814 : 324) ou *pūi* (Langsdorff 1993 : 118) – possédait probablement à l'origine le sens de « souffler », (Dordillon 1904 : 236 « souffler sur, allumer ou éteindre une chandelle... »). Sous l'effet des premiers contacts avec les Européens, le terme prit un sens plus large. Lors de la visite de Crook, en 1799, il signifiait « tirer » et « fusil » (1998 : 44 ; Dordillon 1904 : 236 sens complémentaires « tirer des coups de fusil, tuer à coups de fusil »). D'après Robarts, qui résida à Nuku Hiva entre 1800 et 1806, *pu phe* signifiait « canon », « mousquet » et « balle » (1974 : 317). De toute évidence, le mot possédait un sens adaptable, lui permettant de désigner différents aspects associés aux armes à feu occidentales, et plus largement aux matériaux utilisés pour leur fabrication. Ainsi Crook relève, spécifiquement à Nuku Hiva, la traduction *puhipuhi* pour « fer » et « clou en fer ». Lisiansky (1814 : 324) et Langsdorff (1993 : 123) indiquent pour *poohi-poohi* et *pūipui* : clous en fer.



Figure 2.9. William Pascoe Crook, âgé. *John Oxley Library, Bibliothèque d'État du Queensland (State Library of Queensland)*, Neg: 194990.



Abb. 16. Tatauierung: Blutrache für Nukuhiva! Timotiti, Enkel von Honu (Abb. 9), gestorben als „John Butterworth“ in London, 2. Dez. 1800.

Figure 2.10. Timautete, in K. von den Steinen 1925-1928, vol. 2 : 35.

Le troisième aspect important, dans le cadre des contacts avec les habitants, fut la présence de deux aventuriers, deux « écumeurs de grève » : Joseph Kabris, connu aussi sous le nom de Jean-Baptiste Cabri³ (1780-1822), et Edward Robarts (Roberts, v. 1771 – v. 1832). À la date où les Russes firent escale, quatre Européens, au moins, avaient déjà vécu un certain temps sur l'île.

Le premier à y séjourner fut le révérend William Pascoe **Crook** (1775-1846) (fig.2.9), de la *London Missionary Society*. Il accompagnait d'autres missionnaires sur le *Duff* qui se rendait à Tahuata, en 1797. Son séjour sur cette île n'ayant pas été couronné de succès, en mai 1798, lorsque le capitaine Fanning, du *Betsy*, y fit escale il regagna Nuku Hiva avec lui et s'établit à Taiohae, auprès de la famille de Kiatonui, un chef local. Il quitta l'île sept mois plus tard, en janvier 1799, sur le baleinier *Butterworth* qui naviguait de concert avec un autre baleinier, le *New Euphrates*. Timautete (Timoteitei), neveu de Honu chef à Vaitahu (Tahuata), fut embarqué à cette occasion alors qu'il n'avait que quinze ou seize ans ; il apporta son savoir au travail de Crook avant de décéder à Londres en décembre 1800 (fig. 2.10).

3 E. Govor, qui répertoria les diverses transcriptions de son nom, précise que le cyrillique use d'un seul caractère pour transcrire le K et le C, tandis qu'en fin de mot les lettres T et S sont prononcées comme en français. Cabri est une forme plus habituelle qui s'applique au chevreau, agile et endurant comme le fut semble-t-il Kabris. Cette variante fut retenue par G. Denning.

Kabris est Français. Il arriva à Nuku Hiva à cette époque, peu après le départ de Crook. D'après Jennifer Terrell, sa biographe anglo-saxonne, « il était né à Bordeaux en 1780 et avait embarqué comme simple matelot à l'âge de quatorze ans. Il fut fait prisonnier des Anglais, probablement en... 1795⁴ ... Après avoir été un temps emprisonné sur les pontons de Portsmouth⁵, il fut enrôlé sur un baleinier anglais équipé pour les Mers du Sud » (1982 : 101). Les circonstances exactes de son arrivée à Nuku Hiva restent incertaines. Selon le propre récit de Kabris, le baleinier anglais s'étant abîmé en mer, « il dérivait en compagnie du cuisinier du bord sur un radeau de fortune jusqu'à une île proche » (1982 : 106, 112 ; cf. encart n°3). Tilesius pensait que Kabris avait vécu sept ans sur l'île (*i.e.* depuis 1797), après avoir déserté d'un navire européen et alors qu'il était encore jeune (1806b : 105-106 ; 1821 : 186).

Krusenstern (1804a : 61 v°) apprit de Kabris qu'il avait quinze ans lorsqu'à bord d'un navire anglais il toucha l'île de Tahuata, il y avait de cela sept ans [v.1797], tandis que Robarts serait arrivé un an avant lui. Shemelin donne une toute autre information, partant d'une remarque de Robarts qui indique que Kabris était arrivé un an avant lui (1803-1806 : 115 v°). Kabris dit lui-même qu'il était là depuis neuf ans. Par ailleurs, le premier document faisant référence à la présence de Kabris aux Marquises remonte au témoignage de Robarts, daté de janvier 1799, selon lequel celui-ci avait déserté du baleinier *London*, à Tahuata, et avait rejoint Nuku Hiva plus tard (1974 : 68). Le cuisinier accompagnant Kabris n'est mentionné dans aucun autre récit.

Robarts, pour sa part, déserta le *New Euphrates* lors de son escale à Tahuata en décembre 1798. Il se rendit à Nuku Hiva vers 1800. En débarquant dans la baie du Contrôleur⁶, il y trouva deux autres « naufragés » : Kabris et Walker, un anglais. Robarts dit de ce dernier : « Il m'informa qu'un navire américain l'avait laissé deux ans et demi sur l'île de Masafuero pour collecter des peaux de phoque, mais le bateau n'ayant pas reparu dans la période prévue, il obtint un passage pour l'Isle⁷. » Walker avait une petite

4 En ces années (1795), la Bretagne avait été retenue pour le débarquement d'une armée destinée à soutenir les forces royalistes. Très complexe à monter, cette « affaire » se solda par de sanglants affrontements sur terre et sur mer ; plusieurs navires de la flotte républicaine furent capturés ; Kabris y fait allusion. Sur lui, cf. Granger 2020.

5 Les pontons étaient des navires hors d'usage, démantés, qui firent office de prisons, très malsaines, durant toutes les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Il en exista une cinquantaine, répartis dans trois ports du sud de l'Angleterre, dont 20 à Portsmouth. La promiscuité, la faim et d'autres exactions, marquent les témoignages des rescapés, cf. L. Garneray (1933). Les navires capturés en assez bon état étaient intégrés à la flotte britannique, d'autres furent transformés en navires de commerce. Les capitaines ayant du mal à recruter tiraient des hommes de ces pontons pour compléter leurs équipages.

6 Pour G. Denning (1974 : 99 n), Robarts y aurait débarqué du *New Euphrates* le 7 mars 1799. Les vallées Hapa'a (Hakapuvae et Hakapa'a) et Taipi (Taipivai et Ho'oumi) donnent sur cette grande baie au sud-est de l'île. Il est mal aisé de déterminer dans quelle crique ; « le secteur occidental de la vallée de Taipi », et donc plutôt Hapa'a et alliés aux Te'i de Taiohae, est l'option retenue par Denning.

7 Cette « Isle » est Towatta (Tahuata). Robarts, dans son *Journal* (Denning, 1974 : 99 n) mentionne qu'il y « rencontra le Français... ». Pour Denning, le navire que Walker fuyait devait être le *London* qui toucha d'abord Tahuata, puis Nuku Hiva. Le *London* quitta une première fois Londres pour le Pacifique en 1795 ; ses propriétaires étaient Mrs Mather & Anderson, comme l'indique Robarts pour qui c'est aussi le navire d'où aurait déserté Kabris. Dans son récit Kabris parle bien de l'île S^c Christine, mais ajoute à la confusion en précisant qu'il s'agissait du nom local de *Nou-Kahiva* alors qu'il avait été donné par les Espagnols à Tahuata.

maison où il vivait seul⁸. Robarts remarque « qu'il était incapable de prononcer un seul mot de la langue », même s'il résidait déjà aux Marquises depuis deux ans et demi⁹. Son principal trésor était un mousquet. Il s'installa par la suite à Taiohae. Mais toujours incapable d'apprendre la langue, il partit en 1801 à bord du *Minerva*, emportant avec lui le mousquet, à la grande déception de Robarts (1974 : 99 – 100, 106 – 108, 112 – 114).

Ainsi, lors de l'escala russe dans la baie de Taiohae¹⁰, Kabris et Robarts étaient les deux seuls Européens de l'île. Denning suppose que Kabris devait vivre en pays Taipi plutôt qu'avec des Tei'i à Taiohae (2004 : 305, 314)¹¹. Bien que Kabris ait été présent dans la Baie du Contrôleur lorsque Robarts y débarqua, vers 1800, rien ne prouve qu'il y ait résidé et qu'il y soit resté les années suivantes. Au contraire, il y a des raisons de penser qu'il relevait de la mouvance de Taiohae. Lui-même disait que « Quaitenouïy » [Kiatonui] était le chef de la tribu à laquelle il appartenait (1982 : 108 ; cf. encart n°3). Peu après que la *Nadezhda* ait jeté l'ancre à Taiohae, Kabris vint à bord accompagnant Kiatonui en tant que proche et interprète. Aucun des nombreux témoignages russes ne suggère que Kabris ait vécu parmi les Taipi de Taipivai. Par ailleurs, Shemelin mentionne qu'à sa première visite, Roberts indiqua : « Ici, sous la protection du roi de la Baie, vit un autre européen » (1816 : 107).

Ces écumeurs de grève, comme Crook, étaient quasi dénués de biens venant de leur propre culture. Plutôt que d'essayer de convertir les insulaires aux réalisations de leur société, ils s'adaptèrent au mode de vie de ces derniers. À son arrivée à Tahuata, Crook tenta de vivre à l'européenne. Il avait avec lui sa Bible, une encyclopédie et d'autres ouvrages, de l'outillage et des graines pour faire un jardin. Mais lorsqu'il fuit l'île, onze mois plus tard, il monta à bord du *Betsy* vêtu en indigène. Quand Fanning le débarqua à Nuku Hiva en mai 1798, il procura au missionnaire une Bible, un mousquet, un chien, quelques outils et des objets à échanger. Crook avait une maison de style local, construite pour lui près de celle du « Roi » et il se mit à l'étude de la langue marquisienne (Wilson 1799 : 142 ; Fanning 1924 : 144 ; Crook 2007a : 138-142). Robarts et Kabris adoptèrent aussi le mode de vie local et tous deux, tout

8 Robarts donne la distance séparant Taiohae du lieu où résidait Walker (Denning, 1974 : 103, 106) : « ... Je passais quelque temps là. Cette place est appelée Tio foie. Un matin tôt, je me mis en route pour visiter Walker. Il vivait à environ 5 miles de là... ». Denning précise que lors d'une guerre entre les Ati-toka (de A'akapa, au nord de l'île) et les Taipi, amis de Walker, ceux-ci l'avaient convaincu de se battre à leurs côtés et donc contre les alliés de Robarts, les Tei'i. À cette occasion Kabris tira, mais ne toucha pas Walker. Ce contexte était angoissant pour Robarts qui maudissait cette situation et ces escarmouches perpétuelles (Robarts, 2018 : 63).

9 Robarts (Denning, 1974 : 113 n) situe le départ de Walker le 11 avril 1801 sur le *Minerva*. Pour lui, Walker serait arrivé à Tahuata où il rencontra Kabris qui l'aurait incité à désertir. Cet épisode se situerait en 1798, car le *London* est de retour à Londres en novembre 1798. Walker serait donc resté aux Marquises de 1798 à 1801, soit à peu près le même temps qu'à Masafuero.

10 Robarts considérait la baie de Taiohae d'autant plus indiquée que ces îles se situaient sur la voie maritime des côtes du Pérou vers l'île de Masafuero pour les navires, anglais et américains, allant vers la Chine.

11 Kabris, en arrivant de Tahuata, fut accueilli par les Ahutini de la côte est. Les jeux d'alliances étaient importants entre clans de ces îles. Lorsqu'il débarqua à Nuku Hiva, l'île était divisée en deux secteurs où se répartissaient les clans issus de deux frères à l'origine de cette partition entre Taipi à l'est, et Tei'i à l'ouest. Les Hapa'a - à la limite sud entre Taipi et Tei'i - étaient habituellement alliés aux Tei'i, comme les Te ava 'aki de Ho'oumi alors alliés à la famille de Kiatonui (cf. Omau Dei/Moatei'i). À leur arrivée au nord-est de Nuku Hiva, Lisiansky et l'équipage de la *Neva* furent les premiers à observer et décrire des Taipi, cf. 3^e journée.

particulièrement Kabris, parlèrent couramment le marquisien. Alors qu'au quotidien, Robarts et Crook demeuraient attachés aux valeurs occidentales, au moins moralement, il semble que Kabris se soit totalement adapté au mode de vie marquisien.

Dans son ensemble, la société marquisienne n'avait pas encore été déstabilisée par l'interférence européenne, en dépit de la présence de ces écumeurs de grèves, et les habitants considéraient l'arrivée du navire comme un événement de la plus haute importance.

Ces intermédiaires jouèrent un rôle fondamental dans les contacts entre ces deux mondes. De Robarts, Krusenstern écrit :

Il me proposa ses services, ce que j'acceptais tout de suite, heureux de trouver un si bon interprète... Pour le court séjour que je me proposais de faire ici, il nous aurait été pratiquement impossible d'acquérir quelques connaissances, justes, des us et coutumes des habitants. Sans connaissances de leur langue, toutes nos observations auraient été réduites à de simples conjectures qui se seraient avérées généralement inexactes (1813c : 111).

De la même manière, Tilesius fit cette remarque : « Grâce à ces deux Européens nous pûmes rassembler un grand nombre d'informations sur ces insulaires, qui auraient été perdues sans leur aide » (1806b : 106).

Robarts et Kabris, chacun à leur façon, correspondaient bien à leur rôle. Robarts vivait depuis quatre ans à Nuku Hiva et était devenu parent de Kiatonui, par alliance et échange de noms [*ikoal/inoa*]. Il était non seulement expérimenté en langue marquisienne mais aussi fin connaisseur de l'étiquette et de la vie sociale du pays. Il est très important de préciser, par ailleurs, qu'en dépit de son apparence de « blanc ensauvagé », il demeurait anglais au plus profond de lui-même et se considérait « supérieur à un simple matelot ». Cette façon de se situer lui permit de se mêler aux Russes les plus éduqués et de les éclairer, avec autorité, sur les us et coutumes locales.

Son implication auprès des navires de passage apparaît clairement dans son *Journal marquisien*. Il était parfaitement conscient des dangers qui pouvaient découler des contacts avec les visiteurs européens, d'un côté comme de l'autre, et il considérait de son devoir de faciliter la communication et de prévenir tout massacre et action violente : « Je pouvais accomplir beaucoup plus, d'un simple signe, ou geste de la main, que par la force des armes » écrit-il après le départ d'un baleinier américain (1974 : 103, 131, 126). Les escales des bateaux, et particulièrement ce voyage exploratoire russe, furent les moments phares de sa vie de reclus insulaire.

Robarts ne se contentait pas de son rôle d'intermédiaire et d'interprète d'une langue à l'autre. Comme les récits russes permettent de le constater, il contribua activement à influencer l'attitude des Russes envers les habitants de Nuku Hiva.

Joseph Kabris fut aussi plus qu'un intermédiaire et un interprète. Selon Tilesius, « il se rendit plus utile par sa rapidité et sa serviabilité que comme interprète » (1806b : 106). Plutôt que de contribuer à maintenir les situations sous contrôle, comme Robarts, Kabris se comportait en Marquisien. À l'évidence, il n'était pas guidé par les mêmes nobles idéaux que Robarts, mais il chercha, à sa manière, à faciliter la compréhension des uns envers les autres.

Une même attente, mêlée d'appréhension, s'emparait des trois groupes : Russes, habitants de Nuku Hiva et écumeurs de grève alors que la *Nadezhda* faisait voile en direction de la baie de Taiohae. Leurs mondes allait se côtoyer : une confrontation de douze jours, seulement, mais dont les conséquences allaient se prolonger des siècles.

~ Côtes de Nuku Hiva ~

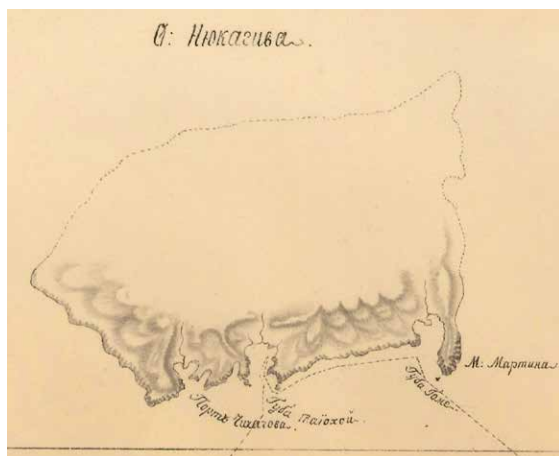


Figure 3.1. [Fabian Bellingshausen], [« Carte de l'île de Niukagiva [Nuku Hiva]. *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 70.



Figure 3.2. Johann Horner, « Nooaheevah [Nuku Hiva] », gouache sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage, n° 820-2.

Horner fit ce dessin alors qu'ils approchaient de Nuku Hiva, avant leur « découverte » de la baie de Hakau. Alors qu'ils faisaient voile de la pointe sud-est vers l'ouest, Horner décrivit les aspects remarquables, notant les caractéristiques du paysage et quelques noms tirés de voyages précédents : falaise *Craggy* [escarpée], Baie du Contrôleur, Rocher surplombant l'eau, Falaise jaune, Falaise à bande bleue, Port Anna Maria, Pointe sud.



Figure 3.3. Wilhelm Tilesius, « Baie du Contrôleur » [Baie de Taipivai, Ho'oumi]. Gouache et encre sur papier. Archives de l'Académie des Sciences de Russie, Saint-Petersbourg, Russie, IV-1-800a : 71.

Tilesius indique le moment où il fit ce croquis « 11 h, le 7 mai 1804 », et note des traits caractéristiques de la côte : « morai sur la montagne », « cascades pittoresques », « cascades de 1000 pieds », « C[ap] Martin » [Tikapo].



Figure 3.4. Aleksandr Orlovski d'après Wilhelm Tilesius, [Vue de l'île de Nukahiva], encre et lavis. Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley, 1963.002 : 1004.

L'historique de ces images suggère que la pirogue et ses rameurs furent ajoutés postérieurement à cette vue de la baie du Contrôleur. Sur l'esquisse de Tilesius (fig. 3.6), la proue et la poupe sont de la même hauteur, la poupe dirigée vers la gauche et la proue vers la droite. Tilesius l'a vue avec un harponneur debout à la poupe, mais sur la gravure (fig. 3.5), un effet de miroir modifie l'orientation des figures avec le harponneur et la proue en avant. Sur l'image de la *Bancroft Library* (fig. 3.4), la pirogue a une proue correcte, c'est-à-dire plus basse que la poupe, mais

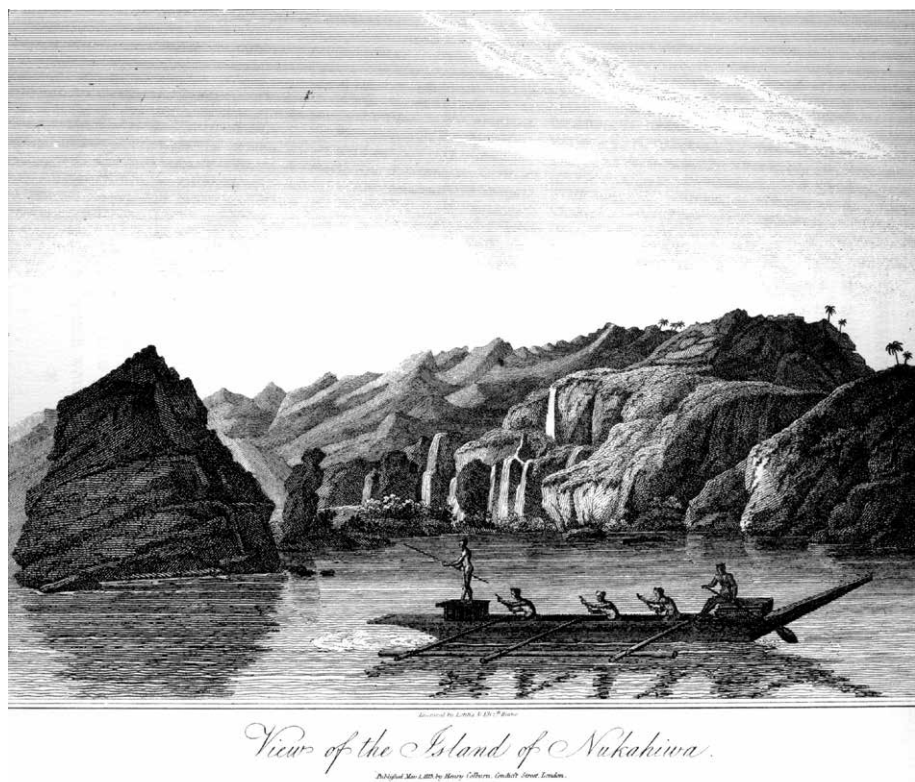


Figure 3.5. Aleksandr Orlovski d'après Wilhelm Tilesius, « Vue de l'île de Nukahiva », gravure, in Langsdorff 1813 : pl. IV.

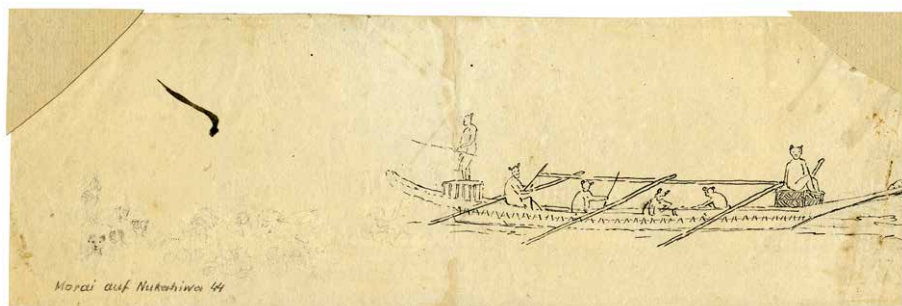


Figure 3.6. Wilhelm Tilesius, [« Embarcation »], encre, in Tilesius 1804-1810 : 69/TIL v°.

le mouvement des personnages indique que la pirogue est dirigée poupe en avant. Ce même type de pirogue apparaît dans le dessin de Löwenstern (cf. fig. 3.16, 3.17), où là encore elle se déplace poupe en avant ; le *haka'iki* Kiatonui y occupe la place précédemment du harponneur.

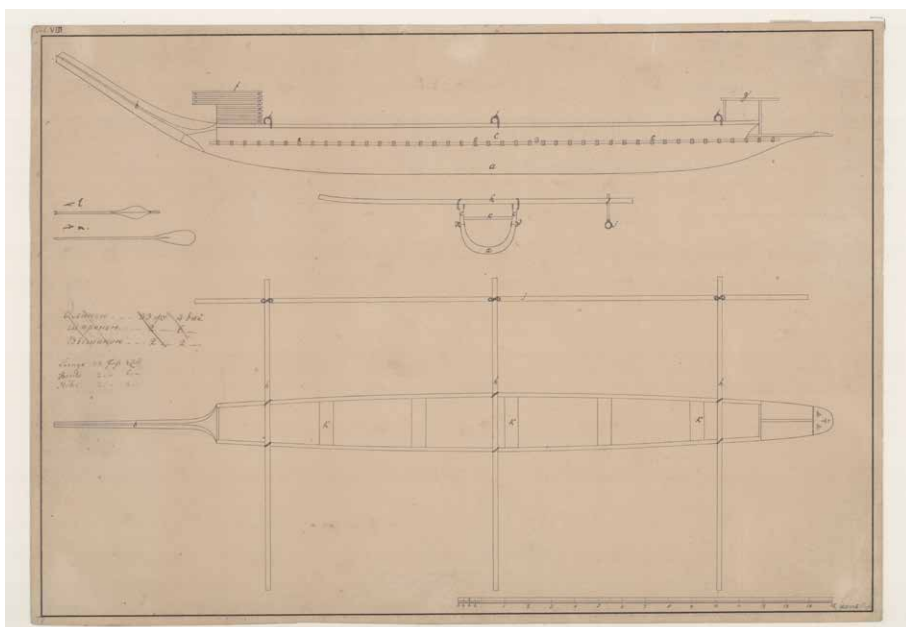


Figure 3.7. Ivan Koriukin, « Plan et dimensions d'une pirogue nukahivienne », encre. *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002 : 1012.

Commentaire de Langsdorff pour la gravure de ce relevé de pirogue :

(a) La coque de la pirogue est monoxyle – taillée dans un tronc – ; la poupe (b) lui est adjointe ; les hauts bords (c) qui rehaussent les flancs de la pirogue sont fixés grâce à des ligatures ; une mince latte couvre les coutures (d) entre le fond de la coque (a) et les hauts bords (c) afin d'éviter les infiltrations. La latte est fixée au moyen de bandes d'écorce [sic] (e). Les coutures sont colmatées avec de la mousse et de la gomme d'arbre à pain ; (f) à l'arrière, structure légère en bambou où s'assoit celui qui gouverne l'embarcation ; (g) élévation à l'avant où s'assoient le plus âgé, le pilote ou les personnes de rang ; (h) les bras de balanciers sont directement placés en travers du bateau et fixés à une longue poutre (i), qui touche l'eau et sert, principalement, à éviter le tangage et les risques de retournement de l'embarcation ; (k) bancs ; (l) pagaie ; (m) aviron de queue servant de gouvernail.

Les pirogues sont utilisées en cas de conflits. Elles sont alors attachées entre elles par paire et une plateforme en planches d'environ 12 à 14 pieds [3,90 m à 4,55 m] de large est construite, entre, là où les combattants se tiennent lors des affrontements. Ces pirogues sont faites de façon extrêmement rudimentaire et on ne peut leur adjoindre de voile.

Je dois à la générosité de Mr. Koriukin, notre charpentier de marine et compagnon de voyage, ce plan et les dimensions de cette pirogue, identique à celle de tous ces gens que nous avons observé ou à celles décrites ; je tiens à l'en remercier vivement ici.



Figure 3.8. Wilhelm Tilesius, « Vue proche du port de l'île de Nukahiva », encre et lavis. *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002 : 1005.

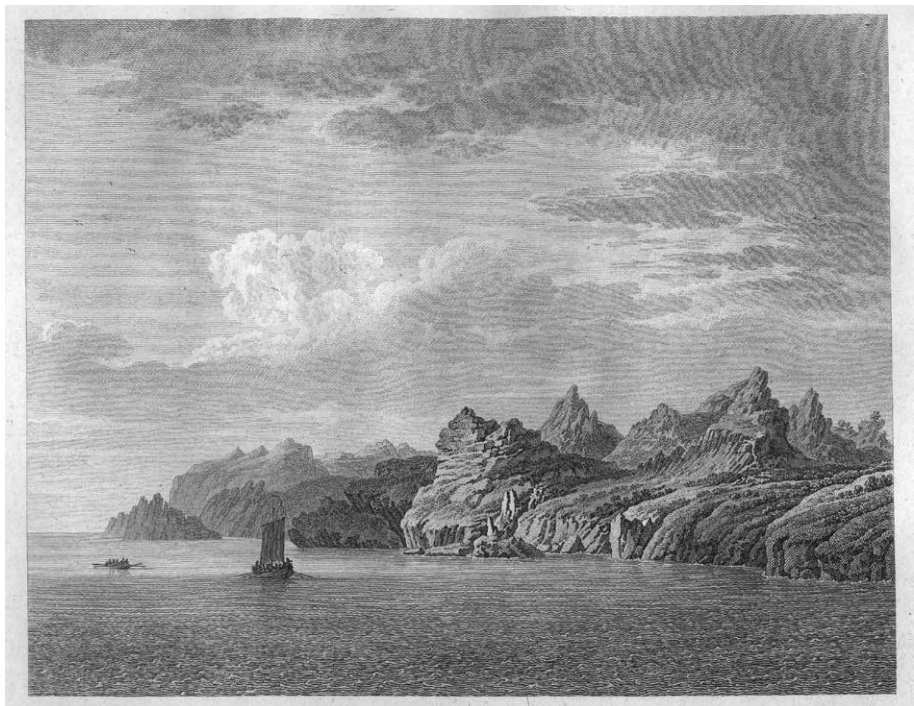


Figure 3.9. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, « Seconde vue de l'île de Nukahiva », in Langsdorff 1812 : pl. V. Commentaire de Langsdorff :
 « Seconde vue de l'île de Nukahiva à proximité du port de Tayo-hoae, juste au moment où les deux chaloupes furent envoyées en reconnaissance. Son entrée se trouve derrière la chaloupe à voile » (Langsdorff 1993, 2 : 261).



Figure 3.10. [Hermann Löwenstern ?], « Vue de la baie Anna Maria aux îles Marquises », aquarelle, encre, plume. Musée historique d'État, Moscou : IR 3374.

Premier jour : Rencontre

25 avril (7 mai) 1804

« J'ai l'honneur d'être Anglais ! »

Dans la matinée, la brume se leva et comme la *Nadezhda* naviguait le long de la côte sud, Nuku Hiva apparut dans toute sa magnificence. Ses chaînes de montagnes volcaniques évoquèrent à Tilesius « des tours, des tourelles, des flèches et les toits pointus d'une ville ancienne. » Quand ils se rapprochèrent, ils remarquèrent que « les austères rochers, dénudés, de couleur gris foncé... étaient rehaussés de nombreuses cascades blanches comme neige et brillantes comme l'argent qui plongeaient de falaises abruptes dans de verdoyantes vallées » (1803 – 1804 : 63) (fig. 3.3 – 3.5). Près de la baie du Contrôleur, deux chaloupes ayant à bord le Lieutenant Golovachev et Kamenshchikov, pilote du navire, furent envoyées en éclaireur pour sonder les fonds (fig. 3.8, 3.9). Près de l'entrée de la baie de Taiohae (Anna Maria), une pirogue approcha (fig. 3.10).

Les événements de la journée furent décrits par neuf participants de l'expédition ; dans plusieurs cas, les versions varient. Espenberg, le chirurgien, est l'auteur du récit le plus détaillé qui traduit l'excitation du moment :

Quand les bateaux furent à une distance d'environ une verste [1,0668 km], nous vîmes la pirogue qui venait vers eux. Notre attente était alors à son comble ; nous vîmes la pirogue s'approcher de la première chaloupe et, l'espace de quelques minutes, les deux embarcations ramèrent ensemble. La nôtre continua à avancer et la pirogue, qui se dirigeait vers le navire, se rapprocha de la seconde. Nous pouvions maintenant parfaitement voir que tous ceux de la pirogue étaient nus et nous avons supposé que l'un d'entre eux, dont la peau était plus claire, était leur chef ou leur roi, car les navigateurs avaient rapporté que les personnes de rang élevé sont de couleur plus claire. Cette personne monta dans notre chaloupe et tout notre équipage s'écria : « Le roi ! Le roi ! ». La chaloupe et la pirogue ramèrent alors en direction du navire (1805c : 6).

L'excitation sur le navire fut à son plus comble quand l'intrépide « roi » au teint clair sauta sur le pont du bateau. Et alors que les voyageurs brûlaient « de la curiosité fébrile d'observer les indigènes », ils furent stupéfiés « d'entendre le sauvage parler au capitaine et de réaliser qu'ils se comprenaient », rapporte Shemelin dans son journal (1803-1806 : 114 v°). D'après Tilesius, le visiteur « se mit à parler en anglais à toute vitesse » (1806b : 90).

Ce même événement peut être observé sous un autre angle, celui que Robarts en donne dans son *Journal marquisien* :

Alors qu'un matin, très tôt, je me baignais à l'Arrière de ma maison, mes gens sur les hauteurs me signalèrent qu'un navire était en vue. Je me précipitais sur la Plage. Ma pirogue était prête. Une fois arrivée, J'y sautais et aperçus le navire alors que Je sortais de la Baie. Ma pirogue bien manœuvrée, [nous] arrivâmes bientôt à hauteur de la chaloupe qui sondait le fond à l'avant du Navire. Ils me hissèrent hors de la pirogue pour me faire monter à bord. L'officier me remit une étoffe rouge, quelques hameçons et des clous, persuadé que j'étais un indigène. Cela m'amusa et Je ne les détrompais pas jusqu'à ce que Je sois à bord. Ma barbe était très longue ; elle me couvrait la poitrine car je ne m'étais pas rasé depuis environ 3 ans. Ma peau [était] tannée par le soleil. Personne à bord n'imaginait que Je n'étais pas un indigène. Le Capitaine et ses officiers, m'observaient (1974 : 129-130, [Les majuscules sont celles du manuscrit de Robarts]).

Sa barbe et sa couleur de peau avaient trompé les visiteurs, selon lui, mais d'autres particularités avaient vivement frappé les observateurs. Shemelin, dans son journal, rapporte : « le Lieutenant [Golovachev], en remontant sur le navire, présenta le sauvage au Capitaine. Nous regardions tous le nouvel arrivant dont le corps était constellé de figures géométriques dans les tons marron et bleu, de lignes perpendiculaires et obliques, de bandes, de triangles et de quadrilatères qui encadraient différents motifs intérieurs, des points et des motifs entrecroisés¹² » (1803-1806 : 114 v°). Plusieurs autres font part d'impressions analogues : « La pirogue approcha le long du navire. Tous les indigènes étaient nus et leurs corps émaillés de motifs quand l'un d'entre eux, montant à bord, nous surpris plus encore lorsqu'il se mit à parler anglais » (Rezanov 1825, n° 65 : 391-392). Löwenstern s'étonne : « Nous fûmes plus que surpris de découvrir un anglais, nu et tatoué, parmi les sauvages » (2003a : 92). Espenberg observe : « Il était presque entièrement nu, n'ayant qu'un pagne étroit noué à la taille comme une ceinture, et tatoué sur le torse » (1805c : 6-7). Horner constate : « L'Anglais ...semblait avoir complètement adopté le vêtement et les coutumes traditionnels des indigènes » (1805 : 151). Tilesius se souvint d'un autre trait, Robarts conservait la lettre d'introduction du capitaine anglais Mayhew Folger « attachée à ses cheveux noués en deux chignons à la façon indigène. » Dans le premier récit qu'il publia, Tilesius le décrit comme « un homme de taille moyenne, sans peinture [*i.e.* sans tatouage], bien que ses cheveux soient coiffés comme ceux des indigènes et qu'il soit nu, avec juste un pan de pagne sur le devant » (1821 : 186 ; 1804 : 1 ; 1806b : 90). Shemelin ajoute à ce portrait qu'« il n'était pas très grand, mince, avec des yeux gris et des cheveux blond foncé, alors que son visage était parfaitement européen » (1816 : 106).

12 Au paragraphe suivant, E. Govor souligne ces divergences. Ici Shemelin force le trait, peut-être sous l'effet de la soudaineté et de l'étrangeté d'une découverte étonnante pour la plupart, cf. Rezanov, Löwenstern. Elena relève à nouveau ce trait en fin d'ouvrage, avec les tatouages de Tolstoï. Robarts n'avait aucune attirance pour ces marques indélébiles, et infamantes à ses yeux. Soucieux de paraître aussi recommandable que possible auprès des Occidentaux, il fit en sorte de s'en préserver au maximum, d'où un tatouage plutôt restreint, probablement, que Krusenstern ne mentionne même pas.

Ce qui est remarquable dans ces témoignages, ce sont les divergences à propos des tatouages de Robarts. D'autant que ni Krusenstern, ni Langsdorff, ni Ratmanov ne les mentionnent dans chacune de leur relation de la rencontre.

Les Japonais à bord décrivirent Robarts et Kabris de façon très différente : « Il y avait deux personnes qui ramaient dans une pirogue en direction du navire. Différents des indigènes, ils étaient nus et tatoués sur les deux cuisses. Leurs cheveux étaient tressés à la chinoise et ils portaient des pagnes » (Otsuki 1976 : 164¹³). L'enchaînement des rapprochements établis par les Japonais paraît clair : ils ont l'air différents, les Chinois sont différents et les indigènes ressemblent un peu aux Chinois. Tous ces écarts illustrent le phénomène bien connu des divergences de témoignages pour un même fait, particulièrement quand les témoins, en proie à un grand trouble, sont confrontés à des événements inhabituels.

Même plus tard, alors que l'excitation de la première rencontre laissa place à une attention plus posée, les deux observateurs les plus fiables, Langsdorff et Tilesius, livrèrent des descriptions fort différentes du tatouage de Robarts. Pour Langsdorff, Robarts « avait uniquement un petit motif quadrangulaire d'environ six pouces de long sur quatre de large [15x10 cm]¹⁴, tatoué sur la poitrine », signe d'appartenance à la suite du chef Kiatonui (1993 : 79). Dans un document d'Histoire naturelle, nettement plus tardif et publié en russe, Tilesius indique que Robarts avait sur le corps un motif de poisson tatoué et un « motif de cœur percé d'une flèche qu'il demanda qu'on lui fasse le jour de son mariage. » En dehors de ce poisson, il n'avait sinon « aucune autre de ces décorations, usuelles chez les Nukahiviens (*Nukahivan*), dont le corps du Français était entièrement couvert » (1821 : 188). Cet exemple montre que souvent les observations des voyageurs pouvaient manquer de précision.

Mais revenons sur le pont de la *Nadezhda*. Robarts, lui-même, n'était pas moins perplexe que ses visiteurs :

Mes oreilles bourdonnaient au son de tant de langues : le français, le néerlandais, le russe, l'allemand et le suédois. Je n'arrivais pas à décider laquelle parler. Le bâtiment par sa construction, pour ce que je pouvais en juger, avait dû être une corvette de guerre Anglaise. Je leur fis des signes pour qu'ils hissent leurs Couleurs. Je pensais en effet qu'il s'agissait d'un navire corsaire français. Mais ils déployèrent les Couleurs Russes ; je leur parlais donc dans un Russe Approximatif. Ils me regardèrent alors avec de grands yeux. Un Gentilhomme français du bord me demanda si je parlais français. Je

13 N.d.A. : E. Govor remarque que les divergences de témoignages japonais peuvent tenir au fait qu'ils furent consignés après les événements, par le biais des scribes qui les interrogèrent. La transcription russe du *Kankai ibun*, dans la copie de St Pétersbourg, est légèrement différente : « ... Les deux étaient nus, leurs visages et leurs cuisses étaient couverts de tatouages. Ils avaient les cheveux comme les sauvages. Ils portaient un ceinturon d'étoffe comparable à ceux des Chinois » (Otsuki Gentaku 1976 : 164 ; Otsuki Gentaku 2009 : 310).

14 Langsdorff note que Robarts « avait uniquement un petit motif quadrangulaire, large d'environ six pouces sur quatre... ». E. Govor précise qu'il parle de *zoll*, équivalent du pouce anglais, soit 2,54 cm.

répondis en français : « Oui, un peu ». Le Capitaine me demanda, cette fois en Russe, quelle était ma nationalité. Je [lui] répondis que j'avais l'honneur d'Être Anglais. Il parlait un Anglais tout à fait acceptable (1974 : 130).

Le bref récit que Robarts fit aux membres de l'expédition fut écouté avec grand intérêt par les visiteurs. Il l'appuyait de « diverses lettres de référence émanant de capitaines de navires qui attestaient de l'honnêteté de l'homme et des services rendus » (Langsdorff 1993 : 56). Lettres que, d'après Tilesius, il tirait de sa coiffure faite de deux chignons, à la mode nukuhivienne. Cet épisode fut repris dans au moins huit rapports. Mais, là encore, comme pour la description de ses tatouages, les divergences sont frappantes. Le plus connu de ces témoignages est celui de Krusenstern :

Cet anglais, qui avait pour nom Roberts, nous raconta qu'il avait passé sept ans sur l'île et qu'avant cela il avait séjourné deux ans dans l'île de Santa Christina où il avait débarqué d'un navire marchand anglais¹⁵. L'équipage s'était mutiné contre son capitaine et il avait refusé de se joindre aux mutins. À Nukahiwa, il s'était récemment marié à une personne de l'entourage du roi. Ceci avait fait de lui un homme respecté. Sa position sociale lui permettait ainsi, aisément, de nous prêter assistance (1813c : 111).

Les indications russes sur la durée du séjour de Robarts à Nuku Hiva ne sont pas identiques ; elles varient entre six et dix ans. Robarts n'était en réalité à Nuku Hiva que depuis à peine quatre ans. Quant aux circonstances de sa désertion, elles divergent tout autant. Rezanov (1825, n° 65 : 392) et Löwenstern (2003a : 92) rapportent qu'après son refus de se joindre aux mutins, à bord du navire, ceux-ci décidèrent de l'assassiner et qu'il s'enfuit pour sauver sa vie. Le prudent Rezanov émit cependant quelques doutes sur cette version. Ratmanov pense, quant à lui, que les marins l'avaient eux-mêmes débarqué (1876 : 1327). Tilesius avance que Robarts « aimait tant cet endroit qu'il persuada son capitaine de le relever de son engagement. Pour le prouver, il montra un certificat de bonne conduite » (1806b : 91 ; 1804 : 1). Shemelin y ajoute quelques autres détails : « Auparavant il avait servi comme marin sur des navires marchands. Il avait bourlingué à travers le monde. Ils disent, même, qu'il a été dans notre St Petersburg avant de rester volontairement vivre ici, avec les sauvages » (1803-1806 : 115). Si tous les Russes notèrent que Robarts était apparenté au « roi », par son mariage, et que ceci contribuait à lui conférer une situation respectée, ils demeurèrent vagues sur le lien exact de parenté entre l'épouse de Robarts et le chef Kiatonui. Ils en parlent comme d'une « parente du roi », d'« une femme de la famille du roi », comme la fille de Kiatonui et même sa petite fille. Il s'agirait d'une sœur de Kiatonui. Robarts transcrit

15 Ce baleinier était le *New Euphrates* (Denning 1974 ; Crook 2007 : 12). Il naviguait avec le *John Butterworth* qui aurait été l'*Américaine*, un de ces navires français transformé évoqué précédemment. Ils naviguaient de concert, mais en moins bonne harmonie, avec le *Liberty* (Denning 1974 ; Robarts, 2018), autre possible ancien navire français, d'où peut-être pour Robarts l'impression que des corsaires français pouvaient circuler. Le *Liberty* aurait fait naufrage dans la tempête qui endommagea le *New Euphrates*. Ces navires passent peu après le *Daedalus* et quittent Nuku Hiva avec W.P. Crook et le jeune Hekonaeké (Hikonaiki), gardien et jardinier de la plantation où il vivait.

son nom par Ena-o-ae-a-ta (1974 : 122-123). Robert Suggs suggère de l'orthographier Hinahoata, ce qui signifie « reflet de la lune » (2008 : 1).

Les témoignages japonais, quant à eux, indiquent que Robarts et Kabris « dérivèrent jusqu'à cette île dix ans auparavant et aucun navire n'avaient pu assurer leur retour. Ayant passé des jours et des mois en ces lieux, ils devinrent les époux de la reine de l'île et s'y étaient établis » (Otsuki 1976 : 164). Ces écrits ne permettent pas de savoir clairement si le terme « reine » est singulier, et concerne l'épouse de Kiatonui, ou pluriel. Aussi étonnant que cela puisse paraître, ceci est conforté par une remarque tirée du journal de Löwenstern : « Tout sauvage a une femme qui lui est attachée et dont le devoir est de lui être fidèle tant qu'il est présent » ; « C'est la raison pour laquelle », expliqua l'Anglais : « j'ai aussi donné un enfant à la reine, il y a cinq ans » (2009a : 93). Dans son *Journal*, Robarts est plus discret et ne mentionne jamais ouvertement ses liaisons.

Bien que Robarts ne le mentionne pas dans son *Journal*, il avait un nom marquisien. Les Russes l'orthographient Tuti Budoni (Löwenstern 2003a : 102), Chutta Budona (Rezanov 1825, n° 65 : 392) et Tutta Budona (Shemelin 1816 : 107). R.C. Suggs le restitue sous la forme Tuteputona qu'il traduit par « lever la conque » (pour avertir). Putona, en dialecte de Hiva Oa [et du sud de l'archipel], correspond au mot *putoka* [à Nuku Hiva et Ua Pou] qui désigne la conque d'appel connue sous le nom scientifique de *Charonia tritonis* (2008 : 3). Robarts aurait aussi porté le nom de Pakouteie¹⁶, par échange de nom avec ce petit-fils de Kiatonui (Robarts 1974 : 101, 108).

L'heure de Robarts était enfin venue. Ces visiteurs cultivés étaient bien différents des capitaines de baleiniers américains, assez rudes, qu'il avait guidés en qualité de pilote « autoproclamé » de la baie de Taiohae. La dignité avec laquelle cet homme hâlé, tatoué, avec sa coiffure en cornes, présenta ses conditions au capitaine est perceptible dans son *Journal* :

Je lui demandais alors l'autorisation de faire une observation. C'était celle-ci : compte tenu de Ma capacité limitée à parler Russe, Je ne pouvais assurer la discipline de ses hommes à terre. Mais, s'il en était d'accord, Je lui proposais volontiers mon plan d'organisation du service à terre... ce qu'il apprécia beaucoup. Je lui donnais mes instructions. Il transmit alors à ses Officiers mes règles à observer à terre pour les hommes en service ou libérés de celui-ci.

Au retour sur la plage où s'étaient rassemblés de nombreux habitants, Robarts leur fit ses recommandations, découlant de ce qui précède, les priant ainsi :

... de ne pas trahir ma réputation et bonne volonté. Comme Je ne pouvais pas accompagner les officiers à la recherche de Plantes, curiosités, mouches, insectes, etc. [étant donné que] Je devais m'occuper des groupes assignés aux

16 Pakouteie est cité par G. Dening dans son grand travail sur le *Journal* de Robarts, en 1974. Dans la publication des mémoires marquisiennes de Crook (*Haere Po*, 2007), la tournure Pakauotei'i lui fut préférée. Ce nom, transmis dans la lignée de Kiatonui et qu'il portait lui-même comme chef Tei'i, fut donné au fils de son aîné : Tuitou'a (Duetouwa mss. Crook), époux de Hinateiani, puis accordé à Crook.

tâches de ramassage de bois et de provision d'eau, [je] leur demandais de ne pas importuner les étrangers et d'éviter de les suivre en groupes, car même s'ils n'avaient aucune intention malveillante, ceux-ci pouvaient s'en effrayer. Ils promirent d'obéir scrupuleusement à cela. À cette fin, seuls quelques garçons accompagneraient les Botanistes dans la Vallée, ce qui faciliterait leurs recherches (1974 : 131 – 132 pour les deux citations).

Bien que son attitude puisse sembler suffisante dans son *Journal*, son rôle pour assurer la paix et la tranquillité des visiteurs russes et faire en sorte qu'ils obtiennent des résultats scientifiques significatifs fut crucial. Grâce à lui, la visite russe se déroula bien différemment des précédentes escales européennes, à Tahuata et Nuku Hiva, mais aussi des suivantes qui furent entachées de violence et d'incompréhension, comme celle du capitaine David Porter de l'*U.S. Navy*, en 1813. Si le journal que finira par rédiger Robarts, de nombreuses années plus tard dans une lointaine contrée des Indes, est demeuré ignoré des décennies durant, les récits russes livrèrent, en demi-teinte, la présence de cet homme comme l'aurait fait une plaque photographique au moment même où il posa le pied à bord de la *Nadezhda*.

« Enfants de la Nature dans toute leur beauté »

Alors que l'équipage de la *Nadezhda* se groupait autour de Robarts, les indigènes n'étaient pas moins intéressés par leurs visiteurs. Espenberg raconte :

La pirogue longea le navire et les hommes nous adressèrent une sorte de discours. L'index de leur main droite était toujours pointé et ils le déplaçaient dans notre direction pratiquement de la même façon que s'ils nous menaçaient. Mr. Roberts... nous informa que ce mouvement était un gage d'amitié (1805c : 7).

Tilesius remarque que Robarts persuada les indigènes de la pirogue de monter à bord. Il ajoute : « Bien que ces esclaves¹⁷ du puissant Robarts aient été intrigués de nous voir de si près, ils n'osèrent monter à bord qu'avec grande frayeur et appréhension. Ils rampaient [sur le pont] comme des animaux. Toutes nos tentatives pour les encourager à se tenir debout demeurèrent vaines. Robarts nous assura que la majorité d'entre eux étaient des membres de la famille royale » (1806b : 91-92). Ratmanov (1803 -1805a : 39) et Espenberg précisent que le premier indigène à monter à bord était un frère du roi¹⁸. Ce frère, un homme de haut rang, apparaîtra plusieurs fois dans les textes ;

17 L'utilisation du terme esclave (*slaves*) tient aux visions, du temps, de sociétés dites sauvages, mais pas à une réalité dans ces îles. E. Govor souligne combien ces rencontres étaient encore récentes et impressionnantes pour ces habitants qui usaient, envers ces inconnus au statut incertain, du code de respect qui était le leur ; s'incliner bas, ne pas rencontrer le regard d'autrui en faisait partie. Par contre il était d'usage que des captifs (*moehu*) servent de domestiques, ou soient employés aux travaux de culture, etc. C'est parmi eux qu'était prélevée une part des sacrifiés aux divinités. Mais ils pouvaient aussi être très proches de leurs maîtres et être adoptés au point d'être quasi indécélables aux yeux des voyageurs.

18 *Kiatonui* eut 17 frères et sœurs, connus. Leurs noms varient selon les transcriptions. Pour Puakahu, l'oncle de Kiatonui qui venait souvent à bord, une autre transcription est Puakahuhu.

Tilesius en fit le portrait (fig. 4.22). Espenberg poursuit : « Nous avons essayé de lui insuffler du courage, par le geste et la parole, en l'appelant notre *tayo*. Nous croyions absolument que ce mot signifiait ami, mais il n'en était rien » (1805c : 7) ; le mot marquisien pour ami est *hoa*. Les Russes avaient relevé le terme *tayo* dans Fleurieu avec le *Journal* de Marchand aux Marquises (Fleurieu 1969, 1 : 32). Ils suspectèrent, par la suite, qu'il ait pu être emprunté au célèbre récit de Bougainville lors de son premier contact avec les Tahitiens. Mais les barrières linguistiques furent vite balayées lorsque les indigènes surmontèrent leur frayeur et que leur attention « fut captivée par nos volailles et quelques petits *papajays* [papegeais, perroquets] du Brésil. Ils s'accroupissaient devant et les regardaient bouche bée » (Esenberg 1805c : 7).

Pendant ce temps, alors que Robarts guidait le navire vers un mouillage proche de la côte est de la baie, les Russes découvrirent l'agitation qu'avait provoquée leur arrivée parmi les habitants. Tilesius écrit : « À peine étions-nous entrés dans la baie et avions-nous jeté l'ancre que nous aperçûmes un grand nombre d'indigènes nageant dans notre direction... Ils entourèrent notre navire avec de bruyants cris de joie et des éclats de rire » (1806b : 92).

Les émotions provoquées par ce monde si nouveau semblaient submerger les sens des voyageurs. Tilesius parle « d'une impression extrêmement étrange et inhabituelle » (1806b : 90). Löwenstern note dans son *Journal* : « L'impression [faite] par le comportement enfantin, le bruit et plus largement la vue déconcertante de ces amphibiens étaient incomparables » (2003a : 92). Langsdorff s'en fait l'écho : « Le bruit, les rires et les jeux de ces gens, éternellement heureux, étaient indescriptibles » (1993 : 58). L'atmosphère festive qui enveloppait le navire apparaît dans les plaintes et grommellements de Löwenstern, un des rares à bord à devoir poursuivre son service : « Golovatscheff enchevêtra l'ancre au moment du mouillage. Aujourd'hui, j'ai dû m'éreinter jusqu'à ce que son erreur soit corrigée et j'ai continué à travailler, tel un cheval, au milieu des marins fascinés par la curiosité, le vacarme des sauvages et l'agitation de nos passagers tout à leur excitation » (2003a : 92).

Peu après, les Nukuhiviens, jeunes et vieux, hommes et femmes « entourèrent le navire, leur nombre augmentant peu à peu jusqu'à ce que l'endroit grouille de monde » (Esenberg 1805c : 7) ; « Nous eûmes l'indicible joie d'observer ces enfants de la nature dans toute leur beauté. Leurs manières, leur grâce et leur aisance à nager ne cessaient de tous nous fasciner » (Shemelin 1816 : 110).

Passées les premières impressions, indigènes et voyageurs passèrent au stade suivant de découverte mutuelle : les échanges et la communication. Les vivres n'étaient pas les seuls agréments offerts par les habitants de l'île au navire. D'après le récit publié par Shemelin « Jusqu'à vingt-cinq ou trente jeunes filles et femmes célibataires » l'entouraient (1816 : 110). De toute évidence, la formule « femmes célibataires » est l'euphémisme par lequel il tenta de concilier sa perception bienveillante de cet univers si neuf avec les principes de la moralité européenne. Dans la version originale de son journal, il est beaucoup plus explicite :

Il y avait beaucoup de jeunes libertines qui nageaient parmi les insulaires en essayant de monnayer leurs charmes. C'était à celle qui surpasserait l'autre. Elles s'escrimaient, en se tortillant dans tous les sens, à dévoiler au mieux toutes

ces parties honteuses de leur corps capables de susciter le désir des étrangers qui les observaient, amplifiant le bruit ambiant de leurs rires à gorge déployée. Les sauvages, qui montraient les filles, confortaient leurs propositions de gestes des doigts en répétant sans cesse « *uka, uka* » qui signifie copuler avec les femmes (Shemelin 1803-1806 : 119 – 119 v°).

Espenberg décrit toute la scène « en termes diplomatiques » :

Ils semblaient absolument ravis. Ils riaient sans cesse et faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour attirer notre attention par toutes sortes de gestes et d'artifices. Ils se lançaient dans toutes sortes de positions ; ils s'allongeaient tantôt sur le côté, tantôt sur le dos, levaient leurs jambes, etc. Les femmes n'étaient pas en reste, et le but de leurs démonstrations ne laissait planer aucun doute. Quand un morceau de noix de coco leur était lancé du bateau, ou quand un des marins leur crachait dessus, le sauvage surpris devenait l'objet de moquerie de la part des autres (1805c : 7-8).

Il ne semble pas que les Nukuhiviens se soient offusqués du comportement et des manières de l'équipage. Ils considéraient ces actes comme faisant partie du processus de communication, et le rire dissipait tout moment de gêne.

Le troc sans « liberté de commerce »

Une chose pourtant était plus importante que cette tentation d'un monde exotique : les aliments frais. C'est Shemelin qui en fait le récit le plus détaillé :

Ils nous apportèrent des noix de coco, des bananes, des fruits à pain et de la canne à sucre. Ils s'agglutinèrent des deux côtés du navire, chacun dans le but de vendre ses produits avant les autres, et chacun désireux que nous le comprenions, lui. Afin d'attirer notre attention, ils faisaient toutes sortes de grimaces et de signes avec leurs têtes, leurs yeux, leurs bouches, leurs langues, leurs mains, en un mot de leur corps entier et ils ajoutaient à la cacophonie en criant à tue-tête des mots où dominaient des voyelles comme *o ! ai ! ei ! ou !* etc. (1816 : 110 – 111).

Par la suite les voyageurs apprirent un certain nombre de mots nukuhiviens importants des habitants eux-mêmes, rendant ainsi plus aisée la communication sans intermédiaire.

Entre-temps, et contre toute attente, Robarts entra en scène et aida à organiser un troc étonnement ordonné. Shemelin, en subrécargue, tint la chronique de l'événement :

À la place de monnaie, nous avons utilisé des morceaux de fer brisés provenant de vieux cerclages de barriques d'environ 2 *vershok* [environ 9 cm] de long. En échange de 5 ou de 6 noix de coco, nous en donnions un morceau. Il

en allait, de même pour deux ou trois mains de bananes. Suivant la taille des fruits, nous réglions avec des morceaux plus ou moins gros (1803-1806 : 119 v° – 120).

À première vue, ces échanges semblent avoir été menés de façon strictement équitable : un bien étant immédiatement échangé contre un autre, de valeur équivalente. Mais était-ce le cas ? Krusenstern, observant les mêmes scènes, constata l'intérêt particulier des insulaires pour les cerclages de fer :

La seule chose que nous pouvions donner en échange était de vieux morceaux de cerclages de fer, long de quatre ou cinq pouces, dont j'avais pourvu les deux navires, à cet effet, au moment de quitter Cronstadt... Ils montraient une joie enfantine lorsqu'ils en recevaient, même un petit bout, et exprimaient généralement leur satisfaction par un rire bruyant, arborant d'un air triomphal leur récente acquisition de valeur devant leurs compagnons, moins chanceux, qui nageaient autour du navire. Cette expression de satisfaction était peut-être une preuve du peu de possibilité qui, jusqu'à présent, leur avait été offerte de se procurer ce précieux métal (1813c : 113).

Les Russes découvrirent que ces cerclages de fer, leur principal article de troc stocké à cet effet sur les dires des voyageurs précédents, n'étaient pas une marchandise comme les autres pour les habitants de l'île.

Pendant ce temps les visiteurs continuaient de savourer de nouveaux délices. À la place de l'eau putride qu'ils avaient dû boire des semaines durant, ils eurent la possibilité de goûter, ce soir-là, à la boisson locale. Tilesius dit qu' « Au soir, tout le pont fut couvert de noix de coco » (1806b : 102) ; Shemelin précise dans son journal :

Le soir approchant, nos échanges cessèrent. Nous avions acheté, ce jour, près de deux cents noix de coco et bouquets de bananes – jusqu'à dix bananes chacun – plus une quantité de fruits à pain. Notre principal exercice du jour tourna autour des noix de coco. Chacun voulait étancher sa soif avec du « jus » [de l'eau] de coco, frais et sucré, mais nous ne savions pas comment nous y prendre, ni comment enlever la bourre fibreuse, épaisse et enchevêtrée, pour obtenir cet agréable breuvage. Néanmoins, malgré notre ignorance, quelque soit le moyen par lequel nous nous y sommes pris, ou avons songé solutionner la chose, finalement nous y sommes parvenus (1803-1806 : 120 – 120 v°).

Le soir, pour dîner, il nous fut servi un ragoût de fruit à pain : un fruit semblable à une pomme dont la chair blanche, proche du pain blanc en goût, est délicieuse et nourrissante (1816 : 112).

Rien n'affecta l'ambiance festive, pas même l'ordre écrit de Krusenstern préparé la veille de l'arrivée à Nuku Hiva et lu à l'équipage sur le pont, ordre qui tenait compte des expériences des voyageurs précédents et qui anticipait sur toute éventualité :

Il sera naturel, qu'à notre arrivée, des objets inconnus attisent la convoitise de beaucoup parmi eux. De votre côté, vous auriez plaisir à troquer des produits européens contre divers curios de ces gens. Mais un manque de prudence pourrait avoir de fâcheuses conséquences. Les indigènes, impatients (friends, dans la version originale russe) d'acquérir nos objets qu'ils pourraient obtenir en contrepartie de choses de peu de valeur, pour eux, finiraient inévitablement par désirer ce dont nous ne pourrions pas nous départir avant d'avoir pu satisfaire nos véritables besoins (Kruzenshtern 1804b ; traduction citée de Barratt 1987 : 25).

Peu après son arrivée, Krusenstern prit conscience que la plus indispensable des denrées, la viande, n'était pas aisée à obtenir et il apporta des amendements à ces instructions. Dans son livre, il indique :

Ayant compris que très peu de porcs pourraient être acquis, je déterminais qu'eux seuls serviraient de monnaie d'échange contre des haches et des hachettes. Afin de faciliter l'achat de provisions, j'interdis à l'équipage, dès mon arrivée, d'échanger quoi que ce soit avec les indigènes, et en particulier des curios... Je désignais le Lieutenant Romberg et le Dr Espenberg à la supervision des échanges. Eux seuls furent autorisés à acheter des provisions, car j'étais convaincu que ceci serait le seul moyen de préserver l'ordre (Krusenstern 1813c : 114).

Cette prise en compte, en apparence raisonnable, des besoins vitaux de l'expédition se heurta à l'attrait du monde exotique qui les entourait. Les passions bientôt s'exacerbèrent, parmi les membres de l'expédition, et en vinrent, un peu plus tard, à culminer dans ce qui sera décrit comme une révolte. Le mécontentement commença à couvrir dès le moment où l'ordre de Krusenstern fut annoncé. Rezanov écrivit, par la suite, dans sa plainte officielle : « Par courtoisie, le capitaine aurait dû m'informer au préalable de son ordre. Mais comme il était pertinent, je me gardais de le critiquer en dépit de l'irrespect et des insultes qu'il manifestait constamment à l'égard des autorités supérieures » (1804b : 1).

Shemelin, dans la version éditée de son récit, souligne les avantages de cet ordre :

L'ordre est très raisonnable et bénéfique. Le Capitaine pressentit qu'une liberté de commerce prématurée avec les habitants aurait pour effet premier de faire baisser la valeur de notre monnaie d'échange, le fer... et secondairement qu'une quête irraisonnée de curios s'ensuivrait, se soldant sûrement par de la jalousie et une compétition entre les uns et les autres. L'échange d'objets de qualité contre des babioles indigènes serait contraire au bien de tous par l'augmentation du prix de tout ce que les insulaires auraient à vendre, en particulier les denrées alimentaires (1816 : 113).

Shemelin était clairement opposé à la liberté de troc et favorable à un contrôle total par « l'État ». Le problème était qu'il ne voyait pas Krusenstern comme le représentant

des intérêts de « l'État ». Il écrit sur un ton indigné dans son journal, non publié, que la seule solution appropriée eût été de lui laisser superviser ce commerce en tant que subrécargue de la RAC, c'est-à-dire en charge des marchandises destinées au troc. Sa seconde critique était de nature moins personnelle :

Par ailleurs, Mr. Kruzenshtern n'aurait pas dû restreindre, ou strictement limiter, ses instructions aux denrées alimentaires. Son embargo aurait dû s'étendre aux objets qui par leur rareté, ou leur raffinement artisanal, auraient été dignes d'entrer dans les collections impériales de la *Kunstkammer*. Ainsi, personne n'aurait osé acquérir, auprès des insulaires, quoi que ce soit pour soi avant qu'une quantité appropriée ait été réunie à la fois pour la *Kunstkammer* et le Bureau de la Compagnie russe d'Amérique (1803-1806 : 120 v° – 121 v°).

Autrement dit, il était d'avis que lui et son Supérieur », Rezanov, auraient dû obtenir le droit exclusif d'acquérir des curios, avant les naturalistes, les officiers et les membres d'équipage.

~ Joseph Kabris ~

Né vers 1780 dans la région bordelaise, il était encore un jeune adolescent lorsqu'il fut capturé sur un navire français pris dans la tourmente des guerres révolutionnaires. Prisonnier des Pontons anglais, il fut recruté sur un baleinier britannique et échoua à Tahuata autour des années 1796 à la suite d'un naufrage, dit-il. De terribles guerres intertribales ravagèrent l'île et il décida de la quitter, peut-être sur le *London* en mars 1799. Il arriva à Nuku Hiva, sans doute dans la baie du Contrôleur où les navires occidentaux faisaient encore volontiers escale. Très rapidement il s'adapta et épousa les us et coutumes du pays et fit corps avec cette population qui l'avait adopté. Sa vision des enjeux occidentaux n'étaient pas celle de Robarts ; en avait-il seulement à ce moment là ? Probablement pas. Leur histoire personnelle, celle de leurs pays d'origine et leur nature étaient si différentes. Ces aspects comptent beaucoup dans les divergences observées et leur destin, tout comme le contexte historique européen de l'époque.



Portrait of Jean Baptiste Cabri

Figure 3.11. R. Cooper, d'après Aleksandr Orlovski, « Jean Baptiste Cabri », gravure, in Langsdorff 1813 : pl. V.



Figure 3.12. A.F. Dulys, « Habitant de l'Isle Mendose », gravure, in Dulys [1817].



Figure 3.13. « J. Kabris », gravure anonyme.



Figure 3.14. « Kabris, Vice-roi et grand Juge », in K. von den Steinen 1925-1928, vol. 1 : fig. 19 (42). Cf. Martinet, « Joseph Kabris, natif de Bordeaux, Vice Roi et Grand Juge, des Iles de Mendoça », Bibliothèque nationale de France, département Estampes, Paris.

« Bonjour ! » : arrivée de Monsieur *Kabris*

Cette longue journée ménageait bien d'autres événements en réserve. Après le retour à terre sain et sauf du « frère du roi », avec des cadeaux, il revint à bord avec le « roi » lui-même. Mais, avant que celui-ci ne pose le pied sur le navire, les Russes eurent une autre surprise. Comme le relate Ratmanov : « la pirogue du roi ne s'était pas encore arrêtée qu'un homme s'en élança. Il nagea jusqu'au bateau, se hissa prestement sur le pont et nous salua d'un « Bonjour » (en français dans le texte) ! C'était un autre Européen, un Français » (1876 : 1327)¹⁹.

Avant de reprendre le récit de la visite royale, il est bon de préciser l'impression que Kabris fit sur les Russes (fig. 3.11, 3.14). Son français, à ce moment précis, n'alla manifestement guère au-delà de ce « Bonjour » initial. Espenberg fut désappointé. Lui qui ne parlait pas anglais, espérait avoir le plaisir de converser en français. Sa conclusion fut : « Ce Français avait tellement oublié sa langue maternelle qu'il en était devenu un véritable sauvage » (1805c : 8).

Löwenstern eut la même première impression. Il ajouta, plus tard, dans son journal : « Le Français est devenu un véritable sauvage. Seul son mauvais caractère et les quelques chansons paillardes, dont il se souvenait encore, indiquaient qu'il pouvait bien être Français » (2003a : 92, 101). Langsdorff était aussi d'avis que « physiquement et moralement, il s'était ensauvagé » (1993 : 97).

À l'inverse de la méprise des visiteurs qui, à première vue, prirent Robarts pour un sauvage mais qui s'estompa rapidement – Tilesius parle, dès le premier jour, du « sens inné de l'honneur » de Robarts (1803-1804 : 63) – l'opinion sur Kabris, considéré comme « un vrai sauvage », demeura et se renforça même. Il est possible que le fait d'avoir été clairement tatoué, et l'oubli de sa langue, aient contribué à renforcer cette différence de jugement. Kabris avait oublié le français mais pouvait communiquer en anglais²⁰. Le facteur déterminant tenait à la transformation même de Kabris, sur

19 Il rapporte ainsi son arrivée : « Six mois après la malheureuse affaire de Quiberon, je m'embarquai sur un vaisseau anglais pour la pêche à la baleine dans la mer Pacifique ... Lorsque nous fûmes arrivés à près de trois lieues de cette terre notre vaisseau, jeté par la violence des vagues sur un rocher sous-marin, s'y brisa en un instant, et s'engloutit sans nous donner le temps d'avoir recours aux chaloupes. Je me jetai à la nage pour m'emparer d'une partie des débris du pont, sur lequel le cuisinier de l'équipage s'élança presque aussitôt que moi, et s'attacha fortement, ne sachant nager. Malgré la violence des vagues qui nous rapprochaient et nous écartaient alternativement de terre, je dirigeai seul à la nage ce radeau ... nous abordâmes ... vingt-quatre heures après ... Nous avançâmes dans les terres, où nous rencontrâmes bientôt deux hommes allant à la pêche ... Après leur avoir fait connaître nos besoins, pendant qu'ils nous considéraient avec beaucoup d'attention en tournant autour de nous, ils nous prirent par la main pour nous engager à les suivre ... Nous gravîmes avec eux une montagne escarpée ... où ils marchaient avec beaucoup d'assurance, pendant que nous avions une peine infinie à tenir pied, même en nous aidant de nos mains. Par pitié pour nous, et pour nous soulager, ils nous chargèrent sur leurs épaules et nous transportèrent avec beaucoup d'agilité ... La première habitation dans laquelle nos guides nous firent entrer fut celle du chef, ou roi de la nation, qu'ils appellent *quaitenouïy* ... Il nous traita avec bienveillance, en nous prononçant quelques mots de mauvais anglais, ce qui nous fit grand plaisir. » Biographie de Kabris (Dulys s.d. : 1-2-5).

20 Kabris originaire du sud-ouest de la France parlait plus aisément la langue du pays, ou pays d'Oc, qui différait du français de cour des lettrés Européens. Jeune prisonnier, puis marin sur un baleinier anglais, il ne pu guère parler français ensuite. Au long du voyage jusqu'au Kamchatka la mémoire de sa langue lui revint peu à peu et il aida Langsdorff et Tilesius pour leurs vocabulaires et à transcrire environ 400 phrases. Quant à son anglais, au 6^e jour lors du conflit où il se trouva mêlé, E. Govor souligna qu'il restait imparfait.

laquelle revient Joanna White : « Certains de ces écumeurs de grèves se conformaient aux us et coutumes du pays pour des raisons délibérément stratégiques, mais faisaient aussi des références symboliques et culturelles locales les leurs. Joseph Kabris en est un exemple flagrant » (2005 : 83). Dans la même idée, Denning considérant la réaction initiale d'Espenberg (1805c : 8) remarque : « Il avait appris à abandonner son altérité sur la grève ; il riait comme un indigène » (2004 : 36). Cinq ans plus tard, de l'autre côté du globe Faddeï Bulgarin, l'ami russe de Kabris, faisait la remarque suivante : « Il y avait quelque chose en lui de félin. Quand il souriait, il donnait le sentiment de vouloir vous mordre » (2001 : 663).

En fait, Kabris fit sienne cette culture, sans aucune réserve, quand tout jeune homme il s'éveilla à la vie avec les habitants de Nuku Hiva. Ses tatouages étaient pour lui « une marque d'entrée dans l'âge d'homme » qui l'autorisait à devenir « membre de la tribu » (Kabris 1982 : 108-109). Chaque élément de son tatouage avait pour lui un sens, dans la société où il vivait. À l'inverse, si Robarts arborait une figure quadrangulaire sur la poitrine, signifiant qu'il faisait partie de la suite de Kiatonui, il ne la percevait que comme une garantie de sa survie en cas de disette. Krusenstern précise : « Roberts m'a assuré qu'il n'aurait jamais appartenu à cette « confrérie » s'il n'y avait pas été contraint par une grande famine » (1813c : 160).

Kabris, comme Robarts, jouissait manifestement d'un rang élevé dans la société. Il fut marié deux fois, bien que dans ses mémoires il n'évoque, en fait de mariage, que celui avec une fille de Kiatonui²¹ (1982 : 111). Pour Langsdorff, sa femme n'était pas de haut rang et il vivait sous la protection d'un chef secondaire avec lequel il avait échangé son nom (1993 : 63).

Son « influence » devait dès lors émaner de ses qualités propres [conclut J. Terrell, sa biographe]. Son point fort semblait résider dans ses aptitudes physiques et mentales à la guerre. Il excellait dans les techniques marquisiennes qu'il avait acquises. Il était rusé, agile, courageux, plein de ressources, apte à supporter les rigueurs et exagérations de sa position dominante. Il avait tué des hommes au cours de combats et d'attaques furtives ; trois, affirma-t-il à Krusenstern. Toutefois il déclarait, avec une certaine constance, n'avoir jamais mangé de chair humaine (Terrell 1982 : 103).

Les noms marquisiens de Kabris qui furent recueillis sont Shua-Tsgou (Shemelin 1803-1806 : 116) et Ekhoi (Löwenstern 2003b : 126) que Suggs propose d'orthographier He'eko'i, qui signifie « le Rapide », le « marcheur rapide » (2008 : 4)²².

21 Kabris dit : « Ces peuples éprouvent, tous les trois ou quatre ans, des disettes causées par les chaleurs... Ce fut à l'époque d'une de ces disettes que je répudiai ma première femme, dont je n'eus point d'enfant... et qu'alors j'épousai une des filles du *quaitenouïy*, chef ou roi de la peuplade dont je faisais partie. Mon mariage avec cette seconde femme... se fit avec beaucoup d'appareil et de fêtes qui durèrent pendant neuf jours. J'ai eu de cette seconde femme deux garçons... » (Dulys, s.d. : 10-11).

22 Shua-Tsgou, ou Chou-Tsgou, sont deux formes à rapprocher de Tu, ou Etua Tu : « Dieu Tu », divinité tutélaire de la guerre qui semble apparaître, aussi, dans le surnom donné par Kiatonui à Lisiansky : Too, où semble implicitement reconnue une forme d'autorité, cf. 4^e jour. À rapprocher ...

Les sources russes suggèrent que ses compétences à la guerre n'étaient pas seules à le protéger. Ratmanov (1876 : 1327) nota que Kabris « comme l'Anglais, avait été adopté par le roi » [en l'occurrence Kiatonui]. Löwenstern accordait créance au fait que « le roi était tabou, c'est-à-dire qu'il ne pouvait être tué, ce qui conférait les mêmes droits à ceux avec qui il avait échangé son nom. L'Anglais et le Français étaient, par conséquent, protégés de tout assassinat. » Löwenstern poursuit en notant : « seul un étranger a le droit d'endosser le rôle d'homme tabou, ou de quelqu'un de possédé. John le Français avait été assez avisé pour se rendre tabou dans toutes les vallées et les moindres criques » (2003a : 102, 106). Ceci laisse supposer que Kabris pouvait avoir tiré sa protection à la fois de son statut d'Européen et de « possédé », c'est-à-dire sujet à des transes chamaniques. Espenberg était aussi d'avis que Robarts, en ayant échangé son nom avec Kiatonui, s'était placé sous la protection du tabou, « afin que personne n'ose lui faire le moindre mal » (1805c : 13).

Kabris, en dehors de ses prouesses guerrières, était un phénomène bien singulier. Faddeï Bulgarin, ce journaliste russe qui, à Cronstadt en 1809, le connaissait bien note : « Kabris était petit, élancé, basané avec des traits irréguliers, déformés par des tatouages de teinte bleu foncé. » Alors que Bulgarin s'étonnait qu'avec sa petite constitution il ait pu en imposer aux insulaires, trapus et très musclés, Kabris lui expliqua : « Je ne les ai pas affrontés ; je les ai approchés de manière adroite », en décrivant, dans le même temps, avec vie comment il rampait et sautait sur l'ennemi lors d'embuscades. Personne ne pouvait le rattraper et quand il se trouvait encerclé « il glissait comme une anguille et, d'un couteau dans chaque main, il leur ouvrait le ventre. » Kabris confessa également à Bulgarin, et au comte Tolstoï, qu'il avait pris part à des fêtes cannibales, bien qu'il l'ait nié à Krusenstern. Bulgarin précise : « Il m'assura même qu'il avait pris part à des festins cannibales, que la chair humaine est délicieuse et qu'elle avait le goût du *buzhenina* [porc rôti] » (2001 : 663-664, 673). Ce témoignage est bien sûr anecdotique, mais livre une autre facette du portrait de Kabris et de l'impression qu'il laissa à ses contemporains.

Les Russes découvrirent que Robarts et Kabris étaient les pires ennemis. Robarts, selon son *Journal*, était d'avis que ce « *French boy* » n'était qu'un être vil et fourbe (1974 : 99-100), et en avisa les visiteurs presque immédiatement. Krusenstern écrit : « Ce Français, qu'il me décrivit comme son ennemi le plus acharné, n'avait rien épargné pour ternir sa réputation aux yeux du roi et des insulaires, et il ajouta qu'il avait tenté à de nombreuses reprises d'attenter à sa vie » (1813c : 111). Les Russes ne prirent pas les avertissements de Robarts au sérieux. Ils supposaient que l'origine de leur antipathie venait de l'animosité entre leurs deux pays. Löwenstern les considérait du reste comme les deux opposés : « L'Anglais – qui est respectable – et le Français sont

...aussi d'observations du *Solide* (Vaitahu, 14 juin 1791) : « [les Naturels] les conduisirent ensuite dans un enclos fermé par des murs de quatre ou cinq pieds d'élévation. Quelques hommes seulement, ... furent admis dans cette enceinte ; les femmes en furent exclues... Les Étrangers furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageait l'enclos... ; les Naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature, d'un âge très avancé, à qui ils donnaient le titre de *Orhōouh*, qu'on jugea devoir être celui de roi ou de chef, parce que les Insulaires, qui avoient d'abord reconnu que le capitaine Marchand était le commandant ou le chef des Étrangers, le désignaient également par la qualification de *Orōouh* » (Fleurieu 1797-1800, 1 : 54-55 ; O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 197).

ennemis car, à l'évidence, ce dernier est un bon à rien » (2003a : 92). Rezanov parle de cette rivalité de façon typique pour un Russe : « Constatant que [Kabris] était un homme simple et franc, nous en avons conclu qu'une forme de mécontentement de la part de Robert était cause de ces calomnies. Ils furent immédiatement réconciliés et restèrent tous deux à bord de notre navire » (1825, n° 65 : 396). Tilesius indique que Robarts, contraint par Krusenstern de se réconcilier [avec Kabris], maintint qu'« il serait plus aisé d'aplanir les rochers de l'île de Nukahiwa que d'amener le Français à une paix durable » (1803-1804 : 63). Il est remarquable de constater que les origines françaises de Kabris importaient plus à Robarts que sa transformation en Nukuhivien et son adaptation à la vie des habitants de l'île.

~ Le *baka'iki* Kiatonui ~



Figure 3.15. Hermann Löwenstern « Taiohai à Nukuhiva », aquarelle, in Löwenstern 1803-1806 : 76.



Figure 3.16. [Hermann Löwenstern ?], « Le roi Popego [sic, pour Topego Kiatonui] des îles Marquises se rendant à la frégate *Nadezhda* avec un rameau de paix », aquarelle, encre, plume. Musée historique d'État, Moscou : IR 3374.



Figure 3.17 (À gauche). Hermann Löwenstern, « Kätenuä », aquarelle et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 78.

Figure 3.19. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portraits de Kiatonui et Tuitou'a extraits des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, c, d.

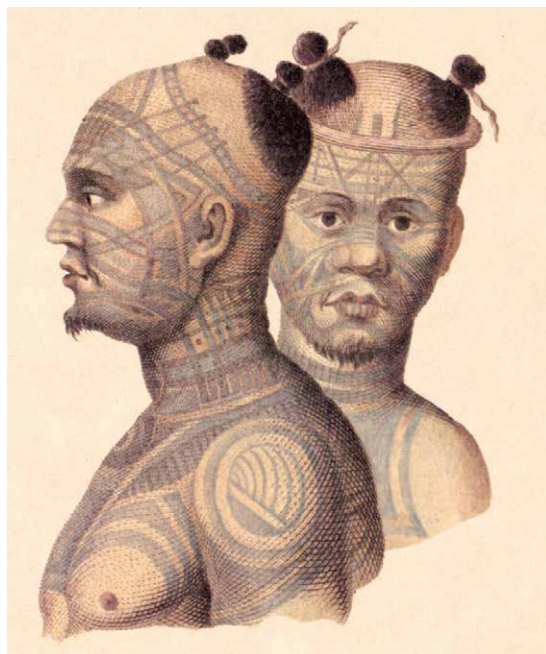


Figure 3.18. Wilhelm Tilesius, « Katenua [Kiatonui] et Tamatoi [Tuitou'a] », gouache, encre, crayon sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 70 v°.

Kiatonui, Tapege, le roi de la vallée

Kabris et son « Bonjour », furent immédiatement suivis du « roi ». Ce « roi », Kiatonui, est la figure centrale de l'Histoire des premiers contacts à Nuku Hiva. Ce célèbre *haka'iki* fut habituellement désigné comme « roi » par les visiteurs et j'ai conservé leur terminologie²³. Bien des voyageurs l'ont décrit, avant et après l'escale russe, dont Crook, Robarts et Porter. Pourtant aucune iconographie ne lui avait encore été consacrée. Les membres de l'expédition russe eurent l'initiative en la matière. Son portrait fut réalisé par Tilesius (fig. 3.18, 3.19, cf. 2^e jour), mais les plus intéressants, le concernant, sont deux aquarelles tirées du journal de Löwenstern. La question de leur paternité est un sujet de controverse et mériterait une étude plus approfondie. Le traitement du visage et du corps laisse supposer que Löwenstern en est l'auteur. La première saisit l'instant où Kiatonui approche du navire debout sur une pirogue (fig. 3.15 et 3.16). La seconde, portant la mention « Kätenuä », est un portrait en pied (fig. 3.17). Son créateur a réussi à saisir à la fois le caractère propre de cet homme important et la solennité du moment. L'homme grave, imposant et légèrement corpulent, probablement d'âge mûr, est représenté en train d'offrir un plant de *kava* (*Piper methysticum*). Indiscutablement c'est bien plus qu'un sauvage se présentant de manière singulière. Tout en étant nu, il paraît richement vêtu... de tatouages.

Là aussi, différents textes relatent cet instant. Si Romberg n'y fait qu'une brève allusion dans une lettre à ses amis : « Le roi, nu, nous rendit visite en portant une plante à la main » (1804a : 37), Tilesius fournit plus de détails :

Une grande pirogue s'approcha de notre bateau. Un homme exceptionnellement corpulent, entièrement tatoué, au cou épais, se tenait debout à la proue. Son corps était de couleur bleu foncé. Cet homme adipeux est désigné comme le Roi de la vallée. ... Son nom est Kettenue, Tapege. La terminaison [Tapege] correspond à son titre qui signifie main droite. De cette main droite, il tenait une plante de la famille du poivrier dont ils tirent une boisson enivrante ; cette plante est un signe de paix et d'amitié (1806b : 106-108).

Selon R.C. Suggs, son nom devrait être orthographié Kiatonui, ce qui signifie « Grand bras de balancier » (2008 : 1). La vivante description de Shemelin est particulièrement détaillée :

23 L'utilisation du mot roi résulte d'un rapprochement commode, faute d'équivalent au terme *haka'iki*, mais n'est pas adapté dans le cas de chefs de vallées, d'où le mépris parfois de certains commentaires de voyageurs. Mais il permettait de valoriser les intervenants, ici Robarts par exemple, et sa place auprès du *haka'iki* de la baie qui était aussi le chef principal, *haka'iki nui*, de Taiohae. Roi simplifie, tout en valorisant le rôle de chacun. Kabris utilise plutôt le terme chef, ou *quaitenouiy* qu'il emploie du reste pour d'autres chefs, et plus au sens d'une position hiérarchique que comme nom propre, ce qui est à noter. Quant à l'autorité des chefs, Cl. Roblet, 1^{er} chirurgien du *Solide*, notait déjà : « Nous n'avons vu aucun chef qui parût jouir de quelque autorité... dans tous les cas, leur pouvoir est limité. » (O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 224 ; l'ouvrage figurait dans la bibliothèque de bord, cf. Fleurieu).

Le roi semblait avoir déjà dépassé la cinquantaine. Il était majestueux et de carrure imposante. Contrairement à sa suite, bavarde et effrontée, il se distinguait par sa réserve et sa discrétion qui lui conféraient une certaine dignité. ...Ses questions concernant les choses qui l'entouraient étaient brèves. Ses réponses encore plus brèves. Ce qu'il voyait, probablement pour la première fois de sa vie, effleurait à peine sa curiosité. De tous les objets utilitaires de la cabine du Capitaine, ce qu'il préféra fut un grand miroir. Il s'en approcha d'un air joyeux et se regarda de la tête aux pieds, étendant les mains, se penchant d'un côté et de l'autre, se tournant de côté et de dos ; il semblait s'admirer, ravi de sa peau « historiée », constellée de motifs circulaires, ovales, de hachures et de bandes larges et fines, si nombreux qu'il n'y avait pas un espace sur son corps, même de la taille d'un ongle, qui ne soit sans pointillé noir, si bien que le Roi, ainsi paré, ressemblait à un véritable natif d'Angola (1816 : 108 ; 1803-1806 : 116 v°-117).

Les impressions de Shemelin expriment bien son trouble. Son respect inné de l'autorité établie était dérouté par la peau tatouée, et nue, de Kiatonui. Son ébahissement se manifeste par l'analogie avec l'Afrique, exprimant ce que Brown Douglas décrit comme « une antipathie prenant naissance dans l'image stéréotypée d'un Nègre » (2005 : 49). Néanmoins, son intérêt pour ces « enfants de la Nature », l'engage à décrire la visite de Kiatonui avec respect et une courtoisie teintée d'une gentille pointe d'humour.

La réaction insulaire, face à ce monde européen qui s'ouvrait à eux sur le navire, est remarquable. Plutôt que d'explorer tout de suite tout ce qu'il y avait de nouveau, leur choix alla vers ce qui était familier : le reflet de son propre corps dans le miroir et les oiseaux du bord. De la même façon, ils associèrent facilement les cadeaux des visiteurs étrangers à leur propre système cérémoniel. Les Russes y répondirent en conséquence. Pour la « cérémonie d'échange » de cadeaux, Kiatonui et son frère furent invités dans la cabine du capitaine où le roi reçut un morceau de *pestriad* rouge, un tissu tissé grossièrement par les paysans russes d'habitude chez eux. Le frère de Kiatonui reçut le même, tandis que sa suite obtenait des pièces de toile de voile neuves et des couteaux fabriqués par le forgeron du bord à partir de cerclages de tonneau. Krusenstern offrit également à Kiatonui une hachette et un miroir (Shemelin 1803-1806 : 118). Les Russes remarquèrent que Kiatonui était très satisfait de recevoir ses cadeaux et qu'il les accepta avec toute la solennité de rigueur. Ainsi « il enroula immédiatement l'étoffe autour de ses reins » (Krusenstern 1813c : 115). D'après Romberg, Kiatonui de retour à terre présenta ses cadeaux à ses gens (1804a : 37).

Les Russes, qui troquaient directement une marchandise contre une autre avec les simples habitants de l'île, préféraient dans leur relation avec l'élite « un contact ouvert et chaleureux » selon la formulation de N. Thomas (1991 : 90). Concernant ces cadeaux, Krusenstern précise que « Roberts me conseilla de ne pas être trop généreux car pas un d'entre eux, pas même le roi, ne me rendrait la politesse... Comme je n'attendais rien en retour et leur donnais des choses de peu de valeur, je ne suivis pas son conseil » (1813c : 115 ; 1809 : 144). Les Russes offrirent des cadeaux plus pour favoriser une forme de bienveillance, et s'assurer soutien et services, plutôt que pour

recevoir des biens de valeur équivalente. C'est pourquoi Krusenstern insista tant sur sa position à l'égard de Kiatonui :

Quand il [Kiatonui] revint sur le pont, il fut surpris par l'apparition de quelques petits perroquets du Brésil envers lesquels il manifesta sans mesure sa joie et son étonnement, s'asseyant même quelques minutes au sol pour les observer. J'en déduisis que je pourrais m'assurer de son amitié en lui en offrant un. Roberts, qui me reprocha ma libéralité, semble avoir transmis mon offre de façon inappropriée car le jour suivant, un cochon me fut apporté en échange.

Il est possible que Robarts n'ait pas été responsable de ce malentendu car le cadeau était de grande valeur pour les Marquisiens. Le perroquet de Krusenstern avait des plumes rouges et bien que les Russes aient eu connaissance de la vénération des insulaires du Pacifique pour la couleur rouge, ils ne soupçonnaient pas, comme N. Thomas l'a souligné, « que les plumes étaient intimement associées aux dieux et demi-dieux supposés issus de fausse-couche, et couverts de plumes » (2003 : 226).

Le comportement de Kabris est, à cet égard, remarquablement voisin de celui des habitants de Nuku Hiva, comme la scène décrite par Espenberg le laisse entrevoir :

Je lui donnais, une fois, une bonne chemise neuve, mais il la troqua immédiatement contre une jaquette de flanelle rouge d'un membre d'équipage. Quand je lui fis remarquer qu'il avait été lésé, il ne m'écoula même pas. Dès qu'il fut à terre il enfila la jaquette et coiffé de plumes, une lance à la main, il se mit à danser sur une hauteur, cabriolant et sautant de la façon la plus extraordinaire. Plusieurs indigènes voulurent alors l'accompagner, peut-être pour partir en guerre²⁴.

En distinguant l'élite, et en lui faisant des cadeaux, les Russes suivaient un modèle mis en place par d'autres visiteurs. Contrairement au troc direct : un bien échangé contre un autre, de valeur égale, l'échange de dons est un processus sophistiqué qui implique des biens de nature et de valeur inégales, souvent décalés dans le temps et toujours soumis à un rituel protocolaire. Le séjour du capitaine Fanning, dans la baie de Taiohae en 1798, fut un grand succès bien que celui-ci ait gardé des otages à bord durant sa visite à la résidence de Kiatonui. Et cela parce que, sur les conseils de Crook, il avait accompagné sa visite officielle d'une mise en scène extravagante. Une plaque de métal [hausse col] attachée à un ruban pourpre, telle une médaille, fut enveloppée de papier et apportée par un quartier maître pour être remise solennellement au jeune « roi ». Lors de sa visite à terre, sa description de la cérémonie occupe dix-sept pages du livre (Fanning 1924 : 121-138). Les Russes saisirent instinctivement, aussi, la différence entre troc et échange de dons, mais inévitablement quelques maladresses se

24 N.d.A. : cf. l'attirance de Kiatonui pour une chemise de flanelle rouge lors de sa visite à bord du *Betsy*, en 1798 (Fanning 1924 : 114).

produisirent. Inversement, du point de vue des Russes, les Nukuhiviens commirent aussi quelques impairs, comme nous allons le voir un peu plus tard.

Avant que Kiatonui ne fasse ses adieux au navire, il fit une dernière expérience : celle de la « cérémonie » russe du thé. À cette époque le thé, originaire de Chine, était à la mode dans la haute société russe et considéré comme un moment important de la réception d'un hôte de marque. Le « Roi » et son frère furent invités au carré des officiers. Shemelin décrit l'événement avec un souci particulier du détail :

Ils furent assis à la table et se virent offrir chacun une tasse de thé chaud. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils devaient en faire, bien qu'ils voient comment les autres le buvaient. Leur incompréhension, à cet égard, était telle qu'ils étaient pratiquement incapables de tenter même d'imiter l'un d'entre nous. Nous voulions que nos hôtes goûtent notre boisson mais, constatant leur stupeur, nous fûmes obligés de verser un peu de thé dans des soucoupes et de la porter à leur bouche, la leur offrant de nos mains comme nous l'aurions fait pour de petits enfants²⁵. Ils en burent ainsi deux tasses chacun, puis n'en voulurent plus du tout. Entre-temps, le Roi remarqua qu'une sorte de poudre blanche était versée dans les tasses et voulut savoir de quoi il s'agissait. Pour satisfaire sa curiosité, nous lui en tendîmes une cuillerée pleine, pour goûter. C'était du sucre. Il l'apprécia tellement qu'il saisit la cuillère des mains du Lieutenant qui le servait et, sans plus de manière, la plongea immédiatement dans le sucrier commençant à manger le sucre avec une telle voracité, et une telle rapidité, que les cuillerées disparaissaient les unes après les autres dans sa bouche. Si nous ne l'avions pas arrêté, il aurait vidé le récipient entier (1816 : 109).

Shemelin ajoute que lors du départ du roi quelques *zolotnik*²⁶ de sucre lui furent offerts, enveloppés dans du papier, comme sucreries (*gostinets*) pour la reine (1816 : 110). Ce récit, relaté en russe ancien, témoigne d'une hospitalité authentique et sincère, dénuée d'ironie.

La première rencontre laisse entrevoir des différences de comportement, envers les habitants de Nuku Hiva en fonction des membres de l'expédition. Les Occidentaux du bord, et scientifiques européens, firent preuve de condescendance :

Quand nous avons demandé qui était à la tête de l'île, ou s'il y avait un chef, il [Robarts] dit qu'un roi régnait ici. Son frère l'avait accompagné dans la pirogue qui longeait le bateau. Cela nous sembla assez risible, aussi avons nous immédiatement autorisé Sa Majesté royale à venir à bord (Langsdorff 1993 : 56-57).

25 Ce partage de boisson put leur évoquer celui du *kava*, une cérémonie se déroulant entre dignitaires, en l'absence des femmes. Des coupes faites de demi-noix de coco (*ipu*) étaient consommées avec cérémonie. C'était aussi un temps de paroles échangées dans un calme particulier. Le plaisir gustatif ne les mena pas au-delà des premières tasses : un comportement, une politesse, qui n'est pas le placage d'une vision euro-centrée mais le reflet d'usages et d'une adaptabilité manifeste, cf. celle de Ma'u'hau, au 3^e jour.

26 N.d.A. : un *zolotnik* est équivalent à 4,25 grammes.

Ce gros homme est appelé le Roi de la vallée... Chaque vallée a un de ces rois, immédiatement identifiable par sa longue maison, disposant de deux salles, de ses nombreuses calebasses..., lances, casse-tête, flèches [ou javelines²⁷], frondes, fruits à pain et noix de coco, tout comme il l'est par l'épaisseur de son cou et son ventre proéminent (Tilesius 1806b : 107).

Par contraste les Orientaux, ou contingent russe représenté par Shemelin et Rezanov, firent toujours référence à Kiatonui avec respect, même dans la description de situations comiques. Plus tard, nous observerons la même attitude dans le récit de Gédéon, sur la *Neva*.

L'attitude de Krusenstern ne fut ni désobligeante, ni véritablement respectueuse. Il traita avec Kiatonui comme il l'aurait fait pour un administrateur officiel. En tant que capitaine, il était responsable de la vie des membres de l'expédition et Kiatonui était la clé du maintien des bonnes relations, par conséquent de leur sécurité : « Je ne manquais pas d'attirer l'attention du roi sur la taille de notre bateau et sur le nombre de canons, tout en l'assurant dans le même temps de ma volonté de ne pas les employer contre ses sujets ; toutefois il devait les avertir, avec fermeté, de ne pas nous contraindre à prendre des mesures radicales. » Il ajoute : « À cet instant, je pensais que l'autorité du roi était identique à celle des souverains des îles Sandwich et des îles de la Société, mais je fus rapidement convaincu du contraire » (1813c : 115).

Cette déception quant aux pouvoirs du roi sera la cause, par la suite, du changement d'attitude de Krusenstern envers Kiatonui. Les voyageurs prirent également note de la réponse de Kiatonui : « Il regardait tout avec émerveillement et dit quelques mots à Robarts qui nous les traduisit : Le Capitaine doit être un très grand et très puissant Roi » (Tilesius 1806b : 108). Nous verrons que Kiatonui sera bientôt aussi déçu que Krusenstern.

Les plaisirs de la nuit, attendus et inattendus

Le soleil se coucha enfin derrière les crêtes déchiquetées des montagnes. Robarts relate laconiquement dans ses mémoires : « Le dîner avait été servi. Le Capitaine me convia à dîner ; je m'y rendis. C'était le soir. Après dîner, j'allais sur le pont et l'on m'avait fait un lit, car j'avais pour règle de toujours y dormir » (1974 : 132). Mais cette nuit-là, le pont fut le lieu d'une activité plus agitée que le sommeil. Voici ce que Krusenstern rapporte :

Au crépuscule tous les hommes, sans exception, se rendirent à terre mais une centaine de femmes, environ, restèrent près du bateau autour duquel elles nagèrent cinq heures durant. Pendant ce temps, elles firent usage de toute l'habileté en leur pouvoir pour exposer l'objet de leur visite et ne laisser planer

27 Les flèches (*pana*) étaient d'un usage rare et limité à la pêche ou à des jeux d'enfants. Tilesius parle de javelines et ne parlera jamais de flèches dans ses notes ; il est possible qu'il s'agisse ici d'un problème de terminologie. E. Marchand (1791) observe : «... ils ont de longues piques de bois bien effilées, des massues supérieurement faites, des sabres faits en forme de nos avirons, des poignards et des frondes. Je n'ai vu parmi eux ni arcs ni flèches » (O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 130). Par ailleurs, E. Govor précise que ce qui sembla risible à Langsdorff était le paradoxe entre le terme roi et ce même statut rapporté à l'Europe, ou à l'image de « majesté impériale ».

aucun doute sur le but de celle-ci ; il était impossible de se méprendre ni sur leurs pantomimes, ni sur leurs attitudes... L'obscurité tombait à peine quand ces pauvres créatures supplièrent de façon si pitoyable d'être admises à bord que je finis par donner mon accord. Sur ce point, je n'avais pas à prendre de précaution car aucun homme à bord n'était atteint de maladie vénérienne et Roberts m'assura que cette maladie était jusqu'ici inconnue dans l'île (1813c : 115-116).

Dans la version russe de son récit, il explique évasivement que des « limites » avaient été posées « afin que l'équipage ne profite pas de leur venue [des femmes] à bord comme une raison de laisser libre cours à leur volupté » (1809 : 145). L'édition soviétique de ses journaux de bord expurgea complètement cette partie. Mais outre la « compassion », Krusenstern fournit une raison plus pragmatique dans son journal, non publié : « Je ne voulais pas être tyrannique et dur envers des hommes qui avaient toutes les raisons d'espérer une petite récompense après ces treize semaines épuisantes de voyage » (1804a : 45).

Néanmoins, ces rendez-vous à caractère sexuel au cours de l'escale sont encore perçus par certains chercheurs comme une « solution de style militaire » de la part du commandant russe (O'Brien 2006 : 92). Mais était-ce vraiment le cas ?

Bien entendu, dans les récits qu'ils publièrent, les membres de l'expédition firent de leur mieux pour présenter cette question délicate aussi sobrement que possible. Roberts fut encore plus prudent. Lorsqu'il rédigea ses mémoires, des années plus tard, il revint sur l'un des premiers témoignages concernant l'expédition, celui d'Esenberg publié dès 1805 dans le *Philosophical Magazine*, et s'en indigna vivement : « Au sujet des femmes, je ne permis à aucune d'aller à Bord en raison des peintures sacrées qu'il y avait dans chaque bateaux... Il y a une grande Différence entre une visite pour voir le bateau et venir à la nage à bord et y rester jusqu'au matin » (1974 : 139).

Cependant, plusieurs membres de l'expédition indiquent que Roberts donna un avis tout à fait contraire ; parmi eux Rezanov fait ce bref résumé :

Finally, en prenant congé de nos hôtes sauvages, nous leur avons demandé de dire aux insulaires, qui nageaient autour du navire, de repartir à terre pour la nuit. Ils y consentirent, mais les femmes refusèrent, sous aucun prétexte, de partir et implorèrent d'être admises à bord. Roberts dit qu'il nous fallait accorder cette concession aux sauvages, par respect pour la coutume locale, et pour de ne pas les décevoir, nos marins reçurent leurs hôtes (1825, n°66 : 73).

Les Japonais du bord laissèrent un récit plus explicite :

Quand le navire fut ancré pour se ravitailler en eau et en bois,... les insulaires se rassemblèrent autour du navire jour et nuit. Ils ne prêtaient aucune attention aux voyageurs sur le navire et continuaient à crier, aussi le capitaine et d'autres demandèrent à ces personnes [Roberts et Kabris] de renvoyer les habitants et d'aller chercher des provisions dans l'île. Ils [ceux-ci] précisèrent que si les femmes étaient autorisées à bord pour forniquer avec les marins, et

recevoir de menus cadeaux, les officiers pourraient remplir leur objectif. ... Les commandants approuvèrent le conseil, tout comme les marins, et agirent en conséquence. Les femmes reçurent des cerclages de fer et les rapportèrent, heureuses, chez elles. Après cela, les hommes et les femmes aidèrent volontiers les gens du bord pour l'approvisionnement en eau de l'île (Otsuki 1976 : 164-165).

Alors que le « compréhensif » Krusenstern, Rezanov et Shemelin (dans la version publiée de son journal) faisaient état de ce que les femmes avaient été admises à bord par pitié, Langsdorff, ironique comme à son habitude, donnait une autre excuse : « Les beautés de l'île nous importunaient si exagérément afin d'être autorisées à venir à bord ; elles nous exhortaient si bruyamment que, pour nous débarrasser tout simplement d'elles et obtenir un moment de tranquillité, nous fûmes obligés d'accorder à certaines l'accès au navire. » Il spécifie, toutefois, que seuls les marins jouirent des faveurs de ces dames : « Peu après, une sirène après l'autre disparaissait dans les fonds du navire, avec un marin à la main » (1813 : 93 ; 1993 : 59).

Les récits des voyageurs, qui n'étaient pas destinés à être publiés, racontent que presque tous à bord participèrent à ces bacchanales. Shemelin, dans la version inédite de son journal, décrit la façon pittoresque dont, chaque nuit, les femmes qui entouraient le navire « surgissaient de l'eau en révélant leurs beautés naturelles,... répétant sans cesse les mots *uka, uka* : ce qui signifie amour. » Il poursuit :

Elles n'opposaient aucune résistance à monter à bord du bateau et le Capitaine n'y fit aucune objection. Bien entendu, les plus belles servirent à divertir les officiers, tandis que les autres étaient à la disposition des marins. Pour les bonheurs amoureux qu'elles dispensaient, les femmes étaient récompensées par des clous, des morceaux de cerclages de fer et des boutons en laiton des marins. Aussi petits que soient ces présents, ils contentaient les insulaires (1803-1806 : 124-125).

Le journal de Löwenstern suggère que les Russes vinrent ici en ayant connaissance des mœurs amoureuses du pays. Son récit de leur première nuit à Nuku Hiva, dont les passages aux allusions sexuelles furent grattées au rasoir, conserve un certain nombre de mots lisibles de la description, par William Wilson, des mésaventures survenues au missionnaire William Harris, à Tahuata, quand il débarqua du *Duff* avec Crook en 1797. Harris, à terre, ne montra aucune intention de répondre aux avances des femmes si bien qu'elles « se mirent à douter de son sexe. » C'est terrorisé, et en pleine nuit, qu'il s'enfuit de l'île lorsqu'elles tentèrent de vérifier s'il était bien un homme (Wilson 1799 : 141-142)²⁸. L'expérience russe contraste fortement avec la chasteté de Harris, la seule preuve de cela réside dans cinq lignes effacées du journal de Löwenstern (fig. 3.20) ; « Le pont », écrivit-il le lendemain matin, « où s'étaient installés confortablement nos gentilshommes dans la promiscuité heureuse

28 N.d.A. : la source du texte effacé dans le journal de Löwenstern a été identifiée par Olga Fedorova (Levenshtern, 2003b : 116-117).



Figure 3.20. Page du journal d'Hermann Löwenstern avec ces interventions sur le texte à la plume, in Löwenstern 1803-1806 : 78 v° - 79.

de sauvages de petite condition, ressemblait à un navire-hôpital » (2003a : 93). Les phrases ci-dessous furent aussi effacées. Plus tard, il fit le récit détaillé de la routine de ces visites nocturnes.

Durant notre séjour à Nukuhiva, il nous aurait été impossible d'empêcher nos hommes de sympathiser avec les filles sauvages, et pour éviter que ceci ne se fasse en cachette, le capitaine donna la permission aux filles de venir à bord tous les deux jours. Ceci fut fait avec la plus grande discipline. Après que le navire ait été rendu tabou d'un coup de canon, de grands appels s'élevaient du bateau : « *Wahina e he !* » [Hé les filles, venez !]. Une demi-heure plus tard, trente à quarante femmes et jeunes femmes arrivaient en nageant. Elles étaient admises à bord, avec ordre, et mises en rang. À partir de là, tout ce qui à bord avait des mains et des pieds arrivait et se choisissait une partenaire. Celles qui ne l'étaient pas devaient quitter le bord. Et cela ne leur servait à rien de montrer leur *uka eh* ! Se sentant insultées, elles repartaient à terre à la nage. La nuit n'accordait que peu de sommeil. Au matin, avant que le tabou ne soit levé, les femmes étaient alignées à nouveau, comptées ; leurs cadeaux étaient admirés et ensuite, elles repartaient à la nage, jusqu'au rivage, comme des canards. À mi-chemin, environ, les sauvages venaient à leur rencontre et se saisissaient de leurs acquisitions, etc. (2003a : 108).

Krusenstern affirme, dans son journal, qu'il « accéda à cette faveur, mais dès le deuxième jour plus aucune femme ne fut admise sur le navire » (1813c : 116), ce qui contredit d'autres témoignages. Shemelin, par exemple, dans son journal privé décrit la visite des femmes lors de la troisième nuit du séjour (1803-1806 : 125). Il est clair que Krusenstern tenta de réécrire le passé et de retrancher les événements peu compatibles avec ses conceptions de morale amoureuse.

Alors qu'il est possible d'apprendre bien des choses sur les divertissements nocturnes des visiteurs, il est un sujet qu'aucun d'entre eux n'osa aborder ouvertement, même dans leurs journaux intimes : leurs relations avec des jeunes filles pré-pubères. Des données éparses de leurs récits suggèrent que, dès la première nuit, il y avait de toutes jeunes filles parmi les visiteuses. Tilesius y fait discrètement allusion : « Au soir, lorsque la foule des sauvages commença à se disperser, des femmes et filles du menu peuple, accompagnées d'enfants de huit à dix ans, vinrent à bord et y passèrent la nuit. Elles étaient très heureuses de l'hospitalité » (1806b : 103). Dans sa lettre au *Philosophical Magazine*, Espenberg parle d'« enfants âgées de neuf à dix ans [qui] vinrent à bord de notre navire, dont beaucoup étaient mariées » (1805c : 9). La partie centrale de la phrase n'apparaît que dans l'original en allemand : « Elles ressemblaient à nos propres enfants et n'étaient pas encore formées, ce qui ne les empêcha pas de participer à tout ce qui était possible. En expérience, elles ne le cédaient à personne » (1805b, n° 38 : 150-151). Dans sa description de la première nuit, Langsdorff semble apporter une justification aux relations sexuelles avec de toutes jeunes filles :

Nous ne fûmes pas peu surpris de voir, parmi les filles qui s'étaient précipitées d'elles-mêmes à bord, plusieurs fillettes d'à peine huit ou neuf ans. ...Elles étaient gaies, de petites choses heureuses qui offraient, à la demande, leurs charmes juvéniles, s'amusant autant que leurs camarades de jeux plus âgées. À ma question précise, j'appris de Roberts... que ce serait considéré comme un déshonneur, pour les filles, si leurs faveurs étaient méprisées et si elles étaient rejetées par les hommes. Une jeune fille est d'autant plus prisée qu'elle a eu un grand nombre d'amants (1993 : 59).

La description, par Krusenstern, de cette première nuit où il « accorda à ces pauvres créatures » de rester à bord est suivie d'un passage dans son journal, supprimé de la version russe, qui concerne une de ces toutes jeunes filles :

Mais, ce qui provoqua en moi autant d'effarement physique que d'horreur morale fut une enfant de huit ans, tout au plus, qui ne montrait pas moins de modération à accorder ses faveurs que ses sœurs de dix-huit ou de vingt ans. J'observais un certain temps cette infortunée avec un mélange de pitié et de dégoût. Une enfant parfaite, à tous égards, qui riait et jouait avec tant de naturel, et qui ne semblait pas avoir la moindre conscience de la tristesse de sa situation (1813c : 116).

Contrairement à d'autres récits, ces observations sur la fillette sont données sans référence de lieu, ce qui est compréhensible si cela se produisit sur le pont de son propre navire. Tout ceci fut un sujet de réflexion pour Lee Wallace²⁹.

Krusenstern, cette nuit-là, n'était évidemment pas le seul à avoir éprouvé des états d'âme et un sentiment de désarroi. Un aspect frappant de la vie sexuelle marquisienne était qu'elle se déroulait au grand jour, assez souvent sous forme collective, d'autres étant présents aux alentours, chacun pouvant s'encourager ; que ces échanges aient lieu à la maison, dans un groupe d'enfants jouant aux adultes ou entre ces jeunes *ka'ioi* des fêtes communautaires (Suggs 1966). Les livres de leurs prédécesseurs, qui les renseignaient sur les activités du bord, ne pouvaient les préparer sur un point : ils n'allaient pas se contenter d'être consommateurs d'actes sexuels mais acteurs, à la marquisienne. Être considérés, à la vue de tous, comme objets sexuels et s'engager, sur le pont ou à terre, dans un acte sexuel en public, sans aucun isolement puritain, fut une expérience inédite pour les visiteurs. Tandis que plaisir et honte, amusement et culpabilité, s'entremêlaient et se déroulaient aux yeux de tous, ils n'étaient encore au bout de leur surprise.

Comment les Nukuhiviens considéraient-ils ces relations intimes avec des étrangers ?

Les visiteurs pensaient avoir décelé, à priori, la raison pour laquelle les femmes étaient si impatientes d'offrir leurs faveurs. Ils indiquent qu'elles étaient récompensées en « bouteilles, cruches cassées, porcelaine, petits morceaux de tissus aux couleurs vives » ou bien encore en « petits morceaux de fer, vieux clous et boutons de laiton qu'elles enfilaient et portaient autour du cou comme des perles » ; ils s'émerveillaient de voir « combien les femmes étaient absolument ravies de ces cadeaux » (Langsdorff 1993 : 60 ; Shemelin 1816 : 113 ; Ratmanov 1803-1805b : 24). Mais pour Krusenstern, plus encore, le pire était l'avidité des hommes du pays :

Je ne pense pas me tromper en déclarant que cet abaissement de la femme n'est pas tant le fait d'une légèreté, ou d'une passion incontrôlable en elles, que l'obligation qui leur était faite d'obéir aux ordres tyranniques, et contre nature, de leurs maris et de leurs pères qui envoyaient leurs épouses, et leurs filles, se procurer des fragments de fer et autres babioles, et que nous voyions au matin nager à leur rencontre pour s'emparer des trésors qu'elles avaient obtenus (1813c : 116).

29 N.d.A. : Wallace s'interroge : « peut-être pouvons-nous envisager la « triste situation » de cet observateur masculin d'une autre façon et nous interroger sur la raison d'une telle indifférence à la pédophilie. Comment pouvait-il être si sûr que l'excitation qu'il ressentait, cette « horreur » et « stupéfaction », procédait d'un « aspect moral » et non d'un ressenti, candide, de l'événement. Après tout, l'attention portée par le commandant était pour le moins du voyeurisme. Son commentaire souligne le ton avunculaire de cette voix *off* [celui d'un oncle maternel], qui lui sert d'alibi, ce ton d'observateur qui « tient la chandelle près du lit ». Il ne pouvait être coupable d'une excitation complice, non pas parce qu'il ne se trouvait pas sur la scène du scandale, mais parce qu'il y était « en toute innocence » ; c'est ce qu'il nous dit » (2003 : 64).

Plus tard, les voyageurs réalisèrent que ces visites nocturnes allaient au-delà « du sexe pour du troc » et l'obtention de cerclages de fer³⁰. Comme Löwenstern le note dans son journal : « L'Anglais affirme qu'ils considèrent comme un honneur, pour leurs femmes, d'avoir été applaudies sur notre navire » (2003a : 93). Langsdorff remarque, quant à lui, que « le mari semblait vanter les vertus de sa femme, le frère de sa sœur, le père de sa fille et l'amant de sa bien-aimée » (1993 : 58). Attirer l'attention des visiteurs grâce aux charmes de leurs femmes était une sorte de « sport ». Romberg dit, de ces fillettes de huit ans, que leur comportement, selon les critères européens, serait jugé « impudique » mais qu'« ici c'est une fierté » (1804a : 37 v°)³¹.

Les Russes le ressentirent encore plus vivement quand ils visitèrent, quelques jours plus tard, la baie d'Hakau. Krusenstern dit de ces femmes :

Leur pantomime était si suppliante, et en même temps si expressive, qu'il était impossible de se tromper sur leur signification. Les gens autour approuvaient au plus haut point leurs simagrées. Elles semblaient avoir été appelées à jouer ce rôle et je dois leur rendre cette justice en disant qu'en ce qui concerne « le beau sexe », dans cette partie du globe, elles en jouaient remarquablement bien (1813c : 132-133).

Quelle que soit l'interprétation russe, les relations sexuelles des Nukuhiviens ne se limitaient pas au plaisir avec des visiteurs, qu'ils purent considérer par ailleurs, un temps du moins, comme des êtres « surnaturels », ni à une simple prostitution pour du fer, ou l'attrait sexuel. Pour les femmes et leurs familles c'était probablement, et par-dessus tout, une question de prestige, d'ambition et de compétition. En définitive, une composante sexuelle plus affichée mise à part, les Nukuhiviennes n'étaient pas si différentes de femmes européennes.

30 N.d.A. : cf. l'observation de Chappell : « Le passage de relations sexuelles entre cultures différentes à des relations dans l'optique d'un marché, ou troc, vu comme une « prostitution » fut probablement plus complexe qu'un « simple moment discret » (1992 : 135). Alors que les femmes ne vinrent pas à bord du navire du capitaine Cook, à Tahuata, elles vinrent d'elles-mêmes, ensuite, sur ceux des visiteurs [le statut des femmes concernées est aussi à prendre en compte]. Au départ des Français (voyage de Marchand, en 1791) elles pleuraient (Fleurieu 1969, 1 : 51) et elles étaient tout aussi désolées au départ de Porter, en 1813 à Taiohae (D. Porter 1970 : 60, 138).

31 Des études récentes se penchèrent sur certains de ces aspects, dont certaines menées avec S. Tcherkezoff (2001, 2005). Sur la jeunesse de ces femmes, en particulier, l'analyse suivante est apportée dans ces travaux : « ...les Polynésien·s virent dans les Européen·s des envoyés du monde divin : non des dieux, mais des envoyés de ces dieux, porteurs des mêmes pouvoirs sacrés, avec un corps humain. Ils tentèrent d'en capter l'essence en leur présentant des jeunes filles... Suivant une théorie locale de la conception, seule la fille (d'une famille de haut rang) qui n'avait pas encore enfanté avait toutes les chances de capter les pouvoirs divins et de mettre au monde un « enfant sacré » (2005 : 14).

Puis, comme Langsdorff le formula « la déesse de la nuit recouvrit de son voile sombre tout ce qui avait pu se passer durant la nuit. Ainsi prit fin la première journée de notre séjour avec des scènes nouvelles, merveilleuses, que nous n'avions jamais connues auparavant » (1993 : 59-60)³².

32 E. Marchand à son arrivée à Vaitahu en juin 1791 observe : « ... Nous étions environnés de plus de 50 pirogues doubles ou simples qui portaient chacune de 3 à 12 hommes. Outre les Naturels des pirogues, j'en comptais plus de 600 qui nageaient le long du bord. Il y avait aussi des femmes tant dans les pirogues qu'à la mer qui me demandaient toutes la permission de monter à bord... Je crus devoir les empêcher de monter à bord, mais il me fut impossible d'y parvenir, car quand on en chassait une d'un côté, il en entraient quatre d'un autre, tant elles sont habiles à grimper. D'ailleurs, ayant cru apercevoir que cela ferait plaisir aux Naturels, je leur en donnai la permission. Il se passa alors des scènes dans l'entrepont, et dans tous les coins du navire, sur lesquelles je tire le rideau... » (O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 104).



Figure 4.1. Wilhelm Tilesius,
« Étude de palme de
cocotier », aquarelle, *in*
Tilesius 1804-1810 : 60/TIL.

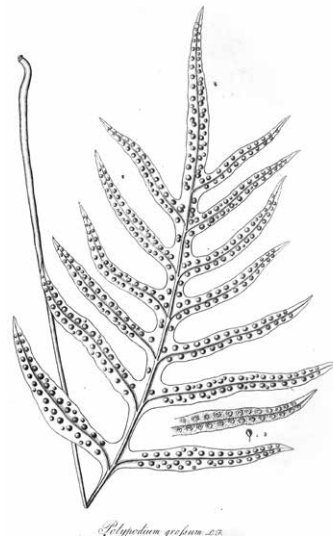


Figure 4.2. Wilhelm Tilesius, « Feuille d'arbre à pain », gouache, encre, crayon sur papier, *in* Tilesius 1803-1806 : 81.

Tilesius consigne le nom de l'arbre à pain sous la forme *Temumei*, alors que Lisiansky relève, correctement, *tumu-mei*, cf. Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français.

Figure 4.3. Georg Langsdorff, [Fougères de Nuku Hiva], *Polipodium grossum*, in Langsdorff et Fischer 1810 : pl. 8.
Syn. *Polypodium phymatodes* à présent *Microsorium grossum* ; nom vernaculaire *papa moko* (plante médicinale).

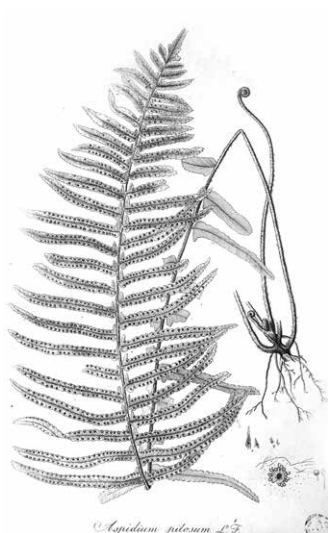


Figure 4.4. Georg Langsdorff, [Fougères de Nuku Hiva], *Aspidium pilosum*, in Langsdorff et Fischer 1810 : pl. 16.
Syn. *Nephrolepis hirsutula*, nom vernaculaire 'au tapa mei (plante médicinale).

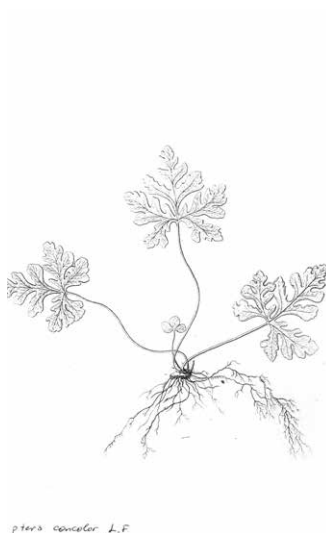


Figure 4.5. Georg Langsdorff, [Fougères de Nuku Hiva], *Pteris concolor*, in Langsdorff et Fischer 1810 : pl. 21.
Syn. *Doryopteris concolor*, à présent *Cheilanthes concolor* ; nom vernaculaire 'au makamaka.

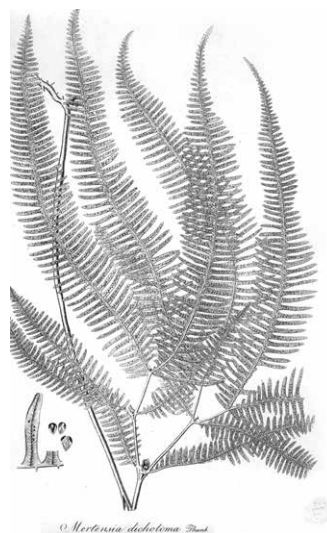


Figure 4.6. Georg Langsdorff, [Fougères de Nuku Hiva], *Mertensia dichotoma*, in Langsdorff et Fischer 1810 : pl. 29.
Syn. *Mertensia dichotoma*, nom vernaculaire hue iki.

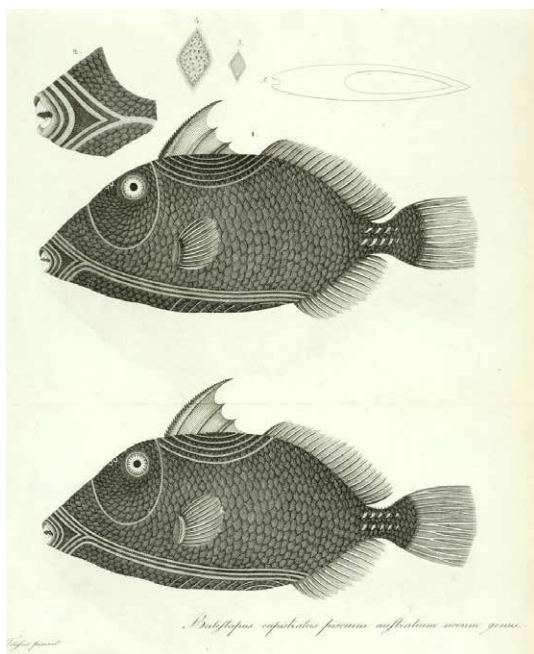


Figure 4.7. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, « *Balistapus capistratus* » [Baliste strié], in Tilesius 1820a : pl. IX.
Syn. *Balistapus tilesius*, *Balistapus undulatus*, etc. ; nom vernaculaire à Nuku Hiva humu koniho.

Figure 4.8. Ignaz Sebastian Klauber d'après Wilhelm Tilesius, « [Balistapus, « baliste »], gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XX.

Tilesius donne pour ce poisson le nom koauhui, dans le texte russe koakui. Le dictionnaire de Dordillon (1904 : 160) indique pour ko'ao : tatouage de l'intérieur de la

main et des doigts ; poisson (espèce de). Tilesius publia plusieurs articles portant sur l'étude de ce poisson, rédigés en latin (Tilesius 1820a) et en russe (Tilesius 1821).

Fig. 4.10.

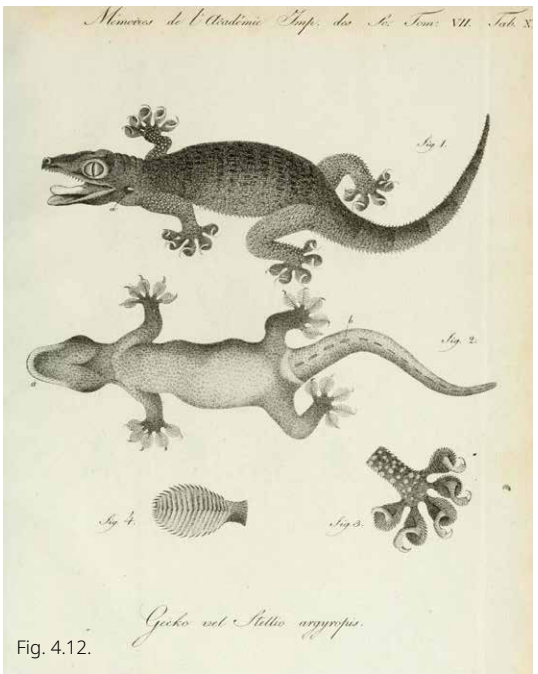
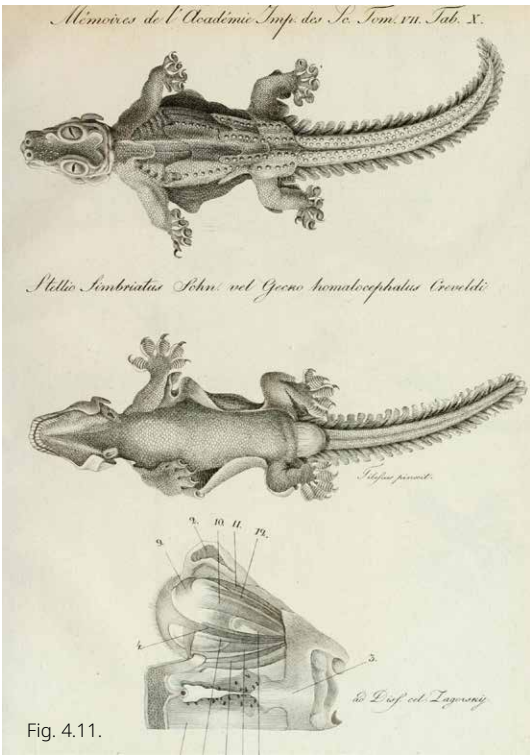




Fig. 4.13.

Figure 4.9. Wilhelm Tilesius, « Huître nacrère », aquarelle, in Tilesius 1804-1810 : 70/TIL.
Nom scientifique *Pinctada margaritifera*, nom vernaculaire *uhi*.

Figure 4.10. Wilhelm Tilesius, « *Cancer homarus*. [...] La langouste émeraude... une nouvelle espèce du Pacifique sud », aquarelle, encre sépia, pinceau, croquis au crayon et à la plume, in Tilesius 1804-1810 : 71/TIL.
En marge du dessin de cette langouste, Tilesius note qu'elle fut « apportée par le roi qui la lui a vendue » au jour de leur arrivée. Nom scientifique *Panulirus homarus*, nom vernaculaire *uka one*.

Figure 4.11. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, [Gecko] « *Stellio fimbriatus* » [platydactyle homalocéphale], in Tilesius 1820b : pl. X.

Figure 4.12. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, « Gecko ou *Stellio argyropis* », in Tilesius 1820b : pl. XI.
Tilesius donne le nom nukuhvien *kaka* [sic, pour *kaka'a*] de ce *Gehyra oceanica*, ou gecko océanien. Il les décrit tous deux (fig. 4.11, 4.12), en latin, dans son article (Tilesius 1820b).

Figure 4.13. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, « Colombe de montagne de Nuku Hiva et perruche *Pigidi* », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XVII.
À gauche gallicolombe des Marquises, *Gallicolumba rubescens*. À droite, *Vini ultramarina*, lori des Marquises ; nom vernaculaire *pihiti*.

Deuxième jour : Découverte

26 avril (8 mai) 1804

Le regard du Naturaliste, le regard Royal

Le jour suivant, l'idylle se poursuivait. Shemelin, le subrécargue, consigne dans son journal :

À l'aube du 26^e jour, alors que le soleil n'avait pas encore fait son apparition derrière les pics élancés de l'île, et que seuls les oiseaux commençaient à gazouiller, le concert des voix fortes d'une centaine d'aimables indigènes autour du bateau nous tira de notre sommeil et annonça leur deuxième arrivée. Nous avons constaté avec joie qu'ils avaient apporté beaucoup d'autres produits locaux... et nous avons commencé le troc. Nous avons passé la journée entière à acheter davantage de noix de coco, de bananes et de fruits à pain (1803-1806 : 121 v^o-122).

Cette activité autour du bateau devint une habitude quotidienne des habitants de l'île. Espenberg rapporte :

Beaucoup d'entre eux nageaient vers le bateau dès le petit matin, munis de leur déjeuner constitué de noix de coco qu'ils mangeaient dans l'eau, et s'en retournaient à terre tard dans la soirée. D'autres avaient les bras chargés de différents articles qu'ils souhaitaient échanger avec nous, ou qu'ils s'étaient procurés grâce à nous. Ils les tenaient au-dessus de l'eau et nageaient pendant plusieurs heures, juste avec les pieds (1805c : 12).

Les prouesses aquatiques des Nukuhiviens étonnèrent les Russes : « Je vis de mes propres yeux des enfants, ayant entre 6 et 8 ans, et des hommes âgés de 50 ou 60 ans qui nageaient autour du navire des heures entières » rapporte Tilesius (1806b : 103) qui était d'avis que « ces insulaires pouvaient être qualifiés de véritables amphibiens tant ils pouvaient vivre, aussi longtemps et librement, dans l'eau que sur terre. » Cette aisance, dans l'eau, se révéla être un atout majeur pour lui, et les autres naturalistes, car « ils pêchèrent pour nous les espèces marines les plus extraordinaires, et les plus rares, qu'ils pouvaient aisément capturer en quelques minutes » (1821 : 185). Parmi les découvertes de Tilesius figure le *Balistapus tilesius* (fig. 4.7) objet d'un article détaillé dans les *Proceedings* de l'Académie des Sciences de Russie où il décrit la façon dont il constitua sa collection sur la faune marine ; il en tira également une publication. Il y exprime sa reconnaissance à Robarts et Kabris grâce à qui il fut possible de réunir de nombreuses données d'Histoire naturelle fournies par les habitants de l'île (1813 ; 1821 : 185-187).

Comme nous l'avons vu, c'est Robarts qui se chargea des nécessaires arrangements qui permirent aux naturalistes de parcourir la côte en toute sécurité. Il expliqua aux habitants le but de leur expédition et exigea d'eux qu'ils respectent leur vie privée. Pour leur propre sécurité, Langsdorff et Tilesius mirent de côté leurs différents pour se lancer dans des marches à travers les vallées en compagnie du « Major Friederici », comme l'appelait Langsdorff (Langsdorff 1993 : 71). Espenberg dut rester à bord pour veiller au troc, selon le souhait de Krusenstern. Quant au naturaliste Brykin, il ne s'aventura qu'une fois à terre. Ratmanov remarqua que « pour collecter des plantes de l'île, certains naturalistes s'aventurèrent, assez loin, à deux ou même seul. Ni eux, ni nous, ne firent l'objet d'offense quelconque de la part des insulaires » (1803-1805a : 46 v°). L'astronome Horner reconnaît qu'« au début, nous voulions établir notre observatoire à terre, mais l'Anglais, qui connaissait mieux ces gens, nous en dissuada en invoquant des raisons convaincantes. » Horner, qui paraît à l'aise dans ses contacts à terre, constate néanmoins que : « Ce sont des créatures inattendues, de véritables enfants de la nature qui peuvent être dirigés aisément par la rigueur et l'humour. Il faut juste les conforter dans une sensation de [relative] impuissance » (1805 : 152-153). Langsdorff, dans ses commentaires botaniques, admet leurs craintes : « Les habitants de ce petit archipel étant anthropophages et très féroces, nous ne pouvions pas employer assez de précautions. On ne pouvait faire des courses dans l'intérieur de l'île qu'en nombreuse société, et pourvu d'armes ; aussi chaque fois on était extrêmement gêné et l'on ne pouvait ramasser que ce qui se trouvait précisément sur le chemin » (Langsdorff & Fischer 1810 : 2)¹. Toutefois « Le vocabulaire de l'île de Nuku Hiva » de Langsdorff donne la preuve de moments plus sereins. Outre les termes classiques pour désigner les parties du corps, les animaux, les plantes, les objets, etc., il évoque les naturalistes à l'œuvre en train d'établir le contact : « Comment t'appelles-tu ? », « Se saluer nez contre nez »², « Nous voulons être amis » ; ou s'attachant à surmonter l'appréhension des habitants : « Avoir peur », « Je n'ai pas peur », « approcher » ; en train de solliciter des informations : « Qu'est-ce que cela ? », « Dis-moi le nom du pays », « Que fais-tu ? », « Montre-moi », « Chante quelque chose » ; appréciant l'hospitalité : « Ouvre la noix de coco », « Donne-moi quelque chose à boire », « Prends un éventail pour te rafraîchir » ; en pleine exploration avec un guide du pays : « Suis-moi », « Descendre », « Grimper », « Arriver », « Ne faites pas de bruit ! », « Attrape-le moi ! ». Il diffère du vocabulaire de Lisiansky davantage orienté vers le troc et la communication à bord. Il présente des expressions que Lisiansky n'osa pas inclure : « Aimer une femme », « Dormir », « Dors avec moi ! » (Langsdorff 1993 : 115-128 ; cf. Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français). Le privilège du regard du naturaliste !

1 Langsdorff tient probablement à indiquer, ici, que lorsque les naturalistes se déplacèrent avec la délégation russe, sous escorte armée comme lors de la visite au *mē'ae*, ils ne purent se détacher du groupe pour collecter des échantillons, ce qui n'était pas le cas, sans doute, lorsqu'ils le firent avec leur guide local. Espenberg quant à lui, utilise le terme allemand *ohnmacht* au sens de « sans moyen de nuire ».

2 À la polynésienne : *hoki* dans l'archipel, *hongī* chez les Maori. Fleurieu, lors de l'escale de Marchand à Vaitahu (1797-1800 I : 54) raconte : « Une multitude d'Insulaires, de l'un et de l'autre sexe, rassemblés sur la grève de l'Anse du Nord où le canot aborda, les reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Un vieillard, qu'ils présumèrent devoir être un des Chefs du canton, frotta très-gravement, et à plusieurs reprises, son nez contre le leur ; et l'on sait que, chez quelques-unes des Peuplades des îles situées dans le *Grand Océan*, ce signe de bienveillance... est le signe employé pour saluer ceux qu'on reconnaît pour ses amis... ».

La matinée de Krusenstern commença de manière inattendue : « La famille royale, dans sa totalité, ne manqua pas de venir à bord dès sept heures du matin. Je les menai tous à ma cabine pour leur faire un cadeau. Un portait à l'huile de ma femme les frappa particulièrement et ils se tinrent devant, un long moment, manifestant tous les symptômes de leur plaisir et de leur surprise, se montrant les uns aux autres ses cheveux bouclés qu'ils considéraient d'une grande beauté » (1813c : 117). Tandis que lors de sa visite de la veille, Kiatonui avait narcissiquement posé devant le miroir, aujourd'hui l'attitude des hommes de la famille royale reflétait étrangement celle des Russes face aux femmes du pays. Tout comme Krusenstern avait dévoré des yeux l'« enfant parfaite » engagée dans une relation sexuelle, à présent les indigènes, nus et tatoués, dévoraient des yeux le portrait de son épouse qui leur faisait face, « avec tous les signes du plaisir ». Dans son journal resté inédit, Krusenstern est encore plus explicite sur les réactions de ses visiteurs : « ils dirent que s'ils avaient connu une telle femme, auparavant, ils n'auraient plus porté d'intérêt à leurs propres femmes » (1804a : 40). Krusenstern n'avait pu détacher son regard la veille, et ce jour-là, prenant manifestement plaisir et fierté à cet étalage, il ne les arrêta pas. Bien au contraire, il accepta de leur rendre la visite, chez eux, pour rencontrer leurs femmes. Il se pensait encore un observateur détaché et à l'abri des tentations du monde de Nuku Hiva.

En visite chez Kiatonui : tabou(s) et protocole local

Ce matin-là, Krusenstern pu appliquer, pour la première fois, le fruit de ses lectures sur les usages polynésiens. Afin de tenir les habitants éloignés du navire lors de la visite à terre, ils « tirèrent des coups de canon et hissèrent un pavillon rouge, déclarant le navire tabou, et tout commerce cessa immédiatement. » Dans une note de bas de page, il ajoute : « Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer le mot *tahbu* [tabou], suffisamment connu grâce aux voyages du Capitaine Cook » (1813c : 117). Les Nukuhiviens comprirent le message et restèrent à distance du navire, mais à contrecœur. En dehors de ce tabou spécifique interdisant toute visite à bord, Krusenstern imposa un tabou général « à la venue de tous les habitants sur le navire, excepté ceux qui amèneraient des porcs », indique Espenberg. Selon Löwenstern, il dura deux jours et fut levé au quatrième. Un autre tabou fut imposé tous les soirs ; un coup de canon était tiré pour indiquer que le navire était interdit pour la nuit – exception faite des femmes, comme nous l'avons vu – et toutes les activités alentour devaient cesser (Espenberg 1805c : 13 ; Löwenstern 2003a : 95, 108).

En réalité, la notion de *tapu* – que les Russes avaient apprise des voyages de Cook, et qu'ils avaient utilisée avec succès – recouvre des implications sociales plus complexes. N. Thomas souligna la confusion due « au transfert à l'est de la Polynésie, de notions de *tapu* essentiellement originaires de Polynésie occidentale et connues, en Europe, à travers les publications des Voyages de Cook. » Alors que dans le Pacifique occidental, le *tapu* se rapporte le plus souvent à des interdits – et les navigateurs russes dans les exemples donnés l'interprétaient comme tel –, aux Marquises « L'interdiction [sur la collecte, les récoltes, etc.] s'appelait *rahui* ou *'ahui* et différait du système du *tapu* au sens large » (Thomas 1990 :

205)³. Les jours qui suivirent, l'interprétation russe d'un tabou appliqué aux lieux ou actes prohibés se développa au point qu'Espenberg pu dire : « *Taaboo* est le mot magique qui, ici, rassemble toutes les lois religieuses, politiques et morales » (1805c : 12). En apprenant ces plus larges implications, Langsdorff se désola : « Si Roberts et Cabri avaient été éduqués, nous aurions probablement pu rassembler de plus amples informations sur le sujet » (1993 : 86). Shemelin perçut aussi la profondeur de cette notion : « Le mot *taboo* est sacré pour tous les habitants de l'île, et chacun le vénère avec effroi et déférence ; la cause en est leur religion » (1816 : 129). Ratmanov, observant des arbres frappés par un interdit⁴ explique : « Si un habitant de l'île est en colère après un autre, il tente de le punir en plaçant un tabou sur son arbre fruitier ou sur son cochon ... Il ajoute que l'arbre ou l'animal est habité par l'âme d'un humain » (cf. Arbre *tapu*, fig. 10.12). Il en tira une conclusion inattendue : « Vous les gens dits civilisés ! ... Vous vous entre-tuez, ou vous vous mutilez les uns les autres pour une bagatelle. N'ayez pas honte de suivre l'exemple de sauvages qui respectent davantage l'homme que vous » (1803-1805a 24 v° – 25 ; v. 1808 : 15). Les navigateurs rassemblèrent de riches données sur les caractéristiques générales du tabou et sur son application pratique dont certains aspects seront abordés par la suite.

Aux environs de dix heures, un groupe constitué de Krusenstern, Rezanov et de la plupart des officiers, quitta le navire. Une visite à terre, loin de la sécurité du navire, était toujours un défi pour les parties en présence. Des membres de la famille de Kiatonui avaient déjà fait l'expérience d'être retenus en otages, à bord de navires, pour assurer le retour, sain et sauf, de visiteurs. Les Russes n'appliquèrent pas ce stratagème mais se déplacèrent bien armés : « À cette fin, je pris un canot pour accompagner ma chaloupe sur laquelle tous les hommes étaient armés, au même titre que les officiers : les premiers avec une paire de pistolets et un sabre, six autres avec des armes à feu » (Krusenstern 1813c : 118). Malgré les deux coups de fusils – tirés par Ratmanov, resté à bord, pour saluer le départ des embarcations –, il régna une atmosphère bon enfant : « Tandis que nous étions en train de descendre la chaloupe, et de ramer, ceux qui nageaient autour de nous criaient tous « *Vagina* ! » » (Ratmanov 1803-1805a : 40), il devait s'agir de « *Wahina* » pour *vehine*, femme ! Les souvenirs de la nuit précédente étaient encore bien présents. Espenberg poursuit : « Après avoir débarqué avec difficulté en raison de vagues déferlantes, les habitants nous entourèrent avec toutes sortes de marques de joie ; ils couraient autour de nous en chantant et en dansant tandis que l'oncle paternel de Keatonui, toujours désigné cependant comme son père, les disciplinait avec un long bâton sans jamais, toutefois, en frapper aucun » (1805c : 9) (fig. 4.14 – 4.16).

3 N.d.A. : cf. également *Disentangling Tapu* (Thomas 1990 : 60-73) et *Tapu and kabui in the Marquesas* (Ottino-Garanger, Rigo & Tetahiotupa 2016 : 43-78).

4 Il s'agit ici d'un *tapu* alimentaire. Les « Notes géographiques et historiques » du Père Chaulet (Archives de la Mission, Taiohae, mss. de 1879 : 96, 191) éclairent cet aspect : « Quand les Marquisiens veulent défendre de monter des cocos sur une terre, ils attachent à un cocotier, de cette terre, soit un morceau d'étoffe indigène, soit un bout de feuille de cocotier à laquelle ils suspendent un coco. Ils en agissent de même quand ils veulent défendre de prendre des fruits à pain et quand ils veulent défendre de pêcher dans quelque endroit, ils plantent sur l'endroit même une longue perche ornée de banderoles. Quand ils veulent défendre de chasser des cochons dans un endroit, ils mettent une feuille de cocotier sur une pierre, près du chemin et ils la couvrent d'une autre pierre, afin qu'elle ne soit pas emportée par le vent. Telles sont, dans tout l'archipel, les affiches marquisiennes qui s'appellent '*ahui*', en langue du pays... Lorsqu'un chef veut empêcher ses sujets d'exporter du *ma* dans un autre district, il sacre les voies de terre et de mer à la tête de quelque chef important et, dès lors, les communications sont interdites, ou *tapu*. Pour faire cesser ce *tapu*, il faut offrir un cochon aux dieux... ».

« Le lieu d'atterrage »



Figure 4.14. Wilhelm Tilesius, « Atterrage par forte houle. Noahiwah 12 mai 1804 », gouache, in Tilesius 1803-1806 : 76.



Figure 4.15. Hermann Löwenstern, « Le lieu d'atterrage », aquarelle, in Löwenstern 1803-1806 : 80.



Figure 4.16. Bâton de commandement (*tokotoko pioò*). Collection de l'expédition Krusenstern, Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie, Saint-Pétersbourg : 736-175.

La gouache de Tilesius montre l'atterrissage dans la partie occidentale de la baie de Taiohae, près de l'îlot Motu Nui. L'aquarelle de Löwenstern dépeint l'endroit habituel d'atterrissage en vue de la rivière Vaitu, au nord-est de la baie. Le grand Nukuhivien au *hami* rouge qui accueille les visiteurs Russes est sans doute Puakahu, oncle de Kiatonui. Le long bâton qu'il tient est probablement son bâton de commandement ou *tokotoko* ; tout homme ou femme de haut rang pouvait en posséder un. Surmonté d'une touffe de cheveux, il est plus précisément appelé *tokotoko pioò*. D'après Langsdorff ce serait ceux « tressés, d'ennemis tués » (1993, 2 : 263). L'expédition en collecta plusieurs. L'un d'eux intégra la collection impériale de l'Arsenal. Il fut probablement donné à l'Empereur par Krusenstern.



Alors que Kiatonui était encore jeune, son père avait péri en mer et le frère de son père, Puakahu, selon les usages épousa la mère de Kiatonui, Putaha'e ; noms que R.C. Suggs traduit par « Cape de fleurs » et « Porte de la maison » (2008 : 1). Cet « oncle paternel » est souvent évoqué par les Russes car il se rendait plusieurs fois par jour sur le navire pour faire du troc. Tilesius le décrit comme « un homme plutôt âgé, mais encore très vif, et premier guerrier de la vallée. Un bandage sur l'œil couvrait une blessure récente reçue lors du dernier affrontement. Il était plutôt grand, peu loquace, mais se déplaçait avec une telle vivacité que réaliser un portrait exact de lui était impossible » (1804 : 13 ; 1806b : 108-109). Krusenstern considérait que « les traits de son visage exprimaient les marques d'un caractère intrépide et déterminé » (1813c : 118), tandis que Rezanov remarqua le respect dont il jouissait parmi les habitants (1825, n° 66 : 74). Shemelin nota de son côté quelques anecdotes : « Ils disent que sous le précédent roi de la baie de Taio-Goe, père de l'actuel roi Katanove [Kiatonui], les guerres avec leurs voisins étaient plus fréquentes. Ils disent que c'était à cause de son goût pour la cervelle humaine. Il est toujours vivant et, bien que septuagénaire, il est si alerte, brave et courageux, qu'il participe encore aux combats » (1816 : 136). Ce grand et vieil homme ne peut malheureusement pas être identifié dans l'iconographie conservée.

Guidé, pour ses cinq cents derniers pas, par cet oncle, Krusenstern raconte qu'ils furent cérémonieusement introduits dans :

Un bâtiment long et étroit dans lequel la mère du roi, et toute la parentèle féminine, était alignée, assise, et semblait nous attendre... Je dus m'asseoir au milieu de ces altesses royales qui m'examinèrent toutes avec beaucoup de curiosité tenant, chacune à leur tour, ma main serrée dans la leur et ne la lâchant que pour examiner mes vêtements, les broderies de mon uniforme, mon couvre-chef, etc. Il émanait d'elles une telle sincérité que je me sentis disposé, au plus haut point, en leur faveur et leur offris quelques boutons, couteaux, ciseaux et autres babioles que j'avais emportés ; mais elles ne semblèrent pas y prendre autant de plaisir que je l'escomptais et paraissaient beaucoup plus occupées, par nous-même, que par nos cadeaux (1813c : 118 – 119).

Voici que Krusenstern, l'observateur, se trouve observé à son tour et, contre toute attente, apprécie l'expérience. L'« invisibilité de l'homme impérial », pour reprendre une formule de Lee Wallace, était au bord du naufrage. Aussi critique que sera par la suite Krusenstern, envers Kiatonui, la sincérité et la naïveté des femmes gagnèrent manifestement son cœur. Dans son journal, où il s'ouvre plus que dans le texte publié, il note qu'il a quitté ces « *royal ladies* » à regret et admet avoir ressenti une étrange sensation : « J'assistai à tant de choses nouvelles et étonnantes autour de moi que je ne pus me concentrer longtemps sur quoi que ce soit » (1804a : 40 v° – 41).

Après avoir visité leur demeure principale, Krusenstern poursuit : « Le roi, accompagné de tous ses parents, nous mena vers un autre bâtiment à environ cinquante pas du premier et destiné aux repas » (1813c : 119-120). Espenberg précise : « Il nous dirigea alors vers une maison attenante, mais elle était tabou (*taabooed*) et nul indigène ne put nous suivre. L'endroit où elle se dressait était surélevé et pavé de pierres » (1805c : 9). Krusenstern observe que « Des nattes furent immédiatement

étendues sur lesquelles nous nous assimes, et nos hôtes semblaient si réjouis de nous avoir parmi eux qu'ils ne savaient plus de quelle manière manifester leur satisfaction. L'un alla chercher des noix de coco, un deuxième des bananes, un troisième de l'eau, tandis que plusieurs d'entre eux se mirent assis pour nous éventer » (1813c : 120). Il supprima, du texte publié, la référence au fait qu'il fut honoré d'être éventé par Kiatonui lui-même, comme son journal le mentionne. Kiatonui rendait avec toute l'hospitalité requise, l'invitation pour le thé de la veille et les gâteries de sucre.

À la découverte de la structure sociale de *Nuku Hiva*

Pour les Russes, c'était le début de l'exploration de ce monde complexe que constituait l'organisation sociale de Nuku Hiva. En quittant l'île, dix jours plus tard, ces hommes de mer seront à même de porter quelques avis sur le sujet. Leurs conclusions seront non seulement étayées des explications de Robarts et Kabris mais aussi de leurs propres observations.

À l'époque de l'escale russe, la baie de Taiohae était très peuplée. D'après les estimations de Robarts, le nombre de guerriers était de huit cents, ce qui suppose que la population totale soit d'environ deux mille quatre cents personnes. Krusenstern considéra ce chiffre d'un tiers trop élevé (1813c : 117). Tilesius estimait le nombre d'habitants à mille quatre cents, répartis dans une centaine d'habitations (1804 : 3). Shemelin, en s'appuyant sur Robarts, mentionne quant à lui mille deux cents hommes vivant sur le domaine de Kiatonui (1816 : 129-130). Le microcosme de Taiohae, habité par les Tei'i organisés en cinq clans, occupait les vallées de la caldeira, formant la baie et cernée des hautes parois des crêtes. N. Thomas, dans son étude de la structure sociale de Taiohae, souligne :

Cette réalité géographique avait des conséquences sociales car les quatre ou cinq groupes de la vallée, composant la grande tribu des Tei'i, avaient une position ambiguë, entre sous-tribu soumises et groupes autonomes. En certaines occasions il apparaît nettement qu'un chef unique pouvait être reconnu comme chef principal de plusieurs sous-tribus, alors que dans d'autres cas, de plus petits groupes avaient leurs propres *haka'iki* (1990 : 37).

À la fin du XVIII^e siècle, Kiatonui, héritier de deux familles prépondérantes de chefs et de prêtres de la vallée, fut reconnu comme *haka'iki* principal de toute la vallée et comme « chef plus grand que tout autre dans l'île », d'après Crook (2007a : 132). Denning mit en lumière le fait que « Keattonnue n'avait pas hérité de ses propriétés et titres en vertu d'une stricte primogéniture, mais par ajustements de cette règle aux réalités du pouvoir politique » (Denning in Robarts 1974 : 327, 329).

Le système marquisien de chefferie était relativement complexe. Il n'est pas surprenant que Crook ait écrit sur ce point que : « les classes auxquelles appartiennent les insulaires ... sont nombreuses, contraignantes et indispensables » (2007a : 53 ; ed. française 51). L'absence de rigidité de la structure sociale, et souvent d'attributs visibles du pouvoir tels que vêtements ou ornements, mena à des confusions dans les observations des voyageurs russes. Ils considérèrent l'autorité marquisienne en étant tributaires, aussi, de leur propre expérience et attitude face au pouvoir : un pouvoir,

issu d'une société où la hiérarchie sociale était stricte, et dirigé par un autocrate de droit héréditaire et divin.

Les contacts permanents des Russes avec Kiatonui, sa famille, sa « cour » et son entourage, fournirent toutefois un excellent avantage à leurs observations. La question de l'étendue du pouvoir du « roi » était centrale pour eux, et sur ce point tous s'accordaient sur le fait qu'il était de nature limité : « La forme du gouvernement est tout sauf monarchique ; le roi ne peut se distinguer du plus simple de ses sujets, ni par son costume, ni par ses ornements ; ils rient à ses ordres » (Krusenstern 1813c : 165) ; « C'est juste l'ombre d'un roi » (Tilezius 1806b : 107) ; « À moins que les ordres du Roi... ne soient pour le bénéfice de tous, ils ne sont pas suivis » (Shemelin 1816 : 130) ; « Quant au pouvoir du Roi, bien que son autorité ait le titre de royal, il ne peut émettre le moindre ordre, absolu et impérieux, sans le consentement de son peuple » (Korobitsyn 1952 : 156) ; « Bien que leur dignité royale soit, en apparence, plus fictive que réelle, ils jouissent de grands privilèges » (Lisiansky 1814 : 80).

Sans pouvoir nier le rôle important du « roi » dans la hiérarchie sociale, leurs explications et leurs attitudes face à cette situation furent assez différentes. Les Occidentaux : Krusenstern, Tilesius, Langsdorff, se focalisèrent sur l'assise matérielle du pouvoir royal. Langsdorff écrit par exemple :

Ce dirigeant, qualifié de « roi de la vallée », possède et a probablement hérité de beaucoup d'arbres à pain, de cocoteraies et de bananeraies. Il en résulte qu'il est en position de pouvoir nourrir beaucoup de monde. Pour cette raison, ceux-ci se sont placés sous sa protection, mais de façon telle que chacun conserve son libre-arbitre (1993 : 86).

Les Orientaux, de leur côté, mirent en avant une base plus abstraite, comme le rang dans une succession héréditaire (Gédéon, Lisiansky, Korobitsyn), la croyance en la nature sacrée du pouvoir royal (Gédéon, Shemelin) et le plus remarquable de tous, l'amour et le respect que portent les sujets à un souverain qui assure leur bien-être (Shemelin, Lisiansky, Ratmanov). Shemelin relève par exemple :

Et bien que ces souverains n'aient pas le pouvoir de punir leurs sujets pour une quelconque faute, ils sont considérés comme sacrés. [Leurs sujets] les aiment, et quand les rois sont en danger en période de guerre, ou autre calamité, ils les protègent de la mort. Le tabou du roi est également sacré et les rois, avec l'assistance des prêtres, se servent du tabou pour faire exécuter leurs ordres pour eux-mêmes et pour le bénéfice de tous (1816 : 130).

Tous les Russes notèrent que le paysage de Nuku Hiva, fait de vallées montagneuses, détermina la structure tribale de la population : « Tous les habitants de l'île sont divisés en autant de royaume qu'il y a de baies, et ils se querellent les uns avec les autres », écrit Ratmanov (1803-1805a : 44 v°). Shemelin tente de présenter sommairement la société de Nuku Hiva, au sein d'une tribu, en la décrivant de manière assez précise :

~ Baie de Taiohae ~



Figure 4.17. Hermann Löwenstern, « Baie de Taiohai [sic] ou Port Anna Maria », crayon et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 88.

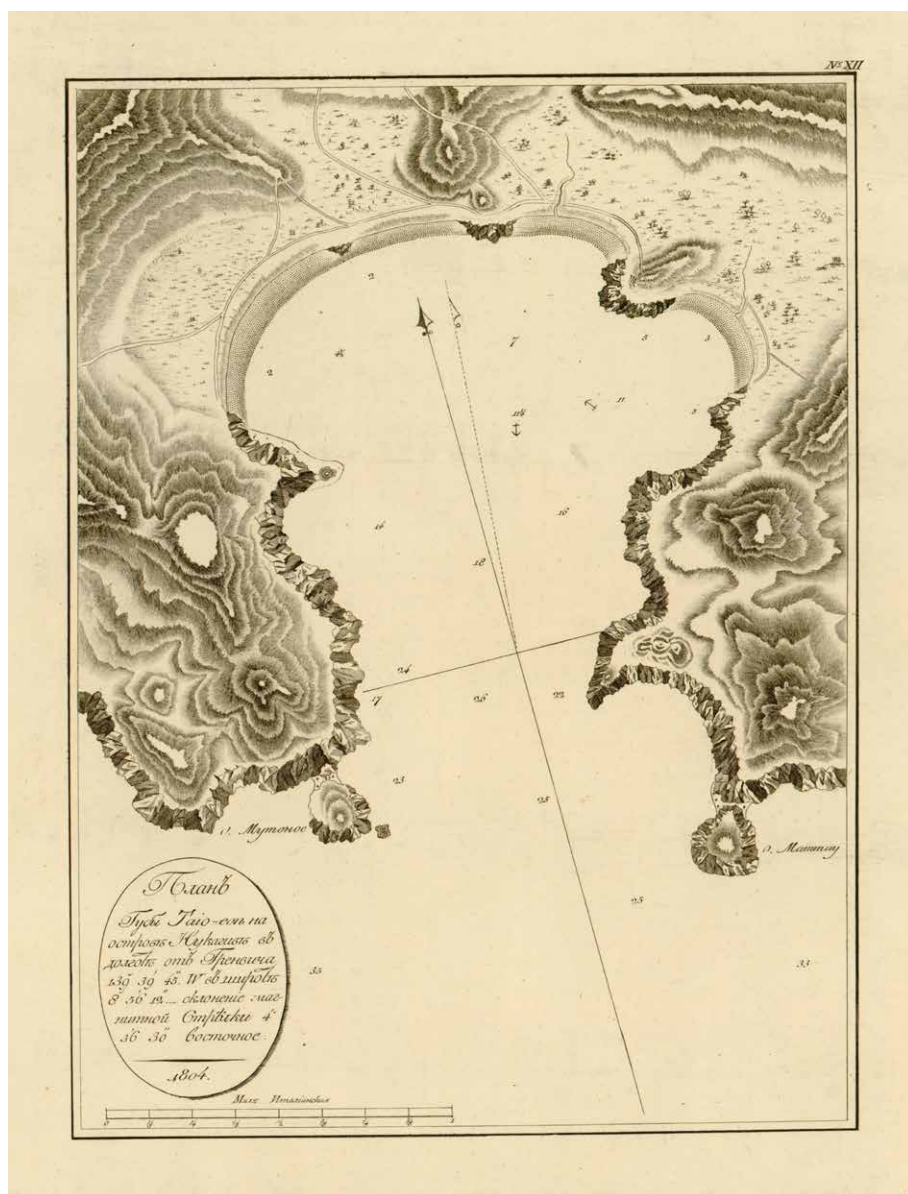


Figure 4.18. Gravure d'après Bellingshausen et Krusenstern, « Plan de la baie de Taiogoe à Nukagiva », in Kruzenshtern 1813b : pl. XII.

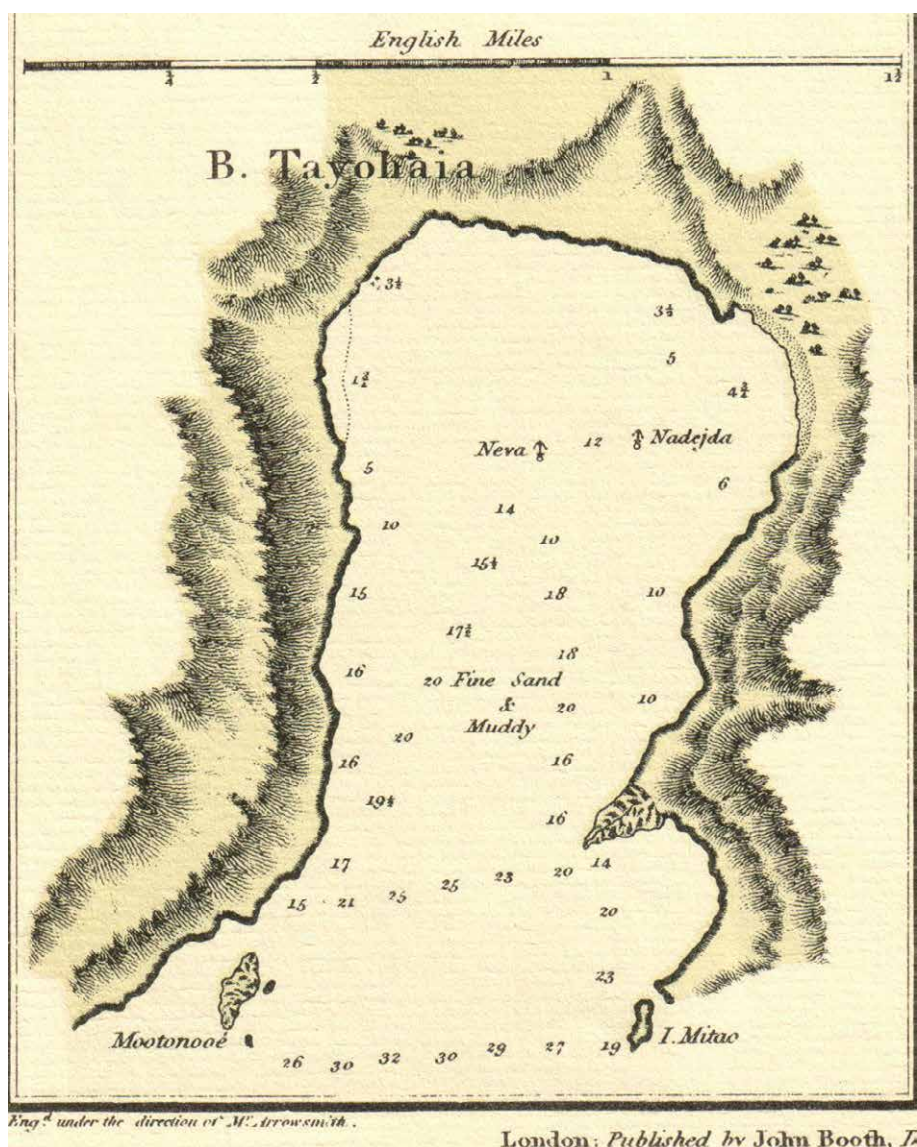


Figure 4.19. Gravure recolorée d'après les relevés de Lisiansky, « B[aie] de Tayohaia », in Lisiansky 1814.

Ces cartes indiquent les positions d'ancrages des navires. La carte de Löwenstern donne l'emplacement de la demeure de Kiatonui et de l'aiguade près de la rivière Vaitu. La carte de Krusenstern montre le cheminement des Russes pour se rendre à la demeure de Kiatonui et au *me'ae*. La carte de Porter, venu à Nuku Hiva en 1813-1814, indique l'emplacement de la demeure de « Gattenanna » (sic, Kiatonui) et d'autres propriétés le long de la rivière principale de la vallée.

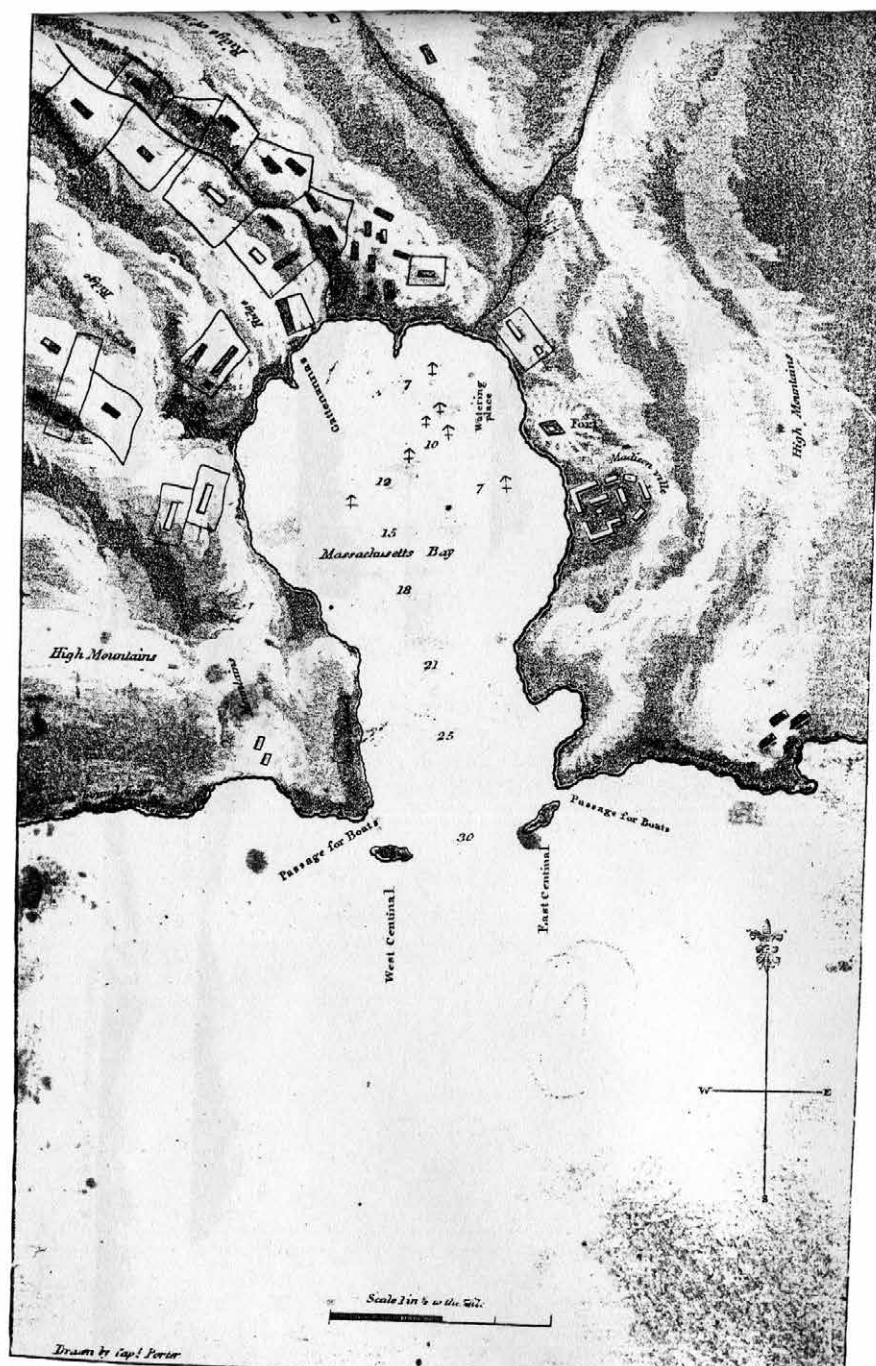


Figure 4.20. David Porter, Baie de Taiohae, in Porter 1815, vol. 2.

Le peuple de la baie de Taiohae est divisé en trois classes sociales. La première est la classe la plus élevée, supérieure par la naissance, les fonctions ou la descendance royale. La deuxième est constituée par les prêtres, et est issue de la première, tandis que la troisième est formée des gens ordinaires. Trente hommes de la classe supérieure forment le conseil du roi, servent comme chefs de guerre et l'assistent dans la charge politique de gouvernance du peuple (1816 : 130).

Il remarqua aussi que dans le système de propriété familiale des terres, les nombreuses rivières et ruisseaux qui irriguaient les vallées de Taiohae séparaient les terrains de chaque famille « sans empiéter sur le territoire des autres » (1803-1806 : 135). Lisiansky constate que les insulaires tenaient leur terre soit par succession, soit par acquisition. Il note également une différence marquée entre riches et pauvres ; parmi ces derniers, certains étaient, selon lui « d'une extrême pauvreté » (1812a : 136). Krusenstern avait un autre point de vue, considérant que la « beauté personnelle » des Nukuhiviens ne se limitait pas à la noblesse, comme dans d'autres sociétés océaniques, car tous avaient accès aux ressources naturelles. Il pensait que « le Nukuhivien, jusqu'ici peu éclairé, ne reconnaît pas dans la personne de son roi un tyran à qui il doit sacrifier ses meilleures compétences, et capacités, sans oser prendre en compte sa propre protection, ou celle de sa famille » (1813c : 151-152).

Roi tyran pour Krusenstern, roi adipeux pour Tilesius et roi bien-aimé pour Shemelin : autant d'images différentes inspirées par la personnalité de Kiatonui et les réflexions sur le rôle de l'autorité qui, toutes, doivent quelque chose aux déductions tirées de leur expérience de voyageurs, associées à leur perception de l'autorité.

Derrière une « apparence nationale », des individus

Pour Tilesius, cette visite dans la demeure de Kiatonui fut le début de la réalisation d'une galerie de portraits de la cour de Kiatonui. Il écrit dans son journal : « J'ai dessiné très exactement [Kiatonui], son frère Puiennui..., son neveu Omau Dei, son fils Tamatoi et son guerrier, ou compagnon... Taputaya Mufau » (1804 : 3). La planche XV de l'*Atlas* de Krusenstern, publié en allemand, et intitulée « National Physiognomien aus Nukahiwa » (fig. 4.21, son intitulé russe évoque des « Visages nukuhiviens »), est une représentation de la « cour du roi » avec les principaux membres de sa famille dans leurs positions respectives. Bien que les portraits n'aient pas de légende individuelle, le carnet de croquis de Tilesius rapporte minutieusement les noms et les fonctions de ceux qu'il dessina ; ces notes sont complétées de remarques dans son journal.

Dans son travail, sur cette planche et d'autres, Tilesius chercha à concilier deux approches : celle de l'artiste et celle du naturaliste. Il s'attela au portrait des individus qu'il rencontra et dont il dit fièrement dans son journal : « Mes compagnons de voyage, qui connaissaient ces gens aussi bien que moi, s'accordent à dire que j'ai dessiné leurs visages avec fidélité » (1804 : 3) ; Krusenstern salua « le grand talent de Tilesius, capable, non seulement de reproduire fidèlement ses modèles, mais aussi de traduire de façon saisissante le caractère de la personne dépeinte » (1812 : III). Mais Tilesius se devait aussi de réaliser, pour l'*Atlas*, des images de nature anthropologique, conformément aux attentes scientifiques de l'époque : des portraits représentatifs de chaque peuple et de chaque race. Il était fier de ses réalisations en la matière, vaste réflexion développée



Figure 4.21. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius : « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée in Kruzenshtern 1813b : pl. XV.

sous l'influence de Blumenbach autour de la notion de « physionomie nationale ». Il indique à ce propos qu'il s'intéressait particulièrement aux traits et expressions du visage, à la couleur de la peau, à la forme de la tête et à ses diverses composantes (Tilesius s.d. : 1). En représentant les Japonais par exemple, comme l'a démontré Frieder Sondermann (2002a), il fit preuve de cette double approche à la fois dans une optique d'artiste et de naturaliste. Il faut ajouter à cela que l'on attendait aussi de lui qu'il le fasse dans le style conventionnel néoclassique.

Il n'est donc pas surprenant que le dessin de « Kettenue » dans le carnet de croquis de Tilesius (1803-1806 : 70 v°, fig. 3.18) obéisse aux conventions classiques d'un travail anthropologique avec le portrait d'un membre typique, d'un groupe ethnique précis, plutôt que celui d'un individu en particulier. Ce dessin, destiné à devenir une gravure, correspond à la figure centrale de la rangée supérieure de la planche XV. Dans l'édition russe de l'*Atlas*, le graveur allemand, alors au service de la Russie Ignaz Sebastian Klauber, ajouta des motifs de tatouage sur l'épaule de Kiatonui qui sont absents du dessin de Tilesius ; ils étaient probablement censés contribuer à la majesté du « roi » (fig. 3.19). L'illustration diffère aussi, de façon notable, de l'aquarelle de « Kätenuä » par Löwenstern (cf. fig. 3.17), où l'aura de l'individu est bien réelle, mais où le tatouage est probablement moins « authentique ».

L'homme à la gauche de Kiatonui est son frère, que Tilesius nomme soit Puiennui, soit Pienui (Tilesius 1803-1806 : 72 v°, fig. 4.22), ce qui correspondrait à Puhinui : « Grande murène » selon la restitution proposée par R.C. Suggs (2008 : 1). Il est difficile

de dire avec certitude lequel il s'agit parmi les neuf frères de Kiatonui. Il se pourrait cependant, que ce soit ce « frère du roi » pratiquement évoqué par tous les Russes du voyage. L'examen de ces textes suggère qu'il venait immédiatement après Kiatonui dans l'ordre hiérarchique. Dès que la *Nadezhda* eut jeté l'ancre, « le frère du roi » fut son premier visiteur. Peu après il visita le navire dans la suite de Kiatonui, et seuls lui et Kiatonui furent invités à prendre le thé dans la cabine du capitaine. Rezanov fit remarquer qu'ils étaient plus tatoués que les autres (1825, n° 65 : 394). Lisiansky mentionne aussi que « le frère du roi de Tayohaia avait épousé la fille » d'un chef voisin, à l'ouest de la vallée, et que cette union avait mis fin à la guerre entre les deux territoires (1814 : 80). À cela Tilesius ajoute que le « frère du roi » habitait dans la vallée située à gauche de Taiohae, par-delà les montagnes (1804 : 3). Si ceci est exact, il pourrait s'agir d'un plus jeune frère de Kiatonui : Tamate qui était le préféré de leur mère, d'après Crook. Elle « l'a doté d'un domaine, dans la vallée de Ouwaouka [Uauka], qui est plus vaste que la propriété personnelle du Chef [Kiatonui] ; il est aussi le chef de la classe des *mattatoetoe*... » (2007a : 134 ; ed. française *idem* : 136).

Un autre personnage en haut à droite, tout aussi important, est représenté en buste, vu de face : tête, épaules et poitrine. Le dessin original, dans le carnet de croquis de Tilesius, porte l'inscription « Omau Dei, neveu du roi de Nukahiwah », (1803-1806 : 72 v°, fig. 4.23). Il est possible de l'identifier à Moatei'i : l'époux de Tahatapu, une fille de Kiatonui, lui-même étant le fils d'un chef d'une vallée des Hapa'a plus qu'un « neveu du roi » [au sens strict]. Suggs traduit son nom par « Féroce » ou « Puissant assistant du grand prêtre » (2008 : 2). Tilesius dit de lui : « Le neveu du roi, dont... j'ai fait le portrait, était toujours habillé d'une natte en fibres tressées, au lieu d'étoffe » (1806b : 95). Krusenstern parle probablement de lui en remarquant : « Parmi eux, les nattes sont parfois utilisées et le gendre du roi, bien qu'il soit la seule personne à en porter, venait toujours à bord vêtu d'une natte de qualité très grossière » (1813c : 157). Il ajoute :

Une union heureuse a scellé la paix entre les habitants de Tayo Hoae et ceux d'une autre vallée de l'intérieur des terres, dont le roi se nomme Mau-day (ce qui signifie chef des guerriers). ...Il a épousé la fille de Kettenowee et, comme aucune guerre navale ne peut avoir lieu entre eux, ils vivent parfaitement en paix. Mau-day était presque toujours à Tayo Hoae et, pour Mau-ha-u [Ma'uhau] et Bauting [Pahutini], c'était le plus bel homme que nous ayons vu ; il figurait parmi nos visiteurs quotidiens (1813c : 169).

Krusenstern remarqua, dans son journal, que Moudey était âgé d'environ trente-cinq ans (1804a : 42 v°).

Fort heureusement, l'iconographie de Moatei'i n'est pas limitée aux seuls dessins de Tilesius et aux gravures qui en furent tirées. Je pense que ce bel homme fut le modèle du portrait, en pied, que Langsdorff publia dans ses *Remarques et observations...* (*Bemerkungen auf einer Reise um die Welt...*) sous le titre « Un habitant de l'île de

Nukahiva ». Il fait partie des plus célèbres portraits de Nukuhiviens tatoués (fig. 4.24). Langsdorff en fit le commentaire suivant : « Ce croquis est celui d'un homme d'environ une trentaine d'années dont tous les tatouages sont d'une très grande netteté. Au fil du temps, un motif est tatoué au-dessus d'un autre au point que les lignes se brouillent et que le corps entier ressemble à celui d'un nègre, comme c'est visible sur les bandes horizontales [passant] sur l'estomac » (1993, 2 : 261, pl. 7).

Moatei'i et suite de portraits



Figure 4.22. Wilhelm Tilesius, « Pienui [Puhinui], frère du roi Kettenue [Kiatonui] », gouache, encre, crayon sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 72 v°, en haut.



Figure 4.23. Wilhelm Tilesius, « Omau Dei [Moatei'i], neveu du roi de Nukahiwah », gouache, encre, crayon sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 72 v°, en bas.



Figure 4.24. Georg Langsdorff, « Un habitant de l'île de Nukahiva », lavis, encre. Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley, 1963.002 : 1006.



Figure 4.25. Hermann Löwenstern, Nukuhivien en pied, aquarelle et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 242 v°.



Figure 4.26. Wilhelm Tilesius [?], Nukuhivien s'apprêtant à lancer une javeline, aquarelle et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 93.

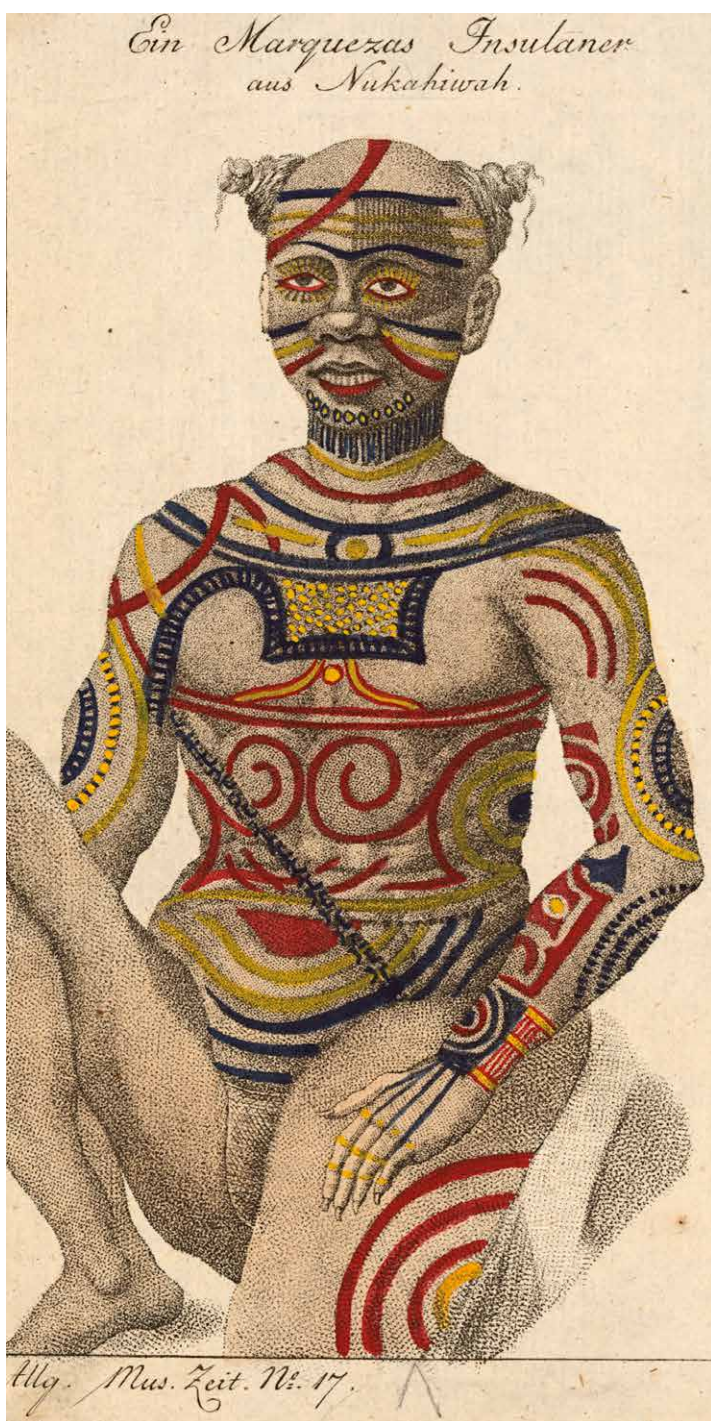


Figure 4.27. Anonyme, d'après Wilhelm Tilesius, « Habitant des Marquises, de l'île de Nukahiva », gravure colorée. National Library of Australia, Rex Nan Kivell Collection, PIC U5802 NK66 12, Canberra, Australie.

Tilesius, qui pourrait être l'artiste à l'origine du croquis original publié plus tard par Langsdorff, mentionne, plus tard, qu'il s'agissait du portrait d'un prêtre (1828 : 163). Son nom coïnciderait avec celui de Moatei'i, tel que reconstruit par Suggs. Le journal de Löwenstern renferme aussi deux aquarelles d'un personnage en pied qui pourrait être Moatei'i. Dans l'une d'elles, il tient une lance (fig. 4.25) ; dans l'autre, il se prépare à la lancer (fig. 4.26). Tandis que le tracé, assez simple, de la première suggère que l'artiste aurait pu être Löwenstern lui-même, l'expressivité raffinée de la seconde fait davantage penser à une réalisation de Tilesius, ou à laquelle il aurait contribué. Tilesius réalisa, enfin, un autre dessin de Moatei'i, assis, gravé et publié pour l'*Allgemeine Musikalische Zeitung* (1805 : planche II). La gravure colorée est conservée à la Bibliothèque Nationale d'Australie (fig. 4.27). Tilesius précisa, plus tard, que l'insulaire représenté était « Omaudei, neveu du roi Kettenue » (1828 : 163).

Ces cinq portraits d'un même homme, réalisés sur place au même moment par trois artistes, dépeignent de façon identique un certain nombre d'éléments clés de ses tatouages : le pectoral, sur le sternum, avec deux ovales de part et d'autre ; des ovales identiques sur les épaules ; le « collier » ; le « col montant » densément tatoué autour du cou et ouvert sur le devant ; la ligne transversale, passant sur le nez et aboutissant à une zone noire sur la partie inférieure gauche du visage. Les dessins de Langsdorff et Löwenstern sont comparables aussi pour la composition ornementale du torse et des jambes. Cependant, une observation minutieuse révèle de nombreuses divergences, comme la forme et la composition intérieure du pectoral qui varie d'un dessin à l'autre. Le contenu des ovales change aussi, un collier devient triple, le motif noir autour de l'œil – présent dans quatre dessins – est absent du portrait le plus détaillé fait par Tilesius. Par ailleurs, seul ce dernier portrait présente un motif inhabituel sur le front ; il ressemble à une ancre inscrite dans un demi-cercle⁵. Cette gravure de Omaudei, qui illustre l'article allemand de Tilesius, est la plus controversée. Le texte était destiné au grand public. Il est émaillé de « contes exotiques » alors que les motifs de la gravure composent un mélange fantaisiste, tout particulièrement les spirales et arcs de cercles concentriques du torse⁶. Cette gravure diffère radicalement du croquis original de Omau Dei par Tilesius.

Cette iconographie, riche et variée pour un seul homme, est un cas rare dans l'histoire des premières représentations de tatouages polynésiens. Chacun de ces portraits, vu isolément, semble fiable. Mais une comparaison des différents rendus par les artistes, et leurs façons de les exprimer, soulève de sérieux doutes sur la précision du tracé des motifs de tatouages, et plus généralement sur la validité d'une interprétation

5 Il pourrait s'agir d'un motif apparenté au demi-*etua*, un thème bien étudié et documenté grâce au corpus iconographique marquisien qui englobe quantité de relevés. Les constantes sont significatives et étayées par des tracés, anciens, de la main de Marquisiens réalisés sur *tapa*, bambous et dans le travail de matières dures : écaille, bois, pierre...

6 L'absence de spirales poserait la question du pourquoi, pour ce qui n'est que l'effet d'une rareté et du peu d'endroits où les observations des voyageurs se firent : quelques baies de quelques îles. Dès le passage de Cook, Forster en signale au Sud, ce qui est confirmé par Marchand dans son *Journal*, au départ de Vaitahu (20-21 juin 1791) : « La figure, les épaules, la poitrine et enfin toutes les parties du corps présentent différentes figures dont les unes sont des cercles aussi parfaits que s'ils étaient tracés au compas, d'autres des quarts de cercles, des lignes droites, des spirales, des échiquiers, des carrés croisés en différents sens ; j'observai qu'il régnait une parfaite symétrie dans leur tatouage, ... »

trop « à la lettre » de détails du tatouage polynésien pour les époques précédant la photographie. Plus tard, face à la précision de gravures très connues comme celles de Tilesius et de Langsdorff intitulée « Un habitant de l'île de Nukahiva », ces éléments de tatouage purent être approchés sans analyse critique : celle nécessaire à des chercheurs face à des éléments de tatouage « traditionnels » pris comme « authentiques »⁷ (K. von den Steinen 1925-1928, 1 : 92, 140-141 et M.N. Ottino-Garanger 1998 : 139-140). Au mieux, ces illustrations sont à prendre, cependant, comme des variantes approximatives d'un thème dont on ne peut que suspecter qu'elles sont « fidèles à la réalité », si tant est qu'il y en ait une seule.

Plusieurs de ces représentations puisent leur source dans les travaux de Jean Piron, artiste mal connu qui accompagna l'expédition de Bruny d'Entrecasteaux dans le Pacifique Sud à la recherche de La Pérouse (cf. l'analyse des images de Piron dans Douglas 1999a : 73-83). Les dessins de Piron, influencés par les conventions du néoclassicisme – comme nous l'avons vu pour Tilesius –, furent publiés dans l'*Atlas pour servir à la relation du voyage à la recherche de La Pérouse* de Jacques Houtou de La Billardièrre (1800, planches n° III, V et XXXV) qui se trouvait, semble-t-il, à bord de la *Nadezhda* et servit de modèle aux représentations iconographiques des voyageurs. Ainsi la gravure de Piron « Sauvage des Iles de l'Amirauté » tenant une pagaie dans sa main

... car les marques d'une jambe, d'une cuisse, d'une épaule correspondaient exactement avec celles de l'autre. C'est principalement, et même ce n'est que sur les fesses qu'on aperçoit la figure de trois ou quatre cercles concentriques » (O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 123). Tilesius (1806b : 100) les mentionne et en 1838, lors de l'expédition Dumont d'Urville, Vincendon-Dumoulin note : « les chefs d'un âge avancé se font surtout remarquer par le nombre et la complication de ce genre particulier [d'ornement]... Tout leur corps en est couvert ; des ronds, des spirales, des dentelures capricieuses d'entremêlent, se croisent, s'étendent parfois jusqu'aux extrémités rasées de la tête et sur les parties les plus délicates, telles que les paupières, les lèvres, l'intérieur de la bouche, les narines... » (Vincendon-Dumoulin & Desgraz 1843 : chap. III, 221-222). En 1920, M^{me} Handy (1922) recueille à Ua Pou le témoignage, entre autres, du chef Penapena de Hakahau sur les tatouages en spirales de certains chefs aux joues, ou sur les hanches, comme marque de rang et d'autres pour les guerriers. Il existe par ailleurs de nombreux tracés concentriques dans le tatouage, sur les bambous ou les pétroglyphes de l'archipel. Les plus notables sont les trois-quarts de cercle emboîtés, ou *ipu*, relevés dès 1804 sur la face interne des membres et visibles sur les bras et les jambes de Kabris.

- 7 Sur ces travaux, et l'importance de l'analyse critique, soulignons que les personnes citées avaient clairement à l'esprit la difficulté de l'exercice et la part d'inexactitude de tels relevés ! Leurs formations les y avaient préparés. C'est par la multiplication de croisements de données venant d'archives écrites et du fond iconographique, touchant tous les domaines de l'art, qu'elles ont abordé le sujet : des sources occidentales et d'autres de la main même des *Enata*. Ce qui importait était la conception des motifs, ce qu'ils livraient et pouvait être recoupé ensuite. C'est ce travail qui permit de progresser dans la lecture des tracés et de constituer de véritables « bases de données » de formes, associées souvent à des noms. K. von den Steinen circula à travers toutes les Marquises en 1897-98 ; il comprenait la langue et interrogea toutes les personnes qui pouvaient et acceptaient de l'être. Il disposait d'un réseau de correspondants à travers les musées et son analyse méthodique s'appuie sur des enquêtes de terrain très poussées, que nous avons adossées à nos propres recherches, expérience de terrain et analyses comparatives. L'ensemble a servi depuis à Teiki Hu'ukena et son équipe, sur place, pour mener une fructueuse enquête aussi bien dans les archives, dont celles du *Bishop Museum*, qu'auprès des Marquisiens les plus âgés des vallées (cf. documentaire *Tē Patu tiki*, février 2019). Un vaste ensemble de motifs, leurs variantes et évolutions, a pu ainsi être rassemblé autour de thèmes bien repérés. L'iconographie marquisienne s'appuie sur la représentation humaine et ses composantes, ainsi que sur un fond géométrique issu du tressage. Le tout forme une part indéniable, et originale cependant, de l'univers représentatif océanien. Ce travail autorise, *a minima*, le repérage des sources d'inspiration et de saisir un thème constitutif avec ses lignes directrices.

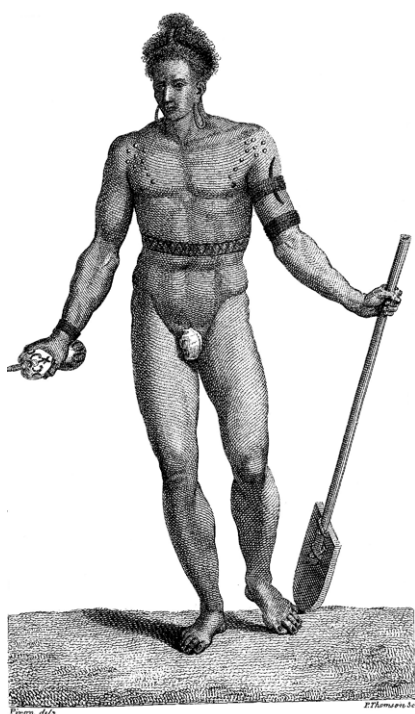
gauche (fig. 4.28), fut utilisée par Langsdorff pour « Un habitant de l'île de Nukahiva » (cf. fig. 4.24), mais aussi par Löwenstern (cf. fig. 4.26) et Tilesius pour « Un sauvage de haut rang, considéré comme prêtre... ». Nous reparlerons de ce personnage par la suite (fig. 4.29). Il est intéressant de retrouver la ceinture, dessinée par Piron, remplacée par des motifs de tatouage de Nuku Hiva pour les deux « copistes » : Langsdorff et Tilesius.

La gravure de Piron « Sauvage de Nouvelle-Calédonie lançant une javeline » (fig. 4.30), inspirée probablement d'une sculpture grecque de Zeus, fut scrupuleusement reproduite dans le journal de Löwenstern avec le Nukuhivien lançant une javeline, à la différence du casse-tête, tenu de la main gauche par le Calédonien, réduit, ici, à un fragment de bois (cf. fig. 4.26). Quant à l'homme assis sur un rocher plat, de la gravure de Piron « Pêche des sauvages du Cap de Diemen » (fig. 4.31), Tilesius l'intégra au groupe de deux femmes et un homme (cf. fig. 9.1) qui aboutira, plus tard, à la gravure de « Omaudei » assis (cf. fig. 4.27).

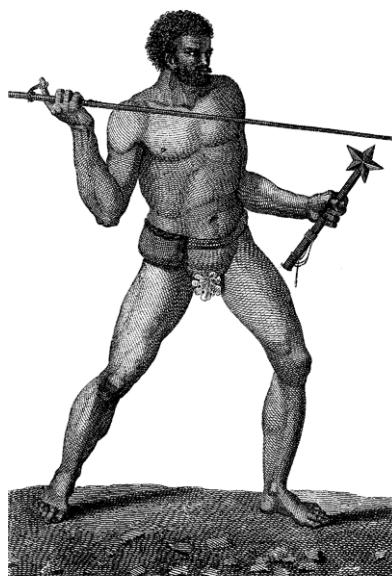
~ Parallèles entre Tilesius et Piron ~



Figure 4.29. Wilhelm Tilesius, « Un sauvage de haut rang, considéré comme prêtre, en costume d'apparat de l'île marquisienne de Nuku Hiva », gouache, encre et crayon. Collection ethnographique de l'Université Georg-August de Göttingen, Allemagne, BiKat 17.



Savage of the Admiralty Islands



Savage of New Caledonia throwing a Jagaie.

Figure 4.28.
Jacques Louis Copia
d'après Jean Piron,
« Sauvage des îles de
l'Amirauté », gravure,
in Labillardière
1800 : pl. III.

Figure 4.30.
Jacques Louis
Copia d'après Jean
Piron, « Sauvage de
Nouvelle Calédonie
lançant une
javeline », gravure, in
Labillardière 1800 :
pl. XXXV.

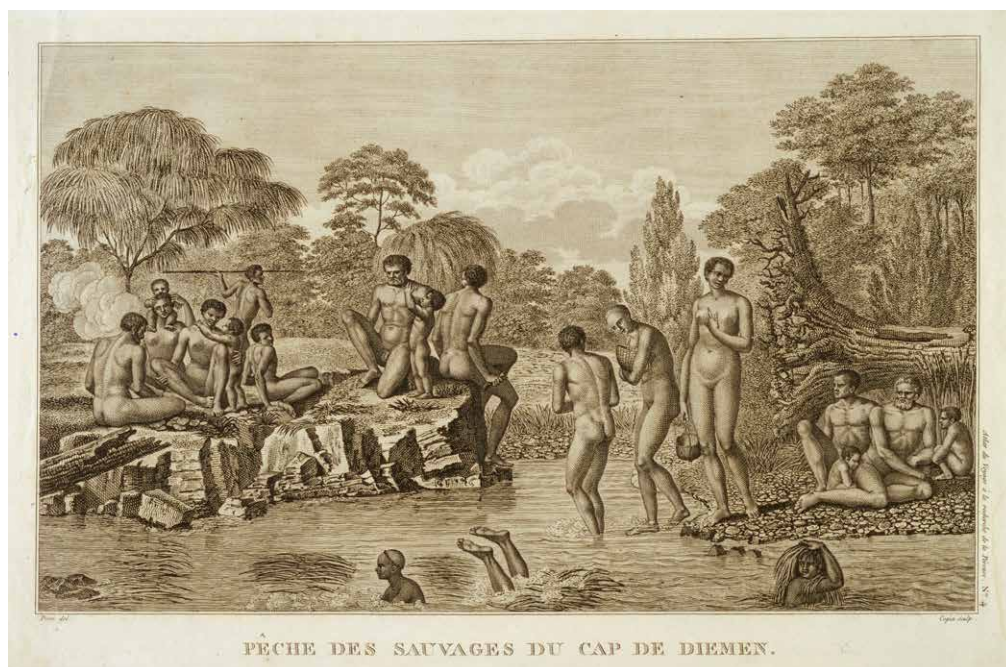


Figure 4.31. Jacques Louis Copia d'après Jean Piron, « Pêche des sauvages du Cap de Diemen », gravure, in Labillardière 1800 : pl. IV.

Après une visite d'une demi-heure, les voyageurs quittèrent la demeure de Kiatonui, accompagnés par Puakahu, et regagnèrent le navire entouré d'une joyeuse foule d'insulaires. Le cortège était mené par trois marins armés ; trois autres fermaient la marche. Peu après, les officiers se retrouvèrent à nouveau en sécurité sur le navire. La seule victime de la visite fut le conseiller Fosse. Dans son rapport Espenberg, le médecin du bord, écrit :

Il faisait une chaleur insupportable. La température devait avoisiner les 30° [degrés Réaumur, soit 38° Celsius]. Nous n'avions malheureusement pas de thermomètre avec nous. Vers midi, nous retournâmes au navire. Tandis que nous prenions le thé, nous fûmes alarmés par le Conseiller Fosse qui s'effondra sur le pont, en poussant un cri, pris d'une crise d'apoplexie causée par la grande chaleur à terre (1812 : 293).

Cette chaleur allait bientôt tous les affecter.

Corvées d'eau, de bois et échanges

Pendant ce temps, une autre opération importante était en cours. Lors de leur débarquement ce matin-là, Krusenstern et ses officiers avaient examiné l'eau d'un ruisseau peu éloigné et la trouvèrent saine pour remplir les tonneaux du navire. La carte de Löwenstern permet de localiser ce lieu avec précision (fig. 4.17). La Vaitu débouche au nord-est de la baie, dans la courbure de l'actuel « vieux quai » dont l'ancien nom est *Oopua i te puamatahitu*. C'est là, sur le mont Tuhiva, que le capitaine Porter établit Madisonville en 1813, et que les Français, en 1842, bâtirent le Fort Collet. Cet endroit devint le centre des échanges entre les Nukuhiviens et leurs visiteurs.

Après le succès du tabou placé sur son navire, Krusenstern eut l'intention de faire de même pour le lieu d'aiguade. Löwenstern rapporte : « L'Anglais a promis de rendre tabou la source et le lieu d'observation » (2003a : 93). En 1798, le capitaine Fanning avait demandé, de la même manière, à Kiatonui de placer un tabou sur le cours d'eau afin d'interdire la baignade aux habitants lors du remplissage des tonneaux du navire (1924 : 117-119). En plaçant un tabou, Krusenstern voulut peut-être simplement éloigner la foule de ses hommes, le temps où ils étaient à terre. Quelle que soit la raison, sa demande ne fut pas accordée, comme le note Langsdorff : « Il [Kiatonui] avait si peu d'influence sur les habitants que, même à la requête du Capitaine von Krusenstern, il fut dans l'incapacité d'interdire l'accès à notre aiguade et de la déclarer tabou » (1993 : 85 ; 1812, 1 : 113). Le résultat obtenu par Fanning permet de supposer que Kiatonui possédait bien ce pouvoir d'imposer un tabou et que, par conséquent, l'échec de Krusenstern pourrait avoir un autre motif.

Les croquis de Löwenstern (fig. 4.15, 4.32) du lieu de débarquement et de l'aiguade montrent que les Russes prirent d'extrêmes précautions. Leurs sentinelles, armées de fusils et de sabres et placées sous le commandement d'un officier, se tiennent le long du rivage, prêtes à repousser une attaque éventuelle alors que des indigènes, tatoués, fourmillent autour des barriques. Les dessins de Löwenstern, où la nature tropicale est à peine représentée, se concentrent sur cet instant de contact entre cultures. Ils semblent destinés à illustrer, à la lettre, la réflexion de Denig sur la « plage » comme espace frontalier que chaque partie – le

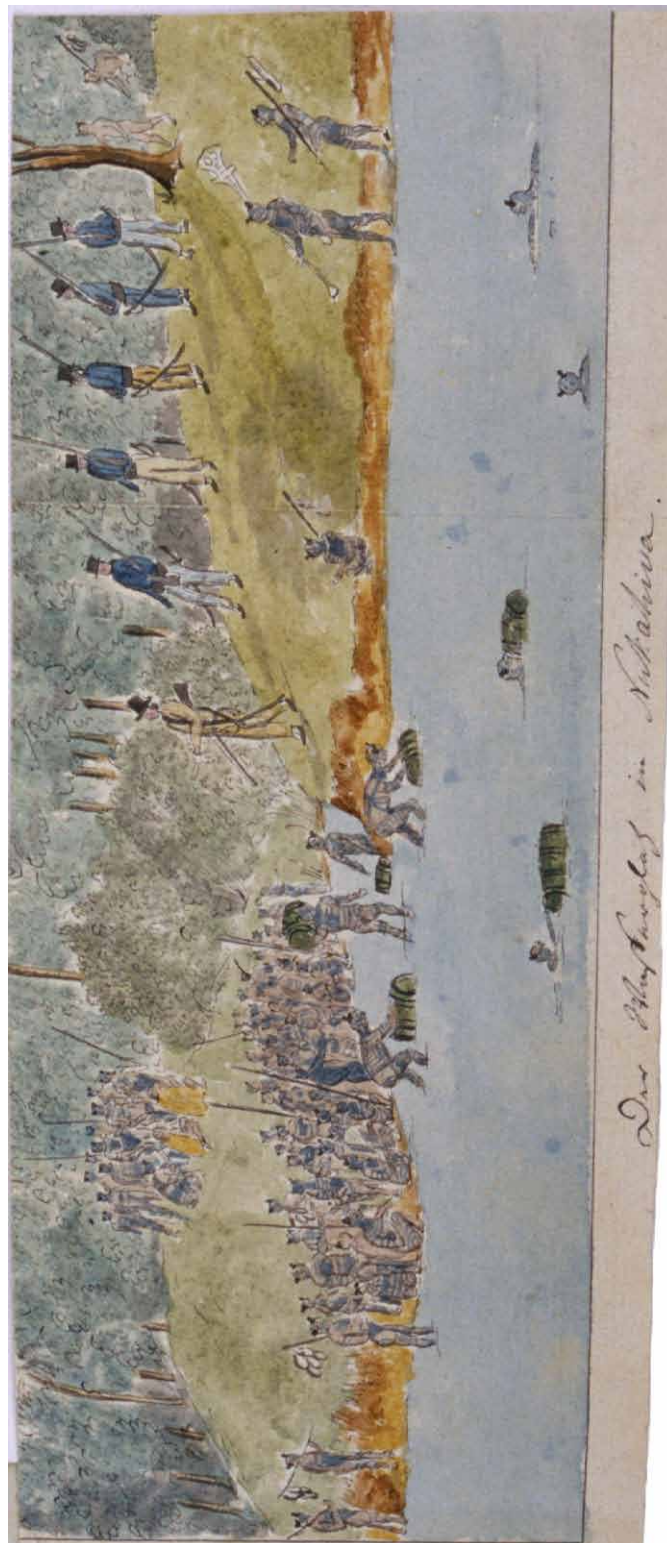


Figure 4.32. Hermann Löwenstern, « L'aiguade », aquarelle, in Löwenstern 1803-1806 : 81.

local et le visiteur – doit franchir pour se rencontrer l'autre (2004). Les récits suggèrent que la scène, vue de perspectives différentes, revêtait aussi d'autres dimensions.

Robarts laissa une brève description du travail à terre qu'il mit en place pour les Russes :

Deux embarcations furent mises à l'eau, l'une pour le bois, l'autre pour l'eau. J'employais les indigènes pour l'approvisionnement en eau et transporter le bois ; une nouvelle équipe à chaque chargement car, si je ne l'avais pas fait, cela aurait pu susciter des jalousies. De cette façon, je répondais à mon souci de donner une vraie chance au plus grand nombre possible d'entre eux.

Moyennant quoi, Je réussis à mobiliser la bonne volonté de pauvres gens. J'autorisais 20 indigènes à transporter la Cargaison de bois d'une Grande Chaloupe et 25 autres environ à remplir les barriques d'eau et à les ramener à la nage au navire. Les barriques étaient acheminées en flottant vers le bateau [à] chaque chargement. Un morceau de bon cerclage de fer [fut donné] à chaque homme employé. Ils étaient satisfaits, et servaient ma cause de cette façon (1974 : 132 ; pour les deux citations).

Tandis que Robarts décrivait la corvée d'eau organisée avec tout le *fair-play* britannique, les Russes perçurent là, avant tout, la gentillesse et la serviabilité des Nukuhiviens :

Les indigènes nous prêtèrent toute l'assistance possible ; ils remplissaient les barriques et les acheminaient à la nage par-dessus les vagues. Il ne nous aurait pas été possible de nous procurer plus d'un chargement d'eau par jour, sans leur aide. Sans parler des gros efforts physiques que cela aurait exigé de nos hommes, au péril de leur santé. Avec l'aide des indigènes, nous avons très facilement pu envoyer une embarcation trois fois par jour pendant que nos gens faisaient acte de présence et les surveillaient... et cette façon commode de nous procurer de l'eau ne nous coûta pas plus d'une douzaine de morceaux de cercle de fer, longs d'environ cinq pouces (Krusenstern 1813c : 120).

Tandis que Robarts voyait les indigènes comme des individus en compétition pour une rémunération, les Russes insistaient sur l'aspect communautaire de leur travail et l'atmosphère joyeuse qui l'accompagnait. Espenberg le décrit bien :

Quand nous donnions du travail à faire à n'importe lequel d'entre eux, c'était une sorte de fête pour eux. ...Cinq ou six de nos marins étaient nécessaires pour accomplir ce qu'un seul de ces indigènes pouvait réaliser, en apparence, comme un sport. ...Riant aux éclats, il montrait le morceau de fer qu'il venait d'obtenir en récompense de ce service à ses compagnons sur la rive qui, à leur tour, partaient d'un grand rire. (1805c : 11).

Gédéon, qui arriva quelques jours plus tard sur la *Neva*, fit les mêmes observations :

Ils traversaient les vagues, avec les barriques sur leur dos, comme une sorte de sport. Alors que les marins hissaient les barriques à bord du navire à l'aide d'un cabestan, le Roi Tapeqa Katenui [sic] arriva accompagné de sa famille et de notables. Nos hôtes, à peine arrivés, voyant les marins occupés à ce travail décidèrent, soudainement, de prendre part à ce qu'ils considéraient comme un jeu, en chantant à leur façon. Notre Tartare Bek-Murza Iusupov se mit à les accompagner avec la *volynka* [sorte de cornemuse, cf. fig.5.7]. Ils furent émerveillés par l'instrument qui devint leur préféré (1989 : 22-23).

Comme les marins et les indigènes travaillaient ensemble, ils apprirent à communiquer, sans interprète, et, bien que l'appréhension ait toujours été plus ou moins présente, le rire fut une forme commune d'expression. Löwenstern, qui supervisait le travail à terre le jour suivant, le décrit dans son journal :

Sa majesté impériale me fit l'honneur d'une visite. Son frère et d'autres parents ne percevaient pas comme indigne d'eux de m'aider à remplir [les barriques] d'eau et guider le bois coupé jusqu'à la chaloupe par flottaison. ... Ces gens sont serviables et de bonne humeur. Seul l'un d'eux poursuivit un de mes hommes (un tout petit marin), en grimaçant et en montrant le poing comme pour le frapper. Alors que nous coupions du bois, ils étaient beaucoup plus respectueux car ils étaient étonnés par l'efficacité de nos coups de hache. Un gars souleva une bûche sur son épaule et fit semblant de la faire tomber sur l'un de nos hommes, qui avait glissé et était tombé. Cette scène causa un rire général chez tous les sauvages. Je pris une hache et fis comme si j'allais couper le tronc sur son épaule ; je n'ai pas d'autres mots pour décrire ce que portait cet Hercule. Leur objet d'amusement changea alors de côté et mon sauvage transporta son chargement jusqu'au bateau accompagné d'un rire général⁸ (2003a : 94-95).

Il faut noter que le jour précédent, très probablement après avoir entendu Robarts, Löwenstern avait inscrit dans son journal cette remarque : « Les gens sont fourbes et rusés » (2003a : 93). Une journée à terre avait suffi à le faire changer d'avis.

Il constata même que ces gens, après leur dur labeur pour obtenir un morceau de cerclage de fer, arrivaient à détourner la procédure de rétribution en tentative semi sportive : « Tous les sauvages s'amassaient autour du bateau, l'attrapaient et le maintenaient fermement, si bien que j'étais obligé de leur taper sur les doigts. Tout cela principalement afin d'obtenir deux morceaux de fer, au lieu d'un, en profitant de la confusion » (2003a : 95).

8 N.d.A. : cf. le récit de Fanning où un quartier-maître (*steward*) du *Betsy* (1798) « fut la risée des tous les indigènes » lorsqu'il hurla soudainement de peur. Ce ne fut que lorsque lui-même prit le parti d'en rire que les rires cessèrent (1924 : 126-127).

Cadeaux et malentendus

Tandis que la corvée d'aiguade avait lieu sur le rivage, le navire demeurait le centre d'échanges et de tentations pour les insulaires : « Les sauvages deviennent pénibles », note Löwenstern dans son journal : « L'un d'entre eux a volé un bassin de toilette et une paire de ciseaux de la cabine de Resanoff en grimpant sur le flanc du navire. D'autres voleurs ont suivi. Nous avons dû les chasser du navire » (2003a : 94). Shemelin décrit le même épisode : « Un sauvage, agile, ayant grimpé sur le flanc du navire, s'est introduit dans la cabine du Capitaine et a réussi à voler un plat à barbe. Bien qu'il ait été repéré, les sous-officiers ne voulurent pas déclencher de querelle pour un objet de si peu de valeur et l'ont donc laissé repartir avec » (1816 : 136). Krusenstern était plus enclin à réprimander le serviteur de Rezanov, pour négligence, plutôt que de punir des insulaires (1804a : 41 v°). Les Japonais perçurent aussi la tension montante mais, de façon caractéristique, ils virent en Rezanov un conciliateur : « La foule d'hommes et de femmes autour du bateau faisait un bruit incroyable, de jour comme de nuit. Quand les marins essayèrent de les limiter, l'Ambassadeur les en empêcha disant que l'on ne savait pas ce que ces insulaires extraordinaires pouvaient faire et ordonna qu'ils soient traités avec amabilité » (Otsuki 1976 : 164).

Les Russes considéraient avec indulgence ces incidents mineurs car ils étaient soucieux d'atteindre leur objectif principal : l'acquisition d'animaux dont ils avaient désespérément besoin pour la poursuite de leur voyage. Mais revenons au domaine complexe des échanges de cadeaux initié la veille, par les Russes, avec d'inévitables maladresses. Löwenstern prit note des événements de ce matin-là dans son journal :

Au petit jour, le bruit recommença. Seuls les coups de feu permirent d'éloigner du navire les sauvages gênants. Nous reçûmes la visite de plusieurs hommes, dits rois et prêtres, qui apportaient en cadeau des bananes, des cochons et des noix de coco ; ils étaient les seuls à être admis à bord. Car beaucoup d'entre eux nagèrent autour du bateau, pendant toute la journée sans se reposer. À onze heures du matin, nous hissâmes un drapeau rouge, sur l'ordre du capitaine, et nous tirâmes un coup de canon pour déclarer le navire tabou (2003a : 93).

Il est possible qu'avec toute cette confusion autour du navire des « rois et prêtres », porteurs de leurs cadeaux cérémoniels, n'aient pu être admis à bord ou en aient été empêchés par le tabou. Un manque possible de courtoisie [ou de respect] est à prendre en compte dans la réponse qui ne s'est pas faite attendre.

Après un échange heureux au cours duquel deux porcs furent acquis contre deux hachettes, ils disparurent soudainement du marché. Shemelin crut alors que c'était à cause de la médiocre qualité des hachettes russes, comparées aux plus grandes haches anglaises que les insulaires possédaient déjà : « l'une d'elles avait été apportée par le Roi lui-même, qui expliqua qu'elle était émoussée du fait d'une trop grande utilisation et qu'il souhaitait la faire aiguiser sur notre meule. Il est plus probable, cependant, qu'il ait voulu nous montrer qu'ils possédaient de bien meilleures choses que ce que nous voulions bien troquer en échange de leurs animaux » (1803-1806 : 122 v°). En dépit de toute sa sympathie pour Kiatonui, Shemelin semble avoir été profondément offensé par son comportement. Dans la tradition russe, le destinataire d'un cadeau ne doit pas

laisser entendre que ce dernier est imparfait. Il relate, avec irritation, leur déception sur [le sens de la] réciprocité marquisienne : « Nous nous attendions à ce que le Roi, qui a besoin de fer et d'autres de nos biens, apporte quelques cochons à bord en vue de les échanger. Il est venu déjà deux fois aujourd'hui sur le navire, mais il ne semble pas avoir la moindre intention de nous en vendre » (1816 : 114).

Le même type de déception apparaît, quelques jours plus tard, dans le journal de Löwenstern :

Dans l'après-midi Kätenuä, le roi, a apporté à notre Capitaine une sorte de flan fait de fruit à pain et de noix de coco⁹. Au début, il y eut quelques préventions contre ce plat, mais il a plutôt bon goût. Sa Majesté Impériale était très en colère contre Roberts (c'est le nom de l'Anglais) car il voulait une paire de ciseaux qu'il n'a pas obtenue. Nous n'avons cessé de demander des porcs, mais les sauvages n'en ont pas apportés. Et il voulait les ciseaux en contrepartie du *pudding* (2003a : 96).

Le mécontentement de Kiatonui peut avoir été causé par un doute sur la fidélité de la transmission de son message par Robarts : ce *pudding* était un cadeau qui en supposait un autre en retour. Les Russes ne comprirent pas l'allusion et Kiatonui ne les approvisionna plus en cochons¹⁰.

9 La description de cette préparation ressemble fort à celle, très classique, réalisée à partir de fruit à pain frais, rôti, battu au pilon et servi avec du lait de coco : le *ka'aku*. Ce plat savoureux est très apprécié.

10 Hors ces possibilités : une atteinte à la fierté, la mauvaise qualité du type d'échange, etc., il faut accorder aux habitants une forme réelle de franchise, en dehors des stratégies usuelles et universelles de ruse. La situation est à rapprocher de l'expérience après le passage de navires occidentaux, parfois peu scrupuleux, mais aussi d'une très importante et récente disette, avec ses répercussions sur le bétail et les humains. D'éminents personnages avaient pu disparaître, ce qui impliquait des cérémonies funéraires « gourmandes » en la matière. Ces événements avaient pu affecter des vallées - ou les mettre en difficulté - ce que savaient les habitants de la côte nord-est de l'île qui avaient tenté d'avertir la *Neva* et Lisiansky, cf. analyses de la 8^e journée et l'incident, en note, au 6^e jour.

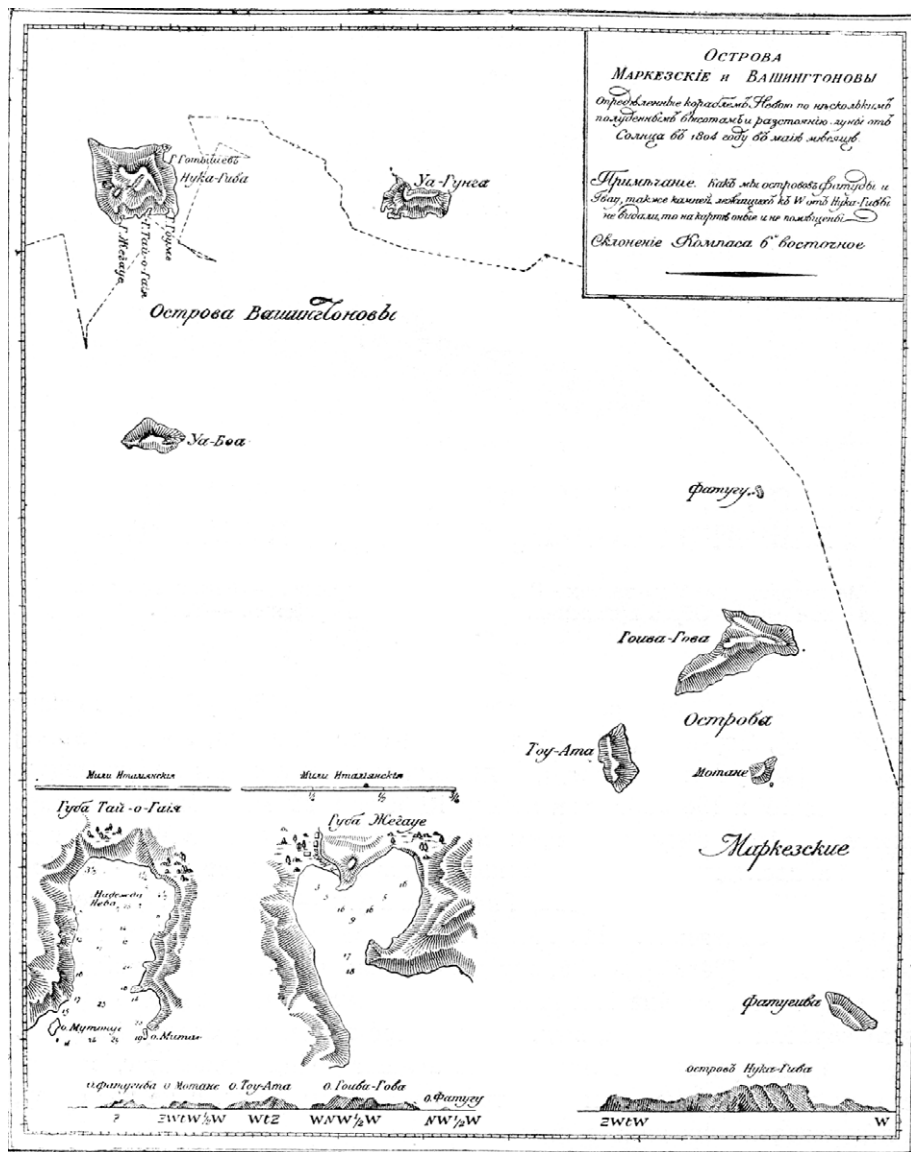


Figure 5.1. Gravure d'après les relevés de Urey Lisiansky, « Iles Marquises et Washington », in Lisianskii 1812b : pl. [IV].



Figure 5.2. Gravure d'après les relevés de Urey Lisiansky, Profils des îles Fatugiva [Fatu Hiva], Motane [Mohotani], Tou-Ata [Tahuata], Goiva-Gova [Hiva Oa] et Fatugu [Fatu Huku], in Lisianskii 1812b : pl. [IV].

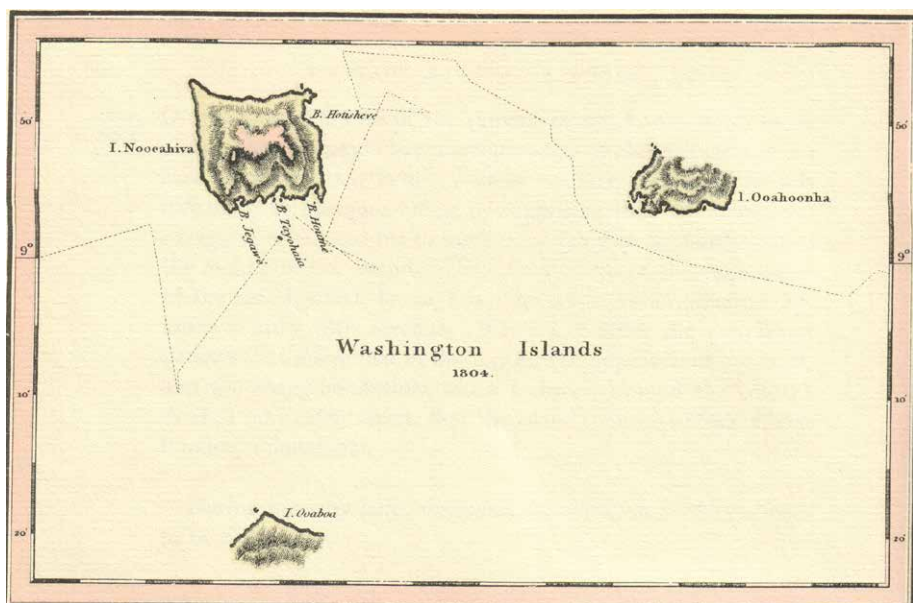


Figure 5.3. Gravure recolorée d'après les relevés de Urey Lisiansky, « Iles Washington », in Lisiansky 1814.

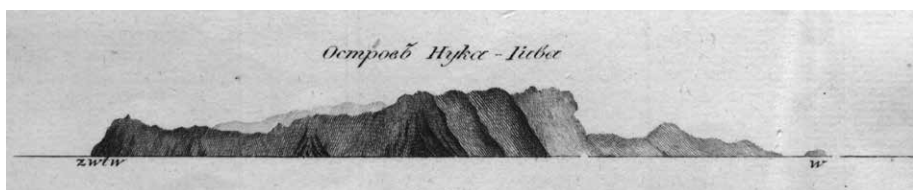


Figure 5.4. Gravure d'après les relevés de Urey Lisiansky, Profil de Nuka-Giva côte Est, in Lisianskii 1812b : pl. [IV].

Troisième jour : Immersion

27 avril (9 mai) 1804

La *Neva* dans la baie de Ha'atuatua

Entre-temps la *Neva*, qui avait été séparée de la *Nadezhda* peu après le Cap Horn et avait passé quelques jours à l'attendre à proximité de l'île de Pâques, naviguait vers Nuku Hiva. La veille au soir, la *Neva* s'était rapprochée de la Pointe Matauaaoa, à l'extrémité nord-est de Nuku Hiva. Le navire passa la nuit loin au large et au matin fit voile le long de la côte est de l'île, en faisant en sorte de ne pas s'approcher trop des côtes non cartographiées. Ils avaient vu la Baie de Ha'atuatua, au sud de la Pointe Matauaaoa, mais n'y ayant vu aucune habitation, ils n'y entrèrent pas. Il ne semble pas que Lisiansky ait réalisé qu'il avait découvert une baie jusqu'alors inconnue. Ils atteignirent bientôt la pointe est de l'île, la Pointe Toea. À cet instant, ils virent une embarcation qui s'approchait du navire avec huit insulaires à son bord.

Alors que le premier contact entre la *Nadezhda* et les insulaires s'était déroulé, dès le début, sous le contrôle de Robarts, la *Neva* va établir des contacts avec les Nukuhiviens sans aucun intermédiaire, une expérience détaillée à travers plusieurs témoignages. Trois de ces voyageurs en parlent : Lisiansky (versions russe et anglaise), Korobitsyn et Gédéon (plusieurs versions). Ces matériaux sont d'autant plus importants que les habitants de la côte Est de Nuku Hiva, contrairement à ceux de Taiohae et des vallées Taipi de la Baie du Contrôleur n'avaient guère expérimenté de contacts, avec de tels visiteurs, avant la visite russe et n'en attirèrent pas, non plus, au cours des décennies suivantes.

Gédéon est le seul à mentionner le fait que ces insulaires étaient de « la baie au nord-est de l'île » (1989 : 21) en secteur Taipi. D'après Lisiansky : « Lorsqu'ils furent à courte distance de nous, l'un des membres du groupe fit résonner une grande conque, tandis qu'un autre agita une pièce d'étoffe blanche. Pensant qu'il s'agissait de marques d'amitié, j'ordonnais qu'en retour soit agité un mouchoir blanc et qu'un drapeau blanc soit hissé » (1814 : 64). Korobitsyn et Gédéon parlent aussi de cette forme d'échange par signes, ajoutant que les indigènes avaient apporté des lots de bananes et d'autres fruits. Lisiansky poursuit : « Dès que l'embarcation approcha du navire, et après que nous ayons indiqué aux insulaires qu'ils pouvaient monter à bord, ils sautèrent à l'eau et grimpèrent sur le navire avec une grande agilité, en se servant des cordes que nous leur avions lancées » (1812a : 103). Les Russes furent impressionnés par l'attitude amicale de leurs visiteurs. D'après Gédéon, ils pénétrèrent à bord le « visage souriant » (1989 : 21) et pour Lisiansky, ils « se comportaient avec autant d'aisance et d'amabilité que s'ils avaient vécu toute leur vie parmi nous » (1814 : 64). Seuls les gardes armés suscitèrent leur appréhension : « Tous pointaient du doigt les gardes postés aux accès et semblaient terrifiés par eux », constate Korobitsyn (1952 : 152). Les insulaires étaient, de toute

évidence, bien informés sur la puissance dévastatrice des armes à feu, peut-être par le simple « bouche à oreille »¹.

Lisiansky poursuit : « Les marins, poussés par la curiosité, les entouraient [les insulaires], mais cela n'interrompit pas pour autant leurs chants, leurs danses et autres manifestations de joie sauvage. » « Pour chaque babiole », Lisiansky leur « donnait un couteau ou un clou qui les ravissaient, spécialement le premier des deux » (1812a : 103-104 ; 1814 : 64). Les marins, qui habituellement ne figurent pas dans les récits des voyageurs, contribuèrent ici à l'atmosphère festive en donnant leur propre spectacle à la *volynka*. Gédéon relate qu'« ils étaient à ce point surpris par l'instrument de musique des villages russes, la *volynka*, qu'il est même difficile d'en rendre compte. Alors qu'ils écoutaient la mélodie chantée, accompagnée par celle-ci, ils s'émerveillèrent et furent intimidés, puis sautèrent alentour en criant » (1989 : 22). Cette façon spontanée de communiquer à travers la musique est à souligner. Comme nous l'avons vu, les cornemuses russes allaient bientôt résonner une nouvelle fois à Taiohae pour accompagner les équipes d'indigènes et de marins au travail lors du chargement des barriques d'eau sur la *Neva*.

Dans le même temps, Lisiansky se devait de rester en alerte « ayant observé que quatre pirogues supplémentaires arrivaient à vive allure, depuis le rivage, j'ordonnais à nos visiteurs de nous quitter. L'instant d'après, ils sautèrent tous par-dessus bord, l'un après l'autre. Dès que les nouveaux visiteurs arrivèrent, ceux qui nous avaient quittés lancèrent une forte clameur et scandèrent très puissamment le mot *cuanna*, en exhibant nos cadeaux » (1814 : 64). À ma requête sur son sens, le Professeur R. Suggs me répondit : « Le mot *koana* signifie obtenir, recevoir, trouver, ou être capable. En l'occurrence, les Marquisiens exprimaient simplement leur joie : « Nous avons reçu cela ! » ou, plus familièrement : « Regardez ce que nous avons reçu ! » À la fin de ce mot, il ajouta : « J'éprouve un lien très étroit avec cette population de Ha'atuatua des temps préhistoriques². Alors, pour ce simple mot qui traversa les siècles d'eux à moi, merci au Capitaine-lieutenant Yu. Lisiansky » (courriel du 23 mars 2007).

Korobitsyn estima qu'ils étaient autour de cinquante insulaires dans les embarcations qui approchaient du navire. Dans ce nouveau groupe, Lisiansky repéra « un chef qui tenait un long bâton auquel était attachée une main de bananes [« un bouquet de feuilles sèches de bananier dans la version originale russe³], un morceau d'étoffe blanche réalisé sur l'île

1 Des tirs sur des habitants eurent lieu non seulement à Taiohae mais aussi dans la baie du Contrôleur, partagée pour cette dernière entre Hapa'a et Taipi. Quant aux nouvelles, même dans ce contexte de luttes incessantes, des personnes, placées sous un *tapu*/tabou particulier, pouvaient circuler et les véhiculer.

2 R.C. Suggs, en parlant de population préhistorique, évoque l'époque précédant l'entrée de l'archipel dans le monde de l'Écrit - par le biais des Occidentaux - ce qui, conventionnellement, marque l'entrée dans les « temps historiques ». Cet endroit lui est d'autant plus cher qu'il y réalisa de très importantes fouilles, déterminantes pour l'archéologie et la chronologie de l'archipel. Lui et son épouse avaient tissés des liens étroits avec la population.

3 Il est probable qu'il s'agisse ici d'une main, ou « bouquet » de bananes, attachée à ce *tokotoko*, ou bâton de chef. La tradition rapporte l'existence de variétés de bananes destinées à être offertes aux divinités ; leur nom a été conservé, en particulier à Hawaï'i. Une part des dons évoqués peut avoir appartenu à ce type. Les feuilles sèches de bananier servaient à des emballages, pour conserver des aliments, mais aussi à des enveloppements : un geste loin d'être anodin, associé à la notion de protection et parfois au sacré. Le gaillard d'arrière est la partie surélevée, au dessus du pont supérieur, réservée aux officiers.

et un éventail carré. » Lisiansky craignait d'être « entouré de trop de ces sauvages », et cette fois il n'invita que quelques visiteurs à bord, dont ce « chef » :

Dès qu'il [le chef] fut sur le gaillard d'arrière, il s'assit et m'offrit la main de bananes et l'étoffe attachés au bâton. Je m'apprêtais à lui mettre un couvre-chef d'étoffe rayée sur la tête, lorsqu'il refusa l'honneur⁴ et sollicita un couteau qu'on lui donna, ainsi qu'une pièce en cuivre à porter à l'oreille. Un de mes officiers lui montra un petit miroir qui l'amusa tellement que l'officier dû le lui laisser. Nos nouveaux invités se comportèrent avec la même familiarité que les précédents. Ils furent tous parfaitement honnêtes, dans l'échange d'articles, et si disciplinés qu'aucun d'eux ne quitta le navire sans avoir demandé ma permission (1814 : 64 – 65 ; 1812a : 104-105).

Des contacts amicaux furent aisément établis en dépit de l'apparence inhabituelle des visiteurs. Korobitsyn constate en effet « au sujet de leur constitution physique, ils étaient tous plutôt virils et bien proportionnés, mais leur corps, comme leurs visages, étaient tachetés de diverses figures, incisées, [imprégnées] d'un pigment noir » (1952 : 152). Gédéon remarque que « en dehors d'un petit nombre, tous étaient nus... mais tous les hommes avaient l'extrémité de leurs organes génitaux ligaturée avec une cordelette d'écorce. Certains avaient le corps entier tatoué, ou décoré de différentes façons, suivant leur goût. Certains encore tenaient à la main de grands éventails. Tous étaient tête nue et cheveux ras » (1989 : 21). Il est intéressant de noter que, pour Gédéon, les visiteurs n'étaient pas tous tatoués, et qu'aucun Russe ne mentionne la coiffure à cornes si populaire à Taiohae.

Parmi les articles apportés à bord par les visiteurs, Gédéon indique « une petite quantité d'étoffe, des bananes, de la canne à sucre et des noix de coco. » Mais il semble bien que, des deux côtés, la découverte mutuelle ait été d'un plus grand intérêt que le troc (comme à Taiohae). Les Russes firent de leur mieux pour impressionner les insulaires avec des articles de leur propre monde : « Nous leur avons offert du vin blanc de Ténériffe, mais ils ne le burent pas ; pas plus qu'ils n'ont prisé le tabac » (Gideon 1989 : 21). C'est autre chose qui attira l'attention des visiteurs : « Je [Lisiansky] leur montrais la volaille et des cochons. Ils appelèrent la volaille *moa* et les cochons *boaga*, nous faisant comprendre par signes qu'il y avait les deux à profusion à terre. Mais, à leur surprise lorsqu'ils virent des moutons et des chèvres, j'en déduisis qu'ils n'avaient jamais vu de tels animaux auparavant. » De plus, utilisant de toute évidence le langage des signes, les insulaires réussirent à faire passer un message plutôt complexe : « Les locaux insistèrent pour que nous restions, nous assurant qu'il n'y avait ni porc, ni

4 Il était normal, pour une personne de haut rang, qu'elle refuse que l'on approche de sa tête, même si le geste venait d'une autre personne de rang. Ce geste était extrêmement *tapu* : *tapu o'oko*, et donc périlleux au point d'entraîner la mort, parfois. C'était une des deux parties du corps la plus sacrée, et donc *tapu*. L'importance accordée aux ornements de tête est en relation directe avec cet aspect. Ils étaient d'autant plus précieux qu'ils s'étaient chargés au fil des générations du potentiel sacré, ou *mana*, des personnes qui les avaient portés. Pour reconnaître un enfant, son père le plaçait au-dessus de sa tête ; ce geste symbolique apparaît en particulier gravé sur les plaques d'écaille de l'ornement de tête *pa'ekaha*.

~ Quelques objets parmi ceux évoqués ~

Figure 5.5.



Figure 5.8.



Figure 5.6.

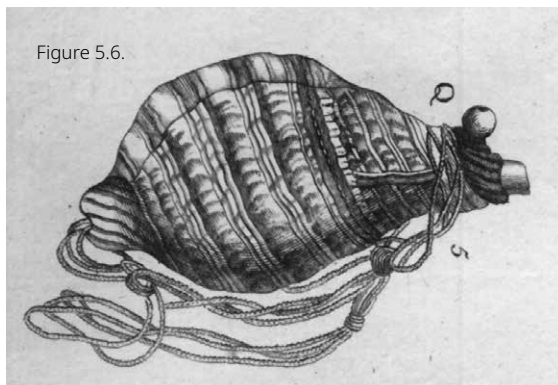


Figure 5.5. Conque d'appel (*putoka*). Collection d'Hermann Karl von Friderici, Musée historique d'Estonie, Tallinn, Estonie : K-1305.

Figure 5.6. Gravure d'après Urey Lisiansky, « Conque d'appel » (*putoka*), in Lisianskii 1812b : pl. Dessins 1-Q).

Figure 5.7. La *volynka* est une sorte de cornemuse utilisée par les Russes et plus particulièrement les habitants des alentours de la Volga.

Figure 5.8. Échantillon de tapa de Nuku Hiva. Collection d'Hermann Karl von Friderici, Musée historique d'Estonie, Tallinn, Estonie : K-1446.

Figure 5.7.





Figure 5.9.

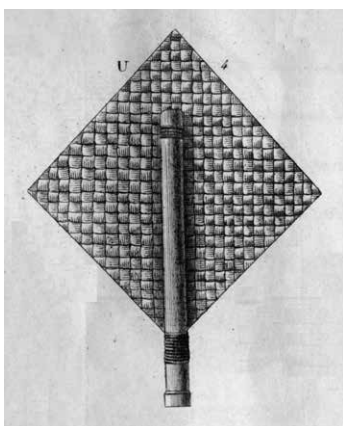


Figure 5.10.

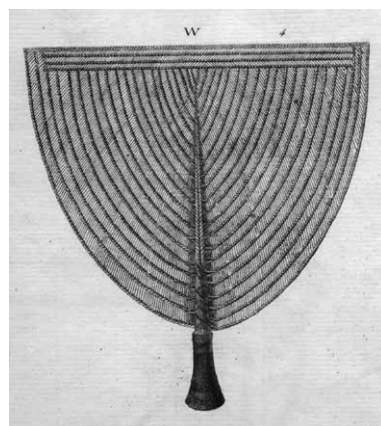


Figure 5.11.



Figure 5.12.

Figure 5.9. Éventail quadrangulaire (*tahr'i*). Collection de Lisiansky, Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie, Saint-Pétersbourg : 750-13.

Figure 5.10. Gravure d'après Urey Lisiansky, « Éventail quadrangulaire », in Lisianskii 1812b : pl. Dessin 1-U.

Figure 5.11. Gravure d'après Urey Lisiansky, « Éventail semi-circulaire », in Lisianskii 1812b : pl. Dessin 1-W.

Figure 5.12. Éventails semi-circulaires (*tahr'i*). Collection de Lisiansky, Musée d'Anthropologie, Université d'État de Moscou : 370-17, 370-18.

légumes, à Taiohae. » Lisiansky, qui était pressé par son rendez-vous avec la *Nadezhda*, « ne put accéder à cette requête » (1814 : 65-66 ; 1812a : 105).

Au terme de leur visite, les Russes « chargèrent nos invités de cadeaux consistant en objets de fer, et autres, qu'ils acceptèrent avec grand plaisir. » Les insulaires répondirent à leur façon : « En retour, ils nous divertirent de leurs chants qu'ils accompagnaient de contorsions variées, frappant la mesure de leur paume droite sur leur épaule gauche » (Gideon 1989 : 21-22) ; « En signe de gratitude, ils ne manquèrent pas d'afficher leur habileté en déplaçant leur corps au rythme de claquements de mains et de chants en langue indigène. Pleinement satisfaits, ils quittèrent alors calmement le navire à bord de leurs embarcations » (Korobitsyn 1952 : 152).

Aussi brève qu'elle fut, cette visite révèle beaucoup de l'attitude des Russes, et de leurs attentes à l'égard des insulaires. Elle prouve leur capacité à établir des contacts amicaux sans l'aide de la langue ou d'intermédiaires. Dans le même temps, elle témoigne aussi de la bonne nature et de l'ouverture des insulaires à l'égard des visiteurs blancs, dès lors qu'ils n'avaient pas expérimenté d'exactions de la part d'Européens.

La *Neva* continua sa route vers le sud en longeant la côte est : « À 6 heures du soir, nous contournâmes le promontoire sud de l'île où se trouvait une baie propice au mouillage. Mais, comme nous n'étions pas familiers de l'entrée de celle-ci, et du fait de l'heure tardive, nous restâmes barre au sud toute la nuit », note Korobitsyn (1952 : 152-253). Il s'agit fort probablement de Tikapo, Cap Martin, et de la Baie du Contrôleur. La nouvelle de la *Neva* approchant de la pointe sud-est parvint presque aussitôt à la *Nadezhda*. Les indigènes l'avaient aperçue du haut des montagnes et en avaient informé Krusenstern *via* Robarts.

Ma'uhau, « allumeur du feu » du roi

À Taiohae, la journée s'écoulait en activités autour du troc pour la nourriture et les corvées d'eau et de bois. L'embargo imposé par Krusenstern sur la liberté des échanges était encore en vigueur lorsque les Nukuhiviens apportèrent tout un éventail de leur savoir-faire, comme pour tenter les voyageurs. D'après Shemelin, il s'agissait de crânes bien conservés dont la mâchoire inférieure était intacte, et les orbites ornées de nacres, mais aussi de coiffes, de colliers, d'armes variées « artistiquement ouvragées dans un bois dur, rouge ou noir », et d'étoffe de *tapa* blanche et jaune. Il pensa que « Beaucoup, probablement, auraient souhaité avoir ces objets proposés par les insulaires, mais aucun n'osa désobéir aux ordres du Capitaine, et s'acheter quelque chose » (1803-1806 : 123 ; 1816 : 114-115). Mais comme les porcs, tant convoités, n'arrivaient pas, le soir même Krusenstern leva l'interdit.

À la nuit, en plus des habituelles visiteuses, les Russes eurent une compagnie masculine. Ceci nous mène sur un terrain quelque peu spéculatif : la réaction des voyageurs devant la virilité marquisienne en général, et les tendances homosexuelles en particulier. Löwenstern rapporte ceci :

Nous avons gardé à bord Muhau durant la nuit et lui avons servi de la nourriture à notre manière. Son comportement est si naturel et détendu que nous l'avons admiré, plutôt que de nous divertir de lui. Il mangea tous les plats avec un couteau et une fourchette, comme il nous vit le faire. Quand toutefois

il en vint à la noix de coco, il ne sut comment faire autrement qu'en utilisant les dents. Après que nous lui ayons fait savoir qu'il pouvait effectuer cela de façon habituelle, il s'exécuta en un clin d'œil à notre grande stupéfaction. Il fendit la bourre d'un coup de poing, l'arracha de ses dents, fit un trou d'un coup de l'articulation de son index, but l'eau, puis en maintenant la noix entière entre ses genoux, il la cassa de ses deux mains ; le tout en un clin d'œil (2003a : 95 ; 2005 : 163).

Ma'uhau était une figure exceptionnelle dont nous pouvons étudier l'apparence grâce aux portraits qui subsistent. Dans l'*Atlas* de Krusenstern, la rangée supérieure de la planche XV (cf. fig. 4.21, 5.14) montre un profil d'homme qui rompt de toute évidence avec le schéma classique de la parentèle de Kiatonui avec sa chevelure bouclée, sans chignons en cornes. L'inscription du carnet de croquis de Tilesius, au-dessus de ce portrait, mentionne : Taputakaya Mufäu (fig. 5.13). Langsdorff parle de lui en tant que Mau-ka-u, ou Mufau Taputakaya, et d'autres disent Mau-ha-u, Muhau, Maugau et Mugau. Pour Willowdean Handy, qui écrit Ma'uhau, cela signifierait « hibiscus dressé »⁵ (1973 : xix). Les Russes admiraient « sa force, les proportions de sa musculature et de toutes les parties de son individu. » Tilesius mesura chaque partie de son corps et en envoya le détail, à Göttingen, au spécialiste allemand d'anatomie comparée : Johann Friedrich Blumenbach. Blumenbach « compara Mufau à l'Apollon du Belvédère et, en procédant de la sorte, il découvrit une chose que nul n'aurait suspecté. Le chef-d'œuvre de l'art grec, cet idéal admiré pour tout ce qu'il réunit de l'idéal de beauté masculine, présente les mêmes proportions et les mêmes rapports, entre les mesures, que « notre » Mufau, habitant de Nuku Hiva » (Langsdorff 1993 : 69-70). Indépendamment des scientifiques, Shemelin, qui s'était rendu en excursion dans l'île en compagnie de Mugau, observe : « Ses membres étaient si bien proportionnés que la sculpture et l'art, illustrant la perfection humaine, n'auraient pas trouvé meilleur exemple que cet Hercule nukuhivien » (1816 : 118).

Il est probable que la célèbre gravure en couleur de l'*Atlas* de Krusenstern, un « Homme de l'île de Nuku Hiva » (fig. 5.15, 5.16), un casse-tête 'u'u sur l'épaule droite et une calebasse dans la main gauche, soit également un portrait de Ma'uhau. Krusenstern considérait Ma'uhau comme « un des plus bels hommes qui ait jamais existé » (1813c : 153), et dans l'édition russe de son *Voyage*, il ajoute : « Le dessin joint montrera plus clairement son physique colossal et parfait » (1809 : 188). De toute évidence, il évoque cette gravure, car ce sont des versions de celle-ci qui illustrent les éditions, à la fois allemande et anglaise (fig. 5.21), du *Voyage* de Krusenstern. Il n'y a pas de dessin original de Ma'uhau, en pied, dans le carnet de croquis de Tilesius bien qu'il y ait une esquisse de tête d'homme portant une coiffe avec des dents de cochon semblable à celle de la gravure le concernant. Le visage (fig. 5.17) est figuré sans aucun

5 Non pas l'arbuste à fleurs traditionnellement rouges : l'*Hibiscus rosa-sinensis* très prisé notamment pour sa couleur *tapu*, mais l'*Hibiscus tiliaceus* (*bau* ou *fau* aux Marquises) : un arbre très abondant, du littoral au fond des vallées, et extrêmement utile. L'usage, notamment de l'écorce très solide, était multiple : ligatures (cf. fig. 3.7e, plan de pirogue de Koriukin), étranglement rituel des victimes humaines... À travers toute la Polynésie, le mot *bau* possède de multiples sens dont celui de royal, donneur d'ordre, serein... (cf. Dordillon 1904 : 134, Tregear 1891 : 52).

tatouage car l'artiste voulait insister, dans ce cas précis, sur l'ornement et l'expression du visage de l'homme avec l'ornement.

Une autre gravure, en couleur, de l'*Atlas* : « Portait en buste d'un homme de l'île de Nuku Hiva » (fig. 5.19, 5.20), pourrait trouver ses origines dans un dessin du carnet de croquis de Tilesius concernant Ma'uhau, intégré au portrait collectif de la famille de Kiatonui (cf. fig. 5.14). Dans ces portraits, aux tatouages faciaux et physiques athlétiques, le sien diffère par les cheveux bouclés et l'absence de « chignon en corne ». Cette « galerie de portraits » pourrait marquer, chez Tilesius, une évolution allant de l'individu vers une expression plus collective, répondant à la notion de « physionomie nationale ».

Un dessin en couleur de Tilesius, conservé à Göttingen parmi les documents de Blumenbach, rappelle le Ma'uhau de l'*Atlas* (Hauser-Schäublin & Krüger 1998 : 78). Tilesius l'a intitulé : « Un sauvage de haut rang, considéré comme prêtre, en costume d'apparat de l'île marquisienne de Nuku Hiva » (cf. fig. 4.29). Il est fort probable que Tilesius ait envoyé ce dessin à Blumenbach avec la description de la silhouette de Ma'uhau. Ce peut être aussi une combinaison du corps de Ma'uhau et de la tête du prêtre paré de sa superbe coiffe. L'homme porte le même casse-tête à la main droite, tandis que de la gauche il tient, à la verticale, une lance à peine esquissée. L'origine de cette composition remonte au « Sauvage des îles de l'Amirauté » de Piron (cf. fig. 4.28) - évoqué précédemment - où un insulaire tient une pagaie de la main gauche. La minutieuse gravure en couleur de Ma'uhau, préparée par Egor Skotnikov et Klauber pour l'*Atlas* de Krusenstern, est devenue un classique du genre (fig. 5.15).

La gravure de J. A. Atkinson, pour l'édition anglaise du *Voyage* de Krusenstern, est plus pauvre et schématique (fig. 5.21). Elle simplifie de nombreux détails du tatouage, en particulier sur le torse. Les différences entre le dessin coloré de Göttingen et la gravure tirée de l'*Atlas* sont plus importantes. Les tatouages, bien que très voisins, présentent de nombreuses divergences, tout spécialement au milieu et au bas du torse, ce qui ne peut s'expliquer uniquement par une simplification, à l'instar de la variante d'Atkinson, mais en raison d'une volonté artistique délibérée de la part des graveurs. De plus, le croquis de la tête de Ma'uhau par Tilesius est assez différent des représentations en pied. Ainsi, en dépit d'une riche iconographie le concernant, il est impossible de dire laquelle correspond le plus à la réalité, si réalité il y a. Toutefois il est possible de penser qu'il y a plus de vrai, en principe, dans un croquis de terrain d'artiste que dans ses dessins retravaillés par la suite, et les gravures.

Ce n'est pas par hasard si Ma'uhau fut représenté parmi les membres de la famille de Kiatonui. Les visiteurs avaient appris qu'il était « l'allumeur du feu du roi », autrement dit le *pekio* de la reine : un « époux secondaire », en quelque sorte. Ce rôle particulier amusait les Russes, enchantés de cette dignité accordée à la virilité et à la bravoure. Même Krusenstern, pourtant réservé, mentionne la coutume avec une subtile ironie : « L'allumeur des feux... doit représenter, dans tous les sens du terme, la personne de son [roi] auprès de la reine qui trouve en lui un second mari, en absence du premier. Il est le gardien de sa vertu, obtenant en récompense la jouissance de ce qu'il protège » (1813c : 167). Dans son journal, non publié, Krusenstern est encore plus précis : « Le roi a trois remplaçants de ce genre ; il considère qu'il est préférable de partager les devoirs d'époux avec un seul plutôt qu'avec 20 » (1804a : 47).

En 1799, d'après Crook, Peueinui, le « *Pekkeyo* du chef », était membre de la classe *tapu*, classe « restreinte », « protégée » qui possédait de grandes propriétés. C'était également un *toa*, un « chef des guerriers » de la tribu des Tei'i (2007a : 132). N. Thomas indique à ce propos :

Crook... nota qu'un *pekio* arrivait à « appartenir » autant au mari, et à la parentèle de celui-ci, qu'à l'épouse et parentèle de celle-ci, ce qui explique pourquoi Peueinui était dit « *pekio* de Keatonui ». Les rôles de chef, et chef des guerriers, furent parfois partagés par le même individu, ce qui explique peut-être la raison pour laquelle les ornements portés par Peueinui, au combat, appartenaient à Keatonui... Il était exceptionnel d'assumer la fonction de *pekio*, pour un aussi haut personnage qu'un guerrier en chef (1990 : 41).

Il est donc tentant d'identifier Ma'uhau à Peueinui car, selon les Russes, Ma'uhau alliait les devoirs de *pekio*, une position de la plus haute importance au sein du foyer domestique de Kiatonui, tout en étant un guerrier exceptionnel. Krusenstern évoque plusieurs fois la réputation glorieuse de Ma'uhau : « le plus fort et le plus intrépide » des guerriers (1813c : 153, 165, 167, 168). Tilesius se réfère à lui comme « guerrier de Kiatonui, ou compagnon, un grand et très beau jeune homme tel un Apollon » (1804 : 3). Les Russes ne le désignaient pas en tant que *toa*, mais ils ne connaissaient pas ce terme au sens de « guerrier en chef ». Lisiansky nota toutefois que *toa* signifiait « brave » (1814 : 323). Le seul détail contradictoire est le sentiment que pour Langsdorff, Ma'uhau avait vingt ans en 1804 (1993 : 69). Pouvait-il déjà avoir ce statut de *toa* en 1799, lors de la visite de Crook ? Shemelin, moins précis, le désigne juste comme un « jeune insulaire » (1816 : 118). Löwenstern évoque plus familièrement « un grand gaillard » (2003a : 102)⁶. Le fait, enfin, qu'au moment de la visite russe son tatouage, très complexes, soit à ce point achevé plaiderait pour un âge plus avancé.

Ma'uhau fut tout de suite accepté à bord. Il devint à la fois l'intermédiaire et le guide des Russes dans leurs relations avec les insulaires. Outre cette assistance, il était entouré d'une aura d'intrépide virilité. Langsdorff écrit :

Mufau, qui n'avait encore jamais été à bord d'un navire européen, de son propre chef grimpa plusieurs fois au sommet du grand mât et sauta dans l'océan par amusement et au grand étonnement des spectateurs. Le Capitaine von Krusenstern le fit rappeler alors qu'il s'apprêtait à sauter de la vigie. Nous ne pouvions le regarder sans trembler, stupéfaits, alors qu'il restait en équilibre plusieurs secondes à une pareille hauteur, les pieds serrés contre son corps pour garder la tête bien dressée. La force de la chute, et le poids du corps, étaient tels qu'il s'enfonçait profondément dans l'eau pour ne reparaitre à la surface que plusieurs secondes plus tard (1993 : 111).

6 N.d.A. : Porter, connu pour sa façon étrange de transcrire les noms locaux, écrivit peut-être à son propos en 1813 : « le chef des guerriers, nommé Mouina... était grand, bien fait, et âgé de 35 ans environ ; remarquablement vif, il avait un visage ouvert et intelligent » (D. Porter 1970 : 28 ; Haere Po 2014 : 56).

Löwenstern rapporte un autre épisode :

Les [insulaires] se saisissaient des bouts [cordages] de la main et du pied et, d'un simple balancement, se retrouvaient sur le navire aussi simplement que si nous avions descendu une échelle. Muhau demeura une heure entière sur le flanc du navire, en se tenant d'une main et des orteils du pied, pour diriger les opérations d'échanges, comptabilisant les *toki* [cerclages de fer] et recevant les noix de coco et fruits à pain (2003a : 104).

Le corps des Marquisiens et érotisme

La fascination des voyageurs pour Ma'uhau illustre ce qui d'emblée frappa les Russes : la virilité du monde marquisien. Le corpus des récits russes sur ce thème est très riche. Leurs écrits correspondent, pour partie, au développement d'observations et de conclusions de prédécesseurs qu'ils connaissaient fort bien : Mendaña, Cook, les Forster, Marchand et Wilson mais ils expriment aussi des désaccords à leur égard, et celui de stéréotypes établis, en appuyant leurs impressions personnelles sur leurs propres observations. Si les Russes adhèrent, ainsi, à l'opinion de Cook sur le fait que les Marquisiens étaient « la plus séduisante race de cet Océan », ils préfèrent, comme Forster, parler de la « beauté » des hommes marquisiens, les louant comme le plus beau peuple du monde.

Le haut niveau d'éducation de bien des membres de l'expédition, dont les « Occidentaux », leur permit d'établir une nouvelle norme de comparaison, celle des Nukuhiviens au regard de la statuaire grecque. Tilesius affirme : « Ici, en mesurant un homme, j'ai prouvé que les admirables Antiques : le guerrier, Apollon, Antinoüs, Laocoon et Hercule ne sont pas un simple idéal de beauté. Tous ces types anciens... existent encore à Nuku Hiva » (1821 : 185). Langsdorff abonde en ce sens : « Beaucoup pourraient être comparés aux chefs-d'œuvre antiques et n'auraient certainement rien eu à leur envier » (1993 : 69). Ce que Löwenstern complète par : « Peuple si beau que chaque sauvage pourrait servir de modèle à un Apollon du Belvédère », observant « de nombreux sauvages au nez romain » (2003a : 92, 101). Parmi les dessins faits par Horner lors du voyage, il y en a un de divinités antiques, qui porte la mention « Nukahiwa », et reflète les discussions sur le corps marquisien dans le carré des officiers (fig. 5.22).

Les Russes, dans leur description du corps masculin, allèrent au-delà de ce que Cook et Forster avaient écrit sur la « forme délicate », les « traits réguliers » et la grande stature des insulaires. Les Russes décrivent les Nukuhiviens comme des hommes robustes, agiles, virils, de belle prestance et fondent ces traits sur leurs propres observations. Gédéon ajoute, même, une dimension supplémentaire à leur célébration de la virilité en notant que les hommes se « vantaient » de « blessures de combat reçues à la guerre... juste comme de vieux soldats Européens le feraient en exhibant leurs cicatrices » (1989 : 23). Mais alors que les Occidentaux se tournaient en lettrés vers les guerriers antiques, Shemelin, de culture moins universelle, s'appuyait sur sa seule expérience en observant que « si l'on cherchait des ressemblances avec d'autres peuples, leur visage pourrait être un mélange de divers peuples présentant des similitudes avec les Turcs, les Géorgiens et nos Cosaques du Don » (1816 : 127). Dans l'esprit russe, ces trois nations sont perçues comme guerrières.

~ Ma'uhau ~

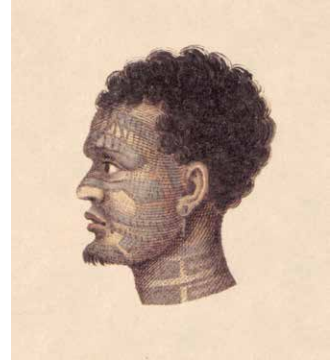


Figure 5.13. Wilhelm Tilesius, « Taputacaya Mufau », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 71 v°.

Figure 5.14. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait de Ma'uhau extraits des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, e.

Tilesius prépara un volume de commentaires destinés à accompagner les gravures de l'*Atlas* de Krusenstern. Malheureusement, jusqu'à présent, ce manuscrit n'a pas été retrouvé, mais une part du matériel fut utilisé pour le commentaire d'illustrations du Bertuch & Bertuch's *Bilderbuch für Kinder* (*Livre d'images pour enfants*). Pour la gravure de la fig. 5.15, celui qui accompagne la planche explique : « ...figure d'un homme de la suite du roi de Nukahiva, qui se distingue par la beauté de sa silhouette, tel que le Capitaine Krusenstern l'a dépeint. Il est surtout remarquable par les motifs symétriques inscrits sur sa peau. Il est bien des artistes en Europe qui auraient bien de la peine à en rendre la remarquable stature. [...] Il tient de la main gauche unealebasse parfaitement emmaillottée par les mailles d'un filet ; de la droite il tient un casse-tête. Il a au cou un hausse-col fait de languettes d'arbre à pain. Des défenses de cochon sauvage, fixées à des coquillages grâce à une sorte de gomme, ornent ses oreilles ; le bord de sa coiffe est aussi garni de défenses et le reste est fait de petites lamelles d'arbre à pain. Son sommet est orné d'une touffe de cheveux d'un ennemi vaincu » (Bertuch & Bertuch 1813 : Mélanges CLXXV, vol. VIII, n° 3).

La représentation de Tilesius d'un « Homme de l'île de Nukagiva couvert de tatouages » fut reproduite dans de nombreuses gravures, et illustrations, et devint un des symboles de la beauté des Nukuhiviens. Deux gravures antérieures faites par des graveurs différents, publiées l'une dans l'*Atlas* de Krusenstern et l'autre l'ouvrage de Langsdorff, bien que similaires au premier regard, montrent des divergences dans le tatouage (fig. 5.15 et 5.16, 5.19 et 5.20).



Figure 5.16. Anonyme, d'après Wilhelm Tilesius, « Personne distinguée, tatouée, de Nukahiwa », gravure en couleurs, in Langsdorff 1811 : pl. I.

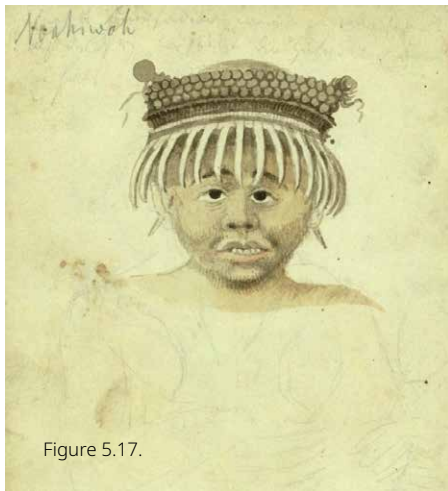


Figure 5.17.



Figure 5.18.



Figure 5.19.

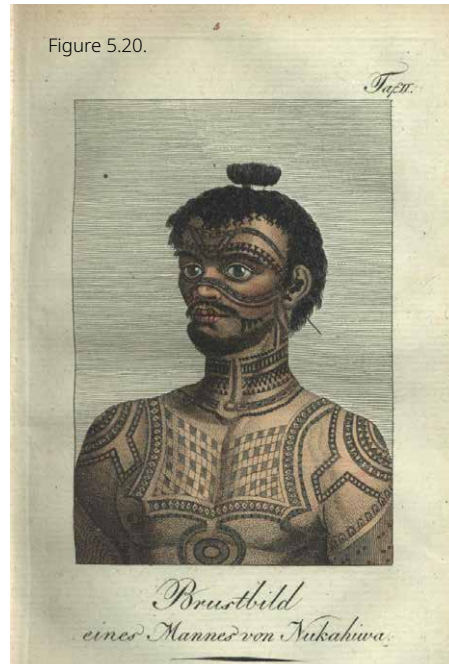


Figure 5.20.

Figure 5.17. Wilhelm Tilesius, visage d'homme portant une coiffe ornée de dents de cochons, gouache, in Tilesius 1803-1806 : 81 v°.

Figure 5.18. Wilhelm Tilesius, [« Buste d'un homme de l'île de Nuku Hiva »], encre sépia, in Tilesius 1804-1810 : 4/TIL.

Figure 5.19. Egor Skotnikov, d'après Wilhelm Tilesius, « Buste d'un homme de l'île de Nuku Hiva », gravure en couleurs, in Kruzenshtern 1813b : pl. VIII.

Figure 5.20. Anonyme, d'après Wilhelm Tilesius, « Buste d'un homme de l'île de Nuku Hiva », gravure en couleurs, in Langsdorff 1811 : pl. II.

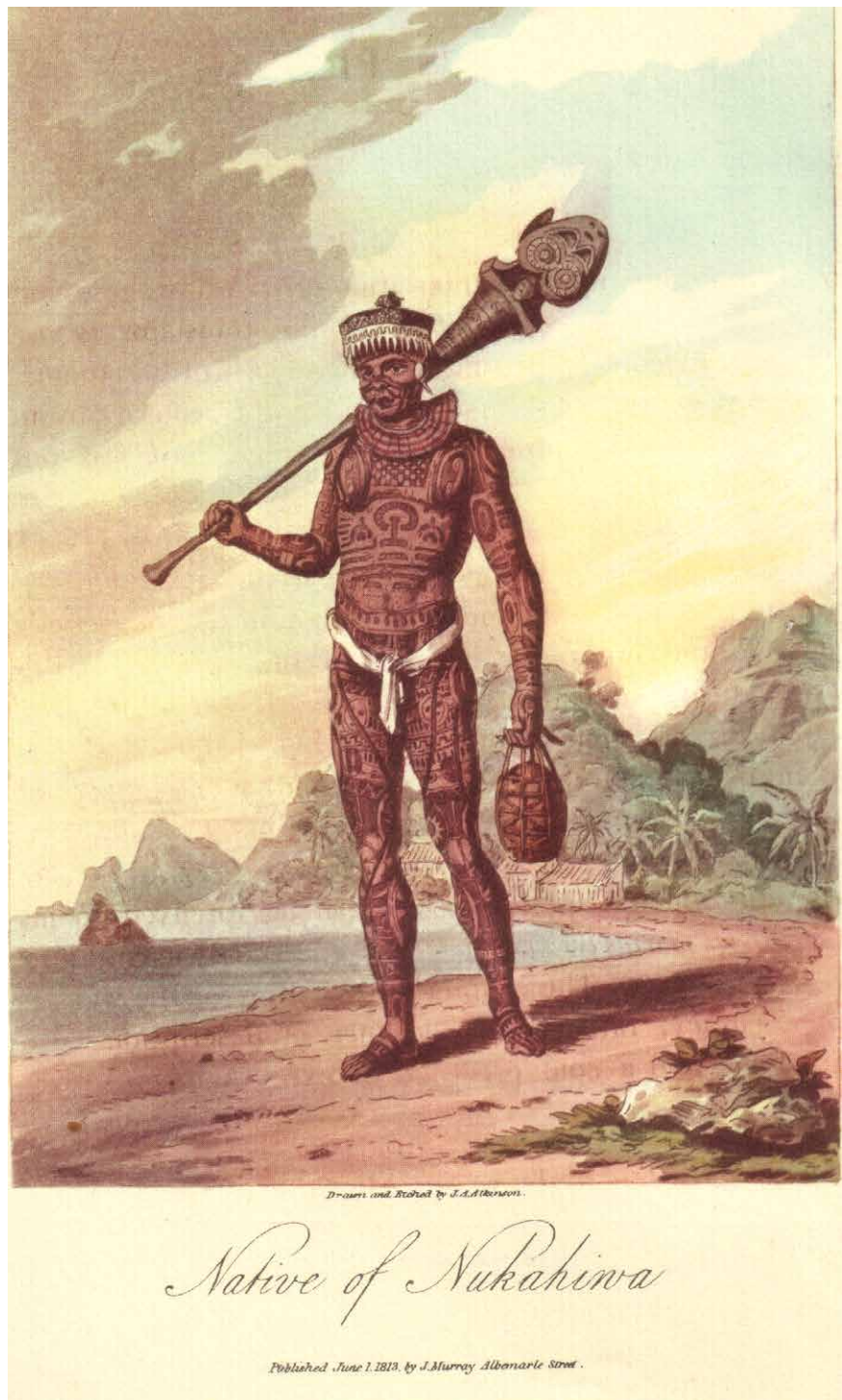


Figure 5.21. J.A. Atkinson, d'après Wilhelm Tilesius, « Indigène de Nukahiva », gravure en couleurs, in Krusenstern 1813c : frontispice.

Par contraste, les Japonais, qui avaient pourtant sous les yeux les mêmes corps masculins, eurent une toute autre impression : « Ils sont robustes. Les hommes font sept pieds de haut et sont tatoués de la tête aux pieds. Leurs parties génitales étaient nues, le prépuce retenu et attaché avec une sorte de cordon. » Pour les Japonais, ils évoquaient des monstres appelés *kijin*⁷ (Otsuki 1976 : 164-165). Les artistes qui illustrèrent les récits du *Kankai ibun* à partir des descriptions de ces marins, représentèrent le Marquisien comme une créature laide, animale et dotée d'une musculature qui, bien que nettement visible, ne correspondait ni aux conceptions japonaises, ni européennes, de beauté et d'harmonie (fig. 5.23, 5.24, 5.25 et 5.26).

Ainsi, en l'absence de stéréotype rigide, les trois groupes d'observateurs – Occidentaux, Russes de souche et Japonais – virent ces hommes très différemment, et les associèrent à des caractères combattifs de leurs cultures : divinités grecques, Cosaques, monstres japonais.

Les voyageurs se laissèrent clairement emporter par les vertus viriles et quand ils en vinrent à décrire les femmes, ils le firent en termes très différents : « Les femmes ne sont pas aussi avenantes que les hommes et il est difficile de croire, à la vérité, qu'elles sont issues de la même tribu » (Tilesius 1806b : 105) ; « Je dois dire que, bien que la plupart des premiers écrivains aient fait l'éloge de la beauté de la gent féminine, nous trouvâmes plutôt le contraire. Les femmes sont si quelconques que l'on pourrait assez assurément les décrire comme laides » (Ratmanov 1803-1805a : 41 v° – 42) ; « Leurs épouses arrivent loin derrière les hommes car elles manquent du charme des femmes européennes... Il est rare de voir un visage aux traits doux. Seuls une gaieté et un naturel sauvage, sans réserve, se lisent sur leurs visages » (Horner 1805 : 152).

Langsdorff considérait que leur corps « étaient dégradés par une licence prématurée » (1813 : 112). Krusenstern, Romberg et Espenberg mirent également en relation les défauts du physique féminin avec leur « liberté sexuelle précoce ». Il est possible que les consciences troublées des visiteurs aient joué un rôle, ici. Comme on pouvait s'y attendre, ils opposèrent les femmes « de condition modeste », qui venaient à bord à la nuit tombée, à celles « de distinction », plus élégantes.

Fleurieu, résumant les avis des premiers voyageurs aux Marquises, évoque au contraire « une promesse de beauté féminine absolument remarquable » (1969, 1 : 105 sq.). En 1791⁸, l'opinion des Américains sur les femmes de Tahuata est identique. Ingraham dit d'elles qu'elles sont « belles et avenantes », « les plus belles personnes que j'ai jamais vues » (Dorr 1971 : 46, 47). À Taiohae en 1813, Porter fut par contre aussi critique que les Russes envers « la démarche sans grâce des femmes et leurs pieds déformés » (D. Porter 1970 : 59).

Le corps des hommes, comme celui des femmes, éveillait des références sensuelles chez les voyageurs. Ratmanov livre ces réflexions dans son journal privé : « Les hommes sont imposants et de grande taille, avec de gracieux traits européens et asiatiques et l'on peut penser que certaines dames européennes, si elles venaient à visiter ces îles, ne regretteraient pas les duretés d'un si long voyage car elles pourraient satisfaire ici leurs désirs effrénés » (1803 – 1805a : 42).

7 *Kijin* : terme qui pourrait être traduit par « personnages insolites », « extraordinaires ».

8 Claret de Fleurieu publia les journaux de voyage du *Solide*, dont Étienne Marchand était le capitaine. En se rendant de Tahuata au nord de l'archipel, en juin 1791, il fut le 1^{er} à débarquer à Ua Pou.

La débauche qui saisit les visiteurs peut tenir à la nudité de bien des hommes de Nuku Hiva, dont les Russes furent témoins, car ils ne portaient pas de « ceinture cache-sexe »⁹, comme le déplore Krusenstern : « Même cette ceinture n'est pas portée par tous les Nukahiviens », ainsi « le magnifique Mau-ha-u, par exemple, mettait un point d'honneur à se déplacer nu. Et bien que je lui ai fait présent, par deux fois, d'un ceinturon, il vint à bord, sans, la fois suivante » (1813c : 156-157). Shemelin, Korobitsyn et d'autres, évoquent l'usage largement répandu d'aller nu. Les insulaires « ne considéraient même pas leur nudité comme répréhensible » (Korobitsyn 1952 : 154). Bien que dans l'iconographie russe, les Nukuhiviens couvrent leur nudité d'étranges draperies, les visiteurs firent d'autres croquis qui montrent des hommes tout à fait nus. Espenberg profita ainsi du prétexte du « regard du naturaliste » pour envoyer à Auguste Kotzebue un dessin d'homme sans « draperie grotesque » : « *in puris naturalibus* » [dans le plus simple appareil], et précise : « aucun d'entre eux n'est à ce point sans honte ; il doit s'agir d'un tout jeune garçon » (1805a). Si le sort du dessin d'Espenberg nous est inconnu, le « Kätenuä » de Löwenstern (cf. fig. 3.17), évoqué plus haut, illustre graphiquement l'érotisme latent ; par pudeur, ses parties génitales sont cachées de la main. Le Nukuhivien en pied de Löwenstern (cf. fig. 4.25), semble aussi couvrir ses parties génitales de la main, ce qui laisse supposer que le drapé est un ajout ultérieur.

Il y a cependant une partie du corps masculin dont l'intimité privée était rigoureusement respectée. Lisiansky l'évoque dans ce récit :

J'ai observé des exemples de prépuces tirés vers l'avant, par-dessus le gland, et attaché avec un cordon dont les extrémités pendaient d'environ 4 pouces. À ce cordon, tous semblaient accorder une grande importance. Ainsi il arriva que le frère du roi, en visite à bord de mon navire, ait la malchance de le perdre ; son anxiété à cette occasion fut extrême. Comme il s'engageait sur la passerelle, il couvrit précipitamment, de ses mains, la partie déliée et fit des signes désespérés en direction d'un bout de cordelette. Jusqu'à ce qu'il le récupère, et puisse redonner à la partie en question l'état qui était le sien précédemment, il sembla incapable de bouger du lieu où s'était produit l'incident (1814 : 86).

Gédéon fait le même constat : « S'il s'avère que cette cordelette se relâche et tombe de façon inattendue, ils s'accroupissent précipitamment les mains entre les jambes, dans une grande confusion et le visage écarlate, ils se retournent et la remettent en place » (1989 : 24). Cette forte discordance sur la notion de « nudité », montre la difficulté des visiteurs à la considérer comme un concept susceptible de varier d'une culture à

9 À ces époques, les hommes ne se protégeaient le sexe que lors de certains travaux, etc. Selon l'âge et le rang social, ils ajustaient leur *hami* de façon différente. Kabris parle d'une « ceinture... très longue qui leur serre les reins, et dont les extrémités pendent l'une sur le devant et l'autre passe par derrière entre les cuisses... » (Dulys s.d. : 12). Le pan arrière de cette longue bande de *tapa* pouvait être très étendu, ou noué. La teinte du *tapa*, allant du blanc au brun rouge, variait selon la plante utilisée : mûrier à papier, arbre à pain, banian..., le jaune résultant d'une teinture. Son port se développa après les années 1840. Les insulaires avaient leur pudeur, et le récit de la chute de cordelette en témoigne, mais pudeur et nudité n'étaient pas perçues de façon identique dans les deux cultures.

~ Style classique et vision japonaise ~

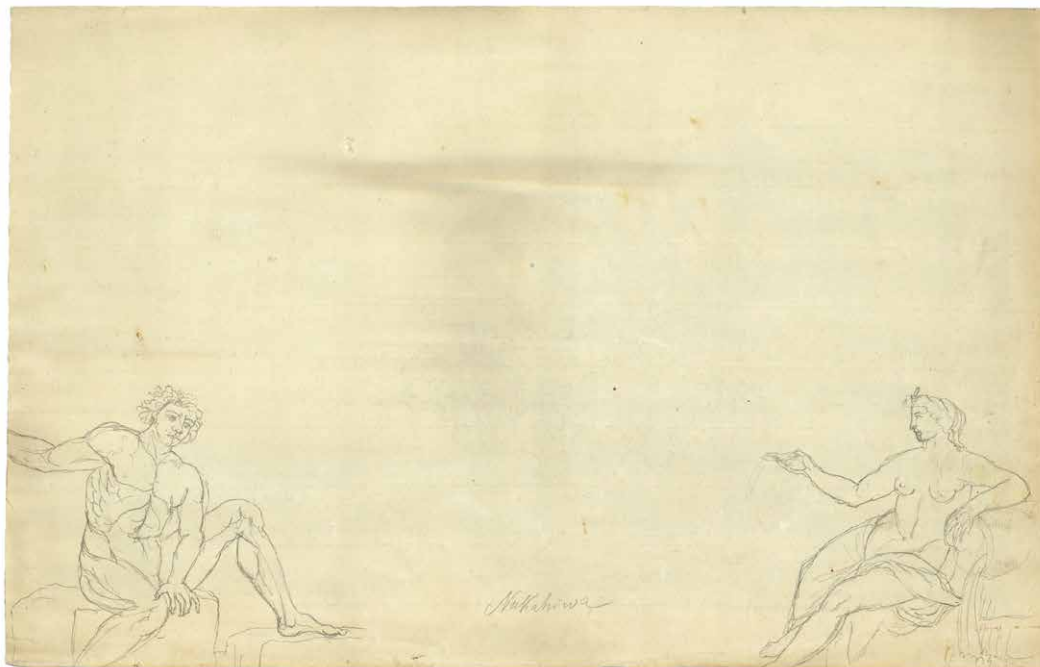


Figure 5.22. Johann Horner, « Nukahiwa » [Figures masculine et féminine de style classique], crayon sur papier, Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage, n° 820-2.

Figure 5.23. Dessin japonais d'un couple de Marquisiens, gouache et encre sur papier, in *Kankai ibun*, rouleau manuscrit 7, Bibliothèque de l'Université Waseda, Tokyo, 文庫 08 A0202.

Figure 5.24. Dessin japonais d'un couple de Marquisiens, gouache et encre sur papier, in *Kankai ibun*, rouleau manuscrit 14, Bibliothèque de l'Université Waseda, Tokyo, 文庫 02 01368.

Figure 5.25. Dessin japonais d'un couple de Marquisiens, gouache et encre sur papier, in *Kankai ibun*, rouleau manuscrit 4, Bibliothèque de l'Université Waseda, Tokyo, 文庫 08 C0006.

Figure 5.26. Dessin japonais d'un couple de Marquisiens, gouache et encre sur papier, in *Kankai ibun*, rouleau manuscrit 12, Institut des Manuscrits orientaux, Saint-Petersbourg.



Figure 5.23.



Figure 5.24.



Figure 5.25.



Figure 5.26.

l'autre, bien qu'ils aient noté l'embarras des Nukuhiviens s'il advenait qu'ils soient vus sans ligature du prépuce.

Tandis que les Russes regardaient ces « corps nus » tels qu'ils étaient, y compris leurs parties intimes, ils se trouvèrent parfois en position d'être aussi observés. Löwenstern décrit de façon très parlante ces regards où se mêlent sexualité et éclats de rire, alors qu'il dirigeait les opérations d'aiguade et de coupe du bois.

La plupart d'entre eux vont et viennent totalement nus. Ils nouent sur leur prépuce une cordelette. Si elle vient à manquer, et que le prépuce laisse apparaître le gland, notre homme se sent alors comme dévêtu, ce qui génère l'hilarité générale. Si nos marins prenaient un bain, alors là les rires des sauvages n'arrêtaient pas. Si à terre, la cordelette d'un sauvage se détachait, son embarras était tel qu'il s'isolait dans les buissons pour le rattacher et ressortait avec la conviction, effrontée, qu'il s'était rhabillé (2003a : 108-109 ; 2005 : 183-184).

Le journal intime de Shemelin décrit un incident notable où la notion, russe, de pudeur fut « testée » par un Nukuhivien :

Un plaisantin nous joua un tour incroyable, d'une grossièreté renversante. Il n'avait rien dans les mains, mais il nagea jusqu'au navire et attrapa un bout qui pendait ; renflant le ventre tout en tenant son pénis de l'autre main, il entreprit de le proposer à la vente à Krusenstern, qui se tenait à ce moment-là à cet endroit. Il ne pouvait y avoir aucune échappatoire. Krusenstern éclata de rire et s'éloigna (1803-1806 : 154 v°-155).

Une autre fois, un marin qui s'affichait urinant depuis le navire fut immédiatement repéré, et désapprouvé : « les beautés pudiques qui nageaient autour de notre bateau, choquées, exprimèrent leur profond dégoût quand leurs regards croisèrent un membre d'équipage se libérant d'un besoin pressant. Roberts nous confirma [cette répugnance], ajoutant que les femmes de Nukahiwa étaient intraitables envers ceux qui n'observaient pas le comportement [adéquat] », remarque Krusenstern (1813c : 156).

La tenue sommaire du Nukuhivien contrastait étrangement avec les vêtements de drap épais des visiteurs : pantalons serrés blancs et uniformes ajustés vert foncé, à queue-de-pie. Les tenues des civils étaient de même style. Bellingshausen se souviendra, plus tard, que « plusieurs scientifiques ne changèrent pas leur costume à galon, même sous l'équateur » (1945 : 46). Leurs journaux et dessins ne mentionnent aucun exemple de bain, ou baignade. Au contraire, ils laissent entendre qu'ils portaient leur épais vêtement en toutes circonstances. Une tenue inappropriée pour Nuku Hiva où, de nos jours, aux heures les plus chaudes des touristes européens peuvent à peine supporter une activité hors d'une pièce climatisée, ou loin de l'eau ; rappelons-nous du malaise de Fosse après une excursion à terre. Les récits des visiteurs ne font état d'aucune tentative, que ce soit, pour libérer leur corps et se baigner en compagnie des « amphibiens » du pays. Ce qui n'est pas surprenant compte tenu du fait que leurs vêtements étaient perçus comme la marque essentielle de leur « degré de civilisation », tout comme les tatouages pour les

Nukuhiviens. Peut-être que leur réprobation de la « nudité » des insulaires marquait une lutte envers un désir latent de libérer leur propre corps.

Dire l'indicible

Alors que l'exemple de rencontres hétérosexuelles (entre Polynésiennes et Européens), avait été lancé par les voyages de Bougainville et de Cook, la découverte de la sexualité masculine est un aspect auquel les Russes ne s'attendaient probablement pas. La notion d'homosexualité, sinon le terme, ne leur était pas inconnue. Nombre de jeunes officiers, éduqués dans l'univers clos du Corps des Cadets de la Marine, ne pouvaient l'ignorer. Confinés de longs mois durant à bord, dans une compagnie exclusivement masculine, ces tendances avaient largement eu l'occasion de se développer. Löwenstern rapporte que sur la *Nadezhda*, le Comte Tolstoï avait essayé de pervertir le jeune Kotzebue, quelques marins et très probablement Kabris, par la suite.

L'homosexualité de Tolstoï pourrait avoir été une facette de son extravagant comportement. La littérature le concernant n'en parle guère. Au-delà de la remarque tout à fait explicite de Löwenstern (2003a : 89, 90, 114), le message acerbe de l'épigramme de Pouchkine sur Tolstoï interroge : « Lui qui, par le passé / Stupéfia les quatre coins du monde / Par sa débauche » (Tolstoi [sic] 1990 : 33). Pour stupéfier la brillante société masculine dans laquelle évoluaient à la fois Pouchkine et Tolstoï, il fallait que la débauche soit réellement exceptionnelle et qu'elle aille bien au-delà de soirées de beuveries, ou de nuits passées en compagnie de jeunes indigènes des Mers du Sud. Grabbe, un autre contemporain de Tolstoï, le situe en effet, sans ambiguïté, comme un membre « représentatif d'une école d'immoralité et de débauche [propre à] de nombreux jeunes hommes de Moscou » (Tolstoi 1990 : 51). Phillip Vigel, homosexuel bien connu, rencontra Tolstoï près de Kazan au cours de l'été 1805. Il était en chemin pour Moscou après ses mésaventures du Pacifique tandis que Vigel, et ses compagnons de route, voyageaient en sens opposé. Dans ses mémoires, il ne masque guère ses impressions sur cette brève rencontre :

Son apparence nous surprit. Sa tête exhibait une touffe de cheveux noirs, épais et bouclés ; ses yeux étaient injectés de sang, sans doute en raison de la chaleur et de la poussière ; son expression, plutôt mélancolique, paraissait troublée et sa façon, très calme, de parler effraya mon compagnon. Je ne m'explique pas pourquoi je ne ressentis pas la moindre peur, mais au contraire une forte attirance. Il resta un petit moment avec nous, parlant simplement et sans ambages avec beaucoup d'intelligence, si bien que je fus déçu qu'il nous quitte et ne nous accompagne pas. Il le remarqua probablement car il fut plus chaleureux, à mon égard, qu'envers les autres (1928 : 238).

Léon Tolstoï le décrit, lui aussi, comme « un homme extraordinaire, scandaleux et attirant » (Tolstoy 1928-1959, 34 : 393). La présence d'un tel homme à bord de la *Nadezhda* suffisait pour attiser les sentiments les plus inattendus parmi les hommes qui l'entouraient.

Les mesures et les dessins détaillés de Ma'uhau, les nombreux croquis méticuleux d'autres insulaires, l'admiration des corps tatoués de ces hommes où chaque motif épouse un muscle particulier, tout cela peut être envisagé comme un indice d'une certaine homosexualité parmi les voyageurs, un érotisme vibrant pour cet « Autre ». L'analogie faite par Espenberg est révélatrice en cela : « Ces gens ont des membres remarquablement souples, non pas comme ceux des jeunes femmes de chambre d'Europe mais plutôt comme ceux d'enfants âgés de 5 à 6 ans. » Il n'est pas surprenant que la fin de cette phrase ait été supprimée dans la lettre d'Espenberg publiée dans le *Philosophical Magazine* (1805b, n° 37 : 146-147). Les récits des visiteurs laissent apparaître des moments où le désir de contact physique avec ces beautés viriles se fait impérieux : « À notre arrivée, nous voulions laisser courir nos mains sur la tête de certains de ces hommes si beaux », remarque incidemment Langsdorff dans un passage concernant une étude sur le tabou (1993 : 87).

Le comte Tolstoï, qui fut marginalisé au cours du voyage, n'hésita pas à laisser remonter en surface ce qui n'était que latent chez d'autres. Une anecdote sur ses relations avec Kiatonui, basée sur ses propres dires, évoque une situation prenant un tour improbable¹⁰. Les récits des autres membres de l'expédition ne font aucune référence à une telle intimité, ni à une telle humiliation. Et si l'on considère le respect dans lequel les Russes tenaient Kiatonui et la fierté indigène, il semble plus que probable que Tolstoï ait échafaudé cette histoire pour remédier à sa propre frustration.

« Danses cannibales »

La découverte, par les Russes, de cette fameuse virilité marquisienne est à associer à une autre ; ces hommes n'étaient pas seulement des guerriers, ils étaient manifestement cannibales. Robarts et Kabris ne mirent guère de temps à dissiper leurs illusions sur ces « enfants de la nature »¹¹, et les visiteurs prirent l'avertissement au sérieux. Cette attirante masculinité, parfois glaçante, était inséparable de la réputation de cannibalisme des indigènes. Cette redoutable information maintenait les visiteurs dans une tension constante. Rezanov évoque leur première nuit à Taiohae : « Tout au long de la nuit, nous vîmes de nombreux feux et des sauvages qui criaient en se frappant les épaules¹² de leurs mains, montrant qu'ils étaient occupés à quelque chose qui les rendait heureux. Des marins armés furent postés autour du navire. Ils s'échangèrent des signes

10 N.d.A. : « Par quelques moyens il acquit un tel ascendant sur l'accueillant Roi de Nuku Hiva au point de l'amener à courir, à ses côtés, sur ses quatre membres comme un chien. En criant : « Va chercher ! Va chercher ! » Tolstoy jetait un morceau de bois à la mer ; sur quoi Sa Majesté se précipitait et revenait en gambadant, le trophée entre les dents » (Tolstoy 1983 : 126, d'après Kamenskaia 1894 : 43).

11 Perception qui nourrit certaines réflexions de l'époque, à la suite de Jean-Jacques Rousseau : « La nature a fait l'homme heureux et bon, mais... la société le déprave et le rend misérable » (*Dialogues : Rousseau juge Jean-Jacques* 1772-1776). Rousseau, Voltaire et d'autres « Lumières » du siècle s'inscrivant dans le sillage de Montaigne, entretenaient une correspondance à travers toute l'Europe, parmi elle la Grande Catherine.

12 En fonction des rythmes et des circonstances, les chants et la musique étaient accompagnés d'une résonnance créée par l'auditoire qui frappait des mains diverses parties du corps, dont le creux des aisselles. Ce qu'évoque Tilesius : « Une foule ... frappait de la paume de la main le creux entre leurs poitrines et leur bras... ».

et tiraient des coups de canon, de temps à autre, afin de montrer aux sauvages que nous étions prêts à repousser toute attaque » (1825, n° 66 : 73-74).

Krusenstern dans sa demi-cabine, derrière la fine cloison qui le séparait à présent de son pire ennemi Rezanov, était réveillé la nuit par les mêmes sons. Dans son récit, les danses nukuhiviennes et les énormes tambours qui « exaltent les passions » sont mêlés à ses réflexions sur les hommes qui « assassinent leurs femmes et leurs enfants dans la plus grande indifférence » (1813c : 176). Sa femme qui le regardait, à la lumière vacillante d'une chandelle, du haut de son portrait sur le mur opposé de sa cabine fut le seul témoin de ses appréhensions au long de ces nuits.

En dépit du confort offert par la visite des femmes, le retentissement de ces chants guerriers qui, chaque nuit, venaient du rivage, impressionna les visiteurs au point que, d'après Löwenstern « nous imitâmes les sauvages jouant leur musique, frappant le creux de nos mains contre nos bras repliés, pour accompagner les chansons des marins, etc. » (2003a : 101). Krusenstern rapporte dans son journal, non publié, que de jour « plusieurs embarcations tournaient souvent autour du navire. Les insulaires, qui ramaient, chantaient et battaient la mesure. C'était probablement un signe de bienveillance, un moyen de nous être agréable » (1804a : 48). Les voyageurs furent obsédés par ces rythmes jusqu'à ce qu'ils atteignent le Kamtchatka, où leur préférence se porta sur la danse de l'ours du Kamchadal (Löwenstern 2003a : 148).

Le premier texte de Tilesius, l'un des tout premiers à atteindre l'Europe, concernait les chants nocturnes de ces cannibales, présumés (cf. fig. 13.1, 13.2, Annexe 1. Chant de Nukuhiva). Il nota les paroles et la musique de l'un d'entre eux à propos d'un ennemi sur le point d'être sacrifié :

Une foule de 200 à 600 jeunes hommes frappait de la paume de la main le creux entre leur poitrine et leurs bras, créant ainsi un son sourd semblable à celui d'une cloche. Ces sons étaient accompagnés d'un chant rythmé... Dans le même temps, une centaine d'autres hommes frappaient dans leurs mains. Lorsqu'une grande victoire, ou un abondant butin de guerre, occasionne des fêtes et des danses exceptionnelles, quatre tambours sont apportés du *Morai* [mélée] et battent au même rythme. Pour accompagner cette musique, ils dansent et chantent en chœur une mélodie mélancolique.

La mélodie rappela à Tilesius des chants russes, mais en beaucoup plus tristes et funèbres. Une impression d'autant plus forte, se souvient-il, que le chant était perçu dans le lointain.

Ce fut une nuit de tourments indicibles que cette nuit au cours de laquelle j'entendis ces personnes, apparemment généreuses, qui dansaient pour mon plaisir. Je le supportais dans le seul but de découvrir quelque chose de leur musique. Eux, de leur côté, étaient très joyeux et s'amusaient de danses dans lesquelles ils effectuaient des sauts primitifs, disgracieux et frustes, tout en faisant des mouvements, tour à tour rapides ou lents, les bras tendus (1812 : 393, 396 ; 1805 : 261 – 270).

Lors de mon séjour à Taiohae, en novembre 2003, le son des tambours nocturnes traversait le village endormi et s'élevait jusque dans les hauteurs. Au début, j'étais peu encline à retourner « en ville » car, le matin même, nous avions assisté au spectacle des écoliers pour une foule de touristes venant d'un bateau de croisière. Ils étaient vêtus de leurs tenues de danse en feuilles de cordyline formant une sorte de jupe : « Ils font juste semblant d'être des sauvages pour les touristes » remarqua, avec intransigeance, mon fils Raphaël alors âgé de dix ans. Le navire s'en alla au coucher du soleil mais les tambours nocturnes ne s'arrêtaient pas, et nous avons décidé de suivre leur son jusqu'à ce que nous ayons atteint l'endroit précis, du bord de mer, où avait dû se tenir Tilesius toute une nuit avec les danseurs. Nous avons vu des jeunes gens du pays, certains arborant des tatouages élaborés, exécutants les danses que Tilesius décrivaient. Ils sautèrent tout d'abord à contrecœur, comme sous la contrainte, puis, petit à petit avec une vitalité et une sensibilité croissante, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le rythme des tambours et les corps de jeunes hommes célébrant d'un même allant leur masculinité sous les étoiles des Mers du Sud. Ils dansaient alors pour eux-mêmes, non pas pour des touristes. Seule la voix de leur chef de danse rappela à la réalité les quelques badauds présents, et moi-même. Les danseurs étaient des élèves du collège qui se préparaient pour le Festival des Arts des Marquises qui allait avoir lieu, à Hiva Oa, en décembre 2003.

Les « danses cannibales » qui perturbaient les Russes durant les chaudes nuits de Nuku Hiva n'étaient pas non plus destinées aux touristes. Elles appartenaient à un monde qui attirait les visiteurs, mais les effrayaient tout autant, un monde qui les avait déjà marqué de son empreinte.

Le cannibalisme, en Océanie, est un sujet à controverses, en particulier dans le contexte du discours postcolonial, tel le travail critique d'Obeyesekere sur les textes européens en la matière (2001). Bien qu'en dehors des récits de voyageurs, des évidences à la fois archéologiques et anthropologiques témoignent de cette pratique chez les Polynésiens, dont les Marquisiens, il reste jusqu'à présent très difficile de déterminer la motivation et les circonstances qui y menaient, ou bien encore le rôle des famines en la matière (Dening 1980 : 247-249). Si les récits russes ne répondent pas à la question, pour les Marquises, ils fournissent néanmoins un matériel à prendre en compte pour établir une sorte de « mise en perspective des dires et réactions » des voyageurs. Leur principale source venait des « témoignages » de Robarts et Kabris. S'y ajoutent des preuves occasionnelles qu'ils rassemblèrent eux-mêmes, comme les crânes perforés d'ennemis sacrifiés ou les paroles du « chant cannibale » rapportées par Tilesius, et des anecdotes probablement venant d'insulaire eux-mêmes comme l'allusion au penchant de l'oncle de Kiatonui pour la cervelle humaine, par exemple. La réponse des visiteurs à ces rumeurs de cannibalisme à Nuku Hiva est ambiguë, il faut le souligner.

La réaction immédiate, contrairement aux comptes rendus plus tardifs de Krusenstern et Langsdorff, est particulièrement éloquente. Löwenstern écrit dans son journal : « Que les insulaires mangent la chair de leurs ennemis n'est que trop vrai. Ils conservent les crânes et cheveux en signe de victoire. Nous avons acheté plusieurs de ces crânes. S'il est vrai qu'effectivement, dans la rage de la guerre, des Européens civilisés n'ont pas honte de manger leurs ennemis, comment pourrait-on le reprocher à des sauvages pour qui c'est une loi ? » (Löwenstern 2003a : 107 ; 2005 : 181-182). Gédéon et lui notèrent la nature cérémonielle, et limitée, de ce cannibalisme : « De

peur de festins trop opulents, les hostilités se terminent toujours dès qu'ils ont capturé quelques prisonniers ; ils ont ainsi le temps de les dévorer » (Löwenstern 2003a : 101) ; « De tels affrontements sont réglés à la mort de deux ou trois personnes qui sont alors mangées au cours de rites solennels » (Gideon 1989 : 25). Ces commentaires n'expriment rien du dégoût propre aux descriptions « cannibales » de l'époque.

Ratmanov mentionne une forme plus controversée d'anthropophagie, qu'il ne réprouve pas absolument dans son journal : « Il y a deux ans, la récolte de fruit [à pain]¹³ fut très insuffisante alors qu'elle constitue la base de l'alimentation des habitants. Ils tuèrent alors quelques femmes et des enfants dont ils se nourrirent... Je pense, toutefois, que cette situation ne se produit que dans des circonstances exceptionnelles, car leurs actions et leurs manières reflètent leur bonté de cœur » (1803-1805a : 45 v°). Dans une autre version, de ce journal, il ajouta : « Pour ces gens, qui ne sont pas éclairés par la civilisation, ceci est pardonnable » (1803-1805b : 24).

Leur peur était souvent mêlée de curiosité sur le goût de la chair humaine : « On ne peut faire un pas ici sans être armé. Ils ont peur des armes à feu qui est la seule sécurité si l'on ne veut pas être mangé puisqu'ils mangent tous leurs captifs avec beaucoup de cérémonie et apprécient qu'il en soit ainsi » (Romberg 1804a : 37). Shemelin, qui était d'avis que cette pratique se limitait à obtenir des trophées de guerre, remarque que le cerveau d'un ennemi était considéré comme le délice suprême (1816 : 133), tandis qu'Espenberg alla plus loin, affirmant que les iliens « considéraient la chair humaine comme un mets délicat qu'ils préféraient à celle de leurs porcs » (1805c : 10). Les remarques de Tilesius, sur le sujet, sont dominées par l'admiration qu'il portait à l'apparence des insulaires : « Ils sont grands, minces et ont très bon cœur, bien qu'ils dévorent avec appétit leurs ennemis » (1812 : 396). Le même contraste sous-tend la retenue de Lisiansky : « Compte tenu du caractère doux [« de la gentillesse » dans la variante russe] des habitants de cette île, il est difficile de croire qu'ils soient cannibales » (1814 : 87 ; 1812a : 143).

Entre incrédulité et conviction, la peur d'être mangé et les réflexions sur le goût délicat de la chair humaine¹⁴, leur manière d'être anthropophages et leur apparence, leur gentillesse et leur courage, tout illustre l'ambiguïté de leurs réactions.

Dans les ouvrages qu'ils écrivirent par la suite, Langsdorff et Krusenstern consacrèrent des paragraphes entiers au cannibalisme marquisien. En fait, ils furent les premiers à dévoiler l'information au lecteur européen, mais leurs points de vue étaient aux antipodes. Caleb Crain, dans son étude sur les liens entre homosexualité et cannibalisme, écrit : « Langsdorff se délecte de l'anthropophagie des insulaires ; ses descriptions du cannibalisme sont positivement érotiques. Pour lui, le cannibalisme est un plaisir savoureux et addictif » (1994 : 31). Même si les réflexions de Crain paraissent singulières, Langsdorff avait effectivement un jugement non conformiste. Incidemment, son ouvrage fut reconnu comme une des sources de *Taïpi* (1846), le livre de Melville qui explore les réactions d'un aventurier face à ces pratiques dans la société

13 Très probablement celle de l'arbre à pain : *Artocarpus altilis*.

14 N.d.A. : les voyageurs manquaient de viande après la traversée de trois mois sans escale depuis le Brésil, et ils en avaient envie. Plusieurs passages du journal de Löwenstern dépeignent clairement le besoin de nourriture à bord de la *Nadezhda* (2003a : 80-81, 83, 86, 88, 91).

de Nuku Hiva (Dening 2004 : 93). De son côté, Krusenstern exprima son dégoût : « En période de famine, les hommes massacrent leurs femmes, leurs enfants et leurs parents âgés, cuisent et rôtissent leur chair et la mangent avec le plus grand plaisir » (1813c : 181). Il « ne mâcha pas » ses mots en présentant l'anthropophagie, dans ce pays, comme une pratique répugnante, et il arrive à cette conclusion sans appel : « Ils ne montrent pas la moindre trace de bonnes dispositions et, sans aucun doute, ne méritent pas d'être appelés des hommes mais plutôt des bêtes sauvages » (1809 : 221)¹⁵. Tandis que Langsdorff n'hésitait pas à relever des vestiges d'anthropophagie dans sa propre culture, Krusenstern se dissociait vivement de la pratique, refusant aux îliens l'empathie prônée par Cook, les Forster et d'autres.

Il faut noter que tous les Russes, à ce propos, se réfèrent aux dires de Robarts et de Kabris, et en particulier au massacre de membres de mêmes familles au cours d'une famine récente. La différence entre les réactions de Langsdorff et de Krusenstern peut tenir au fait que le premier s'appuyait sur Kabris, et son approche quasi nukuhivienne du cannibalisme, tandis que Krusenstern se référait à Robarts pour qui la pratique était abominable. Il est frappant que Robarts ne mentionne à aucun moment le cannibalisme dans son *Journal marquisien*, pourtant riche en détails. L'effroyable récit qu'il fit aux voyageurs venait peut-être d'un vain espoir d'obtenir des munitions. Il n'y mentionne pas non plus, du reste, le fait qu'il ait demandé des munitions.

En dehors de leurs informateurs différents, les deux voyageurs adoptèrent aussi des perspectives radicalement divergentes. Alors que le « regard de naturaliste » de Langsdorff pouvait demeurer pur « de tout désir scandaleux » (Wallace 2003 : 75), qu'il s'agisse d'homosexualité ou d'anthropophagie, Krusenstern semble pour sa part rétif aux tentations des Mers du Sud, en général, et en particulier à certaines de celles dont il fit l'expérience à Nuku Hiva. L'amertume notable de Krusenstern envers Kiatonui, au dernier chapitre du récit nukuhivien, peut venir de sa honte personnelle à avoir eu à se comporter envers lui avec cérémonie, d'égal à égal en quelque sorte, en dépit des récits que Robarts lui avait fait du cannibalisme du « roi ». À moins qu'elle ne provienne du souvenir perturbant du « regard royal » porté sur le portrait de son épouse, qu'il n'aurait pu empêcher ? Par la suite, il fit l'étrange requête à Tilesius de lui dessiner les danses cannibales nukuhiviennes et d'en écrire la musique, arrangée pour piano-forte. Il les fit parvenir à sa jeune épouse, en les joignant à son journal (Krusenstern 1813c : 160-161 ; Tilesius 1804 : 37).

Krusenstern ne se doutait pas qu'un prédécesseur avait, comme lui, fait l'expérience de sentiments confus durant ce séjour aux Marquises. Il s'agit du missionnaire W.P. Crook, un jeune homme « sérieux et posé ». Après avoir fui Tahuata après un séjour d'une année en 1798, il s'en voulait : « J'ai des remords et désire être confronté au Seigneur car toute tentation fut si étrange que je suis persuadé que l'on devrait avoir la présomption la plus grande envers tous ceux qui eurent à les éprouver. » Tous les deux, Crook et Krusenstern, ont fui leurs démons marquisiens.

15 L'édition française, de 1821, dit en conclusion de ce passage : « Ainsi, on ne sera pas scandalisé de ce que je les ai nommés des sauvages ».

Post-scriptum : le comte Tolstoï et son singe

Le comte Tolstoï connaissait de meilleures façons d'affronter ses démons ; il était habile à transformer n'importe quelle tragédie en farce. Voici quelques histoires le concernant, lui et son singe, qui confirmeront le propos.

Feodor Tolstoy amena en voyage avec lui un singe, décrit plus tard par un cousin comme « un orang-outang, aussi intelligent, agile et audacieux qu'un humain. » Il était anormalement en adoration de son animal, et certains affirmèrent par la suite qu'il était devenu une de ses innombrables maîtresses. Que cela le soit ou non, le singe devait certainement être très intelligent, et actif. Alors que Kruzenstern se trouvait à terre, probablement à Hawaï, Tolstoy et son singe s'introduisirent à pas feutrés dans sa cabine. Là, le jeune gentilhomme sans scrupules prit une pile de carnets de notes du Capitaine, et d'autres écrits, qu'il posa sur la table en plaçant dessus une feuille de papier blanche. Il entreprit alors de la salir et de la tacher avec de l'encre, puis la froissa et la plaça dans sa poche. Le singe l'observa attentivement et, lorsque le Comte quitta la cabine, il se mit au travail sur les papiers restants. À son retour, Kruzenstern ne put que constater que son étrange visiteur avait détruit la plupart de ses précieux dossiers.

L'histoire se poursuit rapportant qu'à la première occasion, Krusenstern abandonna l'encombrant comte, et son singe, sur une côte ou une île déserte. Tolstoï « leva son chapeau et s'inclina de façon très ostentatoire et polie devant Krusenstern qui s'éloignait » et, accompagné du singe, il s'enfonça dans un monde sauvage (Tolstoy 1983 : 127-128 ; Kamenskaia 1894 : 43-44). Selon une autre anecdote, Tolstoï se trouvant bloqué sur l'île, mangea son singe dès les premiers jours. Dans une autre version, il l'aurait déjà mangé sur le navire : « On prétend que dès que la nourriture vint à manquer, au cours de la traversée, il abattit sa femelle singe bien-aimée, la fit rôtir et la mangea. » Dans d'autres textes, il niait avec force l'avoir mangé, déclarant qu'elle était sa maîtresse (Grudev 1898 : 437 ; Vigel 1928 : 238 ; Tolstoy 1990 : 12-13 ; Tolstoy 1971 : 4-6). Pour ceux qui voudraient étudier le rapport entre érotisme et anthropophagie, une abondante documentation sur la question existe là (cf. Crain 1994 : 35-38).

Tout ceci reflète une réflexion confuse sur les expériences hors du commun de Tolstoï lors de ce séjour à Nuku Hiva. La réalité était plus triste et prosaïque. Après le départ de Nuku Hiva, Löwenstern écrivit dans son journal :

Le Comte Tolstoï avait acheté un singe à longue queue au Brésil... Le comte était son maître, ce qui signifie qu'il n'en avait pas... Kisselev, un des Japonais, le prit sous sa protection car il était drôle et attachant et pendant un certain temps, le calme revint ; il était en effet à nouveau attaché. Il y a peu, il s'était encore échappé et avait causé des dégâts dans toutes les cabines, lors de visites inopinées. Le harnais qui le maintenait s'était détaché et il était devenu difficile à attraper. Un matin, le Docteur Horner le saisit par la queue, alors qu'il s'était invité dans sa cabine et s'y



Figure 5.27. Ignaz Sebastian Klauber d'après Wilhelm Tilesius, « Lemur Makako » (sic), gravure colorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. VI.

Tilesius dessina pour l'*Atlas* un singe cercopithèque blanc nez (*Cercopithecidae petaurista*) que Tolstoï dû acheter au Brésil.

était installé. Tolstoï, qui essayait de lui passer une corde autour du corps, fut mordu et il jeta si violemment le pauvre animal sur le pont qu'il fut obligé de l'abattre en raison de ses blessures (2003a : 106-107 ; 2005 : 180).

La construction des récits de Tolstoï devient claire dès lors qu'ils sont mis en face de ceux de Löwenstern. Le petit singe, illustré par Tilesius dans l'*Atlas* (fig. 5.27), se transforme en un grand singe : un orang-outang, substitué d'« homme nature ». Horner, qui était en bons termes avec tous à bord, est remplacé par Krusenstern contre qui Tolstoï était en butte. Et la mort accidentelle du singe libéra chez Tolstoï une soif insatiable d'érotisme exotique, associé au cannibalisme. Cet homme sans morale n'hésita pas à dire tout haut ce que les autres craignaient même de penser.

Le singe de Fedor Tolstoï réapparaîtra par la suite dans les ébauches de Léon Tolstoï pour *Guerre et Paix*, où le personnage de Dolokhov : un duelliste débauché, est inspiré de Fedor Tolstoï. Dolokhov confie à Anatoly Kuragin : « J'ai aimé un singe. Il n'y a pas de différence. Maintenant j'aime les belles femmes » (Tolstoy 1928-1959, 13 : 821).

Quatrième jour : Tatouage

28 avril (10 mai) 1804

L'arrivée de la *Neva* à Taiohae

Au matin, la *Neva* se dirigea vers l'entrée de la baie de Taiohae. À la grande joie des voyageurs, ils purent rapidement apercevoir une *yole* « venant à leur rencontre, qui transportait le Lieutenant Golovachev, quatre marins de la *Nadezhda* et un insulaire » (Korobitsyn, 1952 : 153). Gédéon remarqua que l'insulaire était de « taille tout à fait imposante » (1989 : 22). Il peut s'agir de Ma'uhau qui avait passé la nuit précédente à bord de la *Nadezhda*. Alors que le vent tombait, la *Neva* fut pilotée en douceur jusqu'à son mouillage. Vers 6 heures du soir, le bâtiment fut finalement ancré au milieu de la baie, à l'ouest de la *Nadezhda*. Lisiansky rapporte durant ce temps :

Je me rendis à bord de la *Nadejda* afin de présenter mes respects au Capitaine Krusenstern que je trouvais en compagnie du roi de la baie et d'un grand nombre d'indigènes entièrement nus. Sa Majesté ne se différenciait en rien de ses sujets, en dehors du fait que son corps était plus marqué d'une infinité de points (*punctured*¹), ou tatoué. J'eus l'heureuse fortune de plaire tout de suite au roi ; il m'appela *Too* et promit de me rendre visite dès que possible (1814 : 66).

Lisiansky fut apprécié de la même manière par Robarts qui, avec respect et familiarité tout à la fois, le nommait *Sir Ge°* (*Sir George*, équivalent anglais du prénom de Lisiansky : Urey). Le récit de Robarts ouvre une autre perspective sur les événements et laisse penser que la perception des visiteurs, par les locaux, différerait de celle qu'ils en avaient eux-mêmes. Robarts se souvient :

Ce Navire était la *Neva* Propriété de l'Empereur de Russie. *Sir Ge°* Lisiansky [en est] le Commandant. Il me reçut avec beaucoup de politesse. Je m'aperçus rapidement de la différence entre les deux Commandants ; J'étais à peine arrivé à Bord, que l'on me donna une chemise neuve et des pantalons, ainsi qu'une robe de chambre. Non pas que Je fusse dans le besoin, puisque Je possédais plusieurs changes à terre, mais Je ne les utilisais jamais. Je portais toujours un turban et des bandes [d'étoffe] autour de la taille, mais l'intention était Délicate et généreuse ... *Sir Ge°* ... me demanda si J'accepterais de l'assister comme Je l'avais fait pour l'autre navire. Je répondis que J'étais heureux de le servir dans la tâche Importante qui lui incombait. Il me pria alors que Je lui accorde ma

1 Terme fort juste qui évoque l'image d'une série de points juxtaposés, résultat des perforations : celles faites par le peigne à tatouer imbibé d'encre tirée de la suie de noix de bancoul (*Aleurites moluccana*). Traduire le résultat d'une telle pratique pour la « une première fois » fut une des difficultés des narrateurs, et de leurs traducteurs...

compagnie pour une Soirée dans sa cabine personnelle. Un moment plus tard, le dîner fut prêt. *Sir Ge°* très poliment descendit avec moi dans une salle à manger grande et confortable pour souper. Tous les officiers, au nombre de 12, arrivèrent tous pour le souper. Après le souper, Je me rendis avec *Sir Ge°* dans une cabine Spacieuse. La conversation fut variée. J'étais allé à St Petersburg en Russie et Connaissais plusieurs Gentilshommes que *Sir Ge°* connaissait. Une excellente bière nous fut apportée (1974 : 133).

Robarts apprécia le souci d'égalité avec lequel Lisiansky traita son assistant exotique. En fait, l'atmosphère à bord de la *Neva*, loin de l'entourage de Rezanov et des savants européens, était plus typiquement une ambiance de marin. Le traitement empreint de générosité, de la part de ses officiers, envers Robarts se poursuivit :

Il se faisait tard, Je demandai la permission de me retirer. En charge de deux navires, [Je] ne pouvais guère dormir. Je me rendis sur le Pont. Le premier Lieutenant m'informa que, si je désirais me reposer, une cabine de l'entrepont m'avait été préparée. Je le remerciai et Je lui dis que Je mettais toujours un point d'honneur à dormir sur le pont car les indigènes, la nuit, nageaient dans la baie avec de petits filets, deux hommes par filet, pour attraper du poisson². Ils risquaient de se faire tirer dessus par erreur. Il ordonna alors d'apporter le Sac des Couleurs. Celui-ci apporté, il en sortit les Couleurs. Il demanda un drap propre qui fut placé en drap de dessous. Il plaça les couleurs françaises à mes pieds, le drapeau Russe en guise de courtepointe et l'*English Jack* comme baldaquin. Il parlait un très bon anglais. Je le remerciai vivement pour sa Gentillesse, et lui [dis] que je me souviendrai de lui [même] quand de grandes Distances nous séparerons (1974 : 133).

Ce Premier Lieutenant qui parlait si bien anglais se nommait Pavel Arbuzov ; il était né à Toropets, une ville provinciale du centre de la Russie. Robarts trouvait, par contre, l'anglais de Krusenstern tout juste « acceptable », pourtant ce dernier avait passé des années au service de la *Royal Navy*. Par la suite, il résuma ainsi sa vision de la situation :

J'étais plus confortablement logé à bord de la *Neva* car *Sir Ge°* n'était pas prétentieux. [Il] était affable, doux et [avait] un je-ne-sais-quoi dans ses manières qui forçait mon respect et mon estime. Il avait certainement eu l'avantage d'avoir été élevé, dans sa jeunesse, parmi les gentilshommes Anglais de la *Royal Navy*. L'éducation du Cpt. K. s'était faite dans la Marine russe, vaste différence (1974 : 137-138).

2 Dening (1974 : 133 n) précise que la nuit – à la pleine lune plus précisément – était pêché de petits poissons : *kuavena* (*Cypselurus spp.*) et *ihe* demi-becs (hemiramphidés proches des orphies) évoqués plus tard par d'autres voyageurs dont Radiguet (1861 *Les derniers sauvages... 1842-1859*) qui représenta cette pêche.

De toute évidence son attitude envers les membres de l'expédition fut influencée, à tous points de vue, par l'attitude respectueuse des officiers.

Robarts appréciait l'atmosphère à bord de la *Neva* à bien d'autres égards. Alors que sur la *Nadezhda*, les visites nocturnes des femmes étaient devenues quotidiennes (non sans sa bénédiction), Lisiansky bannit ces visites sur la *Neva* dès le premier soir : « Il y avait des femmes parmi eux ; mais nous leur signifiâmes que j'avais décidé de ne pas les accepter à bord jusqu'à ce que le navire fût prêt à reprendre la mer et, au coucher du soleil, elles repartirent à la nage avec le reste du groupe » (1814 : 67).

La raison de cette décision est probablement à attribuer à la pression exercée par Gédéon à bord de la *Neva*. Robarts note en effet : « Le Prêtre à Bord de la *Neva* a aussi interdit aux femmes de venir à Bord durant la nuit » (1974 : 139).

Libre-échange

Ce même jour fut levée la stricte interdiction d'échange faite par Krusenstern, sauf pour les denrées alimentaires³. La seule restriction formelle, qui demeura, concernait l'interdit d'utiliser haches et hachettes dans les échanges. Ces dernières étaient réservées au seul paiement des porcs. À partir de ce moment, les officiers, les hommes de sciences, et tous les autres, purent utiliser leurs possessions personnelles afin de les échanger pour des objets façonnés, ou des *naturalia*. Rezanov donna des instructions à Shemelin pour acquérir des objets par deux, et même trois, exemplaires afin d'en faire présent au Cabinet des collections impériales – *Imperial Kunstkammer* – et au Comité central de la RAC qui assurait le financement de l'expédition. Comme nous l'avons vu, Shemelin, en marchand expérimenté, craignait que la compétition pour des babioles, rares en Europe, n'augmente le prix des denrées alimentaires ; mais ce qui se produisit fut bien pire. Il décrit ainsi l'ambiance sur le pont :

Les garde-corps des deux bords du navire furent occupés par le Docteur Espenberg et le Lieutenant Romberg qui avaient reçu l'ordre d'acheter des provisions. Arpentant le navire d'un bord à l'autre, ils gardaient avec détermination leurs positions en bloquant le passage de leur corps afin d'empêcher le reste de l'équipage de faire du troc avec les insulaires. S'ils faisaient une exception, c'était uniquement pour leurs officiers ; tous les autres, du pont supérieur au pont arrière, de la proue à la poupe, interpellèrent les insulaires qui passaient en offrant toutes sortes de menus objets. Parfois l'un d'eux attirait l'attention de deux ou trois personnes, et aucun ne voulait abandonner la place aux autres (1816 : 116 ; 1803-1806 : 125 v° – 127 v°).

Löwenstern évoque brièvement cette journée : « Espenberg eut une grosse dispute avec Langsdorff à propos d'un crâne sur lequel ils avaient tous les deux jeté leur dévolu » (2003a : 96).

3 N.d.A. : il existe une certaine confusion sur les dates. Le récit de Shemelin est la seule source à donner des dates précises et il situe la journée de « libres échanges » le 27 avril. Mais son journal, indique que c'est le jour où la *Neva* arriva (1803-1806 : 127). Le jour de l'arrivée la *Neva* est précisément connu, et il se peut que Shemelin ait confondu. Le jour où de tels échanges furent possibles serait le 28 avril. Löwenstern écrit en effet que le 27 avril, le navire était encore *tapu*.

En entrant ainsi en compétition pour des biens marquisiens, les voyageurs firent l'expérience d'une passion, celle de l'acquisition de biens de « prestige » dont la valeur était particulière selon les membres de l'expédition. Krusenstern et Lisiansky rêvaient peut-être des lauriers de Cook ; les naturalistes songeaient à une approche du monde local sur le modèle des travaux de Banks et des Forster ; Rezanov et Shemelin étaient soucieux de satisfaire leurs mécènes : l'empereur et la RAC ; les officiers et « passagers » cherchaient des souvenirs de leur voyage exotique. Dès ce premier jour de « libre-échange », l'enthousiasme des acheteurs russes fut tel, dans l'optique économe de Shemelin, qu'ils en vinrent à payer des prix exagérément élevés :

Il est regrettable que nos acheteurs n'aient pas eu d'objets bon marché à échanger (en dehors des perles et des boutons) contre les menus objets⁴ de l'artisanat insulaire : frondes, étoffes, coiffes ornées de graines rouges, colliers en dents de cochon ou autres matériaux bruts parmi ce que la Nature offre, comme de simples coquillages, des cônes, du corail, etc. Comme les îliens n'avaient aucun goût pour les perles et les boutons brillants, et ne les acceptaient en échange d'aucun de leurs biens, nous fûmes dans l'obligation de tout payer avec des morceaux de fer, des couteaux pliants anglais de différentes tailles, des rasoirs, des ciseaux à bois et d'autres outils destinés au travail du bois (1816 : 116-117).

Dans son manuscrit, il donne des exemples de troc :

Pour cinq ou six petits coquillages, une fronde, ou pour deux coquillages sculptés comme ceux que les sauvages portent aux oreilles, nous avons troqué sans hésiter du fer et des objets en fer de bonne facture comme de petits ciseaux à bois, des marteaux de différentes tailles dotés d'une lame de hache, d'un côté, et des couteaux de poche. Lorsque les coquillages étaient plus grands, ou pour tout autre chose de meilleure qualité, nous n'avons pu « économiser » les grands couteaux pliants anglais (1803-1806 : 127 v° – 128).

Les seuls éléments servant de monnaie d'échange dont les voyageurs eurent à se restreindre furent les haches, hachettes et cerclages de tonneau en fer. L'interdit sur ces cercles de fer est à noter alors que des articles de plus grande valeur, comme les couteaux, pouvaient être échangés. Comme nous l'avons expliqué, Krusenstern avait chargé à Cronstadt quantité de cerclages de fer qui faisaient partie intégrante de la cargaison de la RAC. Il pensait qu'en tant que chef de l'expédition, et pour les besoins de celle-ci, il avait le droit d'en disposer, comme du reste d'autres biens de la compagnie. Rezanov, tout en sachant être à la tête de l'expédition, avait gardé le silence pour le

4 L'expression « *islanders' trinkets* » vient du peu de valeur attribuée, à cette époque par une large part de la population occidentale, aux objets travaillés dans de simples matières naturelles et sans artifices complexes. Pourtant ces « objets de curiosité » (d'où l'usage plus tardif du mot *curios*) étaient collectionnés depuis la Renaissance pour leur intérêt, la science, l'art ou en témoignage d'autres univers. Ils firent l'objet, dans toute l'Europe, d'un commerce lucratif destiné aux savants et riches collectionneurs.

moment. Il est intéressant que Shemelin et Krusenstern aient tous deux perçu l'intérêt particulier de ces cerclages de fer. Shemelin écrit :

Tôt le matin, alors que les insulaires n'étaient pas encore conscients de l'étendue de notre convoitise à l'égard de leurs biens, quelques morceaux de cercles de fer brisés m'auraient été bien utiles **comme monnaie d'échange** [surlignage emphatique] pour l'achat de quelques objets destinés à l'*Imperial Kunstkammer* et au Comité [de la RAC], mais le Capitaine m'interdit de les utiliser (1803-1806 : 128 v°).

La plainte de Rezanov auprès de Pavel Koshelev, gouverneur du Kamtchatka, évoque aussi l'interdiction faite par Krusenstern d'utiliser ces cerclages de fer :

Alors que j'étais en train de troquer des morceaux de fer contre des coquillages, le Capitaine m'aborda et me dit que **le fer était nécessaire aux besoins du navire** [surlignage emphatique] et il me demanda d'échanger des couteaux à la place. Je commençais l'échange des couteaux mais ne pus rien obtenir en échange. Non seulement ma requête ne reçut aucune réponse, en dépit du fait qu'elle n'était pas destinée à mon usage personnel mais à celui du Cabinet Impérial [*Kunstkammer*], mais [les *curios*] furent arrachés des mains de ceux qui avaient suivi mes ordres sur le troc (1804b : 1).

La controverse au sujet des cerclages de fer se poursuivit le jour suivant lorsque Shemelin décida de se rendre à terre, loin des rivalités du navire. En subrécargue économe, il avait l'intention d'utiliser « couteaux, ciseaux et forets » pour les troquer contre des biens de valeur. Les cerclages de fer, pensait-il, feraient largement l'affaire pour obtenir des coquillages et d'autres menus objets. Il demanda à Krusenstern la permission de prendre dix morceaux de ces cercles, mais essuya un refus. Il est intéressant d'écouter les arguments des deux parties dans l'échange qui suit. Selon Shemelin, Krusenstern tint le raisonnement suivant :

Il n'aurait pas permis, à qui que ce soit, d'utiliser le fer en échange de babioles sans intérêt. Il soutenait que celui-ci était nécessaire à l'achat de provisions pour l'équipage du navire dont la santé, et le bien-être, étaient sa principale préoccupation. Il me dit : « Vous avez des couteaux, des haches et d'autres objets que vous pouvez utiliser comme bon vous semble. » Je lui répondis que, dans sa liste d'objets, les haches coûtaient 70 kopecks alors que les couteaux coûtaient plus d'un rouble, et qu'un morceau de fer ne dépassait pas plus d'un simple kopeck [un centième de rouble] ; ne serait-il pas plus sage d'utiliser le fer pour acheter de l'artisanat de l'île et garder les couteaux, et autres articles, pour obtenir du bétail et des provisions variées ?

Shemelin poursuivit son argumentation par le fait que le « libre-échange » de la veille avait fait chuter la valeur des cercles en fer aux yeux des insulaires :

~ Objets traditionnels ~



Figure 6.1. Aleksandr Orłowski, attribué à, [« Armes et objets domestiques des habitants de Nukahiva »], encre et lavis sur papier. *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002 : 1011.

Figure 6.2. Herminette de pierre (*toki mao'i*).
Collection de l'expédition Krusenstern, Musée
d'Anthropologie et d'Ethnographie, Saint-
Pétersbourg : 736-178.



Figure 6.3. Herminette de pierre (*toki mao'i*), vue de la lame et de sa fixation au manche. Collection Lisiansky, Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie, Saint-Pétersbourg : 750-10.

« N'avez-vous pas eu l'attention attirée hier », ajoutais-je, « sur le fait que les sauvages ne voulaient même pas prendre ces fameux morceaux de fer en échange de noix de coco ? Au lieu de cela, ils se grattaient ou se tâtaient le menton, et la tête, en répétant le mot *togi* et en montrant, ainsi, qu'ils n'avaient non pas besoin de fer mais de couteaux et de rasoirs » (1803-1806 : 132-133 v°).

Krusenstern était convaincu que les cerclages en fer possédaient une valeur spéciale, en dépit de la remarque judicieuse de Shemelin appuyée d'estimations marchandes. De toute évidence, Krusenstern était influencé par l'expérience de ses prédécesseurs célèbres.

Les habitants de l'île, de leur côté, prirent une part active à l'évidence dans l'épisode des échanges. La visite de ces deux bâtiments russes et de leurs équipages avides d'acquérir tout ce qui participait des biens du pays : denrées alimentaires, objets, curiosités naturelles, charmes de leurs femmes, travail des hommes et même tatouages, fut le plus grand événement qui soit advenu, jusque-là, dans leur expérience d'échanges « commerciaux ». Ils avaient connaissance de la valeur du fer⁵ et des outils en métal qu'ils espéraient obtenir des visiteurs, et ils adaptèrent leur vocabulaire à ces notions nouvelles. Le mot *togi*, cité plus haut par Shemelin, peut correspondre à deux choses différentes : *kohe* et *toki*. D'après les *Vocabulaires* de Crook (1998 : 29, 48) et de Robarts (1974 : 317), la signification de *kohe* allait de bambou à lame de bambou pour couper – utilisé comme couteau –, d'où son usage pour désigner un couteau. De son côté, *toki* évolua d'herminette à hache, en incluant la hache européenne, la hachette et toute la gamme de l'outillage en fer, dont les ciseaux à bois.

Les Russes entendirent, et comprirent, différemment ces mots. Lisiansky, dans la baie de Ha'atuatua, comprit *koge* (*cohi*) pour couteau et, dans son « Vocabulaire de la langue de Noocahiva », il cite *goggi*, ou *gooa*, à son propos. Dans son vocabulaire, *toké* signifie « fer » et « petit morceau de fer », tandis que *toké tooé* [*toki toë* : littéralement hache à toi] désigne une « hache en fer », qu'il distingue de *toké maoôé* « *toki* en pierre » [*toki mao'i* : *toki* « indigène », herminette] (1814 : 64, 323-324 ; 1812a : 105). Langsdorff, dans son « Vocabulaire de la langue de Nukuhiva », note aussi *toki*, à la fois pour « fer » et « hache », alors que *cohe* s'appliquerait au « sabre » et *koche* au « couteau » (1993 : 116, 118, 122). Shemelin supposait que *togi* signifiait « couteau » ou « rasoir », plutôt que « cerclage de fer », mais Löwenstern – tout comme Lisiansky et Langsdorff d'ailleurs – pensait que *toki* valait tantôt pour « morceau de vieux fer » (morceau de cerclage en fer), tantôt pour « hache » (2003a : 98 ; 2005 : 164). Korobitsyn croyait que *toki* signifiait « fer » et *kogi* « couteau » (1952 : 158). L'expression nukuhivienne pour désigner des cerclages en fer apparaît dans le dictionnaire de René I. Dordillon, compilé dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec *tutu puhipuhi* ou *tutu paa paa* ;

5 Porter, journal (1815, II : 126) : « Je m'enquis auprès de Gattanewa : quand le fer fut-il introduit en premier dans cette île ? Il m'informa que plusieurs années après que Hai'i [personnage mythique qui aborda à Ha'atuatua, au nord-est de l'île] leur ait fourni les porcs, quelques personnes de la même couleur qu'eux-mêmes (mais non tatoués), ayant de longs cheveux noirs, vinrent dans un vaisseau à deux mâts et ancrèrent dans la baie appelée Anahoo [Anaho], de l'autre côté de l'île, et leurs remirent quelques clous qu'ils échangeaient contre des porcs et des fruits » (cf. éd. française, *Haere Po*, 2014 : 143).

tutu (1931 : 418⁶) y signifie cercle en fer, cercle de barrique, quant à *puhipuhi* (1931 : 341) il a pour origine probable un terme commun aux armes à feu et à la matière qui les constitue, comme nous l'avons vu. Les Russes ne l'ont pas répertorié parce que cette tournure venait tout juste de naître, sans doute, au moment de leur escale. Ni Crook, ni Roberts ne l'ont notée dans leurs *Vocabulaires*. Néanmoins, comme nous l'avons vu, Crook et Lisiansky ont tous deux indiqué *puhipuhi* pour clou en fer (Cf. Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français).

Du jour au lendemain la disponibilité des produits proposés par les visiteurs, en échange d'outils locaux, changea avec l'apparition d'outillage tel que des couteaux, canifs et ciseaux à bois. Cette nouvelle situation incita les Nukuhiviens à réévaluer les seules marchandises obtenues jusque-là : les cerclages de fer et les haches ou hachettes, ces dernières n'étant destinées qu'au troc des porcs. Le sentiment de Shemelin, selon lequel la journée de « libre-échange » avait ébranlé la valeur du cerclage de fer, était-il juste ? La réaction des Nukuhiviens fut sans doute de nature beaucoup plus complexe. Shemelin lui-même avait observé que les cerclages étaient déjà considérés comme une monnaie d'échange, mais il ne soupçonnait pas que sa notion de monnaie, ou de valeur, pouvait être différente de celle des insulaires. Nous allons suivre cette question des cerclages de fer tout le long du déroulement de l'escale russe.

Ce jour-là toutes les tentatives de Shemelin pour acquérir des objets, pour la *Kunstammer* et la RAC, furent littéralement bloquées par de plus puissants concurrents dont il pensait qu'ils conspiraient contre Rezanov ; il ne cacha pas sa contrariété dans son journal :

Aujourd'hui, grâce à l'Anglais Roberts... les meilleurs objets sont allés nourrir les coffres de Krusenstern et de son homme de prédilection, le docteur Essenberg [sic]. La cabine du capitaine recèle des pièces de si belle qualité, dont des armes de différents types si délicatement sculptées et dans des bois si recherchés ; des armes de si belle facture qu'il est impossible d'en trouver de plus belles où que ce soit dans l'île ; quant à la collection d'Essenberg, elle compte des curiosités de nature anatomique comme des crânes humains ornés par endroits de nacre [les orbites], et d'autres articles tous dignes d'intérêt (1816 : 117 ; 1803-1806 : 130 v°).

Ainsi, le crâne à l'origine de la dispute entre Espenberg et Langsdorff tomba-t-il entre les mains du premier. Avant même que l'interdiction de libre-échange soit levée, Krusenstern avait fait l'acquisition de cinq crânes qui lui avaient été demandés par le

6 Parmi les multiples sens du terme *tutu*, il y a un arbuste : *Colubrina asiatica*, famille des Rhamnaceae, très utilisé autrefois car dur et résistant. La souplesse de ses branches permettait de faire des nasses, ce qui se rapproche de cerclages d'où l'analogie. Le dictionnaire de Dordillon (1904) donne par ailleurs comme 1^{er} sens à *pa'apa'a* « fer en général, clous, pointes » et pour *hue pa'apa'a* « chaudron, marmite ». Quant à *puhipuhi* – le redoublement de *puhi* renforce le sens premier –, il n'est utilisé que pour désigner un clou, le fer, la fonte... et ce qui peut y être associé, d'où bouillonner par exemple. Le terme *puhi*, seul, s'applique initialement à un genre d'anguille, ou une murène dont la morsure est cruelle et va jusqu'à couper ; puis, par analogie, vient la « morsure du fusil » et le fusil lui-même. Kabris indique comme « ... instruments dont ils se servent... la hache qu'ils appellent *toekitoué*, faite d'une pierre tranchante... ; le couteau et le rasoir, qu'ils appellent *cohaie*... » (Dulys : 10).

~ Crânes *ipu 'o'o* ~



Figure 6.4. Crâne préparé (*ipu 'o'o*). Musée d'Histoire médicale de l'Université d'État de Moscou, Moscou. Ce crâne fit partie de la collection Loder et porte sur l'os pariétal, en russe, la mention « Envoyé par l'amiral Krusenstern ». La collection de l'anatomiste fut achetée par le tsar, en 1818, et offerte à l'Université de Moscou.

Au début du XIX^e siècle les crânes étaient collectés non seulement par les naturalistes, mais aussi considérés comme un objet de collection remarquable. Les membres de l'expédition en rapportèrent au moins une dizaine qui aboutirent entre les mains d'anatomistes Russes et en Europe de l'Ouest.

La plupart de ces crânes étaient des trophées de guerre. Tilesius rapporte que les Nukuhiviens recueillaient « le crâne d'un ennemi qui avait été tué, qu'il blanchissait [en] maintenant la mâchoire inférieure à la mâchoire supérieure au moyen d'une cordelette, et [les] fixaient à une perche de façon à pouvoir le porter devant eux lors de leurs campagnes de guerre, pour soutenir le courage des leurs et horrifier leurs ennemis. » (Tilesius 1804 : 3-4). Tilesius explique que tous ces crânes-trophées étaient brisés à la base et prélevés, selon les dires de Robarts et Kabris, sur des ennemis tués au combat : « le vainqueur coupe immédiatement la tête [...] et aggrandit le *foramen magnum* [trou occipital] avec une pierre pour aspirer le sang et consommer la cervelle. » (Tilesius in Mayer 1828 : 451).

Tilesius (1804 : 4) est le seul de l'expédition à mentionner un terme local pour ces trophées en notant *Opohkho* (qui correspond à *upoko* : tête), le terme désignant un crâne étant *ipu 'o'o*.

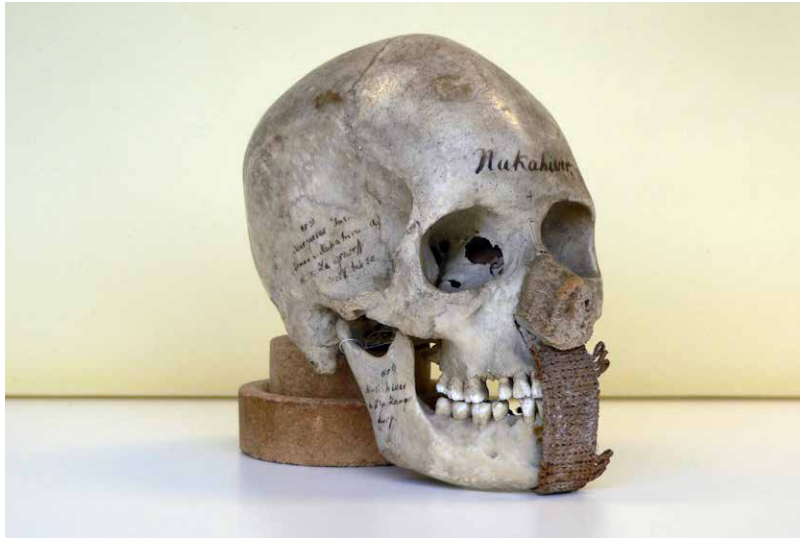
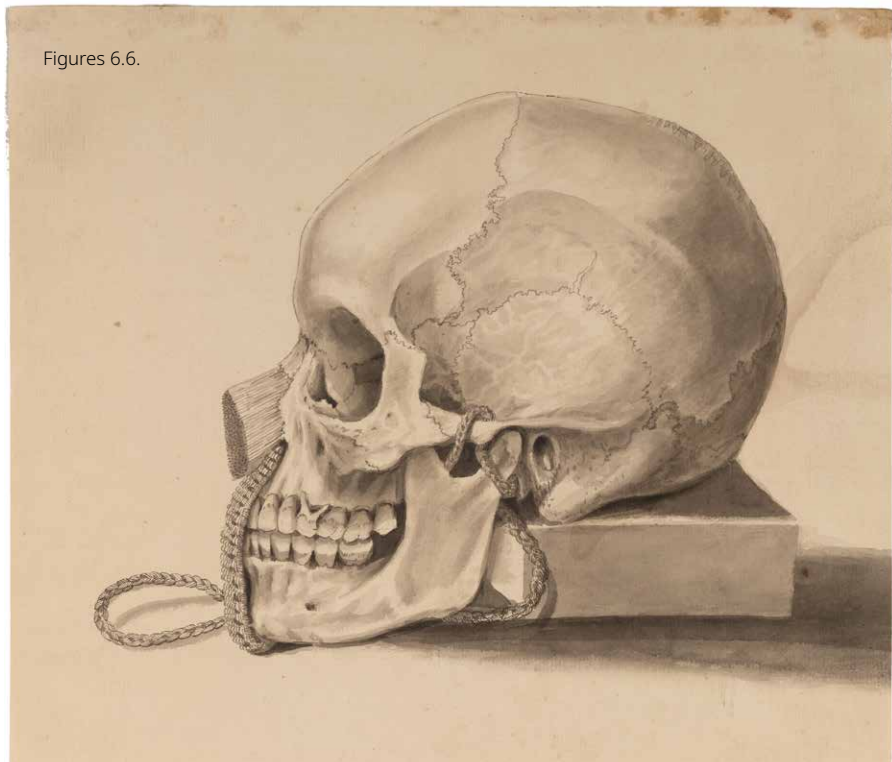


Figure 6.5. Crâne préparé (*ipu 'o'o*). Musées et jardin de l'Université de Göttingen, Göttingen, Allemagne : Blumenbach n° 85c.

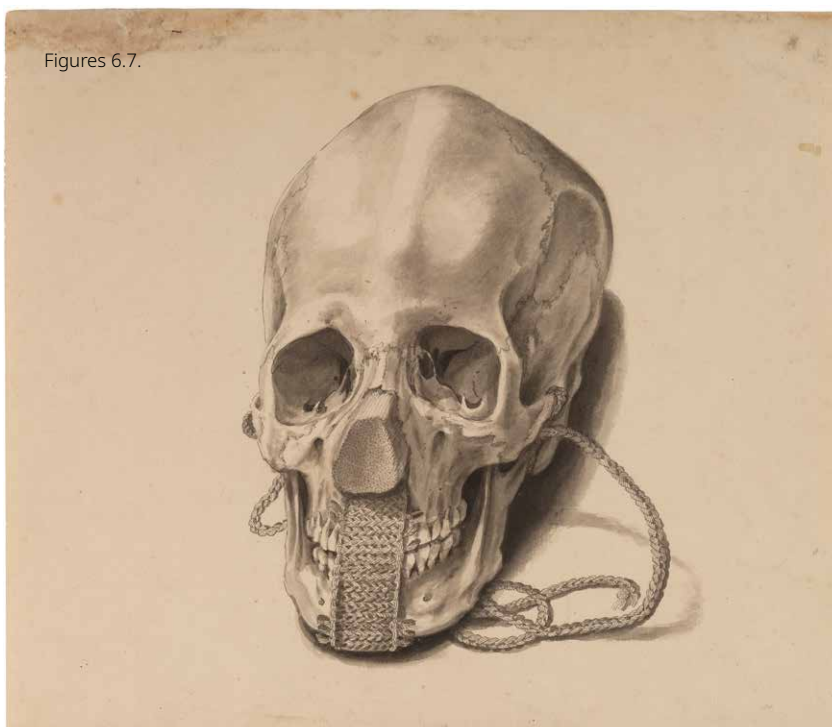
Ce crâne fut collecté par Georg Langsdorff pour Johann Friedrich Blumenbach.



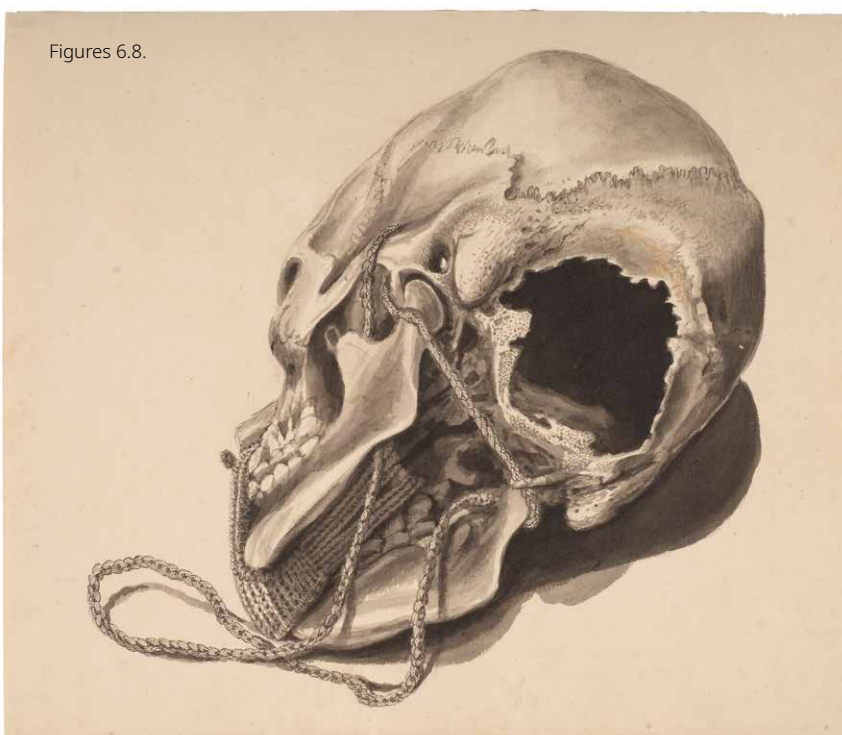
Figures 6.6.

Figures 6.6 – 6-8. Wilhelm Tilesius, « Crâne humain de Nukahiwah », vue de côté, de face et par-dessous, lavis, encre, plume et pinceau in Tilesius 1804-1810 : 7/TIL, 8/TIL, 9/TIL.

Figures 6.7.



Figures 6.8.



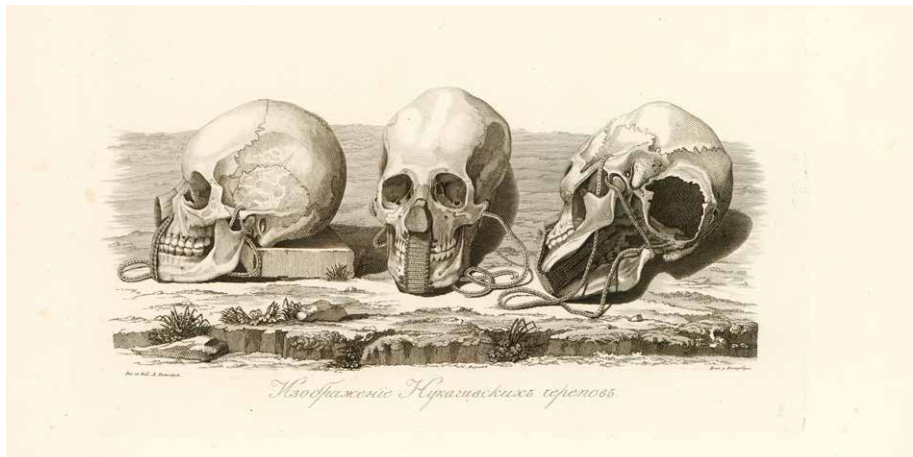


Figure 6.9. Ignaz Sebastian Klauber d'après Wilhelm Tilesius, « Étude de crânes de Nukagiva », gravure, in Kruzenshtern 1813b : pl. XIX.

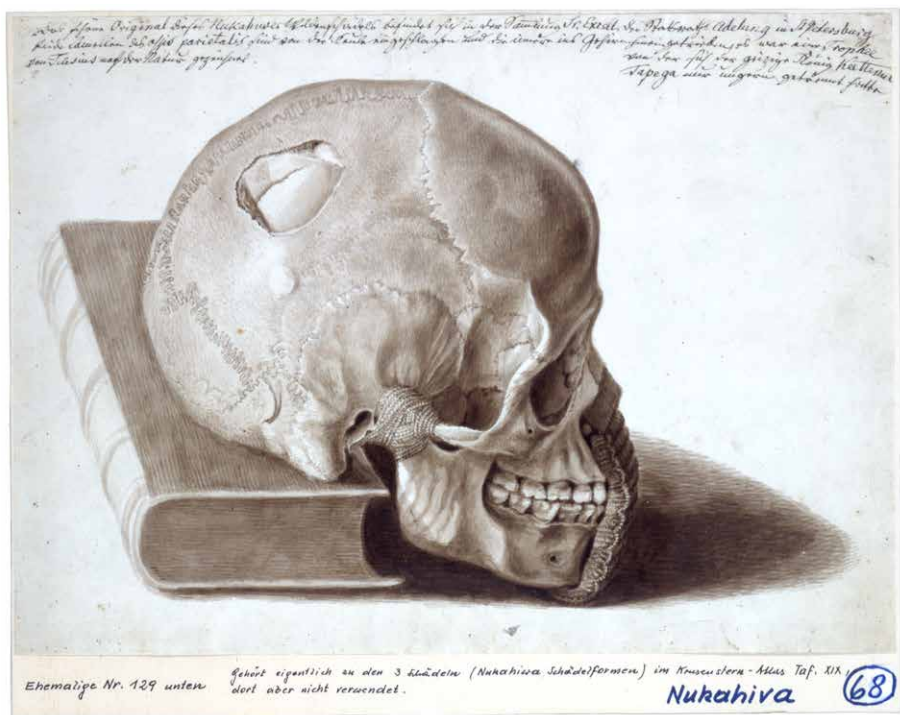


Figure 6.10. Wilhelm Tilesius, « Crâne », encre sépia et plume in Tilesius 0 : 68/TIL.

Sur ce travail Tilesius indique : « Le bel original de ce crâne d'un sauvage de Nukahiva se trouve dans la collection de Son Excellence le Conseiller d'État Adelung, à Saint-Pétersbourg. Les deux pariétaux furent brisés par un casse-tête qui pénétra dans la boîte crânienne. Il s'agit d'un trophée dont l'avare roi Keettenua Tapeqa [Kiatonui] ne s'est dessaisi qu'à regret. » Son propriétaire, Friedrich von Adelung (1768-1843), était un allemand au service de la Russie à la fois grand linguiste, historien, etc. ; le destin de ses collections de crânes reste inconnu.

professeur Justus Christian von Loder, un anatomiste allemand (Krusenstern 1804a : 42 ; fig. 6.4). Les crânes que convoitait tant Shemelin le jour précédent étaient devenus, de toute évidence, des trophées très prisés⁷. Tilesius se lamenta dans son journal : « J'aurais pu avoir l'opportunité de rapporter, pour mes amis scientifiques au pays, de meilleurs crânes de sauvages marquisiens si chacun à bord n'avait pas voulu en collectionner, et si certains – pour qui ils n'étaient d'aucune utilité – ne m'avaient devancé » (1804 : 4). Son étude de trois crânes illustre l'*Atlas* de Krusenstern (fig. 6.6, 6.7, 6.8 et 6.9) et le « *Jeune Nukuhivien au tatouage incomplet* » de Langsdorff est représenté tenant un crâne de ce type (fig. 6.11). Langsdorff, plus tard, détailla l'usage qui consistait à transformer les crânes d'ennemis en symboles de vaillance :

Le vainqueur, ou héros, qui a tué un ennemi reçoit sa tête. Il la détache immédiatement du corps, élargit l'ouverture à l'arrière du crâne, boit le sang et mange le cerveau. Le crâne est nettoyé de toute chair et orné de défenses de cochons. La mâchoire inférieure est astucieusement attachée au crâne par une tresse de fibre de coco. Durant notre séjour, nous avons eu l'occasion de faire des échanges pour plusieurs de ces crânes (1993 : 98).

La description de Lisiansky est tout aussi explicite : « Nous avons obtenu d'eux quelques crânes humains, certains de ceux-ci avaient été perforés par des pierres [de fronde souvent, ou trépanés]. Nous avons échangé nos couteaux contre ces trophées de leurs victoires bestiales et inhumaines » (1812a : 143).

Ces trophées participent ainsi au départ d'un conflit qui couva entre deux groupes : celui de Krusenstern et celui de Rezanov, mais plusieurs jours passèrent encore avant qu'il n'éclate.

Tepootu, Tatovka, Tatouage

Les crânes perforés n'étaient pas le seul article que les Russes tenaient absolument à acquérir, des Nukuhiviens. Le tatouage marquisien devint aussi un bien prestigieux à leurs yeux. Le journal de Löwenstern laisse entendre que l'intérêt pour celui-ci prit de l'ampleur, à bord de la *Nadezhda*, le quatrième jour : « Je me suis fait tatouer le bras aujourd'hui. Les sauvages sont très doués pour ça », remarque-t-il (2003a : 96).

Sa pratique suscita un réel engouement parmi les voyageurs. Tous en parlent dans leurs journaux, et certains firent des croquis. L'expédition russe fut la première à révéler, à l'Europe, les plus spectaculaires des tatouages polynésiens en diffusant des illustrations de Nukuhiviens tatoués, de la tête au pied, accompagnées de textes explicatifs. Les visiteurs avaient connaissance du tatouage polynésien grâce aux témoignages de leurs prédécesseurs. Le terme polynésien *tatau* est arrivé en Europe au début des années 1770 par le biais des navigateurs français et britanniques. Les membres germanophones de l'expédition utilisaient, dans leurs journaux et leurs lettres, la forme allemande du

7 Très tôt les Marquisiens proposèrent des crânes dans leurs échanges. Ainsi Marchand et Chanal rapportent qu' : « Ils portent sur les épaules et à la ceinture, une, deux et quelquefois trois têtes de morts qu'ils nous ont offert comme article d'échange. Je dois dire que je n'ai vu que quatre ou cinq naturels qui portaient ce dernier ornement... » (*Journal* au départ de Vaitahu, 20-21 juin 1791, cf. O. Gannier & C. Picquoin 2003, Marchand : 130, Chanal : 197).

terme, et ses dérivés, avec quelques divergences orthographiques toutefois : *Tatuirung*, *tatowiren* (Tilesius), *tattuiren* (Espenberg), *tatuirt* (Horner, Löwenstern), *tatowirung* (Langsdorff). Tilesius utilisa aussi *punctirung* à titre explicatif, ou comme synonyme. Les journaux, la correspondance et les récits des russophones présentent plus de diversités. Eux aussi offrent des dérivés du mot *tatau*, avec l'ajout de préfixes et suffixes pour former les verbes *vytotuvat'*, *istatuit'*, *tatuirovat'* et le mot *tatovka'* (Gédéon, Korobitsyn, Rezanov). Mais, comme le terme était tout à fait nouveau, ils utilisèrent quatre autres verbes, parfois combinés aux dérivés russes de *tatau*. Les plus populaires sont *pestrit'* et *ispesshchriat'* : « entièrement tacheté » pour Gédéon, Romberg, Shemelin, Rezanov, Lisiansky, Krusenstern. Les autres sont *raspisyvat'* : « entièrement peints » pour Ratmanov, Shemelin, Krusenstern ; *nasekat'* : « inciser » pour Ratmanov, Rezanov, Korobitsyn ; et *nakalyvat'* : « piquer » pour Shemelin et Lisiansky. Le mot *nakolka'*, dérivé de ce dernier, est toujours employé pour désigner familièrement le tatouage. L'expédition russe fut la première à relever la formule marquisienne *te patu tiki* pour désigner le tatouage comme un « enveloppement d'images »⁸. Alors que Crook, leur prédécesseur, avait noté *patau* (2007a : 59), Tilesius entendit pour sa part *tepooutu*⁹ ou *tapoutu* pour tatouage (1803-1806 : 8 ; 1804 : 4) et Lisiansky : *teeka*¹⁰ ; Langsdorff tenait enfin *pikipatu* pour le verbe signifiant « tatouer » (1993 : 126).

Se trouvant entourés de corps tatoués, les visiteurs ne tardèrent pas à tomber sous le charme. Lisiansky admet : « La pratique du tatouage me parut tout à fait ridicule au premier abord ; mais, quand je m'y suis habitué, j'ai trouvé que ceux qui étaient le plus complètement ornés de motifs étaient les plus attrayants » (1814 : 85). Dans la version russe, il utilise le mot « beau » (1812a : 140) qui se répète, en fait, dans la plupart des écrits russes. Au premier contact, Löwenstern rapporte dans son journal : « Les sauvages sont extrêmement et admirablement tatoués » (2003a : 92). Les formulations antérieures, face à l'esthétique du tatouage, furent résumées par Fleurieu. Elles ne vont guère au-delà de : « ce n'est pas désagréable à l'œil » ou « ce n'est pas du tout inconvenant sur les hommes » (1969, 1 : 100, 101). Le début paisible de l'escale russe contribua probablement à placer le tatouage sous un angle favorable.

8 *Te patu tiki* est une expression construite autour du terme *tiki*, ou *Tiki*, et ses divers sens, dont celui d'image, et la notion de protection : une des vocations premières du tatouage. Dans le dictionnaire de Tregear (1891 : 510), les termes *pa* et *patu* évoquent en premier lieu un mur, une palissade, un écran défensif alors que le *patu*, chez les Maoris, est l'arme par excellence du chef. L'expression marquisienne porte en elle l'idée de « protégé par des images frappées à petit coup répétés », autre sens de *patu* lorsque le terme est répété (*patupatu*). La formule « enveloppé d'images » a été reprise dans l'étude d'A. Gell (1993) qui traite du tatouage en Océanie.

9 L'expression *te po'otu* désigne une femme d'une réelle beauté, « pleine de charmes » ; Mgr. Dordillon (1904 : 232) précise du reste que celle-ci ne s'applique jamais à un homme. Il est probable que Tilesius mentionne ici, en fait, la réponse à une question portant soit sur une fort belle femme tatouée, d'où le nom recueilli, soit sur une personne portant ce nom, comme c'est encore le cas.

10 Cette forme très différente pourrait s'expliquer, ici aussi, par la confusion née d'une réponse à ce qui sembla désigner, aux yeux des insulaires, le « badigeon » huileux dont pouvaient être enduites des personnes, car le *'eka* (*te 'eka* : le safran d'Océanie, *Curcuma longa*) couvrait les tatouages, le plus souvent de personnalités de haut rang (cf. *'eka moa* en note). Il résultait du mélange d'huile de coco à la teinte jaune du rhizome de curcuma.

Ils s'accordaient aussi sur le fait que le tatouage répondait à ses propres codes artistiques : « Leurs corps sont entièrement tatoués, selon une ancienne coutume, ou incisés de figures variées à l'aide de pigment noir et dessinés selon des principes artistiques dans leurs proportions »¹¹ (Korobitsyn 1952 : 154) ; « Les indigènes que nous avons vus pour la première fois étaient nus et peints avec grand art » (Ratmanov 1803-1805a : 38 v°). Rezanov remarque que : « Les hommes mouchetaient tout leur corps, et même leur visage, de motifs disposés de façon parfaitement symétriques » (1825, n° 65 : 394). Shemelin, lui, était particulièrement enthousiaste :

Bien que leurs dessins [*i.e.* tatouages] tiennent à leur goût, ils sont si réguliers et s'adaptent si bien à chaque partie du corps que l'on ne peut imaginer rien de mieux... Les femmes ne défigurent pas leur corps mais, à l'occasion, frappent sur leurs lèvres de fines lignes près de leurs narines, ainsi que sur le dos de leurs mains et de leurs doigts, cela si finement, délicatement et nettement, que leurs mains paraissent habillées de gants d'enfant ouvragés, couleur chair (1816 : 131).

Pour les Japonais, leur appréciation du tatouage marquisien est très différente. Bien que les motifs soient plutôt réguliers, pour eux l'impression générale est celle d'un noircissement anarchique du corps avec peu de correspondance entre sa structure et la forme des muscles (cf. fig. 5.23, 5.24, 5.25 et 5.26).

Le tatouage ne faisait qu'un avec la virilité du corps marquisien qui attirait tant les Russes. Ils comparaient les motifs à d'anciennes armures : « Ils forment des motifs réguliers sur le corps qui ressemblent à une armure de chevalier » (Ratmanov 1876 : 1328)¹² ; « Les riches et les notables ont le corps entièrement tatoué à la façon d'antiques princes romains » (Gideon 1989 : 21) ; « Sur les épaules et la région fessière, ils ont surtout des motifs circulaires... Sur la poitrine, ils ont une sorte de pectoral (comparable à un plastron romain) ; sur les bras et les cuisses, il y a des figures faites de lignes spiralées ; le visage est parcouru de lignes qui s'entrecroisent ; les yeux sont entourés de cercle, ou bien un seul œil est encadré d'un rectangle noir ; les lèvres sont parcourues de lignes obliques, etc. » (Tilesius 1806b : 100). Tilesius compara aussi ces dessins à des arabesques et à des motifs étrusques (1812 : 397).

Les Russes purent observer des différences, dans les tatouages, selon le sexe, l'âge et le statut social : « Les garçons et les femmes ont seulement les bras et les jambes peints [tatoués], parfois juste les bras », écrit Tilesius (1806b : 98). C'est une observation

11 Dans le tatouage marquisien, contrairement au tatouage maori, le pigment est introduit dans la peau à l'aide d'un peigne, et non d'une lame ou « petit ciseau » : le *uhi* des Maoris qui, tout en coupant la peau, l'imprègne de la teinte attendue et crée un léger relief, visible sur les sculptures d'ancêtres de Aotearoa. Langsdorff et Blumenbach donnent cette description de la pratique aux Marquises : « La ponctuation achevée, au moment où le sang perce tant soit peu à travers les légères égratignures faites par l'instrument, on prend le charbon d'une noix huileuse délayée dans de l'eau et l'on en frotte avec force l'endroit ponctué. L'opération est peu douloureuse lorsqu'on ne la fait que sur les bras et les autres parties musculuses du corps [pour] les officiers et matelots qui s'y sont soumis par curiosité » (Blumenbach & Langsdorff 1812 : 257).

12 C. de Roquefeuil (1823 1 : 311) note dans son journal de Hiva Oa à Nuku Hiva (déc. 1817 à février 1818) : « Je trouve comme Chanal [2nd sur le *Solide*] que ces cuirasses tatouées forment un bon effet sur des corps nus, vigoureux et fortement dessinés. »

d'autant plus intéressante que des témoignages ultérieurs sur les jeunes hommes : les *ka'ioi* ou compagnons d'âge du fils du chef, indiquent qu'ils débutaient leur tatouage par la bouche [selon Gell] et le visage, alors que « leurs pieds n'étaient pas tatoués » (Gell 1993 : 198)¹³. Langsdorff indique l'âge de douze ou treize ans comme début du tatouage pour les garçons (1811 : 11).

Tous les journaux des Russes évoquent les gants des femmes (cf. fig. 6.16, 6.17), mais Ratmanov est le seul à avoir noté que les paumes de leurs mains étaient aussi tatouées (1876 : 1328). Gédéon a laissé un intéressant témoignage sur les femmes : « sans tatouage, excepté quelques lignes sur les lèvres et sur les paupières, ce qui indique le statut de femme mariée et de la maternité » (1989 : 24). Bien qu'il convienne de ce que le tatouage ait été courant, Shemelin nota pourtant qu'« il y avait beaucoup de gens, en particulier les jeunes, qui n'ont pas encore une seule marque sur eux » (1816 : 131).

Les visiteurs identifièrent une corrélation entre la densité du tatouage, l'âge et le statut social de la personne. Les Orientaux furent les plus enclins à considérer les tatouages comme un signe de distinction sociale : « La noblesse a des marques spéciales qui les distinguent des gens du commun » (Shemelin 1816 : 131) ; « Le tatouage est considéré comme la forme la plus délicate d'ornement et une marque éminente de leur supériorité » (Korobitsyn 1952 : 154) ; « Le tatouage est considéré parmi eux comme une marque de grande distinction ; les riches et les notables dépensent beaucoup à cet effet » (Gideon 1989 : 23) ; Krusenstern avait la même perception : « Les classes sociales inférieures sont moins tatouées et beaucoup d'entre eux ne le sont pas du tout ; de ce fait, il est très probable que ces ornements servent à désigner la noblesse, ou à tout le moins, un personnage de distinction » (1813c : 155). Langsdorff se montra plus circonspect : « Beaucoup d'entre eux s'attachent à obtenir une reconnaissance par des tatouages symétriques, de la même manière que beaucoup d'entre nous le font par des vêtements coûteux. Ainsi le retrouve-t-on plus spécialement parmi les membres de la classe supérieure, puisqu'eux seuls en ont les moyens » (1993 : 75-76). Dans la variante russe de son récit, il est même plus affirmatif : « Nos interprètes nous ont persuadés que la prééminence, ou la distinction, ne relève ni de l'application des motifs en eux-mêmes, ni de traits particuliers de ces derniers, mais du fait que celui qui paie bien un artiste reçoit un ornement à la hauteur de ce qu'il a déboursé » (1810 : 106).

Dans une lettre envoyée du Kamtchatka, Tilesius fait cette remarque pertinente : « Dans chaque vallée, il y a un seul tatoueur » (1806a : 494). Il ne revint pas sur le sujet dans la suite de ses écrits alors que ceux des autres visiteurs, dont Langsdorff,

13 L'ordre par lequel était tatoué le fils de chef : le *'opou*, était l'inverse de celui de ses compagnons : les *ka'ioi*, comme ce fut indiqué à K. von den Steinen et aux ethnologues du *Bishop Museum*. Le tatouage de la tête était dangereux du fait des réactions qu'il pouvait provoquer ; il était donc pratiqué en dernier sur le *'opou*, cf. E.S.C. Handy (1923 : 5). Dans la relation - par K. von den Steinen - du tatouage de Kena, important récit recueilli à Hiva Oa [éd. française 2005 vol. 1 : 82-84], Kena intègre le groupe des compagnons de Pekaha, jeune fils d'un chef de Ta'aoa ; il y est indiqué que son tatouage commença le 1^{er} jour par le visage. Au second jour, ce fut une jambe, puis l'autre le 3^e jour, et au 4^e : le cou et le tronc. Au 5^e vinrent les bras, au 6^e le dos, puis le reste au 7^e jour. Les propos de Gell s'accompagnent parfois d'une lecture rapide pour les espaces géographiques qu'il connaissait moins, comme les Marquises ; il n'est pas exact de dire, entre autres, que les pieds n'étaient pas tatoués, de façon générale. Au contraire, c'était une « protection » quasi indispensable, cf. notamment les relevés de ces tatouages dans les ouvrages cités.

suggèrent qu'un certain nombre de tatoueurs, aux talents variables, exerçaient parmi les habitants de Taiohae. Tilesius peut ne pas avoir totalement tort. Il a certainement perçu que dans le microcosme de Nuku Hiva la position de tatoueur était à part et que les tatoueurs étaient bien plus que de simples artisans, en concurrence en fonction de leur savoir-faire, et que l'art du tatouage, plutôt qu'un simple agrément, faisait partie intégrante du système social.

Au-delà de ce rôle au sein de la société, quelques voyageurs en proposèrent d'autres. Tilesius pensait que les indigènes « considèrent les motifs sur le corps comme une marque à la mode » et qu'ils en ornaient leurs corps « par vanité », en usant aussi comme d'un « genre de vêtement ». Dans le même temps, il nota d'autres aspects intéressants : « Lors de conflits, les jours de victoire où de la chair humaine est consommée, en période anniversaire, lors de mariages, de funérailles, etc., ils tatouent des figures particulières, à chaque fois en rapport avec l'événement. » Il illustre ses dires d'observations personnelles : « Ces gens ont un comportement puéril ; chaque couleur lumineuse, ou scène inhabituelle, excite leurs sens et provoque leur curiosité. C'est ce qui arriva avec notre poisson, que le tatoueur se tatoua sur le corps comme symbole de son art. » Tilesius étudiait et dessinait alors une nouvelle espèce de poisson, de la famille des Balistes, que les insulaires avaient attrapé pour lui (cf. fig. 4.7, 4.8). Il remarqua que des représentations de ce poisson, et de requins, se retrouvaient souvent sur différents objets. (1806b : 100-101 ; 1821 : 187-188 ; 1812 : 397). Mais dans ce cas, il semble que le tatoueur ait directement répondu à l'intérêt inhabituel que lui portaient les visiteurs en tatouant le poisson sur son propre corps.

Tilesius, en 1828, structura ses observations et sa documentation sur Nuku Hiva dans une étude approfondie « *Sur les origines de la vie en Société et forme d'État d'une île des Mers du Sud...* » (« *Über den Ursprung des bürgerlichen Lebens und der Staatsform in den Südsee-Inseln...* »). Elle incluait une réflexion approfondie sur la signification de différentes figures utilisées dans le tatouage de Nuku Hiva. Il les avait « copié directement de la peau des Nukuhiviens et en apprit ensuite la signification et la raison d'être auprès de Roberts et Cabri » (fig. 6.15). Il souligna également la ressemblance entre des motifs du tatouage et certains de ceux qui apparaissaient sur les pirogues, casse-têtes, pagaies, échasses et « *etua* », ou monuments commémoratifs nukuhiviens. Ce qui le persuada qu'« un tatouage n'était pas qu'un ornement, substitut de vêtement ou insigne de rang, comme bien des voyageurs le croyaient », mais une forme particulière de pictogramme destinée à conserver, sur le corps des personnes impliquées, la mémoire de contrats tenant lieu de loi et d'obligations. Il semble avoir abandonné sa première vision des fonctions du tatouage et, dès lors, critiqua sévèrement Langsdorff pour ses remarques sur leur rôle ornemental (1828 : 164-165, 144-146 et *passim*). Son étude méticuleuse, presque oubliée à présent, était révolutionnaire pour son temps et ses commentaires sur la signification des motifs de tatouage gardent toute leur pertinence, jusqu'à ce jour.

La description de Langsdorff de « sociétés de banquets » unies par le partage d'un même tatouage est bien connue, mais les versions russe et anglaise présentent des divergences. La version anglaise mentionne que lors de périodes où la nourriture devient rare, un homme riche « tient table ouverte, loge et nourrit ses frères affamés. Pour marquer l'événement, tous sont tatoués d'une figure particulière » (1993 : 78). La version russe indique uniquement que « tous ceux qui sont présents reçoivent un

tatouage, selon leurs vœux » (1810 : 109). Il est intéressant de noter que dans la version russe, la conclusion de Langsdorff fut censurée : « Tous les frères, en cas de famine imminente doivent s'entraider pour la nourriture, s'ils le peuvent ; aider et être aidé : l'un des commandements les plus sensés de la franc-maçonnerie sur terre. » Trois autres membres de l'expédition : Krusenstern, Espenberg et Rezanov, rapportent aussi cet usage. Krusenstern observe dans son journal que Robarts et Kabris appartenaient tous deux à la société de banquets de Kiatonui dont les membres se distinguaient par un rectangle noir sur la poitrine (1804a : 41). Bien que le livre de Krusenstern ne contienne pas d'information sur l'appartenance de Kabris à celle-ci, cette marque est bien visible sur son portrait dans l'ouvrage de Langsdorff (cf. fig. 3.11). Rezanov nous livre sa vision de la coutume :

Ils sont extraordinairement amateurs de tatouage, ou perçages sur le corps. Qu'ils aient inventé un motif, ils invitent tous ceux qui souhaiteraient être tatoués de la même manière à partager un repas, avec un cochon, le jour dit. Ceux qui partagent le même motif se joignent au repas, et le groupe orné du même signe distinctif partage la fête et scelle une amitié réciproque. Certains sont tatoués de la tête aux pieds et comme ils portent des marques variées, ils prennent part à toutes [ces réunions de] sociétés. Les femmes suivent la même coutume, entre elles, mais le cochon leur étant interdit, elles n'ont que peu de tatouages (1825, n° 66 : 88-89).

Alors que le récit de Langsdorff est plus précis, la description de cet usage par Rezanov laisse supposer que l'existence de ces « sociétés de banquets » leur fut rapportée de sources différentes. De son côté Langsdorff indique qu'une femme participant à une fête offerte par un époux en l'honneur de sa femme fortunée, adopterait le même tatouage que celui réalisé à l'occasion pour l'épouse (1993 : 78).

En dehors du récit classique de Langsdorff sur le processus du tatouage, plusieurs autres membres de l'expédition l'évoquent, avec des variantes¹⁴. Tandis que Langsdorff dit de l'instrument utilisé qu'il était tiré d'un « os d'aile de phaéton (*Phaethon aethereus*)...fixé à angle aigu dans un morceau de bambou de la taille d'un doigt » (1993 : 76), Ratmanov parle de roseau, ou bambou, terminé par cinq ou dix pointes acérées

14 Ces variantes sur les techniques s'expliquent par le type de matériel utilisé par les tatoueurs, différent selon les personnes et leur statut. L'opération était une atteinte au corps et donc d'extrême importance, en particulier du fait de ses liens sacrés avec l'au-delà et les ancêtres. Le peigne pénétrait la peau et faisait couler le sang, une des offrandes les plus puissantes qui puisse leur être faite. De teinte rouge, le sang était entouré de *tapu*. Les lames du peigne étaient donc étudiées pour respecter ces aspects sacrés. Elles étaient de matière « noble », ou « neutre », pour éviter tout effet « néfaste ». Elles allaient de l'os humain à l'écaille de tortue, pour celles destinées aux personnes *tapu* : les chefs par exemple, ou en nacre et même être de simples épines pour les plus sommaires. L'existence de manche en bambou, ou roseau, est attestée par des pièces de collection et trouvailles fortuites dans l'archipel. L'emmanchement peut varier selon l'île et les époques.

« comparable à ce qu'on utilise pour prendre des notes¹⁵ » (1876 : 1328 ; 1803-1805a : 48). Quant à Gédéon, il décrit « un instrument consistant en un coquillage au bord taillé de minuscules dents » (1989 : 23). Rezanov et Tilesius font aussi référence à de l'os. Tilesius les décrit comme des « os d'oiseau cylindriques, fendus par la moitié, formant un peigne à cinq dents aiguës » ; il ajoute : « Je voulais acheter un de ces instruments, mais la curiosité excessive avec laquelle certains de mes compagnons se sont précipités pour obtenir de vrais, ou faux, souvenirs m'en a empêché » (1806b : 98, 99)¹⁶ (fig. 6.23, 6.24, 6.25 et 6.26). Les observations varient de la même façon à propos du pigment. Ratmanov fait référence à une « teinture noire ou verte » (1803-1805a : 48). Krusenstern dit que les Nukuhiviens « faisaient pénétrer dans la peau différentes couleurs, habituellement du noir. Après un certain temps, elle prenait une nuance bleu foncé. » Il indique aussi que les mains des femmes, comme leurs bras, étaient tatouées « en noir et jaune » (1809 : 190 ; 1813c : 155, 119). Gédéon mentionne aussi le bleu foncé (1989 : 24), tandis que Korobitsyn, dans une version de son manuscrit, note « pigment noir » et dans un autre « bleu » (1952 : 154). Rezanov parle plutôt de faire pénétrer un « onguent noir préparé avec des noix de coco » (1825, n° 66 : 83).

Les divergences observées dans la reproduction des motifs tatoués de Kiatonui et de Moatei'i, peuvent donner l'impression d'un manque de fiabilité de la part des voyageurs. Bien que cela puisse sembler juste au vu du résultat final : ces légendaires icônes de Nukuhiviens tatoués, les artistes de l'expédition prirent un soin particulier à reproduire avec exactitude les compositions et les motifs dans leurs carnets de terrain (cf. fig. 6.22). La célèbre gravure du « Jeune Nukuhivien au tatouage inachevé » – cf. dessin destiné être gravé (fig. 6.11) publié dans l'ouvrage de Langsdorff (1993, 2 : pl. VIII), avec une contribution possible de Tilesius – s'appuie sur un croquis conservé par Achim et Renate von Rappard (fig. 6.12). Il donne une occasion unique d'observer le processus créatif de Langsdorff. La comparaison des deux montre l'authenticité, un peu gauche, du croquis qui aboutira à l'esthétique raffinée de la gravure que l'on connaît. Le grand tatouage dorsal et des cuisses de l'homme de l'esquisse seront remplacés, dans la gravure, par d'élégantes lignes et contours de forme ovale qui forment le cadre du tatouage. Alors que la gravure suggère que les motifs étaient envisagés bien à

15 Ratmanov parle du calame, mot latin désignant le roseau à pointe affûtée utilisé pour sculpter, prendre des notes sur une tablette, écrire. Kabris indique : « ...le *quaitenouiï* nous engagea à nous faire tatouer par tout le corps, ce qui, chez ces peuples, est le signe de la virilité, les enfants ne pouvant l'être avant douze ou quatorze ans, et les femmes ne l'étant que sur les lèvres, le bas des oreilles et les extrémités des pieds et des mains... [Pour cela, un insulaire se sert] de plusieurs espèces de pattes à rayer du papier de musique [plumes], en bois de bambou ou d'os de poisson, dont les pointes sont extrêmement aiguës, refouillées sur une face pour recevoir le jus d'une herbe que l'on introduit entre cuir et chair, à l'aide de piqures ... [qui] donnent à tous les dessins une couleur d'un bleu pareil au tournesol » (Dulys : 5-6). Les os d'oiseaux, comme ceux du fou brun : *kena*, ou de la gallicolombe, permettaient quant à eux des tracés très fins, droits ou courbes.

16 Pour Claret de Fleurieu, d'après le chirurgien Cl. Roblet et le journal de Marchand « Ils utilisent une petite pièce d'écaille semblable à une portion de lame de scie présentant cinq ou six dents aiguës ; cette pièce est insérée dans un manche de bois de sept à huit pouces de long. Le tatoueur, après avoir passé sur les dents de l'instrument une peinture noire qui apparaît ne pas être autre chose que de la suie diluée avec de l'eau, tient le manche dans une main, applique l'instrument sur la peau et frappe, doucement, avec un bâton de Casuarina [bois de fer] jusqu'à ce que toutes les dents aient pénétré. » Étienne Marchand en donne un dessin sommaire (cf. O. Gannier & C. Picquoin 2003 : 123).

l'avance pour l'ensemble du corps, l'esquisse suggère que cette « vision d'ensemble », préliminaire, n'intervenait que dans une bien moindre mesure, si tant est qu'elle ait existée. Ce croquis pourrait n'être, après tout, qu'un travail inachevé de Langsdorff qu'il aurait transformé délibérément en « Nukuhivien au tatouage inachevé ». Langsdorff et Tilesius ont tous deux réalisé des planches de motifs de tatouage, avec leurs noms en langue locale et leur signification. Leur authenticité a été confirmée par d'autres sources, et leur travail a été largement utilisé dans l'étude d'Ottino-Garanger (1998).

~ Tatouage ~

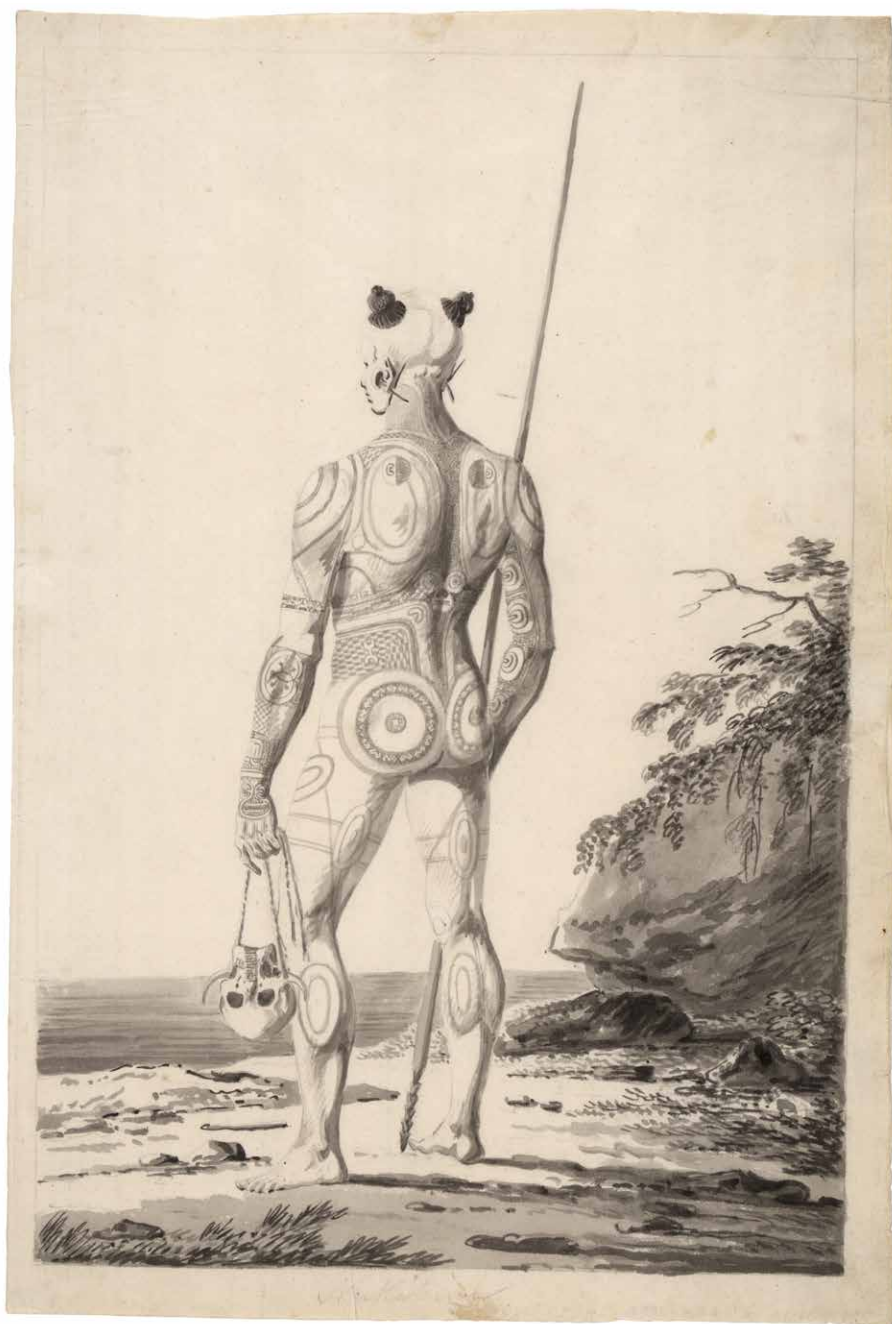


Figure 6.11. Georg Langsdorff, [« Jeune Nukuhivien au tatouage inachevé »], encre et lavis. *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002:1007.

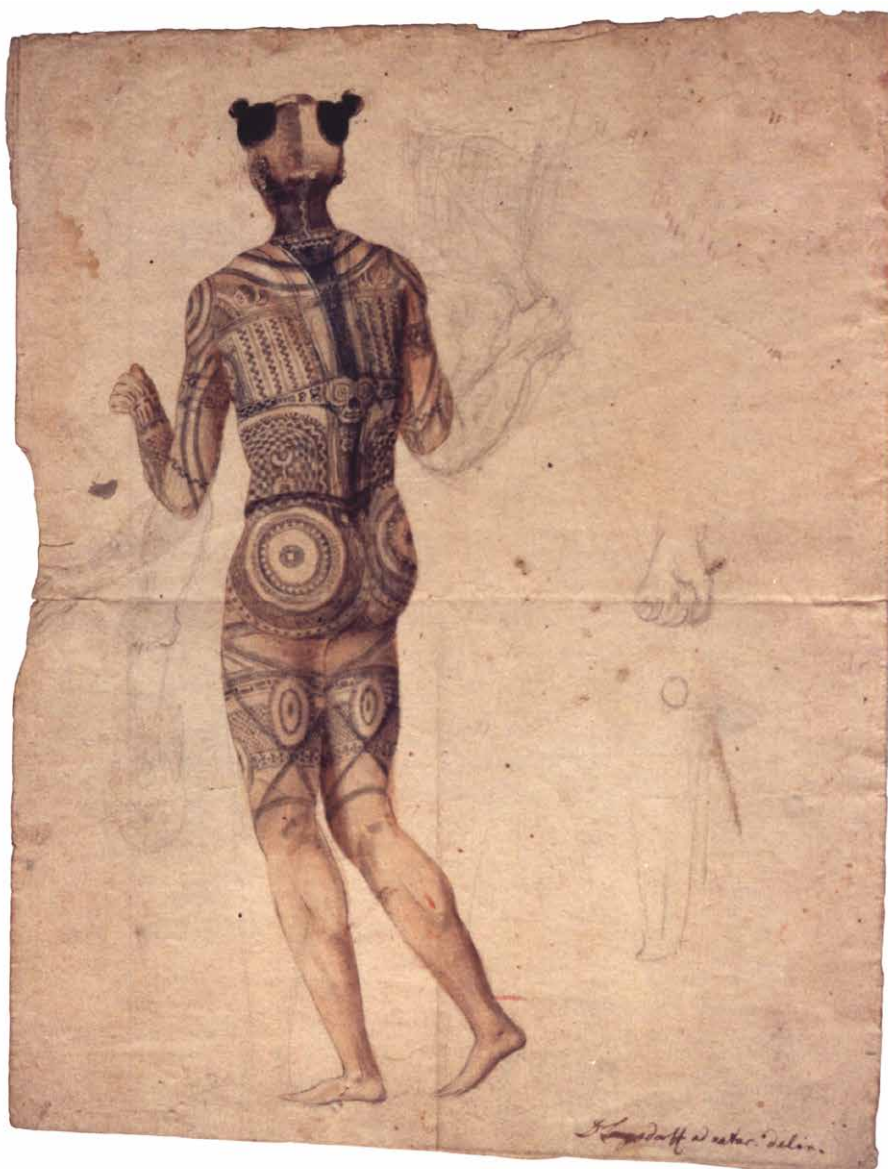


Figure 6.12. Georg Langsdorff, esquisse d'un Nukuhivien au tatouage inachevé, gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier. Collection privée de Achim et Renate von Rappard, Hanovre, Allemagne.

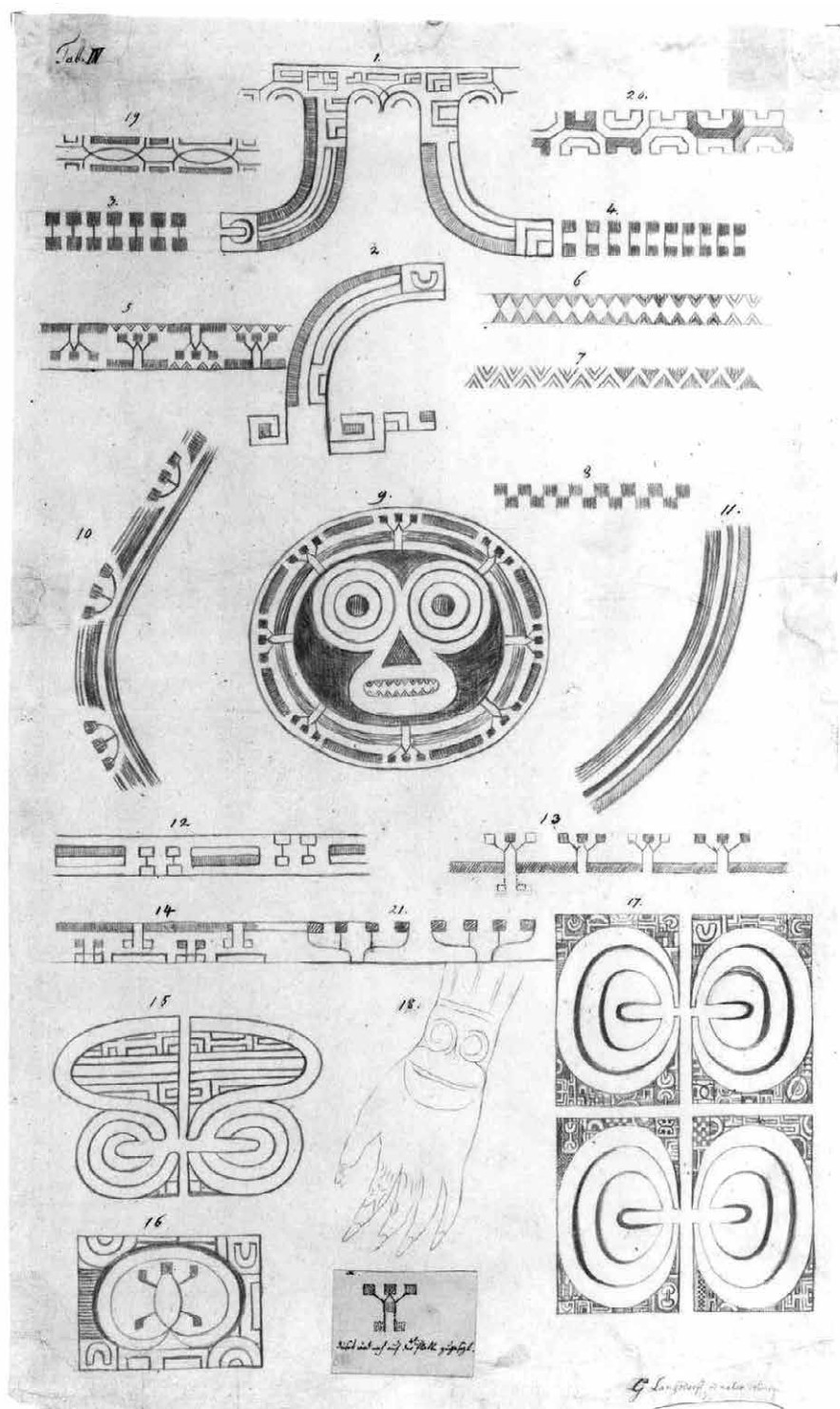
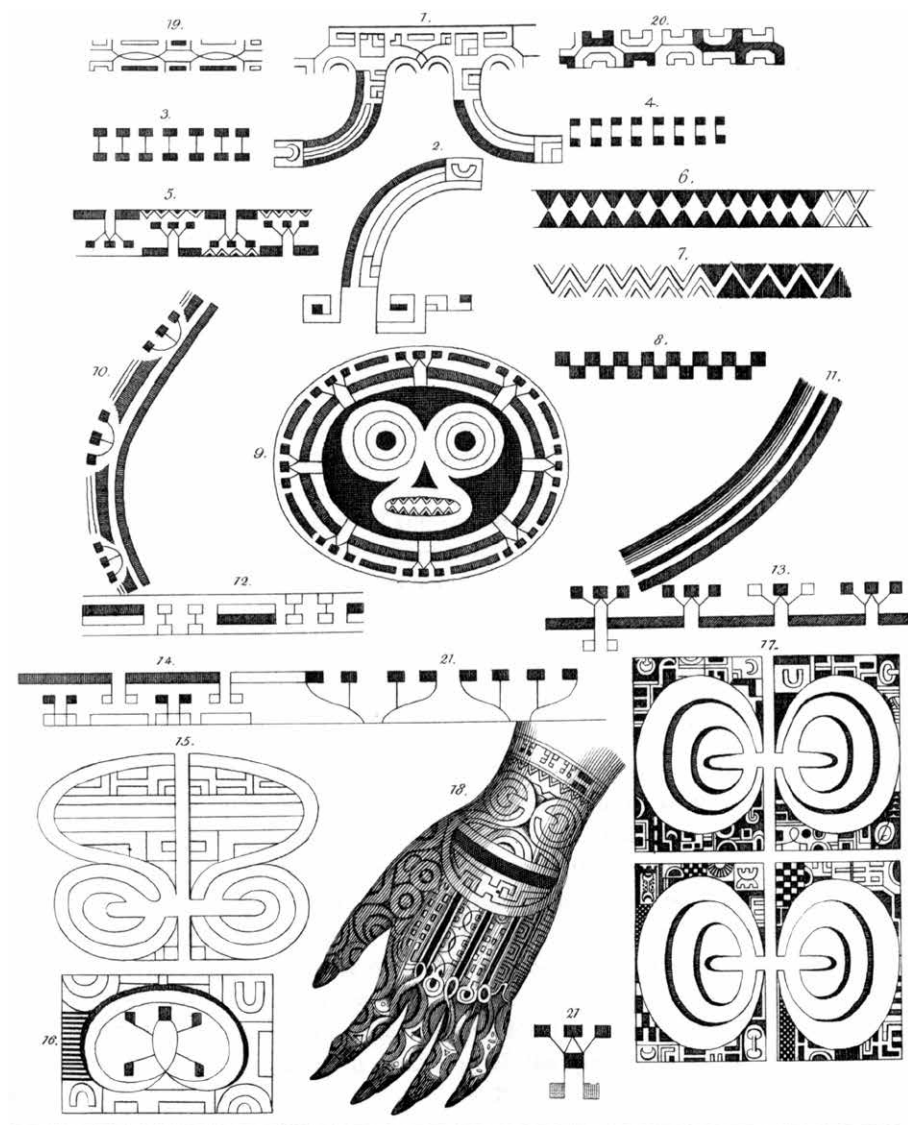


Figure 6.13. Georg Langsdorff, [« Motifs de tatouage »], encre et lavis. *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002:1008.



Swaine. In 12. Queen. J. Golden. Spans.

Figures used in Tattooing.

Published May 1. 1813 by Henry Colburn, Conduit Street, London.

Figure 6.14. John Swaine d'après Georg Langsdorff, « Motifs de tatouage », gravure, in Langsdorff 1813 : pl. VIII.

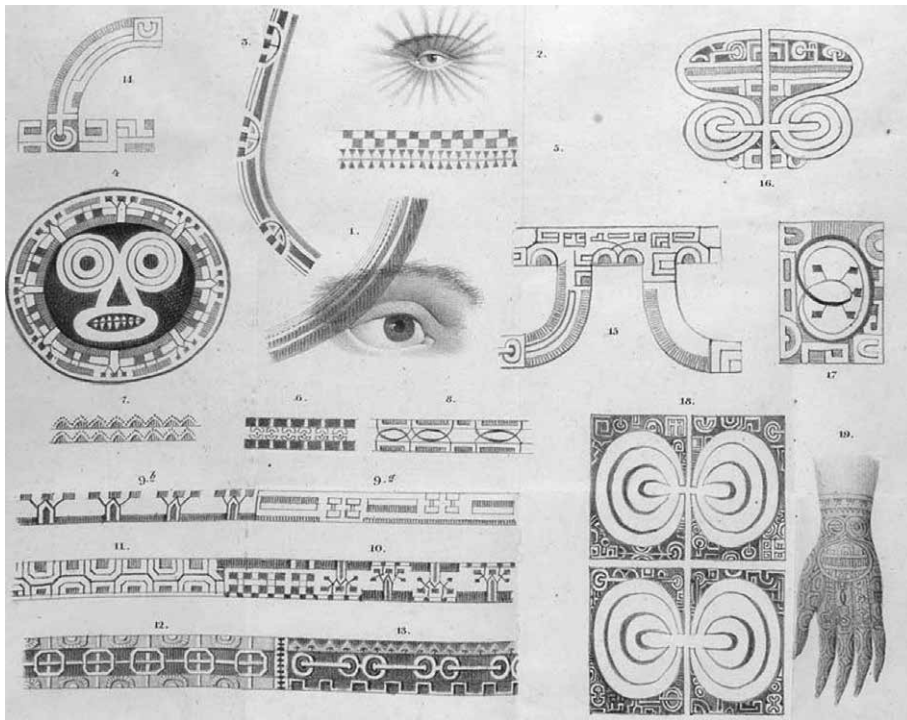


Figure 6.15.

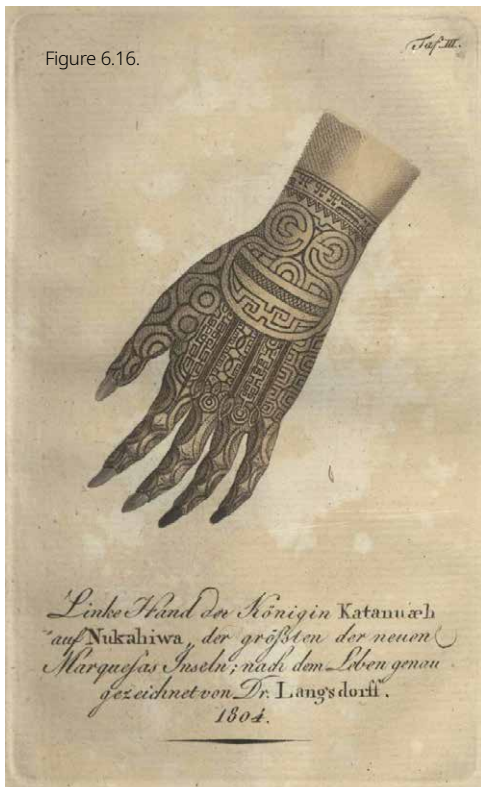


Figure 6.15. Anonyme, d'après Georg Langsdorff et Wilhelm Tilesius, « Motifs de tatouage », gravure, in Tilesius 1828.

Figure 6.16. Anonyme, d'après Georg Langsdorff, « Main gauche de la Reine Katanuah », gravure recolorée, in Langsdorff 1811 : pl. III.

Figure 6.17. Anonyme, d'après Georg Langsdorff, « Main tatouée de la Reine Katanuah de Nukahiwa », gravure recolorée. Weimar, publiée par l'Institut de Géographie (Im Verlag des Geographischen Instituts, 1814, in NLA NK959, NK3844.

Langsdorff réalisa, *ad naturam*, le relevé des tatouages de la main de Tahiatā'oa, épouse de Kiatonui, avec l'intention d'en rendre la précision. Plus tard, à la publication, les motifs furent colorés de façon tout à fait arbitraire.



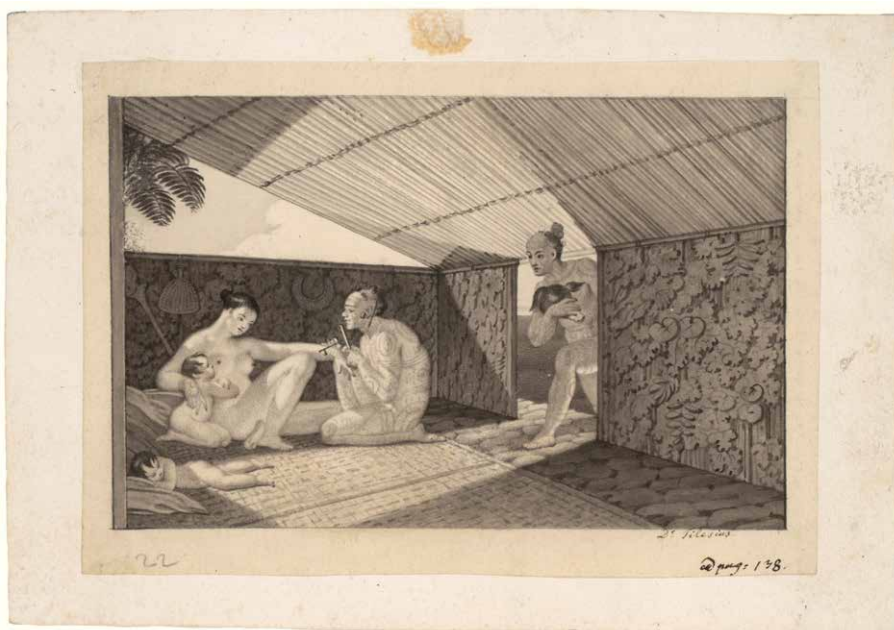


Figure 6.18. Wilhelm Tilesius, [« Intérieur d'une hutte de Nuka Hiva »], encre et lavis. Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley, 1963.002:1010. Langsdorff indique dans son ouvrage : « Un artiste tatoueur est assis qui pratique son art. Une personne *tapu* entre dans le bâtiment et apporte une tête de cochon en présent à l'artiste » (Langsdorff 1993, 2 : 263).

Commentaire de Langsdorff destiné à la publication pour la gravure (figure 6.11) : « Il porte d'une main, comme preuve de son acte de bravoure, le crâne d'un ennemi vaincu et de l'autre une lance. Ici et là vous pouvez voir les grandes lignes des principales figures [de son tatouage], d'autres sont achevées. À l'arrière du crâne apparaissent deux proéminences notables qui, à ma connaissance, n'ont pas été observées par aucun anatomiste européen. Cet homme [...] a les cheveux rasés à l'exception de ceux relevés au-dessus des oreilles. [Ces] longs cheveux ont été noués et ressemblent presque [ainsi] à deux cornes » (Langsdorff 1993, 2 : 262).

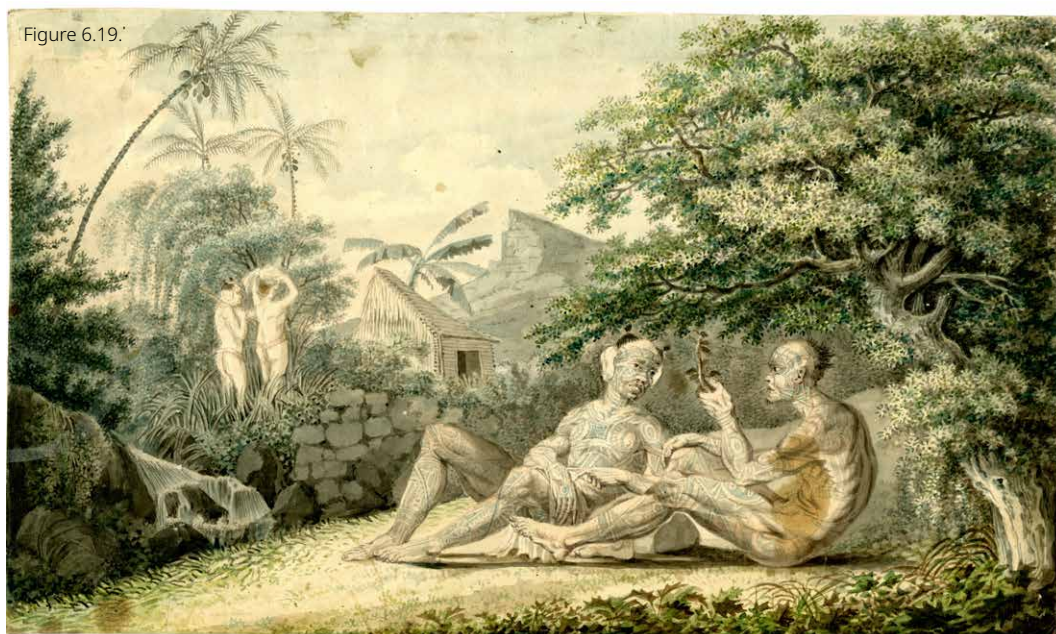


Figure 6.19. Wilhelm Tilesius, « Insulaire des Marquises », aquarelle, *in* Tilesius 1804-1810 : 3/TIL.

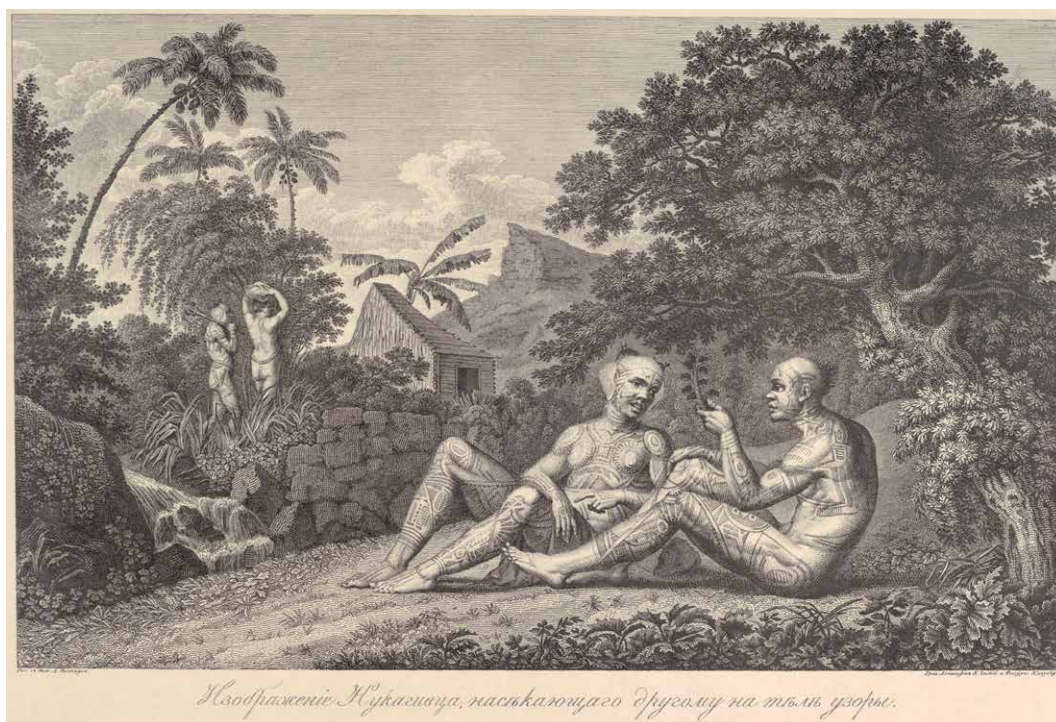


Figure 6.20. Kozma Czeski et Ignaz Sebastian Klauber d'après Wilhelm Tilesius, « Représentation de motifs de tatouage de Nuku Hiva destinés au corps », gravure et aggrandissement de détails, *in* Kruzenshtern 1813b : pl. VII.

Figure 6.20.

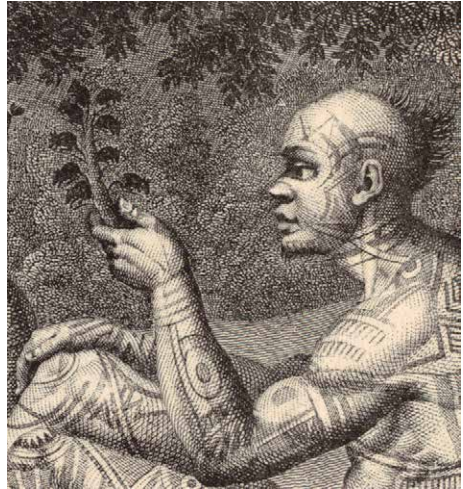


Figure 6.21. M^{me} [Constance Amélie] Lesueur d'après Victor Darvin, « Noukahivien ayant tatoué une femme », gravure, in Domeny de Rienzi 1836 : 236-237.

L'inscription au dos de l'aquarelle de Tilesius consiste en une brève note qui décrit la scène. Elle était sans doute destinée aux commentaires devant accompagner la publication de l'*Atlas*, qui ne furent jamais édités. Au centre de la scène se trouvent un tatoueur et sa cliente. Tilesius précise que le tatoueur recevait des souris en paiement de son art. De fait, un agrandissement de détail permet de voir neuf souris vivantes attachées à un bâtonnet. Shemelin, quelque peu offusqué, mentionne du reste ce type d'échange au 6^e jour. Cette observation de coutumes marquisiennes étant demeurée enfouie dans les archives, le dessin évolua selon sa propre logique et, en 1836, dans cette gravure de Darvin, l'homme tatoué devint une femme et le bâton de souris fut retravaillé en fleur.



Figure 6.22. Wilhelm Tilesius, « Avant-bras tatoué. Noahiwah 14 mai 1804 », gouache, encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 75. Cette illustration donne idée du souci de précision de Tilesius lorsqu'il recopia des tatouages.

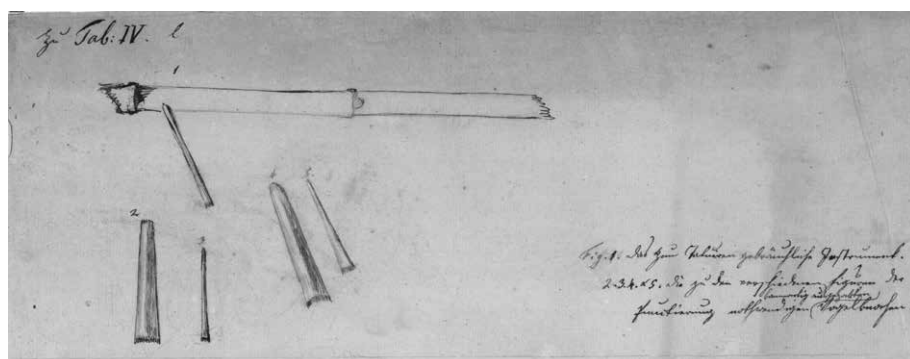


Figure 6.23. Georg Langsdorff, « Instruments de tatouage ; os d'oiseaux (dentelés comme un peigne) nécessaires au tracé de différentes figures de tatouage », dessin sur papier, encre et lavis. Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley, 1963.002:1030.

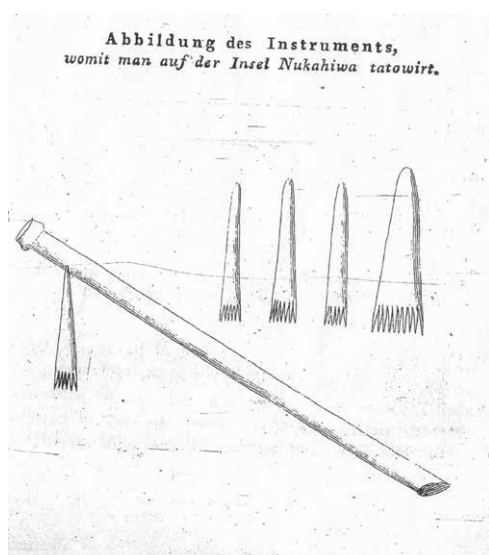


Figure 6.24. Georg Langsdorff, « Illustration des instruments avec lesquels sont réalisés le tatouage sur l'île de Nukahiwa » [Lames et peigne à tatouer], in Langsdorff 1811:15.

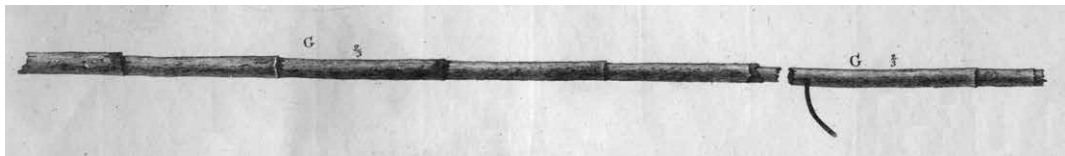


Figure 6.25. Gravure d'après Urey Lisiansky, « Instrument de tatouage » [Peigne à tatouer], in Lisianskii 1812b : pl. Dessins 1-G.

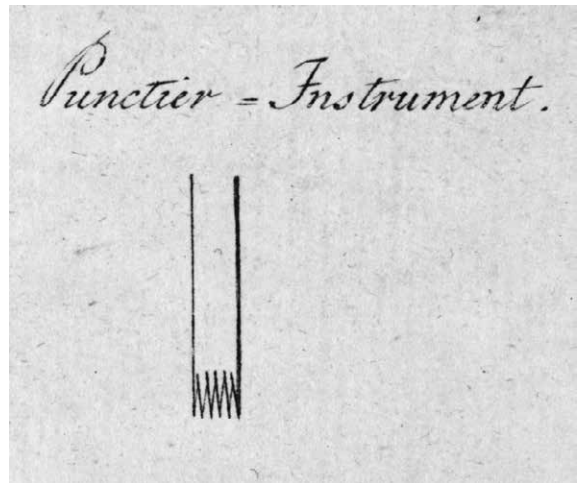


Figure 6.26. Wilhelm Tilesius, « Instrument de tatouage » [Lame de peigne à tatouer], in Tilesius 1805 : pl. II.

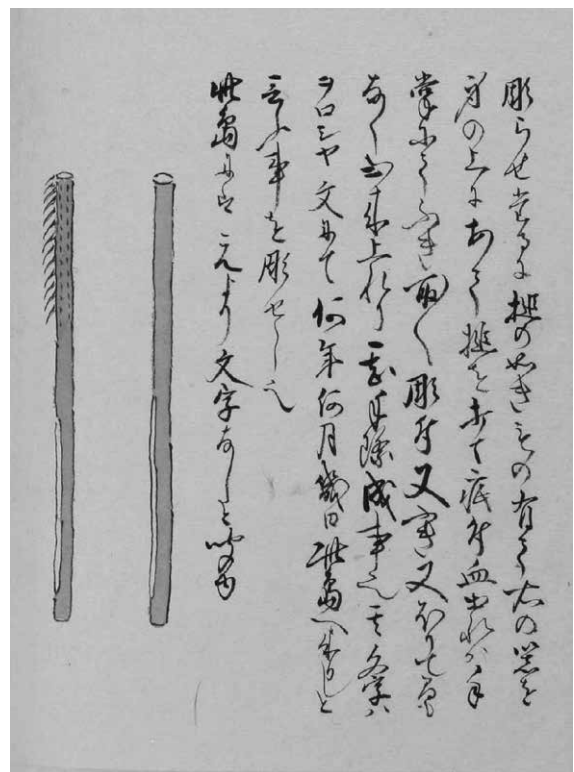


Figure 6.27. Illustration japonaise d'instruments de tatouage, gouache et encre sur papier, in *Kankai ibun* manuscrit rouleau 4, Bibliothèque de l'Université de Waseda, Tokyo, 文庫 08 C0006.

« Le tatoueur a la haute main sur le navire »

En découvrant qu'ils se trouvaient dans une société où les tatouages constituaient une des plus importantes caractéristiques personnelles, les visiteurs russes furent aussi tentés par l'expérience. Se faire tatouer lors de voyages était une pratique déjà répandue en Europe. En 1812 Langsdorff observe que : « Parmi les Européens, pèlerins du Saint Sépulcre et marins de presque toutes les nations européennes... cette coutume existe... que ce soit en souvenir d'une visite d'un lieu, ou même comme type de beauté du corps » (1993 : 75). Du fait du grand isolement de la Russie les matelots Russes, contrairement à ceux d'Europe et d'Amérique, n'avaient pas encore été exposés à cette mode relativement récente. La lecture des récits russes fait de nous les témoins de l'introduction de cette pratique nouvelle parmi eux.

Löwenstern, qui fit réaliser son tatouage au quatrième jour du séjour à Nuku Hiva, observe trois jours plus tard que : « le tatoueur a la haute main sur le navire. Le sauvage travaille du matin au soir. Même Krusenstern s'est fait tatouer » (2003a : 98). Comme pour les visites nocturnes des femmes, Krusenstern fit, de toute évidence, des concessions à la demande générale et autorisa le travail d'un tatoueur local à bord. Il écrit dans son livre : « Il y a de grands maîtres de cet art parmi les Nukuhiviens. L'un d'eux, qui resta à bord du navire durant tout notre séjour, eut fort à faire car presque tous les hommes lui demandèrent un motif propre à son art » (1809 : 191 ; 1813c : 155-156). Tandis que Tilesius constate : « Un des artistes visita souvent notre navire ; presque tous les marins, et même quelques-uns de nos officiers et voyageurs, reçurent différents motifs tatoués » (1806b : 98), Langsdorff observe que « cette nouvelle expérience enchantait » presque tous à bord (1811 : 11). En 1810, un magazine russe déclara, sur la base d'un témoignage anecdotique, qu'« un de ces artistes s'était fait une petite fortune, à bord de la *Neva* et de la *Nadezhda*, car il était sans cesse pris par des engagements. Il n'y aurait pas un seul marin, ou même officiel, qui n'aurait pas utilisé ses services » (Anonyme 1810, n° 18 : 258-259).

Ce qui était tatoué révèle les raisons de cette passion, qui gagna tout le monde à bord. Certains demandèrent au tatoueur des inscriptions conventionnelles ; c'est le cas de Krusenstern et Ratmanov. Tilesius remarqua que le tatoueur recopiait les mots qui lui avaient été écrits en russe [*i.e.* en cyrillique] et en caractères latins (1806b : 99). Les Japonais observèrent que « les marins employaient les insulaires pour réaliser, sur leurs bras, des tatouages de lettres russes qui faisaient état de l'année et du mois de leur arrivée sur cette île » (Otsuki 1976 : 165). La variété des motifs tatoués ne se limitait pas à de telles inscriptions. Ratmanov écrit : « Beaucoup de nos officiers et de nos hommes se sont fait tatouer de petits dessins sur leurs bras » (1803-1805a : 48 v°). Krusenstern mentionne « des motifs réalisés selon l'art des indigènes » (1809 : 191). Tilesius, curieux du tatoueur à l'œuvre, rapporte : « Je l'ai souvent observé en train de frapper, sans aucun tracé préalable, des motifs qu'il avait en mémoire » (1806b : 99). Langsdorff nota que les visiteurs « recevaient un bracelet, un nom ou un motif tatoué sur eux comme souvenir » (1811 : 11). Lui-même avait, tatoué sur le bras, un motif plein de sens pour lui ; nous y reviendrons plus tard.

Les motifs de Nuku Hiva connurent sans doute une telle vogue en raison de la fascination qu'exerça le corps vigoureux des indigènes sur les visiteurs au point qu'ils étaient prêts à endurer la douleur et la peur pour « essayer sur la peau » de ressembler

à ces hommes virils et beaux. Ils l'acceptaient comme part du rituel. Otto Kotzebue se souvint que Filipp Kamenshchikov, le pilote du navire : « un homme grand et robuste, s'était évanoui quand on lui avait tatoué le bras d'un petit motif... La douleur doit être considérable » remarque-t-il (1967b : 113), ce qui laisse supposer que le jeune Kotzebue fut l'un des seuls à ne pas avoir été tatoué à Nuku Hiva, car trop jeune. Par la suite, il espéra y remédier aux Îles Marshall, lorsqu'à bord du *Riurik*, il y fit escale avec sa propre expédition. Mais il ne put y parvenir car les insulaires retardèrent sans cesse l'opération, en invoquant toutes sortes raisons.

L'histoire du comte Fedor Ivanovich Tolstoï présente, ici, un intérêt particulier. Il a parfois été avancé qu'il avait été embarqué à la place d'un autre Tolstoï : Fedor Petrovich qui devint un peintre célèbre. Mais en l'occurrence, Fedor Ivanovich rapporta de l'expédition une toute autre œuvre d'art, bien personnelle : son propre corps couvert de tatouages élaborés, y compris sur ses parties les plus intimes qu'il exhibait à l'occasion en compagnie masculine. Léon Tolstoï, qui souhaitait écrire un livre à son sujet, remarque en 1865 : « Cette sauvagerie tolstoïenne nous est commune. Ce n'est pas pour rien que Fedor Ivanovich s'était fait tatouer » (Tolstoi 1990 : 62, Tolstoy 1983 : 145). Le courage était l'une des rares vertus de Tolstoï que l'on ne pouvait nier. L'engouement des Russes pour le tatouage coïncida largement avec les tendances européennes du moment, comme le souligna Joanna White (2005 : 72-77). Ceci est d'autant plus remarquable que les marins russes, nous l'avons vu, avaient été peu exposés à cette coutume et avaient eu peu de contacts avec d'autres gens de mer ayant visité les îles du Pacifique.

Les récits de voyageurs russes contiennent quelques indications sur la réaction des habitants de Nuku Hiva à l'intérêt qu'ils portaient à leurs parures corporelles et l'adoption, par eux, de techniques nouvelles. En dehors de l'épisode du tatouage de baliste directement associé à l'intérêt que leur portait Tilesius, il faut citer cette anecdote rapportée par Romberg : « Sur la *Neva*, un indigène vit de la peinture rouge ! ? Très enthousiaste, il paya six noix de coco pour être autorisé à se peindre le visage avec. Il en fut très heureux et put ainsi impressionner son roi » (1804a : 37 v°). En 1809, le capitaine russe Golovnin, en escale sur l'île de Tanna aux Nouvelles Hébrides (Vanuatu), relate aussi le désir des insulaires d'échanger leurs décorations avec les visiteurs. Le premier jour de leur escale, quelques insulaires lui apportèrent un présent constitué de pigments locaux¹⁷ et l'encouragèrent à s'en peindre le visage. Golovnin rendit la politesse en peignant le visage des indigènes qui le désiraient avec de la peinture du navire (Barratt 1990 : 52, 59).

17 Un lien supplémentaire peut être établi entre ces préparations teintées, allant du jaune orangé au rouge, et celle faite autrefois aux Marquises à partir du curcuma, le *'eka moa*. Il participe de la filiation de l'archipel avec ces anciennes cultures de l'ouest du Pacifique, ici le Vanuatu. Dans l'île de Éfaté, à la fin des années 1960, des chefs faisaient encore présent, à leurs hôtes de marque, d'une préparation compacte, précieuse, tirée du curcuma et de teinte rouge orangée ; alors que dans d'autres îles du Vanuatu, au XIX^e siècle, cette teinte provenait du rocou : *Bixa orellana*. Le *'eka moa* était une préparation très *tapu* réalisée sur les hauteurs de Taiohae, à Muake ; Nuku Hiva en avait le monopole. Un très ancien témoignage concernant le jeune Timoteitei, qui accompagna Crook en Angleterre, rapporte que ce dernier avait été tatoué, et surnommé Naonukuhiva, en signe de son devoir de vengeance après la mort de son père, membre de la famille du chef Honu qui avait accueilli Cook, à Tahuata. Son père s'était rendu à Nuku Hiva, vers 1784, pour se procurer cette préparation réservée à l'usage des chefs et des prêtres, et y avait été tué.

~ Habitat ~



Figure 7.1. Johann Horner, [« Taiohae »], gouache et aquarelle sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage n° 820-2-06.



Figure 7.2. Wilhelm Tilesius, [« Maison »], gouache, encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 79.

Légende de Tilesius : « Maison avec un arbre à pain et un *Piper methysticum* considéré comme symbole de paix ».

Cinquième jour : Hérésie

29 avril (11 mai) 1804

La Neva à Taiohae

À l'aube du premier jour à Taiohae, Lisiansky rencontra bien des difficultés pour faire respecter la règle qui interdisait l'accès des femmes à bord :

Dès les premières lueurs du jour, nous fûmes entourés par un nombre grandissant de ces personnes. Il y avait maintenant au moins une centaine de femmes, et elles employaient tous les artifices de la lubricité pour obtenir leur admission à bord. J'obtins difficilement de l'équipage qu'ils obéissent aux ordres que j'avais donnés à cet effet. Parmi ces femmes, certaines n'avaient pas plus de dix ans. Mais il semble que leur jeune âge ne soit pas le garant de leur innocence ; ces enfants, comme je me dois de les appeler, rivalisaient avec leur mère par leur dévergondage et leur capacité de séduction (1814 : 67, 69, 68 ; 1812a : 107-108).

Les tentations ayant été éloignées pour le moment, l'équipage de la *Neva* se consacra à la corvée d'aiguade. L'opération était dirigée par Robarts qui en laisse ce récit laconique : « Debout avant l'aube, ai rassemblé toutes mains [utiles], et les Canots étaient en mer au lever du jour. Je me rendis à terre pour appeler d'autres embarcations et fis charger les 4, puis revins à Bord de la *Neva* pour petit-déjeuner. Après le petit-déjeuner, retour au rivage pour deux voyages avec 4 Canots et retour pour le repas » (1974 : 134).

En dépit de l'attitude intransigeante envers les femmes, l'atmosphère générale sur la *Neva* semble avoir été plus ouverte et conviviale pour leurs visiteurs. Durant les opérations de levage des barriques d'eau à bord, les marins avaient beaucoup de mal à supporter la chaleur et Lisiansky : « appela les insulaires à l'aide. Ceci produisit une grande joie parmi eux et le cabestan fut manoeuvré en un instant » (1814 : 69) Dans la version russe du journal de Lisiansky, sa promesse d'un clou à chacun de ceux qui ferait un bon travail les rendit si heureux que les Russes « eurent du mal à les empêcher de courir tout autour du pont » (1812a : 110). Le « roi », son oncle et d'autres membres de la famille qui étaient à bord de la *Neva* en visite de courtoisie se joignirent au travail avec bonne humeur tandis qu'un marin russe accompagna leurs efforts au son de la cornemuse ; « Lorsque la besogne fut terminée », les insulaires reçurent leur clou et « sautèrent à l'eau en poussant des cris de joie ». Gédéon, comme Shemelin, parle de Kiatonui avec une profonde sympathie : « Ce roi nous oblige beaucoup. Nous avons reçu, de ses propres mains, du corail... tiré de l'eau, et divers coquillages » (1989 : 26).

Les insulaires, en visite sur le navire, découvrirent bientôt un nouveau centre d'intérêt. Lisiansky rapporte que ceux qui escortaient le roi, après son départ « insistèrent pour être rasés car un des leurs leur avait dit que l'opération était plus facile et plus agréable, avec un rasoir, qu'avec leurs coquillages » (1814 : 69). Les navigateurs purent

interpréter cette requête comme une simple question de confort et de facilité, mais il s'agit de bien plus. Pour les Nukuhiviens, la tête était taboue et l'opération de rasage, à leurs yeux et d'après Robarts, était empreinte de sacré. Dans sa description, quand un homme en rasait un autre, ils ôtaient tous deux leur pagne et se rendaient sur le *me'ae* familial où l'on procédait à l'opération, les cheveux y étant soigneusement dissimulés sous une pierre (1974 : 269). La décision des indigènes de permettre aux visiteurs de les raser, et l'adoption de nouveaux matériaux pour orner leurs corps, peuvent avoir eu un sens sacré. Langsdorff rapporte un incident au cours duquel Kiatonui, qui fut rasé le lendemain, toucha la tête d'un membre de l'expédition ; il s'arrêta étonné « devant l'un de nos officiers. Par signes, il lui demanda de rester immobile. De la pointe des doigts et de ses longs ongles, il souhaitait lui arracher un petit poil à l'intérieur d'une narine » (1993 : 73).

Lisiansky rapporte à la fin de la journée : « Nous devons reconnaître à ces insulaires, que nous n'avons aucune raison jusqu'à présent de nous plaindre de mauvaise conduite à notre égard ; ils ont été très honnêtes. » L'honnêteté scrupuleuse de Kiatonui ne passa pas inaperçue, non plus. Lorsque Lisiansky refusa d'accepter les porcs de ce dernier en échange de deux moutons du bord, et lui offrit :

... en cadeau ... des haches, des couteaux et d'autres articles... Il [Kiatonui] n'accepta qu'un béret rayé, et refusa le reste, car il fit observer qu'il ne pouvait accepter de choses aussi précieuses tant qu'il ne pouvait me retourner la politesse. Il renvoya immédiatement sa pirogue à terre, qui revint aussitôt chargée de cinquante noix de coco pour lesquelles, en plus de ce que j'avais donné auparavant, je fis présent d'une hache et de trois couteaux pour son oncle.

Les Russes appréciaient de toute évidence cet esprit de générosité réciproque. À une autre occasion ce jour-là, Lisiansky qui ne pouvait se séparer de son perroquet vert pour lequel Kiatonui offrait « deux grands cochons », rapporte : « Afin de conserver sa majesté bien disposée... [je] lui ai donné une quantité de sucre dont je savais qu'il était très friand » (1814 : 67-69).

Les voyageurs, dans leur désir de plaire à Kiatonui en lui offrant des cadeaux tout en attendant de lui et de « ses sujets » des cochons en quantité, le mirent dans une situation difficile. Il faut se souvenir que le jour de l'arrivée de la *Nadezhda*, lorsque Krusenstern fit cadeau de son perroquet rouge à Kiatonui, et qu'il demanda à Robarts de lui expliquer clairement qu'il s'agissait bien d'un présent, Kiatonui donna néanmoins un cochon en retour. Les Russes ne pouvant apprécier pleinement la différence entre échange de cadeaux et commerce, dans la société polynésienne, eurent tendance à confondre les pratiques. Kiatonui, aussi politicien avisé qu'il ait été, ne pouvait s'attendre à ce que les cadeaux russes instaurent une forme de pression. N. Thomas, dans son étude sur les échanges dans le Pacifique Sud, remarque : « Kiatonui fut sans aucun doute contrarié par la pression pour fournir des cochons ; il ne voulait pas être redevable » (1991 : 96-97). En 1798, lors de la visite de Fanning (Fanning 1924 : 137-138), Kiatonui fut aussi réticent à « recevoir quoique ce soit en retour », lorsqu'il leur apporta de nombreux cadeaux venant de sa famille. Cette réserve à engager des relations qui ne pouvaient qu'être éphémères, justifie probablement la raison pour laquelle, à la grande surprise des visiteurs, « Ketenue

donna son nom au Capitaine Krusenstern, mais n'en demanda aucun en retour ». Espenberg, lorsqu'il relata l'événement, suggère que Cook avait eu tort de penser que l'échange de nom était toujours réciproque et qu'il servait à instaurer un tabou entre les deux parties pour parer à une menace éventuelle (1805c : 122).

La découverte de la baie de Hakatea – Intermède

Ce jour-là les Russes de la *Nadezhda* avaient une mission importante. Krusenstern avait chargé Löwenstern de faire un relevé topographique de la baie de Taiohae et de la côte sud de Nuku Hiva, à l'ouest de la baie. Le journal de Krusenstern nous apprend que quelques jours plus tôt Robarts l'avait informé qu'« il y avait une petite baie, à environ 1 mile $\frac{1}{2}$ d'ici, où un navire pouvait être à l'ancre mais dont l'entrée est très étroite ; l'endroit est appelé Tayore¹ » (1804a : 45).

Löwenstern, Bellingshausen – connu pour ses qualités de cartographe – et Horner, l'astronome, partirent à l'aube. Löwenstern rapporte dans son journal :

On ne peut escalader les falaises qui sont raides et abruptes. Le ressac interdit l'entrée dans les petites baies. Nous n'avons trouvé qu'une seule petite crique, entourée de falaises, qui pourrait probablement servir à un navire qui aurait besoin de réparation. Nous l'avons cartographiée. Le changement [de régime alimentaire] a eu un effet sur notre santé ; nous avons été tous les trois malades. Et, après avoir travaillé toute la journée, nous sommes revenu de notre périple au bateau à six heures (2003a : 96).

La baie reconnue par les navigateurs est aujourd'hui appelée baie de Hakatea et donne accès à la belle vallée de Hakau. Cette baie fut la première découverte russe, dans le Pacifique Sud. Elle allait occuper une place particulière dans l'histoire de l'engagement russe dans les Mers du Sud et acquérir, dans les années qui suivirent, une réputation à la fois enchanteresse et tragique. Mais en attendant, bien qu'affaiblis par des crises de diarrhée, les jeunes officiers Löwenstern et Bellingshausen luttèrent héroïquement sous le soleil brûlant pour cartographier les côtes escarpées. Löwenstern, l'officier supérieur le plus âgé et plus proche compagnon de Krusenstern, avait toutes les raisons de penser que la baie porterait son nom. Mais deux jours plus tard, des événements à bord de la *Nadezhda* allaient contrecarrer cet espoir.

Visite à terre de Shemelin et « l'Homme à l'état de Nature »

Les commandants contrôlaient toutes les visites russes à terre. Seuls les naturalistes Tilesius et Langsdorff, accompagnés à l'occasion de Friderici et Espenberg, étaient libres de parcourir la côte à leur guise. Les marins ne pouvaient seulement s'y rendre que lors des corvées d'eau ou de coupe de bois et lorsqu'ils escortaient des officiers. Pour les officiers, et l'entourage de Rezanov, les déplacements n'étaient autorisés qu'en groupe lors de visites « officielles ». Robarts souligna dans son Journal que Krusenstern ne « s'était rendu que deux fois à terre » (1974 : 139). Les seules exceptions concernaient

1 Il s'agit de la baie des Taioa. Le texte russe ne permet aucun doute sur l'identification de la baie d'Hakatea-Hakau précise E. Govor.

l'encadrement des équipes de corvées d'eau qui permit ainsi à Löwenstern de passer quelque temps à terre. Les Japonais à bord de la *Nadezhda*, qui n'eurent probablement pas l'occasion de débarquer, croyaient que « le capitaine interdisait à tous d'aller à terre par peur des indigènes » (Freiberg 1896 : 290). Rezanov, dans son rapport à l'empereur, dramatisa aussi la situation insistant sur le fait qu'à Nuku Hiva « nos marins obtinrent de l'eau potable des sauvages, protégés par un détachement armé » (1994a : 88).

De toute évidence des précautions d'usage furent prises mais, grâce à la médiation de Robarts et aux relations amicales instaurées entre les voyageurs et Kiatonui, ils n'eurent pas à recourir à des mesures drastiques comme garder à bord des otages lors de visites à terre, ainsi que le fit le capitaine Fanning en 1798, sur le *Betsy*. Il est aussi possible que certaines de ces restrictions aient été la conséquence d'une hostilité entre des passagers et l'équipage, comme le suggère le cas de Gédéon. Dès le début, Lisiansky avait été irrité par sa présence à bord. Alors que l'expédition était encore à Cronstadt, Löwenstern rapporte que « Lisiansky se battit bec et ongles pour ne pas embarquer le prêtre, mais il dut finalement y consentir » (2003a : 4). À Nuku Hiva, Lisiansky ne permit pas à Gédéon de se rendre à terre, probablement du fait de cette hostilité ou en représailles peut-être à la suite de son interdiction d'admettre des femmes, sur la *Neva*, la nuit. Quelle que soit la raison, Gédéon se vengea peu après en se plaignant auprès des autorités religieuses du fait que : « Pendant que nous étions aux îles Marquises, il donna l'ordre à l'équipage de ne pas me laisser débarquer car un soir précédant, au retour de la *Nadezhda*, [je] ne m'étais pas rendu, en personne, dans la cabine du Capitaine pour lui signifier mon retour, alors que l'officier de garde en avait été informé » (1989 : 81-82).

À cet égard, la longue visite à terre du groupe constitué, autour de Shemelin, par l'artiste Kurliandtsev, le naturaliste Brykin et le chasseur Petr Filippov, est tout à fait digne d'intérêt. Elle met en lumière le comportement de ces Russes de souche durant l'expédition, alors que jusqu'à présent il avait été passé sous silence dans les textes publiés en Occident. Shemelin souffrait du manque d'air frais dans sa cabine d'artilleur – peu salubre – située dans la soute, en dessous de celles des officiers. Il n'y avait que de minuscules hublots, et il reçut l'autorisation de Rezanov de se rendre à terre. Ce dernier souhaitait qu'il fasse du troc pour acquérir des objets loin de la concurrence farouche qui les entourait à bord. Shemelin laissa deux comptes rendus détaillés de cette journée dans les versions publiées, et inédites, de son journal.

Brykin, qui l'accompagnait, allait lui aussi à terre à Nuku Hiva pour la première fois. Löwenstern évoque un épisode de cette expérience de Brykin à Nuku Hiva ; il peut expliquer pourquoi son séjour ne fut guère productif :

Brinkin est un grand gaillard, costaud et gras, à la peau blanche et luisante. Les gens qui vinrent à bord, à Nukuhiva, trouvèrent cette poitrine grasse à ce point à leur goût qu'ils ne pouvaient s'empêcher de passer leurs mains sur lui et, d'après eux, ils en avaient l'eau à la bouche. Cela causa tant d'inquiétude à Brinkin qu'il fut le seul homme à ne pas se rendre à terre, à Nukuhiva, pour ne pas être mangé par les cannibales. Ni la curiosité, ni la persuasion ne purent le faire changer d'avis pour aller à terre (2003a : 153).

Alors que les insulaires ne voulaient probablement que plaisanter, il ne faut peut-être pas exclure un soupçon de concordance entre homosexualité et cannibalisme, comme Crain eut l'occasion d'en faire état (1994 : 31). Le journal de Shemelin est le seul témoignage qui suggère que Brykin surmonta son appréhension et s'aventura, au moins une fois, à terre.

Une fois débarqués, les voyageurs prirent toutes les précautions nécessaires ; Shemelin dit ainsi : « Nous étions armés de pistolets et de sabres, au cas où. » Mais leur véritable protection était Ma'uhau qui les accompagna dans leur excursion : « Cet homme mesure trois *arshins*² et est d'une force exceptionnelle. » D'après Shemelin, le groupe débarqua à environ deux kilomètres de la résidence de Kiatonui. Si son estimation est exacte, le point de débarquement fut probablement la partie de la baie au sud du Fort Collet proche du lieu d'aiguade et du Mont Tuhiva. Shemelin remarqua que tout au long de leur chemin le rivage était couvert de fragments de types proches du granite, de roches volcaniques et de genres de quartz et schiste avoisinants le Fort Collet³. Tout en marchant en bord de mer, Ma'uhau les divertit en utilisant sa fronde et envoya des pierres de 5 livres « à une distance incroyable, qui une fois envoyées disparaissaient à nos regards. »

Quand ils atteignirent la demeure de Kiatonui, les Russes rencontrèrent « toute sa famille, sa femme, ses filles et petits-enfants. » On les invita à entrer et ils y passèrent environ une demi-heure. Ils offrirent une paire de ciseaux et un peigne en cuivre à « la Reine » et des perles colorées aux « autres dames ». Kurliandtsev fit un dessin de la demeure de Kiatonui, puis les visiteurs quittèrent les lieux (Shemelin 1816 : 118-119).

Les événements de cette journée furent évoqués au moins deux fois dans les documents de l'Académie des Beaux-Arts de St-Petersbourg. En 1818, Kurliandtsev fit une demande d'aide financière pour son travail concernant le portrait de « Katenue, roi de Taiogai ». L'année suivante, il fit présent de la peinture à Alexandre I^{er}. Les fonctionnaires de l'empereur la jugèrent de « médiocre qualité » et la retournèrent à Kurliandtsev. Son sort, et celui réservé au reste de son héritage pictural, demeure inconnu (Tokarev 1993 : 28 ; Petrov 1864 : 133-134). Mais alors que le groupe pénétrait plus avant dans le paradis nukuhivien, l'ombre du conflit qui couvait sur la *Nadezhda* se leva un instant.

Guidés par Ma'uhau, ils remontèrent la vallée Meau où, d'après Shemelin, « se trouvait une autre résidence du Roi⁴. En chemin, nous avons vu beaucoup de constructions semblables à celle du Roi. Les plus belles⁵ appartenaient à la noblesse de sa cour, les

2 N.d.A. : un *arshin* (archine) correspond à 28 pouces : 0, 71 m. D'après Tilesius, Ma'uhau mesurait « 6 *fuss* 2 *zoll* Paris » soit 6 pieds 2 pouces selon le système parisien où « le pied du roi » était de 32,48 cm (1806a : 495). Sa taille oscillait donc entre 2 m et 2,13 m.

3 Cette identification correspond à une « première observation » ; le schiste et le granit n'existent pas dans l'archipel, cf. carte géologique de Nuku Hiva (BRGM 2006 ; Maury, Guille, Marabal *et al* 2014).

4 Il est probable qu'il s'agisse du grand ensemble de Kanino Havaiki (Linton site n°15) qui avoisine la bifurcation entre les vallées Meau et Hoata. Assez bien conservé dans les années 2000 et, bien que classé le 23 juin 1952, il a été partiellement détruit depuis.

5 G. Adassovsky (1999 : 302) en donne cette traduction : « Puis, nous nous dirigeâmes à droite, plus loin à l'intérieur de la vallée, où se trouvait un deuxième palais appartenant au roi. En chemin, nous remarquâmes de nombreuses habitations comparables à celle du roi. Les plus belles appartenaient aux dignitaires proches de cette haute cour, et les autres aux gens ordinaires. Toutes ces maisons étaient...

autres aux gens du commun. » Tout en marchant dans l'ombre épaisse des arbres, d'une propriété à l'autre, les Russes traversèrent de nombreux ruisseaux à gué et de petits cours d'eau qui, pour Shemelin, devaient servir de limites naturelles entre les propriétés des différentes familles. Il fut impressionné par trois types de construction, qu'il décrit en détail : des bâtiments construits sur des fondations massives de rochers (*paepae*), des pavages de pierre le long des cours d'eau et des *tohua* : larges places publiques de forme rectangulaire et pavées. Elles servaient au rassemblement de la communauté lors de grands rituels et pour les divertissements. Il met l'accent sur le fait que s'ils avaient vu de pareilles structures dans des « villes de peuples éclairés », ils auraient pensé que le travail avait été réalisé à l'aide de procédés mécaniques. Ici, seul le travail collectif et la force des bras avaient permis leur réalisation (1816 : 119-120 ; 1803 : 135-136).

Finalement ils choisirent un lieu où s'installer, près d'une propriété, et tandis que Kurliandtsev dessinait et que Brykin faisait de la botanique, Shemelin se reposait à l'ombre d'un arbre et songeait :

Plusieurs jeunes et belles femmes, attirées par la curiosité, vinrent s'asseoir en cercle autour de moi. Je pris leurs enfants dans les bras et, s'habituant très vite à ma présence, elles commencèrent à jouer sans crainte, et même avec une certaine effronterie. Certaines, très charmantes, m'offrirent des bananes tandis que d'autres me donnèrent du « jus de coco » [sic] dilué avec de l'eau dont je me désaltérai avec délice. Deux d'entre elles me firent comprendre qu'elles attendaient une récompense pour leurs soins, je leur fis, avec plaisir, cadeau de peignes en cuivre et donnai à chacune des autres trois boutons métalliques brillants (1816 : 122).

Il observa des hommes qui grimpaient au cocotier pour cueillir des noix de coco, d'autres qui récoltaient de lourds régimes de bananes, ou des fruits à pain, ou bien encore qui cultivaient leur enclos. L'air autour de lui, écrit-il, était rempli du parfum des luxuriantes fleurs rouges⁶ qui ornaient les buissons, du son cristallin de l'eau des sources et du chant des oiseaux : « Nos yeux curieux ne virent nulle part de ruines affreuses ou de pourritures et amas fétides, infestant l'air ambiant d'une odeur nauséabonde » (1816 : 120-121). Gédéon, autre « Oriental », fit aussi l'éloge de la « propreté » des insulaires (1989 : 24). En les regardant dans leur environnement naturel, loin de l'agitation entourant les navires, Shemelin admira l'harmonie simple et naturelle de leur monde : « C'est le plus splendide jardin de la nature qui prospère sous les soins attentifs de ses maîtres Nuku Hiviens » (1816 : 121).

...disposées sous la protection de hautes frondaisons d'essences touffues qui ne permettaient, par aucun temps, aux rayons brûlants du soleil de les atteindre. Elles étaient érigées sur des fondations de pierres que les eaux de pluie, ou autre quelconque force physique, avaient arrachées de la montagne et que les rapides torrents avaient charriées jusqu'à cette vallée. Les murs étaient faits de tiges de bambou et les toitures couvertes de feuilles de cocotier imperméables à la pluie. »

6 Les arbustes qui, à l'époque, avaient de grandes fleurs blanches très parfumées étaient les *Fagraea berteriana* var. *marquesensis* : *pua* ou *kaupe*. Ceux qui sont décrits ici sont des hibiscus rouges, *Hibiscus rosa-sinensis*, non parfumés, et des gardénias à fleurs blanches, très parfumées, mais aux fleurs plus petites que le *pua*. Ce sont les *Gardenia taitensis* ou *tiare* à Tahiti, *tiā'e* aux Marquises.

Langsdorff, comme Shemelin, fut impressionné par les réalisations architecturales des Nukuhiviens qu'il compara à celles des Romains : « Nous devons admirer, compte tenu de leur situation, l'habileté avec laquelle les habitants agencent, sans ciment ni mortier, des roches si énormes que dix à douze hommes pourraient à peine les porter ou les faire rouler, et ce de façon si ingénieuse et esthétique qu'elles constituent de véritables murs romains qui feraient honneur à un architecte européen » (1993 : 83). Pour Shemelin, cela allait bien au-delà de dextérité dans l'art de la construction. Tout ce qu'il avait entendu sur les insulaires, et leurs usages, l'avait préparé à observer des « coutumes arriérées et manières sauvages de mangeurs d'homme, ignorants des lois, du respect de l'autorité et manquants de respect les uns envers les autres. » Ce n'était pas le cas et, désorienté, il tenta de concilier ces idées préconçues et la réalité observée, s'interrogeant : « Pour réaliser de telles choses, n'est-il pas nécessaire de posséder le sens de l'art, une patience créatrice, force et harmonie tout à la fois ? » (1816 : 120-121). C'est le plus loin où il se permit d'aller dans la remise en cause de ces idées préconçues dans le récit qu'il publia.

Dans son journal intime, rédigé alors que ses impressions étaient encore fraîches, nous découvrons une âme tourmentée par les intrigues et les humiliations vécues à bord. Là au moins, il était loin de sa cabine insalubre, des « voix hautaines qui ne cherchent qu'à contrôler et non à encourager » ou de ces « regards méprisants lancés à mon encontre, regards qui ne peuvent plus m'atteindre, ni percer mon cœur. » Là, dans le jardin parfumé de cette nature, parmi « des insulaires sauvages et non civilisés, mais néanmoins amicaux, dignes et hospitaliers », il se sentit submergé par un sentiment « hérétique » : « Je ne ferai pas le souhait... qu'ils deviennent plus éclairés qu'ils ne le sont déjà. Pour leur bien-être, ils n'ont pas besoin de plus que leur simplicité naturelle qui les a toujours guidés. » Sans l'apport de la « philosophie des Lumières » Shemelin, allongé sur l'herbe douce de la vallée Meau, découvrit de lui-même l'idéal du noble sauvage, ou « Homme-Nature ». À cet instant il laissa ce sentiment germer en lui et contrer la société cultivée de la *Nadezhda*, des « hommes des Lumières du siècle », et leurs vices. Mais il fut arraché à sa rêverie par ses compagnons, pressés de rejoindre le navire. Tout ce qu'il pouvait faire était de se résigner et de soupirer : « Bien, Shemelin, tu ne peux rester ici plus longtemps. Le sort a attribué ces paisibles demeures aux sauvages ; tu dois, toi, retourner vers les peuples civilisés » (1803-1806 : 137 v° – 139 v°).

Shemelin n'était pas le seul à partager ces sentiments. S'il avait été accepté dans la société « cultivée » de la *Nadezhda*, il aurait découvert que d'autres que lui partageaient le même point de vue dans différents secteurs du navire. Ratmanov dit des insulaires « qu'ils n'avaient pas encore été atteints par les idées néfastes du siècle des Lumières, ce qui expliquait leur bonne nature » (1803-1805a : 46 v°). Lisiansky et Langsdorff partageaient la même attirance et sympathie pour ces « enfants de la Nature ». Tilesius pensait que les Nukuhiviens « ressemblaient tout à fait à des enfants laissés aux bons soins de la Nature, qui vivaient en toute liberté et allaient où bon leur semblait » (1806b : 103). Ce que Horner pouvait ressentir transparaît dans sa gouache aquarellée d'un Éden nukuhivien, aux alentours de la résidence de Kiatonui vers Pahatea, bien différent du lieu d'aiguade dessiné par Löwenstern. Contrairement au laborieux va et vient se déployant sur le littoral, vu de la mer par Löwenstern, Horner regarde le microcosme insulaire, à distance, mais depuis le rivage : deux visions dignes de l'étude de G. Denning dans *Beach Crossings* (*Traversées de la plage...*).

Tandis que Horner célèbre la luxuriante végétation tropicale du bord de mer, le rivage de Löwenstern est presque dénué de verdure.

Les seuls à demeurer hermétiques à de tels sentiments étaient Krusenstern et Espenberg pénétrés des dires de Robarts. Le mode de vie parfaitement arcadien des Nukuhiviens n'avait pas échappé à Espenberg : « Ces îliens passent le plus clair de leur temps dans un état d'indolence, et leur seule occupation consiste à danser et à se parer. Quand l'un d'entre eux se décide à fabriquer du matériel de pêche, un pagne-ceinturon ou un casse-tête, le travail est rapidement achevé⁷. D'une manière générale, aucun d'entre eux n'a, à proprement parler, de travail spécifique. » Influencé par Robarts, Espenberg développe une opinion négative de l'Homme-Nature :

Robarts, l'Anglais, nous prévint de ne faire aucunement confiance à ces insulaires, d'être toujours sur nos gardes et si jamais l'un d'eux nous offensait, de faire feu immédiatement. Il nous assura que cela n'aurait aucune conséquence fâcheuse et que le reste de la population ne nous ferait pas d'ennuis. Ainsi sont les insulaires des Mers du Sud, tant célébrés pour leur douceur et leur humanité !... Ce n'est que pure folie de considérer que l'homme nature, comme on le désigne, est meilleur et plus bienveillant que l'homme civilisé (1805c : 11).

Laissant la philosophie aux philosophes, Shemelin réussit néanmoins ce jour-là à faire du troc afin d'acquérir « quelques pièces d'armement, une paire de pagaies et un crâne humain orné partiellement de nacre », plusieurs pièces d'étoffe et « des ornements qui étaient portés sur la tête, ou au cou. » Rezanov fut ravi du résultat (1816 : 122 ; 1803-1806 : 134).

7 Le mode de vie arcadien, selon Virgile, est celui d'un peuple pieux, frugal et guerrier. Le souci d'E. Govor est de montrer, ici, la diversité des réactions. Celle d'Esenberg tient en partie à sa méconnaissance d'autres cultures extra-européennes et à l'impression que lui laissa une organisation temporelle, et sociale, très différente de l'atmosphère besogneuse de l'Europe d'alors. Robarts, soucieux d'impressionner favorablement les visiteurs à son égard comme guide et protecteur, mais aussi dans l'espoir d'obtenir des armes, insista sur les risques. C'était à la fois son devoir, mais aussi son tempérament et un enjeu vital pour lui. Par ailleurs le travail était peu repérable. Il se faisait dans de toutes autres conditions : dans des lieux à l'écart, et contrairement au commentaire d'Esenberg, par des spécialistes – *tuhuka* -, ou en groupes, aux moments requis et favorables. Il répondait à des nécessités spécifiques liées à ce qui devait être produit et consommé au fur et à mesure, ou à la commande, dans un contexte climatique et social différent. En si peu de jours et en s'éloignant peu, il était très difficile de saisir tout cela. À titre comparatif, un peu moins d'un siècle plus tard, le Père Chaulet remarque : « Les Marquisiens ont une patience à toute épreuve lorsqu'il s'agit de façonner ces objets d'art... (Archives de la Mission, Taiohae, supplément au mss. du Père Chaulet 1899 : 34 ; M.N. Ottino-Garanger 2002, 2011).

Sixième jour : Tension

30 avril (12 mai) 1804

Troc et rires

Au sixième jour, les insulaires semblaient à l'aise avec les visiteurs. Il se peut que le troc ait perdu une partie de son attrait, comme nouveauté, mais il n'évolua pas en pure opération commerciale. L'heureuse exubérance de la société polynésienne y veilla.

À midi, Kiatonui visita la *Neva*. Lisiansky raconte :

Durant la visite, un incident mi-sérieux mi-comique se produisit. Alors qu'un de mes aspirants [Berkh] examinait la pagaie d'une pirogue que j'avais achetée, elle lui échappa et elle heurta la tête du roi qui était assis sur le pont. Immédiatement, Sa Majesté tomba au sol et son visage exprima, aussitôt, une grimace des plus terribles, comme s'il souffrait beaucoup. Cet accident me chagrina tellement que je réprimandais, un peu sévèrement, le jeune homme pour son inattention. Il était lui-même très alarmé et présenta un petit morceau de fer au roi, pour s'excuser. La scène changea alors soudainement. Sa Majesté éclata d'un rire sonore et nous expliqua, par signes, comment il avait adroitement réussi à nous duper et qu'il n'avait pas la moindre égratignure. Cet épisode terminé, le roi repartit très heureux vers la côte et je ne fus pas mécontent que l'incident se soit achevé ainsi (1814 : 70).

Lisiansky, bien qu'inquiet, ne réalisa probablement pas combien la situation aurait pu être plus grave. Toucher la tête d'un autre, qui plus est celle d'une personne aussi importante que Kiatonui, était tabou (Langsdorff 1993 : 87). La réaction de Kiatonui, à la lumière de cet événement, montre qu'il était un homme sage et plein de ressources. En transformant l'incident en plaisanterie de son cru, il évita un conflit sans compromettre son autorité aux yeux des siens. Un autre incident allait bientôt montrer combien les relations entre les deux parties étaient fragiles.

Pendant ce temps, le troc et les plaisanteries allaient bon train. Shemelin, très critique envers le « libre-échange » qu'avait finalement autorisé Krusenstern, constate dans ses écrits :

Les insulaires ont remarqué que pour de simples babioles, d'aucune valeur ou utilité pour eux, nous échangeons volontiers des objets qui leur étaient très utiles et assez coûteux pour eux, aussi délaissèrent-ils leurs noix de coco pour se précipiter à la recherche de raretés dans la nature. Peu préoccupés de nos attentes en la matière, ils conclurent hardiment que n'importe quelle vieille camelote ferait notre affaire et ils nous rapportèrent tout ce qu'ils trouvaient à troquer, sans discernement aucun, que ce soit dans l'eau, sur le rivage ou dans la forêt. Il y a de quoi rire des raretés dont les insulaires nous gratifièrent

durant cette période. L'un d'entre eux, qui avait attaché des souris vivantes à un petit bâton, essayait de les vendre un bon prix ; un autre déchira un sac rempli d'herbes sans intérêt et essaya de le marchander en échange de quelque chose en fer. Un troisième nous apporta des coquillages cassés, ou usés, et une pierre ramassée sur le littoral. Pour tous ces produits trouvés sur l'île, ils demandaient exclusivement des rasoirs et des couteaux, ne prêtant aucune attention aux petits morceaux de fer qu'ils avaient privilégié auparavant (1816 : 123).

Shemelin relate une expérience similaire faite par Cook à « l'île Amsterdam » (Tonga). N. Thomas ajoute que cet « enthousiasme, sans discernement, parut ridicule aux Tongiens qui parodièrent les marins » (2003 : 206). À Nuku Hiva, les Russes firent l'expérience de transactions dont la constante fluctuation répondait à leur engouement de façon inattendue parfois. Löwenstern décrit une facétie qui se termina de façon exemplaire :

Un sauvage vint à la nage, le cou orné d'un objet blanc. Moritz [Kotzebue] pensa qu'il s'agissait d'une dent et lui donna une aiguille à coudre les sacs de jute. L'échange venait juste de se conclure quand le sauvage éclata d'un rire bruyant car ce qu'il venait de vendre n'était autre qu'une banane pelée qu'il avait astucieusement suspendue autour du cou. Ayant fini de rire, il revint à la nage jusqu'au navire et nous rendit l'aiguille avec beaucoup d'honnêteté. Mais nous lui en fîmes cadeau (2003a : 96 ; 2005 : 164-165).

Le « Vocabulaire de la langue de Noocahiva » de Lisiansky offre un précieux éclairage sur les éléments de langage utilisés lors des échanges et des communications, à bord comme à terre. Il comprend naturellement des expressions nécessaires au troc : « Donne-moi ! », « Prends cela ! », « Je te donnerai du fer », mais aussi une liste d'objets européens : bouteilles, bouton, fer, couteau, hache et de produits alimentaires marquisiens dont le porc : *booaga* [*puaka*]. Il comprend également quelques directives plus élaborées : « Suis-moi ! », « Ne viens pas là ! », « Va et apporte-le ici ! », « Attrape-le et amène-le ici ! ». Ce vocabulaire démontre aussi que le contact avec les insulaires alla bien au-delà du troc. Il intègre des formules d'hospitalité, ou amicales : « Ami », « Comment allez-vous ? », « Assieds-toi là ! », « Veux-tu manger ? », « J'ai faim », « Allez-vous dormir à bord ? ». Les femmes n'étant pas admises à bord de la *Neva*, cette dernière phrase peut laisser supposer que la nuit que Ma'uhau passa à bord de la *Nadezhda* ne fut pas la seule. Le vocabulaire compte aussi tout un éventail d'expressions utiles pour contenir, et résoudre, des situations délicates : « Vous êtes un honnête homme », « Ne vous mettez pas en colère », « Tais-toi », « Va-t'en ! », « Va au diable ! », « N'as-tu rien volé ? », « Ne touche pas à ce fusil ! Il pourrait te tuer ». Il montre enfin les Russes cherchant à collecter des données sans l'assistance de Robarts ou de Kabris, par le biais de questions comme : « Qu'est-ce que c'est ? », « Comment appelez-vous cela ? », « Qui est-ce ? », « Où est ton roi, ou ton chef ? », « Où vas-tu ? », « Pourquoi ? » ; ce qui, du reste, pose la question de la façon dont les Russes interprétaient la réponse. Il s'y trouve même une tentative d'enquête de terrain indépendante : « Mangez-vous votre ennemi ? » (1814 : 323-325 ; Cf. Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français).

Guerre ou paix ?

Les événements de l'après-midi, qui frisèrent de si près la tragédie, font saisir la fragilité de la confiance naissante entre les insulaires et les visiteurs.

Durant la matinée, Kiatonui visita Lisiansky sur la *Nadezhda* où « il fut rasé et frictionné avec de l'eau parfumée, ce qui sembla le rendre infiniment heureux. » En autorisant des étrangers à le raser, il rompa, comme nous l'avons vu, avec une tradition vieille de plusieurs siècles, ce qui eut peut-être un effet inattendu sur lui. Krusenstern décrit les événements suivants :

Alors que j'étais à table, l'officier de quart [Löwenstern] m'informa que le roi, qui était retourné à terre à peine une heure auparavant, était de retour accompagné d'une autre personne avec un cochon en échange duquel il demandait un petit perroquet. En dix minutes, environ, j'arrivais sur le pont pour constater que le propriétaire du cochon était déjà parti, le perroquet ne lui ayant pas été remis immédiatement. Cela m'étonna, mais très désireux d'obtenir le cochon, je sollicitais le roi de rappeler ce vendeur impatient ; il ne sembla pas se soucier des ordres du roi et payaya encore plus vite vers le rivage (1813c : 122-123).

Le récit de Krusenstern, tel que rapporté par Lisiansky, indique que la réaction des insulaires n'était pas délibérée car « les officiers étant en train de prendre leur repas, il n'y avait personne pour le recevoir [Kiatonui] sur le pont, ce qui lui déplut tant qu'il ordonna de rapporter le cochon » (Lisiansky 1814 : 70). La version russe du journal de Krusenstern mentionne que le propriétaire du cochon « se fâcha » à son tour (1809 : 153). Löwenstern ajoute que la discussion entre Kiatonui et Krusenstern était menée par l'intermédiaire de Kabris (2003a : 96). Krusenstern poursuit : « Immédiatement après, un des serviteurs du roi sauta par-dessus bord et nagea à la poursuite de la pirogue pour persuader l'homme de revenir avec le cochon, comme me l'assura le Français. Mais ce n'était pas le cas, comme je l'appris par la suite. Il était allé à terre avec la nouvelle que j'avais mis le roi aux fers. » Le jour suivant, Krusenstern, qui s'était renseigné sur la cause de cette fausse rumeur, pointa du doigt la médiation de Kabris : « Il [Kiatonui] m'assura qu'il n'avait jamais craint que je lui fasse du mal mais que le Français lui avait dit ¹, qu'à moins que le cochon ne soit rapporté à bord, il serait

1 Ce qui pose la question du rôle des interprètes. Qui traduisit ce que Kiatonui explique le lendemain ? Qui propagea l'idée de cette « fausse rumeur » ? Ces questions d'interprètes faisant déraiper une situation, à leur avantage, émaillent l'Histoire des contacts, allant jusqu'à susciter des conflits. Dans cette même baie, 48 ans plus tard (1852-53) et dans des circonstances voisines, un descendant de Kiatonui : Te Moana, fut piégé en même temps que le commandant Bolle, de la *Durance*, dans une affaire envenimée par l'interprète Moto, d'origine italienne. Celui-ci suggéra l'existence d'un complot de chefs Atitoka, Hapa'a et Te ava aki qui refusaient de vendre leur porc, gardés pour les funérailles de Pakauotei'i, fils de Tuitou'a et père de Te Moana. Les batteries de la *Durance* et de l'*Hydrographe* furent tournées, quelques heures, contre la demeure de Te Moana. Celui-ci fut arrêté et exilé un court moment à Tahiti. Le choc resta en mémoire, même si le contexte historique devint très flou. En 1881-1882, lors du séjour du *Hugon*, ce même Moto fut au cœur d'une anecdote contée par un visiteur. Moto avait reçu de Teoro, chef de A'akapa, deux énormes cochons en acompte de poils de sa barbe destinés à confectionner des ornements *pavahina*, mais il avait eu « l'indélicatesse de vendre sa barbe à un autre indigène [et il] fut conduit par Téoro devant le juge de paix de Taiohae, pour abus de confiance. » (Ch. Clavel 1885 : 21).

immanquablement mis aux fers et il l'avait cru ; ma méfiance à l'égard du Français se trouva ainsi vérifiée » (1813 : 126).

Löwenstern nota le jour suivant : « le Français fut la cause du désordre d'hier » (2003a : 98). Krusenstern pensait que « le Français, jaloux pour quelque maligne raison, envieux peut-être de la préférence accordée à l'Anglais, avait tenté de fomenter un désaccord entre nous, s'attendant à en tirer quelque avantage » (1813c : 122). Mais compte tenu du fait que Kabris avait pratiquement oublié son français, maîtrisait mal l'anglais et ne parlait ni le russe, ni l'allemand – les langues pratiquées à bord –, il se peut qu'il n'ait pas véritablement saisi les ordres de Krusenstern, ou leur motivation, et qu'en tentant d'agir au mieux, il ait eu recours à une forme d'intimidation afin de persuader les insulaires de rapporter le cochon, sans trop penser aux conséquences. Faddeï Bulgarin, sous forme anecdotique, fait un récit assez différent des événements vus par Kabris lui-même :

En entendant le nom de Krusenstern, Kabris grinça furieusement des dents, indigné de ce que ce dernier, accordant crédit à son ennemi l'Anglais, l'ait éloigné [lui Kabris] de son île bienheureuse et en ait fait un portrait peu recommandable dans son livre. Kabris affirma aussi que l'accusation selon laquelle il aurait poussé les insulaires à se rebeller contre les Russes était parfaitement injuste et que le roi de Nuku Hiva, influencé par l'Anglais, avait rejeté toute la faute sur lui pour se racheter aux yeux de Krusenstern (2001 : 664).

Quelle que soit la raison qui déclencha cette rupture, les conséquences ne se firent pas attendre : « Les gens se sont immédiatement armés. Tous se sont montrés avec frondes, casse-têtes et lances à la main, et pour marquer le début de l'engagement, ils se mirent à sauter sur place et à frapper les pierres qu'ils avaient à la main, l'une contre l'autre » (Löwenstern 2003a : 96 ; 2005 : 165). L'indignation se concentra sur l'équipage de la chaloupe de la *Neva* qui effectuait une mission de corvée d'eau près de la rivière Vaitu. Le groupe se composait de six hommes sous le commandement du Lieutenant Petr Povalishin. Bien qu'ils fussent armés, la situation devint critique. Selon l'estimation de Ratmanov, les Russes furent rapidement encerclés par cinq cents hommes armés qui « ne déclenchèrent pas les hostilités mais se contentaient de les menacer » (1876 : 1329). Le rapport de Povalishin, destiné à Lisiansky, indique que les insulaires « menacèrent de mettre à mort Roberts, qui assistait la chaloupe, si leur chef n'était pas immédiatement relâché » (Lisiansky 1814 : 71). Roberts tenta, au péril de sa vie, de persuader la foule furieuse de laisser partir la chaloupe. Il est intéressant de noter que Roberts, souvent enclin à surestimer son rôle, ne fait pas allusion, dans son *Journal Marquisien*, à cette courageuse intervention lors de la confrontation.

À cet instant critique, la chaloupe de la *Nadezhda* reconduisait Kiatonui à terre. Dès qu'il aperçut la foule armée, il sauta à l'eau, nagea pour rejoindre ses sujets et les persuada qu'aucun mal ne lui avait été fait : « Ils obéirent immédiatement et s'assirent », rapporte Ratmanov (1803-1805a : 46 v°).

Les conclusions que les Russes tirèrent de cet épisode montrent qu'ils établirent un lien avec le contexte de la journée et que, forts de cela, ils furent enclins à traiter les insulaires avec sympathie et compréhension. Lisiansky remarque : « la conduite

des insulaires nous causa du désagrément. Nous n'affichâmes aucun ressentiment, néanmoins, car nous les considérions comme des enfants de la nature qui se laissaient guider, dans leurs jugements, par leurs émotions au détriment de la raison » (1814 : 71). Löwenstern considéra aussi cet épisode comme « preuve de la prudence à adopter face à ces enfants de la Nature » (2003a : 97). Ratmanov en tira une conclusion tout à fait inattendue : « Cet événement nous fit réaliser que les sauvages ne sont pas moins capables, que les nations des Lumières, d'aimer leurs bons rois » (1876 : 1329-1330). Elle fait écho à la réflexion peu auparavant de cet autre Oriental, Shemelin. Krusenstern, qui approfondissait la réaction des insulaires, fit quant à lui le parallèle avec des événements récents qui avaient eu lieu sur l'île : « Quelques jours auparavant, le frère du roi me demanda pourquoi je ne mettais pas quelqu'un aux fers, comme l'avait fait un Américain avec un membre de la famille du roi » (1813c : 123-124).

La journée se termina par un incident, plutôt ambigu, dont Krusenstern prit ombrage. Il le relata plus tard :

À chaque visite, je faisais quelques présents au roi, certes de peu de valeur en soit, mais d'une certaine importance pour un Nukuhivien ; pourtant, il n'apporta, pas même une fois, une noix de coco en retour. Et après le malentendu, qui... mena presque à un conflit, il vint à bord en m'apportant un poivrier² en signe de notre réconciliation. Mais, même là, il sembla regretter ce cadeau et, après une demi-heure environ, il me demanda de le lui rendre si je n'en avais pas l'usage.

Du point de vue russe, il s'agissait d'une impolitesse et ce n'est pas étonnant que Krusenstern l'ait considéré comme un exemple de « l'exigence de dons de Kiatonui, ou plutôt l'expression de sa cupidité » (1813c : 160). Krusenstern semble avoir oublié cependant les précédents cadeaux de Kiatonui, dont ceux justement faits en retour d'un autre³. Quant à la réaction de Kiatonui, nous ne pouvons que spéculer sur ses raisons. Il se peut qu'après la maladresse commise envers lui par Krusenstern sous l'angle du cérémonial, Kiatonui ne le vit plus comme son égal, ou bien qu'il ait considéré comme hasardeux de laisser une plante sacrée en sa possession ou encore, qu'une fois la cérémonie terminée, il n'ait pas jugé utile de gaspiller ce plant de valeur.

Du point de vue nukuhivien, les événements du jour montrent qu'aussi amical et détendu qu'aient été les contacts pour le troc et les corvées d'eau, l'arrivée d'étrangers était un événement d'une grande intensité culturelle. La crainte initiale ressentie par les Nukuhiviens lorsque les voyageurs de la *Nadezhda* s'escrimèrent à relever leurs premiers hôtes, agenouillés, ne dura pas. Bien qu'en possession de *puhi* terrifiants et de marchandises en abondance, ils ne semblaient plus correspondre au rôle de « redoutables dieux venus du ciel ». Cette peur des insulaires fit alors place à une attitude plus profane. Mais ils ne correspondaient pas, non plus, aux cadres et modèles sociaux des Nukuhiviens ; ils n'étaient ni amis, ni ennemis.

2 Il s'agit d'une offrande traditionnelle. Le *kava*, de la famille du poivrier (*Piper methysticum*), jouissait d'une forte valeur symbolique et était utilisé lors de cérémonies qui resserraient les liens entre les participants. C'était à la fois un honneur et une détente, entre hommes, qui permettait d'aborder toutes sortes de sujets, parfois délicats.

3 Dont un porc en échange d'un perroquet, dès le 1^{er} jour.

Dikie, Wilden et Zeika Zeika

Les événements de la journée, et les réflexions de Shemelin du jour précédent, engageant à regarder de près les termes utilisés par les membres de l'expédition à propos des insulaires.

Leurs récits publiés en russe, en allemand et en anglais, emploient la plupart du temps des termes neutres : « habitants », « indigènes » et « îliens » (ou « insulaires », son synonyme français) ; ce sont les seuls termes utilisés par Gédéon et Korobitsyn. Aucun d'entre eux n'employa le terme « indiens », utilisé parfois à l'époque pour désigner les insulaires du Pacifique Sud. Dans le texte anglais de Krusenstern, le terme « indien » apparaît à de rares occasions, mais il s'agit d'un ajout du traducteur. Le mot « nègre/*negro* » n'est jamais utilisé, ni par ce dernier, ni pour désigner les insulaires, bien que d'autres voyageurs l'aient utilisé parfois. Les Russes le réservèrent aux Noirs, venus d'Afrique, qu'ils rencontrèrent au Brésil. À la place, ces visiteurs créèrent l'expression Nukuhiviens, orthographiée Nukagivans et Nukuhiwers. Dans les récits de Krusenstern et Lisiansky, elle apparaît dès le septième jour, dès qu'ils devinrent familiers avec les insulaires.

En dehors de termes neutres, les membres de l'expédition utilisèrent des mots qui exprimaient, ou impliquaient, un jugement tels les équivalents anglais de « sauvage » : le nom (*savage*) et l'adjectif (*wild*). Les formes russes correspondantes sont *dikar*, un sauvage, et l'adjectif collectif *dikie*, sauvage. Utilisé comme nom, ce dernier est moins connoté négativement que le premier. Les Allemands utilisèrent *die Wilden* (pluriel) et *der Wilde* (singulier), des termes qui, tous deux, sont moins connotés que « sauvage » en anglais ; et *dikar* en russe qui correspond, à peu près, à l'adjectif russe *dikie*.

Dans leurs écrits, en russe, Krusenstern et Lisiansky n'utilisèrent pas du tout le terme *dikar*, et très rarement *dikie*, ne s'y référant que lorsqu'ils voulaient désigner les indigènes comme une menace potentielle, ou pour insister sur leur nature primitive. De nombreux « sauvages » (*savages*), de la traduction anglaise du livre de Krusenstern, correspondent au terme allemand *Wilden*, plus neutre, ou furent ajoutés par le traducteur. Langsdorff employa très rarement *Wilden/Wilder*, ou pour souligner des contrastes plus généraux, et pratiquement jamais lorsqu'il relate des observations sur le vif.

Toutefois l'usage de « sauvage », par les Russes, dépasse la seule traduction de l'adjectif (*wild*) et du substantif (*savage*). Ratmanov, Rezanov et Shemelin, tout comme Krusenstern et Lisiansky, employèrent en effet *dikie* en l'opposant à « éclairé » (*enlightened*), et lorsqu'ils faisaient référence au danger que représentaient les indigènes. À noter que si *dikie*, au sens neutre, s'utilisait comme synonyme d'« habitants » ou d'« insulaires », ils n'utilisèrent jamais *dikar* pour désigner des individus et n'employèrent que très rarement *dikie*. Dans son journal, Löwenstern fait principalement usage de *Wilden* et *Wilder* - environ deux cents fois -, mais le mot n'a pas de sens péjoratif. Par contre, lorsqu'il est traduit en anglais par *savage* « sauvage » et *savages* « des sauvages » - et cité hors contexte -, il apparaît plus offensant que ce que l'auteur aurait souhaité. De même, les traductions en russe des travaux de Tilesius utilisent plus généralement les termes *dikie*, et occasionnellement *dikar*, pour désigner les insulaires, avec un minimum de jugement intentionnel.

Un témoignage intéressant vient des Japonais à bord de la *Nadezhda*. Ils font mention des Russes qui, en parlant des insulaires, les appelaient *zeika zeika*, ce qui équivaut, en phonétique japonaise, à la version russe de *dikar*. Les Japonais désignaient eux-mêmes les îliens par le terme *kijin*, signifie « démon » ou « monstre », et qui

semble avoir eu une connotation encore plus négative que « *savage* » si l'on considère leur représentation (Otsuki 1976 : 164, 165)⁴.

La variété des termes utilisés par les voyageurs suggère que la terminologie ne reflète pas nécessairement leur pensée. Elle peut correspondre à des traits de langage venus à l'esprit de l'auteur, qui ont pu être ajustés ensuite lors de corrections avant publication.

4 N.d.A. : je suis reconnaissante à Makiko Kuwahara et Christophe Hoeffken pour leur assistance au sujet du texte japonais.

Septième jour : Tentations

1 (13) mai 1804

Une nouvelle visite à Kiatonui

La tension de la veille ne pouvait s'estomper rapidement : « Durant la nuit, nous avons vu des feux à différents endroits », note Krusenstern « et le matin, personne ne vint à bord avec des noix de coco, comme à l'accoutumée. Nous en conclûmes que les esprits ne s'étaient pas apaisés » (1813c : 124). Lisiansky indique cependant : « En dépit de ces symptômes de nervosité, j'ordonnais qu'une chaloupe soit envoyée pour la corvée d'eau le matin suivant... et je proposais au capitaine Krusenstern de rendre visite au roi. À huit heures, trente d'entre nous sont partis guidés par Roberts » (1814 : 71). Ce fut le plus grand groupe de Russes à visiter l'île ; il comptait les deux capitaines, Rezanov et sa suite, tous les officiers ayant quartier libre, et les naturalistes. Tous étaient armés et la moitié du groupe, de trente à quarante personnes, était des marins équipés d'armes par précaution. Le groupe de corvée d'aiguade, composé de dix-huit hommes et de deux officiers, qui s'était rendu à terre une heure auparavant, formait « les équipages de deux chaloupes, toutes deux équipées d'une paire de canon pierrier d'une livre. » Krusenstern constate : « Nous aurions pu braver et défier toute l'île en cas d'offensive contre nous » (1813c : 124). Cette formidable démonstration de force avait pour but de restaurer la paix. C'était clairement l'un des objectifs majeurs de cette excursion. Shemelin nota toutefois que la visite se faisait « à l'invitation de leur roi qui avait promis de nous montrer quelques-unes de leurs places sacrées » (1803-1806 : 139 v°), et Löwenstern précise, dans son journal, que le but du déplacement était de visiter un *morai* : un lieu de sépulture (2003a : 97).

Quand les Russes se mirent en route vers la résidence de Kiatonui, guidés en cela par Robarts, le débarcadère, qui d'habitude grouillait d'activité, était désert ce matin-là. Pourtant, tout au long du chemin, des insulaires se rassemblèrent et se mirent à les accompagner. Eux suivaient cet itinéraire pour la seconde fois mais, cette fois, les récits de Krusenstern et de Lisiansky seront plus détaillés. Krusenstern raconte :

Nous allâmes directement à la maison du roi qui se situait dans une vallée à environ un *mile* de là. Ce chemin passait à travers un petit bois planté de cocotiers [*cocoa trees*]¹ et d'arbres à pain *mayo* (sic).

La verdure était si luxuriante qu'elle atteignait nos genoux et nous gênait beaucoup pour marcher. Finalement nous arrivâmes à un sentier où il y avait plusieurs marques d'une coutume de Otaheite qui ne plaidait pas en faveur de la propreté

¹ Le terme anglais utilisé ici est *cocoa trees*, habituellement traduit par cacaoyers, mais ceux-ci furent introduits beaucoup plus tard. Il fut un temps où ce nom désigna, parfois, le cocotier. La tradition veut quant à elle que le cocotier, ou du moins une variété, ait été introduite à Taiohae par un ancêtre de Kiatonui.

des habitants de Nukahiwa. À partir de là un chemin creux, inondé par la pluie sur lequel nous avançons avec de l'eau jusqu'aux chevilles, nous conduisit à une allée très soigneusement entretenue. Nous pénétrâmes alors dans un endroit romantique et magnifique qui nous apparut comme un vaste espace boisé semblant se poursuivre jusqu'aux crêtes montagneuses, en arrière-plan. La majorité des arbres de cette forêt mesuraient environ de soixante-dix à quatre-vingt pieds de haut ; la majorité était des cocotiers et des arbres à pain facilement reconnaissables aux fruits dont ils étaient tous chargés. Plusieurs petits ruisseaux sinueux, qui dévalaient des montagnes à grand bruit et grande vitesse et dont les lits de rochers brisés formaient les plus belles cascades, s'entrecroisaient et alimentaient en eau les habitations de la vallée (1813c : 124-125).

Lisiansky ajoute :

Notre chemin longea d'abord la plage, puis traversa un bosquet de cocotiers [*cocoa-nut trees*, ici] et d'arbres à pain. Ayant dépassé quelques pauvres *cottages*, nous atteignîmes la demeure du frère du roi où nous nous arrê tâmes un petit moment pour nous reposer... Reprenant notre route sur l'étroit sentier, comme il y avait de nombreux cours d'eau et des sources en chemin, nous fûmes trempés et sales avant d'arriver à destination (1814 : 71).

Le chemin pris par les voyageurs suit la route qui longe à présent la baie de Taiohae, d'est en ouest, et bifurque pour aller dans la vallée Meau. Les ruisseaux qu'ils traversèrent se nomment Vaikeu et Meau. Les récits russes indiquent clairement que la résidence de Kiatonui se situait alors à une certaine distance de la côte², là où sont toujours visibles des plateformes de pierre dans la végétation. Le *paepae* familièrement appelé à présent Piki Vehine, ou moins familièrement Temehea, correspond à la résidence, restaurée, de Kiatonui, plus proche du littoral de nos jours du fait de l'érosion.

Quelques jours auparavant, la vue des cultures au long de leur chemin avait suscité des réflexions philosophiques chez Krusenstern, comme chez Shemelin :

À proximité de ces habitations, un grand nombre de plantations de taros et de mûriers à papier, disposées dans le plus grand ordre et entourées de belles clôtures de perches blanches, donnaient le sentiment d'être celles d'une population qui menait déjà des cultures à une échelle considérable. Ces perspectives contribuèrent grandement à effacer la déplaisante sensation que nous ressentions d'être au milieu d'habitations de cannibales capables des

2 Les aménagements visités alors sont à présent plus en bord de mer. Partout dans l'archipel les côtes ont reculé et, par endroits, le terrible tsunami du 1^{er} avril 1946, qui fit 2 victimes, détruisit des sites : sites sacrés de pêcheurs et quelques places communautaires. À Temehea, deux *paepae* demeurent. Le plus proche de la mer, dit aussi *paepae* de Vaekehu, fut restauré par les Marquisiens à l'occasion du 2^e festival des Marquises en 1989. Un dessin réalisé en 1870 par Pierre Loti, lors du passage du *Flore*, montre clairement la partition entre la terrasse avant, pavée, et la partie interne, plus haute, où se tient Vaekehu. Elle est bordée de dalles de tuf taillées à l'avant d'une partie pavée derrière laquelle se trouve l'espace de repos, ou *oki*. Il s'agit probablement de l'ancien *paepae* de Kiatonui. Son voisin, dit *paepae* de Stanislas - fils de Te Moana et arrière petit-fils de Kiatonui -, reçut la maison occupée par la famille lors du passage de Stevenson, en 1872, par exemple.

plus grands crimes, qui commettaient des actes tout à fait contre nature sans hésitation, ou plus exactement en restants sourds, en leur for intérieur, à ces appels naturels auxquels même les bêtes sauvages sont sensibles (1813c : 125).

Krusenstern décrit Kiatonui saluant ses visiteurs « à une centaine de pas de sa demeure, où il nous accompagna après un accueil chaleureux » (1813c : 125). Lisiansky est parmi ceux qui nous donnent les descriptions les plus détaillées de la résidence de Kiatonui : « un bâtiment ressemblant à un pavillon d'été », ainsi que de son intérieur :

Les fondations étaient en pierres. Les côtés étaient construits avec des perches placées horizontalement l'une sur l'autre ; certaines étaient amovibles afin de laisser passer l'air et la lumière. La toiture, à une seule pente, était couverte de feuilles d'arbres à pain. La façade du bâtiment avait en son milieu une porte d'environ cinq pieds [1,52 m] de haut et trois [0,91 m] de large. L'intérieur de l'édifice était divisé en deux parties, dans le sens de la longueur, au moyen d'une grande pièce de bois, placée au sol, semblable à une poutre ou à un chevron. La partie la plus éloignée de l'entrée était couverte de nattes étalées sur de l'herbe sèche et propre ; elle faisait office de chambre à coucher et de salon. Sur les murs intérieurs du bâtiment étaient suspendus plusieurs ustensiles domestiques, constitués de calebasses, ainsi que des herminettes, piques, casse-tête et autres instruments de combat. Dans un coin de la pièce, il y avait une curieuse sorte de tambour fait d'un tronc creux tendu d'une peau de requin. Jouxant cette habitation se trouvait une petite pièce, accessible de l'intérieur, qui servait de réserve et dont l'entrée était si étroite et si basse qu'il était difficile de s'y glisser en rampant. Il y avait aussi un autre bâtiment, assez grand ; plutôt une salle séparée de la maison où sa majesté prenait ses repas, lors de cérémonies particulières (1814 : 72 ; 1812a : 114-116).

La « Déesse de la Baie »

Comme lors de la première visite, les récits russes distinguèrent quelques unes des personnalités les plus importantes de la famille de Kiatonui. La version russe du récit de Lisiansky est la plus détaillée : « Nous y avons trouvé le roi, la reine, leur fille et leur fils, et un certain nombre de parents et courtisans ; parmi eux, il y avait une jeune femme vénérée comme la déesse de cette île » (1812a : 115). Dans la version anglaise, il indique : « Plusieurs personnes de la famille royale étaient présentes, et en particulier la belle-fille du roi désignée comme la Déesse de la Baie. Par l'intermédiaire de Robarts, j'ai interrogé cette déesse sur les us et coutumes du pays » (1814 : 72-73). Dans la version russe, il précise : « Par son maintien, il était immédiatement évident qu'elle essayait de se comporter en tout point en accord avec le respect qui lui était porté » (1812a : 115). Crook, et d'autres sources, nous apprennent toutefois que Kiatonui avait plusieurs filles et fils. Le récit russe montre que ces derniers considéraient « sa » fille et « son » fils comme des personnes de la plus haute importance. À la suite de sa première visite, Krusenstern écrit : « La fille du roi, une jeune femme d'environ vingt-quatre ans, et sa belle-fille qui semble un peu plus jeune de quelques années, étaient toutes deux de remarquablement belle apparence. Même en Europe, elles n'auraient pas été

désavouées » (1813c : 119). Cette fille s'appelait Tahatapu et était l'épouse de Moatei'i. Au moment de l'escale russe, elle vivait avec la famille de Kiatonui et fut le modèle d'études iconographiques réalisées par Tilesius, et d'autres.

L'identité de la belle-fille, évoquée par plusieurs membres de l'expédition, peut aussi être établie. Selon Krusenstern, le fils de Kiatonui « était marié à la fille du roi des Taipihis » (Taipi) qui était arrivée à Taiohae en pirogue, ce qui mit fin au conflit maritime entre les deux tribus (1813c : 169). Lisiansky mentionne que « la ravissante Anateana était la fille d'un roi d'une autre baie de l'île, appelée Houmé, et qu'elle devait son titre de divinité à son mariage » (1814 : 75). Comme nous le verrons, elle occupait une place particulière dans le cœur de Lisiansky. Il semblerait que sa chère « Anataena » était Hinatē'ani [Hinatē'i'ani], originaire de Ho'oumi, et l'épouse du fils aîné de Kiatonui : Tuitou'a. Son nom signifierait « Hina des cieux » d'après la restitution proposée par R.C. Suggs ; dans le Panthéon polynésien, Hina était la déesse de la lune (2008 : 2). La description de Hinatē'ani, donnée par Crook en 1798, se résume à : « une femme d'âge mûr... liée par mariage à Duetouwa,... qui n'est encore qu'un jeune garçon. Son rôle est donc tenu par son *pekkeyo*, et elle a pris un tel goût pour cette diversité, qu'elle a déjà vécu avec 40 d'entre eux... » [éd. française, 2007 : 135]. Le portrait peu sympathique brossé par Crook – d'une femme impudique d'âge mûr vivant une union singulière avec un tout jeune homme : « mœurs honteuses » pour les normes européennes de l'époque – paraît indiscutable.

Les récits russes fournissent toutefois suffisamment d'éléments pour rendre justice à Hinatē'ani, et à cette union. Six ans après la visite de Crook, Krusenstern juge qu'elle était plus jeune que la fille de Kiatonui de quelques années ; Tahatapu était alors âgée de vingt-quatre ans. Lisiansky vit en elle une belle jeune femme et il est probable qu'elle ait inspiré le portrait de Tilesius, la « Femme en tenue jaune ». Mais la question des représentations iconographiques de Hinatē'ani sera abordée plus tard (cf. fig. 9.8).

Crook peut avoir délibérément exagéré la différence d'âge dans ce mariage. Le capitaine Fanning, qui fit passer Crook à Nuku Hiva en mai 1798, fit le portrait suivant de Tuitou'a, que Crook considérait encore comme un garçon « âgé de 12 ou 13 ans » (2007a : 132) : « le jeune roi [est] un très gracieux jeune homme de belle apparence, vigoureux et corpulent, d'environ quatorze ans, avec une expression vraiment frappante et plaisante, aux manières franches et agréables, d'un abord facile qui témoignent de sa filiation royale » (1924 : 129). Une illustration le concernant est aussi identifiable. Tilesius, comme nous l'avons vu, dit avoir réalisé des portraits de Kiatonui, de son frère, de son fils, de son neveu et de Ma'uhau ; dans ce cas ci, il évoque ce fils sous le nom de « Tamatoi » (1804 : 3). Le profil de Kiatonui est accompagné du portrait d'un jeune homme, avec comme légende « Tamatoi » (1803-1806 : 70 v° ; fig. 3.18). Ces deux visages occupent le centre de la planche XV qui est un portrait collectif de la famille de Kiatonui (cf. fig. 4.21). Le jeune homme y tient une place de choix, comme il sied à l'héritier du roi. Il est tentant d'en conclure que le Tamatoi de Tilesius correspond au fils aîné de Kiatonui : Tuitou'a. Crook, lui, note Duetouwa ; ce que Suggs traduit par « celui qui tresse la corde » (2008 : 2).

Il est un autre point que Crook et les observateurs postérieurs ne mentionnent pas, mais à propos duquel les Russes firent ce constat unanime : le profond respect voué par les insulaires à Hinatē'ani, et à son statut de déesse. Löwenstern, dans son

journal, rapporte à ce sujet : « Le fils aîné du roi, ici, est marié à une des filles d'un chef voisin. Ce mariage a rendu tabou toutes guerres navales entre ces deux tribus. À la mort de cette princesse, son esprit assurera la protection de l'île, et de son vivant, elle est vénérée comme une sainte » (2003a : 101 ; 2005 : 170-171). Lisiansky donne plus de détails ; ce passage manque dans la version anglaise de l'ouvrage :

Elle est la fille du roi à qui appartient la baie de Houme [Ho'oumi] et son nom est Ana-Taena. La guerre faisait rage pratiquement sans cesse entre son père et son beau-père, à la fois sur terre et sur mer ; mais depuis que le fils du roi Katonua [Kiatonui] a épousé la fille du roi de la baie de Houme, la guerre sur mer a cessé parce que la mariée est arrivée par la mer... Si elle meurt dans cette vallée, il y aura une paix éternelle. Les insulaires aiment tant cet accord qu'ils déclarèrent unanimement déesse celle par qui la paix fut scellée, et bien plus, ils furent d'accord pour vénérer ses enfants comme des divinités. (1812a : 119).

Son premier fils : Pakouteie [Pakauotei'i], âgé de quinze mois lors du passage de Crook (2007a : 133), était, d'après Crook, l'« homonyme du roi » et « considéré comme héritier présomptif de son titre » ; Pakouteie était un des noms portés par Kiatonui. À la demande de Kiatonui, Crook échangea son nom, à son arrivée, avec l'enfant. Six ans plus tard, lors de l'escale russe, la petite-fille de Kiatonui, alors âgée d'environ huit à dix mois, fut présentée aux voyageurs : « elle, qui à l'instar des autres enfants et petits-enfants de la famille royale, était considérée comme un *etua*, une divinité. Elle avait une demeure, à elle seule, où seuls sa mère, sa grand-mère et ses plus proches parents pouvaient entrer librement, alors qu'elle était *tahbu* à tout autre. Le plus jeune frère du roi portait dans ses bras cette jeune déesse, une enfant » (Krusenstern 1813c : 126). Lisiansky pensait que c'était son oncle qui s'occupait d'elle et que Hinatani était la mère de l'enfant (1814 : 73). Selon Crook, Paetini, première petite-fille de Kiatonui, fille de Tahatapu et de Moatei'i, était traitée de la même façon.

Une visite à un *morai* (*me'ae*)

« Après nous être reposés et rafraîchis avec du lait de coco³, nous nous rendîmes, guidés par Roberts, à un *morai*, ou lieu de sépulture... passant près de sources d'eau minérale, nombreuses ici⁴ », Krusenstern poursuit : « Le *morai* était situé au sommet

3 Il faut distinguer le lait et l'eau de coco. Lorsqu'une noix est ouverte, il est possible d'en boire l'eau, qui est stérile (d'où son usage pour l'encre du tatouage). Le lait demande une préparation : l'amande de la noix est râpée, puis pressée dans un filtre de fibres végétales pour en exprimer le liquide blanc, délicieux, mais dense et huileux ; s'il sert d'accompagnement de plats, il fait aussi office de purge !

4 À Taiohae les sources étaient nombreuses. Des noms de terre en témoignent, qu'il s'agisse de « sources pétillantes » ou d'« eau amère », selon la traduction : Vai'ava, Vaikavakava... La tradition veut que les eaux pétillantes aient été destinées aux *baka'iki*. Dans son *Atlas*, K. von den Steinen mentionne la présence de trois tikis (collection C. Sharf, *Linden Museum* de Stuttgart) qui « provenaient d'un *marae* [*me'ae*] au-dessus de la fameuse source guérissante de Taiohae » (feuille bêta B n°4, 5, 6). Cette source très claire, la meilleure de Taiohae, était bien connue. Les gens allaient s'y dégriser après les fêtes ! Située en contrebas de la piste cavalière menant au *tohua* Koueva, elle subsista jusqu'aux travaux de la route qui firent usage d'explosifs et la firent s'infiltrer plus profond, comme le prévoyaient les anciens. C'est dans ce secteur que certains situent l'emplacement, possible, de la résidence de Roberts.

d'une colline, assez élevée, dont l'ascension nous occasionna quelques difficultés car le soleil était presque à son zénith. C'était dans un bois épais, mêlé de lianes ; il semblait quasiment impénétrable » (1813c : 126-127). Tilesius réalisa un croquis dépeignant son ressenti lors de cette marche en montagne (fig. 8.1). Rezanov insiste plus encore sur les difficultés : « Nous avons suivi une piste à travers une végétation totalement sauvage, croisant de nombreuses huttes du roi lui servant de lieux de repos sur cette terre qui lui appartenait et où l'on nous servit des noix de coco. Nous avons gravi des montagnes, nous avons descendu des vallées abondamment couvertes d'arbres fruitiers, et finalement nous avons atteint le *Morai* » (1825, n° 66 : 90). Bien que le mot marquisien, pour un lieu de sépulture sacré, soit *me'ae* – alors que le terme issu du tahitien [*marae*] était *marai*, ou *morai* –, il est intéressant de noter que les récits russes emploient invariablement la forme *morai*. Seul Lisiansky, dans son « Vocabulaire », cite le terme *meray* pour « lieu de sépulture ». D'autres sources anciennes, sur Nuku Hiva, présentent toutes une variante d'écriture : *moria* (Robarts), *marai*e (Kabris), *mari* (Crook), *morai* (Porter).

Grâce à la gravure méticuleuse de l'*Atlas* de Krusenstern : « *Vue d'un morai, ou cimetière, sur l'île de Nuka-giva* », celui-ci devint emblématique du passé religieux de l'île ; se pencher sur sa localisation est d'autant plus important. Il s'agissait clairement d'un *me'ae* funéraire. Robarts indique qu'il mena les Russes au « Grand *Moria* (leur lieu de culte) » (1974 : 134). Rezanov y fait référence comme « *Morai*, ou Cimetière Royal » (1825, n° 66 : 90). Espenberg précise qu'ils avaient visité « le *morai* qui est appelé ici *wahitaaboo* [*vahi tapu*] » (1805c : 9). Krusenstern apporte quelques indices supplémentaires :

À proximité du *morai* se trouvait la demeure du prêtre, qui toutefois était absent. Chaque famille possède son propre *morai*. Celui que nous avons visité était celui des prêtres et, sans Roberts qui se dit l'un d'entre eux et membre également de la famille royale, nous n'aurions peut-être pu en voir aucun car ils ne souhaitent pas les montrer. En général, ils se trouvent à bonne distance à l'intérieur des terres, sur des hauteurs ; mais celui-ci fait exception car il n'était pas très éloigné du rivage (1813c : 127).

Ralph Linton, ethnologue de la *Bayard Dominick expedition* qui visita les îles Marquises en 1920-1921, décrit un certain nombre de *tohua* et de *me'ae* de la vallée Meau, à Taiohae, dans son ouvrage *Archaeology of the Marquesas Islands*. Tous se situaient aux alentours du terrain de la Mission catholique, dans un secteur relativement plat. Parmi eux, un seul : le *me'ae* de Takahau Autea (site 19), « se situait au sommet d'une colline peu élevée, partiellement détachée d'une crête vers le fond de la vallée Meau et dont on disait qu'elle avait été la résidence d'un prêtre nommé Veketu » (1925 : 110-111). R.C. Suggs, qui mena des recherches archéologiques à Nuku Hiva dans les années 1950, conclut que le « *me'ae Kakahoateua* (site 19 de Linton, nommé par erreur Takahau Autea) correspondait à un ensemble de six *paepae* sur une crête dominant la vallée Meau. Selon ses informateurs, le deuxième *paepae* – le plus haut sur la crête – était à l'origine le « temple » ; la terrasse de ce *paepae* présentait une fosse parementée (1961 : 26). Il est très probable que le « *morai* »

visité par les Russes soit Kakahoautea, en dépit du fait que la gravure, d'après Tilesius, ne soit pas fidèle comme nous le verrons par la suite.

Le « *morai* », lui-même, déçut les visiteurs. Lisiansky raconte :

Nous avons visité un lieu de sépulture qui, je dois l'avouer, ne correspondait en aucune façon à mon attente. Il n'y avait que quelques statues de bois, grossièrement sculptées, tandis que des coques de noix de coco jonchaient le sol en si grande quantité que nous en avons été incommodés. Roberts nous informa que les sacrifices aux morts consistaient, ici, en noix de coco et j'en ai observé une, encore pratiquement fraîche, sur la tête d'une statue qui avait été érigée sur une tombe. Je pus observer aussi les restes d'un cadavre, exposé sur une simple planche soutenue par des poteaux, sous un toit de feuillages. Le corps devait être là depuis un temps considérable car il n'en subsistait que le squelette. La vue la plus plaisante, de ce site funéraire, était une sorte de monument élevé récemment pour l'un de leurs prêtres, décédé. Il était édifié de façon élégante et orné extérieurement de palmes vertes de cocotier, avec un autel intérieur, et n'avait absolument pas l'apparence sauvage (1814 : 73-74).

La version russe, du récit de Lisiansky, livre des détails supplémentaires : « ... construit en forme de pavillon avec des palmes de cocotier plutôt fort bien tressées, et un piédestal au milieu, devant lequel se dressait un autel confectionné des mêmes feuillages » (1812a : 116). Ce « pavillon » dressé sur une plateforme de pierres, avec son toit et ses murs tressés, figure dans le recueil de croquis de Tilesius et la gravure de l'*Atlas*. Sur le croquis, il explique que la bâtisse est utilisée pour entreposer quatre tambours, deux gros et deux petits, et sur la gravure il plaça Krusenstern s'y introduisant pour en explorer l'intérieur (fig. 8.2, 8.3). Rezanov nota aussi que « près du cimetière, il y avait une hutte à l'intérieur de laquelle nous vîmes quelques tambours utilisés pour les cortèges et danses funéraires » (1825, n° 66 : 90-91). Shemelin, à partir des récits que lui en firent les autres puisqu'il n'avait pas fait partie du groupe, indiqua « qu'il y avait un tambour tendu d'une peau de poisson [*i.e.* requin], fabriqué dans un tronc d'arbre qui mesurait six quarts d'un *arshin* [107 cm]. Sur ceux-ci, les sauvages ne se servent pas de baguettes de tambour, mais des paumes de leurs mains ; leur son est puissant et agréable » (1816 : 128).

Krusenstern décrit d'autres aménagements : « ...des perches enveloppées de palmes de cocotiers et d'étoffe de coton blanc⁵. Nous étions curieux d'en connaître leur usage, mais nous n'avons pu obtenir aucune réponse à nos questions, sinon qu'ils étaient *tahbu* » (1813c : 127). Tilesius en fit plusieurs esquisses et dessins qui furent

5 Les Marquisiens ne tissaient pas d'étoffe, mais façonnaient du *tapa* à partir du liber de plusieurs arbres et arbustes. S'il existe, sur certaines îles, des pieds sauvages d'une variété ancienne de coton *Gossypium barbadense*, ils ne l'utilisaient pas ainsi. Selon l'espèce végétale, la teinte du *tapa* allait du blanc à marron rouge. Il pouvait aussi être teint, la plupart du temps en jaune et au moyen du *Curcuma longa* : 'eka, ou 'ena (cf. la « Femme en tenue jaune », fig. 9.8). L'aménagement décrit par Krusenstern correspond aux faisceaux (*pupa*) de perches d'*Hibiscus tiliaceus* écorcées (*kouhau/koufau*), visibles sur le croquis de Tilesius (fig. 8.3). Leur teinte blanche et la présence de *tapa* blanc indiquaient un interdit ; ici le caractère sacré et *tapu* d'un lieu dont il fallait se tenir éloigné.

intégrés aux gravures. Dans son carnet de croquis, il précise qu'ils étaient les signes de sépultures récentes (1803-1806 : 7, 80, 80 v°).

Rezanov a décrit une autre structure importante : « ...une hutte, s'apparentant à un toit, près de laquelle se dressait une idole de bois sculpté et, à une petite distance de là, une autre en pierre encore plus grossièrement sculptée » (1825, n° 66 : 90). Cette hutte, apparemment une sorte d'appentis au toit à simple pente et sans cloison, est également visible sur la gravure (fig. 8.2). Mieux, elle apparaît dans deux autres croquis de Tilesius où un commentaire indique qu'il s'agit de la tombe d'un « roi » (1803-1806 : 80 v°). Quant à la mention, par Rezanov, d'une figure anthropomorphe en pierre, c'est le tout premier témoignage sur le sujet pour Nuku Hiva. Jusque là, Edwin Ferdon pensait que Porter, en 1813, avait été le premier à faire mention « d'idoles de pierre » (1993 : 38). Tilesius fit un croquis de cette statue de pierre et la décrit comme une « Figure d'ancêtre en pierre » (fig. 8.5).

Tilesius réalisa plusieurs esquisses du « *morai* » et de ses divers aménagements, dont les figures anthropomorphes et les tambours. Le résultat de ses dessins aboutit à deux « *morai* » [*me'ae*] assez différents. L'un correspond à la surprenante gravure de l'*Atlas* (fig. 8.2) qui intègre les gouaches de son carnet de croquis (fig. 8.3 à 8.7) ; l'autre, le dessin d'un petit « *morai* » rectangulaire, s'appuie sur une esquisse de son carnet (fig. 10.15). Ce dessin ne fut pas publié ; il est conservé dans la collection Tilesius de l'Université de Leipzig (fig. 10.16). La question se pose de savoir lequel de ces deux *me'ae* est le plus « authentique ». Alors que les récits russes correspondent aux croquis de Tilesius et à la gravure, le paysage de cette dernière, constitué de falaises escarpées et d'étranges formations rocheuses, n'est pas en accord réellement avec le relief montagneux de Taiohae. Il semble que Tilesius ait mêlé des détails du *me'ae* de Taiohae à des traits du relief géographique de la vallée de Hakau qui l' visita quelques jours plus tard. Le sommet rocheux caractéristique qui apparaît sur la gauche de la gravure (fig. 8.2), au fond derrière l'homme qui tient les échasses, ressemble à l'étonnante hauteur, bordée de falaises, de l'éperon central de la baie de Hakau dont Tilesius rendit toute la beauté dans son carnet (fig. 10.6) ; la vue, depuis la mer, regarde au nord. Tilesius ayant aussi visité un autre « *morai* » de la vallée de Hakau, d'autres éléments, de ce dernier, pourraient avoir été intégrés à la gravure ou au dessin de Leipzig (1804 : 1).

Tilesius rendit probablement visite à d'autres *me'ae*. D'après le récit d'August Mayer (1787-1865), un anatomiste de Bonn, Tilesius avait acquis auprès d'un prêtre de Taiohae deux crânes d'enfants : celui d'une fille de 12 à 14 ans et celui d'un garçon de 5-6 ans. Il apprit que ces crânes étaient les restes de sacrifices humains qui avaient eut lieu au décès d'un grand prêtre. Habituellement un membre d'une autre tribu était enlevé, étranglé et pendu à un arbre près du bâtiment du prêtre. Les corps y séchaient et se désintégraient petit à petit. C'est la raison que donne Tilesius à la mâchoire inférieure manquante du crâne de la toute jeune fille. Tilesius apprit que de tels crânes étaient rares à Nuku Hiva, car de tels sacrifices n'avaient lieu qu'à la mort d'un grand prêtre ; ces offrandes de crânes étaient *tapu* pour tous, en dehors de prêtres, et Tilesius ne pu en obtenir qu'auprès d'un seul prêtre (Tilesius in Mayer 1828 : 449-452, fig. 8.8).

Etua, tau'a, inspiré et possédé

La visite du « *morai* » fut l'apogée de l'excursion à terre. Les voyageurs se sentirent récompensés de leur randonnée, exténuante, tant leur intérêt pour la vie religieuse des peuples « primitifs » était réel.

Les documents de Crook étant restés inédits, les descriptions russes de la religion et des rites nukuhiviens furent les premiers à être portés à la connaissance des Européens. Mais, en dehors des récits bien connus de Langsdorff, Krusenstern et Lisiansky, commentés par Ferdon (1993 : 41-51), les nombreuses observations faites par les autres membres de l'expédition apportent, elles aussi, leurs lumières. Il est donc important de les examiner dans leur ensemble. Les connaissances des Russes sur la religion nukuhivienne s'appuient sur leurs échanges avec Robarts et Kabris et sur leurs propres observations. Au demeurant, Krusenstern, à cet égard, se montra critique envers Robarts : « Roberts ne m'apporta que très peu d'éclairage sur les croyances religieuses de ses nouveaux compatriotes, probablement parce que leurs idées sur le sujet étaient un peu confuses, pour lui, et sans doute aussi parce qu'il ne s'est probablement guère donné la peine d'en savoir plus » (1813c : 172). Kabris, à son opposé, était pratiquement devenu un indigène à part entière, au point de croire fermement à la sorcellerie nukuhivienne qu'il pratiquait lui-même, ce qui donna à Langsdorff et Espenberg d'abondantes sources d'observations au cours du voyage en sa compagnie et de leur séjour au Kamtchatka.

L'absence de structures sacrées, d'importance comparable aux églises ou aux mosquées, n'empêcha pas les voyageurs de reconnaître aux Nukuhiviens une religion. Shemelin écrit : « Ils n'ont pas de lieu de culte spécifique dédié à une divinité ; leur notion, sur ce sujet important, est la même qu'aux îles de la Société et dans les îles des Amis, et probablement assez mal définie. Seule la crainte révérencielle manifestée envers les *Morai* : le lieu où reposent leurs morts, suggère qu'ils vénèrent quelque chose de l'ordre d'une divinité ; mais quelle forme revêt-elle, nous l'ignorons » (1816 : 128). Les prêtres de Nuku Hiva étaient une autre manifestation évidente de vie religieuse. Rezanov remarque : « Nous n'avons observé aucune religion, en dehors de quelques superstitions se manifestant à l'égard des prêtres et une obéissance aveugle au mot *Taboo* » (1825, n° 66 : 86).

Toutefois les visiteurs étaient au courant de la notion, complexe, d'*etua*. Lisiansky nota le mot nukuhivien *heytoo*, ou *eytoo*, pour Dieu (1814 : 324), tandis que Shemelin retint que : « le mot *Etua* désigne pour eux la divinité suprême et ils discernent en tant qu'*Etua* de nombreuses autres entités, comme par exemple les âmes du roi et de sa famille, le grand prêtre ; tous sont des *etua*. Même les âmes des Européens sont vénérées comme des êtres suprêmes » (1816 : 129). Krusenstern est aussi d'avis « qu'il existait bien, parmi eux, une notion confuse d'être supérieur appelé *Etua*, mais il en existe différentes sortes : l'esprit d'un prêtre ou d'un roi, ou quiconque de sa parenté, pouvant être un *etua*. De la même façon, ils considèrent tous les Européens comme tels » (1813c : 171). Tilesius évoque une notion plus large, même, d'*etua* : « Les *Etua* sont des statues en bois qui représentent des figures humaines disgracieuses dressées dans leurs *morai* et cimetières.... Le mot *Etua* signifie prince, défunt, fantôme, etc. » (1821 : 187). Cette tentative de capter l'étendue complexe de la notion d'*etua* est d'autant plus notable qu'elle n'avait pas d'équivalent, strict, dans la tradition européenne. Par contre, les allusions russes aux Européens considérés comme *etua* trouvent probablement leur

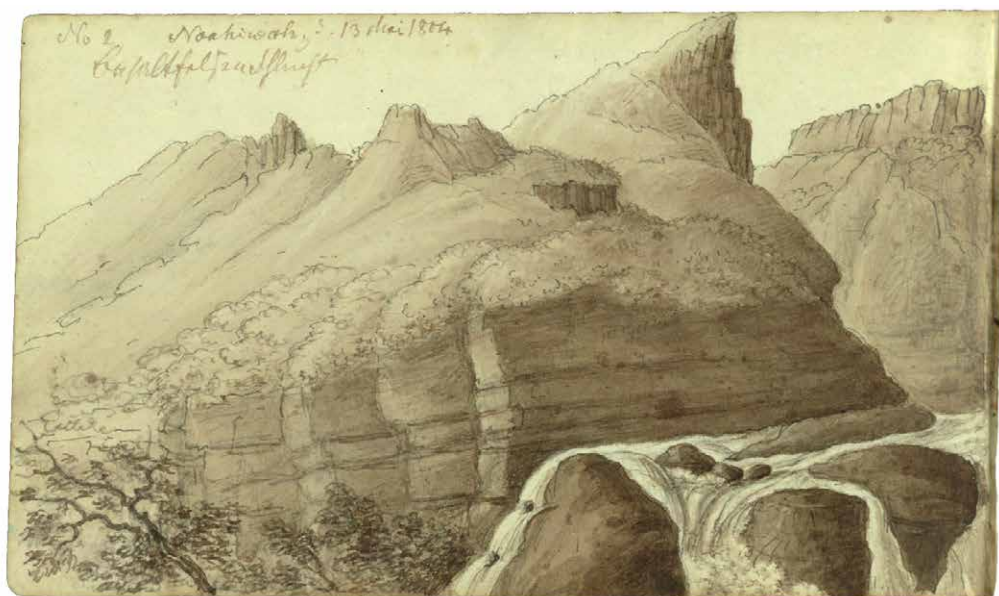


Figure 8.1. Wilhelm Tilesius, « Gorge et falaises de roche basaltique », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 75 v°.

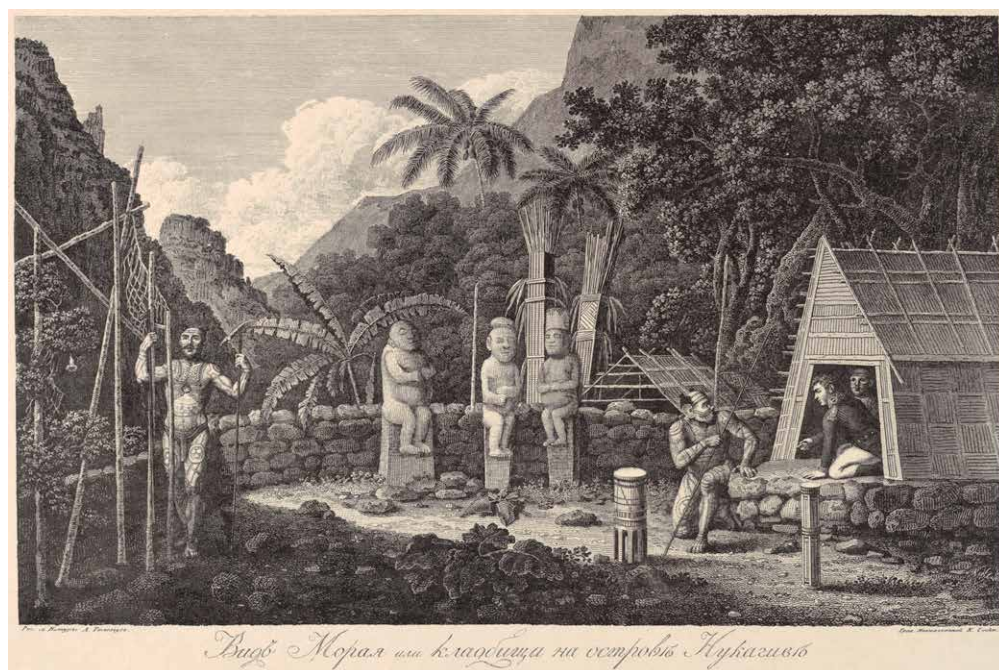


Figure 8.2. Kozma Czeski, d'après Wilhelm Tilesius, « Vue d'un morai, ou cimetière, dans l'île de Nukagiva », gravure, in Kruzenshtern 1813b : pl. XVI.

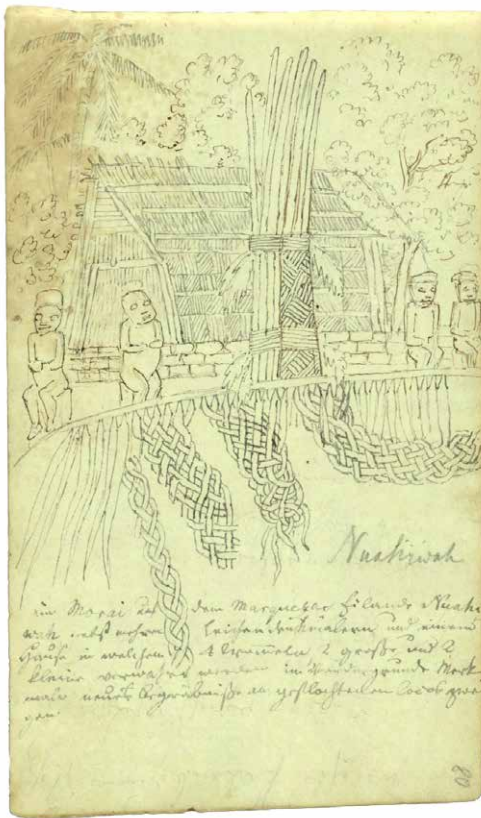


Figure 8.3. Wilhelm Tilesius, « Morai de l'île marquisienne de Nuhiwah », encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 80.

Note de Tilesius pour ce dessin : « Un Morai [me'ae] de l'île de Nuhiwah, où se trouvent plusieurs monuments funéraires et une bâtisse dans laquelle étaient conservés 4 tambours : 2 grands et 2 petits ; au premier plan, ornements en palme tressée de cocotier [et perches kouhau/koufau enserrées par un tressage] signes de sépultures récentes ».

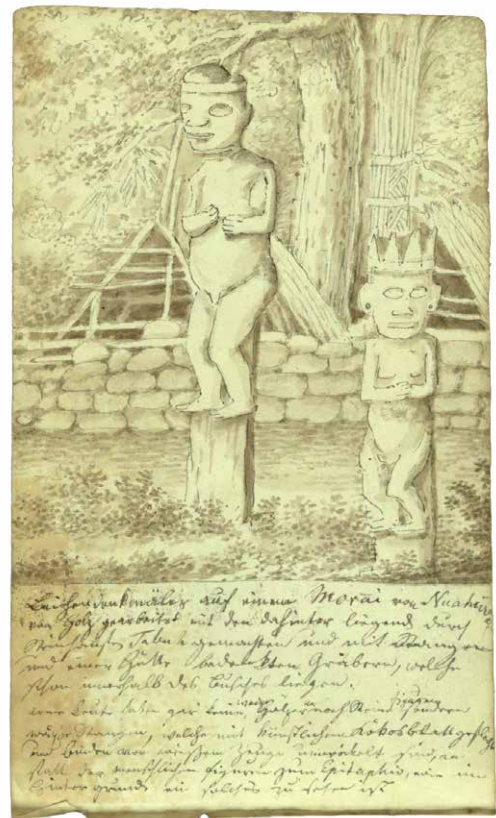


Figure 8.4. Wilhelm Tilesius, « Monuments funéraires de bois du morai [me'ae] », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 80 v°.

Note de Tilesius sur ce dessin : « Monuments funéraires en bois [i.e. tikis] dressés sur un morai de Nuhiwah avec ... derrière une plateforme de pierre [paepae] tapu, de même que la hutte qui est édiflée dessus et les sépultures dans les bosquets. Pour le peuple, il n'y a pas... de statues de pierre ou de bois, mais [à la place] des perches blanches enveloppées avec art de palme de cocotier et d'une étoffe blanche tressées, comme ce que l'on voit à l'arrière plan [et qui remplacent] les figures antropolomorphes qui font office d'épitaque. »

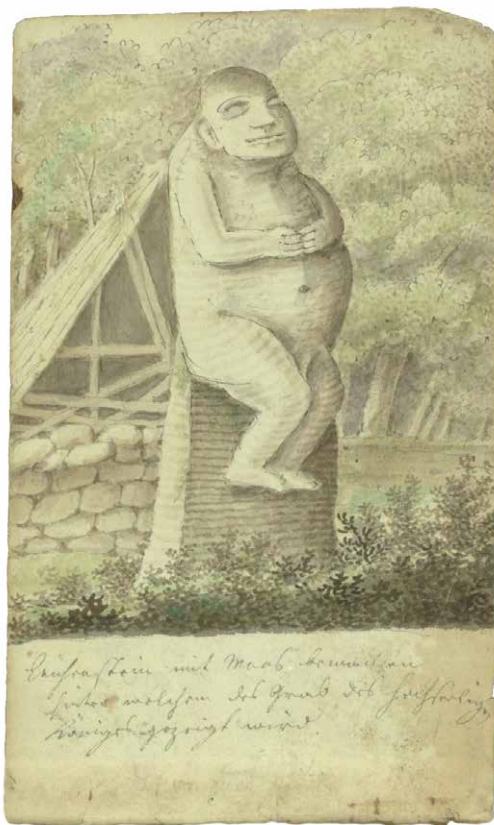


Figure 8.5. Wilhelm Tilesius, « Figure d'ancêtre en pierre sur un morai », gouache, aquarelle et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 83 v°.

Note de Tilesius pour le dessin : « Cénotaphe de pierre recouvert de mousse derrière lequel se trouve la tombe d'un roi très sacré. »



Figure 8.6. Wilhelm Tilesius, dessin d'une figure de bois du morai, crayon sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 78 v°.

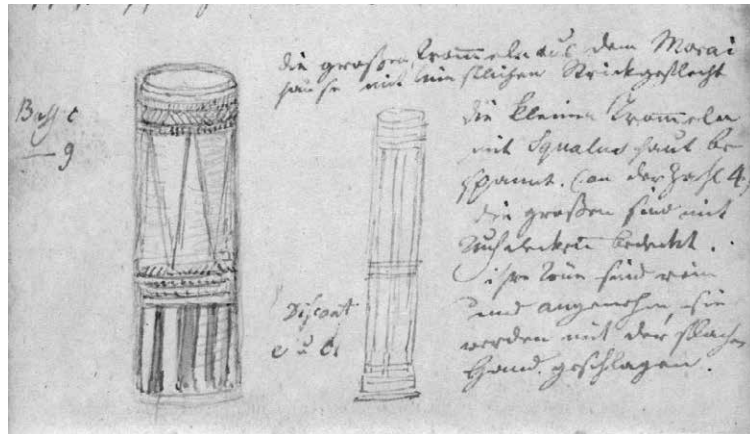


Figure 8.7. Wilhelm Tilesius, « Grand et petit tambour [pahu] du morai », encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 79.

Note de Tilesius pour le dessin : « Les grands tambours dans l'édifice du morai sont ornés artistiquement de liens tressés. Les petits tambours (au nombre de quatre) sont tendus de peau de requin. Les grands sont couverts d'une étoffe [sic, peut-être du tapa, peut-être une protection de fibres tressées]. Leur sonorité est pure et plaisante ; ils sont frappés avec le plat de la main. »

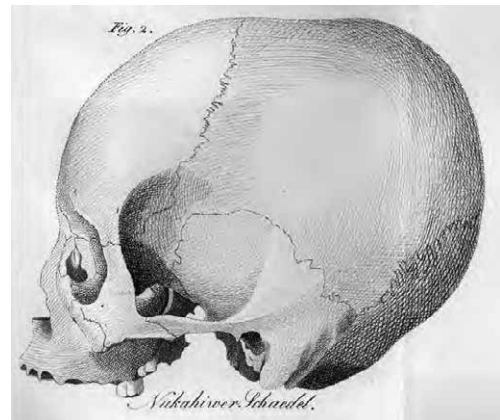
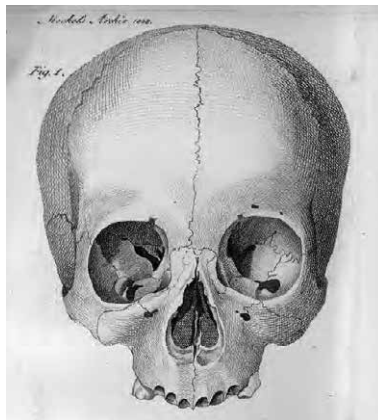


Figure 8.8. August Mayer, « Crâne nukuhivien », gravure, in Mayer 1828 : fig. 1-2.

origine dans les écrits de leurs prédécesseurs, Cook en particulier. L'impression des voyageurs selon laquelle les populations locales les considéraient comme des dieux fit l'objet de déconstruction dans de récents débats, tels l'analyse de Robert Borofsky (1997)⁶ par exemple. Et de fait Horner, pragmatique, donne une explication très réaliste à l'attitude particulière des insulaires envers les Européens : « Nos armes à feu leur ont fait penser que nous étions des magiciens, ce qui eut pour conséquence de nous faire respecter ; et, grâce à nos outils en fer, nous avons gagné leur amitié » (1805 : 152). Krusenstern en conclut que leur attitude envers les Européens évolua avec le temps. Il remarque que Robarts « exprimait souvent sa peur d'être capturé au cours d'une guerre prochaine, et d'être dévoré. Selon toute probabilité il fut tout d'abord considéré comme tout autre Européen, comme un *etua*, et seulement sept ans de fréquentation avec lui suffirent à ternir le lustre de sa divinité » (1813c : 172).

Au sujet du caractère sacré du « roi » et de sa famille, mentionné par les écrits russes, il faut ajouter une intéressante observation de Gédéon : « Chaque roi règne tout au long de sa vie au nom de son successeur. Ce dernier est même considéré comme une divinité, et son épouse comme une déesse » (1989 : 25). Ceci expliquerait le très grand respect accordé aux enfants et petits-enfants du chef, plutôt qu'à la personne même du chef.

Les voyageurs relevèrent aussi le rôle protecteur des esprits des morts. Löwenstern écrit : « Chaque vallée possède une maison accessible, librement, aux filles pauvres n'ayant rien à leur nom⁷. Le défunt d'une maison devient leur esprit protecteur » (2003a : 100). Il s'agit peut-être du plus ancien témoignage concernant une maison destinée au groupe de jeunes adolescentes comparable aux *ka'ioi* : les *poko'ehu*⁸. Les *ka'ioi* formant un groupe de jeunes hommes qui allaient de place en place pour se

6 R. Delière, dans son *Histoire de l'anthropologie...* (2013), analyse cette question largement débattue entre G. Obeyesekere et M. Sahlins. Obeyesekere, in *The Apotheosis of Captain Cook* notamment, s'interroge sur la question de « savoir si les Hawaïens avaient réellement pris Cook pour le dieu Lono ». Que Sahlins ait relayé cet apriori, largement répandu dans la littérature occidentale, nécessite pour lui un profond examen des faits, des us et coutumes de l'archipel, et des préjugés occidentaux sur la façon de voir l'Autre. Obeyesekere remarque par exemple que dans la partie du monde, dont il est originaire, voir un roi comme l'incarnation de Shiva n'était pas rare, mais cette perception prenait des formes variables selon le contexte (1997 : 21). Il observe que si Cook avait été perçu comme un dieu, la question serait : pourquoi aurait-il dû se prosterner devant la statue du dieu Ku [Tu aux Marquises] ? Un dieu n'a pas à se prosterner devant un autre dieu (ibid. : 64). Par ailleurs, poursuit-il, Lono semble avoir été « une sorte de titre » accordé, par les Hawaïens, à des chefs reconnus comme ayant « des qualités divines » (ibid. : 86). Enfin, le retour de Cook coïncida avec une fête en l'honneur de Lono (ibid. : 96) qui favorisa l'amalgame mais non l'adéquation avec le dieu lui-même. La mort de Cook pourrait coïncider avec un conflit, entre chefs, qui aboutit à ce massacre et, conformément à la coutume, au partage du corps de Cook entre chefs.

7 Cette perception de la pauvreté, au regard de la propriété, est, là aussi, une perception « ethno-centrée ».

8 Après avoir questionné les sources anciennes et les derniers témoins de la société traditionnelle, K. von den Steinen dit notamment : « Le groupe de célibataires formé par les *ka'ioi* trouvait son pendant féminin dans l'association de jeunes filles appelées *poko'ehu*, menée par une fille de chef que l'on n'obligeait nullement à être *virgo intacta* [vierge] contrairement à la *taupou* des Samoa. ... Si le chef recevait des visiteurs venus d'une autre île, les *poko'ehu* se paraient avant de se rendre chez lui pour aller y chercher les *manihii* [visiteurs, étrangers]... (1925, 1 : 71) ; d'autres sources anciennes recoupent ces témoignages.

produire au cours de fêtes⁹. Löwenstern ajoute une coutume [et expression] qu'il avait probablement lui-même observée : « *Natatu*, pour l'âme ! Qui correspond au fait que lorsqu'un sauvage mange quelque chose, à chaque fois il en lance un morceau et dit *Natatu* ! Un peu pour toi aussi, mon esprit protecteur » (2003a : 102¹⁰). Dans son « Vocabulaire », Langsdorff orthographie ce même mot *natetu*¹¹, accompagné du sens : « invoquer l'esprit de quelqu'un à qui une offrande est faite » (1993 : 116). La même coutume fut décrite par Crook comme « invoquer un *Atua* » (2007a : 65 ; éd. française : 64¹²) et par Kabris comme « un cadeau au soleil » (1982 : 111) et enfin par Robarts : « Plaise à Dieu de nous donner » – « *Na, Tha, 'a, tu ah* » (1974 : 317). Pour R.C. Suggs en fait « *Natatu* » correspondrait à « *Na te atua*, pour le dieu, ou ancêtre », la plupart des dieux étant des ancêtres déifiés. Dans son courriel du 10 décembre 2008, il précise : « La nourriture était lancée afin d'honorer, ou d'apaiser, la divinité » ; il ajoute que les esprits protecteurs : les *pa'io'io*, étaient différents des *atua/etua*.

Par « prêtres », les Russes désignaient un *tau'a*, prêtre inspiré-chaman. Et leurs témoignages, ici, sont tout à fait dignes d'intérêt car ils sont de toute première main, qu'ils soient écrits ou illustrés. Leur présentation par Löwenstern est concise : « Ils [les prêtres] sont parés de plumes et, parmi ces sauvages, ils sont généralement de la plus grande impudence et insolence » (2005 : 167). Tilesius en fait le portrait suivant : « Un collier de dents de cochon peut aussi être porté sur la tête, en particulier chez les prêtres. Personne n'est plus rusé, parmi les indigènes, que les prêtres. Je fis le portrait de l'un d'eux. Il avait une expression particulière sur le visage et était de grande taille. Je l'ai remis, avec d'autres, à Mr. Krusenstern. Pendant notre première visite au Kamtchatka, il l'envoya à Saint Petersburg » (1806b : 96-97). Le carnet de croquis de Tilesius renferme une gouache d'un homme portant une coiffe ornée de dents de cochon et un portrait en buste, au crayon, d'un autre paré de plumes et d'un plastron de graines rouges (fig. 5.17, 8.9) qui présente des similitudes avec le portrait bien connu du « Chef de Santa Christina » de William Hodges (fig. 8.10). Des éléments de ces études de Tilesius : coiffe, plastron, ornements d'oreille en coquillage furent intégrés par la suite à l'aquarelle faisant le portrait en pied d'« un sauvage de haut rang, considéré comme prêtre, en costume d'apparat de l'île marquisienne de Nuku Hiva » qui se trouve dans la collection Blumenbach (fig. 4.29). Comme nous l'avons souligné précédemment, le corps de ce prêtre présente par ailleurs de nombreuses similitudes avec le portrait de Ma'uhau de l'*Atlas* de Krusenstern (fig. 5.15). La planche XV de l'*Atlas* (fig. 4.21) montre plusieurs personnages portants des « ornements de prêtres » (fig. 8.11 à 8.13), comme le deuxième, à partir de la gauche sur la rangée du bas, qui porte un collier de dents de cochon. Son visage présente une « expression singulière »,

9 N.d.A. : Crook décrit les groupes qui se déplaçaient pour animer des fêtes comme purement masculins mais, selon des sources plus tardives, les deux sexes pouvaient être présents, cf. Ferdon 1993 : 76 et Suggs 1966 : 95-96, ou encore les travaux lors du passage en 1920-21 de R. Linton et du couple Handy, en particulier E.S.C. Handy, *Native Culture* 1923 : 39-42.

10 Soit probablement *na* : pour, *'otou* : vous autres, cf. D. 1904

11 Plutôt *na te etua*, où *na* correspond à : pour, et *te etua* : la divinité.

12 La citation de Crook est : « Lors de leurs repas en commun, ils prennent également un morceau de nourriture qu'ils jettent contre la paroi de la maison où ils mangent, invoquant le nom d'un *etua* en disant « En voici pour toi ! » (2007b : 64, § 39).

tandis que, sur la rangée supérieure, le premier à partir de la gauche porte une coiffe de plumes. Ces portraits sont d'autres exemples de la tentative de Tilesius pour combiner la précision de portraits d'individus et sa conception de la mission qui était la sienne : traduire ce qu'il y avait de typique dans les traits particuliers de ce peuple.

Plusieurs récits russes traitent de hauts dignitaires de cette prêtrise :

Un de leurs prêtres exerce une grande autorité sur les gens ; ses rêves, et ses délires, sont révévés par les insulaires comme des révélations. Le Roi lui-même ne peut rien faire sans lui, dans bien des cas. Ce prêtre, utilisant la crédulité de la population et en conseil avec le Roi, révèle la volonté de la divinité révévée et les incite à la guerre, ou à maintenir la paix, avec les tribus voisines. À proximité du palais royal se trouve une demeure spéciale dans laquelle personne n'est admis ; elle est déclarée *Taboo*, ou interdite. Le Roi et le grand prêtre s'y enferment quelquefois pour traiter de questions importantes et secrètes. Le grand prêtre est le seul à pouvoir imposer un *Taboo* général, que même le Roi ne peut rompre (Shemelin 1816 : 128-129).

Il y a un prêtre puissant qui interprète ses rêves de façon solennelle et qui, d'après eux, appelle soit à la guerre ou au maintien de la paix (Ratmanov 1803-1805a : 44 v°-45).

Il y a sur l'île un prêtre, très respecté, qui est appelé Tufinigo (Rezanov 1825, n° 66 : 80).

Löwenstern rapporte que le nom du grand prêtre était Dovatia (2003a : 102), et Krusenstern précise : « Durant notre séjour à Tayo Hoaé, ...le grand prêtre [était] à ce moment-là gravement malade, alité, et il y avait peu d'espoir qu'il recouvre la santé » (1813c : 171). Six ans avant la visite des Russes, Crook avait écrit qu'il y avait trois *tau'a* à Taiohae : Touwattea [Tau'a Ti'a] « un homme d'âge moyen » qui disposait de vastes propriétés. Pihhonu [Pa'honu] « un homme âgé » qui était « à la tête des prêtres », et « un jeune homme, nommé Houtabbu [Hautapu], ... remarquablement versé dans les traditions » (2007a : 135). Le prêtre mourant, à l'époque de la visite russe, était probablement le vieux Paehonu. Le *tau'a* que Crook nomme Touwattea pourrait être, quant à lui, celui appelé Dovatia par Löwenstern, alors que Tufinigo, pour Rezanov, pourrait être la transcription altérée de *tuhuna ogo* [pour *tuhuna o'oko*] : une catégorie à part de prêtres chargés du rituel et des offrandes lors des cérémonies¹³. Ils se distinguaient des *tau'a* qui étaient les prêtres inspirés.

13 N.d.A. : Touwattea [Tau'a Ti'a] était probablement encore en vie en 1813 lors du passage de D. Porter (1970 : 29), cf. par exemple Ferdon (1993 : 41). Crook indique que Touwattea vivait à Maioa (vallée Meau) et qu'il avait hérité des pouvoirs de son père, contrairement à son frère, un personnage important néanmoins. Pihhenu [Pa'honu], qui était âgé, préparait son petit-fils à sa succession mais, pour Crook, Houtabbu [Hautapu] avait plus de chances de lui succéder, cf. Denning 1974 : 103 n et Crook 2007b : 137.

Parmi les membres de l'expédition, les opinions sur le rôle des *tau'a* divergeaient entre Occidentaux et Orientaux. Tandis que les Orientaux, avec Shemelin, Rezanov, Ratmanov et Gédéon, décrivaient la religion nukuhivienne en faisant preuve de respect, les commentaires des scientifiques européens et des Russes occidentalisés, comme Krusenstern et Espenberg, étaient chargés d'ironie. Plus marqués par le courant d'émancipation européen, face aux faits religieux, du temps des Lumières, ils considéraient que les *tau'a* occupaient uniquement leur temps à festoyer de plats de porc, en retour de leurs services ou, pire encore, qu'ils se délectaient de chair humaine.

Ils organisent les funérailles, font des sacrifices et immolent des porcs qu'ils s'approprient ensuite. Ils sont en charge des danses du pays, donnent leur avis sur la guerre ou la paix et maintiennent leur population dans les dogmes de la superstition au moyen de ruses et de tromperies diverses. Ce sont les plus puissants de tous, non seulement par leur habileté, mais aussi par la richesse acquise grâce aux supercheries (Tilesius 1806b : 96-97).

Selon toute probabilité, [leur religion] sert à certains d'entre eux uniquement de prétexte pour s'assurer une vie sereine ; la personne du prêtre est *tahbu*. Par leurs inepties, et souvent en s'appuyant sur les crimes les plus abjects, ils trouvent les moyens de se faire considérer parmi eux comme une classe nécessaire et sacrée (Krusenstern 1813c : 171).

Les Nukuhiviens, indubitablement, mangent sous l'effet de la faim leurs amis et le sont, par leurs ennemis, par haine ou par usage. Les *taua* le font plus encore par goût de la chair humaine, par volupté et gourmandise. Ils agissent délibérément comme s'ils étaient possédés par un esprit et le font, bien sûr, dans des lieux ou lors d'occasions qui rassemblent beaucoup de monde. Usant de supercheries et entrant en de prétendues convulsions, ils semblent tomber un court instant dans un sommeil profond. Puis ils se réveillent soudainement et disent à l'assistance ce que les esprits leur ont inspiré en rêves et leur ont dicté (Langsdorff 1993 : 97).

Beaucoup plus tard, dans un article paru en 1828, Tilesius théorisa ses observations de terrain et présenta la gouvernance de Nuku Hiva comme une forme particulière de théocratie (1828 : 146-153).

La description des pratiques religieuses de Nuku Hiva, faite par les Russes, s'appuie pour beaucoup sur les dires de Robarts ; il y est question de sorcellerie, de sacrifices et de rites funéraires et sont bien connus des anthropologues (Ferdon 1993 : 43-45, 49-50).

Löwenstern livre une observation de premier ordre, sur une pratique peu documentée : un forme de tabou qui protège le « possédé », qu'il évoque dans son journal :

Parmi ces sauvages, pour que quelqu'un se rende *taboo* il lui faut sautiller dans toute la vallée, comme un dément, en criant le nom du roi. Cela signifie qu'il est possédé par l'esprit du roi et qu'il [est devenu] *taboo*. Seul un étranger a le

droit de jouer le rôle d'un homme tabou, ou possédé... L'homme tabou que nous avons vu à Taiohai était un étranger qui devait feindre cet état pour éviter d'être tué (2003a : 106).

Le terme « étranger » s'applique bien évidemment ici à un Marquisien, mais d'une autre tribu. Le croquis chargé d'émotion de Löwenstern (fig. 8.14) dépeint cet « Homme tabou ». Espenberg, sur ce même sujet, précise : « Il y a une cérémonie particulière par laquelle des personnes peuvent se rendre elles-mêmes *taaboo*. Elle consiste à se nouer des plumes autour de la tête, à chanter et à danser en déclarant qu'elles désirent porter le nom de Ketenue. Tant que cette cérémonie dure, aucun mal ne peut leur être fait » (Esenberg 1805c : 13). Cette observation est à rapprocher de la période initiale de possession décrite pour celui qui allait devenir *tau'a*. N. Thomas dit de cette pratique : « La période initiale de possession était incontrôlable et dangereuse. Tandis que le *tau'a* courait dans tous les sens, toute la vallée était *tapu* ; ... l'individu possédé pouvait se déplacer dans d'autres vallées en se comportant de la même manière » (1990 : 111). Les écrits russes qui mettent en relation la protection du tabou et la possession, confondent clairement cause et effets.

Tentations d'une sorte...

Mais cette excursion à terre ne se concentra pas uniquement sur les *me'ae* funéraires, et des *tau'a* rusés. Les puissants attraits de ce « paradis » des Mers du Sud étaient partout. Le même jour, après avoir dessiné le *me'ae* dans ses plus grands détails, Tilesius réalisa une gouache d'une scène bucolique qui réunissait deux femmes et un homme tatoué dans une luxuriante végétation (fig. 9.1). Il semble que les mêmes personnes apparaissent sur le dessin voisin de son album, daté du jour suivant, avec deux hommes et un enfant de plus (fig. 9.2). Tous sont nus. Il s'agit de son carnet personnel et il n'éprouvait aucune obligation à dissimuler leur nudité, ou marquer un intérêt pour ce sujet. Il s'agit de personnes simples, car les Russes avaient le sentiment que les femmes « bien nées » portaient habituellement un vêtement d'une sorte, ou d'une autre.

La femme accompagnée d'un enfant est d'âge mûr, tandis que l'autre rayonne de toute la beauté de sa jeunesse. Aux pieds de la jeune femme, la gouache porte de la main de Tilesius la mention discrètement placée dans la végétation « Titkia Wobusi », comme pour lui-même. Les mêmes mots apparaissent en titre du portrait en buste, non daté, de « Titkia Wobusi. Jeune fille Nukahivienne en toilette de bal (sic) » (fig. 9.3). Il s'agit clairement du nom de la jeune fille qui personnifie, pour lui, le parfait accord entre une jeune beauté naturelle et la nature tropicale qui l'entoure. Le sens de son nom, griffonné par Tilesius en cette journée enchanteresse, resta mystérieux deux cents ans durant jusqu'à ce que j'envoie ces deux dessins à Robert Suggs. Il redonna sens aux mots entendus par Tilesius de la bouche des Nukuhiviens : « *Titi kaki'oko puhi* » qui peuvent se traduire par : « *Titi* [qui] aime [sa coiffe] *puhi* », où « *titi* » signifie « pétrel » et « *puhi* » « la coiffure d'une femme dont les cheveux sont tirés en chignon, ornée de plumes au sommet du crâne » (courriel du 18 avril 2007), ce qui correspond, dans ce portrait, à la façon dont étaient arrangés ses cheveux pour une grande occasion.

~ Dignitaires ~



Figure 8.9. Wilhelm Tilesius, portrait d'un homme tatoué, avec ses ornements, crayon sur papier, *in* Tilesius 1803-1806 : 85.



Figure 8.10. John Hall, d'après William Hodges, « Chef à S^{ta} Christina » [Honu de Vaitahu], gravure, *in* James Cook, *A Voyage toward the South Pole and round the World*, Londres, 1777, pl. XXXVI.

Figure 8.11.



Figure 8.12.

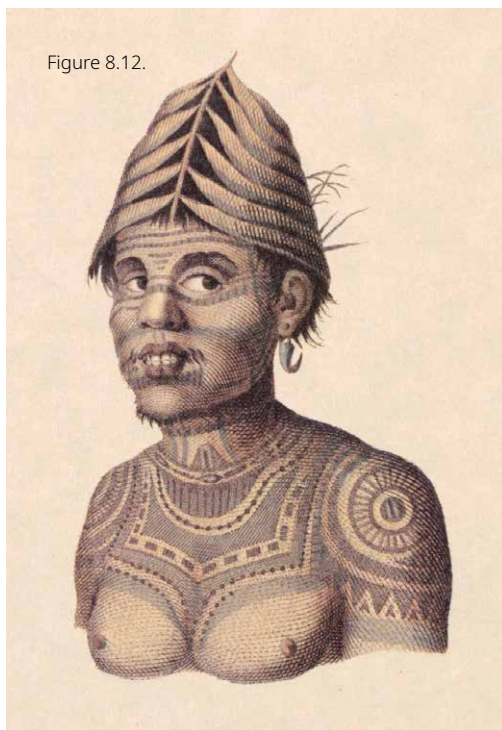


Figure 8.13.

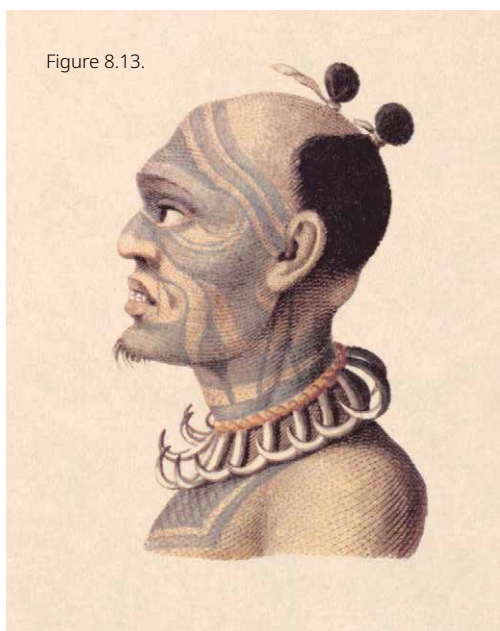


Figure 8.11. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait masculin extrait des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, a.

Figure 8.12. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait masculin extrait des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, i.

Figure 8.13. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait masculin extrait des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, h.



Figure 8.14. Hermann Löwenstern, « Homme *Tabu*. Un gars (*Kerl*) qui se rend lui même *Tabu* », gouache et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 95.

Les aquarelles du carnet de terrain de Tilesius, faites d'après nature semble-t-il et dotées de dates et autres détails, ont en fait une histoire plus complexe. Ces deux compositions, sur le vif, renvoient à des gravures de Tasmaniens, d'après Piron, intitulées : « Pêche des sauvages du Cap de Diemen » (cf. fig. 4.31) et « Sauvages du Cap de Diemen préparant leur repas » (Labillardière 1800 : pl. V). Toutefois le dessin ne reproduit pas exactement les corps néoclassiques de Piron qui évoluent dans un paysage subtropical conventionnel. Les aquarelles de Tilesius innovent par leur tentative de rendre une part de ce qui était propre à Nuku Hiva. Il va au-delà d'une simple substitution de coiffure « à cornes », de style marquisien, aux cheveux bouclés des Tasmaniens et l'ajout de tatouages sur le corps des hommes. Le dynamisme, la robustesse et la virilité de ces hommes à l'état de nature de Piron sont atténués, chez Tilesius, par l'intimité du cadre tropical et la douceur nuancée des couleurs. Dans la composition de Piron, qui a pour thème la « Pêche des sauvages », la figure athlétique de la femme porteuse d'un panier est comme le reflet d'une Vénus de Botticelli. Chez Tilesius cette silhouette, plus petite et plus douce, évolue pour devenir Titkia Wobusi. Deux images féminines, celle de la seconde aquarelle et le portrait en buste de « Titkia Wobusi », semblent inspirées par deux gravures de femmes de Piron : la « Femme des îles des Amis » et la « Femme d'Amboine » (fig. 9.4). Mais ici nous pouvons parler d'inspiration, plus que d'imitation au regard de la posture, des gestes ou de l'expression des visages.

L'idylle tropicale figurée par Tilesius naquit probablement d'une visite chez Robarts sur le chemin de retour des voyageurs vers la côte. Lisiansky raconte :

Notre marche jusqu'à l'habitation de Robarts fut très plaisante car elle se déroula le long d'une éminence d'où nous avions une belle vue sur nos navires, dans la baie, et sur les plantations des indigènes dans les vallées. Bien que la maison ne soit pas aussi grande que bien d'autres que nous avons croisées, l'extérieur était joliment agrémenté de diverses variétés d'arbres fruitiers qui fournirent une collation fort acceptable à notre fatigue (1814 : 73).

Krusenstern, qui nota dans son journal non publié que : « personne ne pouvait imaginer un endroit plus romantique » (1804a : 52 v°), apprécia aussi la visite :

[La maison] construite à la façon de l'île était assez récente et installée au milieu de cocotiers. D'un côté coulait un petit cours d'eau, et de l'autre, une source d'eau minérale surgissait parmi les rochers. Nous nous assimes tous autour de la maison sur les rochers qui formaient la rive du ruisseau, nous rafraîchissant à l'ombre d'imposants cocotiers après notre marche qui nous avait exténués du fait de l'extrême chaleur. Une vingtaine d'insulaires, environ, étaient occupés à lancer des noix de coco, depuis les arbres, que d'autres débarrassaient de leur bourre et ouvraient avec beaucoup d'habileté. L'amande calma la faim que nous commençons à ressentir et nous étanchâmes notre soif avec le délicieux lait frais [eau] qui était extrêmement rafraîchissant (1813c : 127, 128).

Quelqu'un d'autre contribua à cette scène idyllique, l'épouse de Robarts. Krusenstern nota qu'il s'agissait « d'une jolie jeune femme d'environ dix-huit ans » (1813c : 127-128).

Pour Robarts, présenter son épouse bien-aimée à ces visiteurs de marque fut un moment de triomphe : « Sur le chemin du retour, je me suis arrêté chez moi, sans dire que je vivais là. À notre arrivée à la maison, mon épouse vint à notre rencontre pour les accueillir. S^r Ge^o la regarda attentivement. Elle était alors à un stade très avancé de sa grossesse. Il demanda alors qui était l'époux de cette Dame. Je souris et dis : « Votre humble serviteur ». Robarts, dans son journal, avait auparavant conté la rencontre avec sa future épouse : « Un jour que je rentrais du haut de la vallée, j'espionnais la jolie silhouette d'une jeune dame qui sortait Juste du bain [aménagé dans la rivière]... Je la vis d'un regard partial. » C'était une jeune sœur de Kiatonui. Robarts précise plus tard : « Le roi me donna sa sœur : Ena-o-ae-a-ta [Hinahoata], pour devenir mon épouse, comme petite marque de son estime. J'ai toujours pensé, depuis, que c'en était une grande. » De fait, elle allait bientôt « renoncer à son pays, ses amis et ses relations » pour suivre son mari autour du monde avant de décéder prématurément, aux Indes, en 1813 (1974 : 134, 122-123, 325, 210¹⁴). Mais ceci relève d'un futur lointain. Pour l'instant, Robarts était fier de présenter sa tendre et jeune épouse, bientôt mère, la maison qu'il avait construite de ses propres mains et le verger qu'il avait planté, son paradis en Arcadie :

Des nattes furent apportées pour s'asseoir Et de jeunes noix de coco furent ouvertes procurant leur eau fraîche, délicieusement sucrée et désaltérante. Je conduisis alors S^r Ge^o, son Chirurgien et un gentilhomme du groupe qui était un Ambassadeur de France [sic]¹⁵ voir une source donnant la plus agréable eau que j'ai jamais bu. Tous burent l'eau. L'Ambassadeur en prit une seconde gorgée et dit que c'était la meilleure eau qu'il avait jamais bue. S^r Ge^o en remplit plusieurs Gallons pour les offrir à son Royal Maître. Nous retournâmes à nos nattes. Le groupe apprécia vraiment ce frais refuge à l'ombre des plantains¹⁶ que j'avais planté de mes propres mains. Au cours de la conversation, S^r Ge^o me dit : « Monsieur Robarts, vous semblez tout à fait heureux dans cette partie isolée du monde. » Je répondis que j'étais véritablement heureux du choix de

14 G. Denning (1974 : 123 n, 209-210, 322, 325 : Annexe I & 2009) indique que son décès fut enregistré à Calcutta comme Tongienne au nom de Ena O De Atah le 19 juillet 1813. Elle y était arrivée avec ses trois enfants, enceinte d'un quatrième. Le destin de son couple, et de sa vie, la misère l'avait poussée à tenter de mettre fin à sa vie là où ils avaient abouti. À Tahiti, Robarts s'était mis à distiller du rhum ; ses moeurs l'avait discrédité auprès des missionnaires. À Penang (Malaisie, 1808-1809), il fut un temps major d'homme et cuisinier de la sœur de Sir Thomas Raffles, de la Compagnie britannique des Indes orientales, et y fut repéré par le linguiste J.C. Leyden. C'est ainsi que Robarts commença son *Vocabulaire*, sa femme assurant la prononciation. Il arriva au Bengale en 1811, et contacta à Calcutta le chirurgien écossais James Hare pour lui décrire sa situation. Il lui remit son *Journal*, terminé à Moorshedabad le 2 mai 1824.

15 N.d.A. : Robarts donne ce titre à Rezanov car il parlait français, plutôt qu'anglais.

16 Plantain est un terme commode pour désigner les bananes à cuire, mais les bananiers les produisant ont des régimes tombants : *Musa x-paradisiaca*. Il existe en Océanie, en particulier en Polynésie, d'autres bananiers aux régimes dressés : *Musa troglodytarum*, dont les bananes oranges *huetu* (fè'i à Tahiti) sont toujours à cuire. Les deux types de bananiers sont présents aux Marquises, avec un nombre important de variétés. Les *huetu* poussent plus en fond de vallées, un peu en altitude.

ma compagne dans la vie, mais que mon bonheur était terni par leurs guerres incessantes que j'étais impuissant à arrêter, dans ma situation présente (1974 : 134-135).

Cette vision d'Arcadie put exercer un réel enchantement sur les visiteurs. En outre, Hinahoata ne les avait pas importunés d'une habitude féminine de l'île fortement dissuasive pour leurs narines sensibles : « l'épouse de Robarts... semblait s'être départie, dans une certaine mesure, d'une coutume de son pays, selon nous bien à son avantage, car elle ne s'était pas frotté tout le corps d'huile de coco qui, bien que donnant une brillance à la peau, possède une odeur entêtante », remarque Krusenstern (1813c : 128). Lisiansky invita même « la *consort* royale » de Robarts à venir visiter son navire.

Un autre épisode, pittoresque, se produisit en cette Terre d'Arcadie. Löwenstern raconte qu'il se déroula durant l'après-midi qui suivit, probablement, à leur retour de cette visite à terre :

Nous étions en train de discuter, debout en cercle au bord de la mer, à Nukuhiva, quand une femme sauvage entra soudain dans le cercle et fixa Krusenstern, parce qu'il était le plus grand, et montra son *uka*. Comme il ne réagit pas, elle partit pour revenir presque aussitôt enduite d'huile de coco, et nous pouvions voir qu'elle s'estimait alors irrésistible. Nous avons tous ri et nos marins aussi, qui ne sont pas très exigeants. À peine Krusenstern eût-il dit à l'un des rameurs « Servez-vous, si vous voulez ! », que mon marin s'éloigna en sa compagnie derrière un buisson, à cinq pas de là, et sacrifia à Vénus (2003a : 108).

Les marins n'étaient pas du tout déconcertés par les manières directes du comportement sexuel nukuhivien, comme le laisse entendre le constat à peine voilé de Löwenstern : « Nos marins ne se refusent rien. Ils ont même essayé dans l'eau pour voir si c'était possible » (2003a : 98).

Pour les officiers c'était différent. À l'instar de Cook, Krusenstern, dans le récit qu'il publia, se retire derrière « l'invisibilité de l'homme impérial ». Mais pour Lee Wallace : « Dès qu'un Européen est identifié comme disponible sexuellement, il se trouve pris au même moment dans les circuits confus du désir qui font mentir la toute puissante et impériale abstraction » (2003 : 67). Krusenstern fut probablement l'un des rares à résister à la tentation érotique de cet univers et à demeurer fidèle à son épouse bien aimée qui l'attendait en Russie, avec leur petit garçon Otto. Son portrait à l'huile sur la paroi de sa cabine, qui avait tant fasciné Kiatonui et sa famille, lui servait de rempart : une défense plus sûre que les « images saintes » évoquées par Robarts. Pourtant, les tentations de ce monde étaient si fortes, manifestement, qu'il prit parti pour une autre forme de défense, peu conventionnelle : « Cet après-midi-là, il se fit tatouer sur la main le nom de sa femme Julia, par un tatoueur indigène qu'il autorisa à rester à bord du navire » (Löwenstern 2003a : 98 ; Ratmanov 1803-1805a : 48 v°). L'érotisme de l'univers marquisien qui l'environnait transparaît dans la version inédite de son journal, où il rapporte : « J'ai presque la conviction que le processus de tatouage provoque en eux une sensation de lascivité ; ils sont étendus sur des nattes, boivent du *kava* et se laissent tatouer » (Krusenstern 1804a : 52).

Langsdorff, autre observateur apparemment détaché, après avoir regardé des femmes embarrassées d'avoir perdu leurs pagnes en nageant, les décrit : « Elles faisaient de tous petits pas, posant à peine un pied devant l'autre, les genoux pliés et les cuisses, à la fois rentrées et resserrées, cherchaient de leurs mains à réajuster les feuilles. Leur position, comparable à celle de la Vénus de Médicis, offrait un spectacle magnifique à un observateur, philosophe, de l'espèce humaine » (Langsdorff 1993 : 59). Lui aussi portait son propre talisman sur la peau. Tilesius (1828 : 160) dit qu'il se fit tatouer sur le bras un motif *Te ioe hinenau* [*a'a hinenau* être aimé], une déclaration d'amour décrite par Langsdorff comme le « signe d'espérer être aimé » (1813 : xv ; 1811 : 11 ; Ottino-Garanger 1998 : 251).

Ratmanov, qui avait aussi laissé derrière lui sa « bien-aimée », est clair sur ses sensations au cours de l'opération :

Je me suis fait tatouer sur le côté gauche de la poitrine, dans un demi-cercle au-dessus du cœur, l'inscription « Je suis à vous » [en français dans le texte]. Tous les officiers eurent mal. Mais moi qui vous ai donné mon cœur, mon ange, j'étais si enflammé de faire ce sacrifice pour vous en cette partie isolée et sauvage du monde, ma chérie, que je n'ai ressenti aucune douleur sinon, en moi, le tremblement de mon cœur dire : « Oui, je lui appartiens vraiment » (1803-1805a : 48 v^o- 49).

Cherchait-il ici à se racheter du péché d'avoir trahi son « ange » avec des « naïades » indigènes ? Une remarque équivoque laisse supposer qu'il fut plus que le simple observateur des réjouissances nocturnes : « Et je conseille de ne pas essayer de les voir mais, plutôt, de garder une bonne opinion à leur égard, comme le firent auparavant les explorateurs dans leurs récits. Je les ai vues une fois et ne veux plus jamais les revoir parce qu'elles sont vraiment très, très, mauvaises... » (1876 : 1328). Bien que dans une autre version de son journal, il affirme : « Je n'ai honoré aucune d'entre elles », refusant même la reine, sa plus jeune sœur et sa fille (ca. 1808 : 14 v^o, 15 v^o) ; ce sous-entendu pourrait suggérer le contraire.

Rezanov se trouvait aussi en situation difficile. Comme nous l'avons déjà vu, il était obsédé par ses désirs sexuels et, depuis le début du voyage, il était à la recherche de nouvelles fantaisies en la matière. À présent, dans le climat de confrontation avec Krusenstern, il pouvait difficilement se permettre de l'aggraver davantage en faisant venir des filles dans sa cabine ; elle n'était séparée de celle de l'intransigeant capitaine que par une fine cloison. Certaines lignes de la lettre de menace de Krusenstern à Rezanov indiquent clairement l'opinion de Krusenstern : « Croyez-vous qu'en ayant passé toutes vos soirées dans les plus ignobles maisons closes de Copenhague, et ce à la stupéfaction de toute la ville, vous ayez gagné, par là même, le moindre respect ? » (1804d : 129 v^o).

Est-ce que cette continence, qu'il s'était imposé face à la tentation et à laquelle s'ajoutait la grande chaleur, a nourri le terreau du conflit qui allait se déclarer le jour suivant ?

Le comte Tolstoï, encore une fois, fut le seul durant ces journées mouvementées à ne pas avoir honte de laisser parler ses désirs : « Quand en 1842 les journaux étaient remplis des récits de conflits entre Britanniques et Français dans le Pacifique sud, le vieux comte observa qu'il avait des raisons de croire que la reine actuelle de Tahiti,

Pomare, soit sa fille » (Tolstoy 1983 : 130). Il lui importait peu que le temps et le lieu ne correspondent pas.

... ou d'une autre !

Alors que le groupe qui explorait l'île s'apprêtait à revenir au navire exténué par la chaleur de midi, la vie à bord suivait son cours. Les insulaires se rassemblaient autour des hommes chargés de collecter l'eau, au bord du rivage, et proposaient des marchandises en échange comme si rien ne s'était passé la veille. Si Löwenstern, qui supervisait l'aiguade, avait dû malgré tout prendre quelques mesures de précautions, elles étaient plus dues à l'enthousiasme des indigènes qu'à leur hostilité. Il inscrit dans son journal :

Aujourd'hui, afin de contenir la pression des sauvages, j'ai fait tirer de la chaloupe un coup de fauconneau pendant que nous faisions la provision d'eau. Le coup était à peine parti que tout un lot d'entre eux se coucha au sol, saisit par la peur, et comme je montrais à plusieurs, combien c'était inutile, ils se relevèrent et se mirent à rire en allant vers ceux qui s'étaient éloignés à toute allure. Ils ont un grand respect des *puhi* (2003a : 98).

Comme lors des premières rencontres, le conflit naissant fut résolu par les rires. L'atmosphère était si paisible que lorsque les barriques furent prêtes, Löwenstern partit en promenade voir les habitations environnantes des insulaires car il était déçu de n'avoir pu se joindre à la grande excursion faite en compagnie de Krusenstern. Malheureusement cette promenade s'avéra moins idyllique. En son absence, une des ancres de la chaloupe « avait été coupée sous l'eau, et emportée avec une telle habileté que ni le quartier-maître, ni les mariniers, ne pouvaient s'expliquer sa disparition. Pour arriver à leurs astucieuses fins, ils [les insulaires] avaient dû employer les couteaux que nous leurs avions distribués, nous indiquant, par là même, qu'ils savaient parfaitement combien nos outils en fer étaient préférables à leurs instruments faits en pierre ou coquillage », rapporte Lisiansky (1814 : 74). En dehors de ce contretemps, d'autres devoirs occupaient les officiers : « Nous avons enduit de goudron tous les bouts et leurs gaines, aujourd'hui » note Löwenstern (2003a : 98) ; une autre équipe, sur les ordres de Krusenstern, collectait des coraux.

Mais ce matin-là, celui qui profita le plus de l'absence des officiers et des naturalistes était Shemelin. Il consigna dans son journal intime :

En l'absence de mon supérieur, et sans aucun client, je fus libre de troquer avec les sauvages. D'abord, j'ai acheté une grosse conque utilisée par les insulaires comme trompette de guerre et qui produit un son puissant et étrange qui ressemble au rugissement des animaux sauvages. Elle est ornée de cheveux humains, comme le sont toutes leurs armes ; puis ensuite, je me suis procuré un crâne humain et quelques armes. Pour cela, il m'en coûta trois petites hachettes et quelques couteaux pliants. J'étais très satisfait de mes acquisitions et espérais qu'il en serait de même de mon supérieur (1803-1806 : 140 – 140 v°).

Sa joie fut de courte durée. Peu après le retour de Krusenstern et des autres membres de leur excursion à terre, « exténués par la chaleur et une longue marche », Shemelin fut informé que Krusenstern exigeait que toutes les haches qui lui restaient soient remises au commis de marine Grigory Chugaev. Shemelin, tout à fait conscient que « ces flèches ciblaient directement le cœur de Rezanov », s'en plaignit à lui (1803-1806 : 140 v° – 142 v°). Dès lors, le conflit était sur le point d'éclater.

L'atmosphère sur la *Neva*, cet après-midi-là, était plus paisible. Lisiansky la décrit :

Peu de temps après mon arrivée à bord, le roi me rendit ma visite et apporta un cochon et une herminette, en échange de deux de mes haches en métal. Comme nous allions passer à table, je priais sa majesté de se joindre à nous. De tous les plats, il préféra celui de crêpes au miel, dont il se régala tant que la totalité de ce qui avait été servi disparut en un instant. Son goût pour les crêpes ne me surprit guère connaissant le penchant, en général, des sauvages, comme des enfants, pour les choses sucrées dès qu'ils en goûtent ; mais quand je le vis boire avec nous du vin de Porto, vidant un verre après l'autre, il me faut admettre que je fus stupéfait. Il en ressentit toutefois toute la puissance des effets après coup (1814 : 74-75).

Dans la version russe, Lisiansky dit : « Bien qu'il bût en faisant la grimace, il avala ses verres de porto jusqu'à la dernière goutte » (1812a : 118). Robarts, comme à son habitude, préféra mettre l'accent sur la courtoisie des relations : « La soirée passa en conversations sur différents sujets avec Sr Ge° » (1974 : 135). L'introduction de l'alcool par les visiteurs russes laissa des traces dans la « mythologie » nukuhivienne. Nous y reviendrons un peu plus tard.

~ Portraits de femmes, accompagnées ou non ~



Figure 9.1. Wilhelm Tilesius, dessin de deux femmes et un homme, gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 73 v°.

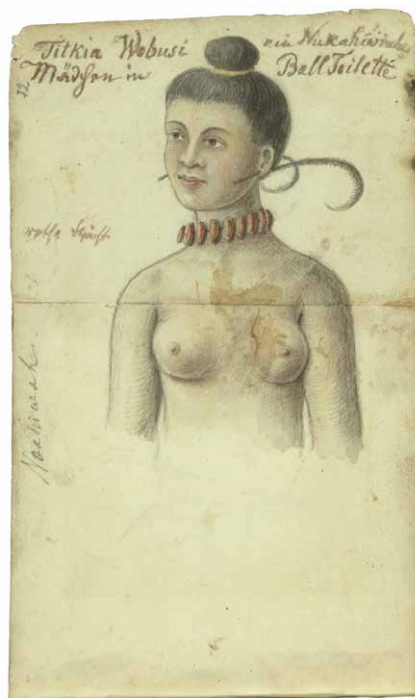


Figure 9.3. Wilhelm Tilesius : « Titkia Wobusi, jeune nukahivienne en toilette de bal (sic) », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 72.



Figure 9.2. Wilhelm Tilesius, dessin de groupe, gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 74 v°.



Figure 9.4. Jacques Louis Copia, d'après Jean Piron, « Femme des îles des Amis », « Femme d'Amboine », gravures, in Labillardière 1800 : pl. XXX.



Figure 9.5. Wilhelm Tilesius, « Ukea Wahini, aristocrate nukahivienne. 12 mai 1804 », gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 24.



Figure 9.6. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait féminin extrait des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, in Kruzenshtern 1813b : pl. XV, g.



Figure 9.7. Wilhelm Tilesius, « Nukahivienne à la palme », gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier, *in* Tilesius 1803-1806 : 86.

Note de Tilesius pour ce dessin : « Noahiverine avec la palme insigne d'une paix solide, au sens le plus large. 16 mai 1804 ».

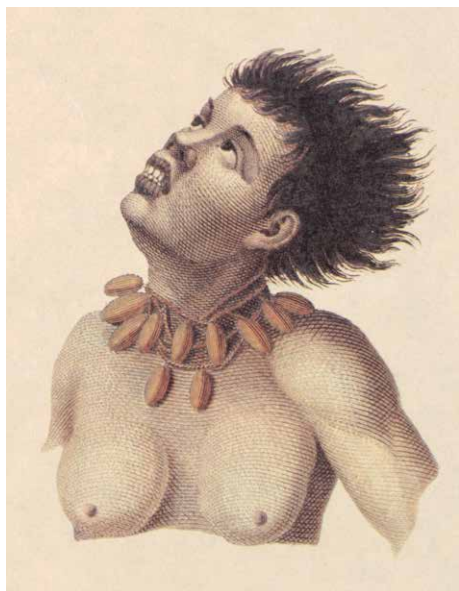


Figure 9.8. Wilhelm Tilesius, « Femme en tenue jaune », gouache, encre, crayon et aquarelle sur papier, *in* Tilesius 1803-1806, quatrième de couverture.

Note de Tilesius pour ce dessin : « Une femme en tenue jaune de la nouvelle baie de l'île de Noaiahwah, aux Marquises. Son amicale disposition envers nous est exprimée par son geste. [Sous le dessin est indiqué] Le 16 mai 1804. » La formule « nouvelle baie » est à associer à la baie de Hakaui que les Russes visitèrent le 15 mai.

Figure 9.11. Ignaz Sebastian Klauber, d'après Wilhelm Tilesius, portrait féminin extrait des « Visages de Nukuhiviens », gravure recolorée, *in* Kruzenshtern 1813b : pl. XV, k.



Figure 9.9. Wilhelm Tilesius,
« Portrait en buste d'une femme
de l'île de Nuku Hiva », lavis, sépia,
in Tilesius 1804-1810 : 5/TIL.



Figure 9.10. Egor Skotnikov, d'après
Wilhelm Tilesius, « Portrait en buste
d'une femme de l'île de Nuku Hiva »,
gravure en couleur, in Kruzenshtern
1813b : pl. IX.

Huitième jour : Catharsis

2 (14) mai 1804

Dames « royales » en visite sur la *Neva*

Après les tensions de la veille, cette journée opéra comme une catharsis : un moment de purification des passions.

Sur la *Neva*, les problèmes furent réglés avec succès. Il faut se souvenir que le hiéromoine Gédéon avait interdit à Lisiansky de tolérer les mêmes ébats nocturnes que ceux qui avaient lieu sur la *Nadezhda*. Les femmes n'avaient pas le droit de passer la nuit à bord. Alors que les marins pouvaient avoir des relations à terre pendant les corvées d'eau, comme Löwenstern le note, les officiers de la *Neva* se trouvaient privés à la fois des occasions et des circonstances favorables à de telles aventures et il se peut qu'ils aient enviés leurs collègues de la *Nadezhda*. Chez les Marquisiennes, les rivalités sur le plan amoureux et les questions de prestige étaient bien réelles, comme nous l'avons vu, et tout aussi importantes que pour les visiteurs. Demeurer chaste au pays de Cythère n'était guère dans les intentions.

Dans le même ordre d'idée, la gent féminine de la famille royale put aussi se sentir lésée. Bien qu'elle aient eut le privilège de recevoir leurs hôtes de marque chez elles, et pouvaient bénéficier de cadeaux réellement précieux comme des étoffes fines, des miroirs ou des ciseaux, un tabou leur interdisait de se déplacer en pirogue ou de nager dans la baie, contrairement aux femmes de condition modeste qui, si elles étaient choisies, pouvaient nager jusqu'au bateau et découvrir à bord bien des merveilles. Aussi, quand Lisiansky « reçut de la reine un message l'informant que, s'il voulait bien envoyer sa chaloupe sur la plage, elle viendrait lui rendre visite accompagnée de quelques relations », il « accéda immédiatement à cette aimable requête » (1814 : 75). Il est intéressant de noter que, comme Robarts, les insulaires avaient perçu l'attitude plus conciliante de Lisiansky et avaient choisi de se rendre sur son navire, plutôt que sur la *Nadezhda* ; à moins qu'un lien ne se soit déjà créé entre lui et la « Déesse de la Baie », dont il avait apprécié l'intéressante conversation la veille.

Il existe quatre récits de témoins directs de cette visite : ceux de Robarts, de Lisiansky, de Korobitsyn et celui d'un officier anonyme. Ils divergent par le style, les points de vue et leurs contenus. Le ton cérémonieux de Robarts pour relater les événements donne à son récit une aura « proprement royale » :

Le jour suivant, je me rendis à terre après le Petit-déjeuner. Tout d'abord, je partis voir mon épouse, puis je me rendis chez les Dames de la famille royale que je trouvais en train de se vêtir. Je m'enquis alors de leur destination. Elles me répondirent qu'elles allaient voir le Navire car elles n'étaient encore jamais allées à bord d'un navire jusque là. J'en fus très heureux. Comme elles étaient prêtes, je pris la Reine et sa belle-fille de chaque côté, par le bras. Les autres dames suivaient. Quand nous arrivâmes à la Plage, S^r Ge^o put nous voir arriver

à la Longue-vue. Le Canot fut immédiatement envoyé. Je fis monter les Dames à bord et avant même que nous ayons atteint le navire, la chaise était prête pour hisser les dames à bord. S^r Ge^o se tenait à la passerelle avec son premier Lieutenant pour accueillir ces dames (1974 : 135).

Le premier lieutenant qui reçut ces dames avec Lisiansky était Pavel Arbuzov ; il avait déjà très aimablement accueilli Robarts lors de sa première nuit à bord de la *Neva*. Korobitsyn pensait que « le roi de la baie, Tapege Katenuy, avait sollicité le capitaine par l'intermédiaire d'un interprète pour que sa famille soit autorisée à visiter le navire » et les Russes avaient accepté « dans leur désir de lui être agréable ». Il énuméra les visiteuses : « la reine, sa fille, sa belle-fille et sa nièce », puis il poursuit : « Elles étaient habillées avec faste,... et leur corps étaient très largement enduits d'une graisse de couleur orangée » (1952 : 158). Lisiansky déplora, comme les autres voyageurs, le fait que « nos invitées royales... avaient étalé sur leur corps de l'huile de noix de coco mélangée à une sorte de pigment jaune qui affectait désagréablement nos sens olfactifs. » Il sembla prêt, cependant, à supporter le désagrément : « Une femme marquisienne, en grande tenue, ne pouvait pas plus s'en dispenser qu'une Européenne à la mode ne pouvait se dispenser de rouge et d'eau de Cologne » (1814 : 75).

Il est utile, à ce stade, d'observer plus attentivement la galerie de portraits de Marquisiennes réalisée par Tilesius et de s'interroger sur celles qui avaient pu servir de modèles. Son carnet de croquis renferme quatre délicates gouaches de femmes. La première est « Ukea Wahini, aristocrate nukahivienne » dessinée la tête et la poitrine drapées d'une étoffe (fig. 9.5). Ce portrait, plus tard, fut gravé sur la planche XV de l'*Atlas* de Krusenstern (fig. 9.6) avec les lèvres tatouées. Le deuxième est la « Nukahivienne à la palme », représentée avec la face interne du poignet tatoué (fig. 9.7). La troisième est la « Femme en tenue jaune » dont les mains et les poignets sont tatoués (fig. 9.8). Cette gouache, à laquelle fut ajouté le tatouage des lèvres, fut reprise pour la gravure de l'*Atlas* de Krusenstern (fig. 9.9, 9.10). Vient enfin « Titkia Wobusi », déjà évoquée (cf. fig. 9.3) et une autre femme qui apparaît sur la planche des « Visages de Nukuhiviens » (fig. 9.11).

L'attention portée par Tilesius à la représentation de personnes clés de la famille de Kiatonui incite à penser que ces dessins représentaient bien des proches du « roi ». L'épouse de Kiatonui : Tahiatā'ōa, est à exclure car le tatouage élaboré de sa main, copié par Langsdorff, ne ressemble pas du tout aux tatouages des poignets des trois portraits (1993 : pl. IX, fig. 4.26). Elle ne semblait plus très jeune, non plus ; Krusenstern estimait qu'elle devait avoir autour de cinquante ans (1804a : 40 v°).

La fille de Kiatonui, et sa belle-fille, furent vraisemblablement les modèles de ces gouaches. Krusenstern commenta leur beauté et remarqua que « leurs corps... n'étaient ni colorés, ni tatoués ; mais la moitié des bras et leurs mains l'étaient en noir et jaune¹, ce qui leur donne l'apparence de gants courts, comparables à ceux que portaient nos femmes, auparavant » (1813c : 119).

1 Le tatouage marquisien ne faisait intervenir qu'une seule teinte, un noir bleuté, et ses nuances possible. La teinte jaune est probablement due au curcuma qui couvrait la peau, ou à une huile teintée par des plantes qui modifie celle du tatouage en le verdissant. Traçaient-ils par ailleurs des motifs sur la peau à l'aide d'une teinture ? Rien, dans la littérature de ces époques, ne mentionne la pratique de peintures ...

La fille de Kiatonui qui vint sur le navire était sans doute Tahatapu, son aînée. Dans son journal, Krusenstern estime qu'elle devait avoir autour de vingt-quatre ans et note à son propos le nom de « Touda-Etua », pensant qu'il signifiait « Arrivée des dieux » (1804a : 42 v°). Ce nom lui fut donné à son passage à l'âge adulte, au cours de la précédente visite d'un navire européen sur l'île ; ce devait être probablement celui d'Hergest, le *Daedalus*, en 1792. R.C. Suggs y reconnaît la phrase marquisienne « *Tau te etua* : arrivée par mer de l'*etua* », alors que *taha tapu* désigne un « lieu sacré » (2008 : 2). Elle était l'épouse de Moatei'i qui, au moment de la visite russe, vivait avec la famille de Kiatonui. Son époux servit de modèle à Tilesius, et d'autres. Il semble qu'elle-même ait posé pour le portrait solennel « Ukea Wahini, aristocrate nukahivienne » ; *ukea* pourrait venir d'un mot marquisien, altéré, qui signifierait « tête », alors que *wahini* [*vehine*] correspond à « femme ». Ce pourrait être elle, encore, dans la « Nukahivienne à la palme », bien que la forme de son visage soit moins allongée, plus ronde.

Hinate'ani, originaire de Ho'oumi : la « Déesse de la Baie » selon Lisiansky, est très probablement la source d'inspiration de Tilesius pour la « Femme en tenue jaune ». Ce dessin, comme la gravure, la représentent belle et gaie, en dépit d'un léger double menton qui pourrait indiquer qu'elle n'est plus toute jeune. Mais revenons au respectueux récit laissé par Robarts, ici dans son rôle d'interprète royal :

Aussitôt à Bord, la Reine me demanda où se trouvaient les canons. Je les lui montrai. Elle les admira grandement. S' Ge° ordonna qu'on tirât une salve pour la saluer. Ceci alarma ces Dames, mais elles en furent très flattées. Puis la Reine s'enquit des pompes, que je lui montrai. Des hommes furent appelés pour les faire fonctionner, ce qu'elle admira beaucoup. Puis elle remarqua un jardin sur le Gaillard arrière. S' Ge° dit alors : « Monsieur Robarts, vous ne nous avez pas prévenus de l'arrivée de ces Dames. Quels rafraîchissements allons-nous pouvoir leur offrir ? Vont-elles boire du vin ? » Je répondis que non mais, qu'avec sa permission, je trouverai quelque chose. Je demandais alors aux personnes de service d'apporter des biscuits complets, du sucre et de l'eau dans des gobelets. La Reine, et toutes les dames, furent absolument ravies. La Reine me fit remarquer du doigt combien tout était net et propre. S' Ge° me demanda ce qu'elle disait. Je le lui dis et les remerciais, en son nom, pour les compliments. Nous nous rendîmes ensuite dans les quartiers du cuisinier, mais comme ils étaient situés en bas et envahis de fumée, sa Majesté ne put y entrer. Les portes des cabines latérales étaient toutes ouvertes. Elle remarqua leur confort. En prenant congés, ces Dames me demandèrent de remercier S' Ge°, en leur nom, pour sa délicate attention et lui souhaitèrent un bon et sûr retour dans son pays (1974 : 134-135).

... corporelles aux Marquises, à part une brève allusion à une teinture rouge lors d'affrontements, à prendre avec la réserve d'usage. La question pourrait se poser si cette remarque - fruit éventuel d'une observation ou rédaction maladroite - était recoupée par d'autres qui s'associeraient alors au petit nombre d'observations existantes pour l'ensemble océanien, où des peintures corporelles apparaissent plutôt dans un contexte guerrier.

Lisiansky est plus bref : « Elles restèrent un temps considérable en notre compagnie et furent régâlées de thé, de friandises et d'autres douceurs. Nos présents, couteaux, ciseaux et miroirs, leur plurent plus encore, spécialement à la Déesse de la Baie qui était si enchantée par la réception qu'elle parut peu encline à quitter le navire » (Les derniers mots sont absents de la version russe). Le récit terminé, il ajoute : « Ces personnes nous ayant quittés, j'accordais aux autres femmes la permission, longtemps attendue, de visiter le navire et de satisfaire leur curiosité » (1814 : 75). Comme d'autres récits concernant la *Nadezhda* nous l'ont appris, il ne s'agissait pas uniquement de curiosité féminine et de pitié masculine.

Pendant ce temps Korobitsyn, le subrécargue, se chargeait des cadeaux tout en observant les réactions royales :

Par souci des convenances, nous avons comblé ces dames de cadeaux tels que ciseaux, petits miroirs et perles [de verre]. Elles acceptèrent toutes ces choses sans cérémonie, ni même aucune expression de remerciement². Toute leur attention était centrée sur l'obtention de cerclages de fer de quatre pouces et de couteaux. Nous n'avons pas négligé de satisfaire leurs désirs et avons donné à chacune un morceau de fer supplémentaire et un petit couteau. Ces derniers cadeaux, de notre part, déclenchèrent tant d'admiration de leur part qu'elles furent même prêtes à exécuter une danse, sur notre pont arrière, et disposées à nous accorder une audience par le biais d'un interprète. Ainsi nos invitées après avoir profité du divertissement en leur honneur, et de nos cadeaux fort à leur goût, quittèrent le navire sur notre chaloupe dans un état de parfait ravissement (1952 : 158).

Enfin, peu après le retour de la *Neva* en Russie, un des officiers relata cet épisode dans la revue russe *Northern Mercury* :

Une fois la reine, sa fille et sa belle-fille, décidèrent de visiter la *Neva* et comme les deux dernières étaient de vraies beautés, leur visite fut tout à fait bienvenue. Après les cadeaux et traitements d'usage, la belle-fille et la fille furent menées par des officiers à leurs cabines où elles succombèrent, avec délice, à leur volonté. Ce que voyant, la reine, comprenant tout ceci, ne manifesta aucune résistance dans l'espoir, elle aussi, d'être invitée par quelqu'un. Mais comme elle approchait de la quarantaine et que tous ses charmes et sa beauté l'avaient abandonnée, personne ne lui fit les honneurs qu'elle attendait. Cela la rendit si furieuse, malgré l'abondance des cadeaux reçus : le double des deux autres, qu'elle exigea de quitter le navire sur le champ et ne rendit plus jamais visite au lieu d'une si cruelle offense. En dépit de cela, le jour suivant, le roi, un peu nigaud, se rendit

2 Il était d'usage, encore récemment, de ne pas marquer d'attention particulière à la remise d'un cadeau par politesse : ni joie, ni surprise. L'enthousiasme et les désirs ne pouvaient être montrés sans retenue que par des enfants, ou dans des circonstances non formelles.

sur le bateau et essaya d'apprendre dans quelles cabines ses enfants avaient été conviées, puis il demanda à leurs hôtes s'ils avaient trouvé ses filles à leur goût et s'ils souhaitaient les rencontrer à nouveau (Anon. 1810 : 263-264).

Cette histoire pourrait paraître peu vraisemblable si d'autres allusions, plus ou moins directes venant d'autres observateurs, n'avaient percé. La veille de leur départ, Lisiansky, qui considérait que « la plus jolie du groupe était la Déesse », dit à propos de la dernière visite de Kiatonui : « Le roi resta à bord en ma compagnie jusqu'à la tombée de la nuit. Il me taquina beaucoup sur la visite que les dames m'avaient faite, me faisant observer à plusieurs reprises combien elles avaient été satisfaites de notre réception, plus particulièrement la Déesse autour du cou de laquelle j'avais attaché un brin d'or torsadé » (1814 : 75-76). Il ne pouvait guère être plus explicite dans le récit qu'il publia, mais, dans son journal intime, Löwenstern nota ce commentaire le jour suivant : « Cette sainte Dulcinée n'en avait pas moins monnayé ses charmes, sur la *Neva*, contre un morceau de fer » (2003a : 101). Dans son rapport à ses supérieurs, Gédéon n'épargna pas Lisiansky qui s'était montré si hostile à son égard. Il relata la visite à bord des hôtes royales féminines et celle de « la cabine du Capitaine qui à cette occasion avait été très bien aménagée », ajoutant cette phrase compromettante : « Le jour suivant, le roi en personne arriva pour demander au Capitaine une *posy* [une dot] en retour de la visite de la Reine et de sa belle-fille » (1989 : 26).

Krusenstern, qui commentait les devoirs du *pekio* de la « reine », remarqua : « L'Hercule Mau-ha-u, qui remplissait cette fonction auprès de la reine de Tayo Hoae, ne méritait certainement pas la confiance de son souverain car il semble avoir été un piètre gardien de la morale de sa femme » (1813c : 167). Ratmanov rapporta l'échange suivant, avec la reine, lors de la visite de Kiatonui le jour précédent : « Alors que j'offrais à la reine un miroir, et comme elle s'y regardait, elle perdit pratiquement la tête de ravissement et ne cessa de me demander si je lui en avais bien fait cadeau et si je n'allais pas lui demander de le lui rendre. En échange de ce présent, elle s'offrit à moi, ainsi que sa sœur et sa fille, mais je la dispensais de cette faveur » (1876 : 1330).

Ce qui motivait ces femmes n'était pas tant un élan sexuel qu'une question de fierté, comme nous l'avons vu. Alors que tous les sujets du roi se vantaient d'avoir pu visiter le navire, comment la famille royale pouvait-elle ne pas l'avoir fait ? Sous cet angle, la réaction à l'affront fait à la « reine » du fait de son âge est bien humaine et les deux récits, indépendants, sur la satisfaction de Kiatonui face à la reconnaissance des charmes de sa fille et de sa belle-fille, sont éloquents.

Cerclages de fer et porcs du pays

Un autre détail frappant émerge de ces récits : le témoignage de Korobitsyn montre combien ces dames, de la famille royale, étaient attirées par les cerclages de fer de tonneaux. Ce qui est corroboré par la remarque de Löwenstern sur l'intérêt que portait la « Déesse », lors de sa visite, « à un morceau de fer ». Le fer était bien entendu une marchandise européenne d'importance. Krusenstern note que « le plus petit morceau de fer qu'ils reçoivent de nous est immédiatement fixé à une poignée, après qu'ils en aient aiguisé un côté » ; il insiste même sur « l'avidité [des Nukuhiviens], si grande pour le fer » (1813c : 162). Rezanov apprit qu'une guerre devait avoir lieu, un mois

plus tard, avec la population de la Baie du Contrôleur et que « les insulaires troquaient fébrilement à cette fin, pour obtenir du fer afin de l'aiguiser en pointes de lance et tuer leurs ennemis » (1825, n° 66 : 81). Bien plus, compte tenu du fait que les cerclages de fer avaient une fonction identique à celle des outils traditionnels locaux, ceux-ci étaient susceptibles de déclencher une plus grande demande qu'un outillage tout nouveau (cf. l'intérêt pour les plumes rouges, déjà évoqué).

N. Thomas note cependant qu'aux Marquises, en général, la demande de fer resta plutôt limitée : « Les Marquisiens n'étaient guère empressés d'acquérir haches et couteaux. Ils ne pratiquaient pas l'agriculture sur brûlis et leur demande était limitée, peut-être par le nombre relativement faible d'outils utilisés pour la fabrication de pirogues, la construction de maisons et la sculpture sur bois » (1991 : 97). Par ailleurs, la relation de Krusenstern laisse entendre que les objets en fer étaient déjà pratiquement courants : « Cette dernière [l'herminette] n'est jamais utilisée, sauf en cas d'absence totale d'outils européens » (1813c : 178). Il est cependant fort probable que les cerclages de fer qui se cassaient, et s'usaient, aient été encore fort utiles dans les foyers insulaires les plus modestes. Par contre, la famille royale en avait alors un moins grand besoin, en tant qu'outils, car elle avait déjà reçu nombre de haches, ciseaux à bois et couteaux de la part des Russes et d'autres visiteurs qui les avaient précédés. Pour ces dames, de rang royal, les cerclages de fer correspondaient moins à une nécessité pratique qu'à une preuve manifeste et symbolique de leur venue à bord.

La veille, Löwenstern qui se tenait sur la côte pour surveiller les échanges, fit les observations suivantes : « Le concept de commerce en est à ses prémices, ici... Ils réclament aussi bien un *toki* (un morceau de vieux fer) pour une graine rouge que pour un casse-tête et préfèrent souvent ce morceau de fer à un couteau bien affûté » (2003a : 98). La tromperie, ou l'ignorance, ne sont pas responsables de l'inégalité de valeur entre une graine rouge et un casse-tête. Nous sommes probablement témoins de la naissance de la notion de monnaie, ici, sous forme de cercles de fer comme valeur de référence universelle. Si d'autres ont déjà obtenu un cercle de fer, il vaut mieux en demander un, que vous en ayez besoin ou non. Korobitsyn avait déjà remarqué que lorsque les insulaires avaient apporté leur aide pour le transport des barriques d'eau fraîche, « ils n'acceptaient rien en échange de leurs efforts, sinon quelques morceaux de cercles de fer de quatre pouces. Tout le reste, même les objets les plus beaux, ne leur apparaissait pas comme une quelconque récompense de leur labeur » (1952 : 155). L'autre subrécargue, Shemelin, se plaignait aussi que les insulaires ne portaient pas le moindre intérêt à des choses aussi attirantes que des « boutons brillants, petits tubes de verre multicolores, colliers, perles,... vrilles, briquets ou ciseaux » (1803-1806 : 128-129).

Dans l'esprit des insulaires, les cerclages de fer avaient peut-être acquis des traits propres aux objets de valeur. Il faut se souvenir du témoignage de Krusenstern qui décrit les habitants qui, une fois en possession de leurs cercles de fer, « manifestaient leur satisfaction en riant aux éclats et montraient leurs richesses, nouvellement acquises, avec triomphe » (1813c : 113) ; ce que confirme Espenberg : « Quand l'un d'entre eux a obtenu, comme prix de son bien, un petit morceau de fer ou un vieux clou, ils rient à gorge déployée ; la raison en serait, semble-t-il, qu'ils pensent nous avoir largement trompés » (1805c : 8). Ces cercles de barriques en fer leur parvenaient aux escales de navires venant « d'ailleurs », et ils servaient au troc sous la seule autorité du capitaine.

Les Nukuhiviens avaient pu remarquer, les jours de libre-échange, que Krusenstern en interdisait l'emploi dans le troc contre des objets, ce qui tendait à prouver leur valeur distincte d'une simple fonction utilitaire d'outil de sculpture sur bois. Les tentatives de Krusenstern pour réguler la distribution de ces cercles de fer, contribuèrent peut-être à en accroître la valeur, auprès des Marquisiens, au-delà d'une logique européenne.

Fleurieu relate des faits similaires observés par les Français sur l'île de Tahuata, en 1791 : « Les clous excitèrent d'abord leurs désirs ; ils ne voulaient que des clous dans les échanges et ce n'est pas qu'ils en connussent l'utilité et l'emploi, car le seul usage qu'ils en fissent, était des pendants d'oreille, ou suspendus, en ornement, à leur cou et à leur ceinture ; aux clous succédèrent les miroirs, à ceux-ci les sifflets, à ces derniers les petits couteaux ; mais le règne de chacune de ces bagatelles ne fut qu'éphémère ; et les graines de verre coloré furent, à leur tour, recherchées, et bientôt dédaignées » (An VI [1797] 1 : 200 ; 1969, 1 : 127). Ingraham, qui avait fait relâche à Tahuata quelques mois avant les Français, rapporta aussi des variations dans leurs préférences : « Ils prirent les couteaux et les clous sans qu'ils semblent connaître leur vraie valeur... Les morceaux de cerclage de fer, pourtant si prisés aux îles Sandwich, ils ne les prenaient absolument pas dans les échanges » (1971 : 55-56).

Il est, dès lors, possible de penser que l'échec des voyageurs à obtenir des porcs en quantité repose sur d'autres raisons, que simplement matérielles et commerciales, comme la rareté du bétail. À Nuku Hiva, comme dans beaucoup d'autres îles du Pacifique Sud, les porcs correspondaient à un bien de prestige qui n'était pas échangé comme simplement de la viande de porc. Quand un cochon changeait de main, ou était tué par son propriétaire, ceci participait d'un événement social ou religieux, comme une naissance, un mariage ou un décès. Il pouvait aussi servir de rétribution pour un tatouage ou remède, etc. fourni par le *tuhuka/tuhuna* correspondant au service rendu³. Le refus des Russes de ne rien accepter d'autre que des porcs en échange de hachettes est probablement à l'origine d'associations inattendues dans l'esprit des Nukuhiviens qui purent se demander s'il était bien prudent d'échanger un bien si particulier contre une hachette, quand bien même elle aurait été très convoitée. Ce n'est pas un hasard si les Russes observèrent le cas où le propriétaire d'un porc, l'ayant apporté à bord, décide finalement, après quelque hésitation, de ne pas le vendre⁴. Ce fut la cause d'un incident qui faillit déclencher un conflit le sixième jour, nous l'avons vu. Le neuvième jour, un autre incident se produisit lors de la visite des Russes dans la baie d'Hakau :

3 N.d.A. : N. Thomas constate : « Les porcs étaient des créatures singulières dans le contexte de substitutions ou d'échanges. Ils étaient difficiles à obtenir, ou contre d'autres choses spéciales, ou bien pas du tout échangés » (1991 : 97).

4 Ces difficultés furent déjà constatées par le *Solide*. À Tahuata, Fleurieu rapporte que les habitants arrivaient de nombreuses baies, et même de la *Dominica*, avec : « De grandes pirogues doubles... chargées des fruits du pays ; et l'abondance était telle, que l'on obtenait jusqu'à douze noix de coco pour un clou de quatre pouces. Mais les provisions qu'on désirait le plus se procurer, les cochons et les poules, n'étaient point dans ces chargements ; un seul cochon parut dans une des pirogues, et aucune offre ne put déterminer le propriétaire à s'en défaire. Pour engager les Naturels à apporter des cochons on décida qu'à l'avenir les grains de verre seulement seraient donnés en échanges des fruits, et que les clous, les couteaux et autres marchandises, ne seraient accordés que pour des poules et des cochons. Cette résolution procura deux poules... » (I : 64).

Il y avait plusieurs grandes plantations de taro et de mûrier à papier et de nombreux porcs, ce qui constituait la fortune de leur chef, mais ils en étaient tout aussi avarés⁵ ; nous ne pûmes en acheter aucun. Le roi de la vallée, dont le nom était Bauting,... fut le seul à en apporter un à vendre, mais il ne put se résoudre à se séparer de son trésor et après avoir conclu son marché quatre fois, en terme très avantageux pour lui qui plus est, il s'en repentit immédiatement et, pour finir, nous rendit nos marchandises bien qu'il en ait été très satisfait (Krusenstern 1813c : 131-132).

Bien qu'il y ait beaucoup de cochons dans cet endroit, nous n'avons pu en obtenir aucun. Le Roi nous promit de nous échanger un porc contre une hache mais il se ravisa par la suite (Lisianskii 1812a : 120).

Les quelques rares cas où les Russes réussirent à obtenir un cochon coïncidèrent avec un échange de biens de prestige, en l'occurrence des plumes rouges :

Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes réussir à nous procurer des porcs. En trois jours, nous n'en avons obtenu que deux, dont un en cadeau de retour d'un perroquet, et l'autre en échange d'une grande hache (Krusenstern 1813c : 121 ; 1809 : 151).

Pour toute la durée de notre séjour, nous n'avons pu obtenir que cinq cochons, en échange de deux gros canards du Brésil qui leur apparurent une transaction tentante dans la mesure où ils espéraient que les canards donnent naissance à des canetons à plumes rouges. Ils en vinrent à cette idée, car certains avaient vu un perroquet sur notre navire (Korobitsyn 1952 : 156).

Dans le même ordre d'idée, à Tahuata, le chef rencontré par Marchand, lors de son escale en 1791, avait échangé son gros cochon contre un chat du navire (Fleurieu 1969, 1 : 51), tandis que la grande quantité de plumes rouges offerte par un des gentilshommes de l'expédition de Cook y avait ruiné les échanges (Cook 1968 : 368-369 ; Thomas 2003 : 226).

Shemelin, en fin observateur, pensait que les porcs n'étaient probablement pas rares⁶, mais que « les insulaires, rusés, pour éviter de trahir l'abondance de leur bétail l'avaient déplacé ailleurs, loin des villages » (1816 : 134). Langsdorff fut l'un des rares à approcher

5 N.d.A. : Krusenstern dit dans la version russe qu'ils « les chérissaient énormément, autant qu'un trésor » (1809 : 163).

6 Lors du voyage du *Solide*, Fleurieu constate (1797-1800, 1 : 140) : « George Forster observe qu'on obtenoit de gros cochons en échange de ces pièces d'étoffes de mûrier, couvertes de plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de Tonga-Taboo ; ... le capitaine Chanal [nous apprend] que le poids de ces animaux est entre 8 et 12 livres ; il assure aussi que, nulle part, il n'a mangé des cochons de lait aussi bons que ceux de la *Madre de Dios* ; ... Quoique les Français n'aient pu se procurer qu'une petite quantité de cochons, l'Espèce néanmoins en a paru assez multipliée ; on les voyait en grand nombre dans toutes les cases, mais les habitans se refusoient à les vendre. ... La répugnance que les Naturels montroient à céder des cochons aux Français, pourroit faire croire que le grand nombre de cochons qu'ils en accordèrent aux Anglais, leur avoit fait éprouver, durant quelques années, une sorte de disette en ce genre... ».

la réalité : « Durant notre séjour à Nukahiva, nous n'avons malheureusement pu obtenir que quelques cochons par le troc, d'une part parce que les habitants en demandaient un prix trop élevé et de l'autre, [parce] qu'ils n'aimaient pas ne pas en avoir pour leurs fréquentes fêtes et autres divertissements » (1993 : 131). Les Russes, comme d'autres Européens de l'époque, étaient mal préparés à saisir toute la complexité des échanges de la société traditionnelle polynésienne. Malheureusement, leur « eurocentrisme » ne fut pas loin de faire échouer une expédition dont les débuts avaient été prometteurs.

Troc ou commerce ?

Tandis que Lisiansky divertissait ses visiteurs royaux à bord de la *Neva*, des événements prirent un tour dramatique à bord de la *Nadezhda*. Le succès de Shemelin à obtenir, en l'absence de compétition, des objets de première qualité, ajouté au fait que Krusenstern lui ait retiré ses prérogatives sur les haches, fut la goutte de trop. Le problème, en soi, ne résidait pas dans le troc de curios – Krusenstern avait levé son interdiction plusieurs jours auparavant – mais dans l'utilisation des haches, en ce cas. Löwenstern le dit clairement dans son journal : « Mr. von Krusenstern a ordonné, et répété à plusieurs reprises, que seuls les vivres devraient s'échanger contre le vieux fer et les haches. Shemelin, ayant fait fi de ces consignes, acheta pour Resanoff, dit-il, différentes choses contre des haches (en dépit de leur faible nombre). Chacun a la permission d'acheter ce qu'il veut en échange de couteaux, ciseaux, miroirs, boutons, etc. » (2003a : 99). Löwenstern classe ainsi les cerclages de fer et les haches au nombre des marchandises de première importance, alors que les couteaux et les ciseaux sont relégués au rang de second choix. Rezanov, dans sa plainte auprès de Koshelev, mentionne le fait que Krusenstern lui ait ordonné d'utiliser, pour le troc, des couteaux au lieu de cerclages de fer, mais que Rezanov et Shemelin considéraient qu'ils avaient le droit d'utiliser des biens appartenant à la RAC, particulièrement lorsqu'ils le faisaient au nom de la science. En dehors du fait que ce dernier était en charge de l'ensemble de l'expédition, ils faisaient l'acquisition d'objets pour l'*Imperial Kunstkammer*, et Rezanov avait tout pouvoir sur les biens de la RAC. Bien que cette prérogative soit en totale contradiction avec celle de Krusenstern, son autorité en matière économique et commerciale ne pouvait être contestée. Jusque-là, Rezanov et Shemelin avaient limité jusqu'au dernier jour l'utilisation des haches pour le troc. Dans le camp opposé, l'analyse menée par Ratmanov affirme que Shemelin « avait commencé à vendre des haches aux sauvages en échange de babioles, ce qui avait fait cesser du même coup toute acquisition de cochons » (1876 : 1331). En réalité, ceci n'est pas tout à fait exact. Shemelin acquit non point des babioles, mais des objets de toute première qualité qui, de nos jours, sont la fierté de la collection de la *Kunstkammer*. Quant à la réticence des Nukuhiviens à échanger leur marchandise la plus précieuse : les porcs, nous venons de voir que ce n'était pas la faute de Shemelin, mais plutôt l'incapacité de deux mentalités à se comprendre mutuellement : la russe et la nukuhivienne.

Paradoxalement, l'eurocentrisme de Krusenstern l'amena à désobéir aux instructions de la RAC sans le réaliser. Le supplément à la clause 16 de ce règlement, remis à Krusenstern après que Rezanov ait été associé à l'expédition, établissait formellement que Rezanov devait être en charge de « toutes les opérations de commerce » et que Krusenstern devait « être éclairé de son avis [Rezanov] pour toutes les questions touchant aux intérêts

et bénéfices de la RAC » (RAC 1803 : 15). Au Kamtchatka ou au Japon, Krusenstern n'aurait probablement pas mis en doute l'autorité de Rezanov dans ces domaines, mais le troc avec les Nukuhiviens n'était pas véritablement, de son point de vue, une « opération commerciale ». S'il avait approché l'île en pensant qu'il pourrait se ravitailler en eau et approvisionnement frais « sans même avoir recours à la bonne volonté des indigènes », il s'en était abstenu par humanisme (Barratt 1987 : 25). Il était, par ailleurs, absolument persuadé que le ravitaillement de l'expédition était sa prérogative, et la sienne seule. Ce qui suivit fut sans conteste pourtant du commerce, et un commerce pratiqué avec enthousiasme des deux côtés, même si Krusenstern entreprit de freiner toutes les tentatives de Rezanov d'accomplir sa charge qui était d'acheter des objets pour la RAC et la *Kunstammer*. L'échec de Krusenstern à trouver un compromis raisonnable entre son interdiction d'échange de haches et de cerclages de fer, et quoi que ce soit d'autre que des cochons, aggrava la situation au plus haut point.

En s'approchant de Nuku Hiva, Krusenstern s'attendait à ce que les insulaires soient avides « d'acquérir les objets que nous possédions », mais le principal obstacle, pour les visiteurs, fut en fait non pas l'avidité des insulaires mais la leur propre. Quelques jours auparavant, Shemelin constatait : « Nous avons acquis beaucoup d'articles aujourd'hui, et autant d'articles en fer ont été donnés aux habitants. Grâce au soutien de l'Anglais Robarts, les meilleurs objets sont allés remplir la malle de cabine de Krusenstern » (1803-1806 : 130 v°). Si Krusenstern souhaitait rapporter une collection à l'empereur et à la *Kunstammer*, manifestement il préférait le faire en personne, plutôt qu'en tant qu'assistant de Rezanov. La situation sur la *Neva* était identique. Korobitsyn, le subrécargue de la RAC, relate dans ses notes que Lisiansky avait donné des ordres afin d'être le seul autorisé à effectuer des échanges contre des objets. À cet effet, il utilisa des cerclages de fer, des couteaux et des haches appartenant à la RAC, mais, d'après Korobitsyn « presque tous les meilleurs articles furent acquis au profit du Capitaine Lisiansky, lui-même, et de son avidité » (1952 : 214). Rezanov, dans sa lettre à l'empereur, évoque aussi l'avidité : « Je commençais à collecter des objets rares pour l'Académie, mais ils ne m'en laissèrent pas l'occasion car ils remplirent leurs propres cabinets avec cupidité » (1805 : 4). On ne peut donc qu'acquiescer à la conclusion de Rezanov, citée plus haut, qui affirme que la cause de leur discorde tenait à « l'ambition de la gloire, et la gloire seule » (1994a : 90). Lui-même n'y fit pas exception.

La révolte russe

Entre-temps, le soleil fit son apparition. Plus tard dans la matinée, Krusenstern alla sur le pont arrière à la rencontre de Rezanov, comme si rien ne s'était passé, afin de l'inviter à venir sélectionner les plus beaux coraux collectés la veille ; Rezanov s'emporta. Le dialogue qui suit est extrait de son récit des événements, confirmé par les journaux de Ratmanov, Löwenstern et Shemelin. Rezanov nous livre ici la scène d'ouverture :

- N'avez-vous aucune honte de vous comporter de façon aussi puérile et de me priver des moyens d'accomplir ma mission ?
- Comment osez-vous dire que je suis puéril ?
- Je l'ose, mon bon monsieur, car je suis votre supérieur.

- Vous, mon supérieur ! Comment cela se peut-il ? Ne savez-vous pas que je peux vous traiter comme bon me semble ?
- Non, je l'ignore. Pensez-vous pouvoir me séquestrer dans le gaillard d'avant comme Kurliandtsev ? Les marins ne vous obéiront pas, et je vous assure que si vous touchez à un seul de mes cheveux, je vous priverai de vos galons (1804b : 2).

La référence de Rezanov aux marins est éloquente. Il écrit plus tard dans ses doléances à l'empereur : « Comme nous nous approchions des Marquises, les marins me racontèrent qu'il avait été décidé de ma mort et que je ne devais pas me rendre à terre, si je tenais à la vie. Je restais avec le groupe, accompagné de gens de ma connaissance. Ils voulaient me tuer dans ma cabine, mais les marins me protégèrent en établissant un tour de garde secret tandis que je dormais avec des pistolets chargés à portée de main » (1805 : 4). De toute évidence, l'attitude des officiers du bord lui donna toutes les raisons de croire à un complot visant à l'assassiner, même si le complot n'existait que dans son imagination enflammée. Il faut avoir à l'esprit que Kurliandtsev avait bel et bien été ostracisé par les officiers et banni de leur carré après qu'il se soit plaint des farces de Tolstoï, et que Romberg avait menacé Shemelin de le passer par-dessus bord.

Le récit de Shemelin apporte quelques vivants détails de l'échauffourée :

Alors que son Supérieur lui faisait, à juste titre, des reproches, l'imprudent Krusenstern s'emporta violemment. Il marchait de long en large sur le pont arrière, se précipitant sur son Supérieur et l'interrompant plus d'une centaine de fois, tout en hurlant que personne ne pouvait lui donner d'ordre, qu'il se moquait de la *Kunstkammer* ou du Conseil, qu'il méprisait de tels caprices et qu'ils ne lui importaient pas plus qu'une guigne, et enfin que le fer et les haches étaient nécessaires au ravitaillement de l'équipage dont la santé était d'une importance bien supérieure à de telles bagatelles (1803-1806 : 143-143 v°).

Rezanov se retira dans sa cabine. Son récit se poursuit ainsi :

Peu de temps après que le capitaine fit irruption en hurlant, tel une furie : « Comment osez-vous dire que je suis puéril ? Savez-vous ce qu'est le pont arrière ? Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Face à ces divagations j'appelai le Conseiller de Cour Fosse, le Conseiller Titulaire Brykin ainsi que l'académicien Kurliandtsev, et leur ordonnai de rester dans la cabine et de me protéger de toutes autres insolences qui m'étaient promises (1804b : 2).

Durant le précédent échange houleux sur le pont arrière, Shemelin avait publiquement exprimé sa loyauté à Rezanov : « [Il] alla vers Krusenstern et lui dit ouvertement qu'il ne voulait rien avoir à faire avec lui et qu'il considérait Resanoff comme son chef » (Löwenstern 2003a : 99). Les lignes d'affrontement étaient tracées.

Comme nous l'avons vu, les Russes avaient offensé Kiatonui devant son peuple par deux fois au moins, même si c'était involontaire⁷. Sa vivacité d'esprit et son expérience l'avaient aidé à résoudre une situation délicate sans conflit, et sans compromettre sa dignité.

À présent, une situation comparable se produisait sur le gaillard d'arrière de la *Nadezhda*. Le pont arrière était le lieu des cérémonies protocolaires : un espace très respecté à bord d'un navire. Tout ce qui y était dit prenait un poids particulier du fait que cela s'était déroulé dans le cadre de cet espace public et solennel. Si, comme le dit Shemelin, les officiers n'avaient « Pas de Dieu, hors les voiles », le pont arrière était leur chapelle, et Rezanov l'avait profanée. Juste après le conflit, Löwenstern écrit : « Le pont arrière tient lieu de tribunal ; personne ne peut insulter le capitaine en face, devant l'équipage entier, sur son propre navire. À présent, Resanoff doit se justifier » (2003a : 99). Le défi lancé publiquement à l'honneur et à l'autorité de Krusenstern ne pouvait être réglé qu'en public. Krusenstern se rendit sur la *Neva*, puis revint sur la *Nadezhda* en compagnie de Lisiansky et de Berkh. Rezanov indique que « les autres de la *Neva* ne vinrent pas » (1805 : 5), pensants qu'ils lui étaient loyal. Il pourrait y avoir une autre raison, en fait. Au même moment, après la visite de la reine sur son navire, Lisiansky avait autorisé la venue d'autres femmes à bord.

Le soleil arrivait à son zénith lorsque Krusenstern rassembla les officiers sur le pont arrière ; d'après le journal de Shemelin, il déclara : « Gentilshommes ! Je ne suis plus votre commandant et ne peux donc plus vous commander. Nikolaï Petrovich Rezanov s'est proclamé ici Commandant, ce matin, sur le pont arrière » (1803-1806 : 145 v°- 146). Löwenstern rapporte ainsi ses propos : « Son Excellence, le Chambellan Resanoff, m'a publiquement dit : « Votre comportement est puéril ! Vous allez être dégradé comme simple marin ! » Au regard de cette situation, je dois cesser mes fonctions de commandant » (2009a : 99).

Les officiers, rassemblés, commencèrent leur enquête. Les pleins-pouvoirs donnés à Krusenstern furent examinés. Tout d'abord, Lisiansky lut les « Instructions de la RAC » omettant, d'après Shemelin, toutes les clauses limitant les pouvoirs de Krusenstern, en particulier l'annexe à la clause 16 ; « Gentilshommes ! » continua-t-il : « Croyez-vous que ce soit suffisant pour que votre Capitaine soit considéré comme le Commandant ? ». Tout le monde cria « Ça suffit ! Ça suffit ! », et « Nous n'avons besoin de rien d'autre ». Lisiansky sortit alors sa carte maîtresse ; il lut à haute voix les « Instructions » de Nikolaï Rumiantsev, le ministre du commerce. Le ton très « officiel » utilisé par Lisiansky pour sa lecture n'échappa pas à l'attention vigilante de Shemelin :

Si un curieux avait eu l'occasion de voir leur attitude pompeuse, à ce moment-là, il se serait tenu les côtes à force de rire, ou aurait pensé qu'ils avaient complètement perdu la raison. Il aurait remarqué avec quelle minutie, la manière et l'éloquence avec lesquels le Capitaine Lisiansky faisait sa lecture. À cet instant, il ressemblait à un prêcheur désireux d'atteindre le cœur de son public par la puissance de son sermon. Il marquait un temps de pause chaque fois que le ministre du commerce, s'adressant à Krusenstern, l'appelait « Cher

7 N.d.A. : quand Berkh avait laissé tomber une pagaie sur la tête de Kiatonui et, le jour précédent, l'épisode où un Marquisien, qui souhaitait vendre un cochon, revint à terre avec.

Monsieur » ; « Voici », s'exclama-t-il « avec quelle révérence le ministre traite une personne », pause et désignant le capitaine « qu'il considère digne de son respect et de celui des autres » (1803-1806 : 148).

Krusenstern alors, « ne laissant pas retomber l'enthousiasme des [officiers] » (Shemelin 1803-1806 : 148 v°), suggéra de mander Rezanov sur le pont arrière afin qu'il donne ses instructions et confirme sa requête « d'être la tête de tout homme et de toute chose », selon la formule de Ratmanov (1876 : 1331), et d'après Rezanov, pour « y être jugé ». Comme dans un récit épique, ils l'appelèrent par trois fois à comparaître. Romberg fut le premier à aller le trouver :

– Pouvez-vous vous rendre sur le pont arrière, s'il vous plaît ? Les officiers des deux navires vous y attendent.

Allongé, à bout de force, je lui répondis que je ne pouvais pas donner suite à son ordre.

– Haha ! Vous êtes en suffisamment bonne santé quand il s'agit d'abuser de votre pouvoir, mais aussitôt qu'il s'agit d'être jugé, vous êtes malade.

Puis le capitaine arriva en courant, prononçant ces mots :

– Venez et donnez vos instructions ! Aucun des vaisseaux ne sait qui est en charge, et j'ignore ce que je dois faire.

Je répondis « J'en avais plus qu'assez de vos abus. Je n'ai pas à leur présenter les ordres de l'Empereur. Ils vous concernent, pas les officiers, et je veux que vous me laissiez en paix » (Rezanov 1804b : 2).

Finalement, Löwenstern rapporte que :

Ratmanov déclara d'une voix retentissante « Tout porte à croire qu'il se conduit comme самозванец (« quelqu'un qui s'octroie titre et rang »), et si tel est le cas, il devrait être considéré comme fou et enfermé dans sa cabine. » Toutes les portes et les fenêtres étant ouvertes ; Resanoff dut l'entendre (2003a : 100).

Pour Shemelin, l'émotion atteint un niveau tel que les officiers prirent la décision « que dans l'éventualité où il [Rezanov] ne se rendrait pas sur le pont, l'incident serait inscrit dans le journal de bord et qu'il serait traité selon le bon vouloir des officiers » (1803-1806 : 149). Rezanov surprit des propos tels que : « Pourquoi aurions-nous peur ? Nous allons nous occuper de lui ! » (1804b : 2).

Rezanov arriva finalement sur le pont arrière « pâle, blême », « en pantalon et marinière, portant des chaussures sans bas », « complètement négligé » (Löwenstern 2003a : 99 ; Ratmanov 1803-1805a : 43 v° ; 1876 : 1332) ; il donna cependant l'ordre à Krusenstern de se mettre tête nue. Il se plaça alors à côté des escaliers et lut à haute voix les instructions de l'empereur. L'intrigue, qui durait depuis dix mois, arrivait à son terme. Le récit le plus détaillé sur la suite des événements vient des propres lettres de Rezanov à Koshelev et à l'empereur. Bien que quelques historiens soient méfiants

à son encounter, il n'a probablement pas exagéré dans ces circonstances. La relation alambiquée qu'en fait Löwenstern dans son journal confirme le récit de Rezanov : « Resanoff entendit bien des vérités qui lui firent dresser les cheveux sur la tête et que nous n'aurions pas osé lui dire en face, en présence de l'empereur. Les instructions de Resanoff et de Krusenstern se contredisent l'une l'autre, du début à la fin » (2003a : 99). Mais, il nous faut écouter Rezanov lui-même :

Après avoir lu les instructions suprêmes qui m'avaient été confiées, j'entendis des rires et des questions :

– Qui les a signées ?

– Votre empereur, Alexandre, répondis-je.

– Mais qui les a écrites ?

– Je ne sais pas, dis-je.

– C'est bien là le problème. Vous ne le savez pas ! s'écria Lisiansky. Nous voulons savoir qui les a écrites ; quant à la signature, nous savons bien qu'il signerait n'importe quoi.

Finalement, tous à l'exception du Lieutenant Golovachev, vinrent vers moi et dirent : « Je ne voudrais pas naviguer avec vous [en tant que commandant de l'expédition]. » Leurs derniers mots furent : « Laissez-nous tranquille ! Laissez-nous avec vos ordres ! Nous n'avons pas d'autre chef que Krusenstern » (1804b : 3).

Cette manifestation publique de la loyauté des officiers fut précédée d'une discussion d'importance. Shemelin la rapporte en détail :

« Pourquoi n'avez-vous pas révélé ces instructions dans la rade de Kronshtadt ? » hurlèrent les capitaines et lieutenants. Le Capitaine Lisiansky fut le premier à oser dire que s'il avait eu connaissance des instructions au préalable, il n'aurait jamais accepté de faire voile sous le commandement de [Rezanov], et l'Empereur lui-même n'aurait pu l'y contraindre. Le Lieutenant Ratmanov dit de même, suivi de tous les autres officiers : « Je ne serais pas parti non plus. J'aurais fait de même. » Le Supérieur [Rezanov] contesta d'une voix ferme et, en se tournant vers Krusenstern, déclara : « À ce même endroit, dans la baie de Kronshtadt et en d'autres circonstances, j'ai proclamé et lu publiquement [les instructions], mais maintenant vous le niez. » – « Non, je ne les ai jamais lues », répondit Krusenstern avec hauteur, « et quand bien même je l'aurais fait, vous avez manqué à vos devoirs et ne les avez jamais lues aux lieutenants » ; « Vous auriez dû le faire » crièrent tous. Livide de colère, plus insolent et éhonté, le Capitaine Lisiansky se dirigea vers son Supérieur ; pointant son doigt sur sa poitrine, il osa dire : « Je sais, Votre Excellence, comment vous avez reçu ces ordres. N'avez-vous pas honte de les avoir écrits vous-même, car personne d'autre que vous n'aurait pu connaître tous les détails qu'ils contiennent » (1803-1806 : 149 v° – 150 v°).

Ceci soulève une question importante, à la fois intellectuelle et juridique. Rezanov, lui-même haut fonctionnaire, ne se trouvait pas, en fait, dans l'obligation de proclamer

les instructions de l'empereur, à Cronstadt, devant les officiers et encore moins à Nuku Hiva. Néanmoins, celles-ci auraient dû être notifiées, à Krusenstern, par un haut fonctionnaire de statut ministériel. Il aurait incombé alors, à Krusenstern, d'informer les officiers sur leurs implications avant de prendre la mer. Krusenstern, dans sa lettre à l'empereur envoyée du Kamtchatka, affirma avec solennité : « J'ai quitté la Russie sans savoir que, moi-même et tous mes officiers, devons être à sa disposition ; il ne l'a pas annoncé en montant à bord, mais l'a gardé comme un secret jusqu'à notre arrivée à Ténériffe. Je déclare solennellement que je n'en ai rien su jusque-là » (1804c ; cité d'après Sondermann 2002b : 70). Le journal de Löwenstern le confirme (2003a : 25). Mais dans le même temps, les récits de Shemelin et de Rezanov insistent sur le fait que Rezanov en avait informé Krusenstern dans la rade de Cronstadt. Durant l'enquête menée au Kamtchatka sur la révolte, Rezanov réaffirma publiquement qu'il avait montré les instructions à Krusenstern, à Cronstadt. Krusenstern ne le nia pas, mais déclara qu'il ne les avait pas lues à ce moment-là (Rezanov 1805 : 2 ; Sgibnev 1877 : 389). Ceci concorde avec le récit du journal de Shemelin. Se peut-il que Rezanov ait montré à Krusenstern une version différente des instructions ou, qu'à la veille du départ, Krusenstern ait eu des soupçons, même vagues, sur le statut de Rezanov et qu'il ait réalisé que s'il en discutait avec les officiers, ceux-ci pourraient refuser de partir et que son expédition pourrait se terminer, de ce fait, avant même d'avoir commencé ? Pire, cela aurait publiquement signifié une désobéissance aux ordres de l'empereur, à la veille du départ. Rezanov, pour sa part, n'entendait pas non plus sonder les dispositions des officiers. Un désaveu public aurait fait scandale s'ils avaient refusé de naviguer sous son commandement, et aurait entraîné la ruine de sa carrière. Craignant de telles réponses, ils avaient tout deux préféré ne pas poser de questions.

Pendant ce temps sur le gaillard d'arrière, les tourments de Rezanov se poursuivaient :

Certains hurlaient : « Ainsi il serait aussi le directeur de la Compagnie ! » ; « Bien alors ! » s'exclama Lisiansky : « J'ai Korobitsyn ! Il est moitié directeur et moitié employé aussi ! » Le Lieutenant Ratmanov ajouta : « Laisse-le être directeur dans sa couchette ! C'est un procureur qui ne connaît pas les règles du moment où il doit proclamer ses instructions ! » Et il jura haut et fort : « Clouez cette brute dans sa cabine ! »... Je me suis retiré dans ma cabine et me suis effondré (Rezanov 1804b : 3 ; 1805 : 5).

Ce ne sont que quelques extraits des lettres de Rezanov à Koshelev et à l'empereur. Rezanov était réellement une fine plume, et son tableau de la scène s'apparente un peu au récit de la passion du Christ. Il est probable que seules la signature de l'empereur, au bas des instructions, et sa retraite à point nommé dans sa cabine lui aient épargné un lynchage. Si les instructions avaient été falsifiées, comme le suspectaient Ratmanov et d'autres, les officiers « l'auraient traité comme un simple imposteur. » Ratmanov, désespéré, écrivit dans son journal : « Ainsi il m'apparut que sur ces îles, vers lesquels tous mes rêves d'enfant s'étaient tournés, je n'avais trouvé qu'une autorité nouvelle et méprisable... Les instructions avaient été cependant bien signées de la main de l'empereur, et nous lui obéissions avec crainte » (1876 : 1332), mais les officiers n'acceptaient pas vraiment l'autorité de Rezanov. Ils insistèrent sur le fait qu'ils n'avaient

pas été informés des instructions de Rezanov au moment du départ, qu'elles ne les engageaient pas et qu'à leur arrivée au Kamtchatka, ils demanderaient à rentrer par voie de terre jusqu'à la capitale afin de faire valoir leurs droits auprès du gouvernement.

Le conflit, qui avait commencé par une simple dispute pour des objets nukuhiviens, des casse-tête et crânes-trophées, s'envenima au point d'en arriver à rejeter l'autorité du représentant de l'empereur à bord, et de l'empereur lui-même. Plus tard, au Kamtchatka, Rezanov les accusa de mutinerie, les menaçant de l'échafaud. Comment tout cela pu arriver ? La confusion entretenue par les instructions ambiguës et contradictoires données à Krusenstern et Rezanov en fut, de toute évidence, la cause majeure. L'île de Nuku Hiva, elle-même, en fut peut-être une autre. N'est-il pas significatif que le conflit ait éclaté, non au Brésil par exemple, mais à Nuku Hiva ? Elle était l'île de leurs rêves d'enfance, celle de guerriers nus, éclatants de virilité, celle d'unions passionnées sous les étoiles du Sud. Cette île, si éloignée de la sphère d'influence du pouvoir impérial russe, réveilla en eux leurs désirs refoulés d'être pleinement des hommes : d'être des guerriers, des hommes solidaires qui affrontent leurs craintes et leurs ennemis, qui prennent ce que bon leur semble. Venus dans cette île pour observer les « Sauvages », ils avaient découvert « le Sauvage en eux ». Et ce fut le groupe de Krusenstern qui gagna cette bataille, au final. Ceux du groupe perdant, Rezanov, Golovachev, Brykin et Fosse, allaient mourir en l'espace de quelques années.

Post-scriptum du huitième jour

Tragédie et farce vont souvent de pair, et cette journée n'y fit pas exception. Le comte Tolstoï, éternel plaisantin, gâcha presque l'intensité dramatique du moment, sur le pont arrière, lorsque Krusenstern déclara qu'il lui était impossible de garder le commandement ; Tolstoï s'exclama en effet, avec une forme de fausse naïveté : « Et bien, Ivan Fedorovich ! Si vous ne pouvez plus exercer le commandement, je vais certainement devoir me soumettre à nouveau à Nikolaï Petrovich [Rezanov]. » Il fut aimablement remis en place par Ratmanov, mais Rezanov accueillit avec gratitude cette nouvelle pître de Tolstoï : « Le comte Tolstoy se précipita pour prendre ma défense, mais il en fut empêché » (1805 : 5). À ce stade, Rezanov était même prêt à enrôler Tolstoï comme partisan, en dépit de ses doléances anciennes, sur ses fautes, présentées à l'empereur et aux autorités de la RAC. Plus tard dans la journée, Tolstoï, « bouillonnant d'un désir de vengeance », provoqua Ratmanov en duel. Si Ratmanov avait accepté le défi, il aurait pu avoir l'honneur d'être le premier Russe à être inhumé en terre nukuhivienne. Par chance, et avec raison, il déclina le défi et administra au comte, indigné, à la place, une vulgaire correction à coups de poings (Shemelin 1803-1806 : 152-153).

Que pouvaient penser les Nukuhiviens de leurs visiteurs russes dont ils observaient les étranges activités et la bruyante querelle qui les opposait sur le gaillard d'arrière ? Les considéraient-ils toujours comme des *etua*, si tant est qu'ils ne l'aient jamais fait ?

La vie reprit ensuite son cours. Les officiers retournèrent à leur tâche : « Dans l'après-midi, j'ai ramé avec Horner autour de l'îlet pour le cartographier », note Löwenstern (2003a : 100). Tilesius dû entièrement manquer l'épisode de la crise, tout occupé qu'il était à dessiner à terre, au cœur d'une végétation luxuriante, un groupe idyllique de Nukuhiviens, dont Titkia Wobusi, et à copier avec minutie les motifs d'un bras tatoué (fig. 9.2, 6.22).

Neuvième jour : Dislocation

3 (15) mai 1804

Port L.

Les conflits et le trouble des trois derniers jours passés, Krusenstern revint aux plans élaborés après avoir écouté le rapport favorable sur la baie, récemment reconnue, à trois miles à l'ouest de Taiohae et à présent désignée sous le nom de baie de Hakatea. L'intention était de l'explorer plus longuement en espérant y obtenir un complément de ravitaillement, des porcs en particulier. Le groupe de voyageurs de la *Nadezhda* qui s'y rendit en chaloupe comprenait Krusenstern, Löwenstern et Golovachev, auxquels étaient associés les scientifiques Occidentaux : Horner, Langsdorff et Tilesius. Suivait une chaloupe de la *Neva* avec Lisiansky, Povalishin, le médecin de marine Moritz Laband, le pilote Danilo Kanilin et Korobitsyn, le subrécargue. L'indispensable Robarts ne pouvait pas ne pas les accompagner. Quelques années auparavant, il avait vécu quatre mois dans cette baie avec sa « parentèle royale ». Il est intéressant de constater, du reste, que dans son récit, il considéra ce voyage plus comme un pique-nique entre gentilshommes, qu'une sortie de reconnaissance navale : « Tout étant terminé, le jour suivant fut réservé à la détente... Nous nous mîmes en route, poussés par une belle Brise, jusqu'à un havre, distant de quelques miles, afin d'admirer la falaise et les curiosités qu'il y avait à voir en ces lieux » (1974 : 136). Peu avant dix heures, après une heure et demie de voyage, le groupe entra dans la baie.

Pour les Russes, en fait, il s'agissait d'une question stratégique majeure. Nuku Hiva, sur la route entre le Cap Horn et l'Amérique russe, aurait pu devenir un important centre de ravitaillement. La baie de Taiohae aurait très bien pu convenir, mais ses attraits s'étaient soudainement éclipsés.

En se lançant dans cette « partie de plaisir », les Russes tentèrent de cacher la détresse qu'ils ressentaient à l'issue de la révolte de la journée précédente, mais l'absence de Rezanov, qui s'était enfermé dans sa cabine, et celle de tous les membres de son entourage était trop flagrante pour être ignorée. Se peut-il que ces émotions aient modifié leur perception de la journée ? Ils voyaient à présent l'escale, dans la baie de Taiohae, à travers le prisme de verres bien sombres et, à l'inverse, ne tarissaient pas d'éloge sur la baie nouvellement découverte.

L'avantage majeur de la baie de Hakatea était son anse orientale, entièrement cernée par la terre, sans beaucoup de ressac et avec un tirant d'eau assez profond près de la côte (fig. 10.1 à 10.3). Autant d'avantages pour le mouillage d'un navire à décharger, en cas de besoin pour réparations, tandis que pour Krusenstern, à Taiohae : « le débarquement est extrêmement difficile en raison de fortes vagues » (1813c : 130). Mais ce qui primait avant tout étaient les considérations stratégiques :

Le principal avantage de cette baie, comparée aux autres, est que vous pouvez ancrer à environ une centaine de brasses de la terre et que la maison du roi, et toutes les habitations de la vallée, se situent si complètement sous le feu des canons du navire que ceci rend quasi impossible toute attaque de la part des indigènes. Pour la même raison, il n'est pas nécessaire d'envoyer une équipe en couverture, avec chaque barque se rendant à terre, comme à Tayo Hoae où le navire ne peut mouiller à moins d'un mile et demi de la côte (1813c : 130).

Krusenstern pensait, même, que si les insulaires envisageaient une attaque soudaine, ils seraient exposés, à l'approche de la côte, lors de leur passage au-dessus des collines. Il ajoute, en outre, que « l'espace plat, couvert d'herbe verte comparable au plus beau des terrains de boules » de l'anse à l'est, serait un endroit idéal pour y établir un hôpital de campagne et un observatoire, tandis qu'à Taiohae « le bord de mer est soit marécageux, soit couvert de grandes pierres, ce qui oblige à entrer à l'intérieur des terres pour bénéficier des effets salubres de l'air venant de la terre » (1813c : 129, 130). Les récits de Lisiansky, Ratmanov et Korobitsyn montrent le même enthousiasme. Korobitsyn jugea qu'« il y avait la place à l'intérieur de la baie pour jusqu'à dix navires de ligne, sans qu'ils ne se gênent » (1952 : 159).

En plus des avantages stratégiques et navals, les voyageurs admirèrent « les hauts pans rocheux verticaux, très sauvages et de belle apparence » qui bordaient la baie (Krusenstern 1813c : 129 ; fig. 10.4, 10.5). Le croquis de la baie par Tilesius, publié plus tard dans l'*Atlas* de Krusenstern, accentue ces hautes falaises de façon si théâtrale qu'elles la font ressembler à un fjord (fig. 10.6 à 10.8). Une autre gravure du peintre paysagiste français Victor Danvin, inspirée de toute évidence par le dessin de Tilesius, pousse la dramatisation encore plus loin (fig. 10.9).

Cette magnifique baie méritait un nom spécial. Krusenstern s'en expliqua : « Les indigènes n'avaient aucun nom précis pour ce port, mais désignaient par Shegua la vallée où étaient situées les habitations. Je l'ai donc nommée Port Tschitschagoff en l'honneur du ministre de la marine » (1813c : 131). La baie fut ainsi baptisée du nom difficilement prononçable de Tschitschagoff (ou Chichagov), à la place de celui de ses « découvreurs » : les jeunes officiers Löwenstern, Bellingshausen et l'astronome Horner. En fait, comme l'indique son journal inédit, Krusenstern l'avait initialement appelée Port L., pour Löwenstern ou Lisiansky, mais il opta finalement pour Chichagov, plus habile politiquement (1804a : 55, 55 v°). Au départ de l'expédition, Pavel Vasilevich Chichagov (1767-1849) occupait le poste de vice-ministre de la Marine. Il fut promu Ministre de la Marine en 1807, puis amiral. Selon un répertoire toponymique de B. Maslennikov, Krusenstern donna aussi ce nom à la Pointe Temokomoko qui ferme la baie Chichagov au sud-ouest. Et ce n'est pas tout. L'année suivante, Krusenstern le donna à une pointe de l'île de Kyushu, au Japon, connue de nos jours sous le nom de Satamisaki. Et la même année, Lisiansky baptisa de la même manière une île de l'archipel Alexandre, en Amérique russe, à présent Chichagof. Par la suite, deux participants à la mutinerie de la veille, les jeunes Otto Kotzebue et Faddei Bellingshausen, honorèrent à nouveau Chichagov à travers des îles qu'ils découvrirent : l'atoll Erikub (Îles Marshall, 1817) et l'atoll Tahanea (Tuamotu, 1820) (Maslennikov 1986 : 229).

Il semble qu'il y ait autre chose, ici, que la simple marque habituelle de respect envers un supérieur ; cela va au-delà. Consciemment, ou non, les capitaines cherchèrent, de la sorte, un protecteur, avec l'espoir peut-être de son soutien en cas de difficultés à venir. Chichagov apprécia effectivement le geste de Krusenstern et répondit en avril 1805 : « J'ai eu le plaisir de voir qu'au moment de découvrir un port inconnu, sur l'île de Nukagiva, vous vous étiez souvenu de moi. Ainsi, d'une certaine façon, vous m'avez associé à l'immortalité dont la postérité, reconnaissante, fera sans doute état dans ses chroniques, et à juste titre » (1805).

Les voyageurs prirent soin, néanmoins, de sauvegarder les toponymes locaux. Krusenstern consigna le nom de Shegua (Schegua dans la version anglaise de son ouvrage) pour la vallée qui débouche sur l'anse ouest (1813c : 130) ; Lisiansky note Zhegaue (Jegawe dans son texte anglais) (1812a : 120 ; 1814 : 76), tandis que Korobitsyn (1952 : 158) et Gédéon (1989 : 23) parlent de la baie de Zhegau et Löwenstern, de la baie Gekaue (2003a : 102). Les relations de Tilesius et de Langsdorff sont particulièrement précieuses pour retrouver les toponymes locaux. D'après Langsdorff, le nom indigène du Port Tschitschagoff était Hapoa, tandis que les vallées voisines « s'appelaient Schegua, et Ihanahui pour la vallée limitrophe » (1993 : 68). Tilesius, qui écrivait en allemand, répertoria les toponymes indigènes : Tschequa pour la vallée, Janaue (ou Janau) ou Schanau pour la baie ; Hautupa (Aautapa) pour la vallée débouchant sur l'anse de l'est ; Tabra pour la vallée et A Capa pour le village de l'anse ouest. Il ajouta qu'ils appelèrent le pan de falaise qui ferme la vallée, à l'ouest, « l'église gothique de Tschequa » (1804 : 1-2 ; 1803-1806 : 8, 10 v°). La vallée qui s'étend de là vers le nord et l'anse, à l'ouest, est connue aujourd'hui sous le nom de Hakau. De toute évidence Shegua – Zhegaue – Gekaue – Tschequa et Ihanahui – Janau – Schanau sont les tentatives de transcription des noms locaux par les visiteurs, ce qui illustre « à quel point il est difficile, pour un étranger, de transcrire correctement ces sonorités », comme l'admit lui-même Langsdorff (1993 : 67). Mais « son » Hapoa peut difficilement venir de Hakatea, nom par lequel l'anse orientale est désignée de nos jours, et parfois [improprement] la baie dans sa totalité. Il a peut-être pu relever un nom local de la baie qui, de nos jours, est tombé en désuétude.

« Port Tchitchagoff » ne fut pas à la hauteur des attentes des explorateurs russes. Au contraire, il devint synonyme de sauvagerie. Parmi les navigateurs contemporains, cette baie [Hakatea] est connue comme Daniel's Bay, du nom du sculpteur qui vécut là, seul avec son épouse, pendant trente ans. En 1999, la baie servit de cadre au tournage d'une série de télé-réalité : *Survivor*. L'équipe américaine de tournage qui était à la recherche d'espaces vierges [proches de Taiohae], rasèrent l'habitation du sculpteur et le réinstallèrent [sur le littoral] de Hakau. En 2003, lorsque j'ai visité la baie, seules quatre familles habitaient toujours Hakau.

~ Hakaui, cartes et côtes ~

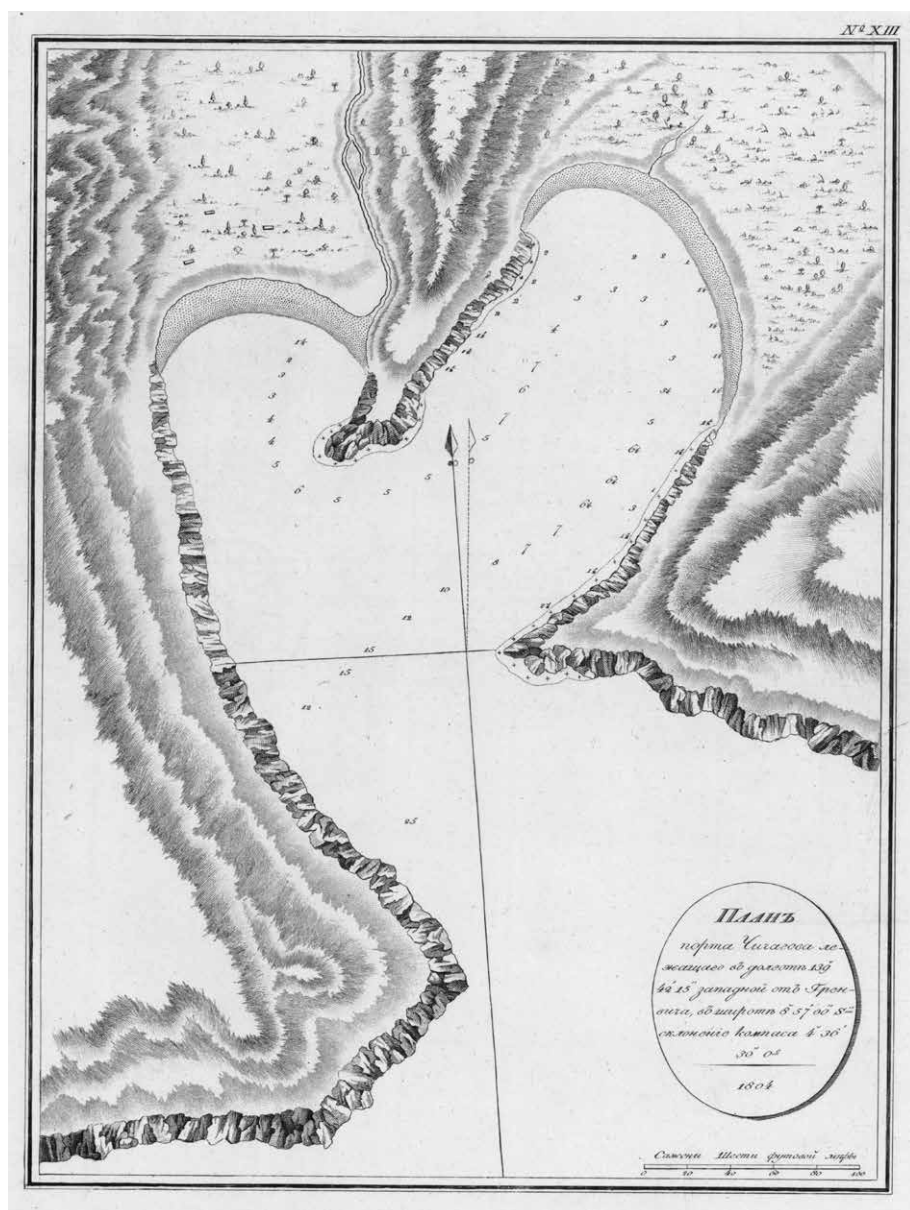


Figure 10.1. Gravure d'après F. Bellingshausen et A. Krusenstern, « Plan du Port Chichagov », in Kruzenshtern 1813b : pl. XIII.

Figure 10.2. Gravure d'après Urey Lisiansky, « Baie Jegaue », in Lisianskii 1812b : pl. [IV].
La gravure porte la mention « R. Nevka », pour « Rivière Nevka, i.e. Va'ioa ».

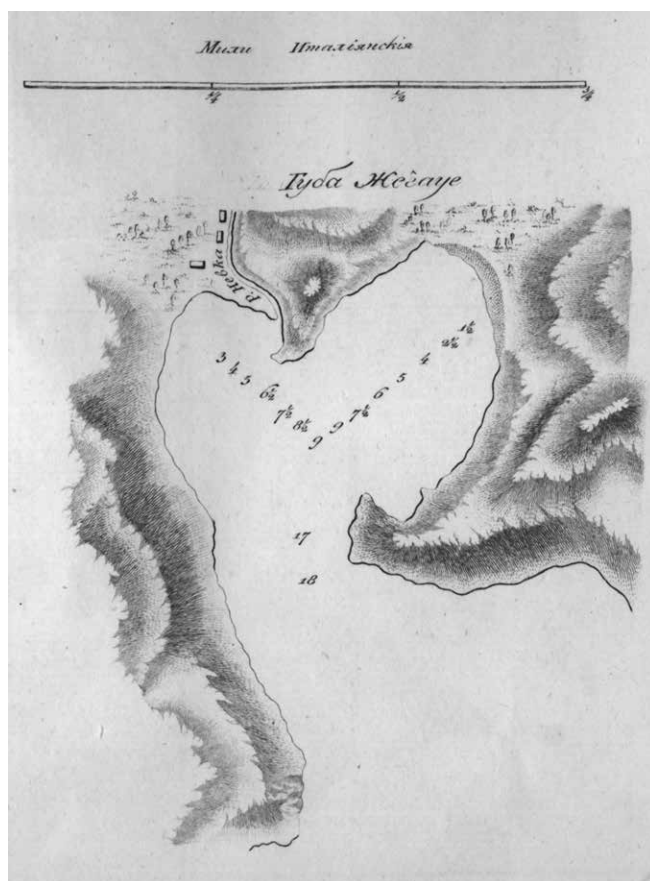


Figure 10.3. Johann Horner, carte de la baie de Hakui, crayon sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage, n° 820-2.
Horner a indiqué précisément sur le plan plusieurs bâtiments et places *tohua* de la vallée.



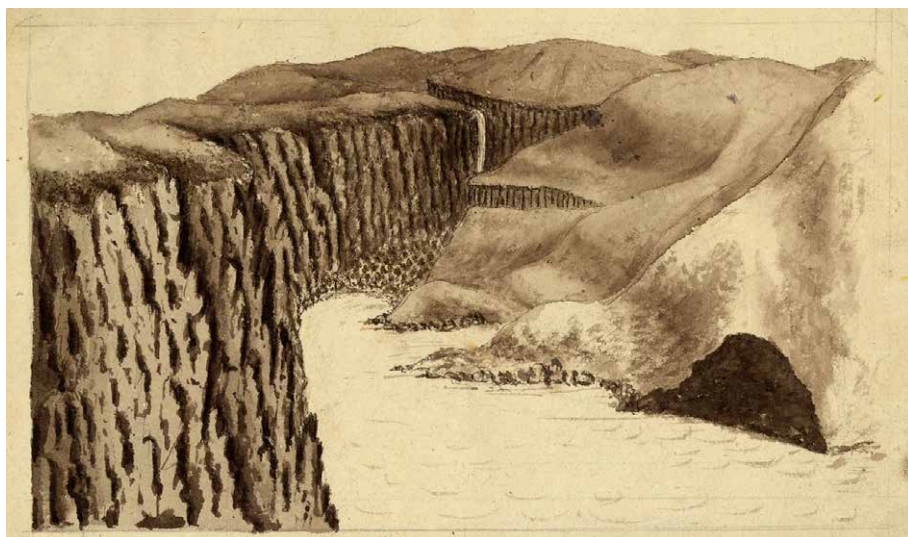


Figure 10.4. Johann Horner, dessin de la baie de Hakai, gouache sur papier. Musée d'Ethnologie de l'Université de Zürich, Suisse, carnet de voyage, n° 820-2.



Figure 10.5. Wilhelm Tilesius, « Île marquisienne de Noahiwah, départ, n°2. 18 mai 1804. Vue de la nouvelle baie au coucher du jour », gouache, encre et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 10 v°.

Sur la gravure sont représentés le relief montagneux de l'entrée de la baie de Hakai et les côtes environnantes. Tilesius y note : « Aautupa nom de la première vallée. Janaue. Tabra nom de la vallée ». Le dessin est daté du 18 mai 1804, jour du départ, mais il semble que Tilesius se soit appuyé sur un croquis qu'il réalisa lorsqu'il fit la traversée avec Robarts et Langsdorff, en fin de journée le 15 mai.

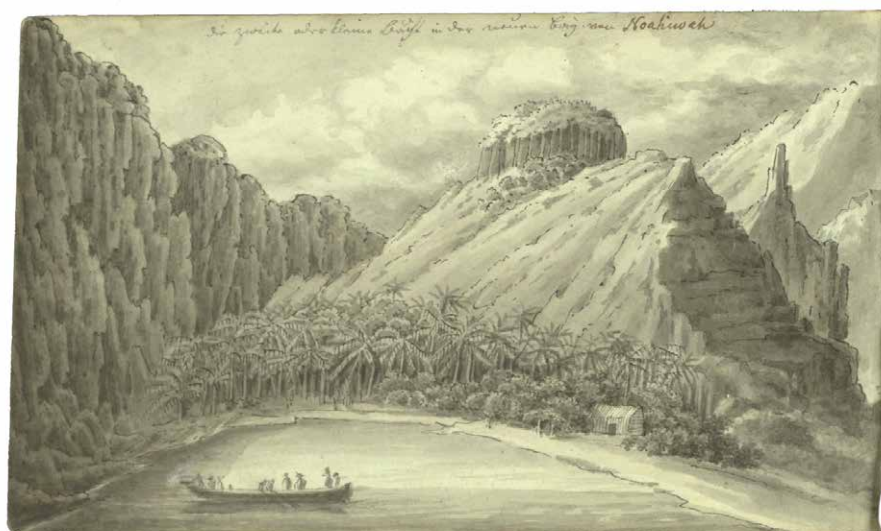


Figure 10.6. Wilhelm Tilesius, « La seconde anse, plus petite, de la nouvelle baie [visitée] à Noahiwah », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 77 v°.

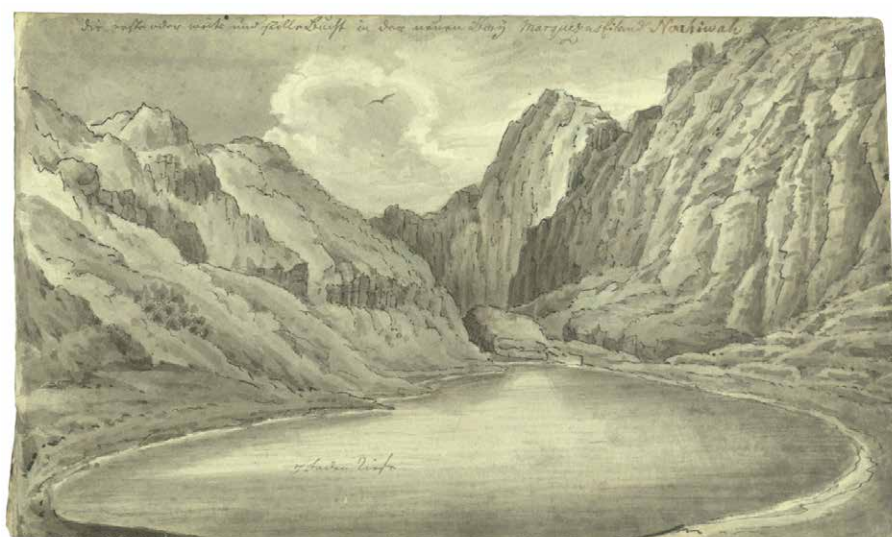


Figure 10.7. Wilhelm Tilesius, « La première anse [Hakatea], plus grande et calme, de la nouvelle baie [visitée], îles Marquises, Noahiwah », gouache et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 78.

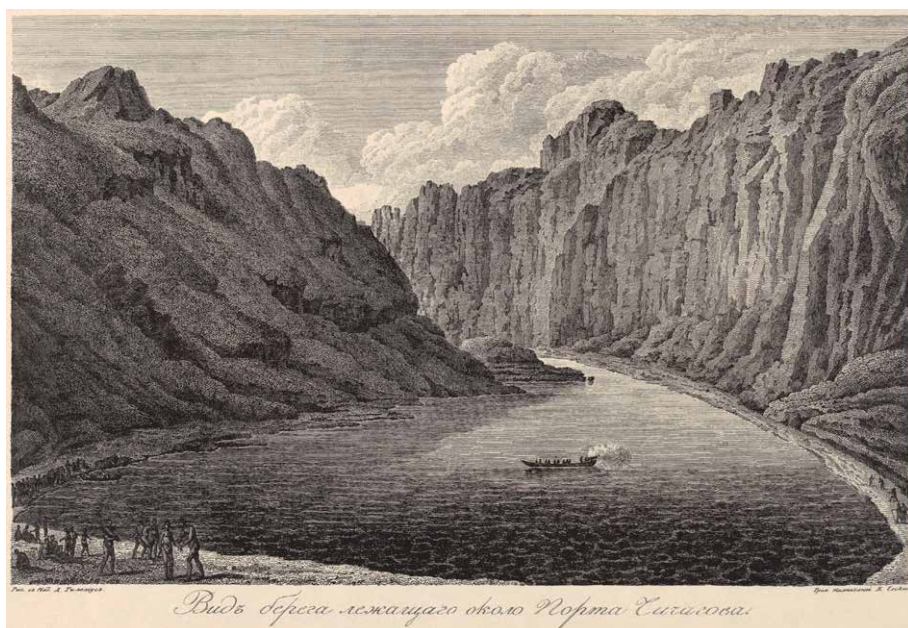


Figure 10.8. Kozma Czeski, d'après Wilhelm Tilesius, « Vue du rivage près du Port Chichagov », gravure, in Kruzenshtern 1813b : pl. XIV. La gravure de l'*Atlas* s'est appuyée sur l'illustration 10.7, mais l'embarcation avec les visiteurs faisant feu est tirée de la 10.6.



Figure 10.9. Chavannes, d'après Victor Danvin, « Baie Tchitchagoff », gravure, in Domeny de Rienzi 1836 : 226-227.



Figure 10.10. Georg Langsdorff, « Vue d'une vallée habitée de Nukuhiva », encre et lavis, *Bancroft Library*, Université de Californie, Berkeley, 1963.002:1009.

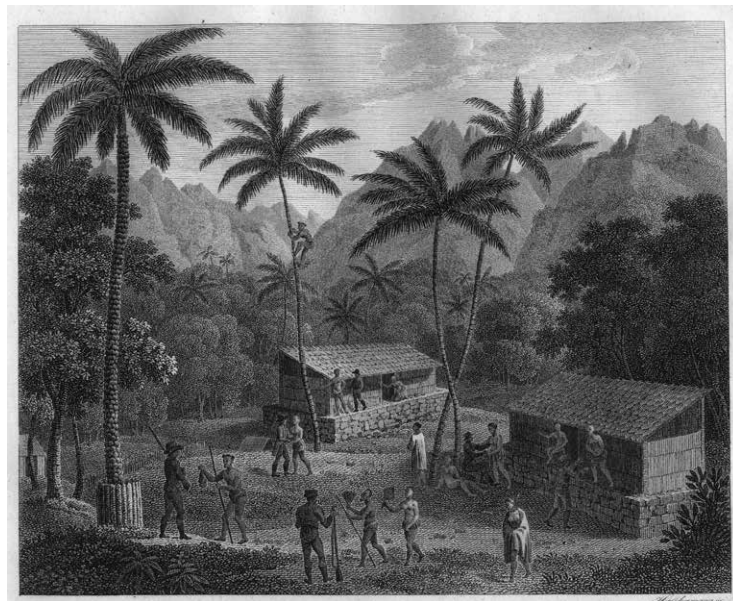


Figure 10.11. Haldenwang, d'après Georg Langsdorff, « Vue d'une vallée habitée de Nukuhiva », gravure, in Langsdorff 1812 : pl. X. Commentaire de Langsdorff : « Au premier plan, à gauche, cocotier *tapu* avec sa clôture et le tronc [entouré] de noix de coco attachées de la base à son sommet. Elles sont ainsi stockées en prévision d'une fête. Sur l'autre, un insulaire grimpe à la façon d'un singe avec les pieds pour cueillir des noix. Demeure édiflée sur une plateforme... À côté de celle-ci se trouve une fosse [à *ma* : 'ua ma], couverte, où est conservée la pâte du fruit de l'arbre à pain utilisée pour préparer la *popoi* » (Langsdorff 1993, v.2 : 263).

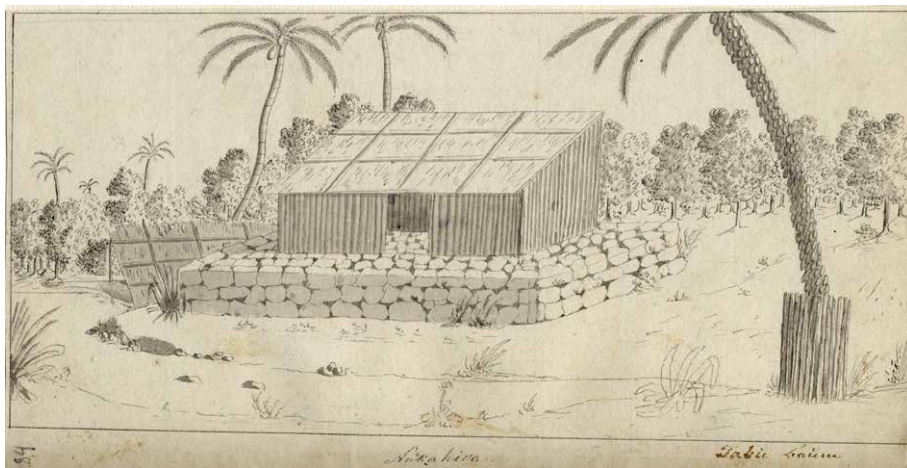


Figure 10.12. Hermann Löwenstern, « Nukahiva. Arbre *tapu* », gouache et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 84.

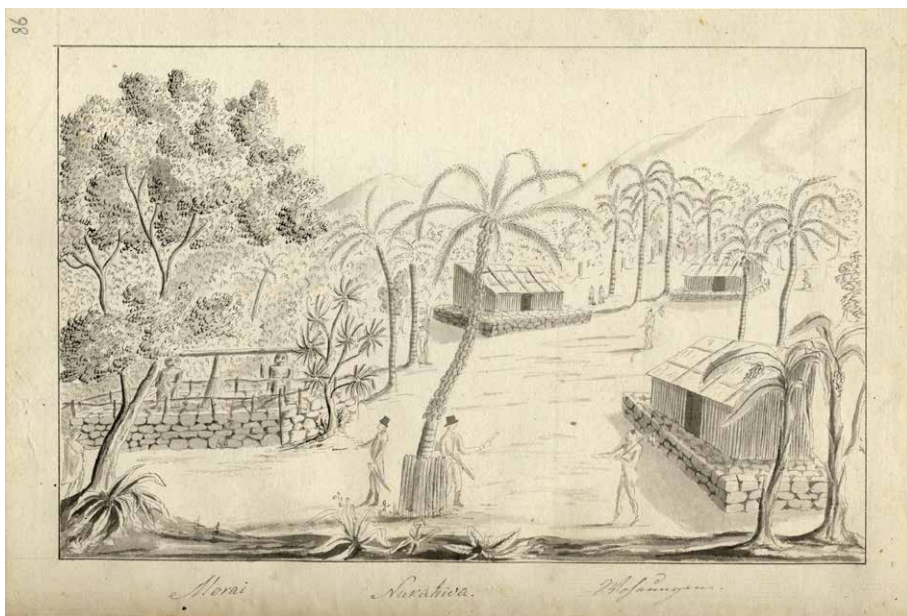


Figure 10.13. Hermann Löwenstern, « Nukahiva. *Morai* [me'ae]. Maisons », gouache et encre sur papier, in Löwenstern 1803-1806 : 86.

Figure 10.14. Wilhelm Tilesius, dessin d'un *morai* [me'ae], crayon, encre, gouache sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 76 v°.

Figure 10.15. Wilhelm Tilesius, dessin d'un *morai* [me'ae], crayon et gouache sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 7.

Figure 10.16. Wilhelm Tilesius, « *Morai* d'une famille de prêtres à Nukahiva », gouache, in Tilesius 1804-1810 : 69/TIL.



Figure 10.14.

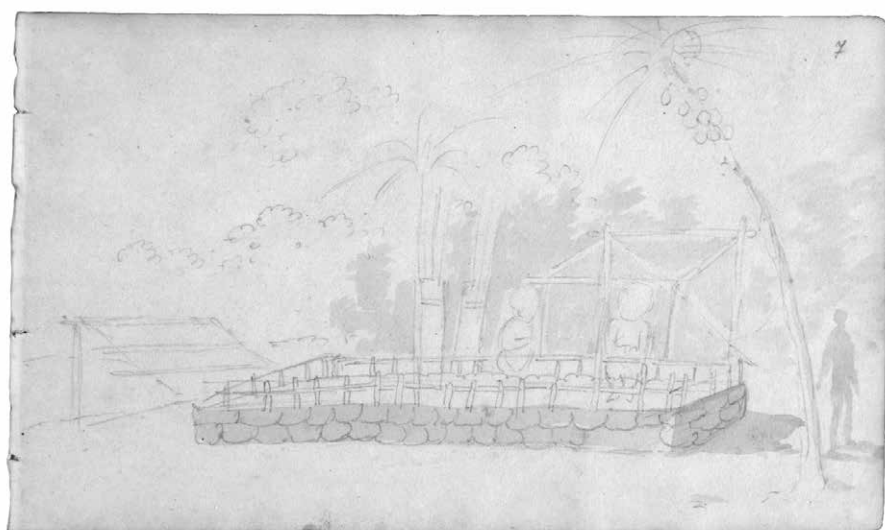


Figure 10.15.



Figure 10.16.

Vallée de Hakaui

Les choses étaient bien différentes quand les Russes y débarquèrent en 1804. Krusenstern raconte :

Notre arrivée sembla générer une satisfaction générale. Chacun nous sourit et nous ne remarquâmes ni cri exagéré, ni curiosité impertinente, bien que nous fussions les premiers Européens à *jamais* avoir débarqué parmi eux. Tous apportèrent des bananes et des fruits à pain à vendre, en échange desquels nous leur avons donné de petits morceaux de vieux cerclages de fer (1813c : 132).

Korobitsyn ajoute quelques détails supplémentaires :

Lors de notre arrivée, nous fîmes feu avec le fauconneau de nos chaloupes. Immédiatement une foule d'indigènes, hommes et femmes, se rassembla là où nous nous préparions à débarquer ; ils avaient les manières, et le même style de vie, que les habitants des autres baies. Quand nous débarquâmes de nos chaloupes, nous reçûmes une invitation à rendre visite au roi de cette baie par l'intermédiaire de notre interprète. Nous avons alors pris le repas que nous avions apporté et avons passé un moment avec les indigènes à nous procurer des produits locaux. Cependant, notre arrivée inopinée éveilla chez eux une curiosité si extraordinaire qu'ils ne s'inquiétèrent même pas de rassembler quelque plante que ce soit dont ils auraient pu faire échange avec nous, chacun se contentant de faire de son mieux pour pouvoir juste nous observer (1952 : 159).

Une gravure de Tilesius illustre le moment où le fauconneau tire de la chaloupe et où les insulaires commencent à se rassembler sur le rivage (fig. 10.6, 10.8). Curieusement la gravure, de Danvin & Chavannes, qui dépeint ce même tir, transforme la chaloupe en pirogue à proue relevée et les visiteurs russes, qui y sont assis, sont transformés en sortes d'Indiens affublés de sortes de coiffes pyramidales (fig. 10.9).

Le « roi de la baie », chez qui se déroula le pique-nique, était « Bauting » (selon Krusenstern) ou « Kaettenue Totei » (selon Tilesius). Crook se réfère à lui en tant que « Poutinne » (2007a : 135), ce que Suggs traduit par Pahutini, au sens de « nombreux tambours » (2008 : 4). Krusenstern observa que Pahutini¹, « malgré son âge, car il n'avait certainement pas moins de cinquante ans, demeurait très beau » et que sa « stature gigantesque attirait tous les regards » (1813c : 153, 132). Korobitsyn lui fait écho : « Le roi de cette baie est plutôt grand, avec une apparence très virile ; j'en ai peu vu comme lui » (1952 : 159). Il ne déçut les Russes que sur un point : il refusa de se séparer de son précieux cochon, bien que, par quatre fois, un marché ait été conclu en ce sens. Tilesius rapporte, dans son journal, que le roi avait une belle maison, longue, sur une place pavée *tapu* « *Tabuplazze* », avec un jardin attenant, clos d'un mur en pierre, dont l'abondante végétation était composée d'arbres à pain, de bananiers et de

1 Ce nom est à rapprocher de celui des Pahuatini, grande famille actuelle rattachée à une lignée de chefs de Hakaui et Taiohae. Le dernier chef de Taiohae, Denys Tei'ita'atoua dit Ke'orete (1919-1998) avait pour grand-mère maternelle Vaekehu (v.1823-1901).

cocotiers, auxquels s'ajoutaient des plantations de patates douces, d'ignames, de canne à sucre et quelques fleurs (1804 : 2).

Après quelques rafraîchissements, pris dans la demeure de Pahutini située non loin du rivage, les Russes « remontèrent un petit cours d'eau dont les deux rives sont bordées de propriétés considérables qui s'étendent sur une distance de presque un mille italien, environ 1850 m. » Korobitsyn indique qu'ils étaient toujours « environnés d'essaims d'insulaires qui [les] accompagnaient » (1952 : 159, 160). La vallée de Hakau, qui est un haut lieu touristique de Nuku Hiva à présent, s'étend le long de la sinueuse rivière Vai'oa² qui étire son cours le long d'une vallée étroite, aux flancs abrupts, telle une gorge. À plus de trois kilomètres de distance du rivage se trouve la troisième plus haute cascade³ au monde. Krusenstern dit d'elle qu'elle était « si spectaculaire qu'il serait difficile de rivaliser avec quelque chose de plus beau. Son lit paraît large de plusieurs brasses et l'eau se précipite d'une falaise dont la hauteur peut être estimée à 2 000 pieds [600 m]. Cette cascade, que virent les Docteurs Tilesius et Langsdorff lors de leur visite, nourrit la rivière qui termine sa course dans le Port Tschitschagoff » (1813c : 144).

La rivière Vai'oa, guère plus grande qu'un cours⁴ d'eau en fait, charma aussi les visiteurs : « Le ruisseau qui s'écoulait dans la vallée, au pied d'une chaîne élevée de montagnes, voyait sa beauté augmentée par les aspects abrupts de son lit qui apportaient certainement beaucoup à l'agrément de l'endroit » (Krusenstern 1813c : 131). Krusenstern (1804a : 53 v°) et Lisiansky (1814 : 76 ; 1812a : 121) donnèrent le nom de « Petite Neva » (Nevka en russe) à ce joli cours d'eau, du nom d'un des trois bras de la Neva à Saint-Petersbourg. Cette appellation, qu'aucune carte n'a conservée, fut clairement plus motivée par l'attrait du site que par les considérations pragmatiques à l'origine de celle du « Port Chichagov ».

Selon les estimations de Robarts, consignées par Krusenstern, la vallée de Hakau comptait cinq cents guerriers (1813c : 177). Tilesius estima à mille deux cents le nombre des habitants, pour une centaine d'habitations au moins. Certaines bâtisses étaient construites sur pilotis avec un espace de stockage au-dessous (1804 : 2-3). Dans l'ensemble, les visiteurs eurent l'impression que les habitants de cette vallée vivaient dans de meilleures conditions que ceux de Taiohae et que « les hommes affichaient aussi une bien meilleure apparence ». Les gens étaient aimables et bien disposés à leur égard, comme ils le soulignèrent : « En dépit de la taille des attroupements, nous

2 N.d.A. : je suis reconnaissante à Robert Suggs de m'avoir indiqué le nom de la rivière.

3 C'est à près de 6 km à l'intérieur des terres que se situe cette cascade (Vaipo) parfois considérée comme la 3^e plus haute chute, sans ressaut, au monde : 336 m. Les années sèches le débit de l'eau, provenant du plateau de To'ovi'i, se réduit à un filet qui tombe dans une vasque abritant des anguilles. Tout au long du cheminement pour y accéder, la beauté des falaises du versant ouest, la végétation et les très nombreux aménagements lithiques anciens permettent la découverte de l'intérieur des terres, mais l'accès de cette vallée, devenue privée, est limité.

4 En 2003, lorsque E. Govor se rendit à Hakau, les rivières de l'archipel voyaient déjà leur lit diminuer par suite de sécheresses et ponctions diverses. Mais, par fortes pluies, ces torrents peuvent grossir très vite et devenir impressionnants. La Vai'oa était surtout alimentée par les eaux du centre de l'île, dont celles du lac Vaimeama, asséché depuis. L'expédition passa à une époque très humide où son lit devait être important. Ses membres parlent à plusieurs reprises de cascades, de sources et ruisseaux, et les représentent. Traditionnellement les noms de cours d'eau variaient au fil des terres qu'ils traversaient ; ils avaient donc plusieurs noms d'amont en aval. Celui de Vai'oa est plus particulièrement réservé à sa partie haute, en amont de la cascade.

n'avons jamais eu à déplorer de conduite désagréable, ou déplacée, à notre égard », nota Korobitsyn (1952 : 160), tandis que Lisiansky qualifia les gens d'aimables (1812a : 126). Les femmes de Hakaui impressionnèrent tout particulièrement les Russes. Pour Krusenstern :

Les femmes de cette vallée étaient vraiment différentes de celles de Tayo Hoae. Elles étaient invariablement mieux vêtues et deux d'entre elles pouvaient, réellement, être qualifiées de très belles. Aucune d'entre elles n'était vraiment nue, mais toutes étaient drapées de longs châles de couleur jaune et elles se distinguaient de leurs voisines, notamment par une pièce d'étoffe blanche qu'elles portaient avec beaucoup de goût, comme une sorte de turban, qui leur seyait à merveille (1813c : 132).

Il remarqua un autre détail intéressant. Quand les navigateurs débarquèrent, les femmes n'étaient pas enduites d'huile de coco, car « leur curiosité à notre égard les avait peut-être empêché de se parer, mais lorsque nous sommes revenus quelques [heures] plus tard à Shegua, elles nous reçurent avec beaucoup plus de magnificence. » Même les pantomimes d'avances sensuelles, pressantes et expressives, de ces femmes envers leurs visiteurs russes, soutenues en cela par une assistance approbatrice, ne provoquèrent pas les habituels commentaires moralisateurs de Krusenstern : « Je dois leur rendre justice et admettre que, dans cette contrée lointaine, elles excellent à jouer de leur sensualité », (1813c : 131-133 ; 1809 : 165) avoue-t-il. Avait-il commencé à accepter cette façon d'être, naturelle, à l'égard du sexe, ou bien la catharsis du dernier jour avait peut-être atténué, jusqu'à un certain point, sa tension intérieure ?

Trois récits russes décrivent les *tohua* qu'ils virent dans la vallée. Krusenstern évoque un *tohua* :

Situé à une centaine de pas de la maison du roi, environ, il y avait un large espace plan devant lequel se dressait une construction de pierre, d'environ un pied de haut et de près de cent brasses de long [180 m], qui faisait preuve d'un degré d'habileté jamais approché à Tayo Hoae. Les pierres qui la constituaient étaient posées de façon si régulière et si bien jointoyées qu'aucun travailleur européen n'aurait pu mieux faire. Roberts nous dit que cette plateforme servait au public à s'asseoir durant les grandes danses. (1813c : 133)

Löwenstern remarqua que, dans cette vallée « l'aire de danse était une vaste place construite en pierre et entourée de cases » (2003a : 100). La description la plus détaillée de cette « aire publique destinée à la danse » est donnée par Korobitsyn qui nota qu'elle avait été « construite à la manière d'un fortin à quatre côtés, reposant sur une fondation en pierre haute de quatre pieds [1,20 m], avec des murs de vingt-quatre pieds de largeur [7,20 m, les gradins]. L'accès se faisait par de petites marches comme des marchepieds, ménagés par endroits pour mener à l'intérieur. L'aire de danse

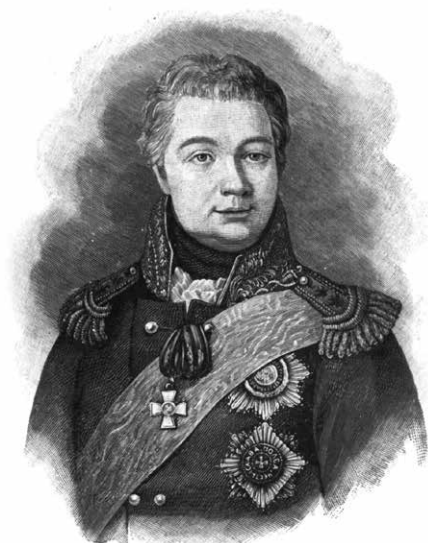


Figure 10.17. Pavel Chichagov, in Ogorodnikov S.F. *Istoricheskii obzor razvitiia i deiatelnosti Morskogo ministerstva...* [Étude historique du développement et des activités du ministère de la Maritime...], Saint-Pétersbourg, 1902.

Адмиралъ
П. Н. Чичаговъ.
1803 — 1811.

mesure approximativement 350 pieds de long [105 m] et 210 de large [63 m]⁵. Les murs extérieurs sont assez uniformément plans » (1952 : 159). Comme les récits présentent des divergences, celles-ci pourraient tenir aux différents *tohua* visités par les Russes. Krusenstern décrit plus probablement le *tohua* appelé Ponaouoho, situé au bord du rivage près de « la maison du roi », tandis que le *tohua* évoqué par Korobitsyn apparaît, dans son récit, dans le cadre de leur marche en remontant la vallée. Il existe au moins deux autres *tohua* sur la rive ouest du cours d'eau, d'après les relevés archéologiques de Linton (1925 : 108-109).

Korobitsyn a laissé aussi un récit détaillé sur un *me'ae* de Hakaui :

Leurs cimetières sont aussi quadrangulaires avec une plateforme en pierre, haute de huit pieds [2,40 m], au sommet de laquelle sont placées des statues de bois, toutes trois parallèles entre elles : deux tout à fait aux extrémités des murs et une au centre. Sur la tête des statues est posée une poutre, ronde et assez

5 Les mesures d'environ cent mètres de long pourraient convenir au *tohua* Ponaouoho qui fut endommagé par les crues et le tsunami de 1946. Il mesure à présent environ 92 m sur 20 m de large ; le *paepae* d'extrémité, celui du chef dit à présent de Vaekehu, mesure 20 m sur 8 m. En remontant légèrement dans la vallée, deux autres *tohua* se succédaient à distance raisonnable : Hieku'a, détruit, et Ha'eku'a, partiellement détruit par la rivière et la piste cavalière. En 1920, après l'aménagement de la piste qui le traverse, la cour de Ha'eku'a faisait près de 107 m de long, mais seulement 13 m de large. Comme d'autres grandes vallées, celle-ci comptait sept *tohua* dont les noms sont conservés, et des vestiges, plus ou moins importants et partiellement relevés.

épaisse, en bois où toutes sortes de menues choses sont suspendues en offrande, conformément à la coutume indigène. Après avoir examiné leurs cimetières, il semblerait que les corps des défunts soient souvent brûlés⁶ » (1952 : 159).

Tilesius mentionne aussi dans son journal la visite d'un *morai*. Des années plus tard, il mentionna dans un article qu'il y avait de nombreuses statues d'*etua* en pierre sur lesquelles il avait beaucoup appris de Robarts. Il pensait que les motifs gravés sur les *etua* représentaient les hauts faits des prêtres et des chefs (1828 : 176)⁷.

La « Vue d'une vallée habitée de Nukuhiva » de Langsdorff (fig. 10.10, 10.11), a pu être inspirée par la visite à Hakau. Le paysage de montagnes correspond mieux à cette vallée qu'à celle de Taiohae. Elle représente six Européens faisant la cour à des femmes ou du troc contre des crânes. Confirmant la pratique courante d'emprunt, et de partage entre artistes de l'expédition, des éléments de cette gravure se retrouvent dans les dessins de Löwenstern intitulés « Nukahiva. Arbre *tapu* » (fig. 10.12) et « Nukahiva. *Morai*. Maisons » (fig. 10.13).

À son tour, le « *Morai* » de Löwenstern emprunte à une variante du « *Morai* » de Tilesius, conservée à Leipzig (fig. 10.16), et à des dessins *ad naturam* [d'après nature] tirés de son carnet de croquis (fig. 10.14, 10.15). Il faut préciser que le « *Morai* » de Löwenstern coïncide pratiquement en tout point à la description qu'en fait Korobitsyn, ce qui laisse supposer que Löwenstern représenta un des *me'ae* de Hakau car, deux jours auparavant, il n'avait pas pu visiter le *me'ae* de Taiohae avec l'autre groupe.

6 Cette technique funéraire n'est évoquée ni par d'autres visiteurs, ni corroborée par les archéologues. Tout témoigne, au contraire, de l'absence d'incinération, que ce soit la tradition, la mémoire collective, les recherches ethnographiques, ou de terrain et les documents anciens. Les corps étaient probablement momifiés, desséchés et peut-être noircis par les huiles et le soleil. Le *me'ae* associé au *tohua* Ponaouoho était Te ava ipu oho. L'évocation de nombreuses statues est assez remarquable. À présent, à Nuku Hiva, le seul lieu où il y a un « grand nombre de statues » est le *me'ae* Paeke, à Taipivai. Il est connu pour réunir les divinités Taipi, 10 ou 11 tikis de pierre, cf. passage du *Kon Tiki Museum*, 1956, Th. Heyerdahl & N. Ferdon. En 1839, lors de la visite de la demeure, très *tapu*, des prêtres de Hakahau, à Ua Pou, P.A. Lesson y observa de nombreuses statues de pierre, mais surtout de bois, et souvent « de grandeur naturelle » (mss. du *Pylade*, 4^e voyage, T.III, Rochefort).

7 Sur le corps des tikis de bois, ou de pierre, n'apparaissent plus que très rarement des traces très érodées de gravures (cf. K. von den Steinen, ou le *me'ae* de Meaiaute à Ua Huka). Inspirés du tressage, ces motifs, et leur emplacement, pourraient évoquer les nattes portées autrefois par certains, comme Moatei'i, ou comme encore aux Samoa-Tonga, mais aussi celles dans lesquelles étaient enveloppés les défunts. Les autres tracés sont des sphères concentriques, sur le postérieur des hommes, et la courbe de leurs pectoraux symbole de force (cf. Tiki Takai'i à Puamau, Hiva Oa, Paeke pour Nuku Hiva, ou le grand tiki de bois de Hiva Oa, au Musée de Tahiti et des îles, etc.). Il faut citer les spirales aux oreilles (cf. l'ancêtre primordial des Tiu, à Ta'a'oa, vandalisé, ou ceux en bois du *Bishop Museum* à Hawaï'i), et ceux à la commissure des lèvres (*me'ae* Meaiaute à Ua Huka par ex.), ou sous les lèvres (cf. le *tehe* du tiki de Punaei, du *tohua* Utuku'a à Hiva Oa, qui est exceptionnel). Ces tracés participent d'une silhouette humaine passée au stade d'immortel, ou l'immortel qu'est Tiki. Le fait qu'ils aient évoqué des actions d'éclat, comme le suggère Robarts, les rapprocheraient des motifs commémoratifs du tatouage. Est-ce ce souvenir qui le guida dans son commentaire, ou le fait qu'ils aient été ainsi dressés en statue, ou une information précise ?

À travers les montagnes

À quatre heures cet après-midi-là, après six heures passées à Hakau, les navigateurs embarquèrent sur leurs grandes chaloupes pour retourner à bord de leurs navires. Cette fois, le vent était de face et il leur fallut quatre heures pour regagner Taiohae. Certains toutefois, dans le groupe, décidèrent de ne pas rentrer en chaloupe. Robarts explique : « Nous étions sur le point de partir. Deux des Naturalistes émirent le vœu de repartir par la terre. Ils me demandèrent de les accompagner. Je répondis que Je n’y voyais pas d’objection, pourvu que S^r Ge^o autorise cette sortie. La permission fut demandée et accordée » (1974 : 136). Il est curieux de constater que Robarts était persuadé que Lisiansky (*Sir George*), et non Krusenstern, était à la tête de l’expédition et que les naturalistes étaient sous sa responsabilité. Löwenstern remarque dans son journal : « Alors que nous voulions rentrer, plusieurs exprimèrent le souhait de repartir par la terre. Lisianski s’y opposa avec force. Tilesius et Langsdorff décidèrent néanmoins de partir à pied. J’aurais aimé les accompagner mais j’étais venu avec la grande chaloupe, je devais donc rentrer avec » (2003a : 100). D’après le récit récemment découvert de Tilesius, Moritz Laband, chirurgien de la *Neva*, est à l’origine de l’idée alors qu’il n’est que très rarement mentionné dans les récits des uns et des autres. Il était aussi naturaliste, mais finalement il n’y participa pas (Tilesius 1835 : 414-415).

Robarts poursuit son récit d’une randonnée plutôt rude :

Nous nous mîmes en route. Je pris le chemin le plus proche à travers les montagnes. Mes compagnons n’étaient pas vraiment de bons marcheurs. Nous n’avions pas fait la moitié du chemin qu’ils commencèrent à se plaindre d’avoir mal au pied et de ne plus pouvoir avancer. Ils avaient des chaussures aux pieds ; je n’en avais pas. La nuit descendait. Il commença à pleuvoir. Ils se regardaient l’un l’autre, jusqu’à ce que l’un d’eux se mette à pleurer. Je pensais en moi-même : « Si cet homme pleure pour si peu, qu’aurait-il fait s’il avait dû traverser, un tant soit peu, ce par quoi je suis passé ? » Sa réaction m’amusa au plus haut point, intérieurement ; bien sûr, si sa tristesse avait eu quelque cause réelle, j’aurais été le premier à le plaindre.

Tilesius vécut ce cheminement de façon très dramatique. Pour commencer, il avait été tellement occupé toute la journée, dans la vallée de Schegua, à faire des croquis et à prendre des notes, qu’il avait négligé de manger et il n’avait pas apporté de nourriture. Le pire advint quand, sous la pluie, un mélange de cendre volcanique mêlée à une chaux hautement corrosive attaqua, dit-il, le cuir des chaussures des voyageurs au point qu’ils les abandonnèrent. Peu après, ce fut le tour de leurs bas. Le sentier glissant, ses pierres, comme des aiguilles, leur blessèrent les pieds. « Finalement, rapporte Tilesius, mes pieds coupés, blessés par un pyroxène vitreux, refusèrent de me servir », et il s’effondra sur le sol tandis que Langsdorff et Robarts avançaient devant lui rapidement. Mais le pire était à venir, d’après Tilesius : « à ma soif dévorante, à la faim, la fatigue et la douleur de mes blessures qui saignaient s’ajouta un autre tourment, la menace sur nos vies et le danger encouru. Quatre immensément grands et robustes sauvages de la vallée hostile (*dem feindlichen Thale*) arrivèrent en escaladant la pente de la montagne. » Tilesius fut glacé de peur en les entendant dire « *Mateh, mateh* », ce qui signifie dans

leur langue : malade ou mort. Mais soudainement la situation évolua dans le bon sens. En montrant sa bouche, ils dirent : « *Kaï māi eīnu* », ce que Tilesius comprit – très justement – comme une offre de nourriture et boisson.

Immédiatement, l'un d'entre eux, à qui j'avais donné un couteau et un morceau de fer, retourna en arrière en courant et me rapporta du taro rôti sur des braises chaudes et une noix de coco, avec unealebasse pleine d'eau de source. Je ne me souviens pas d'avoir rien goûté d'aussi délicieux que cet en-cas. Très vite, le sauvage ouvrit la noix et me donna le lait [sic] à boire et en retira la chair de ses mains. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. L'autre me soutenait, recouvrit mes pieds blessés de feuilles puis, par gestes, il me montra qu'il voulait mettre mes pieds sous ses bras, que je m'allongerais sur ses épaules et qu'il suivrait mes compagnons avec moi sur son dos (Tilesius 1835 : 416-418).

Jusqu'au dernier moment Tilesius ne réalisa pas qu'il devait cette aide magique à l'intervention de Robarts qui, selon ses mémoires, s'était mis en route afin de chercher de l'aide pour ses compagnons en pleine détresse :

Je les encourageais et les priais de se ressaisir, tout en les invitant à s'asseoir un court instant, le temps que je revienne. Ils pensèrent que j'allais les abandonner. Bien au contraire, je me mis en route et revins rapidement accompagné de trois hommes robustes. L'un d'eux porta leur sac de plantes et leur boîte à Papillons, etc. Les deux autres les hissèrent sur leurs épaules comme une paire de moutons (1974 : 136-137).

Puis, tandis que Tilesius poursuit sa description du périlleux cheminement « le long d'un sentier très étroit sur des rochers qui surplombaient la mer et quelques endroits qui étaient si dangereux que les sauvages, nos porteurs, grimpaient aux rochers [avec nous] tanguant contre eux », Robarts reste laconique : « La pluie se calma. Nous descendîmes le long des rochers pour atteindre la plantation qui appartenait au Roi. Il y avait là un bon logement prévu pour accueillir la famille royale à la saison des fruits à pain » (1974 : 137).

Tilesius remarque dans son journal qu'il « y avait plus de vingt personnes dans la maison royale où ils dormirent cette nuit-là », mais il ne nous donne aucun autre détail sur leur difficile cheminement (1804 : 12). Langsdorff est tout aussi discret, mais précise que : « pour effectuer des observations touchant les sciences naturelles, nous avons pris le risque de passer la nuit dans une maison du chef, à la merci des sauvages » (Langsdorff & Fischer 1810 : 2). Dans la publication plus tardive, Tilesius mentionne :

Le beau-père de Robarts nous reçut aimablement et nous régala de fruit à pain, bananes, noix de coco et taro rôti et un couchage moelleux, de roseaux et d'herbes, nous fut préparé. Aussitôt que, parmi les sauvages de la vallée, se répandit la nouvelle que nous étions arrivés, une large foule d'hommes et de femmes se rassemblèrent devant la hutte. Les hommes vinrent en procession avec des torches et commencèrent à entonner un chant, en frappant fort de

leurs mains contre leurs bras, scandant une mélodie que je mis par écrit dans mon carnet de voyage, malgré la douleur des blessures que je ressentais au pied (Tilesius 1835 : 418-419).

Bien que Tilesius laisse entendre qu'ils furent reçus par le beau-père de Robarts, qui était Kiatonui, il est plus exact de dire qu'ils le furent en son nom.

Pendant ce temps, Robarts estimait que sa tâche n'était pas encore achevée :

Je reçus un mot de l'un d'eux, Juste pour dire qu'ils étaient saufs. J'avais un fusil à double canon. Je le chargeais avec de la poudre afin d'envoyer un signal au bateau dès que j'atteindrais Tio foie. Je pris la route à travers bois. Il pleuvait à verse et des éclairs zébraient le ciel. Dans ces îles, on n'entend pas le son puissant du tonnerre ; juste un faible grondement dans le lointain. J'atteignis Tio foie. Le chargeur de mon fusil étant au sec, j'ai tiré deux fois. Une chaloupe arriva enfin. Il pleuvait encore très fort. J'étais à bord du navire du Capitaine Kraulestern. Je le trouvais très inquiet pour la sécurité de ses deux officiers. Je lui remis le message et l'informais de toutes nos péripéties. Il ria de bon cœur mais me blâma d'être venu en pleine tempête et de nuit. Je lui répondis que je pensais qu'il était inquiet [et que donc] j'étais venu. Je me retirai et reçus une serviette pour me sécher. Je n'avais rien sur moi, en dehors de mon pagne. J'avais quitté ma chemise et mes sous-vêtements pour éviter d'attraper froid. Puis je suis allé dans la salle à manger où je reçus un verre, ou deux, de gin hollandais pour éviter d'attraper froid. J'eus un souper et je passais la soirée avec plusieurs officiers. Ils ne pouvaient parler que quelques mots d'anglais et mes connaissances approximatives en français, hollandais et russe, rendaient la conversation décousue. L'orage avait cessé. Je montais sur le pont dormir (1974 : 137).

Les Russes eurent beaucoup de chance d'avoir rencontré un homme tel que Robarts qui, après avoir marché toute la journée à travers les montagnes, avait encore la force, le soir, de les divertir en « mauvais russe ».

L'histoire de Félicité

En 2003, mon fils de dix ans et moi-même pensions refaire l'excursion des naturalistes à Nuku Hiva. Il me suffit de quelques heures passées dans le climat de Nuku Hiva pour réaliser que je ne pourrais pas entreprendre un tel parcours, surtout sans un guide comme Robarts pour prendre soin de ces nouveaux aventuriers russes. À la place, nous sommes allés à Hakaui avec le bateau à moteur d'Eric Bastard. Dans l'anse de Hakaui, nous avons rencontré Félicité Kimitete, l'arrière-arrière-arrière-arrière-petite-fille de Kiatonui. Elle nous raconta une histoire lui venant de ses ancêtres.

Tau'a Matareva, femme de haut rang de Hakaui, se rendit à bord du navire russe. De la vodka ou du rhum, lui fut offert et elle rentra à terre, la démarche chancelante sous l'effet de l'alcool. Les Russes lui avaient donné aussi deux

chèvres ; comme elle rentrait chez elle en tanguant avec ces deux étranges animaux, les gens à terre furent terrifiés et pensèrent qu'il s'agissait d'*etua* (Rencontre du 8 novembre 2003).

R.C. Suggs suggère, pour le nom Tau'a Matareva, le sens de « prêtresse au regard d'une puissance inépuisable ». Lui-même avait entendu une autre version, de la bouche de Félicité ; elle présentait quelques variantes dans les détails :

D'après ce récit, « les Russes » étaient descendus à terre en état d'ébriété... Ils avaient emmené deux chèvres avec eux. Non loin de chez Félicité, un peu en amont, là où aujourd'hui pousse un arbre assez imposant, ils rencontrèrent la grande prêtresse et lui donnèrent les chèvres. Ces chèvres furent épargnées car les Marquisiens pensaient qu'elles étaient des *etua* (Lettres du 5 et 23 novembre 2006 ; 18 juin 2007)⁸.

Les récits russes ne confirment pas ces dires. Par contre, il est à noter que tous les éléments clés sont là : l'interaction entre les membres d'une famille de chefs et les visiteurs russes, mais dans un ordre différent. L'épouse de Kiatonui : Tahiatā'ōa, visita bien la *Neva*, mais en tant que « reine » de Taiohae, non de Hakau, bien que son nom signifiait « héritière de la baie de Ta'ōa », comme Krusenstern le découvrit (1804a : 42 v°), tandis que sa sœur U'uhiu était, elle, « reine » de Hakau. Kiatonui fit l'expérience des effets de l'alcool, après un diner sur la *Neva*, et il est fort probable qu'il s'agissait de la première fois où il goûtait l'alcool européen, car les récits des voyageurs précédents ne font pas état du fait que de l'alcool lui ait été offert. Les Russes possédaient des chèvres, mais n'en donnèrent pas aux Nukuhiviens, bien que des chèvres soient bien associées à Pahutini. Ce chef de Hakau était en effet revenu de Tahuata, en 1798, avec une chèvre. D'après le récit de Crook, il avait parcouru Nuku Hiva en exhibant triomphalement cette unique acquisition. Pahutini était l'époux de U'uhiu ; c'est lui qui avait offert chez lui un repas aux navigateurs. Par ailleurs pour Félicité, le grand *paepae* près du bord de mer a pour fondation la maison du chef. Sa maison de famille⁹, au XX^e siècle, était toujours sur ce *paepae*.

D'après Monseigneur Le Cleac'h, les Nukuhiviens ont d'autres récits comparables, où des capitaines européens leur font présent d'un cheval, d'une vache ou d'un mouton (Rencontre du 9 novembre 2003). Pour les habitants de l'île, les premiers visiteurs Européens entrèrent dans leurs récits comme des sortes de héros culturels apportant des animaux domestiques aux populations. Tandis que d'autres aspects de ces mêmes récits présentent des similitudes avec ceux de *Maui le facétieux*. Ils s'amuse par exemple des effets de la consommation d'alcool. Félicité riait en imitant la démarche de Tau'a Matareva : « Comme ça » ! L'idée nukuhivienne selon laquelle les Européens auraient été des *etua*, prend ici un tour original ; ce sont les chèvres, plus que les personnes qui les introduisirent, qui sont regardées comme des *etua*.

8 Cette tradition est vivante, et il est encore considéré que les chèvres avaient été déclarées *tapu* pour ne pas être chassées et pouvoir se reproduire en nombre. Était-ce à la demande des Russes, ou de la prêtresse ? Son nom est un des plus fameux de la vallée : Tau'a Mata'eva, ou Tau'a Mataheva selon les uns, ou les autres. La traduction souvent donnée, dans l'île, est « *Tau'a* (grande prêtresse) au regard chargé de poison », donc redoutable.

9 Félicité Kimitete – Taupotini en est une descendante.

Du dixième au douzième jour : Départ

4 (16) – 6 (18) mai 1804

Les préparatifs et l'embarquement

La date d'appareillage avait été fixée au 17 mai, et le 16 mai les différentes tâches à terre devaient s'achever : « Le 16 mai, nous avons terminé notre approvisionnement en bois et en eau », indique Krusenstern (1813c : 133).

Mais la paix ne régnait pas sans aléas. Les tensions de la veille avaient laissé des traces chez chacun ; Löwenstern note :

Après avoir dormi à terre, Tilesius et Langsdorff arrivèrent au lieu d'aiguade, où Golovatscheff travaillait. Tilesius exigea immédiatement de Golovatscheff une embarcation pour aller à bord. Golovatscheff refusa d'accéder à sa requête, ce qui eut pour résultat de rendre le conseiller grossier. À son retour, Golovatscheff déposa plainte contre Tilesius auprès du capitaine (2003a : 101).

Golovachev fut le seul officier à ne pas rejoindre la mutinerie contre Rezanov. Deux ans plus tard, lorsque Golovachev mit fin à ses jours à Sainte Hélène, il laissa un mot adressé à Tilesius dans lequel il écrivait, entre autres accusations : « Conseiller Tilesius !... à Nukahiva, vous m'avez accusé de ne pas vous avoir ramené au bateau ... Vos mesquines insultes dans le carré des officiers ... voilà les raisons !... Je vous tiens pour responsable de ma mort. » Löwenstern relate un autre incident, du même ordre : « À Nukahiva, Tilesius était en retard, comme toujours. Golovatscheff ne l'attendit pas et le laissa à terre prétextant qu'une heure plus tard une autre chaloupe allait être envoyée. Tilesius rejoignit le navire dans la soirée dans une colère noire » (2003b : 449-450 ; 2003a : 417-418). Golovachev ayant porté de nombreuses accusations à l'encontre de presque tous les membres de l'expédition, Tilesius ne peut être considéré comme le seul responsable de son suicide.

Selon Löwenstern, la veille dans l'après-midi, alors qu'il traversait les montagnes : « Tilesius, fatigué d'avoir escaladé les rochers, était tombé et s'était blessé » (2003a : 100). Ses blessures le maintinrent alité pour le reste du voyage jusqu'au Kamtchatka (Eспенberg 1812 : 297), mais ce jour-là : son dernier jour à Nuku Hiva, il effectua une ultime visite à terre. Deux gouaches de son album portent cette date, et comme il manquait de papier, elles furent réalisées au revers des pages de couverture. Ces portraits : « Femme en tenue jaune » et « Nukahivienne à la palme » (fig. 9.8, 9.7), rendent hommage aux symboles de paix nukuhiviens : un geste pour le premier, une palme pour le second, assortis d'un érotisme sans entraves. Ces portraits doivent peut-être leur inspiration à la Déesse de la Baie : Hinate'ani, ou à la prêtresse de Hakau. Ceci fut le dernier souvenir que Tilesius allait emporter des tentations de l'île.

Löwenstern était aussi bien occupé :

Peu après midi, je suis allé à terre avec Horner pour effectuer les relevés de la mi-journée. Nous étions accompagnés du chasseur. Il tira plusieurs oiseaux. Les sauvages le considéraient avec respect ; ils le regardaient avec crainte et lui servaient de chiens d'arrêt. Comme tous les sauvages couraient avec le chasseur, nous avons pu réaliser nos observations sans être dérangés (2003a : 101 ; 2005 : 172).

Ce chasseur, Petr Filippov, avait déjà accompagné à terre le groupe de Shemelin quelques jours auparavant.

Une autre personne captivait les Nukuhiviens, c'était le forgeron du bord : Mikhail Zviagin. Löwenstern observe que « les sauvages aiment tout particulièrement notre forge. Le forgeron avait toujours quelque chose à faire et le roi peut passer des heures à l'observer, tout spécialement quand il apporte une vieille hachette à réparer » (2003a : 101). Shemelin conte cet épisode : « Le roi ayant apporté à bord une grande hache anglaise, se vanta que lui et son peuple possédaient tant de ces haches qu'ils n'avaient nul besoin des nôtres. Sa hache était émoussée et le roi voulait l'affûter sur notre pierre à aiguiser. » Kiatonui dut tourner lui-même la meule, car aucun marin n'était libre à ce moment-là : « Il tourna la lourde pierre à une vitesse et avec une dextérité auxquelles on ne pouvait s'attendre, pour un homme de cinquante ans. L'officier de quart, voyant la sueur couler sur le corps du roi, ordonna à un marin qui revenait de l'île de terminer le travail par égard pour son grand âge » (1816 : 124-125).

Le journal de Löwenstern, pourtant peu sentimental, semble trahir une sympathie grandissante pour « *die Wilden* » [les Sauvages]. Ce même jour, il observe : « les traits des sauvages ne sont pas désagréables. Omai, le fils du roi, est un jeune homme adroit, au regard enthousiaste » (2003a : 101).

Les responsabilités de Robarts allaient aussi prendre fin. Il rapporte que durant la matinée :

[Lisiansky] demanda si j'aimerais aller au Kamsestchkay, auquel cas il me ramènerait en Russie. (Si j'avais accepté son offre, j'ai souvent pensé que cela aurait fait ma fortune, mais il est trop tard pour regretter. Nous ne perdons pas ce que nous n'avons jamais eu). Je consultais les relevés pour examiner les températures et m'aperçu que lorsque les navires atteindraient leur destination, le temps serait extrêmement froid et je le remerciais pour son Aimable proposition [mais j'ai dit que] la grossesse de mon épouse serait trop avancée et qu'un soudain changement de climat pourrait mettre sa vie en danger. Toutefois, il eut la délicatesse de m'offrir plusieurs choses que j'estimais de valeur. Alors que je retournais vers le rivage, le Capitaine Kraulestern me fit un signe de la main. Je me rendis à bord. Il me demanda ce que *Sir Ge°* m'avait donné. Je le lui ai dit. Il me fit aussi un beau cadeau ; il me donna une élégante épée, mais dans ma précipitation, je l'ai oubliée (1974 : 138).

Lisiansky indique, au sujet de ces cadeaux :

Je récompensais Roberts de ses services avec du linge, des morceaux de fer et d'autres articles qui lui étaient utiles dans sa situation, à ce moment-là. Je lui confiai également une certaine quantité de graines pour le jardin qu'il me

promit de cultiver. La poudre à canon fut la seule chose que je lui refusais car, pour moi, c'était une règle : ne pas tolérer qu'un seul grain de ce produit dangereux ne soit donné aux insulaires (1814 : 76-77).

Le journal de Krusenstern confirme que « Roberts fit la demande dans les termes les plus pressants, à la fois à moi-même et au Capitaine Lisiansky, qu'on lui laisse une paire de pistolets, un fusil, quelques balles et de la poudre », ce que Krusenstern refusa pour les mêmes raisons. (1813c : 174).

Toutefois, les Russes familiarisèrent les Nukuhiviens aux effets de la poudre à canon, comme le relate Lisiansky :

Comme ceci devait être le dernier jour de notre escale, j'ordonnais que quelques fusées soient tirées pour voir comment les insulaires allaient réagir. Le roi m'assura que les gens avaient été extrêmement stupéfaits et que malgré tous les efforts de Roberts pour essayer de les persuader que les coups avaient été simplement tirés pour les divertir, tous les sauvages rassemblés à ce moment-là sur le rivage étaient morts de peur. Ils croyaient vraiment que nous avions le pouvoir d'envoyer des étoiles et que ces lumières, après avoir disparu dans le ciel, nous revenaient pour être remises en place (1814 : 77 ; 1812a : 123).

Une baie traîtresse, tout comme ses habitants

À l'aube du 17 mai, les navires se préparaient à lever l'ancre alors que leurs nouveaux amis : Ma'uhau, Roberts et Kabris arrivaient à bord de la *Nadezhda* pour un dernier adieu. Malgré de fortes rafales de vent contraire, ils réussirent à parvenir jusqu'au milieu de la baie avant que les vents, soudainement « ne deviennent si changeants qu'ils nous obligèrent à sans cesse virer de bord. Le courant poussa [la *Nadezhda*] de plus en plus vers l'ouest », vers des rochers déchiquetés, ourlés de déferlantes. Les voiles, déjà déployées, de la *Nadezhda* aggravaient la situation. À bord de la *Neva*, Lisiansky n'avait pas encore hissé les voiles car [la *Neva*], à ce moment-là, était lentement halée. [De leur côté,] les deux chaloupes qui tentaient de retenir la *Nadezhda* n'étaient d'aucun secours : « Le navire, comme devenu fou, n'obéissait ni au remorqueur, ni au pilote, ni au gouvernail, ni aux voiles. » L'ancre ne stoppa le navire qu'à quelques mètres à peine du rivage, de la côte ouest, alors qu'ils en « distinguaient déjà chaque brins d'herbe ». Une violente bourrasque aurait pu provoquer un désastre : « Décrire la terreur qui nous frappa tous serait vain ; une minute de plus et le navire aurait été inévitablement détruit. » Même Rezanov, qui s'était enfermé dans sa cabine depuis la mutinerie, fit soudainement irruption pour se rendre compte de la situation. Le danger n'était pourtant pas encore écarté : « Les coups de vent se succédaient rapidement, les uns après les autres, menaçant de nous fracasser à tout instant dans le ressac » (Krusenstern 1813c : 134 ; Shemelin 1816 : 136[a] ; Löwenstern 2003a : 102-103 ; Horner 1805 : 153). S'ils avaient fait naufrage, il y aurait eu peu de chance qu'ils en réchappent compte tenu du ressac, des rochers déchiquetés et des courants sous-marins.

Un autre danger menaçait : « En moins de deux heures, nombre d'insulaires s'étaient rassemblés sur la plage, au plus près du navire, tous armés de casse-têtes, de haches et de piques. Jamais ils n'étaient apparus aussi belliqueux. Que pouvaient être

leurs intentions, sinon nous piller et nous tuer ? » songea Krusenstern (1813c : 182 ; 1809 : 220). Shemelin décrit les insulaires armés « escaladant les endroits les plus accessibles pour se rapprocher du navire... Certains d'entre eux étaient déjà dans l'eau et nageaient à proximité de celui-ci, attendant l'instant propice où exercer leurs basses œuvres au moment de notre perte » (1816 : 136 [a]). Alors que les voyageurs frôlaient le « naufrage... sur cette île habitée de cannibales », comme le formula Langsdorff (1993 : 132), leurs sentiments différaient largement des attentes qui avaient été les leurs initialement, onze jours plus tôt lorsqu'ils avaient abordé l'île pour observer de « vrais enfants de la Nature ». Krusenstern, dont les intentions bienveillantes transparaissent dans ses instructions rédigées la veille de leur arrivée où il souhaitait à la fois protéger les insulaires pacifiques et cultiver chez ce « peuple la flamme de l'amitié envers les Russes » (Barratt 1981 : 119), mesura leur échec. À moins qu'il n'ait peut-être pensé que les insulaires avaient failli : « Ne leur avons-nous jamais dénié un quelconque sentiment de justice, ou de bonté. Bien que durant notre séjour, nul n'ait jamais montré la moindre animosité, mais au contraire toutes les bonnes grâces possibles pour susciter leur bienveillance, ou tout au moins de la gratitude, notre conduite sembla avoir opéré sur eux un tout autre effet » (1813c : 181).

Les frissons ressentis en ces instants, au moment où ils faillirent se fracasser sur les rochers, allaient ressurgir des années plus tard lorsque Krusenstern rédigea ses pensées sur le caractère des Nukuhiviens. Il déclara alors que ses *a priori* favorables sur les insulaires honnêtes, amicaux et secourables, étaient entièrement faux : « Seule la crainte les empêche de massacrer et de dévorer l'étranger qui arrive. » Il ne distinguait plus aucune qualité humaine capable de les racheter, convaincu « qu'ils n'avaient ni institutions sociales, ni religion, ni sentiments humains à quelque degré que ce soit ; en un mot, qu'ils étaient dénués de toutes réelles qualités ; qu'ils appartenaient sans aucun doute à ce qu'il y avait de pire dans l'humanité et qu'en aucun cas, personne ne pourra me tenir rigueur de les qualifier de sauvages » (1813c : 181-182). Autant d'arguments qui s'appuyaient sur des récits de cannibalisme qu'il avait puisé chez Robarts, Kabris ou venant de ces crânes perforés qui avaient déjà failli causer la perte de l'expédition.

En réalité, le comportement des insulaires, ce jour-là, était plus ambigu. Alors que Krusenstern relevait le fait que « le Français, qui était venu à bord à ce moment-là, avait aussi reconnu des intentions hostiles chez les habitants, toute la vallée étant en émoi » (1813c : 182), Langsdorff entendit tout le contraire :

Il [Kabris] nous raconta que la position de notre navire avait semblé très dangereuse, vu du côté est de la baie. La rumeur s'était propagée à travers la vallée que nous ne pourrions pas échapper au naufrage. C'est la raison pour laquelle de nombreux insulaires s'étaient rassemblés, sur la côte, dans la seule intention de nous porter immédiatement secours, et sauver de l'inévitable naufrage tout ce que nous avions de valeur (1993 : 132).

Langsdorff nota aussi des détails qui ne concordaient pas avec l'image cannibale :

Ils [insulaire] ne se rendaient probablement pas compte du danger dans lequel nous étions car un des spectateurs, accompagné d'une jeune fille, plongea de la falaise escarpée dans l'eau bouillonnante, là où la vague déferlait à environ vingt pieds de haut, et comme à l'accoutumée nous offrit les faveurs de cette personne (peut-être sa femme). Une autre femme vint vers nous en nageant joyeusement. Comme personne ne lui prêtait attention, elle repartit vers le rivage, à la nage, avec un paquet de bananes tombé malencontreusement par-dessus bord (1993 : 132).

Le sort de ces bananes tombant par-dessus bord à l'arrière du navire, retenu par son ancre, fut aussi noté par Shemelin qui enrageait : « Les sauvages qui nageaient autour les ont rattrapés et, non seulement ils ne les ont pas rendues, mais ils les ont toutes mangées en riant aux éclats, devant nous. » Il interpréta cela comme une preuve de la convoitise des indigènes qui n'avaient « jamais rendu ne serait-ce que la plus insignifiante babiole tombée entre leurs mains » (1816 : 137, 136[a]).

Cette atmosphère épique autour du navire sur le point de se briser, et cette nourriture, dévorée, accompagnée de rires homériques alors qu'elle avait été destinée à des *etua* navigateurs, a pu correspondre à un acte plus sacré que pragmatique ; quelque chose qui rappelle la bataille annuelle, symbolique, livrée par les chefs hawaïens à l'*akua Lono* [divin Lono] (Sahlins 1981).

Le remorquage et les derniers visiteurs

La nature malfaisante des Nukuhiviens n'occupa probablement les réflexions de Krusenstern que plus tard. Pour l'heure, il lui fallait se concentrer sur le sauvetage du navire : « Nous avons immédiatement jeté une ancre de touée », écrit-il, « et nous commençons à déhaler au milieu de la baie quand, soudain, un fort coup de vent, trop violent pour notre petite ancre, nous drossa si bien que nous avons dû en jeter une supplémentaire » (1813c : 134). La *Nadezhda* tira un signal de détresse pour obtenir de l'aide de la *Neva* qui, prise elle-même dans le courant côtier, avait réussi à stopper à une distance plus grande des rochers, ses voiles étant restées affalées. Lisiansky dépêcha sa chaloupe avec huit marins. Les deux chaloupes transportaient une ancre de touée d'environ 125 kilogrammes à distance de la côte et, après l'avoir fixée, ils remorquèrent la *Nadezhda* dans leur direction au moyen d'une aussière de 200 mètres de long ; ils répétèrent la manœuvre plusieurs fois. Le ressac et la chaleur extrême rendirent la tâche particulièrement pénible et dangereuse. Le déhalage dura environ quatre heures. Ce n'est pas avant quatre heures de l'après-midi que la *Nadezhda* se retrouva en sécurité, à bonne distance de la côte. Au travail depuis quatre heures du matin, sans discontinuer, l'équipage était si exténué que Krusenstern décida de leur accorder une nuit de repos dans la baie, au mouillage (Shemelin 1816 : 137 ; Löwenstern 2003a : 103). Une fois encore, Kabris et Robarts se rendirent à bord pour d'ultimes adieux. Le premier, d'après Langsdorff :

...sollicita quelques pacotilles d'Europe pour lui-même et sa femme... Dans la soirée, nous primes congé de Roberts qui fut raccompagné à terre dans une petite chaloupe. Nous conseillâmes aimablement à Cabri d'en profiter pour partir, dans l'éventualité où nous aurions à appareiller dans la nuit si un vent

favorable se levait. En dépit de nos conseils, il demeura à bord et nous assura qu'il pourrait aisément rallier le rivage proche à la nage, quand nous partirions (1993 : 132).

Cette décision s'avéra fatale pour lui.

Dans l'intervalle, la *Neva* déhalait lentement vers l'entrée de la baie. Elle avait aussi des visiteurs, Kiatonui « et sa cour » demeurèrent à bord jusqu'au crépuscule. Pour une dernière fois, Lisiansky était absorbé par les sujets qui avaient tant attiré son attention au long de la semaine passée à Taiohae. Tandis que Kiatonui le taquinait au sujet de la visite des dames de la cour sur la *Neva*, et son penchant pour « la Déesse », un des câbles rompit.

Immédiatement le roi envoya sa pirogue à terre, demandant un plongeur qui puisse nous assister pour le récupérer. Ce n'était en aucune espèce nécessaire, car nous aurions pu le retrouver aisément grâce à nos grappins, mais les intentions du roi étaient si aimables que je ne m'y suis pas opposé et, en récompense, je lui offris quelques morceaux de fer, ainsi qu'au plongeur, ce qui procura à sa majesté une telle satisfaction qu'il quitta le navire dans une grande allégresse. Toutefois, il ne prit pas vraiment congé, mais sauta par-dessus bord, comme à chaque fois auparavant, et nagea jusqu'à la côte (Lisiansky 1814 : 95-96 ; 1812a : 122-123).

Le morceau de fer, en plus des nombreuses haches, hachettes et couteaux que Kiatonui avait déjà reçus et qui l'avaient enchanté, mit un terme aux considérations sur le mystérieux pouvoir des cerclages de tonneaux. Quant à la conversation, il est possible de s'interroger sur la façon dont Lisiansky et Kiatonui avaient pu discuter de ces dames sans Robarts mais, après tout, peut-être pouvaient-ils se dispenser du puritanisme de Robarts. Dans le ton jovial de Lisiansky pour Kiatonui perce clairement des sentiments chaleureux, et réciproques, au regard de ceux de Kiatonui, à leur arrivée, lorsqu'il l'avait surnommé Too.

Entre-temps, les hommes de la *Neva*, une fois la *Nadezhda* secourue, reprirent le déhalage de leur propre navire. À dix heures, ils atteignirent l'entrée de la baie et captèrent une nouvelle brise. La *Neva* mit les voiles vers la haute mer et y mouilla dans l'attente de l'aube et de la *Nadezhda*.

À bord de la *Nadezhda* Löwenstern, le seul encore à veiller, inscrit dans son journal les difficultés de cette journée pleine de rebondissements :

Nous sommes hors de danger, Dieu merci. Cette journée aurait pu être catastrophique. Tous les hommes reposent dans les bras de Morphée. Seul, et ivre de sommeil, je me suis assis pour fumer ma pipe. Le travail reprendra demain matin à l'aube, et espérons qu'il se déroulera davantage selon nos vœux qu'aujourd'hui. Nous ne sommes pas prêts d'oublier aisément Taio-hai (2003a : 103).

Le départ, des larmes et de la joie

Au petit matin du 18 mai, les hommes de la *Nadezhda*, à bord de deux chaloupes, recommencèrent la dure tâche de déhalage. Au moment d'ancrer leur aussière de déhalage à une distance de deux longueurs de câbles (environ 370 mètres) et de lever

l'ancre de la *Nadezhda*, « un vent violent et des rafales inégales se levèrent soudain » et commencèrent à pousser le navire vers l'îlot Motu nui, à l'entrée de la baie de Taiohae. Krusenstern prit immédiatement la décision de couper le câble. Les voiles hissées en quelques minutes, le navire fit voile en haute mer, loin de ce rivage dangereux. La *Nadezhda* laissait en arrière les deux chaloupes, et leurs hommes, tandis que Kabris était à bord. L'équipage, inquiet, regardait les minuscules chaloupes lutter avec des vagues si hautes qu'ils disparaissaient dans les creux entre chaque déferlement. Ce n'est qu'une fois en sécurité, en haute mer et mis en panne, que la *Nadezhda* dépêcha « une chaloupe à huit rames avec des marins, braves et expérimentés ». Après une longue et insupportable attente, tous furent hissés sains et saufs à bord (Langsdorff 1993 : 133 ; Shemelin 1816 : 138-139).

Pour Kabris, ce fut une tout autre histoire. Krusenstern se montre très affirmatif sur les circonstances qui l'ont amené à rester à bord :

Le mauvais temps m'inquiétait et m'incita à m'éloigner du rivage dès que possible. Je me vis dans l'obligation d'accepter le Français Joseph Cabritt¹ qui était arrivé à bord, tard la veille au soir, et était resté hors de vue pour prendre la mer avec moi. Plutôt que de déplorer cet état de choses, il parut s'en réjouir et je suis absolument persuadé qu'il est monté avec l'intention de faire voile avec nous. Roberts était ainsi délivré de son pire ennemi, sans même avoir à s'en soucier (1813c : 135).

Les soupçons de Krusenstern, sur les intentions de Kabris de vouloir embarquer volontairement, semblent partiels. Il faut souligner qu'au regard des récits d'autres membres de l'expédition comme Langsdorff, Shemelin et Lisiansky, les péripéties du départ de la *Nadezhda* furent minimisées dans son journal, tout comme les erreurs des officiers. Dans l'édition allemande, Krusenstern est moins affirmatif, remarquant qu'« il se doutait » que Kabris avait l'intention de prendre la mer avec eux ; quant au fait que Kabris se soit tenu hors de vue, à bord, ceci n'apparaît pas dans la version russe.

Dans son propre récit, Kabris affirma que Krusenstern « usant d'une force brutale me força à rester à bord et me ramena à Saint-Petersbourg pour me présenter à l'Empereur Alexandre » (1982 : 112²). En Russie, au cours de ses conversations avec Bulgarin, Kabris soutint que « Kruzenshtern l'avait fait à la demande de son ennemi,

1 Parmi les membres d'équipage, les transcriptions utilisées le concernant sont : Iozef Kabrit (Krusenstern, en russe) ; Joseph Cabritt (Krusenstern, en anglais) ; J. Joseph Cabri (Tilesius, 1804, *Journal* en allemand) ; J. Cabrit (Tilesius, 1804, *Journal*) ; *Frenchman* (Tilesius, 1806, en russe) ; Jos. Kabrit (Tilesius, 1821, en russe) ; Cabri (Tilesius, 1828, en allemand) ; Jean Baptiste Cabri (Langsdorff, en anglais) ; Joseph Cabrit, dit parfois Cadiche (espagnol) ; Jean Joseph Cabri, Jean Cabri (Löwenstern, en allemand) ; Kabri (Bulgarin, en russe) ; John Joseph Kabrit (Shemelin, en russe) ; Joseph Kabre (Rezanov, en russe) ; *Frenchman* (Lisiansky, en russe & en anglais). La transcription retenue est Kabris, utilisée dans sa plus ancienne biographie (Dulys, 1817).

2 « Pendant mon séjour, il passa un bâtiment hollandais avec lequel je fis divers échanges et dont le capitaine m'engagea à revenir en Europe ; ce que je refusai, me trouvant parfaitement heureux dans ces îles, où je serais encore si le capitaine russe Krusenstern, qui aborda dans ces îles pour y prendre des rafraîchissements et y faire quelques échanges, ne m'avait de vive force retenu sur son bord pour me conduire à Saint-Petersbourg... » (Dulys : 15).

l'Anglais Roberts » (Bulgarin 2001 : 663). Bien que trop soupçonneux sur les intentions de Krusenstern, Kabris pouvait, à juste titre, croire que Roberts complotait contre lui. À une autre occasion, Krusenstern nota : « Roberts me demandait souvent de débarquer son ennemi Joseph Cabrit, le Français, sur une des îles inhabitées au sud de Nukuhiva » (1813c : 141). D'autres témoins ne suspectèrent pas Kabris de mauvaises intentions. Langsdorff, comme nous l'avons vu, indique que Kabris, lors de sa venue à bord « sollicita quelques babioles européennes pour lui-même et sa femme », ce qui laisse penser qu'il n'avait pas l'intention de quitter l'île. Plus loin, Langsdorff témoigne du fait que, le navire étant brusquement parti vers la haute mer, « Cabri demanda à être reconduit à terre en bateau, puisqu'il était devenu impossible pour lui de rallier l'île à la nage dans une mer si démontée. Chacun était si inquiet de la sécurité du navire qu'il ne fut accordé que peu d'attention à sa requête. Il demanda aussi, en vain, qu'une grande planche de bois lui soit fournie pour nager jusqu'au rivage » (1993 : 133).

Espenberg rapporte qu'« ils avaient oublié de le renvoyer à terre » (1805c : 118), tandis que Löwenstern écrit : « Il était trop tard, et nous étions trop loin de la terre pour lui fournir une embarcation. Nous lui avons offert une planche, mais comme il était effrayé, en l'utilisant, d'être dévoré en route par les requins, il resta avec nous » (2003a : 104).

Kabris versait des larmes de désespoir tandis que la *Nadezhda* s'éloignait de l'île ; « La pensée de sa jeune épouse bien aimée, qui portait le fruit de leur amour renforça, plus encore, sa peine et son angoisse » dit Shemelin qui poursuit : « mais comme Kabrit était frivole et inconstant, sa tristesse cessa lorsque nous perdîmes l'île de vue. Après cela, de jour en jour il devint de plus en plus joyeux jusqu'à ce que nous ayons l'impression qu'il l'avait totalement oubliée » (1816 : 139-140).

Symboliquement, le célèbre portrait de Kabris publié par Langsdorff (fig. 3.1) le représente debout sur une hauteur de la baie, quelque part vers le Fort Collet d'où il nagea vers le bateau pour la dernière fois. À l'arrière-plan, la côte rocheuse, à l'ouest, est bien visible tout comme l'îlot Motu Nui contre lequel la *Nadezhda* faillit se fracasser alors qu'elle l'emportait au loin pour toujours.

Tandis que la *Nadezhda* relevait ses chaloupes et mettait cap à l'ouest, Tilesius saisit une dernière occasion de dessiner la côte : l'entrée de la baie de Taiohae avec les îlots rocheux sur lesquels ils avaient failli faire naufrage, les sommets des montagnes, les cascades [au loin], la baie de Ho'oumi à l'est (qu'ils n'avaient pas visitée) et celle de Hakau. Dans ses gouaches, l'île paraît sombre, morne et mystérieuse, peu représentative d'un paradis tropical. Sur la vue générale de l'île, vue de l'Est, sont inscrits les noms locaux des îles environnantes visibles depuis Nuku Hiva. À cet instant, Kabris avait accepté sa situation et pouvait répondre aux demandes d'information (1803-1806 : 8 v° – 10 v°).

Une forte brise gonflait le hunier. Les chaloupes remontées et toutes voiles dehors, la *Nadezhda* mit enfin le cap sur Hawai'i et le Kamtchatka. La *Neva*, en panne pour la nuit entre Ua Pou et Nuku Hiva, la rejoignit. Lisiansky dut abandonner son plan initial : « J'avais l'intention de mettre le cap au nord, dans l'idée de vérifier la position du cap que j'avais vu le huit courant, au nord de l'île, mais en observant le capitaine Krusenstern qui prenait un cap ouest-sud-ouest, j'abandonnais mon plan » (1814 : 96). En suivant son commandant, il manqua l'occasion d'approfondir sa « découverte » au nord-est de la côte de Nuku Hiva. « Maintenant, nous sommes revenus au travail

habituel : mesurer des angles, sonder les profondeurs, observer et prendre des notes, etc. », constate Löwenstern, ce jour-là, dans son journal (2003a : 104).

Bientôt Nuku Hiva disparut derrière l'horizon.

Dans le même temps, Robarts, à Taiohae, regardait la *Nadezhda* faisant rapidement voile après le dangereux épisode de la sortie de la baie. Il avait toutes les raisons de penser : « À ma grande satisfaction, [je sais] que j'ai accompli mon devoir envers ces deux Navires, conformément à mes vœux » (1974 : 139). Les voyageurs en effet avaient été enchantés de l'assistance pratique qu'il leur apporta au cours de l'escale, mais ils furent aussi impressionnés par sa personnalité et son attitude envers les Nukuhiviens. Krusenstern le considérait comme un enthousiaste, un rêveur (dans l'original allemand *Schwärmer*, sorte d'idéaliste utopiste), et loua son « grand cœur »³ en insistant le fait qu'il avait :

... acquis peu à peu l'estime des sauvages... et qu'il avait plus d'influence sur eux qu'aucun de leurs plus fameux guerriers. Il s'était rendu indispensable auprès du roi et je n'ai aucun doute qu'il sera plus efficace, pour répandre le bien, que le missionnaire Crook ne l'a jamais été, bien qu'il soit resté un certain temps sur cette île. Ce dernier n'avait pas d'autre idée que de convertir les Nukuhiviens au Christianisme, sans se rappeler qu'il fallait d'abord en faire des hommes. En ce sens, Roberts m'apparaît mieux convenir que Crook, ou aucun autre missionnaire, qui ne l'égaleront jamais autant par l'exemple qu'il offre de sa conduite et par l'estime que tous lui portent (1813c : 175).

Robarts, qui ne pouvait songer que les Russes feraient bientôt de lui un homme célèbre dans toute l'Europe, était en train de remonter la colline pour se rendre chez lui. Quelques années auparavant, lorsqu'il avait fait ses adieux à son premier navire et résisté à la tentation d'embarquer, il s'était soudainement senti triste en se voyant comme « un exilé [loin] de ce qui [lui] était cher ». Il avait alors appris à se contenter de ce qu'il avait :

J'avais très peu dormi depuis 12 ou 13 Nuits, [et] mes journées s'étaient essentiellement passées sous la pleine chaleur du soleil, si bien que [je] me sentis très fatigué. Je restais chez moi pour me reposer pendant quelques jours, appréciant une goutte de vieux rhum de la Jamaïque que S^r Ge^e m'avait offert. Puis, comme les fruits à pain étaient prêts à être récoltés, je creusais une nouvelle fosse prête à recevoir ma récolte de fruits. Et le 27 mai 1804, juste après le lever du soleil, ma royale épouse donna naissance à une belle petite fille (1974 : 126, 140).

Il était heureux réellement de son idylle dans les Mers du Sud. Malheureusement, elle n'allait pas durer bien longtemps. Deux ans plus tard, il lui faudra partir et errer de par le monde, avec sa famille bien aimée, à la recherche d'un peu de pain. Et, tout comme son ennemi juré Kabris, il n'oublierait jamais son séjour à Nuku Hiva, à la fois béni et bouleversant.

3 N.d.A. : l'expression « *kind heart* » n'apparaît que dans la version russe de son journal (1809 : 213-214).

~ Départ ~



Figure 11.1. Wilhelm Tilesius, « Île marquisienne de Noahiwah, n°1. Au moment du départ le 18 mai 1804 », gouache, encre et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 10.
Baie de Taiohae.

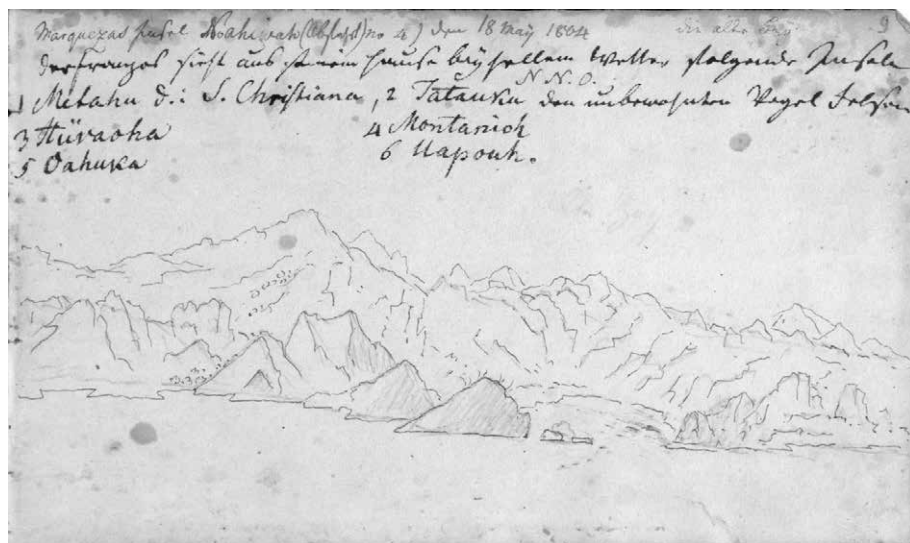


Figure 11.3. Wilhelm Tilesius, « Île marquisienne de Noahiwah (départ), n°4. 18 mai 1804. L'ancienne baie », crayon et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 9.

Tilesius parle de Taiohae lorsqu'il mentionne l'ancienne baie. Il inscrit sur l'illustration l'information complémentaire : « Le Français voit de sa maison par temps clair les îles suivantes : 1 Metahu Sta. Christiana [Tahuata] ; 2 Tatauku L'île rocheuse aux oiseaux, inhabitée [Fatu Huku] ; 3 Hüvaoha [Hiva Oa] ; 4 Montanioh ; 5 Oahuka [Ua Huka] ; 6 Uapouh [Ua Pou] ».



Figure 11.2. Wilhelm Tilesius, « Île marquisienne de Noahiwh, n°3. Après le coucher du soleil. 18 mai 1804 », gouache, encre et aquarelle sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 9 v°.
Défilé montagneux de la baie de Hakauï avec cascade.

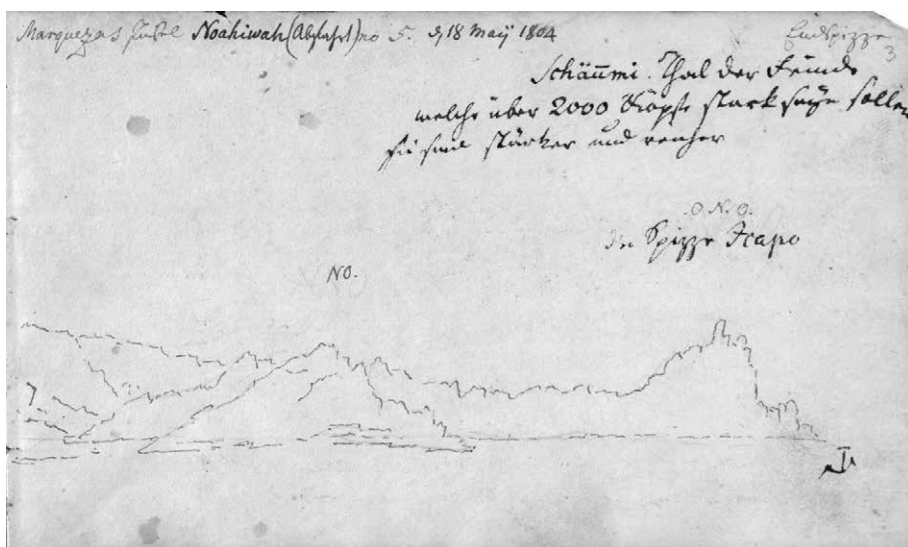


Figure 11.4. Wilhelm Tilesius, « Île marquisienne de Noahiwh (départ), n°5. 18 mai 1804 », crayon et encre sur papier, in Tilesius 1803-1806 : 8 v°.

L'inscription sur le dessin indique : « Vallée de Schäumi [Ho'oumi] où les ennemis sont supposés être au nombre de 2 000 têtes. Ils sont plus forts et plus riches ».

Partie III

DE NUKU HIVA VERS LA RUSSIE

Nous n'oublierons pas Taio-hai de sitôt.
Löwenstern,
Le premier voyage russe autour du Monde.
Les marins écrivent mal mais avec assez de candeur.
Ch. de Brosses,
Histoire des navigations aux terres Australes,
cité par Krusenstern.

En route vers le Kamtchatka

Bien que les navigateurs aient laissé Nuku Hiva derrière eux, ces douze jours chargés de rebondissements occupèrent leurs esprits longtemps encore. Ainsi Löwenstern écrivit le 9 (21) mai : « Tous sont occupés à rattraper le temps sur des choses laissées inachevées. Des croquis de paysages, de plantes, des animaux, des poissons, etc. sont à faire. Bellingshausen, Horner et moi-même avons reporté les angles qui avaient été mesurés et les avons assemblés du mieux que nous le pouvions. Deux cartes sont déjà prêtes, mais il y a encore beaucoup de travail à terminer. » Durant les semaines suivantes, Löwenstern continua encore d'ajouter des notes à son journal sur Nuku Hiva.

Kabris, bien qu'il se soit fait en apparence une raison, ne se résignait pas à son sort. Löwenstern remarque : « Le Français entretient l'espoir d'être rapatrié, des îles Sandwich à Nukuhiva, sur un navire américain. Il a néanmoins bon moral et montre beaucoup d'adresse dans son travail de marin grâce auquel il espère gagner sa vie en Europe, s'il ne peut pas trouver le moyen de retourner à Nukuhiva » (2003a : 104).

En dehors de Kabris, un autre habitant de Nuku Hiva se trouvait à bord de la *Nadezhda* : un lézard aux écailles d'éclat métallique dont la queue se détacha lorsque Tilesius, trop impatient, l'attrapa pour sa collection. Il le plaça dans un bocal, pour voir si sa queue allait se régénérer, et soigna son étrange compagnon tout au long du voyage jusqu'au Kamtchatka (fig.12.1). À certains moments, il se sentait à peine mieux que lui dans son bocal de verre. La température de sa cabine, en fond de cale, atteignait 37° Celsius et il lui était impossible d'ouvrir le hublot en raison de la houle. Il « ne pouvait y rester plus de cinq minutes sans être trempé de sueur » ; il essaya de dormir sur le pont, mais abandonna en raison des pluies torrentielles et des marins qui trébuchaient sur ses jambes meurtries (1804 : 6-7, 22-23).

Langsdorff, son rival plus jeune, ne perdait rien de son ardeur de découverte, bien qu'il souffrît aussi du climat : « Langsdorff, les bras nus, continua de pêcher un certain temps des animaux marins à bord d'un de nos bateaux. Les rayons du soleil avaient brûlé ses bras au point qu'il fut couvert de cloques. Les brûlures du bras de Langsdorff sont très douloureuses » (Löwenstern 2003a : 115). Les blessures forçaient, quant à elles, Tilesius à rester alité. Un jour, alors qu'il se rendait sur le gaillard d'arrière, il manqua de s'écrouler. Espenberg craignait de voir apparaître les premiers symptômes du scorbut et il fit de son mieux pour soigner son collègue (Esenberg 1812 : 297-298). Dans un des premiers récits de Tilesius sur Nuku Hiva, son lézard

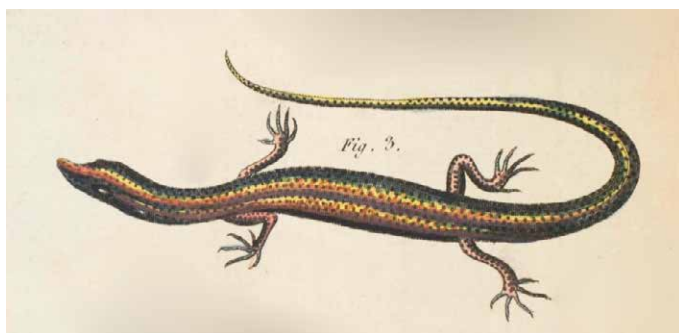


Figure 12.1. Gravure d'après Wilhelm Tilesius, [Lézard], gravure recolorée, in Tilesius 1806a : fig. 3.

brillant est décrit comme le témoin silencieux de ses souffrances. Pourrait-il être à l'origine du conte d'E.T.A. Hoffmann *Le Pot d'Or*, dans lequel un étudiant malheureux est enseveli dans une tombe de verre et tombe amoureux d'un serpent magique vert et doré ? Incidemment, un écho de la rivalité entre Tilesius et Langsdorff a pu trouver peut-être sa voie dans le conte d'Hoffmann par le biais d'Adalbert von Chamisso et Otto Kotzebue. Ce conte, intitulé *Haimatochare* (1819), évoque un monde étrange de naturalistes, étroitement associés, au cœur de l'étendue symbolique des Mers du Sud, sur l'île de O-Wahu¹.

Contrairement au héros du conte d'Hoffmann, Tilesius survécut à l'épreuve, mais douze jours après le départ de Nuku Hiva, les difficultés du voyage causèrent leur première victime, le cuisinier de Rezanov Neiman (Neumann) qui mourut de tuberculose aggravée par la chaleur tropicale. Tous les voyageurs souffraient du maigre régime qui consistait principalement en viande salée et pois « à peine mangeables ». Après le malaise de Tilesius, ils éprouvèrent tous le sentiment d'être menacé par le scorbut, si redouté. Espenberg pensait qu'une des causes du scorbut trouvait sa source dans l'inquiétude et c'est exactement l'humeur qui régnait à bord, après la mutinerie de Nuku Hiva. Rezanov restait enfermé dans sa cabine ; « Nous n'avons pas aperçu Resanoff depuis le dernier incident à Taiohai. Il doit être en train de chercher probablement à prendre sa revanche », écrivait Löwenstern ; « Avec nos cœurs lourds de contrariété envers Resanoff, nous ne sommes plus réceptifs à rien qui pourrait nous apporter de la joie » (2003a : 105). Pendant ce temps, d'après Shemelin, Rezanov « avait les gencives et les jambes enflées... et se plaignait de constants maux de tête et d'avoir l'estomac irrité par le régime rudimentaire », mais il ne reçut pas pour autant la visite d'Espenberg. Shemelin lui-même, dans son journal, dit qu'après un nouvel accrochage avec Krusenstern, il avait pratiquement perdu connaissance (1803-1806 : 157). Krusenstern était aussi tourmenté, bien que ses écrits, bien entendu, n'en portent pas traces.

Le 27 mai (8 juin) 1804, ils arrivèrent à l'approche de Hawaï où ils espéraient faire du troc pour se ravitailler, mais ils ne jetteront pas l'ancre ; ils se contenteront de longer la côte. Les échanges échouèrent. Les Hawaïens n'apportèrent en effet que peu de

1 N.d.A. : je suis redevable à Frieder Sondermann d'avoir attiré mon attention sur le conte d'Hoffmann intitulé *Haimatochare*.

nourriture, car ils n'étaient pas intéressés par les marchandises offertes par les Russes en échange. Les rares à venir à bord décurent vraiment les visiteurs. Löwenstern écrit : « Les gens sont d'une vilaine couleur, de petite taille, leur corps est couvert de croûtes et ils leur manquent presque à tous leurs deux dents de devant². Beaucoup d'entre eux avaient des plaies ouvertes » (2003a : 110). Le souvenir des Nukuhiviens, qui étaient devenus leur référence, était encore frais dans leurs mémoires. « Les personnes des deux sexes, en particulier les hommes, sont quelconques comparés aux Marquisiens. Je ne recommanderais pas la visite de ces îles à des Européennes curieuses », constate Ratmanov poursuivant ses fantasmes peu conformistes (pour l'époque et personnels) sur l'attraction des Européennes pour les insulaires (1803-1805a : 50 – 50 v°). Les tatouages qui avaient impressionné les voyageurs à leur arrivée à Nuku Hiva étaient déjà devenus, à leurs yeux, un composant essentiel de l'esthétique masculine. Krusenstern était d'avis, par exemple, que les Hawaïens étaient « un peuple hideux », comparé aux Nukuhiviens, et que « leurs corps manquaient de ces motifs qui ornaient de façon si artistique les Nuku Hiviens » (1809 : 236). Les femmes, c'est inévitable, ne pouvaient « être comparées à aucune jeune Marquisienne » (Löwenstern 2003a : 110). Le jeune Lieutenant Berkh avait l'impression que « les femmes des îles Marquises étaient beaucoup plus jolies et de loin plus respectables, avec plus de retenue, que leurs consœurs hawaïennes parce que les Européens fréquentent moins leurs îles » (1818 : 163). De la même manière, Shemelin témoigne de ce que « les caresses et le charme des beautés Nuku Hiviennes n'avaient pas quitté les cœurs de nos Adonis. » Ils négligèrent une beauté hawaïenne venue à bord, âgée de treize ou quatorze ans, dont le corps leur parut d'un gris chamois, tous les regards étant tournés sur un cochon de lait dans l'embarcation qui suivait (1803-1806 : 171 v° – 172)³.

C'est là que les navires se séparèrent. La *Neva* continua en direction de l'île de Kodiak, en Russie américaine, tandis que la *Nadezhda*, victime d'une voie d'eau, se devait de rallier le Kamtchatka au plus vite.

Kabris, qui avait remarqué les maladies de peau des Hawaïens, préféra rester à bord de la *Nadezhda* : « Le Français aux tatouages est resté avec nous. Il n'aime pas les Hawaïens dont la peau est couverte de croûtes », constate Löwenstern (2003a : 113), et Rezanov d'ajouter : « Il redoutait qu'ils puissent le manger et ne comprenait pas leur langue. Sa prononciation, et la leur, nous semblèrent similaires, mais ils n'arrivaient pas à se comprendre » (1825, n° 67 : 253). Bien que son statut social soit à présent celui de marin, - selon Shemelin, « Il lui avait été alloué des rations de marins aux frais de la Compagnie » (1816 : 140) -, Kabris demeura une présence divertissante sur le pont supérieur. Peu de temps après avoir quitté Hawaï'i, Löwenstern relève dans son journal : « Le comte Tolstoï n'a pas cessé de jouer de ses mauvais tours. Comme ses projets sur les Kotzebue, et plusieurs marins, n'ont pas fonctionné, il a maintenant entrepris d'enseigner des coutumes européennes à ce gars John [*i.e.* Josef Kabris] à

2 Probablement en raison d'un rite funéraire, conduisant à ce type de mutilation. L'expédition La Pérouse fut la seconde à faire officiellement escale à Hawaï'i, en 1779, après Cook. Ce fut sur la côte sud-ouest de Maui ; ils furent si atterrés de l'état de santé consternant des habitants qu'ils repartirent au plus vite et ne firent plus escale à Hawaï'i. Dès ces époques, des inquiétudes sur la contamination de la population par toutes sortes de maladies circulaient parmi les navigateurs.

3 N.d.A. : sur ce qui concerne la visite russe à Hawaï'i, cf. Barratt 1987.

moitié tatoué. Fosse l'a entendu la nuit dernière, de son poste d'observation où il a élu domicile, car la température y est plus fraîche. » Que ce soit sur l'homosexualité, ou d'autres propos, ces deux esprits rebelles semblent s'être découvert bien des traits communs : « Notre Français ne perd jamais sa bonne humeur », constate Löwenstern (2003a : 114, 117). Les scientifiques n'évitaient pas non plus la compagnie de Kabris : « Il retrouva bientôt son français et utilisa des expressions qu'il n'avait pu apprendre de nous puisqu'elles ne nous étaient pas familières, tel le nom des différentes voiles, etc. », remarque Espenberg au Kamtchatka, qui livre quelques détails de ses conversations avec Kabris (1805c : 116-117). Langsdorff allait aussi passer un certain temps avec lui :

Je dois admettre, toutefois, que j'accordais moins d'importance aux informations de l'Anglais qu'à celles du Français, car ce dernier avait vécu plus longtemps là-bas. Il ressemblait tant aux sauvages qu'il faut reconnaître qu'il y avait peu de différences entre ses habitudes, son style de vie et de pensée, et ceux des indigènes... Il vivait avec la fille d'un chef inférieur, ou propriétaire terrien, de l'île. Il se comportait avec sa famille et le reste des Nukuhiviens sur un pied d'extrême proximité. Alors que l'Anglais Roberts vivait, au contraire, davantage à l'écart des indigènes. Pour autant que nous ayons pu le constater, il ne parlait pas très bien leur langue. Selon moi, il était moins familier des coutumes indigènes et paraissait même plutôt indifférent à leur égard (1993 : 63).

Le *Journal marquisien* de Robarts prouve que les réserves sur ses compétences envers la langue et l'accusation d'indifférence à l'égard des gens n'étaient pas réellement fondées, mais Kabris représentait, de fait, beaucoup plus pour Langsdorff et devint davantage un objet d'étude qu'un lointain informateur.

Réconciliations réelles et autres

Le 3 (15) juillet 1804, la *Nadezhda* atteignit Petropavlovsk-Kamchatsky. Rezanov émergea pour la première fois de sa cabine, depuis le départ de Nuku Hiva, et débarqua en uniforme de cérémonie. Il envoya immédiatement un rapport urgent sur la mutinerie des officiers à bord à Pavel Koshelev, gouverneur général du Kamtchatka. Son intention était de rejoindre Saint-Petersbourg par voie terrestre pour y solliciter la justice de l'empereur. Krusenstern et ses officiers voulaient aussi faire le voyage par la terre, pour les mêmes raisons. Pendant vingt-six jours, ils vécurent dans l'anxiété et attendirent avec appréhension l'arrivée de Koshelev. Quand il arriva enfin, avec un détachement de soldats, Rezanov explosa. Il hurla à Krusenstern : « Vous n'êtes qu'un brigand, un mutin ! », ajoutant, selon Löwenstern : « Mettez-le aux fers !... Je vais faire construire une potence ici-même et l'un de vous devra le pendre. » Il menaçait aussi Espenberg, ami de Krusenstern : « Vous ne quitterez jamais plus le Kamtchatka » (Löwenstern 2003a : 136-137 ; 2003b : 156-157 et Ratmanov 1803-1805b : 52 v^o). Pareille insulte n'avait jamais été proférée. Krusenstern remit son épée à Rezanov et déclara : « J'exige d'être arrêté, enchaîné et amené à Petersburg si les charges de Resanoff sont acceptées » (Krusenstern, cité par Moessner 2003a : 452). Löwenstern, qui portait sur ces événements un autre regard, remarque : « Cela brise le cœur de voir Krusenstern

pleurer, et vraiment aujourd'hui il était ému aux larmes en pensant à sa femme et à son enfant » (Löwenstern 2003a : 137).

Durant les quatre jours qui suivirent, l'incertitude domina. Rezanov proposa une conciliation, par l'intermédiaire de Koshelev, afin que les navires puissent à nouveau faire voile jusqu'au Japon et accomplir leur mission. Après avoir consulté ses officiers, et Espenberg, Krusenstern accepta la proposition. Sa motivation première était patriotique : « Selon moi, l'objectif de notre bon empereur n'a pas du tout été atteint... Son pays va devenir la risée de l'Europe... La Russie tout entière aurait-elle à souffrir de ce que Resanoff m'a insulté ? Il était de mon devoir de me sacrifier. » Il existe toutefois deux versions, contradictoires, des conditions de cette trêve. Krusenstern pensait que « Resanoff avait finalement admis qu'il avait tort » et soutenait que c'était les officiers de marine qui en avaient dicté les termes : « J'exigeais qu'il demande le pardon de l'empereur pour m'avoir insulté et qu'il fasse de même, avec moi, en présence de tous les officiers. Ce qu'il fit sur le champ. Il reconnut avoir agi hâtivement et demanda à ce que tout soit oublié » (Krusenstern, cité par Moessner 2003a : 452). Le journal de Löwenstern (2003a : 140-141) et le récit de Horner (Depping 1813 : 265), confirment l'exécution de cette dernière condition. D'après le récit du médiateur, Pavel Koshelev, Rezanov présenta ses excuses et accepta les exigences de Krusenstern (2003 : 218).

L'historien russe Sgibnev nous livre un tout autre récit : « Peu importe jusqu'où Krusenstern essaya de justifier ses actes, lorsque lui et Rezanov furent mis face à face, et alors que Koshelev se préparait à le suspendre du commandement du navire, il [Krusenstern] admit sa culpabilité. ... Rezanov consentit à oublier les événements qui avaient eu lieu, à condition que Krusenstern, et que les officiers qui l'avaient insulté, lui présentent leurs excuses en présence de Koshelev. » Sgibnev appuie son récit sur les notes de Rezanov, qui ont disparues (1877 : 388-389). La troisième version émane d'un témoin impartial, le Capitaine Ivan Fedorov qui accompagna Koshelev à Petropavlovsk-Kamchatsky. Son rapport dit : « D'un commun accord, la principale cause de leur désaccord était le Comte Tolstoy... et il fut décidé de le laisser au Kamtchatka » (1913 : 461). Quelle que soit la vérité en la matière, il est clair que les diverses parties avaient mis de côté les éclats de Nuku Hiva et l'intransigeance de leur opposition en faveur d'excuses feintes, conformément aux traditions, pour préserver les apparences.

Quoi qu'il en soit, la trêve avait atteint son but principal, que le voyage se poursuive. Le 25 septembre (6 octobre) 1804, la *Nadezhda* prit la mer pour mener à bien sa mission, à la fois diplomatique et commerciale, au Japon. Les attentes de cette visite tournèrent court, et après plus de six mois passés à Nagasaki en « honorables otages », les Russes retournèrent au Kamtchatka en mai 1805. Aucun affrontement entre les parties ne fut à déplorer. Les passions de Nuku Hiva furent refoulées, mais ils étaient conscients qu'ils ne pourraient plus partager longtemps le même navire. Jusqu'à là, aucune réponse de l'empereur n'était parvenue concernant leur âpre querelle de commandement. Finalement Rezanov rédigea une dénonciation secrète à l'empereur, relatant avec force détails la « mutinerie » de Nuku Hiva ; un an plus tôt, une condition de la trêve avait été que sa première plainte soit détruite publiquement. Puis il partit pour la Russie américaine pour poursuivre sa mission (Rezanov 1805).

Langsdorff, en se joignant à Rezanov en tant que médecin, saisit l'occasion de poursuivre ses études ethnographiques et scientifiques. Krusenstern, qui anticipait un nouveau coup bas de Rezanov, rendit compte des circonstances du conflit, par écrit, à la RAC et à Nikolai Novosiltsev, proche conseiller de l'empereur et directeur de l'Académie des Sciences de Russie. Dans le même temps il demanda à passer en cour martiale, dès son retour, pour y défendre son honneur (1919a : 53-57 ; 1962 : 98-99). Et tandis que Rezanov partait pour l'Amérique, Krusenstern naviguait sur la *Nadezhda* pour approfondir l'exploration de Sakhaline. Il rendit honneur à ses officiers et naturalistes en attribuant leurs noms à divers caps et montagnes de Sakhaline, ou sommets d'îles japonaises. Rezanov et sa suite, tout comme Langsdorff vu comme un opportuniste, ne furent naturellement pas concernés.

Deux mois plus tard, de retour du Kamtchatka en août 1805, Krusenstern fut heureux de trouver les courriers de « sa gracieuse majesté » par lesquels « l'empereur lui faisait part de sa satisfaction dans les termes les plus courtois et lui exprimait sa sympathie en le distinguant de l'estimé Ordre de S^{te} Anne (deuxième degré) » (Krusenstern 1813c, 2 : 196-197). Au même moment l'empereur offrait à Rezanov une tabatière en or sertie de diamants, ornée du monogramme impérial, et promettait d'élever son fils au rang de page impérial. Krusenstern ignorait que le même courrier, acheminé de Saint-Petersbourg par messagerie militaire spéciale, contenait une lettre de Rumianstev à Rezanov apportant une réponse très compréhensive à ses plaintes : « Sa majesté l'Empereur entretient les plus vifs espoirs que, sous le commandement de Votre Excellence, (l'expédition) s'achève de façon aussi hautement satisfaisante que les circonstances qui furent celles de votre départ de Kronshtadt » (1962 : 96-97). Cela signifiait-il que le rôle de Rezanov, comme commandant de l'expédition, était à nouveau confirmé sans que les autorités n'y voient rien de contradictoire ? Ou bien, ne voulaient-elles tout simplement pas perdre la face ? À moins que leurs intentions aient été d'encourager les deux parties à de nouvelles découvertes et d'autres exploits, en les assurant d'une reconnaissance officielle ?

En dépit du conflit et de la méséstime ambiante, au Kamtchatka et lors de leur long séjour au Japon, les membres des deux camps rédigèrent des lettres et des récits de leur traversée qu'ils envoyèrent en Russie et en Europe. Nuku Hiva, seule région inexplorée de leur route avant leur passage, tenait bien sûr une place de choix dans leurs journaux de voyage. Les premières publications, sur l'escale russe, parurent dès 1805. Elles comptaient les lettres de Horner à Zach, la relation d'Espenberg sur Nuku Hiva dans le *Magazin der Naturkunde* de Voigt, et sa version anglaise dans le *Philosophical Magazine* avec une introduction de Krusenstern, de même que le « Chant cannibale » recueilli par Tilesius et publié dans l'*Allgemeine Musikalische Zeitung*. Il est curieux de constater que le premier récit, publié en Russie, s'appuie sur le journal de Shemelin. Il parut, anonymement, dans le magazine littéraire de Saint-Petersbourg, le *Lyceum*, en 1806 (Anon. 1806a). La description détaillée de leur arrivée à Nuku Hiva suivit dans le *Technological Journal* de Saint-Petersbourg ; malheureusement elle n'eut pas de suite (1806b). Un court rapport sur les habitants de Nuku Hiva, en allemand, parut dans le *Magazin der Naturkunde* ; il incluait la description d'un lézard et son illustration (1806a). Par ailleurs, lors de leur premier passage au Kamtchatka, Tilesius envoya une soixantaine de dessins, environ, à Saint-Petersbourg, dont certains concernaient

Nuku Hiva (Tilesius 1804 : 35-37). Le second lot de Tilesius manqua de se perdre. En effet, après le retour de la *Nadezhda* du Japon au Kamtchatka, au cours de l'été 1805, Krusenstern envoya leurs cartes, ses propres objets et les dessins de Tilesius à Saint-Pétersbourg par messagerie militaire et voie terrestre « pour s'assurer qu'il n'arrive rien aux fruits de notre voyage en cas d'accident sur notre retour. » Le navire affrété pour les convoier jusqu'à Okhotsk heurta un banc de sable et s'échoua au Kamtchatka. La précieuse cargaison fut sauvée, mais ne parvint à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg qu'au mois de mai 1806 (Krusenstern 1813c, 2 : 197).

Les activités de Rezanov en Amérique russe sont bien connues. Il inspecta Sitka, rédigea des suggestions et compila des vocabulaires sur les langues indigènes (Avdiukov, Olkhova & Surnik 1995 : 279-336). En escale en Californie, il conquiert le cœur de la jeune Concepción de Arguello (Conchita), fille d'un commandant espagnol de San Francisco. Langsdorff fut aussi fasciné par la beauté de la Californie. Rezanov, fiancé à Conchita, se mit en route pour Saint-Pétersbourg afin d'obtenir l'accord de l'empereur pour épouser une catholique. Il concevait cette union comme une façon de renforcer les contacts de la Russie avec les colonies espagnoles des Amériques. En traversant la Sibérie, il tomba malade et mourut à Krasnoïarsk, le 1^{er} mars 1807. Peu avant sa mort, il confia à son beau-frère ses sentiments envers sa précédente épouse, Anna, et Conchita : « Mon amour repose au Nevsky sous une tombe de marbre [au cimetière du monastère] ; tout cela est cause de mon enthousiasme, un dernier sacrifice à la Patrie. » En dehors de sa femme et Conchita, son penchant alla aussi vers des « femmes noires et blanches » au Brésil (Ratmanov 1803-1805a : 33-34), vers de « galantes dames » au Japon (Löwenstern 2003a : 204) et une jeune Tlingit, de douze ans, qu'il garda auprès de lui lors de son séjour à Novo-Arkhangelsk (Sitka en Tlingit) (Black 2004 : 132 ; Rezanov 1841 : 7). Il ne fut pas loin de tromper son dernier amour sur son lit de mort, mais ajouta : « Contensia est aussi douce qu'un ange, bienveillante ; elle m'aime, je l'aime et pleure qu'il n'y ait pas de place pour elle dans mon cœur » (Avdiukov, Olkhova & Surnik 1995 : 640-647). Elle demeura fidèle à sa mémoire et ne se maria jamais ; elle se retira dans un couvent (Iversen 1998). L'aversion générale suscitée par Rezanov parmi ses compagnons de voyage ne fut d'aucun poids dans l'opinion populaire russe face à *Juno et Avos*, cette romance peu commune immortalisée par des écrivains aussi différents que Bret Harte et Andreï Voznesensky, qui capta le cœur de milliers de personnes. Ce fut avant tout l'amour de Conchita, pour Rezanov, qui lui assura l'immortalité.

Langsdorff, qui étudia Rezanov de près au cours de leur voyage en Amérique, opta pour une opinion moins favorable. Dans ses lettres à Krusenstern, il parle de lui comme de « la pire des crapules », « un ignorant [qui] n'avait pas le moindre sens scientifique ». Il espérait vivement que « le défunt... soit à présent jugé et ait à répondre de toutes ses cruautés et actions haineuses devant Dieu » (cité par Sondermann 2002b : 72).

Entre-temps, la *Nadezhda* et la *Neva* se rejoignirent en Chine à la fin de l'année 1805. Après des opérations commerciales qui ne connurent pas le succès attendu, l'expédition repartit pour Saint-Pétersbourg.

L'ultime contre-coup tragique de la révolte nukuhivienne se produisit dans l'Atlantique Sud, à S^{te} Hélène, lorsque le lieutenant Golovachev - seul officier à ne pas avoir douté des lettres de créance de Rezanov -, se donna la mort. La tension,

occasionnée par l'arrêt mis à la fréquentation de ses collègues officiers, fut aggravée par les difficultés de la traversée. Ses lettres, adressées aux officiers, laissent penser qu'il était émotionnellement et psychologiquement perturbé. Löwenstern, parlant de la lettre de Golovachev à Krusenstern, remarque qu'« aussi insensée qu'elle ait pu être ... Krusenstern fondit en larmes dès qu'il en prit lecture. » Golovachev demanda qu'un colis soit remis à « Sa Majesté Impériale », accompagné d'une lettre qui « dépeignaient - disait-il - les événements sous leur vrai jour. » Löwenstern poursuit : « Nous approchons avec inquiétude de notre patrie... Nos ennemis, et ceux de Krusenstern, pourraient triompher. En plus de toutes les intrigues, des accusations et des calomnies, etc. survient maintenant le décès de Golovatscheff. Les lettres qu'il laisse, après sa mort, pourraient jouer un rôle important si le conflit, long de trois ans, était soumis à une enquête judiciaire » (2003a : 416-419). La dépression de Golovachev n'avait rien d'exceptionnelle. Bien qu'ils aient été volontaires, ces trois années de confinement dans leur prison flottante et la pression d'une enquête à venir les avaient tous affectés. Le journal de Ratmanov montre qu'il était aussi en plein désarroi psychologique. Le journal de Löwenstern cite nombre d'exemples qui illustrent la fragilité psychique qui touchait les membres de l'expédition, en particulier Romberg, Rezanov et Shemelin.

En dehors du rendez-vous prévu avec la *Nadezhda* à S^{te} Hélène, la décision de Lisiansky de ne faire aucune escale entre Canton et Portsmouth fut un autre coup porté à Krusenstern. Lisiansky affirma avoir établi un record jamais atteint auparavant et, ce faisant, atteignit Saint-Pétersbourg le 22 juillet (5 août) 1806, deux semaines avant Krusenstern. Le Lieutenant Povalishin se plaignit de restrictions injustifiées sur l'eau imposées par le capitaine (Kruzenshtern & Fedorova 2005 : 17), mais quelle importance, lorsque la gloire est en jeu ? Krusenstern écrivit par la suite à Horner : « Ceci se produit plus d'une fois l'an. Si quelqu'un a l'audace de raconter de tels mensonges éhontés, la presse locale le portera aux nues pour son exploit miraculeux » (1813a). Bien que le journal publié par Krusenstern ne laisse rien paraître d'une rivalité, il ne cache pas une autre raison de mécontentement, évidente, à l'encontre de Lisiansky : « Ayant reçu la confirmation, ici [à S^{te} Hélène], de la déclaration de guerre entre la Russie et la France, je déplore beaucoup que le Capitaine Lisianskoy, ignorant mes ordres formels, n'ait pas fait escale à S^{te} Hélène. Il était nécessaire, pour notre sécurité respective, que nous ne nous séparions pas » (1813c, 2 : 392). Par sécurité, Krusenstern choisit de contourner l'Écosse et découvrit à son arrivée à Saint-Pétersbourg, le 7/19 août, que la *Neva* lui avait volé tous les honneurs. Lisiansky se souvint qu'ils eurent tant de visiteurs « et si insatiables dans leur soif de connaître tous les détails de notre traversée que, pendant plusieurs jours, j'étais quasi épuisé de fatigue et pouvais à peine trouver le temps, pourtant nécessaire, de prendre mes repas ou de dormir » (1814 : 316). Löwenstern commenta avec amertume : « La *Neva*... eut l'honneur d'avoir à son bord la visite de l'impératrice douairière, et elle fit cadeau à chaque officier d'une tabatière en or. Nous sommes arrivés trop tard et sommes repartis les mains vides » (2003a : 437).

L'empereur, en personne, se rendit sur les deux navires et, en dépit des dénonciations finalement envoyées par Rezanov, son discours adressé à Krusenstern - publié dans le *St Petersburg Herald* - ne laisse aucun doute : « Ayant accompli votre voyage autour du monde avec tout le succès que nous attendions de vous, vous justifiez la haute opinion que NOUS avons de vous et pour laquelle NOUS vous avons confié la direction, en

chef, de l'expédition » (Kruzenshtern, Shafranovskaia & Fedorova 2003 : 502). Il faut noter que Rezanov était encore en vie, à cette époque, et sur le point de revenir à Saint-Petersbourg par voie terrestre, après une mission épuisante en Russie américaine, mais l'empereur avait de toute évidence mûri sa décision. Qu'y avait-il derrière cette décision : son tête-à-tête avec Krusenstern et son impression favorable sur l'honnêteté du capitaine ? Ou peut-être avait-il réalisé qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul et unique James Cook, un officier de marine, pas un officiel du gouvernement ; peut-être avait-il estimé que « son James Cook » était Krusenstern ? Quelle qu'en fut la raison, Alexandre I^{er} sauva la réputation de Krusenstern en optant pour le « James Cook russe ». Löwenstern conclut son journal par la déclaration suivante : « L'empereur ordonna que les controverses avec Resanoff soient oubliées et que les lettres de Golovatscheff soient détruites, sans être lues, ce dernier doutant que justice lui soit rendue dans sa patrie » (2003a : 437). Toute référence au conflit fut retirée des récits russes publiés. Les comptes rendus qui parurent, dès 1806, dans les périodiques russes firent référence à Krusenstern comme chef d'expédition (Anon. 1806b : 94). La mort prématurée de Rezanov contribua à faire de l'expédition une légende de pure gloire, au moins un temps, et la mutinerie fut passée sous silence.

Vies et récits des voyageurs

Krusenstern, qui avait retrouvé sa chère épouse et leur fils, passa plusieurs années à travailler sur le matériel de l'expédition pour sa publication. Il écrivit deux versions de son *Voyage autour du monde* : une en Allemand, l'autre en Russe. Bien que l'Allemand ait été sa langue de prédilection, à l'écrit, Krusenstern pouvait très bien écrire en russe. L'édition russe de son voyage précéda celle en allemand et ne comporte aucune référence à un traducteur. Il est permis de penser que Krusenstern l'a lui-même traduit, ou a écrit la version russe. Les variantes des deux éditions suggèrent que l'auteur se sentait libre de chercher, dans chaque langue, la forme d'expression la plus appropriée, que ce soit en Allemand ou en Russe. Toutefois, la version russe montre clairement l'intervention de l'éditeur russe, ou d'un censeur. Les deux premiers volumes du *Voyage* présentent un récit chronologique. Quant au troisième, il associe les données scientifiques de Tilesius, Horner et Espenberg, aux documents de Krusenstern. Les deux éditions furent publiées à Saint-Petersbourg. L'édition russe le fut en 1809-1812, par les *Imprimerie de la Marine*, et celle en allemand le fut en 1810-1812, à compte d'auteur. Une autre version allemande parut à Berlin, en 1811-1812, dans une édition meilleur marché. Elle contenait un document supplémentaire, de Langsdorff, sur le tatouage de Nuku Hiva. Les deux premiers volumes de l'édition allemande furent traduits en anglais en 1813, puis en français en 1821, avec des *addenda* de Krusenstern. Vinrent ensuite plusieurs versions dans d'autres langues européennes. La luxueuse édition de l'*Atlas du Voyage autour du Monde*, publiée à Saint-Petersbourg en russe en 1813, le fut en allemand en 1814. Elle incluait des cartes de Bellingshausen, Löwenstern et Horner, et des gravures réalisées à partir de dessins de Tilesius. Le récit, largement diffusé, de Krusenstern fut populaire aussi bien en Russie que dans toute l'Europe. Dès le début de l'année 1810, des extraits relatifs en particulier à Nuku Hiva furent publiés dans des journaux russes comme le *Northern Mercury* et l'*Historical, Statistical and Political Journal*, version russe du *Political Journal* de Hambourg, et dans les journaux allemands : l'*Allgemeine*

Geographische Ephemeriden et le *Journal für die Neuesten Land- und Seereisen*. D'après la bibliographie réalisée par Frieder Sondermann, le nombre de publications en langue allemande, sur l'expédition, dépassa de loin celles en russe.

Alors qu'il était à bord de la *Nadezhda*, Krusenstern mit en œuvre un autre projet : celui d'une cartographie systématique du Pacifique Sud accompagnée de commentaires historiques et hydrographiques. Les résultats de cette savante étude furent publiés, en allemand, sous le titre *Beyträge zur Hydrographie der grössern Ozeane* (1819) [*Mémoires sur l'Hydrographie des plus grands océans...*, Paris, 1820-21], et comme l'*Atlas de l'Océan Pacifique* en russe (1824) et en français (1824-1827). La baisse de sa vue, qui affecta le capitaine Krusenstern pendant l'expédition, l'empêcha de participer à d'autres aventures périlleuses autour du globe. Toutefois, il participa activement à l'organisation des traversées de Otto Kotzebue et de Bellingshausen dans le Pacifique. De 1827 à 1842, il fut directeur du Corps des Cadets de la Marine, où il avait lui-même débuté sa carrière navale en 1784. Il put y mettre en pratique ses vues et ses idées humanistes dans les usages de la Marine russe. Il prit sa retraite avec le rang d'amiral et mourut dans sa ville bien-aimée de Reval (Tallinn) en 1846.

En dépit d'une carrière apparemment réussie, Krusenstern ne put se résoudre à accepter le silence des officiels sur la remise en question de son commandement par les instructions remises à Rezanov et leur confrontation à Nuku Hiva, avec les insultes que ce dernier proféra à son encontre. Dans ses lettres à Horner, il écrit : « Il y a tant de choses... qui méritent d'être révélées, pas tant dans l'intérêt de notre temps, mais plutôt pour le futur. Dans vingt ou trente ans, beaucoup de choses apparaîtront sous un jour inexact s'il n'y a pas de sources authentiques pour les rectifier. » Il mentionne aussi des faits qui pouvaient se révéler embarrassants pour l'empereur, et qu'il jugeait préférable « de passer sous silence » compte tenu de son grand respect pour lui, « le plus important étant que l'entreprise se soit bien terminée » (1810).

Otto von Kotzebue, durant son voyage de 1816-1817 donna le nom de Krusenstern, son premier maître, à deux atolls : Tikehau (Tuamotu) et Ailuk (Marshall), ainsi qu'à un cap en Alaska.

Lisiansky nomma également en 1805, en l'honneur de Krusenstern, un îlot au sud de l'île de Midway qu'il découvrit en route pour la Chine, mais leurs relations se dégradèrent à leur retour. Bien que partageant une reconnaissance égale à celle de Krusenstern, Lisiansky se sentit mésestimé par l'administration russe et le milieu balte de la Marine. En 1809, il se retira du service et commença sa propre rédaction du récit du voyage. Son manuscrit fut rejeté, au titre de sa faiblesse dans la maîtrise de la langue russe, mais il le publia finalement, en 1812, à compte d'auteur (Barratt 1987 : 201-202). En 1814, parut à Londres une version anglaise traduite par l'auteur. Il passa la fin de ses jours dans son domaine, en province, et mourut en 1837. L'île Lisianski, qu'il découvrit en 1805 dans l'archipel d'Hawai'i, porte toujours son nom.

Bien que les officiers de marine aient tous tenu leurs journaux de bord, aucun ne fut publié de leur vivant, à l'exception des notes de Berkh sur Hawai'i. Toutefois, les journaux furent sauvegardés, réécrits et circulèrent parmi leurs familles et amis. Il existe ainsi trois versions du journal de Ratmanov dont la plus authentique, qui est de première main, est conservée à la Bibliothèque Nationale Russe, tandis que les autres ont connu plusieurs réécritures, ou rééditions. Löwenstern récrivit lui-même

son volumineux journal vers 1813 ; son authenticité ne peut être remise en question. Romberg mourut quant à lui en 1811, et le sort de ses archives reste inconnu bien qu'il ait eut la réputation d'être un écrivain prolifique.

Deux jeunes membres de l'expédition : Bellingshausen et Otto Kotzebue, repartirent dans le Pacifique comme commandants de leur propre expédition. Kotzebue, sur le *Riurik* (1815-1818) et le *Predpriatie* (1823-1826), fit de nombreuses découvertes dans le sud et au centre du Pacifique ; il participa aussi à l'exploration d'un passage entre l'Asie et l'Amérique. Bellingshausen, sur le *Vostok* (1819-1821), explora le Pacifique sud et la région antarctique. Il est au nombre des découvreurs du continent Antarctique. Les journaux de Bellingshausen et Kotzebue, qui décrivent ces expéditions, furent publiés alors que ceux de leur premier voyage, en compagnie de Krusenstern, ne l'ont jamais été. L'écho de leurs premières impressions sur le Pacifique sud transparaît cependant dans leurs publications ultérieures.

En 1820, lorsque Bellingshausen ankra son navire le *Vostok* à Tahiti, dans la baie de Matavai, il fut assailli de souvenirs d'une autre baie du Pacifique : Taiohae, tant sa description fait écho à la description du « Paradis perdu » de Nuku Hiva. Il rencontra même une sorte de double de l'aventurier de cette île : Robarts, en la personne d'un marin appelé Williams qui avait travaillé plusieurs années pour la RAC et parlait russe. Il était même marié à « une belle jeune femme indigène », originaire de ce même Taiohae, à Nuku Hiva (Bellingshausen 1945 : 262-263)⁴. Peut-être que ce rêve le hantait depuis sa visite chez Robarts, seize ans plus tôt ; il ne le dit pas.

Kotzebue et Bellingshausen, en souvenir de leur amitié, donnèrent leur nom respectif à des îles de Polynésie : Bellingshausen, pour Motu One et Kotzebue, pour Aratika. Kotzebue rendit aussi hommage à d'autres de ses amis en attribuant les noms d'Esenberg, Löwenstern et Ratmanov à des caps et une île sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

À leur retour, les scientifiques germanophones de l'expédition se rapprochèrent professionnellement de la Russie. Tilesius et Horner furent nommés respectivement professeur adjoint d'histoire naturelle et d'astronomie à l'Académie des Sciences de Russie. Tilesius fut anobli et nommé à l'Académie. Initialement, il avait prévu de publier son propre récit du voyage, comme le laisse entendre ses lettres à l'éditeur français Leclerc, publiées dans les *Annales des Voyages* de 1810. Malheureusement, ses projets ne virent pas le jour. Ses observations, dans le domaine de l'histoire naturelle, parurent en 1813 sous le long titre *Naturhistorische Früchte der ersten... Erdumseeglung... [Fruits en Histoire naturelle du premier voyage... de circumnavigation...]*, et furent complétées de nombreux autres articles dans des revues académiques. La même année, ses dessins parurent dans l'*Atlas* de Krusenstern. Il passa les années suivantes à préparer les commentaires détaillés accompagnant chaque illustration. En 1819 il soumit son volume pour publication à Auguste Kotzebue, à Weimar, la veille de l'assassinat de ce dernier par un étudiant fanatique opposé à ses vues jugées contraires à la démocratie. Ce manuscrit n'a jamais été publié, et son sort reste inconnu. Le journal de Tilesius et d'autres matériaux seront toutefois conservés, et parmi eux des croquis concernant Nuku Hiva. Son journal, qui ne fut pas publié lui aussi, a néanmoins survécu ; deux versions en sont conservées dans les archives, l'une à Saint-Petersbourg, l'autre à

4 N.d.A. : sur un résumé des récits russes concernant Williams, cf. Barratt 1992 : 112, 137, 159, 180.

Mühlhausen. Alors que la version de Saint-Pétersbourg s'achève avec l'arrivée de l'expédition à Nuku Hiva, la version de Mühlhausen couvre la totalité du voyage. Il utilisa aussi des éléments de son journal pour des conférences données à l'université de Göttingen⁵. En 1814, il revint en Allemagne pour reprendre ses travaux sur Nuku Hiva, débattant en particulier avec Langsdorff - avec lequel il était en désaccord -, sur le rôle du tatouage dans la société. Mais contrairement à ce dernier, ses analyses en matière d'ethnographie ne suscitèrent un intérêt que récemment.

Tandis qu'il séjournait à Saint-Pétersbourg, après son retour du Pacifique, Horner tenta d'organiser une expédition au Brésil mais, faute de pouvoir obtenir un soutien financier, il se rendit en Europe. Malheureusement ses projets d'expédition n'ont jamais vu le jour. Établi dans sa ville natale de Zürich, il resta membre correspondant de l'Académie des Sciences de Russie et travailla comme professeur. Sa collection ethnographique et son héritage pictural furent récemment redécouverts par Philippe Dallais, au Musée Ethnographique de l'Université de Zürich.

Langsdorff, qui avait quitté l'expédition après l'escale au Japon pour accompagner Rezanov vers l'Amérique russe et la Californie, poursuivit sa route vers le Kamtchatka en 1806, et passa quelques mois à étudier l'Extrême-Orient russe et la Sibérie. Quand il regagna Saint-Pétersbourg en mars 1808, il fut nommé professeur adjoint de botanique de l'Académie des Sciences et prit la nationalité russe. Il écrivit une étude détaillée sur le Kamtchatka, proposant un certain nombre de mesures sociales et politiques. Un projet prévoyait même de le nommer gouverneur du Kamtchatka. Une de ses premières publications, en russe, fut son étude des tatouages de Nuku Hiva (1810) qui fut publiée, par la suite, en allemand avec une introduction de Blumenbach (1811). Plus tard, en 1812, outre ses observations en botanique : *Plantes recueillies pendant le voyage des Russes autour du monde* (Langsdorff & Fischer 1810), Langsdorff publia l'essentiel du récit de ses voyages pour un plus vaste public *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807* [*Remarques sur un voyage autour du monde, dans les années 1803 à 1807*]. Une traduction anglaise parut un an plus tard (1813), avec d'importantes interventions du traducteur. Avec les ouvrages de Krusenstern et de Lisiansky, ils devinrent la référence majeure pour l'ethnographie de Nuku Hiva. La traduction récente du récit de Langsdorff par Victoria Moessner (1993) permet aux lecteurs anglophones de le lire sans ces interventions de 1813. Langsdorff eut plus de chance que Horner dans la poursuite de ses recherches au Brésil. Entre 1812 et 1830, il servit comme consul de Russie au Brésil. Kotzebue et Bellingshausen, ses amis de la *Nadezhda*, y profitèrent de son hospitalité et de son aide, tout comme d'autres voyageurs russes de passage. Son enthousiasme pour les découvertes le conduisit à organiser deux expéditions à l'intérieur des terres. Mais les terribles difficultés endurées lors du second voyage, dont une fièvre tropicale, le firent souffrir jusqu'à la fin de sa vie de graves altérations mentales et d'amnésie. Il revint en Allemagne en 1830 où il mourut à Fribourg-en-Brisgau en 1852 (Komissarov 1975).

5 N.d.A. : sur les commentaires de Tilesius associés aux illustrations de l'*Atlas*, cf. Tilesius 1819. Je suis redevable à F. Sondermann des informations concernant les manuscrits de Tilesius et ceux qu'il soumit pour publication.

La contribution du groupe de Rezanov au legs de l'expédition fut plus limitée. Bien que le journal de Rezanov, et son dictionnaire russo-japonais, soient parvenus à l'Académie des Sciences peu de temps après sa mort, la première partie de son journal ne fut publiée qu'entre 1822-1825, et aucune trace ne subsiste du manuscrit original. La version abrégée du journal de Shemelin fut publiée à Saint-Petersbourg en 1816-1818, et une version « grand public » parut en 1823 dans le périodique populaire *L'Invalide Russe* (*Russkii invalid*), mais son manuscrit diffère beaucoup des versions publiées. Il est conservé à la Bibliothèque Nationale Russe. Une copie du journal de Korobitsyn, en assez bon état, fut découverte dans une librairie de livres d'occasion ; elle a été publiée en 1944, traduite en anglais par E.I. Gleiber, avec des ajouts par rapport au manuscrit original. Les observations de Gédéon, de retour en Russie après trois ans de mission en Amérique russe, ne furent publiées que récemment. Quant à Fosse, le neveu de Rezanov, Pavel Korsakov rapporte qu'il mourut peu après son retour à Saint-Petersbourg (Rezanov 1841 : 4).

Brykin, le naturaliste de l'expédition, et Kurliandtsev qui en était l'artiste, avaient tous deux quitté la *Nadezhda* au Kamtchatka pour rallier la capitale par la terre ; ils connurent un sort particulièrement tragique. Kurliandtsev avait invoqué des calculs rénaux pour justifier son départ. Brykin fut dépêché à son chevet par Rezanov afin de prendre soin de lui lors de la traversée de la Sibérie, bien que la rumeur ait laissé entendre que Kurliandtsev ait feint sa maladie (Ratmanov 1803-1805a : 62 v°). Il semble que leur départ soit une conséquence de leur exclusion du groupe par les officiers et les scientifiques. Kurliandtsev n'avait-il pas été banni du mess des officiers plusieurs semaines avant d'arriver à Nuku Hiva ? Cette mise à l'écart, si tôt dans le cours de l'expédition, signifiait pour lui le déshonneur et le retrait de sa pension. Ajouté aux dangers du voyage, ce fut la cause d'une grande détresse. À son départ de la *Nadezhda*, Kurliandtsev « avait brisé tout ce qui pouvait l'être et taillé en pièce le mobilier de sa cabine » (Löwenstern 2003a : 147, 151).

Fin 1804 Brykin rejoignit Saint-Petersbourg ; Kurliandtsev resta à Kazan. « Depuis », d'après le *Dictionnaire Biographique Russe*, « on ne sait ce qu'il est advenu de Brykin, de son précieux herbier collecté au cours du voyage, et de ses importants mémoires scientifiques, jamais publiés, dont la trace a été perdue » (Anon. 1995 : 390-391). La mort soudaine de Brykin explique ce silence. Fosse fut informé en avril 1805 que Brykin était tombé malade et qu'il avait succombé à son arrivée à Saint-Petersbourg. Il s'étonna : « ... difficile de s'y attendre compte tenu de son état de santé » (1994 : 133). En fait, Löwenstern note au retour de l'expédition : « Brinkin s'empoisonna lui-même après son retour à Petersburg » (Moessner 2003a : 452).

Kurliandtsev demeura à Kazan où il enseigna le dessin à l'Académie orthodoxe de la ville (1809-1814). Il retourna par la suite à Saint-Petersbourg. Bien que ses illustrations n'aient pas encore été retrouvées, tout semble indiquer qu'il soit revenu en Russie avec ses dessins et ses peintures de Nuku Hiva. Si Langsdorff était d'avis que Kurliandtsev « n'avait pas réalisé un seul croquis de notre voyage digne d'intérêt » (1993 : 144), l'artiste fit don, plus tard, à l'Académie orthodoxe de Kazan de vingt peintures réalisées durant l'expédition. Toutes ont disparu sans laisser de traces. À son retour à Saint-Petersbourg, il sollicita une aide financière de l'Académie des Beaux-Arts pour lui permettre d'achever son travail artistique ayant trait au voyage. Par la

suite, en 1819, sa tentative pour présenter un portrait de Kiatonui à l'empereur tourna court. Sans ressources, il proposa que ses peintures soient achetées par l'Académie et il sollicita son soutien à une demande de pension, au même titre que les autres membres de l'expédition. On la lui refusa car il n'était pas allé au bout du voyage. Il mourut dans l'oubli, en 1822, laissant une veuve et deux fils. Sa veuve les a-t-elle vendues pour survivre ? Ces peintures finirent-elles par arriver à l'Académie ? Si tel est le cas, peut-être un jour referont-elles surface (Tokarev 1993 : 28 ; Petrov 1864 : 133-134 ; information d'Ahmed Salakhly dans Moessner 2003a : 444 ; courriel du Père Kirill [Iliukhin], Kazan, 7 août 2006).

De toute évidence, Krusenstern n'était intéressé ni par les travaux de Brykin, ni par ceux de Friderici ou de Kurliandtsev. Il n'y fait aucune allusion dans son récit de l'expédition, ou dans son *Atlas*. Leurs noms ne figurent qu'en haut de la longue liste de Russes dont les voyages dans le Pacifique sud ne menèrent qu'à l'oubli.

Les collections d'objets marquisiens de l'expédition prirent différents chemins à travers la Russie et ses musées. Elles furent partagées entre Saint-Pétersbourg : au Musée de l'Amirauté, la *Kunstskammer* et la RAC, et à Moscou : au Musée Rumiantsev. Quelques pièces restèrent aux mains de privés. De nos jours, les deux principaux dépositaires de collections marquisiennes sont à Saint-Pétersbourg, le Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie (*Kunstskammer*) qui compte une trentaine d'objets, et le Musée d'Anthropologie de l'Université de Moscou qui en possède vingt. Certains objets de Saint-Pétersbourg furent étudiés par K. von den Steinen (1925-1928) et un inventaire en a été dressé par L.G. Rozina (1963). Quant à ceux de Moscou, ils furent étudiés par E. Govor et N. Novikova (1989). Un inventaire détaillé de toute la collection et une recherche plus approfondie sur les objets marquisiens des musées russes, comme la collection de Rezanov, reste à faire⁶. Néanmoins, il est d'ors et déjà possible de dire que parmi les toutes premières collections sur les Marquises, cet ensemble est fondamental tant par la taille que l'intérêt. Bien que les documents originaux sur ces objets fassent souvent défaut, les clés résident dans les premiers inventaires des musées, les gravures détaillées les concernant dans l'*Atlas* de Lisiansky et les *Voyages* de Langsdorff, ou les dessins d'objets de l'*Atlas* de Krusenstern. Ces collections sont constituées des objets les plus représentatifs : casse-tête, pagaies, échasses, herminettes, coiffes, pectoraux, colliers, éventails et ornements d'oreilles, ainsi que des crânes.

Le « Sauvage français »

Ces récits, dessins et objets procurèrent une sorte de notoriété à l'expédition ; cette renommée fut largement accrue par deux de ses participants : Kabris et le comte Tolstoï. Il n'est pas surprenant que ces deux hommes aient fini par être regardés comme des *beachcomber* russes et prolongations tragico-comiques de l'expédition.

6 N.d.A. : ce travail a été entrepris par l'auteur, entre 2010 et 2019, comme partie du projet international *Artefacts of encounter* et *Pacific Presences: Oceanic art and European museums*. Il fut publié, par Elena Govor & Nicholas Thomas eds, sous le titre *Tiki: Marquesan Art and the Krusenstern expedition*, Leiden, Sidestone Press, 2019.

Kabris occupa le rôle le plus tragique : celui d'un Français dont l'âme était celle d'un Marquisien échoué sur un rivage russe. Et ce, même si les traits les plus cocasses émaillent souvent son histoire. Son charisme exotique le plaça parfois dans la position flatteuse d'un « Omai russe » ; Omai étant le premier Tahitien à venir en Angleterre au retour de la 2nde expédition de Cook. Kabris affirma plus tard : « le capitaine... m'a dit que j'avais été enlevé pour être présenté au Tsar Alexandre en hommage susceptible d'attirer son intérêt et sa curiosité, et fournir la preuve qu'il avait bien rencontré un peuple d'îles lointaines » (Le Fur 2001 : 39). Rezanov, dans sa lettre à l'empereur, dès sa réconciliation avec Krusenstern au Kamtchatka, ne manqua pas de présenter Kabris comme un trophée de l'expédition : « Il est de mon devoir d'informer votre Altesse Impériale de la venue d'un nouveau citoyen au Kamtchatka. » Il ajoute : « Ici, au Kamtchatka, il s'est pris d'affection pour le Gouverneur Général Koshelev et a décidé de rester » (1804a). Ce que confirme Tilesius, au Kamtchatka, qui note que Kabris « demeura au service de Son Excellence le Gouverneur Général Koshelev » (1806b : 106). Il subvenait à ses besoins en exécutant, par exemple, des danses « sauvages » de Nuku Hiva lors de fêtes données par Koshelev comme divertissement pour les officiers de la *Nadezhda* et de la garnison locale (Löwenstern 2003a : 151).

Rezanov était totalement subjugué par l'idée d'un Omai russe. De retour en Russie après ses voyages aux Amériques, il revint avec un habitant des îles Sandwich – nommé Tika – à qui il voulait montrer les merveilles de l'Europe et qu'il souhaitait « présenter à l'empereur ». Selon son compagnon : Fédor Panaev, c'est de lui qu'il s'inquiéta sur son lit de mort à Krasnoïarsk (1810 : 81). De Krasnoïarsk, Tika se rendit en Russie d'Europe. Shemelin, dans ses souvenirs, rapporte :

... à St-Petersbourg, [il fut] confié aux bons soins du gouvernement conformément aux souhaits de sa Majesté l'Empereur ; il accepta d'embrasser la foi chrétienne et porte le nom de son parrain : Vasilii Fedorovich Moller. Moller lui a appris à lire et à écrire le russe. Il apprend maintenant la construction navale et d'autres sciences dont la grammaire, le droit, l'histoire sainte, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, l'anglais, le dessin industriel et le dessin (Cité par Barratt 1988 : 102).

En 1816, Moller retourna dans le Pacifique sur le *Kutuzov*.

Après le départ de la *Nadezhda* pour le Japon, Kabris ne se mit pas immédiatement en route pour Saint-Petersbourg, avec Kurliandtsev et Brykin, mais il s'attarda au Kamtchatka près d'une année. Bulgarin pense qu'il arriva en Russie d'Europe en compagnie du comte Tolstoï, l'un des rares à avoir tenté de le ramener à la civilisation. Il est vrai que ces deux êtres « hors normes » étaient tous deux particuliers, mais cela n'est pas confirmé dans les mémoires de Vigel. Vigel rencontra Tolstoï en juin 1805, près de Kazan, à son retour du Kamtchatka, mais il ne fait pas mention de Kabris comme compagnon de route de ce dernier. Robert Ker Porter, un voyageur anglais, rencontra Kabris à Moscou en décembre 1806. Il indique qu'il « n'était arrivé que depuis quelques semaines... Il était arrivé du Kamtschatka grâce à un passeport délivré de gouverneur à gouverneur » (Porter 1809 : 276).

Lorsque Kabris arriva en Russie européenne, il était parfaitement conscient de ce que l'élite russe attendait de lui. Parmi ses tenues il y avait celle d'un « prince » marquisien de haut rang. Langsdorff constate ainsi : « L'histoire de son mariage avec une princesse de Nukahiwa, et le détail de ses exploits sur cette île, sont à présent si mêlés aux nouvelles idées qu'il a acquies en Europe que quiconque l'entendait les raconter pouvait se demander s'il n'était pas en train d'écouter un second Münchhausen » (1813 : xiv). Les récits anecdotiques qui le concernent en disent long sur les visions russes et européennes du monde exotique de Nuku Hiva, et plus largement des Mers du Sud.

Les tatouages de Kabris jouèrent un rôle important dans la réputation de cette partie du monde. Langsdorff écrit : « L'extraordinaire destin de cet homme, et l'aspect si nouveau de son corps tatoué, attirait l'attention de tous. Aussi bien à Moscou qu'à Saint-Petersbourg, il présenta sur la scène les danses des sauvages et était considéré par toutes les personnes importantes du pays comme une réelle curiosité » (1813 : xiv). Robert Ker Porter, évoqué précédemment, rencontra Kabris à Moscou chez son protecteur, au Palais du « comte Razumofsky »⁷. Ses tatouages, qui lui couvraient « la totalité du côté gauche de son front et jusqu'au-dessous de l'œil, formaient une masse entièrement sombre », dont Ker Porter disait qu'il était « réservé aux seuls chefs »⁸. Ils impressionnèrent l'Anglais : « Selon moi, il y a quelque chose d'admirable à l'idée d'une belle silhouette masculine simplement vêtue de ces seuls et magnifiques sortes d'émaux : sa couronne de plumes, son arc et son carquois, semblent le vêtir tel un dieu sauvage » (1809 : 271).

Kabris comblait à merveilles les attentes exotiques de Ker Porter. Sa propre vision de Kabris correspond à celle idéalisée d'un « noble sauvage blanc » ayant mis un terme à la pratique, entre autres « qui consistait à dévorer les prisonniers de guerre » (R.K. Porter 1809 : 272). À son retour à « la civilisation », Kabris avait clairement appris à conter aux gens ce qu'ils voulaient entendre. Une version plus romancée du récit de Ker Porter nous est livrée par sa sœur Jane. Dans celle-ci son personnage de Kabris porte le nom de « Prince Laonce ». Il y est l'époux de la fille du roi qu'il aime tendrement : « J'étais aimé alors ! Honoré ! Maître de tout autour de moi. » Kabris réinventait et embellissait sa propre vie dans ses récits. Son échec à quitter à temps le navire fut transformé en sacrifice délibérément choisi : il guidait le navire hors de la baie, un

7 N.d.A. : le comte Alexei Kirillovitch Razumovsky (1748-1822) : homme de cour, érudit et botaniste fameux pour son jardin de plantes exotiques à Moscou. Langsdorff lui rapporta de ce voyage des graines de plantes exotiques.

8 Dans le *Précis historique et véritable du séjour de Joseph Kabris...* de la Bibliothèque de Genève (v. 1820) qui présente des différences (cf. *Le voyage en Polynésie*, 1994 : 722), il est dit : « Il (le chef) me fit entrer dans une salle ... là, il me fit asseoir sur une natte près de lui, ordonna à un chef de sa garde, appelé Haty, de me soutenir la tête, et me tatoua sur le visage le quart de masque qui me donne le titre de son gendre. Il ne s'en tint pas là : il me tatoua de même sur les deux paupières de l'œil droit un soleil que ces peuples nomment *méhama*, et qui me donnait le titre de juge. Je souffris beaucoup de cette dernière opération. Ces deux dignités royales une fois apposées sur ma figure, il me mit entre les mains d'un insulaire qui me tatoua le reste du corps. ... L'inflammation fut grande, causée par la tension considérable de la peau ; ce qui les obligea de me laisser quatre jours et quatre nuits exposé au grand air ... Ces peuples vont nus, et par une suite nécessaire les chefs sont obligés de porter sur la peau la marque distinctive de leur dignité. Aussi mon beau-père porte-t-il, comme roi, le masque entier, et sur son estomac est un large plastron. Mon beau-frère ne porte pas de masque, mais le plastron que je porte sur le sein droit, lui le porte sur le sein gauche, comme héritier présomptif... ».

soir de tempête, et le capitaine fut assez cruel pour ne pas le laisser regagner le rivage. Le Kabris de Jane Ker Porter, quand « il parle de sa femme... se jette (encore) à terre de tout son long... [et] sanglote avec toute l'amertume d'un chagrin sans espoir. Mais quand il évoque ceux qui l'ont emmené, l'indignation, les reproches et les accusations semblent le rendre fou de colère ; il marche alors d'un pas énergique, de long en large, avec la véhémence démesurée, merveilleusement frappante, d'un grand sauvage » (J. Porter 1829). Ce qui, sur ce point, est aisé de croire.

Kabris, lorsque Robert Ker Porter le rencontra, était « en route pour Saint-Petersbourg afin d'y présenter son cas à l'Empereur » (1809 : 276). Le récit de Kabris dit qu'il fut présenté « à l'Empereur Alexandre... qui m'a comblé de ses bienfaits » (1982 : 112). Dans une autre version, il ajoute que l'empereur admirait ses tatouages. Selon Löwenstern, « Le John marquisien » (*Marquesan John*) fit son apparition à Saint-Petersbourg en février 1807 et « son visage tatoué provoqua beaucoup d'engouement. L'empereur lui accorda une pension de 100 roubles par mois » (1807). Peu de temps après l'empereur transmit au Capitaine Vasily Golovnin, alors en instance de départ pour l'Extrême-Orient russe en juillet 1807, l'ordre de ramener aux Marquises « le Français Kabris, amené en Russie par le Capitaine Krusenstern », si « les circonstances le permettaient ». Golovnin indique que « le Français décida par la suite de ne pas retourner dans les îles citées plus haut et de rester à Saint-Petersbourg » (1961 : 49). Horner, qui séjournait également à Saint-Petersbourg, constate lui aussi que « notre coquin » y était devenu « une célébrité ». En juillet, il rapporte à Krusenstern que Kabris préférerait rester à Saint-Petersbourg car à Nuku Hiva « il ne serait rien » (1807 : 11, 30). Kabris n'eut pas d'autre chance qui lui fut offerte ; les différents politiques anglo-russes et les hostilités franco-russes débutèrent peu après, elles mirent un terme aux voyages maritimes russes dans le Pacifique jusqu'en 1813.

Langsdorff dit de la vie de Kabris ces années-là : « Son adresse à la nage, que les indigènes de Nukahiva eux-mêmes pouvaient à peine lui disputer, lui a permis d'enseigner la natation au Corps des Cadets de la Marine à Cronstadt » (1813 : xiv). Horner apprit aussi que Kabris, en août 1807, percevait le généreux salaire de 400 roubles et qu'il disposait d'un logement. Il donna l'information à Krusenstern, en ajoutant : « Ceci devrait clore l'affaire » (1807 : 38).

Peu après, vers 1809, Kabris rencontra Faddeï Bulgarin : un Cadet de vingt ans « exilé à Kronshtadt » pour avoir écrit des vers satiriques. Bulgarin, comme Kabris, était un homme ayant plusieurs identités ; sa vie ressemble à un roman picaresque. Quelques années plus tard, il allait devenir un journaliste tristement célèbre pour ses positions conservatrices et ses dénonciations aux autorités. Mais, en compagnie de Kabris, il était à l'aise, partageant une même place marginale dans la société. Bulgarin se souvenait :

Ce sauvage français parlait un jargon où se mêlaient le russe et sa langue maternelle. Il y ajoutait des mots des sauvages avec lesquels il vécut de longues années, et expliquait au moyen de signes les mots qu'il ne connaissait pas. Néanmoins, sa langue privilégiée était le français et il était très heureux dès qu'il pouvait trouver quelqu'un avec qui parler français, ce qui explique la raison pour laquelle il appréciait ma compagnie... Le plus incroyable était que

ce sauvage dégénéré avait une épouse charmante, une dame française d'une boutique à la mode à St-Petersbourg ! ... Elle ne me fit pas confiance des raisons qui l'avaient poussée à prendre pour époux un sauvage. Elle répondait inmanquablement [en français dans le texte] : « C'était une idée, c'est comme ça ! ». Je rendais visite à Kabris presque chaque jour, et passais mes soirées chez lui. Je ne saurais dire ce qui m'attirait le plus, la singularité du mari ou les jolis yeux de sa femme ! (2001 : 662-663).

Puisant dans des faits relatés par Kabris, Bulgarin les enjolivait afin de passer le temps à Cronstadt. D'après une de ces histoires, Kabris, jaloux, l'avait sollicité un jour pour l'aider à tuer NN, un officier qui avait écrit une lettre d'amour à sa femme. Quand Bulgarin essaya de le raisonner, il s'exclama : « Le Dieu à Nukuhiva permet de tuer ses ennemis » (2001 : 668-671). Il évoqua même l'idée de faire cuire NN, essayant de convaincre Bulgarin en évoquant le goût délicieux de la chair humaine. Bulgarin note : « Les Jésuites de Saint-Petersbourg rééduquèrent Kabris dans la foi chrétienne qu'il avait oubliée, mais il n'y comprenait rien et me confia qu'il avait conservé les mêmes croyances » (2001 : 667). De toute évidence Kabris, en compagnie du jeune Bulgarin, n'essaya pas de jouer au « bon sauvage » comme il l'avait fait avec Robert Ker Porter. Quand la situation s'envenima, Bulgarin en fit part à un général qui décida qu'il « serait préférable d'envoyer l'un des rivaux hors de Cronstadt. La présence de Kabris était requise pour enseigner la natation aux Cadets de la Marine et débloquer, sous l'eau, les portes des écluses ; il était plus facile de se passer d'un sous-lieutenant ». Ainsi le malheureux NN fut-il dépêché en province, à Vologda (2001 : 673).

Dans un autre récit, la confiance que Kabris témoignait à Bulgarin eut une issue inattendue. Alors qu'il avait été convoqué au bureau des Cadets de la Marine, à Saint-Petersbourg, Kabris dit à Bulgarin :

« Je pars pour St-Petersbourg et voudrais vous offrir un témoignage de mon amitié », dit Kabris ; se mettant debout, il me prit la main : « La tradition de mon île bien aimée de Nukagiva veut qu'un mari partant pour un long voyage, en laissant son épouse à la maison, transmette tous ses droits à un ami, même son pouvoir de vie et de mort sur sa personne. Je vous transmets tous mes droits ! »

L'enthousiasme de Bulgarin pour cette coutume nukuhivienne fut ruiné par le fait que Kabris n'avait laissé qu'un rouble à la pauvre Ariadna, et Bulgarin fut dans l'obligation de subvenir à ses besoins sur ses maigres ressources (2001 : 70-709).

Bulgarin pense que Kabris se rendit par la suite en France, avec sa femme, où « sans revenu, comme je l'appris plus tard, il se vit dans l'obligation de se produire dans des attractions de foires pour gagner sa vie sous le nom de *Sauvage du Kamchadal* [sic]. Il mourut avant même mon arrivée en France. Sa femme devint dame du comptoir⁹ [en français dans le texte] dans un café de Milan » (2001 : 710).

9 Une nouvelle d'Eugène Chavette (1890) évoque la figure de ces dames travaillant dans les cafés des villes laborieuses de l'époque : *Les petites comédies du vice. Les dames du comptoir*, Marpon & Flammarion.

Les récits évoquant sa vie rapportent que Kabris « En 1817, après la restauration de la monarchie française, ... retourna en France et essaya en vain de persuader Louis XVIII de l'aider à regagner Nukuhiva... Il exhibait ses tatouages et donnait des représentations de danses marquisiennes pour gagner sa vie et mettre de côté l'argent pour son voyage », en sillonnant les routes [d'Europe et] de France (Terrell 1982 : 105). À cette époque le mythe du « bon sauvage » avait perdu de son attrait et, comme Yves Le Fur le suggère :

Kabris retourna le mythe. Contrairement aux Tahitiens, il ne pouvait être considéré comme l'incarnation du mythe et, paradoxalement, sa peau tatouée paraissait nue. Contrastant avec le portrait d'Omaï, par Reynolds, où le Tahitien est dépeint vêtu d'un drapé antique, Kabris, le Marquisien, n'apparaît guère plus qu'une illusion magnifique et joyeuse. Ses tatouages le situent quelque part entre le marin louche et de basse extraction, et le sauvage (2001 : 41- 42).

Dans les récits biographiques publiés à son époque, il tente de sauver les vestiges de ce « mythe » en les mêlant à ses liens « royaux » aux Marquises, mais en vain. En 1822, il mourut dans la misère à Valenciennes (Dening 2004 : 31-34)¹⁰.

Tolstoï l'Américain

Tandis que Kabris endossait le rôle du noble prince marquisien, le comte Tolstoï, revenant de l'expédition largement paré de tatouages, assumait celui de « Tolstoï l'Américain ». C'était un autre type d'aventurier, bien singulier, dont les aventures américaines étaient imaginaires. Des épisodes de bravoure russe constellaient ses récits. Dans sa dénonciation depuis le Brésil, Shemelin écrit du reste : « Il était toujours prêt à de cinglantes railleries » (1803b : 3). Certains traits de sa nature répondent à ce point avec justesse à des aspects profonds de l'âme russe que ses histoires, aujourd'hui encore, demeurent très populaires et sont relayées par des auteurs modernes peu soucieux, du reste, de leurs liens réels avec les événements.

Comme nous l'avons noté au tout début de l'expédition, Tolstoï s'était brouillé avec les officiels russes, dont Rezanov et son entourage, auprès de qui il avait été affecté. Shemelin, fort perspicace, fit cette remarque prophétique : « Sa seigneurie n'attachait aucune importance aux conséquences » (1803b : 3) et quand bien même cela aurait

10 Kabris meurt d'une gangrène, à l'hospice de Valenciennes, le 23 septembre 1822 ; il aurait eut 42 ans. L'écrivain local Aimé Leroy, qui était venu le voir la veille, rapporte sa tristesse à l'évocation de sa famille, là-bas (A. Leroy & A. Dinnaux, 1829 : 132). Il « n'avait pas perdu tout espoir de les revoir », mais souffrait tant qu'il ne pouvait parler, « ...circonstance contrariante, car Kabris s'exprimait avec un air de vérité qui inspirait la confiance... » Il expliquait, après être allé à Bordeaux : « Maintenant, m'étant assuré que mes père et mère ont cessé d'exister, je me suis déterminé à me présenter à la curiosité du public, afin de me procurer les moyens nécessaires pour acheter des outils de toute espèce... que j'espère emporter avec moi en retournant parmi les peuples Noukaïviens, pour leur en donner des notions et terminer ma carrière auprès de mon épouse et de mes enfants. » Il se produisit sur les foires ou, comme à Paris en 1817, dans des lieux comme le *Cabinet des Illusions*, le *Théâtre des Funambules* où « J. Kabris reçoit les curieux ». Une publicité dans le *Journal de Paris* (2 octobre) vante : « L'Homme Extraordinaire, J. Kabris ». Entrée : 3 frs, 2 Frs, 1 Fr, tous les jours, de 7 h à 9 h. » N'ayant pas assez d'argent pour payer sa traversée depuis Bordeaux, il avait repris ses tournées au Havre, à Genève, etc. puis dans le nord de la France.

été, ses raisonnements n'auraient pas été conformistes. Lorsqu'après la mutinerie, Ratmanov, Krusenstern et le reste des officiers l'eurent ostracisé, son équilibre parut en être affecté. Il semble être devenu instable ; ce fut probablement aggravé par la mort accidentelle de son singe. Löwenstern écrit peu après le départ de Hawaï : « Tolstoy est fou. Il invente de nouvelles histoires tous les jours. D'abord, il voulut rester aux îles Sandwich ; maintenant, il dit qu'il va tuer Resanoff puis mettre le feu à la *Nadezhda* et d'autres folles histoires » (2003a : 113). Ceci est confirmé par la requête de Rezanov, faite à Koshelev, d'enquêter « si le comte Tolstoy veut rester aux îles Sandwich, il faudrait s'interroger sur la raison de ceci » (Sgibnev 1877 : 389).

Tolstoï se vantait aussi de ce que l'équipage, mécontent de Krusenstern, « ferait tout ce je lui demanderais de faire » (Löwenstern 2003a : 114). Aussi improbable que cela puisse paraître, l'équipage n'était que des pions dans les mains des opposants de Krusenstern. Les officiers découvrirent plus tard que « pour se gagner les matelots, Resanoff leur avait promis d'être libérés à leur arrivée, avec des récompenses et des faveurs en plus, mais toujours en dénigrant Krusenstern à leurs yeux et nous, les officiers. Nos matelots ne purent l'avalier, c'est pourquoi ils nous ont tout raconté » (Löwenstern 2003a : 250).

Tolstoï s'accrocha, jusqu'au dernier moment, à l'espoir que Krusenstern apprécierait son aversion pour Rezanov, alors que Krusenstern cherchait simplement à se séparer de la personnalité gênante du comte en lui conseillant de « rester au Kamtchatka en raison de sa maladie, et prévenir ainsi tout problème ou difficulté. » Au Kamtchatka, après que Rezanov ait menacé le comte de terminer ses jours dans les mines, Tolstoï, selon Löwenstern, finit « par admettre ses torts envers Resanoff en mettant par écrit, de façon formelle, l'ensemble des offenses dont il était l'auteur ; ce faisant, il rédigeait sa propre sentence » (2003a : 113-114, 138). Après la réconciliation, Rezanov fit de Tolstoï son bouc émissaire, le dépeignant comme responsable principal du conflit. Dans sa lettre à Ivan Selifontov, gouverneur-général à Irkutsk, il écrit : « Je renvoie également le comte Tolstoy, joueur de cornet à pistons dans les rangs des gardes de *Preobrazhensky*. Il a semé les graines de la discorde tout au long de l'expédition et je supplie humblement Votre Excellence, quand il arrivera à Irkutsk, de prendre toutes les mesures appropriées afin qu'il ne demeure pas à Moscou mais, qu'en fait, il réintègre son unité » (Voenskii 1895, n° 10 : 215-216). Dans sa lettre à l'empereur, Rezanov fut moins affirmatif : « Cet enthousiasme [pour la gloire], affectait malheureusement le sous-lieutenant comte Tolstoï. Son jeune âge en est probablement la cause. Quand le zèle que nous mettions tous à faire fi de nous-même, en vue d'un objectif collectif, permit de renouer des relations de confiance, il devint sa propre victime. En le renvoyant, je sollicite le pardon de Votre Majesté Impériale à son égard car un cœur sensible supporte mal d'être privé de sa part de grandeur et d'illustres exploits » (1994a : 90). Löwenstern fit ce commentaire : « Le seul à être méprisé, rejeté et damné de tous, est le comte Tolstoy. Il reste en arrière » (2003a : 140).

Il revint en Russie, un an plus tard, en tant que « Tolstoï l'Américain ». Bulgarin résume toutes les histoires qui circulaient sur lui à l'époque :

Alors qu'il intervenait dans un litige entre Krusenstern et le Capitaine Lisiansky, le comte F.I. T.^{***} exaspéra tant le charmant et modeste Krusenstern que ce dernier ne le conserva pas à bord pour la traversée de retour de la *Nadezhda* et de la *Neva* vers la Russie ; il le laissa derrière lui dans nos colonies américaines. Le comte F.I. T.^{***} passa un certain temps en Amérique et promena son ennui autour des îles Aléoutiennes, visitant la sauvage tribu des Galoshi [i.e., les Tlingit, E.G.], avec lesquels il alla chasser ; il revint en Russie par voie terrestre en passant par le port de Petropavlovsk.

C'est ainsi qu'il fut surnommé « l'Américain », car chez lui, il portait des tenues aléoutes et ses murs étaient ornés d'objets et d'armes appartenant aux sauvages qui vivaient aux alentours de nos colonies américaines. Le Comte T.^{***} nous a conté nombre d'histoires sur ses aventures américaines, affirmant même que les Galoshi lui avaient proposé d'être leur tsar ! (Bulgarin 2001 : 606).

Mais Tolstoï se rendit-il vraiment en Amérique ? Lorsque la *Nadezhda* revint au Kamtchatka, après le Japon en mai 1805, Tolstoï n'était manifestement plus à bord. Koshelev dit de lui : « Il est de bonne compagnie, mais aussi immoral qu'un chien. Cela nous coûta bien des efforts de se débarrasser de lui après votre départ pour le Japon » (Löwenstern 2003a : 334). Si Tolstoï s'était rendu entre-temps aux îles Aléoutiennes, ou en Alaska, Koshelev - dont le devoir officiel était de s'assurer du retour des officiers dans leurs unités - aurait fait part de cette infraction au supérieur précédent de Tolstoï. Par ailleurs, comme l'océan gèle au Kamtchatka d'octobre à avril, Tolstoï n'aurait guère pu embarquer après que la *Nadezhda* ait repris la mer. Il est très vraisemblable qu'il ait passé l'hiver 1804-1805 au Kamtchatka, ou une région voisine, et qu'il ait entamé sa traversée de la Sibérie au printemps 1805. Ceci est confirmé par Vigel qui le rencontra, près de Kazan, en juin 1805.

Les circonstances et les pérégrinations géographiques de Tolstoï varient selon les récits : une île déserte, l'Amérique, Sitka, les îles Aléoutiennes. Elles firent leur chemin jusque dans la célèbre pièce d'Alexandre Griboedov *Du malheur d'avoir trop d'esprit*¹¹ :

Voleur à la nuit tombée et adepte du duel
C'est sans surprise qu'il fut exilé au Kamtchatka
Il en revint transformé en Aléoute.
C'est une canaille ; avec les hommes intelligents il ne peut en être autrement.

Tolstoï, à l'écoute de ces vers, suggéra de les corriger par « Le Diable l'emmena au Kamtchatka », faisant remarquer qu'« il n'y avait jamais été exilé » (Tolstoï 1990 : 54).

11 Largement inspirée de l'expérience personnelle de Griboedov, cette pièce dépeint avec un certain cynisme la société aristocratique de Moscou. Elle connut un vif succès et plusieurs répliques devinrent proverbiales. Pionnière dans le théâtre russe, elle fut censurée dans les années 1820 et circula sous le manteau avant d'être jouée, en allemand et pour la 1^{ère} fois, à Revel en 1831, après la mort tragique de son auteur à l'ambassade russe de Téhéran, dans le contexte de rivalités d'États du moment.



Figure 12.2. Karl Reichel, « Fedor Tolstoï », in *Russkie portrety XVIII i XIX stoletii* [Portraits russes des 18e et 19e siècles], vol. 3, Saint-Pétersbourg, 1907.

L'étendue des tatouages de Tolstoï semble être la seule parcelle de vérité de son aura, par ailleurs faussement exotique. L'extrémité d'un tatouage au poignet de la main gauche de Tolstoï apparaît dans son portrait par Karl Reichel mais, même là, il y a des incohérences (fig. 12.2). Il avait, sans aucun doute, amorcé sa collection de tatouages à Nuku Hiva, mais ils semblent trop importants pour avoir été tous réalisés durant leur court séjour. Il a probablement pu y ajouter des tatouages de l'extrême orient sibérien, mais le style de ces derniers diffère de ceux que Tolstoï semble avoir montrés. Se pourrait-il que Kabris, avec qui il demeura plusieurs mois au Kamtchatka, ait réalisé des motifs complémentaires ? Bien qu'il n'y ait aucune indication sur le fait que Kabris ait été tatoueur, il est clairement admis qu'il connaissait très bien la culture marquisienne.

L'ampleur des tatouages de Tolstoï, et son aura « américaine », compensèrent d'une certaine façon l'humiliant échec de son rôle durant l'expédition. Son adversaire naturel était Krusenstern. D'après un récit :

Le jour précis où Tolstoy revint dans la capitale, il apprit que Kruzenstern donnait un bal. Ayant revêtu son corps tatoué d'un habit de soirée, il fit son apparition dans le hall. Kruzenstern pouvait à peine en croire ses yeux - « Comte Tolstoy, est-ce bien vous ? » - « Comme vous le voyez ! » répliqua « l'Américain » sèchement. « Je fus tellement heureux sur l'île où vous m'avez abandonné que je vous ai entièrement pardonné, et je suis ici pour vous remercier » (Tolstoy 1983 : 130).

En réalité, Tolstoï était arrivé un an avant Krusenstern. À la suite des plaintes de Rezanov, il avait été transféré de la prestigieuse garde *Preobrazhensky* « vers un service de garnison à Nyslott, une forteresse isolée de la région des lacs finnois » (1983 : 130).

L'exposition de son corps tatoué - dont des parties réservées aux hommes - était devenue un divertissement de dîners mondains et une source d'attraction dont on ne se lassait pas, tout spécialement les dames. Sa nièce, Maria Kamenskaia, se souvient d'un de ces moments :

Il semble que Feodor Ivanovich ait été très heureux de la requête de bon papa et, tout sourire, il commença à déboutonner sa redingote noire... Il défit les boutons de son col et découvrit sa poitrine, qu'il bomba. Toutes les personnes attablées se levèrent de leurs places et le fixèrent attentivement. Celle-ci était entièrement couverte de tatouages. Au beau milieu, il y avait une sorte de gros oiseau multicolore qui ressemblait à un perroquet dans un anneau fait de cercles rouges et bleus. Quand chacun eut observé tout son soûl les dessins de sa poitrine, Feodor Ivanovich Tolstoy retira sa redingote et remonta ses manches de chemises en les roulant ; les deux bras étaient entièrement tatoués, de la même façon, avec des serpents entourés d'autres motifs sauvages entrelacés. Les dames poussaient des soupirs et n'arrêtaient pas de s'exclamer, demandant avec sollicitude : « N'était-ce pas très douloureux, Comte, lorsque les sauvages vous ont tatoué ? Comment ont-ils choisi les motifs ? Oh, mais quelle épreuve ! » Quand Feodor Ivanovich en eut terminé avec les dames, ces messieurs le menèrent à l'étage, dans le cabinet médical de grand-père, et le déshabillèrent encore une fois pour l'inspecter de la tête au pied (Tolstoy 1983 : 141).

À quel degré de précision répond la description des motifs ornementaux portés par Tolstoï dans les souvenirs de Maria Kamenskaia, la question demeure. Il ne faut pas songer à un exposé vraiment précis de la part d'une personne ébranlée par l'émotion d'une vision inédite : ce grand tatouage corporel ; nous l'avons vu pour les récits russes à propos de Robarts. Si Maria Kamenskaia dit juste, le perroquet multicolore entouré de cercles ne peut appartenir à la tradition nukuhivienne, ou même à celle du Pacifique Nord. Tolstoï a pu en faire la demande sur le chemin du retour.

La nature passionnée, et non-conformiste, de Tolstoï allait déterminer sa carrière dans les années qui suivirent. Bien que la rumeur veuille qu'il ait tué onze hommes en duel et qu'il ait été déchu de son grade à de multiples reprises, il retrouva son commandement en 1812, pour acte de bravoure à la bataille de Borodino. Il fit courir des anecdotes dont celle qui voulait qu'Alexandre Pouchkine ait été fouetté dans un



Figure 12.3. Alexandre Pouchkine, « Fedor Tolstoï », dessin à la plume.

commissariat de police. En entendant cela, Pouchkine fut à ce point outré qu'il prit le parti de le provoquer en duel. Par chance pour Pouchkine, ils se réconcilièrent et furent si proches qu'il chargea Tolstoï de faire pour lui sa demande en mariage à Nataly Goncharova (fig. 12.3). Quand ce fut finalement le tour de Tolstoï de se marier, il déclencha un autre scandale public en choisissant d'épouser sa maîtresse, tsigane. Vers la fin de sa vie, il aurait abandonné les jeux de cartes et d'argent pour s'éteindre réconcilié avec la religion. Il laissa sa marque dans la littérature russe en apparaissant dans les ouvrages d'Alexandre Pouchkine, Alexandre Griboedov et Léon Tolstoï.

Le récit de la première visite russe à Nuku Hiva permet de se rendre compte combien l'héritage de ces douze jours alla bien au-delà des seules contributions laissées par les voyageurs dans les domaines de la géographie, des sciences naturelles ou de l'ethnographie. Les îles, et leur population, suscitèrent un engouement inattendu et considérable sur les visiteurs. Leurs attentes et appréhensions, mêlées à de nouvelles sensations et des désirs réprimés, se manifestèrent tout à la fois dans un même temps. Leur départ précipité de la baie déloyale de Taiohae, où ils durent littéralement trancher les amarres, est teinté de sombres symboles. Ils fuyaient une plongée dans leur nature profonde et la carapace fissurée de leur « eurocentrisme ». Aucun d'entre eux ne revint jamais à Nuku Hiva, mais tous pouvaient souscrire aux paroles de Löwenstern : « Nous n'oublierons pas facilement Taio-hai » ; jamais ils ne le purent.

Ce séjour à Nuku Hiva devint le point culminant de leurs histoires et de récits d'érudits. En substance, les membres de l'expédition russe, plus que celle de Mendaña, Cook et Marchand ouvrirent à la science européenne le monde, unique, des Marquises et leurs récits alimentèrent largement l'imaginaire du continent. Leurs livres et articles étayés de descriptions savantes et systématiques, nourries de riches illustrations, furent enrichies d'objets destinés aux musées et par la présence de deux preuves vivantes : Kabris et le comte Tolstoï, tous deux tatoués. Ces explorateurs devinrent les James Cook et La Pérouse Russes qui allaient ouvrir la voie du Pacifique aux deux douzaines d'expéditions russes qui traversèrent le Pacifique Sud entre 1807 et 1835.

Le récit d'une de ces expéditions sera la conclusion de cette étude.

Épilogue

Nuku Hiva revisité

En 1817, Langsdorff reçut, sur les terres de son domaine brésilien, les officiers de la corvette de la Marine russe *Kamtchatka*. Son capitaine, le célèbre navigateur Vasily Golovnin, était accompagné de plusieurs jeunes officiers dont Fedor Matiushkin, Fedor Lütke et Ferdinand Wrangel (Vrangel) qui rêvaient tous d'aventures en mer. Lütke, lorsque Golovnin l'admit à son bord, « bondit sur tous les récits de voyage possibles et imaginables qu'il put se procurer à Sveaborg. [Il] avait lu Krusenstern, Lisiansky, Sarychev, Cook, Anson » (Shur 1971 : 83). Le jeune Wrangel s'échappa d'un vaisseau de la Marine à Reval, pour rejoindre l'expédition et gagner Cronstadt à ses risques et périls, où il réussit, à la dernière minute, à convaincre Golovnin de l'embarquer. Maintenant qu'ils étaient au seuil de leur rêve, les souvenirs de Langsdorff du Pacifique Sud et des Marquises devaient sûrement figurer dans leurs conversations car Golovnin avait l'intention d'y faire escale. En fait, dès 1807, il avait prévu de se rendre aux Marquises lors de sa première traversée sur le *Diana*. Le cannibalisme nukuhivien fut sans doute un de leurs sujets de prédilection. Lütke, dans son journal, note qu'ils « pensaient que la première chose sur laquelle leur regard se porterait, après un si long voyage, serait un genre de Nukuhivien tatoué en train de ronger un os humain » (Shur 1971 : 113). Un changement de plan les amena à passer au large des Marquises, sans y faire relâche, mais le mirage exercé par Nuku Hiva avait fait frissonner leur cœur juvénile.

En 1825 Wrangel embarqua pour le Pacifique sur son propre navire, le *Krotky* (l'*Aimable*)¹. Il avait pour expérience quatre années d'exploration dans les Mers septentrionales de Russie. Ses officiers étaient issus de cette expédition et de celle de la traversée du Kamtchatka. Parmi eux figuraient Matiushkin, un ami proche d'Alexandre Pouchkine depuis leurs études communes au lycée impérial de Tsarskoïe Selo, le docteur et naturaliste Auguste Kyber et l'officier de navigation Prokofy Kozmin. Lütke, ami de Wrangel, préparait aussi sa propre expédition. En avril 1826, dans le sillage de Krusenstern, le *Krotky* fit voile vers Nuku Hiva et Wrangel opta pour une escale au Port Chichagov dont Krusenstern avait fait l'éloge et où il pensait trouver « des habitants agréables et serviables » (Vrangel : 56). Le seul navire russe à y avoir fait escale, depuis Krusenstern, était un navire de la RAC de passage en mars 1818 : le *Suvorov* dont le capitaine était Zakhar Ponafidin, mais il ne laissa aucun écrit sur cette halte (Ivashintsov 1980 : 35).

Wrangel entra dans cette magnifique baie avec les cartes de Krusenstern pour guide et le sentiment de pénétrer dans un livre connu et chéri depuis l'enfance. Les hautes falaises dominaient les eaux calmes de la baie et une foule d'indigènes fourmillait autour du navire, dont des femmes « qui offraient leurs charmes aux matelots sans la moindre honte ». Il y avait même un jeune indigène brillant, nommé Guta, qui leur

1 N.d.A. : les éléments utilisés dans cette partie sont tirés de Vrangel 1828 : 55-85, sauf cas contraire et indiqué.



Figure 12.4. Z. des Aubris, « Ferdinand de Wrangel », vers 1827.



Figure 12.5. « Fedor Matiushkin », vers 1817.

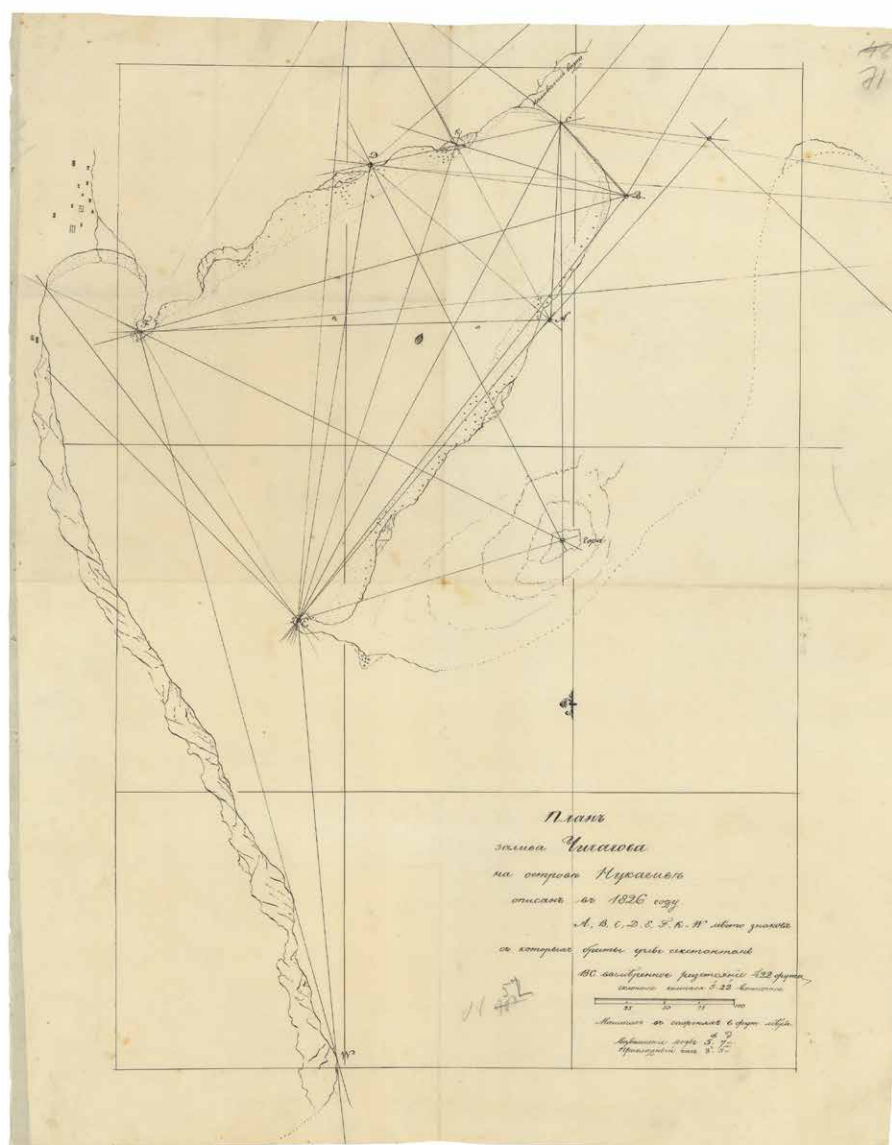


Figure 12.6. [Ferdinand Wrangel] « Plan de la baie Chichagov de l'île de Nukagiva, décrit en 1826 ». *Rahvusarhiiv* (Archives nationales d'Estonie, Tartu), EAA.1414.2.43 : 71.

rappelait Ma'uhau et qui leur présenta « un papier sur lequel figurait l'alphabet de Otahiti » qu'il avait reçu de visiteurs précédents. Wrangel « l'autorisa à rester à bord ; il travaillait volontiers avec les matelots et aidait à terre. Il était si apprécié de tous, à bord, qu'un ensemble complet de vêtements européens lui fut offert, qu'il portait avec grand plaisir. » Ils découvrirent à leur tour successivement une vallée très peuplée et pittoresque, puis l'anse est avec un ruisseau d'eau douce et sa plage de sable et, dans l'anse ouest, le cours d'eau baptisé Nevka par Lisiansky. Wrangel vanta « l'attitude douce et obligeante des insulaires » qui les assistaient pour la collecte de l'eau et la

coupe du bois. Comme Krusenstern et Lisiansky avant lui, Wrangel rendit des visites amicales à un *airiki* (sic, chef en tahitien) âgé de la vallée : Magedede (Makate'ite'i), dont il remarqua les « limites de son pouvoir », et un *tau'a* (prêtre) influent : Togoyapu (Tokoi'apu'u) (noms « reconstruits » par Suggs, mss. 2008 : 4-5) et son épouse. L'homme avait une soixantaine d'années et portait « un collier de dents de phoque ». Il y avait même des aventuriers comme sortis des pages de l'ouvrage de Krusenstern. Deux hommes arrivèrent en effet de Taiohae le jour suivant. L'un d'eux s'appelait Johns, l'autre James Reardon. Prenant exemple sur l'humanisme de ses prédécesseurs Krusenstern, Kotzebue, Bellingshausen et Lazarev, Wrangel se comporta envers la population avec amabilité et respect. Il reçut les visiteurs de haut rang à bord, leur offrit nourriture, divertissement musical et des présents, tout en rémunérant de façon juste les insulaires qui les avaient aidés à terre (57, 58, 59, 60, 61).

Tout semblait conforme à ses ouvrages préférés et pourtant c'était différent. Chaque minute qui passait effritait le paradis retrouvé ; Makate'ite'i, Tokoi'apu'u et son fils Otomogo (To'omoko) (Suggs 2008 : 4) refusèrent les cadeaux offerts par les Russes, ne s'intéressant qu'aux armes à feu et à la poudre. « Je leur montrais des haches, différentes étoffes et babioles », relate l'idéaliste Wrangel qui explique, en désespoir de cause, qu'il « essaya de les convaincre qu'il était prêt à les payer généreusement avec ce genre d'objets, tout en affirmant clairement qu'ils ne recevraient de notre part ni armes, ni poudre.² » Il constate après sa visite que « les casse-tête, les lances et autres armes de ce genre sont peu utilisées, remplacées par les armes à feu. » Leurs aventuriers, contrairement à Robarts et Kabris, étaient rongés par des maladies vénériennes et le Dr Kyber commença à leur administrer un traitement. Ils furent suivis par un autre aventurier, d'un nouveau genre : Pedro, un Indien de Buenos Aires qui gagnait sa vie à Nuku Hiva en réparant les armes à feu des insulaires. Même les danses que les indigènes avaient présentées semblaient vides de sens et, à la fin de la journée, quand ils demandèrent du rhum, Wrangel le leur accorda (59-60, 84, 74-75, 63).

L'atmosphère était lourde, chargée d'inquiétude. En dépit de tout cela, Wrangel tenta de rester optimiste et de faire confiance à Tokoi'apu'u et aux indigènes. Il entreprit même de distribuer des cadeaux, les offrant en premier (il avait appris que les élites

2 Comme l'observa N. Thomas dans ses travaux, le développement du commerce du bois de santal, entre 1811-1822, nourrit cette situation et G. Dening constata que la modernisation de leur armement alla de paire avec l'augmentation des morts par l'accroissement des guerres. Le 27 avril 1819 Graaner, officier Suédois du *Rebecca*, rencontre l'Américain G. Ross à Taiohae : « Dès qu'il fut à bord, il nous apprit qu'il avait été envoyé à Nuku Hiva 6 ans plus tôt par un négociant nord-américain, Wilcox de Philadelphie, avec la mission d'acheter du bois de santal... Depuis de nombreuses années les habitants [des Marquises] pratiquent [ce] commerce... Les navires américains spécialisés dans ce commerce leur fournissent des fusils, de la poudre, seuls articles de valeur qu'ils acceptent en échange du bois. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de trouver dans la maison d'un homme aisé 6 ou 7 fusils en bon état... On trouve des fusils dans chaque maison en plus ou moins grande quantité. ... Ross m'assure que bon nombre d'entre eux n'ont pas encore complètement surmonté leur crainte originelle de ces armes... Il y a toutefois parmi eux d'excellents tireurs qui s'amuse à tirer sur les oiseaux en vol... À Vaitahu, le bois de santal s'échangeait à raison d'un mousquet pour 5 piculs, soit environ 800 livres (un picul est le maximum de ce qu'un homme pouvait porter, 133 livres). Selon cet Américain, le prix ici [Nuku Hiva] est de 300 livres pour un mousquet... À *Owahi*, l'une des îles Sandwich... L'usage du fusil est très répandu. Le roi possède une armée organisée et une garde personnelle permanente... » (B. Akerren, in BSEO 2007, n°310 : 35-64).

affectionnaient les manteaux et couvre-chefs rouges) ; il était disposé à ne pas attendre un retour immédiat de porcs. Dans l'intervalle, « Togoyapu et sa suite » quittèrent le village et établirent un campement dans l'anse est, face au navire. Le jour suivant, l'aiguade fut envahie par les femmes ; Wrangel protesta contre le « commerce éhonté de femmes », ce qui contraria considérablement Tokoi'apu'u et son épouse. L'incident fut suivi d'une recrudescence de vols et les officiers qui supervisaient la collecte de l'eau se plaignirent de l'insolence de l'entourage de Tokoi'apu'u. Malgré tout, le médecin et le naturaliste Augustus Kyber s'aventurèrent dans une excursion en montagne avec Guta, Pedro et trois matelots russes. Durant la randonnée, ils furent approchés par deux hommes armés qui exigeaient de la poudre mais voyant que les six hommes n'étaient pas armés, ils les laissèrent finalement repartir. Les cochons attendus ne furent pas apportés, mais Wrangel, encore une fois, répondit favorablement à leur demande de rhum. Le jour suivant, d'après le journal qu'il publia, il invita Tokoi'apu'u, accompagné d'un autre *tau'a* venu de la baie de Taiohae : Keotete. Il les accueillit en leur offrant nourriture et musique pour les divertir ; il les autorisa à passer la nuit à bord. Le matin suivant, au huitième jour de l'escale russe, Tokoi'apu'u refusa d'accepter les cadeaux, à l'exception de la redingote sombre de Kyber, au prétexte que ses cadeaux en retour n'étaient pas encore prêts ; puis il se rendit à terre. Toujours selon ce journal, Keotete demeura à bord « pour surveiller les cadeaux » (64, 65, 66-67, 68-69).

Peu après, un gros porc rôti enveloppé de feuillages fut apporté à la plage, accompagné d'insulaires portant des branchages verts. Une trentaine de femmes entonnèrent des chants et nagèrent en direction du bateau ; le fait, qu'elles aient été admises à bord, demeure incertain. Finalement, Tokoi'apu'u indiquant que le cadeau était prêt héla un bateau ; les Russes avaient pour habitude de l'amener à bord. Le navire était ancré à 350 mètres du rivage nord et une chaloupe, avec quatre matelots, fut dépêchée à terre sous les ordres de l'aspirant Adolph Deibner accompagné de James Reardon comme traducteur. Wrangel leur avait ordonné de ne pas s'approcher du rivage à plus de 60 mètres, et de ne recourir à leurs armes qu'en cas de légitime défense (69-71).

Wrangel observait la scène à la longue-vue. La chaloupe mouillait près du rivage et le cochon fut transporté sur l'embarcation, accompagné de Tokoi'apu'u vêtu de la redingote de Kyber. Alors que Wrangel détournait une minute le regard, il entendit soudain Kozmin crier depuis le pont « Nos gars sont attaqués ! ». Ce qu'il advint était une tactique utilisée par les indigènes de différentes îles du Pacifique. Elle consistait à s'approcher du navire en feignant une attitude amicale, puis à couper brusquement les amarres pour tirer l'embarcation à terre, tandis que les hommes à bord étaient massacrés. Il n'avait été laissée aucune chance aux Russes de tirer plus d'un coup de feu. En dépit des avertissements de Reardon, alerté par l'absence de femmes sur le rivage, Deibner avait insisté pour que les armes restent sous les bancs de la chaloupe. Il n'eut que le temps de crier : « Les gars, c'est ma faute ! Sauvez-vous, laissez-les me tuer ! » Lui et Timofeev furent immédiatement tués. Zonov et James Reardon réussirent à sauter à l'eau et nagèrent jusqu'au navire ; Nekrasov et Lysukhin continuèrent à se battre à la baïonnette et à l'aide de la barre franche jusqu'à ce que Nekrasov soit tué, et Lysukhin terrassé par l'ennemi (71, 79-80).

Le Lieutenant Lavrov, qui avait fait mettre à l'eau une grande chaloupe pour se précipiter à leur secours, fut pris pour cible et tué, tout comme l'un de ses matelots, Gavrilo. Alors qu'ils répondaient aux tirs, ils réussirent à hisser hors de l'eau Zonov et Reardon et à revenir au navire sous les coups de feu. Entre-temps, environ quatre cents hommes s'étaient rassemblés sur la plage. Wrangel ordonna un tir de canon chargé à mitraille qui dispersa un temps la foule et permit à Lysukhin de se jeter à l'eau. À cet instant, le lieutenant Matiushkin se risqua à son secours, sous les tirs, dans une yole à six rames. Fort heureusement, Lysukhin rejoignit le bateau en dépit de seize blessures à la tête et au corps dont une pointe de lance fichée dans le dos, et survécut pour relater l'événement. Il rapporta que le plus féroce, parmi les attaquants, était Guta, lui à qui les Russes « avaient montré tant de bienveillance peu auparavant et offert de nombreux cadeaux » (71-72, 80).

Mais ce n'était pas tout. Tandis que les indigènes emportaient les corps de Deibner, Timofeev et Nebrasov dans la forêt, Wrangel réalisa qu'ils étaient tous piégés dans ce que Krusenstern avait pensé être l'un des mouillages les plus sûrs de l'île. Sans aucun vent, la seule issue consistait à haler le navire au large depuis deux pointes qui gardaient l'entrée. Dans l'intervalle, les insulaires s'étaient répandus le long des crêtes qui environnaient la baie et faisaient feu à la fois sur le navire et les chaloupes. Wrangel eut de bonnes raisons de croire que les guerriers de plusieurs vallées s'étaient joints à l'assaut, et que des pirogues de guerre d'autres baies étaient en route. Il était urgent d'agir.

Wrangel ordonna des tirs de canons à boulets, puis à mitraille, afin de maintenir les indigènes de la baie à bonne distance tandis que Kozmin, son officier de navigation, ramait jusqu'à la partie étroite de l'embouchure pour y lancer un grappin de déhalage. Les tirs de mousquet sifflaient de toute part autour de la grande chaloupe, mais Kozmin et ses hommes en réchappèrent. Grâce au câble de déhalage, et une légère brise arrière, le *Krotky* quitta enfin cette baie si traîtresse ; dix terribles heures d'épreuve touchaient à leur fin. Des feux brûlèrent toute la nuit le long du rivage entre Port Chichagov et Taiohae. Pour les Russes, ces feux étaient destinés à faire rôtir leurs camarades assassinés (72-77 ; Nizovtsev 1903, n° 44 : 3).

Les aventuriers, qui étaient demeurés à bord, racontèrent à Wrangel d'autres cas de « trahison de ces insulaires, ces « innocents enfants de la nature » comme certains les nomment ». Tokoi'apu'u avait utilisé la même tactique, un an auparavant³, pour un

3 À la mi-juillet 1825 l'*Endeavour*, de Salem, ne connaît pas de difficulté mais note une certaine hostilité de la part des Taipi, plus que des Hapa'a. Le capitaine Gillis avait obtenu 5 beaux porcs contre un fusil et un peu de poudre ; la demande locale avait porté sur des fusils, de la poudre mais aussi des hameçons, des couteaux et des haches. En avril, deux navires hollandais : le *Maria Reigersberg* et le *Pollux*, avaient fait escale sans encombre à Taiohae. Par contre fin septembre, la même année, la goélette américaine *Dolphin*, sur la piste de mutins du baleinier *Globe*, est attaquée à Ua Huka, puis à Nuku Hiva par des Hapa'a et des Taipi. Ceci irait dans le sens d'attaques ciblées soutenues par des mutins, ou en représailles ; ce que Wrangel retint de ses entretiens avec J. Reardon qui avait vécu cette période sur place. Le nom de Guta, du reste, n'est guère marquisien. Un baleinier attaqué à Ua Huka à son 3^e voyage (1824) : le *Countess Morley* avait perdu trois hommes dont un, Griffiths, fut sauvé par un chef de l'île dont il répara les fusils avant de s'échapper pour Tahuata, où il fut recueilli par l'*Eliza* onze mois plus tard. Auparavant plusieurs attaques s'étaient déjà produites dans l'archipel, notamment en 1817 ; ces périodes étaient celles du passage de nombreux baleiniers et santaliers, pour l'essentiel, qui se comportaient souvent en prédateurs, sans état d'âme ; cf. Denning 1980 : 134, 241, 303, P. O'Reilly & E. Reitman 1967, Stackpole : *The Sea hunters* 1953 : 413-433.

navire de marchand américain, et deux ans auparavant, des incidents similaires s'étaient produits dans les baies de Taiohae et de Ho'oumi. Bien que dans le récit de Wrangel, les termes « cannibales » et « monstres » aient remplacé, de temps à autre, celui, neutre, « d'insulaire », il ne blâma pas leur nature en tant que telle. Il pensait que l'attaque avait été provoquée par le souvenir du navire russe qui visita Taiohae, neuf mois auparavant ; comme Reardon le lui avait expliqué, il avait pris tous les cochons de force. La seule preuve que ce navire était russe était les pipes d'argiles laissées par les marins. Wrangel soupçonnait une autre raison, et évoque des événements ayant commencé avec la visite de Porter, en 1813, et l'introduction des armes à feu. En 1826, les fusils servaient de monnaie d'échange : une arme à feu équivalait à un chargement de bois de santal ou cinq cochons. Wrangel rapporte également que les visiteurs avaient contaminé les indigènes avec des maladies vénériennes et l'*ikania* : une sorte de lèpre. Wrangel en conclut : « Après de tels événements, ceux-ci avaient engendré un ressentiment contre les Européens qui leur fournissaient, eux-mêmes, les instruments de leur vengeance et se désintéressaient de mettre un terme à leurs maux... Pouvait-on s'attendre à ce que les Nuku Hiviens restent les mêmes qu'à l'époque où les Européens les tenaient à bonne distance dans leur baie, simplement par la peur ! » (81-82, 77, 61-62, 74, 82-84).

À la fin de son récit, Wrangel fit le bilan de leurs pertes et de leurs gains. Ils avaient acquis 12 cochons, 19 poulets, 1 175 noix de coco, 54 régimes de bananes et 220 fruits à pain. Ils avaient tiré 70 boulets de canon, 764 balles de mousquet et utilisé 130 boîtes à mitraille. Ce n'était absolument pas ce à quoi ils s'étaient attendus à l'approche de cette magnifique île. Dans le journal qu'il publia, Wrangel ne mentionne que la profonde tristesse qui les affecta, tous, après la perte « d'un officier de première classe, un ami très cher, et celle de trois hommes remarquables de leur petit équipage » (77, 84, 80-81). Dans une lettre adressée à son ami Lütke, il avoue que « le seul souvenir de ce triste épisode le faisait frémir et que, jusqu'à la fin de ses jours, il laisserait une plaie béante » (Pasetskii 1975 : 123).

Ainsi, la visite du *Krotky* fut un reflet affligeant de celle de Krusenstern. Alors que Krusenstern avait abordé Nuku Hiva plein d'espérance, un dimanche de Pâques, le massacre du *Krotky* eut lieu un Vendredi saint. Le samedi, alors qu'ils se trouvaient encore à proximité de Nuku Hiva, Gavrilov - marin de la grande chaloupe qui s'était porté au secours de la chaloupe de Deibner - fut immergé, et ils prièrent pour leurs amis perdus. Le dimanche de Pâques fut déclaré jour de deuil. Après la messe, Matiushkin s'enferma dans sa cabine, pleura son ami Deibner, et griffonna dans un mélange de russe et de français « Il est parti ! Il est parti ! Pauvre Adolphe, mort à 19 ans ; tué d'une façon si horrible, brûlé et mangé par des cannibales ! Je cherche en vain les mots qui exprimeraient ma douleur. Mes yeux sont remplis de larmes que je ne peux retenir » (1826 : 8). Comme Krusenstern, ils s'en revinrent au Kamtchatka avec leurs trophées nukuhiviens, mais bien tristes : deux aventuriers anglais rongés de maladies vénériennes, « Pedro l'indien » et le prêtre marquisien Keotete qui étaient à bord avant le massacre (78 ; Nizovstev 1903, n° 49 : 3). Contrairement à celui de Kabris, leur sort reste inconnu jusqu'à ce jour.

La romance russe avec Nuku Hiva s'achève avec cet épisode. Les craintes de Krusenstern à l'encontre de perfides cannibales, participant « de ce qu'il y a de pire dans l'humanité », semblaient s'être réalisées.

Les recherches historiques peuvent emprunter toutes sortes de chemins, parfois parallèles. L'écriture de ce récit achevé, j'ai découvert le journal de bord du *Krotky*. L'histoire du massacre relaté dans le journal de bord concorde avec celle du journal publié par Wrangel. Toutefois, deux lignes du journal de bord qui précèdent cette partie, apportent une perspective donnant un relief différent au récit : « Le 15 avril, le prêtre des habitants de l'île a été détenu à bord pour abus de confiance lors du troc des cochons. Le 16, à 7h 30 du matin, le prêtre fut déposé à terre, laissant un des indigènes en otage avec la promesse d'envoyer les cochons » (Ivashintsov 1980 : 84 ; Nizovtsev 1903, n° 44 : 2). Nous ne saurons sans doute jamais où se cache la vérité, ni qui doit être mis en cause, mais il faut se souvenir que les échanges entre les hommes sont toujours teintés d'ambiguïté.

Nous ne sommes pas non plus en mesure de juger le passé, ou plutôt, nous devrions nous en abstenir. Nous pouvons toutefois concevoir que les habitants de Nuku Hiva, confrontés à une marée de maux transmis par les Européens, et alors qu'ils menaçaient leur culture et leur mode de vie, n'aient eu d'autres choix que de réagir conformément à leurs traditions guerrières. Quant aux Russes, confrontés à un monde étrange et si différent, ils n'eurent d'autres alternatives que de devenir, eux-mêmes, des guerriers.

Annexe 1. Chant de Nukuhiva

Les membres de l'expédition russe furent les premiers à consigner un exemple de la culture musicale de Nuku Hiva et à en faire un commentaire détaillé¹. Il est assez plausible de considérer que ce chant fut consigné par Tilesius et Langsdorff dans la partie occidentale de Taiohae lors de leur soirée passée en montagne après l'expédition à Hakaui.

265

1805. Januar.

266

Das Menschenfresser-Lied der Marquesas-Insulaner auf Nukahiwah, ein Nationalgesang.

Choral. In melancholischem Ton und ganz unisono gesungen *).

Eine Bassstimme.

Alle. Einer. Alle. unis.

Tate a ma - o - ok i ta - hua ta - auch - ta ma - hu - ma - eh tau - i
Wo ist - das - Licht? Es ist auf der Insel Christi-na! Wo-zu das - Feuer? Um deu

Alle. Alle. Alle.

na - ta hoh. Ja ts hauo - eh. Tau-i hu-mah eh! tau-i nah-na eh! e - na - ta
Feind zu brä-ten! Lasst uns Feuer an-rei-ben! Wir ha-ben Feuer! Wir wolln ihn brä-ten! Wir ha-ben

eh, ti - ma - koh uh ma - te ma - te eh itue tui eh ti - ti hei - eh,
iin! Er wollt ent-fliehn! Nun ist er tod - - die Schwe-ster weint, sei-ne El-tern weinen,

ma - te moi eh, a ta - hi - eh, a - wu - ha - oh, a - tu - he - eh, a - ho - oh, a - hi - ma -
sei-ne Töchter weinen! Er-ster Tag! zwey-ter Tag! drit-ter, vier-ter, fünf-

eh, a - oh - no - eh, a - hi - tu - eh, a - wa - hu - eh, a - hi wa - hoh, u - ha - pi - ni eh, a ho ih.
ter, sech-ster, sie-ben-der, ach-ter, neun-ter, zehn-der Tag! Lied ist aus!

*) Ich setze die Uebersetzung lieber ganz wörtlich hinzu, als dass ich sie ganz genau der Musik anpassen sollte, wodurch ich genöthigt würde, wenigstens die Noten in der Geltung zu verändern.
d. Verf.

Figure 13.1. « Chant d'insulaires anthropophages marquisiens de Nukahiwah, chant qui leur est propre », in Tilesius 1805 : 265-266.

1 Comme rare autre publication sur le sujet, cf. un texte relevé en 1849 par le commandant Charles Noury (1928) : « *Chants divers en usage aujourd'hui pendant les sacrifices humains (aux îles Marquises)* », accompagné de commentaires sur celui-ci par le Père Delmas (1928, 1929) et un qu'il recueillit lui-même, in Bibliographie.

e) Пъскъ Людожда

Народная Письмъ жителей Острова Нукангива

Хорная

Малакхалиесский однокоразный баптизм . галосань



Figure 13.2. « Chant cannibal. Chant d'insulaires de l'île de Nukagiva », in Tilesius 1812 : 391. Georg Langsdorff.

Chant de Nukuhiva : musique, traduction et notes critiques²

J'ai recueilli ce chant auprès du Français Cabri. Tant qu'il s'agit du texte, ce doit être juste. J'ai toutefois découvert dans sa traduction, après avoir étudié la langue de Nukuhiva, plusieurs choses fausses, incorrectes ou imparfaites. Si ma traduction littérale est juste, ce que l'on peut vérifier dans le texte lui-même et avec mes remarques critiques, je ne peux alors m'associer au jugement du Conseiller Tilesius sur l'état d'esprit des insulaires qui serait un mélange de bien et de mal, de sentiments de cruauté et de sympathie exprimés, dit-il, dans ce chant. Je pense plutôt qu'ils ne conçoivent pas de sympathie, tout au moins pas dans ce cas, dans la mesure où ils n'éprouvent absolument pas la sensation d'avoir commis quelque chose de mal, mais ils se réjouissent bien plutôt d'avoir mis à mort un ennemi qu'ils sont sur le point de rôtir et de dévorer au lieu d'être, eux-mêmes, rôtis et mangés.

Texte de Nukahiva	Traduction de Cabri	Traduction critique
1. Hia-t-eama äh ?	Où est la lumière ?	Où est la lumière ?
2. I Tauata oh.	Sur Tauata	Sur Tauata
3. T' eama äh ?	La lumière pour quelle raison ?	La lumière pour quelle raison ?
4. Tau enata oh.	Pour rôtir l'ennemi.	Voici un homme.
5. Hia ehahe, äh ?	Allumez-le feu.	Où est le feu ?
6. Tai eama oh.	C'est allumé.	Voici la lumière.
7. Tau enata ah	Nous voulons le cuire.	Voici un homme.
8. Enata oh.	Nous l'avons.	Un homme.
9. Ôtēmāō.	Il veut s'échapper.	Le poisson volant.
10. Ah mate mate äh	Maintenant il est mort.	Est-il mort ?
11. Itüētüē äh	La soeur pleure.	Pleure-t-il [sic] ?
12. Titi hei äh	Ses parents pleurent.	Est-il en colère ?
13. Mate moi äh	Ses filles [sic] sont en pleurs.	Sa fille est-elle morte ?
14. Atahi äh, etc.	Premier jour, 2 ^e jour, 3 ^e , 4 ^e , 5 ^e , 6 ^e , 7 ^e , 8 ^e , 9 ^e , 10 ^e jour ³	

2 Langsdorff 1993 : 108-110.

3 Chez Tilesius la partition se termine par : *U-ha-pi-ni eh, a ho ih* (Tilesius 1805 : 265-266), qui se traduit par : « Le chant est fini ! », ce que disent encore des iliens pour en terminer avec un effort de traduction qui ne leur paraît pas fondamental ! Cabri a peut-être fait de même. La formule *ua pi* se trouve par exemple dans *'ua pi te va vaka* qui se traduit par *va vaka* le fond de la pirogue, est plein : *pi* (Dordillon 1904 : 287) ; *nié* apparaît dans des récits anciens et évoque un geste de pincement de la chair, plutôt violent, une sorte d'agacement, ou de jeu, dont Dordillon (1904 : 287) donne comme premier sens « invitation au crime en repliant les doigts ». L'ensemble pourrait s'interpréter comme la satisfaction d'avoir tout à fait atteint sa vengeance (cf. *pi*). Les dernières syllabes du chant, quant à elles, peuvent à la fois être des interjections musicales et appuyer le sens de l'ensemble. La forme *horoi* – dans le chant *ho ho ih* – évoque ce qui est complètement fini, ainsi la phrase *'u horoi te 'enana 'i te mate* se traduit par : « il ne reste plus personne, tous sont morts » (Dordillon 1904 : 142).

Remarques critiques lignes par lignes

1. *Ihea* ou *hia* signifie où ; *e ama*, la lumière. Le “*t*” semble inséré afin d’avoir un son plaisant [pour *te ama*] ; *āh*⁴ est souvent utilisé pour un questionnement. Cf. Annexe Vocabulaire Marquisien/Français.
2. *Tauata* est l’île S^{te} Christine, l’une des plus anciennes îles des Marquises.
3. Il s’agit essentiellement de la répétition de la première ligne et pourrait aussi signifier où est la lumière, ou le feu.
4. *Tau* devrait signifier rôti⁵. Malheureusement, je n’ai pas ce mot dans mon recueil et donc je ne peux être sûr de son sens. *Enata* désigne un humain. Peut-être que *tau* et *tai* ont le même sens [non]. Le dernier [*tai*] signifie : ici, et donc ici un captif ou un ennemi. Aussitôt que les insulaires ont tué quelqu’un, naturellement l’idée qui vient ensuite est de le cuire.
5. *Hia* devrait probablement être *ihea*, comme dans la première ligne⁶.
6. *Tai*, ici (cf. ligne 4), *eama*, la lumière.
7. Peut-être que ce *tau* devrait être *tai* : ici est le feu, ici est l’homme qui, bien sûr, a été capturé pour être rôti et mangé.
8. La répétition a sans conteste [vocation à] intensifier la joie.
9. Juste symboliquement comme un poisson volant est souvent capturé en vol, ainsi maintenant l’homme est notre prise.
10. Ceci peut signifier : il est mort⁷, ou bien est-il mort ? Je préfère la dernière forme en raison des questions qui suivent.
11. *Ūē* ou *ūwāh* signifie pleurer à chaudes larmes, se lamenter⁸. Il s’agit probablement de celui qui va être mis à mort, non de sa parentèle. Plusieurs fois Cabri traduit ces lignes de façons différentes. Une fois : la pierre l’a eut, une autre fois : l’homme est un prisonnier. Dans les deux cas, il est naturel que l’infortuné pleure. Il n’est pas du tout question ici d’une soeur (*toahine*) mais bien plutôt de pleurs. Ceci naturellement peut concerner l’ennemi, mais aussi fait résonnance à la 10^e ligne qui pose la question : est-il mort ou est-il vivant ? Si la pierre a frappé assez fort, il est probablement mort. Les pleurs viennent ensuite.
12. *Titi* est supposément un nom d’homme. *Hei* signifie fâché, en colère⁹. L’ennemi blessé, par une pierre ou un javelot semble-t-il, est souvent capturé et tente, parfois peut-être, de s’en sortir par la fuite ou la force¹⁰.

4 Dordillon (1904 : 116) : *eh, é* : interjection de douleur, de surprise, de refus, de mépris notamment, particule affirmative, etc.

5 Dordillon (1904 : 256) : *tau* : débarquer, se poser... ; *ta’u* : planter... ; *tauaka* : lieu où l’on pêche, peut-être associé à ce “poisson des dieux” qu’est une victime humaine qui est symboliquement “pêchée” pour être offerte.

6 Dordillon (1904 : 137) : *hi’a* marque le désir, la volonté, l’intention.

7 Dordillon (1904 : 116) : *e mate, a mate* : mort, comme un constat, une réponse : juste tout simplement mort ; *é, é, é, é* façon de pleurer un mort.

8 Noter pour *itiētūē āh*, Dordillon (1904 : 274) *he tua he tua* : être littéralement dos à dos, être ennemis.

9 Dordillon (1904 : 266) : *titiei* « sorte de chant païen ».

10 Le sentiment des anciens serait plutôt que celui qui était capturé était comme frappé par son sort d’*heakalheana*, d’être offert aux dieux, et pour cette raison ne tentait pas de s’enfuir, bien qu’une grotte marine de Ua Huka (Hatuaana) soit associée à une évasion de ce type.

13. *Mo'i* désigne une fille, *mate* mort ; à nouveau *āh* indique un questionnement. Peut-être qu'ici *moi* désigne plus largement le sexe féminin ; la question serait dès lors de savoir si la victime sur le champ de bataille est un homme, ou une femme.
14. Des nombres suivent, ici de 1 à 10, ou au choix. Je ne sais pas ce que cela veut vraiment dire. Je n'ai pas pu trouver si ils indiquent le nombre d'ennemis tués au combat. Ils chantent de 1 à 10. Cf. Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français¹¹.

11 Le texte marquisien sur la partition est : *A ta-hi-eh, a-wu-ha-oh, a-tu-he-eh, a-ho-oh, a-hi-ma-eh, a-ob-no-eh, a-hi-tu-eh, a-wa-hu-eh, a-hi wa-hoh* ; ce qui donnerait *a tabi eh, a 'ua oh, a to'u he-eh, a ha oh, a 'ima eh, a ono eh, a bitu eh, a va'u eh, a iva 'oh*. En dehors de l'énumération, "*eh*" correspond à une interjection (Dordillon 1904 : 116) mais est aussi un élément rythmant un chant, comme "*oh*". À noter que *ho'a* signifie se débattre, lutter contre la mort, suffoquer (Dordillon 1904 : 139).

Annexe 2. Vocabulaire Marquisien/Français d'après Langsdorff, Lisiansky, Tilesius, Chanal, Marchand, Roblet, Cook, Forster, Kabris, Shemelin, Krusenstern

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
A			
Abcès	L : <i>memaï, mamaï</i>		<i>mama'i</i> : œuf, larve, glandes <i>mamae, memae</i> : souffrance, douleur, faire mal
Accoucher, naissance, donner naissance	L : <i>āia-teama</i>		<i>'a</i> : jour, soleil ; <i>voici, voilà</i> <i>āia</i> : voici, voilà ; <i>te tama</i> : l'enfant
Accoupler (s'), dormir à deux ; Ch : acte vénérien, union intime entre les sexes	L : <i>uka-uka, titoi, titoto'i</i>	Ch : <i>ouka-houka</i> M : <i>oukahouka</i> R : <i>ouka-ouka</i>	<i>'uka</i> : dessus, sur <i>tito'i</i> : couillon, va te faire voir...
Accrocher au mur	L : <i>akikitiiuka</i>		<i>kitii, kitiki, hitiki</i> : attacher ; <i>'uka, uta</i> : dessus, sur
Acheter	L : <i>ehogo, Li : ehogo</i>		<i>hoko</i> : acheter
Aimer, une femme	L : <i>wehine nau</i>		<i>wehine</i> : femme, épouse ; <i>na'u</i> : de moi, pour moi <i>hinenāo</i> : aimer, chérir, aimer passionnément...
Allumer	L : <i>apuhi teama</i>		<i>e puhi i te 'ama</i> : allumer la lampe ; <i>'ama</i> : lumière
<i>Alocasia macrorrhiza</i> , taro géant (racine dans l'original allemand)	L : <i>happeh, T: cappe</i>		<i>'ape/kape</i> : <i>Alocasia macrorrhiza</i> , fam. Aracées (<i>kape</i> Nuku Hiva, Ua Pou ; <i>'upe</i> plutôt à Tahuata, Hiva Oa, Ua Huka, Fatuiva)
Âme, esprit d'un mort	L : <i>natetu</i>		<i>na te etua</i> : pour le dieu, ou ancêtre (Suggs)
Ami	L : <i>taï, ehōa, Li : ehōa</i> ; L : <i>enata mitai</i> : un ami qui est bon ; <i>mitai ane-u-tau</i> : nous voulons être amis	R : <i>tayo/taï-ïo</i> Ch : <i>tāyo/tāyé</i> (note que c'est le titre donné à Marchand par les habitants)	<i>tahi</i> : un <i>ta'i</i> : retenir, faire rester, engager à rester <i>e</i> : forme du verbe être à l'infinitif <i>hōa</i> : ami, camarade, compagnon, compagne <i>'enata</i> : homme ; <i>meita'i</i> : bon, agréable, bien
Anguille	L : <i>puchi</i>		<i>puhi</i> : murène ; <i>kue'e/ko'e</i> : anguille
Année	L : <i>eta hetau, Li : etahetau</i>		<i>'ehua</i> : année
Anus		Ch : <i>ouakého</i> R : <i>é-houha-kéo</i> M : <i>ouhakeho</i>	<i>'ua</i> : trou <i>keo</i> : derrière, le fessier, l'anus
Appel, cri	L : <i>ehoh</i>		<i>'eo</i> : voix, ton, parole
Appeler (cf : Crier)	L : <i>apewau ; apewau tenata</i> : appelle l'homme L : <i>ehadene, Li : ehadené</i> : comment cela s'appelle-t-il ?		<i>pé'au</i> : dire, parler, raconter, <i>vavāo, vevāo</i> : appeler, crier après ; <i>'enata</i> : homme <i>e aha</i> : quoi, qu'est-ce-que c'est ? <i>tena</i> : ce, cet, cette... là ; cela, ça, celui-là
Apporter, apporte moi ; apporte-le ici	L : <i>tukukumai ; adahakahe- maia, Li : adaha kahé mya</i> : va et apporte-le ici !		<i>tuku</i> : donner, transmettre ; poser, déposer <i>mai</i> : vers moi, à moi, vers ici <i>'a</i> : marque l'impératif <i>taha</i> : marcher ; <i>kave</i> : apporter
Approcher Ch : approche, viens (cf : Viens)	L : <i>auhahaga pimaï</i> : ne m'approche pas	Ch : <i>haēo</i> R : <i>hahēho</i> M : <i>hahēho</i> (avec une grande aspiration)	<i>hē'e</i> : venir, aller ; <i>mai</i> : vers moi, à moi <i>a ha'a tata mai</i> : approchez vous de moi <i>aē</i> : non, ne pas ; <i>ha'a tata</i> : mettre/devenir proche <i>tata</i> : être proche ; <i>pīi</i> : coller, s'accoler, être uni
Après	L : <i>mamuhe, Li : mamoohé</i>		<i>mamu'i</i> : après, ensuite
Arbre	L : <i>tumu, Li : toomoo</i>		<i>tumu</i> : arbre, tronc

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Arbre à pain, fruit de l'arbre à pain	T : <i>mei</i> , L : <i>mei</i> , Li : <i>mey</i> Ka : <i>maie</i> : fruit de l'arbre à pain Li : <i>toomoomey</i> , L <i>temu mei</i> : arbre à pain ; <i>mähie</i> : pâte fermentée du fruit de l'arbre à pain	Ch : <i>mahië</i> R : <i>mailhi</i> M : <i>mailhi</i> , o <i>mailhi</i> C : <i>maicee</i> F : <i>ooro/macee</i>	<i>mei</i> : fruit de l'arbre à pain <i>tumu mei</i> : arbre à pain <i>ma</i> : pâte fermentée du fruit de l'arbre à pain conservé en silo <i>uru</i> : arbre à pain en tahitien
Arme à feu, mousquet, fusil Ch : canon, n'importe quelle arme à feu	L : <i>pui</i> ; <i>ovhe-mahue</i> : ne touche pas, le canon va te tuer Li : <i>pooi</i> : fusil ; <i>ovhé maoohé</i> : ne touche pas, ça va te tuer	Ch : <i>pouhi</i> R : <i>pouhi</i> M : <i>pouhi</i>	<i>pui</i> : fusil ' <i>abè</i> : non, ne pas... <i>mähö</i> : toucher, saisir, prendre avec la main
Arrêter, stationner, faire une halte	L : <i>akaea</i>		<i>hakaea</i> : s'arrêter, se reposer, prendre haleine, faire une halte, trêve
Arrière (à l')	L : <i>papa titohe</i> : l'homme à l'arrière		<i>papa titohe</i> : croupion, lombes (région lombaire)
Arriver	L : <i>watata</i> ; te waka nui <i>watata</i> : un bateau est arrivé		te waka nui 'ua taha : une grande pirogue est à l'approche ; <i>waka tata</i> : pirogue proche
Asseoir (s') ; asseyez-vous	L : <i>noho oë</i> ; <i>ata-nohu</i> , Li : <i>ata nohoo</i> : assieds-toi/ asseyez-vous ici		<i>noho</i> : rester, demeurer, habiter ; s'asseoir ' <i>oe</i> : toi, tu ; 'a : impératif ; ta : faire devenir
Assez	L : <i>etoe</i>		<i>etoe/etue</i> : assez
Attacher, lier	L : <i>ahumu</i> ; <i>ahumu te opogo</i> <i>tehohe</i> : attacher un crâne autour des hanches		<i>humu</i> : attacher, lier ; te <i>upoko</i> : le crâne <i>kobi</i> : tronc, coffre du corps humain, taille
Attends ! (cf. Bientôt)	L : <i>eppo</i>		<i>epo</i> : bientôt, attends ! attendez un peu !
Attraper	L : <i>atu</i> , <i>utio-oe</i> : va me l'attraper ; <i>ate-lute-ahi-mai</i> , Li : <i>ate hooté my</i> : attrape-le et amène-le ici		'a : particule impérative ; 'oe : tu, toi <i>alahi</i> : conduire, guider, escorter, accompagner <i>mai</i> : vers moi ; <i>alahi mai</i> : amener
Aujourd'hui	L : <i>kabo</i> , Li : <i>kabo</i>		<i>kapo</i> : partie du jour écoulée, tout à l'heure (passée)
Au revoir	L : <i>e-ba</i> , Li : <i>eba</i>		'a <i>pae</i> : au revoir
Avoir	L : <i>e-i-a</i> , Li : <i>eia</i> : j'ai L : <i>iu-a-uhoune</i> Li : <i>iaa oo</i> <i>houné</i> : j'avais L : <i>eina-atitahe</i> , Li : <i>eyna</i> <i>ateetahé</i> : j'aurai		<i>eia</i> : voici, voici que, voilà que <i>e</i> : indique que l'action est envisagée <i>ua</i> , 'u : marque une action ou un état accompli
B			
Baigner (se), laver	L : <i>kaukau</i>		<i>kaukau</i> : se baigner, prendre un bain
Bananes	L : <i>meiga</i> , T : <i>muga</i>	C : <i>maieea</i> F : <i>maia</i>	<i>meika/meia</i> : banane
Barbe	L : <i>kumi</i> ; T : <i>humi</i>	F : <i>oomee</i>	<i>kumikumi/umi'umi</i> : barbe
Bateau, navire, vaisseau, chaloupe Ch : navire européen (cf. Naviguer, Pirogue)	L : <i>evaka</i> , <i>tewaka nui</i>	Ch : <i>hapai</i> M : <i>hapy</i>	<i>vaka</i> : pirogue te waka nui : la grande pirogue <i>hepe</i> , <i>ihepe</i> : bateau, navire, vaisseau ' <i>apai</i> : vers la mer, vers le côté
Bâton	L : <i>mihu</i> (peut-être le bois dont est fait ce bâton)		<i>miò</i> : bois de rose (<i>Thespesia populnea</i>)
Bâton de commandement	T : <i>totoko pioh</i>		<i>tokotoko pio'o</i> : bâton de chef
Beau, belle, joli(e) Ch : beau, ou très beau	L : <i>metaki</i>	Ch : <i>mai dai</i>	<i>meita'i</i> : bon, agréable, bien, beau...
Beauté, une très belle femme	L : <i>pootu</i>		<i>pootu</i> : belle, élégante, pleine de charme (pour une femme)
(la) Belle	T : <i>tepootu</i> : tatouage		te <i>pootu</i> : la belle (devait indiquer à Tilesius une belle femme qui portait des tatouages)
Bien, bon, c'est bien	L : <i>mei tahi</i> , <i>mitaki</i> ; <i>midage</i> , Li : <i>midaggé</i> : cela est bien ; <i>a-o-midage</i> : cela n'est pas bien		<i>meita'i</i> : bon, bien, beau <i>ae/a'oe meita'i</i> : pas bien
Bientôt ; Ch : bientôt, attendez un peu (cf. Attends)	L : <i>eppo</i> , <i>heppo</i>	Ch : <i>heppo</i> R : <i>e-poh</i>	<i>epo</i> : bientôt, tout à l'heure, attendez un peu

ANNEXE 2. VOCABULAIRE MARQUISIEN/FRANÇAIS

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Blanc ou jaune (cf. Jaune)	L : <i>tava-tava</i> , Li : <i>tava tava</i>		<i>tavatava</i> , <i>tava'è</i> : blanc <i>tokatoka</i> : jaune
Blanc (matière pour cette couleur)	L : <i>pui-o</i> (vraisemblablement une sorte de chaux, ou chaux de coquillage)		<i>pui'u</i> : blanc, espèce de craie blanche, sorte de coquillage
Blanchir (plutôt que nettoyer, car c'est étaler du blanc)	L : <i>tawaihe</i>		<i>tava'è</i> : propre, blanc, clair <i>e haà tava'è</i> : blanchir, nettoyer
Blessé	L : <i>bohohe</i> ; <i>vutu</i> , Li : <i>vootoo</i>		<i>pohe</i> : écorché, blessé légèrement ; <i>tu</i> : blessé
Boire (cf. Eau)	T : <i>boaina</i> , L : <i>aïnu</i> , <i>eïnu</i> ; L : <i>vainu</i> : boire de l'eau	C : <i>aeenoo</i> F : <i>ainoo</i>	<i>inu</i> : boire ; <i>a inu</i> : bois ! (impératif) <i>vai</i> : eau
Bois	L : <i>wahie/wehie</i> ; <i>koti te wahie</i> : laissez-nous couper des arbres et faire du bois		<i>vehie</i> : bois de chauffage
Bol en bois	T : <i>ticha</i>		<i>tiha/tifa</i> : couvercle, opercule ; <i>ipu</i> : bol en bois
Bonjour	L : <i>atika</i> !		<i>kaoha</i> ! : bonjour !
Bouche	T : <i>faha</i> ; L : <i>henutu</i> (en fait les lèvres)	Ch : <i>noutou</i> M : <i>moutou</i> R : <i>é-noutou</i> F : <i>motoo</i>	<i>fafa</i> , <i>haha</i> : bouche <i>nutu</i> : lèvres
Bouteille	L : <i>huiaku</i> , Li : <i>hooiaki</i>		<i>hue</i> :alebasse ; <i>hue 'ani/hue 'aki</i> : bouteille
Boutons, jouets (cf. Perle de verre)	L : <i>pipi</i> , Li : <i>pipi</i>		<i>pipi</i> : nom générique de coquillages ; bouton, grain de chapelet
Bras	L : <i>ehima</i>	Ch : <i>mataïo</i> R : <i>é-ima</i> M : <i>e hima</i> , <i>ima</i>	<i>e 'ima</i> : le bras, la main
Brave	L : <i>toa</i> , Li : <i>toa</i>		<i>toa</i> : guerrier, brave, courageux, arbre de fer
Bruit, son	T : <i>poco</i>		<i>poko</i> : bruit, son, produit en frappant avec la main sur un bras appuyé au corps, ou sur l'aisselle
Brûler	L : <i>etutu teahi</i>		<i>tutu</i> : brûler, mettre le feu ; <i>te ahi</i> : le feu
C			
Cadavre (suspendre un cadavre à la faîtière de la maison)	L : <i>hakatu</i>		<i>hakatu</i> : dresser, mettre debout ; élever, ériger ; <i>hakatu i te tupapa'u</i> : mettre un cadavre dans sa maison de mort
Cadeau	L : <i>taïtai</i>		<i>toai</i> , <i>katai</i> : cadeau entre amoureux
Calebasse (cf. Récipient pour l'eau)	T : <i>hue</i>		<i>hue</i> : calebasse, courge (<i>Lagenaria siceraria</i>) ; toute espèce de vase, récipient, à large ouverture
Calme, paix	L : <i>tuitui</i> ; <i>maï nia te buaina</i> : ne fais pas de bruit, mes oreilles me font mal !		<i>tu'itu'</i> ! chut, silence, paix ! <i>maè</i> : être fâché, irrité ; <i>mamaè</i> : souffrir ; <i>memaè</i> : souffrance, douleur <i>pua'ina</i> : oreille ; <i>nia</i> : cris, pleurs d'un nouveau-né
Canne à sucre	L : <i>teto</i>	M : <i>nohou</i>	<i>te to</i> : la canne à sucre
Cannibale	L : <i>kaïnata</i>		<i>'enata kaikaia</i> : cannibale ; <i>kai 'enata</i> : manger homme
Canon (cf. Arme à feu)	L : <i>pui</i>		<i>puhi</i> : fusil
Canot à rames	T : <i>tehōu</i>		terme plutôt pour la rame : <i>te hoe</i> , qu'un canot
Casse-tête (massue de guerre)	T : <i>ēu</i> , L : <i>kaau-toa</i> , <i>eu</i> , Li : <i>eo</i>		<i>'u'u</i> : casse tête ; <i>'akau</i> , <i>kaau</i> : bois ; <i>toa</i> : guerrier, brave, fort ; arbre de fer : <i>Casuarina equisetifolia</i>
Casse-tête (long) en forme de pagaie	T : <i>akāau</i>		<i>'akau</i> : bois ; <i>para'ua</i> : sorte de très long et lourd casse-tête, assez similaire à une pagaie
Casser, rompre ; mettre en miette	L : <i>wiwah</i> ; <i>wiwah iaoë</i> ; <i>tuwah</i> : casser en morceaux		<i>hahati/fafati</i> : briser
Ceinturon d'homme	L : <i>eute</i>		<i>e ute</i> : c'est le ute, <i>Broussonetia papyrifera</i> (variété d'écorce utilisée pour le ceinturon)
Ceinturon masculin	T : <i>hami</i>		<i>hami</i> : ceinturon masculin
Cela s'est passé, c'est passé	L : <i>u-va-u</i> , Li : <i>oovayoo</i>		<i>'u/ua</i> : forme du verbe être <i>pao</i> : fini, achevé, terminé, être terminé
Cela va se produire	L : <i>ena-ebo</i>		<i>ena</i> : voilà, il existe ; <i>epo</i> : bientôt, dans un instant
C'est ainsi, c'est vrai	L : <i>choi</i>		<i>hei</i> : qui est bien ; <i>mea hei</i> : c'est bien, c'est vrai
Chant	L : <i>ewanahna</i>		<i>e vavana</i> : c'est le chant

DOUZE JOURS À NUKU HIVA

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriueu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Chanter	L : <i>caba</i> ; <i>caba mai</i> oē : chante-moi quelque chose		<i>uta</i> : chanter
Chat ; Ch : nom qu'ils ont donné à un chat	L : <i>potu</i> (à ne pas confondre avec <i>pohotu</i> : une belle jeune fille)	Ch : <i>pouhihō</i> M : <i>poutyo</i>	<i>potu</i> : chat <i>pōotu</i> : belle jeune fille
Chaud ; chaud hors d'haleine	L : <i>weawea</i> ; <i>kaī kaī</i>		<i>ve'ave'a</i> : chaud, brûlant <i>kae kae</i> : essoufflé
Chef ; Ch : chef ; ils donnaient ce nom <i>otou</i> à notre capitaine (cf. Commandant)	L : <i>a-i-ki</i> , <i>e-i-ki</i> , <i>eiki</i> , Li : <i>eiki</i>	Ch : <i>otohou/otou</i> R : <i>othoou/othou</i> F : <i>a-ka-ai</i> M : <i>otohou/othou</i>	<i>aiki</i> : chef, homme riche <i>haka'iki</i> : chef <i>'otou</i> : 2 ^{ème} pers. du pluriel
Chercher, attraper	L : <i>atu</i> ; <i>utio-oe</i> : va me le chercher		<i>tu'u</i> : donner, remettre, poser, déposer ; 'oe : tu, toi
Cheveux	T : <i>wuoho</i> , L : <i>whu oho</i> , <i>ovoho</i> , Li : <i>ovoho</i>	R : <i>é-houhoho</i> M : <i>houhoho</i> F : <i>oowho</i>	' <i>ouoho</i> : cheveux
Chien	L : <i>puaka nuohē</i>		<i>puaka</i> : cochon ; <i>nuhe</i> : chien, chenille
Ciel M : ou peut-être étoiles		Ch : <i>tohoua</i> M : <i>ehani</i> R : <i>é-hani</i>	<i>toua'i</i> : étendre au soleil ' <i>ani</i> : ciel <i>fetu/hetu</i> : étoile, astre, constellation
Cimetière, lieu de sépulture	L : <i>mahai</i> , <i>merai</i> , Li : <i>meray</i> (pour <i>morai</i>)		<i>me'ae</i> (pour <i>morai</i>) : lieu sacré
Cinq	L : <i>ei-ma</i>	Ch : <i>a-hima</i> M : <i>hima</i> R : <i>hima</i> C : <i>aeema</i> F : <i>bo-heema</i>	<i>e 'ima</i> : cinq
Clou, fer Ch : cloux [sic]	L : <i>puīpui</i> , <i>puhi-puhi</i> Li : <i>poohi-poohi</i>	Ch : <i>pappâh</i> R : <i>pappa</i> M : <i>pappah</i>	<i>puhipuhi</i> : clou, fer en général <i>paāpāa</i> : fer en général, clous, pointes
Cochon	L : <i>buaca</i> , <i>buaga</i> , Li : <i>booağa</i> , T : <i>guaga</i> Ka : <i>pouko</i> : nom pour cette race de petits cochons, les chiens et chats	Ch : <i>bouhaka/pouhaka</i> M : <i>bohaka</i> , <i>pohaka</i> , <i>boah</i> R : <i>boa/boaka</i>	<i>pua'a</i> , <i>puaka</i> : cochon
Coco M : noix de coco	L : <i>niu</i> , <i>aehe</i> , <i>teehe</i> T : <i>teii</i> Ka : <i>daīysi</i>	Ch : <i>aēhie</i> F : <i>neeoo</i> M : <i>aehehi</i>	<i>nī'u</i> : variété de cocotier ; terme ancien pour <i>ehi</i> ' <i>ehi</i> , 'ēhi : coco, cocotier <i>te 'ehi</i> : le coco
Cocotier	T : <i>temuaehēhi</i>		<i>te tumu 'ehi</i> : le cocotier
Cœur	L : <i>te a te</i> , <i>hobu</i> Li : <i>hoboo</i>		<i>houpo</i> : cœur <i>ate</i> : foie ; <i>ha'a fati 'i te ate</i> : séduire
Coiffe (cf. Ornement de tête)	T : <i>pae</i>		<i>pa'e</i> : tout ce qui sert de coiffure, ornement
Collier de graines rouges	L : <i>teha tefa</i>		<i>teha</i> , <i>tefa</i> : faire un tenon à une pièce de bois... (indique peut-être les pièces ajustées, par ex. pour un pectoral sur lesquelles sont collées les graines d' <i>Abrus precatorius</i> , d'où le terme de 'collier')
Collier de fruits jaunes porté par les femmes	T : <i>tehaā cua</i> , <i>tehaāu cua</i>		<i>te ha'a kua</i> : le (fruit de) pandanus (<i>Pandanus</i> <i>tectorius</i>) rouge, ou : rendre/faire beau <i>hei</i> : collier ; <i>poroiti</i> : <i>Solanum uporo</i> aux fruits jaune-orangé. <i>Poroiti</i> et drupes de pandanus sont utilisés pour des colliers de fêtes
Colline, butte	L : <i>pufi</i>		<i>pukei</i> : monticule, mamelon, butte
Combien	L : <i>ehia</i>		<i>e hia</i> : combien ?
Combat, combattre, bataille	L : <i>toua</i>		<i>toua</i> : guerre, affrontement <i>nahu</i> : combat
Commandant, chef, leader (cf. Chef)	L : <i>aiki</i>		<i>aiki</i> : chef, homme riche <i>haka'iki</i> : chef ; commandement, autorité
Comment allez-vous ?	Li : <i>atika</i>		<i>atika</i> : mais, cependant <i>e aha</i> : quoi, qu'est-ce-que c'est ?
Construire un bâtiment, une maison	L : <i>eata tehae</i>		<i>haka</i> : action, travail, œuvre ; faire ' <i>ata'a</i> : échafaudage ; <i>te ha'e</i> : la maison

ANNEXE 2. VOCABULAIRE MARQUISIEN/FRANÇAIS

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Coq ; Ch : poule (cf. Poule)	L : <i>moa-vahana</i> Li : <i>moa vahana</i>	Ch : <i>mōha</i> R : <i>éémoha/é-moha</i> C : <i>mōa</i>	<i>moa vahana</i> : coq <i>moa, moa vehine</i> : poule
Coquillage ; coquillage de grande taille	L : <i>tu-u-āi</i> (coquillage avec lequel les cocos sont râpés, soit une nacre souvent) ; <i>butata</i>	Ch : <i>pouhé</i> R : <i>pouhé</i> M : <i>pouhé</i>	<i>tuāi</i> : râpe pour cocos ; <i>pue</i> : sorte de coquillage (porcelaine) ; <i>putāataā</i> : <i>Murex ramosus</i> (pour consommation et ornements) ; <i>uhi</i> : nacre
Corps M : corps, tronc, peut-être taille		Ch : <i>ehouma</i> R : <i>é-ehouma</i> M : <i>e-houma</i>	<i>uma</i> : poitrine <i>fino</i> : corps
Cou	L : <i>kaki, kakeihe, kati-ehi</i> , Li : <i>katé ehi</i>	Ch : <i>hokaki</i> M : <i>ecaqui</i> R : <i>é-kaqui</i>	<i>kaki</i> : cou
Coude	L : <i>hima</i>	Ch : <i>touka-hima</i> R : <i>é-touka- hima</i> M : <i>toukahima</i>	<i>tuke 'ima</i> : coude
Coudre quelque chose	L : <i>tuītui cacho</i>		<i>tui</i> : coudre, enfile ; <i>kahu</i> : linge, vêtement
Couper, abattre	L : <i>koti, kokoti</i> ; <i>koko oti</i> <i>po-tonoa</i> : couper un morceau de quelque chose ; <i>koti te</i> <i>vehie</i> : laissez-nous couper des arbres et faire du bois		<i>koti</i> : couper, partager ; <i>kokoti</i> : couper, trancher ; <i>vehie</i> : bois pour le feu <i>pōb</i> : morceau, bout, partie ; <i>noa</i> : très <i>koti te vehie</i> : couper du bois pour le feu
Couteau (cf. Poignard)	L : <i>koche, gogi gua</i> , Li : <i>goggi</i> , <i>gooa</i> Ka : <i>cohaie</i> : couteau ou rasoir [sic]	M : <i>ouhi</i> (couteau en coquillage)	<i>kohe</i> : bambou, couteau ; <i>ku'a</i> : très beau, excellent <i>uhi</i> : nacre, <i>Pinctada margaritifera</i>
Crabes (cf. Crustacés)	L : <i>epooto, pehu</i> ; <i>aheke pehu</i> : attraper des crabes		<i>poto</i> : espèce de crabe <i>heke</i> : aller du côté de la mer, aller ; poulpe
Crier (cf. Appeler)	L : <i>wewau</i>		<i>vevāo, vavāo</i> : crier après, appeler
Crustacés, ou crabes (cf. Crabes)	L : <i>kai-take, poto, toe-toe</i> : trois sortes de crustacés ou crabes Li : <i>kyitaké, poto, toe toe</i> : langoustes ou crabes de trois sortes		<i>kaitako</i> : crabes ; <i>poto</i> : espèce de crabe, crabe de profondeur genre <i>Chaceon</i> <i>popoti</i> : cafard de mer <i>Hippa pacifica</i> <i>toetoe</i> : crabe coureur <i>Grapsus tenuicrustatus</i>
Cuisse Ch : cuisses	L : <i>puwha</i> (à ne pas confondre avec <i>pucha</i> : corail), Li : <i>poha</i>	Ch : <i>pouhā</i> R : <i>é-pouha</i> M : <i>pouha</i>	<i>puha</i> : cuisse <i>puna/puka</i> : corail
D			
Danser	L : <i>ehaka</i> ; <i>wehaka hōbu te</i> <i>coika</i> : danser en sautant		<i>haka</i> : danse <i>koika</i> : fête, réjouissance ; place publique
Défendu (cf. Interdit)			<i>tapu</i> : sacré, défendu, interdit
Demain	L : <i>ōi-ōi, oi-oe</i> ; <i>ōi-ōi tika</i> : demain matin, à demain matin		<i>ō'io'i</i> : demain <i>ō'io'i tika</i> : demain matin
Dents	L : <i>niho, nihu</i> , Li : <i>neehoo</i>	Ch : <i>nioh</i> R : <i>é-niho</i> M : <i>niho</i> C : <i>e'neehoo</i>	<i>niho</i> : dent
Descendre	L : <i>amai aheke</i>		<i>mai</i> : vers moi, à moi ; <i>a mai</i> : viens ! <i>heke</i> : aller du côté de la mer, et donc « descendre »
Deux, à deux, nous deux	L : <i>tau, tehua</i> : nous deux ; <i>einu</i>	Ch : <i>a houāh</i> R : <i>houāh</i> M : <i>a-houah</i> C : <i>āōoa</i> F : <i>bo-hōoa</i>	<i>'ua/e 'ua/a 'ua</i> : deux <i>taua</i> : nous deux (toi et moi)
Dieu	L : <i>heitu, eitu</i> , Li : <i>heytoo, eytoo</i>		<i>etua</i> : dieu
Dire, raconter... (cf. Appeler)	L : <i>peau</i> ; <i>peau mai oē</i> : je vous "raconte" ; <i>eata-oē</i> : je dis ; <i>ahaki mai oē te hennua ah</i> : dis-moi comment s'appelle ce pays ?		<i>pēau</i> : dire, parler, raconter ; <i>mai</i> : vers moi, à moi <i>e aha</i> ? quoi, qu'est-ce-que c'est ? <i>'oe</i> : toi ; <i>henua/fenua</i> : terre, pays
Dix	L : <i>hanhu</i>	Ch : <i>a-onoho-hou</i> R : <i>onohōuhou</i> M : <i>a-onohouhou</i> C : <i>wannahoo/wan-nahooe</i> F : <i>bo-nahoo</i>	<i>'onohu'u</i> : dix

DOUZE JOURS À NUKU HIVA

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Doigts (cf. Main)	L : <i>magamagaima, e-ima</i> , Li : <i>eima</i> L : <i>maga magaima</i> : pouce		<i>makamaka</i> 'i'ima : doigts ; <i>e 'ima</i> : main <i>manamana</i> 'i'ima, <i>manamana nui</i> : pouce
Donner	L : <i>tukemai</i>		<i>tuku</i> : donner ; <i>mai</i> : vers moi, à moi
Donne-moi	L : <i>atumai</i> , Li : <i>atoomy</i> L : <i>tukumai, tai'ai</i> : donne-moi quelque chose ; <i>einu mai</i> : donne-moi à boire		'a : particule indiquant l'impératif <i>tu'u/tuku</i> : donner ; <i>mai</i> : vers moi <i>inu</i> : boire
Dormir	L : <i>emoe</i> ; <i>emo'e taua</i> : dors avec moi, i.e. dormir à deux ! <i>a-moinu de vaha</i> , Li : <i>amoynoo</i> <i>devaha</i> : veux-tu/allez-vous dormir à bord ?		<i>e moe</i> : sommeil ; <i>moe</i> : coucher, se coucher <i>hiamoe</i> : dormir, sommeil <i>taua</i> : nous deux toi et moi <i>vaa/vaka</i> : pirogue, navire
Dormir profondé- ment, ronfler	L : <i>matekauhiemoe</i>		<i>ma</i> : par, à travers ; <i>tekao</i> : parler, dire <i>hiamoe</i> : dormir ; <i>hiamoe oko</i> : dormir profondément
Dos	L : <i>matetua</i>		<i>tua</i> : dos ; <i>mate</i> : maladie, mal, douleur
Douleur, cela fait mal, avoir mal	L : <i>hemimai</i>		<i>memae</i> : souffrance, douleur
E			
Eau (cf. Boire)	L : <i>ewai, ewahi, vai</i> , Li : <i>vj</i> , T : <i>tewai</i> ; L : <i>hado-dimitae-devai</i> : l'eau est-elle bonne ? L : <i>ham-ty-vai</i> , Li : <i>hamtivy</i> : y a-t-il de l'eau ? L : <i>vainu</i> : boire de l'eau	Ch : évahi R : <i>é-vahi</i> M : <i>evahi</i> F : <i>evai</i>	<i>vai</i> : eau ; <i>te vai</i> : l'eau (douce) <i>mea meitai te vai</i> ? l'eau est-elle bonne ? <i>e aha</i> : locution interrogative, quoi ? <i>inu</i> : boire
Échasse (étrier d')	T : <i>tapubai</i>	M : <i>etoui</i> (figure humaine des échasses)	<i>tapuvae, toko</i> : échasses ; <i>tapuvae</i> : étrier d'échasses <i>etua</i> : dieu, divinité
Éclair	L : <i>teu-i-ia</i>		<i>te uia</i> : l'éclair
Elle (cf. Il)	L : <i>tahoua-hene</i> , Li : <i>tahova</i> <i>hené</i>		<i>ta</i> : de, par ; <i>taua</i> : nous deux ; <i>ia</i> : il, elle, lui <i>hene</i> pour <i>vehine</i> : femme ; <i>to'u vehine</i> : ma femme
Enceinte (être)	L : <i>etubutama</i>		<i>tupu</i> : croître, germer ; concevoir, engendrer <i>hopu/kopu</i> : ventre <i>tama</i> : enfant ; <i>vehine hopu tama</i> : femme enceinte
Ennemi (cf. Manger)	L : <i>heama</i> , Li : <i>eheama</i>		<i>heana</i> : victime humaine ; <i>ahi</i> : ennemi
Ensevelir, coucher en terre	L : <i>etomi</i>		<i>tomi</i> : couvrir, ensevelir
Épaulé	L : <i>bowhei</i>		<i>pauififi/pauihi</i> : épaulé
Épée (cf. Poignard)			<i>kohe ta</i> : sabre, épée
Épouse (cf. Femme)	L : <i>wehanna, mahui, e-vehene</i>		<i>vehine</i> : femme, épouse ; <i>ma'ui</i> : femme en général
Époux, mari	L : <i>medua, motua</i>		<i>motua</i> : père
Esprit d'un mort	L : <i>wahinehai</i> ; <i>natetu</i> : appeler l'esprit d'un mort à qui l'on fait une offrande	M : <i>avea</i>	<i>veinehae</i> : revenant, fantôme, spectre <i>na te etua</i> : pour le dieu, ou ancêtre (Suggs)
Esprit qui poursuit, fantôme	L : <i>tetua</i> (esprit d'un vivant actif dans les <i>tapu</i> /tabous)		<i>te etua</i> : la divinité
Étoffe, vêtement..., Ch : mouchoir, toile, étoffe quelconque (cf. Tapa, Tissu d'écorce)	L : <i>kahu, kachu</i> , T : <i>cahu</i>	Ch : <i>kahou, kahahou</i> R : <i>é-cahou</i> M : <i>cahou</i> C : <i>ahoo/ahooeea</i>	<i>kahu</i> : habit, vêtement ; linge, étoffe...
Étoile	L : <i>evhetu</i>		<i>hetu/fetu</i> : étoile
Étranger	L : <i>manehih</i> , L : <i>monahi</i> , Li : <i>monahi</i>		<i>manih'i</i> : hôte, étranger ; <i>motahu</i> : hôte, ami

ANNEXE 2. VOCABULAIRE MARQUISIEN/FRANÇAIS

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Être	L : <i>uau</i> , Li : <i>ooao</i> : je suis L : <i>uau-houne</i> , Li : <i>ooao</i> <i>houné</i> : j'étais L : <i>okoe enaitu</i> , Li : <i>koé</i> <i>enaeeshoo</i> : tu es L : <i>koe-houne</i> , Li : <i>koé houné</i> : vous/tu étais L : <i>o-iana</i> , Li : <i>oyana</i> : il est L : <i>o-iana-houne</i> , Li : <i>oyana</i> <i>houné</i> : il était L : <i>tahova-hene-houne</i> , Li : <i>tahova héné houné</i> : elle était ; Li : <i>ena ebo</i> : ce sera		<i>au</i> , 'u : je, me, moi ; 'o <i>au</i> : c'est (être) moi <i>ua</i> , 'u : marque une action ou un état accompli <i>koe</i> : toi, tu ; 'enata : homme marquisien <i>ena</i> : voici, voilà ; 'enei : ce, cet, celui-ci, celle-ci <i>ia</i> : il ; 'o <i>ia</i> : c'est lui <i>epo</i> : bientôt, dans un instant, tout à l'heure 'a <i>epo</i> : plus tard
Européen	L : <i>heitu</i> ou <i>eitu</i> , Li : <i>heytoo</i> ou <i>eytoo</i>		<i>etua</i> : dieu, divinité (par rapprochement entre mort et peau claire ?) ; <i>hei</i> : collier ; <i>tu</i> : être à l'ancre ; debout ; monter la garde ; <i>hetu/fetu</i> étoile
Éventail	L : <i>tahi</i> , T : <i>tahier</i> L : <i>tahikatu</i> : éventail au manche sculpté		<i>tahi'i</i> : éventail <i>ko'u</i> : manche d'outil
F			
Fâché ; ne te fâche pas	L : <i>mata-tuma</i> , Li : <i>matatooma</i> ; L : <i>hakai-hakai</i> , ou <i>ebu-ebu</i> , Li : <i>hakay</i> , <i>hakay</i> ou <i>eboo-boo</i> : ne soyez pas fâché		<i>matatuma</i> , <i>matatu'uma</i> , <i>mata tuma</i> : colère, boudeur <i>ha'a</i> 'i/i/ <i>haka</i> 'i'i : fâcher <i>hakahae</i> : agacer, irriter ; faire mettre en colère ; <i>epo epo</i> : bientôt, bientôt
Faim, avoir faim	L : <i>eoue</i> L : <i>mato-de-oge</i> , Li : <i>maté de</i> <i>oggé</i> : j'ai faim		<i>one/oke</i> : faim, avoir faim ; <i>matou</i> : nous, moi <i>mate</i> : malade, souffrant, mourant ; <i>te oke</i> : la faim
Faire (construire)	L : <i>ehata oe</i> : que fais-tu ? <i>eata</i> <i>tehae</i> : faire une maison L : <i>ehau-nei</i> , Li : <i>ehaooney</i> : je ferai L : <i>ataha-goe</i> , Li : <i>atahagoé</i> : tu feras L : <i>taie-hanha-aune</i> , Li : <i>tyé</i> <i>hanha aoné</i> : il fera		<i>e aha</i> : que, quoi, quel ? 'oe, <i>koe</i> : toi, tu <i>ato</i> : construire une case <i>te ha'e</i> : la maison <i>taha</i> : aller, marcher, s'en aller <i>ha'a</i> , <i>hana</i> : faire, faire devenir
Femme ; épouse	L : <i>wehine</i> , <i>wahine</i> , L : <i>vehene</i> , Li : <i>vehéné</i> , T : <i>wahine</i> L : <i>wehanna</i> , <i>mahui</i> , <i>e-vehene</i> , Li : <i>evehéné</i> : femme en tant qu'épouse, épouse	C : <i>ve'heené</i> F : <i>vahéine</i>	<i>vehine</i> : femme, épouse <i>vahana</i> : homme, époux <i>ma'ui</i> : terme de tendresse pour les femmes : mon amie ; femme en général
Femme âgée, vieille	L : <i>bacha'io</i>		<i>pakahio/pa'afio</i> : vieille femme, grand-mère
Feu	L : <i>eachi</i> , <i>eahi</i> ; <i>eika teahi</i> : frotter les bois pour allumer le feu		<i>e ahi</i> : le feu <i>hika</i> 'i <i>te ahi</i> : frotter du bois pour le feu
Fer (cf. Hache)	L : <i>toki</i> , Li : <i>toké</i> ; L : <i>toke</i> , Li : <i>toké</i> : petit morceau de fer L : <i>tugo-ato-toge-ia-a-o-e</i> , Li : <i>toogo ato toké ya-a-o-e</i> : je vais te/vous donner du fer		<i>toki</i> : hache, herminette <i>tuku</i> : donner <i>atu</i> : marque l'éloignement 'ia 'oe : à toi
Fesses		Ch : <i>poutétou-tahi</i> R : <i>é-poutétou-tahé</i> M : <i>poutétou-tahi</i>	<i>hope</i> : fessier, derrière
Feuille d'arbre	L : <i>tehou</i>		<i>Te 'au/te 'ou</i> : la feuille
Figure humaine	T : <i>tatua</i> (<i>tetua</i>) : figure humaine sur leurs <i>morai</i> (cimetière, site sacré)		<i>te atua/te etua</i> : la divinité ; <i>tiki</i> : nom d'un dieu ; sculpture anthropomorphe (les Marquisiens ont dû indiquer que la sculpture, ou <i>tiki</i> , représentait une divinité, ou un ancêtre divinisé)
Fille (cf. Jeune fille)	L : <i>mo'i</i>		<i>mo'i</i> : fille
Fils (cf. Garçonnet)	L : <i>etama iti</i>		<i>tama</i> : fils, enfant ; <i>iti</i> : petit ; <i>tama iti</i> : bébé
Flatulence, pet	L : <i>ehu</i>		<i>e hu</i> : pet, vent
Fleur	L : <i>puamomono</i>		<i>pua</i> : fleur ; <i>pua momona</i> : fleur parfumée
Flûte à deux tuyaux	L : <i>buchoche</i>		<i>pukohe</i> : tube, tuyau ; flûte en bambou
Foie	L : <i>e-ate</i> , Li : <i>e-até</i>		<i>e ate</i> : le foie

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Frapper, battre	L : <i>pehi pehi</i>		<i>pehi pehi</i> : redoublement de <i>pehi</i> : frapper, battre
Frère	L : <i>tunane eteine, tunane, Li : toonané</i>		<i>tunane</i> : frère ; <i>tuehine</i> : sœur ; <i>tenei</i> : ce, celui-ci
Froid	L : <i>eanu</i>		<i>anu</i> : froid ; <i>e anu</i> : c'est froid
Fronde	T : <i>makè</i> ; L : <i>katu</i> (fronde entourée autour du corps, et le filet ou la poche de pierres de frondes utilisées lors des combats)		<i>kato</i> : poche, petit sac ; cartouchière, sac à poudre <i>maka/maà</i> : fronde
Front	L : <i>hai</i>	Ch : <i>haë</i> M : <i>haë</i>	'ae : front
Fumée	L : <i>uwaï</i>		<i>auahi</i> : fumée
G			
Garçonnet (cf. Fils, Petit garçon)	L : <i>tama iti</i>		<i>tama</i> : enfant <i>iti</i> : petit
Genou	L : <i>moe</i>	Ch : <i>mouhò</i> M : <i>mouhòh</i>	<i>muò</i> : genou
Gomme, résine de l'arbre à pain (cf. Sève)	L : <i>eipau</i> (qui sert à calfater, ou coller par ex. les graines sur un support pour un ornement)		<i>epau</i> : glue, gomme, résine
Graines, semences	L : <i>kakanāi</i>		<i>kakano</i> : graine, noyau, pépin
Graine rouge (<i>Abrus precatorius</i>)	L : <i>boniu</i>		<i>poniu</i> : <i>Abrus precatorius</i> qui donne des graines rouges, avec petite partie noire
Grand, beaucoup, très grand	L : <i>nui</i> : grand et beaucoup L : <i>nui-nui</i> : très grand		<i>nui</i> : grand, gros ; beaucoup <i>numui</i> : plus grand, très grand, très gros
Grand, gros, long	L : <i>hoa</i>		'oa : long, haut
Grand-père, grands-parents	L : <i>eta-buna, Li : eta boona</i>		<i>e tupuna</i> : aïeul, grand-père, grand-mère
Gratter, râper, frotter	L : <i>awau, tube ; awau oë teehi ooe toco ehi</i> : râper une noix de coco et en extraire le jus		<i>va'u</i> : râcler ; <i>tupe</i> : balayer, nettoyer, râcler <i>oò</i> : râper, racler ; <i>òò</i> : exprimer, presser, extraire <i>oë</i> : toi, tu ; <i>èhi</i> : coco
Grimper	L : <i>amei ahiti</i>		<i>hiti</i> : monter, aller du côté de la montagne <i>'a mai</i> : viens ; <i>'a mai a hiti</i> : viens grimpons !
Guerre	L : <i>etou, Li : etou</i>		<i>e toua</i> : guerre, dispute
H			
Habit, s'habiller	L : <i>kachu ; ato te kachu</i> : s'habiller, prendre une pièce de vêtement		<i>kahu</i> : habit, vêtement, habiller, revêtir <i>'a</i> : forme du verbe être : sois ; <i>tò</i> : prendre, saisir
Hache, hachette (cf. Fer, Herminette)	L : <i>toki</i> ; L : <i>toke tue, Li : toké, tooé</i> : hache de fer ; L : <i>toke-maue, Li : toké maoóé</i>	F : <i>toee</i>	<i>toki</i> : herminette, hache <i>tua</i> : couper, abattre un arbre <i>mué</i> : émoussé
Hameçon	L : <i>medau, T : metāu</i>	Ch : <i>éppāh</i> R : <i>é-pah</i> M : <i>epah</i>	<i>metau</i> : hameçon <i>pa</i> : hameçon pour bonites (hameçon composé)
Harpon, pointe ; peigne à tatouer	T : <i>tāā</i>		<i>ta'a</i> : pointe, harpon, lance ; peigne à tatouer
Haut	L : <i>oa ; oa nui</i> : très haut		'oa : long, haut ; <i>nui</i> : très
Herbe	L : <i>mugu, totoē buaga, totouha, Li : totouha</i>		<i>muko</i> : sommité des plantes ; <i>totoē puaka/toētoē puaka</i> : graminée (genre de chiendent : <i>Digitaria didactyla</i>) ; <i>to</i> : appartenir ; <i>tohua</i> : terre, sol
Herminette Ch : lame en pierre (cf. Hache de pierre)	T : <i>tokhier</i> Ka : <i>toekitoué</i> , hache faite d'une lame en pierre	Ch : <i>toki</i> R : <i>toki</i> M : <i>toki</i>	<i>toki</i> : herminette, hache <i>toki ke'a</i> : herminette en pierre
Hier	L : <i>enenahē</i>		<i>inenahi</i> : hier
Homme (être humain) (cf. Figure humaine)	L : <i>enata, gigoī-nada, T : enata, Li : enata ; L : kouha</i> : homme âgé, vieil homme ; <i>enata nui</i> : homme grand ; <i>enata hoa</i> : homme important, grand homme ; <i>hua-mocca</i> : homme maigre	C : <i>teete</i> F : <i>teēte</i>	'enata/enana : être humain, homme ; <i>tehito</i> : vieux, vieille ; <i>tehiti</i> : peuple étranger ; <i>kiko</i> : chair <i>kobua</i> : vieillard (terme de tendresse), grand-père <i>nui</i> : grand ; <i>oa</i> : long, haut <i>moka</i> : maigre ; maigre ; <i>'ua moka</i> : il est maigre
Honnête (tu es)	L : <i>inetamitage</i>		'enata : homme ; <i>meita'i</i> : honnête, être bon...

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Huit	L : <i>evahu</i>	Ch : <i>a-vaho</i> R : <i>vahou</i> M : <i>vahou</i> C : <i>a'wao</i> F : <i>bo-wahoo</i>	<i>e va'u/a va'u</i> : huit
Huitre (nacrière, nacre) (cf. Tranchoir)	L : <i>uchi</i>		<i>uhi</i> : huitre perlière/nacrière
I			
Ignome	T : <i>bokeo</i>		variété ? de <i>uhi</i> , <i>puauhi</i> : ignome (Dioscorea) <i>tekeo</i> : poison ; <i>tia'u'u</i> , <i>utau</i> , <i>tika'u</i> : <u>Dioscorea</u> <u>pentafila</u> , consommée lors de disette...
Il, elle, vous ; lui ; eux (cf. Toi, Vous)	L : <i>oë</i> ; L : <i>oiana</i> , Li : <i>oyana</i> : il, lui L : <i>ato</i> , Li : <i>ato</i> : ils, elles, eux		<i>oe</i> : toi, tu ; <i>atou</i> : eux, elles <i>ia</i> : il, elle, lui ; <i>o ia</i> : c'est lui/c'est elle
Île, rocher, falaise (cf. Terre)	L : <i>moto</i> , <i>mooto</i> ; <i>whennua</i> : île, terre ; L : <i>motu</i> , Li : <i>motoo</i> : île		<i>motu</i> : île, terre, rocher
Immédiatement, tout de suite	L : <i>heppo</i> , <i>eppo</i> (à ne pas confondre avec <i>eepo</i> : saleté, crasse)		<i>epo</i> : bientôt, dans un instant, tout à l'heure <i>epo</i> : terre, boue, crasse, saleté
Interdit, interdiction	L : <i>tahbu</i> , <i>tabu</i> , Li : <i>taboo</i>	Ch : <i>tâbou</i> (interdit, chose défendue)	<i>tapu</i> : sacré, défendu, interdit
J			
Jambe(s) (cf. Pied)	L : <i>waïwāi</i> , <i>vai vai</i>	Ch : <i>mahivahé</i> R : <i>é-vahi-vahi</i> M : <i>vaivahi</i> F : <i>awai</i>	<i>vaevae</i> : pieds, jambes <i>vae</i> : pied, jambe <i>mai</i> : vers moi, à moi
Jaune ou blanc (cf. Blanc)	L : <i>e ega-moa</i> ; L : <i>tava-tava</i> , Li : <i>tava tava</i>		<i>tavatava</i> , <i>tava'ie</i> : blanc ; <i>tokatoka</i> : jaune <i>'eka moa</i> : <u>Curcuma longa</u> , <i>eka</i> , cuit (préparation réputée de Muake, à Nuku Hiva ; la racine de <i>'eka</i> permet de teindre en jaune)
Je, Ch : je ou moi	L : <i>au</i> , <i>wau</i> , Li : <i>ooaoo</i>	C : <i>wou</i>	<i>au</i> , <i>u</i> : je, me, moi
Jeune fille (cf. Fille)	L : <i>pahoe</i> , Li : <i>pahoé</i>		<i>pahoé</i> : jeune fille, petite fille, petite enfant
Jour	L : <i>uateu</i> , <i>watea</i> , <i>bohe-mahe</i> , Li : <i>boha mahe</i>		<i>po</i> : jour, nuit ; <i>ma'ehu'ehu</i> : aube (vers 5 heures) <i>oatea</i> : jour, grand jour ; <i>'u oatea</i> : il fait jour
Joyeux	L : <i>e-nave</i> , Li : <i>enavé</i>		<i>navenave</i> : plaisant, farceur
Jumeaux	L : <i>mahaka</i>		<i>mahaka</i> : jumeau
Juron (commun), injure	L : <i>tororo</i> ; <i>titoitokui</i> : va coucher avec ta mère		<i>tororo</i> : par ta cervelle ! ta cervelle ! <i>titoi</i> : couillon, putain, va te faire voir ; <i>to</i> : ton, ta ; <i>kui</i> : mère
L			
Laissez-moi tranquille, laisse moi seul	L : <i>tume aha</i>		
Lance (lourde et longue)	T : <i>pakëu</i> , L : <i>pakehu</i> , Li : <i>paggeo</i>		<i>paëo/pakeo</i> : lance en bois de fer (bois dur et très lourd)
Lance (légère)	L : <i>kebu</i> (le même mot est utilisé pour la baïonnette, etc.)	R : <i>cahahou</i> M : <i>cahahou</i>	<i>keo</i> : corne, pointe d'une chose ; pointu, aigu
Langue	L : <i>eeho</i> Li : <i>tooi tooi</i> : tiens ta langue	Ch : <i>aëio</i> R : <i>é-ahoho</i> M : <i>ahoho</i>	<i>'eo</i> , <i>aëo</i> : langue
Laver	L : <i>cokau</i>		<i>kaukau</i> : se baigner ; <i>kauku</i> : mettre tremper dans... <i>kahu</i> : vêtement, linge, étoffe ; <i>kau</i> : nager
Lèpre (cf. Paralyse)	L : <i>cowi</i>		<i>kovi</i> : lèpre
Lèvres	L : <i>kinutu</i> , Li : <i>kinootoo</i> , L : <i>ki nutu</i> ; <i>koniho</i> : tatouage des lèvres		<i>ki'nutu</i> : lèvres
Lézard	L : <i>ekaka</i>		<i>kakaa</i> : gecko ; <i>moko</i> : lézard
Lien en matériaux grossiers, envelopper de liens	L : <i>tiabu</i>		<i>ti'apu</i> : environné, entouré, cerné <i>haa ti'apu</i> : entourer
Ligaturer le prépuce, couvrir le gland	L : <i>ehunatibuna</i>		<i>vehu</i> , <i>he'u</i> : honte, confusion, être confus <i>nati</i> : lier, attacher ; <i>puna</i> : source, origine, principe

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriue)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Lime, pierre à aiguiser		Ch : <i>pounah</i> R : <i>pouh-nah</i> M : <i>pouhna</i>	<i>puna</i> : chaux, corail ; lime
Lumière	L : <i>eama</i> ; <i>matte teama</i> : éteindre la lumière		' <i>ama</i> : lumière ; <i>mate te 'ama</i> : i.e. 'morte la lumière'
Lune	L : <i>mahine, mahina</i> , T : <i>mahina</i> ; L : <i>mahine etamai</i> : nouvelle lune ('la lune à venir') ; <i>mahine</i> <i>nui</i> : pleine lune	M : <i>oumati</i> R : <i>oumati</i>	<i>mahina, mē'ama</i> : lune ' <i>oumati</i> : soleil
Lunette (longue vue)		Ch : <i>ouhatta</i> M : <i>ouatta/ouhatta</i>	<i>hou</i> : nouveau, récent, neuf <i>ata</i> : image
M			
Main Ch : mains	L : <i>eima, ima</i> , Li : <i>eema</i>	Ch : <i>mana/manaina</i> R : <i>é-mana/mana</i> M : <i>manamana</i> C : <i>eoomy</i> F : <i>heema</i>	' <i>ima</i> : main ' <i>i'ma</i> : mains (les deux mains) <i>manamana/makamaka</i> : doigts <i>manamana</i> 'i'ma : pouce
Maison	T : <i>tehāē</i> , L : <i>ohaai, tehae, ehai</i> , Li : <i>ehy</i>	F : <i>te-wharre</i>	<i>haē</i> : maison ; <i>te haē</i> : la maison ; <i>e haē</i> : une maison
Mal, mauvais, méchant	L : <i>whahai</i> Li : <i>ao midagē</i> : c'est mal		<i>haha'i</i> : se disputer fortement ; <i>hae</i> : méchant, cruel <i>āē meita'i/ aōē meita'i</i> : ce n'est pas bien
Manger	T : <i>akai</i> , L : <i>akai</i> ; <i>kaī-māi</i> : donne moi quelque chose à manger ! L : <i>a-kaimau-te-kai</i> , Li : <i>a-ky</i> <i>maoōtē ky</i> : veux-tu/allez-vous manger ? L : <i>kaikai 'anata, gigoi-nada</i> , Li : <i>gigoi nada</i> : mangez-vous vos ennemis ?		<i>a kai</i> : viens manger ! <i>kai</i> : nourriture, manger ; <i>kaikai</i> : nourriture <i>mai</i> : vers moi, à moi <i>kaimau</i> : convives, invités à un festin <i>mau</i> : grand repas, festin <i>kiko</i> : chair ; <i>'enata</i> : homme
Marche (marchepied ?) (cf. Échasse, Pied)	Li : <i>tabooy</i>		<i>tapu</i> : table ; <i>tapuē</i> : tas, amas <i>tapuvae</i> : plante des pieds ; pas, échasse, étrier d'échasse
Marié, être marié, ou rester avec une femme	L : <i>noho te wahanna</i>		<i>vahana</i> : mari, époux, homme <i>noho</i> : rester, habiter ; s'asseoir ; être marié
Mauvais, pas bon pour une nourriture	L : <i>vhau-vhau</i>		<i>faufau/hauhau</i> : mauvais
Mensonge (grand ou petit)	L : <i>tichoe, tiwawa</i> ; <i>tivavu</i> : cela n'est pas vrai		<i>tivava, tikoe/tiōe</i> : menteur, mensonge
Menton, mâchoire Ch : menton	L : <i>cohui-ai, coufai</i>	Ch : <i>cohouhahi</i> R : <i>é-cohouhai</i> M : <i>cohouh ai</i>	<i>kouvae</i> : menton, mâchoire
Mer, eau salée	T : <i>tahi</i> , L : <i>tai, itae</i> , Li : <i>itaē</i> L : <i>mate tetai</i> : mer d'huile	Ch : <i>etahi</i> R : <i>é-tahi</i> M : <i>taihi</i>	<i>tai</i> : mer, eau salée, eau de mer <i>mate te tai</i> : mer calme 'morte la mer'
Mère ou tante	L : <i>ekui, ekui</i>		<i>e kui</i> : mère
Miroir	L : <i>ehakatta, uhatta</i>	Ch : <i>houatta</i>	<i>hakata</i> : miroir ; <i>ata</i> : image, portrait, ombre <i>hou</i> : nouveau, récent, neuf
Mois	L : <i>ete-emahama</i>		<i>mē'ama</i> : lune, mois
Morceau	L : <i>pootonoa</i>		<i>pōō</i> : morceau, bout, partie, portion
Mordre	L : <i>ane-nahu</i> ; <i>ane-nahu te</i> <i>buaca oē</i> : mordre dans un morceau de viande de cochon		<i>nanahu/nenahu</i> : mordre <i>puaka</i> : cochon
Mort, mourir ; tuer Ch : tué, mort, blessé, malade (cf. Tuer)	L : <i>mate, matte, mate-matte</i> ; <i>womate</i> : faire mourir L : <i>mate</i> , Li : <i>maté</i> : tuer	Ch : <i>matté</i> M : <i>matté</i>	<i>mate</i> : maladie, douleur ; malade, souffrant, mourant, mourir <i>mate nui</i> : mort ; <i>haā mate</i> : faire mourir, tuer
Mouche	L : <i>tika-uē</i>		<i>tikauē</i> : mouche
Mouillé, humide, beaucoup d'eau	L : <i>nui nui wai</i>		<i>nui</i> : beaucoup, grande quantité <i>vai</i> : eau douce

ANNEXE 2. VOCABULAIRE MARQUISIEN/FRANÇAIS

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
N			
Nacre, coquillage (cf. Couteau, Tranchoir)	L : <i>uchi</i>		<i>uhi</i> : nacre, huitre perlière, <i>Pinctada margaritifera</i>
Nager	L : <i>ekau</i>		<i>e kau/kau</i> : nager
Narines (cf. Nez)	L : <i>ebo-hama-eeshu</i> , Li : <i>ebohama eishoo</i>		<i>ihu</i> : nez ; <i>e ponona ihu</i> : narine
Natte, toile grossière sur laquelle on dort	L : <i>moïca</i> ('natte en paille' dans l'original allemand, pour sans doute les lanières de pandanus), <i>moïn</i> [sic]		<i>moena/moeka/moenga</i> : natte ; lit
Naviguer, mettre les voiles	L : <i>wate e</i> ; <i>te waka wate-e</i> : le navire va mettre les voiles		' <i>ua</i> : forme du v. être, marquant le fait accompli <i>téé</i> : naviguer, partir par mer ; <i>vaka</i> : pirogue <i>te vaka 'ua téé</i> : la pirogue s'en est allé
Neuf	L : <i>eiva</i>	Ch : <i>a-hiva</i> R : <i>hiva</i> M : <i>a-hiva</i> C : <i>aëeva</i> F : <i>bo-heeva</i>	<i>e iva/a iva</i> : neuf
Nez (cf. Narines)	L : <i>e-ishu</i> , Li : <i>eishoo</i> , T : <i>nôs</i>	Ch : <i>honi</i> R : <i>é-hihou</i> M : <i>hihou</i> F : <i>éiyoo</i>	<i>ihu</i> : nez
Noir	L : <i>keke</i>		<i>ke'ekée</i> : noir, sombre
Noix de coco	L : <i>eéhi</i> , Li : <i>ehi</i> L : <i>wahi teehi</i> : ouvrir une noix de coco	Ch : <i>aéhie</i> R : <i>é-ahéhi</i> F : <i>necoo</i>	' <i>ehi</i> : coco <i>vai</i> : eau <i>vai te 'ehi</i> : eau de coco
Nom	L : <i>Oaïtoïchoa</i> , <i>oaïtouhoa</i> : quel est ton nom ?		<i>inoa/ikoa/ingoa</i> : nom ' <i>o ai to 'de ikoa/inoa</i> : quel est ton nom ?
Nombres : 1 à 10, 20, 30...	L : 1 : <i>botahai</i> , 2 : <i>bohua</i> , 3 : <i>botou</i> , 4 : <i>boha</i> , <i>bofa</i> , 5 : <i>bohima</i> , 6 : <i>bohono</i> , 7 : <i>bofiddo</i> , <i>fiddu</i> , 8 : <i>bowahu</i> , 9 : <i>bohiwa</i> , 10 : <i>boohu</i> , <i>ongofulu</i> ; 20 : <i>hua</i> <i>fulu</i> ; 30 : <i>tolu ongofulu</i> ; 40 : <i>fa</i> <i>ongofulu</i> ; 50 : <i>hima ongofulu</i> ; 100 : <i>tehau</i> ; 200 : <i>uatehau</i> ; 300 : <i>tou tehau</i> , etc. ; 1000 : <i>afei</i> Li : 1 : <i>eytahé</i> , 2 : <i>eynoo</i> , 3 : <i>eyto</i> , 4 : <i>eyha</i> , 5 : <i>eyma</i> , 6 : <i>eyono</i> , 7 : <i>chitoo</i> , 8 : <i>evahoo</i> , 9 : <i>eyva</i> , 10 : <i>hanhoo</i>		1 à 10 : <i>e tahi</i> , <i>e 'ua</i> , <i>e t'ou</i> , <i>e ha'e fa</i> , <i>e 'ima</i> , <i>e omo</i> , <i>e hitu/e fitu</i> , <i>e va'u</i> , <i>e iva</i> , <i>'onohu'u</i> 20 : <i>tekau</i> 30 : <i>e t'ou 'onohu'u</i> 40 : <i>e ha 'onohu'u</i> , <i>touha/toufa</i> 50 : <i>e 'ima 'onohu'u</i> 100 : <i>e 'ima tekau</i> , <i>hanere</i> 200 : <i>e 'ua hanere</i> 300 : <i>e t'ou hanere</i> 1000 : <i>tautini</i> ; <i>po</i> : nuit, jour de 24 heures
Nombril	L : <i>pitu</i>	Ch : <i>pito</i> M : <i>pito</i> C : <i>peeto/peetoai</i>	<i>pito</i> : nombril
Non	L : <i>aoe</i>		' <i>aoè</i> : non
Nous	L : <i>mato</i> , Li : <i>mato</i>		<i>matou</i> : nous (pas ceux à qui l'on parle)
O			
Œil, yeux	L : <i>matta</i> , <i>gigo-mata</i> , Li : <i>gigo</i> <i>mata</i> , T : <i>ai</i>	Ch : <i>matta</i> R : <i>mata</i> M : <i>matta</i> C : <i>matta/mattaeaa</i> F : <i>matta</i>	<i>mata</i> , <i>kikomata</i> : œil, yeux <i>kiko</i> : chair, pulpe <i>ki'imata</i> : paupière
Oiseau ; oiseau terrestre	L : <i>emanu</i> ; <i>te-te</i> , Li : <i>teté</i>		<i>manu</i> : oiseau <i>tete</i> : espèce de perroquet (Dordillon) <i>tete/titi</i> : pétrel à ailes noires – <i>Pterodroma nigripennis</i> -
Ongle Ch : ongles	L : <i>matugu</i>	Ch : <i>mattécou</i> R : <i>é-mayouhou</i> M : <i>mayouhou</i> F : <i>heena</i>	<i>mati'u'u</i> , <i>ma'ikuku</i> , <i>ma'i'u'u</i> : ongle
Oreilles	L : <i>buaina</i> , <i>buai na</i> , <i>puann</i> , Li : <i>pooann</i>	Ch : <i>pouhâhina</i> R : <i>bhouahina</i> M : <i>bohohahina</i> F : <i>poneenohoe</i>	<i>puaina/puaika</i> : oreille
Ornement d'oreilles en coquillage	T : <i>putajata</i>		<i>putaiana/putaiaata</i> : ornement d'oreilles en coquillage et, ou, ivoire de cachalot

DOUZE JOURS À NUKU HIVA

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Ornement de plumes pour le postérieur	L : <i>hopemoa</i>		<i>hope moa</i> : ornement de plumes pour le dos et les reins
Ornement de tête en plumes (cf. Coiffe)	T : <i>pehue</i> , L : <i>beue</i> (visière en plumes) ; <i>beigua</i> (autre ornement de plumes pour la tête)	Ch : <i>béhouhoi</i> R : <i>é-béhouhoi</i> M : <i>behouhai</i>	<i>pe'ue</i> : ornement de plumes formant visière <i>pae kua</i> : ornement de plumes rouges et vertes <i>pae kou a ehi</i> : coiffe en folioles de cocotier
Ornement pour la danse	L : <i>hobumoa</i> , <i>hopemoa</i> ; <i>hobemoa</i> (très longs cheveux pour ornement de danse)		<i>hope moa</i> : ornement de plumes pour le dos et les reins
Orphelin	L : <i>enata tubenoa</i>		<i>'enata</i> : homme ; <i>ko'e noa</i> : réduit à rien, anéanti <i>motua ko'e, kui ko'e</i> : orphelin
Où ?	L : <i>i hea</i> ; L : <i>i-he</i> , Li : <i>ihé</i> : où est-il ? L : <i>anoiao-he</i> , Li : <i>anoigé</i> : où allez-vous ? L : <i>ha kairike</i> , Li : <i>ha kyiriké</i> : où est votre roi/chef ?		<i>'i hea</i> : où ? <i>'a no hea 'oe</i> ? Où es-tu ? <i>he'e</i> : aller <i>'oe</i> : tu, toi <i>haka'iki</i> : chef
Oui, Ch : oui, consentez-vous ?	L : <i>ah</i> (inflexion aussi bien que question comme en français <i>est-ce</i>)	Ch : <i>eh</i> (très ouvert)	<i>e</i> : part. affirm. oui, c'est vrai
Ouvrir, enlever le couvercle, découvrir	L : <i>apepeho</i>		<i>'a</i> : forme du verbe être : sois <i>pepeu</i> : ouvrir, découvrir ; <i>'a pepeu</i> : ouvre !
P			
Pagaie	L : <i>ehoh</i> , <i>hou-hou</i> , Li : <i>hoi-hoi</i> T : <i>tehou</i> : gouvernail		<i>hoe</i> : pagaie ; <i>te</i> : le, la <i>uki</i> : gouvernail, aviron de queue (une pirogue se dirige à la pagaie, et parfois avec une plus grande comme 'gouvernail', d'où la confusion)
Paralysie, paralytique, estropié (cf. Lèpre)	L : <i>cowi</i> , <i>mohoi</i>		<i>kovi</i> : lèpre, lépreux ; <i>mohoi</i> : lèpre (et paralysie associée à la lèpre)
Parents	L : <i>teamutu</i>		<i>te motua</i> : le père, l'oncle
Parties sexuelles féminines ; Ch : parties naturelles d'une femme	L : <i>eue</i>	Ch : <i>homo</i> R : <i>é-homo</i> M : <i>homo (homou)</i>	<i>'eu'u</i> : pagne féminin <i>humoe</i> : qui a la queue coupée <i>u'e</i> : pénis
Parties sexuelles masculines	L : <i>etoe</i>		<i>tia kopu</i> : pubis, bas-ventre <i>to'e</i> : vagin
Partir	L : <i>tahatachoe</i>		<i>taha</i> : partir, marcher, s'en aller ; <i>ko'e</i> : toi, tu
Patate, patate douce	L : <i>tekuma</i> T : <i>baahui</i>		<i>te kumaa</i> : la patate douce <i>Ipomoea batatas</i> ; <i>paa</i> : mûr, mou ; <i>uhi/ufi, puauhi</i> : igname <i>Dioscorea alata</i>
Pauvre, pas riche	L : <i>kiki-ino</i> , <i>kikino</i>		<i>kikino</i> : pauvre, misérable
Pays (cf. Terre)	L : <i>henmua</i>		<i>henua</i> : terre, contrée, pays
Peau humaine	L : <i>kiko</i> (sans doute méprise entre <i>ü</i> et <i>ii</i>)		<i>kiko</i> : chair, viande, muscles <i>ki'i</i> : peau, écorce, extérieur ; cuir
Pêcher	L : <i>tana'i ika</i> , <i>peke teika</i>		<i>ika</i> : poisson ; <i>ika hi</i> : pêcher à la ligne <i>peke</i> : pêcher à la ligne en nageant
Peigne, peigne à poux	L : <i>koheu</i>		<i>kohe'u</i> : peigne
Peigne à tatouer	T : <i>tad</i>		<i>ta'a</i> : peigne à tatouer ; épine, harpon, lance
Pénis Ch : Membre viril (cf. Testicules)	L : <i>eue</i> , <i>komai</i>	Ch : <i>titoi</i> R : <i>titohi/é-houhou</i> M : <i>houhouou (titohi/titoi)</i>	<i>titoi</i> , <i>u'e</i> : couillon, pénis <i>koma'i</i> : testicules
Père, ou oncle	L : <i>matua</i> , <i>motua</i> Li : <i>matooa</i>		<i>motua</i> : père, oncle
Perle de verre, rassade, verroterie, Ch : grain de verre (cf. Boutons)	L : <i>pipi</i> , <i>pipi ai</i>	Ch : <i>pippi</i> R : <i>pippi</i> M : <i>pippi</i>	<i>pipi</i> : bouton, perle de collier <i>hei pipi</i> : collier de perles
Petit, très petit	L : <i>iti</i> , <i>iti-iti</i> , T : <i>iti iti</i>	F : <i>eetee</i>	<i>iti</i> : petit (très petit par redoublement)
Petit-fils	L : <i>mobuna</i> , Li : <i>moboona</i>		<i>moupuna</i> : petit-fils, petite-fille
Petit garçon	L : <i>boiti</i> , Li : <i>boiti</i>		<i>po'iti</i> : petit enfant, petit garçon
Peur, avoir peur, être effrayé	L : <i>hametau-o'e</i> ; <i>hametau-a'i</i> : j'ai peur ; <i>ao'e hametau-au</i> : je n'ai pas peur		<i>ha'ameta'u</i> : peur, peureux <i>'au</i> : je, moi ; <i>'oe</i> : tu, toi ; <i>'a'oe</i> : non, ne... pas

ANNEXE 2. VOCABULAIRE MARQUISIEN/FRANÇAIS

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Pied Ch : pieds (cf. Jambe)	L : <i>tewai-wai</i> , T : <i>waivai</i> ; L : <i>tabuai</i> : plante du pied	Ch : <i>tapouvahé</i> R : <i>é-tapou-vahé</i> M : <i>tapouvahi</i> F : <i>awai</i>	<i>vae</i> : pied, jambe ; <i>vaevae</i> : (les deux) pieds, jambes <i>tohua vaevae</i> : le dessous des pieds <i>tapuvae</i> : plante des pieds
Pierre ; projectile de fronde	L : <i>ekiwa</i> , <i>kiwa</i> ; <i>keia</i> ou <i>kia</i> , Li : <i>kea</i> ou <i>kya</i> : pierre de fronde		<i>kiva</i> : galet, pierre roulée par la mer ; plomb, balle ; <i>ke'a</i> : pierre, caillou
Pique Ch : piques	L : <i>pageo</i>	Ch : <i>tōto</i> M : <i>é-cahahou</i>	<i>pāeo</i> : lance <i>kaūehi</i> : lance en bois de cocotier
Pirogue, canot, bateau (cf. Bateau)	L : <i>hwaa</i> , <i>wahah</i> , <i>wakah</i> , <i>waga</i> Li : <i>evaka</i> T : <i>waka</i>	Ch : <i>évakāh</i> R : <i>é-vaka</i> M : <i>vaka</i> C : <i>é'vāa</i> F : <i>whaa</i>	<i>vāa</i> , <i>vaka</i> : pirogue (canot, bateau par extension)
Plantation	L : <i>henu</i> , Li : <i>henoo</i>		<i>henua</i> : terre, pays, placenta ; <i>nanu</i> : planter
Plateforme de pierres	T : <i>pae</i> , <i>paepae</i>		<i>paepae</i> : plateforme de pierres
Pleurer	L : <i>uwāh</i>		<i>ue</i> : pleurer
Pluie	L : <i>eua</i>		<i>ua</i> : pluie, pleuvoir ; <i>e ua</i> : il pleut
Plume, plume de coq	T : <i>emutai</i> , L : <i>teuhu</i>		<i>te hu'u</i> : la plume
Poignard, dague Ch : poignard, épée, sabre (cf. Couteau)	L : <i>cohe</i>	Ch : <i>pahouha</i> R : <i>é-cohé</i> M : <i>cohé</i> (épée, sabre) ; <i>pahouha</i> (dague, poignard)	<i>kohe</i> : bambou ; couteau <i>kohe ta</i> : sabre, épée <i>pa'uo</i> : meule à aiguiser, aiguiser
Poisson	L : <i>ika</i> , Li : <i>eeka</i> , T : <i>eika</i> , Ka : <i>naika</i> (avec le son ng des Taipi) L : <i>pahua</i> : poissons particu- liers et noirs ; <i>mao</i> , <i>otemao</i> : poisson volant	Ch : <i>éatou</i> R : <i>é-hika</i> M : <i>hika</i> F : <i>eeiya</i>	<i>i'a</i> , <i>ika</i> : poisson (en général) <i>e ika</i> : c'est du poisson ; <i>atu</i> : bonite <i>pa'ahua</i> : poissons chirurgiens, Acanthuridés, <i>pāa hua ke'ekē</i> : chirurgien noir cf. <i>Ctenochaetus</i> <i>striatus</i> ; <i>māō</i> : poisson volant, <i>Cypselurus</i> <i>simus</i>
Pêcher	L : <i>tana'i ika</i> , <i>peke teika</i>		<i>ika</i> : poisson ; <i>ika hi</i> : pêcher à la ligne <i>peke</i> : pêcher à la ligne en nageant
Poitrine, buste	L : <i>huma</i> , <i>huma</i>	Ch : <i>houma</i> R : <i>é-houma</i> M : <i>houma</i>	<i>uma/umauma</i> : poitrine <i>uma</i> , <i>u</i> : sein
Poitrine féminine (cf. Sein)	L : <i>tehu</i> , <i>ehou</i>	M : <i>e-hou</i>	<i>te u</i> : le sein ; <i>e u</i> : c'est le sein
Porte	L : <i>pohu</i> , Li : <i>pohoo</i>		<i>poho</i> , <i>puta</i> : porte
Porter, emporter, transporter	L : <i>akawe</i> , <i>wahio</i>		<i>kave</i> : porter, amener
Poule Ch : poule, coq (cf. Coq)	L : <i>moha</i> , <i>moa-vaini</i> Li : <i>moa vaheenee</i>	Ch : <i>mōha</i> R : <i>é-moha</i> M : <i>moha</i>	<i>moa</i> : poule, coq <i>moa vehine</i> : poule
Pourquoi ? (pour quelle raison ? à quelle fin ?)	L : <i>iwawa</i> , <i>meiaha</i> , Li : <i>meyaha</i> : pourquoi ? L : <i>ehata</i> : pour quoi faire, pourquoi, que voulez-vous ?		<i>mea aha</i> : pourquoi ?
Pousser	L : <i>uatubu</i> <i>uatubu te mei</i> : l'arbre à pain pousse		<i>tupu</i> : pousser, croître <i>'ua tupu te mei</i> : l'arbre à pain pousse
Prendre, attraper	L : <i>amu</i>		<i>amo</i> : porter sur l'épaule <i>hano</i> : aller chercher, aller prendre
Prends ceci	L : <i>ai-ia</i> , <i>akaviatu</i> , Li : <i>akaveeatoo</i>		<i>'ai'e</i> : emprunter ; <i>ia</i> : il, elle, lui, cela ; <i>atu</i> : vers lui <i>'a</i> : marque l'impératif ; <i>kave atu</i> : emporter
Prêtre	L : <i>atua</i> , <i>etua</i> , <i>edau</i> , Li : <i>edaao</i>		<i>etua</i> : dieu, divinité ; <i>tau'a</i> : grand-prêtre
Puer, sentir mauvais	L : <i>piau</i>		<i>piau</i> : sentir mauvais, être pourri

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilsius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleuriu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Q			
Quatre	L : <i>ei-ha</i>	Ch : <i>a-fah</i> R : <i>fah</i> M : <i>a-fâh</i> C : <i>a'faa</i> F : <i>bo-ha</i>	<i>e ha/e fa, a ha/a fa</i> : quatre
Qu'est-ce que c'est ?	L : <i>ehatemeanei</i> L : <i>ea-ha</i> , Li : <i>ea ha</i> : qu'est-ceci ?		<i>e aha</i> : quoi ? Qu'est-ce que c'est ? <i>mea</i> : chose, objet quelconque ; <i>nei</i> : ici, ci <i>e ha'a te mea nei</i> ! Qu'est-ce que c'est que ceci ?
Qui est-ce ?	L : <i>ehate-ei, u-ai</i> , Li : <i>ooy</i> : qui est-il ?		'o ai : qui, qui est-ce ? <i>tenei</i> : ceci, celui-ci, celle-ci <i>teia</i> : celui-là ; 'o ai <i>teia</i> : qui est-ce ?
R			
Rafrâchir, éventer avec un éventail	L : <i>tahi te tukuano</i> : rafraîchir, faire du vent avec un éventail ; <i>ata oë tahi mai-oë te tukuano</i> : prends un éventail pour t'éventer		<i>tahi'i</i> : éventail <i>anu</i> : froid, froid agréable, fraîcheur, refroidir <i>tuku</i> : donner, mettre, poser
Rangez ! Remballez ! Dégagez d'ici !	L : <i>ata-oe</i>		<i>taha</i> : aller, marcher, s'en aller 'a <i>taha atu</i> : va-t'en ; 'oe : tu, toi
Rat	L : <i>kioe</i> , Li : <i>kioré</i>		<i>kioë/kioe</i> : rat, souris
Récipient pour l'eau (cf. Calebasse)	L : <i>hue</i>		<i>hue</i> : courge, calebasse (<i>Lagenaria siceraria</i>) ; toute espèce de vase à large ouverture
Répondre, Réponds moi !	L : <i>apea mai-oë</i>		'a : forme du verbe être : sois ; 'oe : toi <i>pe'a u</i> : dire, parler, raconter ; <i>mai</i> : vers moi
Requin	L : <i>mono</i>		<i>mono, mongo, moko, mako</i> : requin
Respirer, avoir chaud, rougir	L : <i>kaï-kaï</i>		<i>ka'e</i> : grande envie, désir ardent <i>kaekae</i> : essoufflé, ennuyeux, fatiguant
Réveiller	L : <i>u-a-ai</i>		<i>va'a, 'a'a</i> : réveil ; 'ua 'a'a : il est réveillé
Rire	L : <i>bucata, whacata</i>		<i>kata, katakata, kakata</i> : rire
Rivière	L : <i>wai nui</i>		<i>vai nui</i> : rivière (<i>vai</i> : eau ; <i>nui</i> : grand, beaucoup)
Rouge	L : <i>kua, kahu-guar</i> , Li : <i>kahoogooyar</i>		<i>ku'à, u'au'a</i> : rouge ; <i>kahu</i> : habit, vêtement, étoffe
S			
Sable	L : <i>enutai</i> <i>tukumai enutai</i> : apporte moi du sable !		<i>one</i> : sable ; <i>tai</i> : mer <i>tuku mai</i> : donne moi
Sabre (cf. Poignard)			<i>kohe ta</i> : sabre, épée
Saleté, crasse	L : <i>epo</i>		'epo : boue, poussière, terre ; crasse, ordure, saleté
Sauter	L : <i>hobu</i>		<i>tuhao/kotau/kotao</i> : sauter dans la mer
Se saluer, s'embrasser de la façon indigène	L : <i>ehoni teihu, onaichu</i>		<i>honi</i> : flairer, sentir ; baiser, toucher le nez de quelqu'un avec le sien ; <i>ihu</i> : nez <i>e honi te ihu</i> : baiser le nez (s'embrasser en se rapprochant les nez, en se respirant)
Sang	L : <i>tooto</i>		<i>toto</i> : sang
Sécher	L : <i>waiwei</i> <i>hennua weiwei</i> : la terre est sèche		<i>veivei</i> : sec, desséché <i>henua</i> : terre
Scie	L : <i>hika</i> , Li : <i>heeka</i>		<i>hika</i> : scie, scier
Sculpter, tailler	L : <i>ehu</i>		<i>ketu</i> : sculpter
Sein Ch : tétos	L : <i>tehu, ehou</i>	Ch : <i>hou</i> R : <i>é-hou</i> M : <i>Ehou/e-hou</i>	<i>u, uma</i> : sein, mamelle <i>e u</i> : c'est le sein ; <i>te u</i> : le sein <i>mata u</i> : tétos (i.e. 'œil du sein')
Sel	L : <i>tai</i>		<i>pa'atai</i> : sel, saler ; <i>tai</i> : mer, eau salée
Sentir (bon)	L : <i>kekau</i> : sentir bon pour une fleur		<i>keka'a/kaka'a</i> : exhaler une bonne odeur, sentir bon
Sept	L : <i>ehitu</i>	Ch : <i>a-fitto</i> R : <i>fitou</i> M : <i>fitou</i> C : <i>a'wheetoo</i> F : <i>bo-hiddoo</i>	<i>e hitu/a hitu</i> : sept
Sève, glue (cf. Gomme)	L : <i>appa</i>		<i>epau</i> : sève, colle, gomme, glue
Silence, taisez-vous (cf. Tais-toi)		Ch : <i>moutou</i> M : <i>moutou</i>	<i>mutu</i> : muet, silencieux 'a <i>mutu</i> ! silence, taisez-vous !

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Siffler	L : <i>mapu</i>		<i>mapu</i> : siffler
Six	L : <i>ei-ono</i>	Ch : <i>a-hōno</i> R : <i>hōno</i> M : <i>hono</i> C : <i>aōno</i> F : <i>bo-na</i>	<i>e ono/a ono</i> : six
Sœur	L : <i>toahine, tui-hina</i> , Li : <i>tooi heena</i>		<i>tuehine</i> : sœur
Soir	L : <i>achi achi</i>		<i>ahiahi</i> : soir, soirée
Soleil, lumière, grand jour	L : <i>umati, e-o-mate</i> , Li : <i>eomaté</i> , T : <i>meama</i>	Ch : <i>e-ahou/notéani</i> R : <i>é-ha</i> M : <i>e-ha, ehah</i>	<i>oumati</i> : soleil ; <i>‘a</i> : jour ; <i>no te ani</i> : du ciel <i>meama</i> : lune, mois <i>maāma</i> : lumière, grand jour, clarté
Sourcils	L : <i>tuke haē</i>	Ch : <i>toukēhaē</i> M : <i>toukiahi</i>	<i>tuke mata</i> : sourcils <i>hahi</i> : garder, guetter, épier...
Suis-moi	L : <i>mamui māi, amai-tato</i> , Li : <i>amy tato</i>	M : <i>mahi</i>	<i>mamui</i> : après, ensuite ; <i>‘a</i> : marque l'impératif <i>māi</i> : vers moi ; <i>tatou</i> : nous
Surprise (expression de)	L : <i>ehooh</i>		<i>O !</i> : interjection d'étonnement, d'admiration
Suspendre un cadavre dans un morai (<i>méae</i>)	L : <i>hakatu</i>		<i>hakatu</i> 'i <i>te tupapa'u</i> : mettre un cadavre dans sa maison de mort ; <i>hakatu</i> : dresser ; <i>méae</i> : site sacré
T			
Tais-toi (<i>cf.</i> Silence)	L : <i>tui-tui</i>		<i>tu'itu'!</i> ! chut, silence !
Talon	L : <i>tuki te waiwai</i>	Ch : <i>oukévahi</i> M : <i>oukévahi</i>	<i>tuke vaevae</i> : talon
Tambour	T : <i>pahu</i> , L : <i>epachu</i>		<i>pahu</i> : tambour
Tapa (<i>cf.</i> Tissu d'écorce, Étoffe)	L : <i>kachu</i> , Ka : <i>dehontey</i> , Sh : <i>shiabu</i> , Kr : <i>tschiabu</i> : tapa grossier (<i>te hiapo</i>) ; <i>eatu</i> , ou <i>euta</i> (<i>in</i> version russe) : tapa fin (<i>ute</i>) ; Li : <i>cooty</i> : la meilleure qualité de tapa, tiré de l'arbre <i>cooty</i> (<i>ute</i>) ; <i>hiaba</i> , ou <i>giaba</i> (en russe) : tapa pour ceinturon		<i>kahu</i> : étoffe à base du liber de certains végétaux (mûrier à papier, arbre à pain, banian, etc.) <i>te hiapo</i> : tapa en écorce de banian <i>Ficus prolixa</i> de couleur brun-rouge <i>ute</i> : <i>Broussonetia papyrifera</i> , mûrier à papier, tapa de couleur blanche ; peut-être très fin
Taro géant (<i>cf.</i> <i>Alocasia</i>)	L : <i>happeh</i>		<i>'ape/kape</i> : <i>Alocasia macrorrhiza</i> , fam. Aracées
Tatouer ; tatouage	L : <i>pikipatu</i> ; <i>conio</i> : tatouage des lèvres L : <i>tika</i> , Li : <i>teeka</i> : tatouage	Ch : <i>tātou</i> M : <i>tatou</i> C : <i>epatoo</i>	<i>tiki</i> : tatouage, dessin (<i>tika</i> pour <i>tiki</i> ?) <i>patu</i> : tatouer ; <i>koniho</i> : tatouage des lèvres <i>patu tiki</i> : frapper des images/tatouer <i>tatau</i> : tatouage en tahitien
Tenir	L : <i>koiteima</i>		<i>kohi</i> : cueillir, ramasser ; <i>ima</i> : main, bras <i>koi</i> : jeu qui consiste à deviner dans quelle main (<i>ima</i>) se trouve un objet
Terre, île, sol ; terre, pays ; terre, sol (<i>cf.</i> Île)	L : <i>whennoa, hennuah</i> , <i>whennua</i> ; <i>hennua</i> ; <i>eebo</i> , Li : <i>ebo</i> : terre	F : <i>whennooa</i>	<i>hennua</i> : terre, contrée, pays <i>'epo</i> : boue, terre, poussière
Testicules	L : <i>comai</i>	R : <i>é-comai</i> M : <i>comai</i>	<i>koma'i</i> : testicules
Tête ou crâne	L : <i>oopocho obogo</i> (crâne hu- main), <i>ehobogu</i> , Li : <i>ehobogo</i> , T : <i>opokho</i>	M : <i>houpoco</i> R : <i>é-houpoco</i> F : <i>oopo</i>	<i>e upoko/upoō</i> : tête <i>ipu</i> : coque, bol, récipient <i>ipu oō/ipu 'upoko</i> : crâne
Tissu, vêtement d'écorce (<i>cf.</i> Étoffe, Tapa)	L : <i>cachu</i> , L : <i>ekagu</i> , Li : <i>ekagoo</i> : tissu/vêtement fait d'écorce, Ka : <i>dehontey</i> : arbre dont la pelure leur sert à faire des morceaux de toile		<i>e kahu, kahu</i> : habit, vêtement, étoffe, linge <i>ute</i> : <i>Broussonetia papyrifera</i> mûrier à papier, tapa de couleur blanche, et le plus fin
Toi, tu, vous (<i>cf.</i> II)	L : <i>oi, koe</i> , Li : <i>koé</i>	C : <i>oē</i>	<i>'oe/koe</i> : <i>tu, toi, vous</i> (de vouvoiement)
Tonnerre	L : <i>hatu piki, hatuti</i>		<i>fatuti'i, hatuti'i</i> : tonnerre
Tousser	L : <i>ehapu</i>		<i>hapu</i> : tousser
Tranchoir en coquil- lage (<i>cf.</i> Nacre)	L : <i>uchi</i>	R : <i>é-ouhi</i>	<i>uhi</i> : nacre, huître perlière (pouvant servir de tranchoir pour le fruit à pain, par exemple)
Transpirer	L : <i>tuchuanu</i> ; <i>tuchia</i> : sentir mauvais du fait de la transpiration		<i>hita</i> : sueur, transpiration ; <i>suer</i> <i>tuhia</i> : exhaler une mauvaise odeur

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleureiu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Travaille !	L : <i>hana-mai-de-hana</i> , Li : <i>hanamydehana</i>		<i>hana</i> : travail ; <i>mai</i> : vers moi, à moi
Tresse, lien fin, cordelette	L : <i>iti-iti vha</i>		<i>kiti'i</i> , <i>fiti'i</i> , <i>pitiki</i> : lien ; <i>iti</i> : petit <i>hau</i> : <i>Hibiscus tiliaceus</i> , dont l'écorce sert de liens
Triste	L : <i>vivio</i> , Li : <i>vivio</i>		<i>vivi'io</i> : solitude, solitaire
Trois	L : <i>ei-to</i>	Ch : <i>a-tohou</i> R : <i>tohou</i> M : <i>a-tohou</i> C : <i>a'toroo</i> F : <i>bo-do-oo</i>	<i>e to'u/a to'u</i> : trois
Tu, vous (cf. Toi)	L : <i>oi</i>		'oe : tu, toi, vous (de vouvoiement)
Tuer (cf. Mort)	L : <i>mate</i> , Li : <i>maté</i>		<i>ha'a mate</i> : faire mourir, tuer
U			
Ulcère	L : <i>memai</i> , <i>mamai</i>		<i>maki</i> , <i>ma'i</i> : ulcère ; <i>mama'i</i> : œuf ; glande <i>memae</i> : souffrance, douleur
Un	L : <i>eitahe</i>	Ch : <i>a-tahi</i> R : <i>tahi</i> M : <i>a-tahi</i> C : <i>atta'haee</i> F : <i>bo-dahai</i>	<i>e tahi/a tahi</i> : un
V			
Va au diable Ch : allez-vous en !	L : <i>tororu</i> , Li : <i>tororoo</i>	Ch : <i>tahi</i> R : <i>tahi</i> M : <i>tahi</i>	<i>tororo</i> : par ta cervelle ! Ta cervelle ! (injure) <i>tahi</i> : un <i>tai</i> : retenir, faire rester, engager à rester
Va-t'en !	L : <i>a-de-daha-tahatu</i> , Li : <i>a-dedahatahato</i>		'a <i>taha atu</i> : va-t'en ; 'a : impératif ; <i>taha</i> : aller <i>atu</i> : adv. de direction : marque l'éloignement
Végétation	L : <i>teita</i>		'eita : broussailles, mauvaises herbes
Vent ; vent d'est ; vent du nord	L : <i>metani</i> ; <i>tiutiu</i> ; <i>tukuahu</i>		<i>metani</i> , <i>metaki</i> : vent ; <i>tiu</i> : vent du N et ou, du N-E <i>tokôau</i> , 'okôau : vent d'Ouest, du N-O
Ventre	L : <i>koopu</i> , <i>ecopu</i> T : <i>gopu</i>	Ch : <i>poppou</i> R : <i>é-coppou</i> M : <i>coppou (coopu)</i> F : <i>opoo</i>	'opu/ <i>kopu</i> : ventre
Vérité	L : <i>tiaohu</i>		<i>tiaohu</i> : vrai, véritable, réel
Vêtement féminin autour des hanches	L : <i>teiveu</i>	Ch : <i>how</i>	'eu'eu : pagne, ceinturon des femmes <i>kahu</i> : vêtement, étoffe, linge
Viens, venez-ici Ch : suis moi ! (cf. Approcher)	L : <i>etamai</i> , <i>bimai</i> , <i>iutamai</i> ; L : <i>ovitamai-i-ne</i> , Li : <i>ovita</i> <i>my-iné</i> : ne viens pas ici ! L : <i>amai-tato</i> : suis moi !	Ch : <i>mâhi</i> R : <i>mahi</i>	<i>mai</i> pour 'a <i>mai</i> : viens ! 'aôe : non, ne... pas ; 'oe : toi, tu <i>fiti mai</i> : venir près de ; 'a <i>mai 'i nei</i> : venez ici !
Voile	L : <i>tea</i> (à ne pas confondre avec <i>tevha</i> : un ornement du cou)		<i>te 'a</i> : la voile de pirogue, d'embarcation
Voir ; fais voir, voy- ons cela ensemble !	L : <i>tioche</i> , <i>ai</i> ; <i>ai-ai</i> ; <i>ai-aidioheatu-au</i> : montre moi ce que tu as		<i>ti'ohi</i> : voir, regarder, observer ; <i>ai</i> : épier, guetter <i>aiaë</i> ! <i>aiahe</i> ! : montre ! fais voir ! <i>au</i> : moi <i>aia</i> : démonstratif désignant une chose éloignée <i>ti'ohi</i> : regarder ; <i>atu</i> : adv. marquant l'éloignement
Voler (pour oiseaux...)	L : <i>ehna</i>		<i>ona</i> : voler, planer
Voler, dérober	L : <i>makamu</i> ; L : <i>haikamo-goe</i> , Li : <i>hay kamo</i> <i>goé</i> : n'as-tu/n'avez-vous rien volé ?		<i>kamo</i> : vol, rapine, voler <i>maki kamo</i> : avoir envie de voler ; <i>koe</i> , 'oe : toi <i>hai</i> : avouer, confesser, faire connaître
Voleur	L : <i>ekamu</i> Li : <i>ekamoo</i> : c'est un voleur, il est voleur		<i>kamo</i> : vol ; <i>e/he kamo</i> : c'est un voleur, être voleur 'enata <i>kamo</i> : voleur, escroc
Voulez-vous ? ou Je veux !	L : <i>äh</i> (Voulez-vous ? ou Je veux ! selon l'intonation et le sens de la phrase)		<i>e</i> : particule affirmative : oui <i>ee</i> : adverbe affirmatif : oui, mais oui assurément

Français Ch : traduction de Chanal M : de Marchand	Vocabulaire (avec précisions des auteurs) Langsdorff : L Tilesius : T Lisiansky : Li Kabris : Ka Shemelin : Sh Krusenstern : Kr	Chanal : Ch Marchand : M Roblet : R Cook : C Forster : F (vol. 2 Claret de Fleurieu)	Eo 'enata-Marquisien / Français (traduction Dordillon ou proposition de restitution)
Vouloir, désirer	L : <i>teaki, nui</i> (en fait grand, ou peut-être aussi : beaucoup) ; <i>nui</i> : moi aussi j'en veux ; <i>koë</i> <i>nui</i> : je ne veux pas ; <i>eïnu-nui</i> : je veux boire ; <i>ehata oe</i> : que voulez-vous ?		<i>maki/makimaki/ma'ima'i, hia</i> : désirer, vouloir <i>nui</i> : grand, beaucoup ; <i>koë nui</i> : rien/pas du tout <i>inu</i> : boire ; <i>no'u</i> : de moi, pour moi <i>aha</i> : qu'est-ce ; <i>ta</i> : de, de la part de, pour ; 'oe' : toi
Vous (au sens de tutoiement, pas de vouvoiement aux Marquises) (cf. Toi)	L : <i>oë, ooe, taoe</i> , Li : <i>taoe</i>		'oe' : tu, toi, vous ; 'o 'oe' : c'est (être) toi <i>ta</i> : prép. par, de la part de, pour ; <i>ta 'oe</i> : par toi 'o' : forme du verbe être à l'infinitif, se met devant noms propres et pronoms

Bibliographie

ARCHIVES

Allemagne

Universität Georg-August de Göttingen, Collection ethnographique

Tilesius, W. G. « Un sauvage de haut rang, considéré comme prêtre, en costume d'apparat de l'île marquisienne de Nuku Hiva », BiKat 17.

Staatsbibliothek zu Berlin (SPKB, Handschriftenabteilung, Dpt. des Manuscrits)

Espenberg, K. 1805a. Lettre adressée à A. Kotzebue, 23 septembre, NL 141 (Slg., Adam) K. 89 (M 1927), 21f. (4 S.).

Tilesius von Tilenau, [W.G.]. s.d. 'Über Nationalphysiognomien/National Colorit, Nationalhabitus und Krankheiten' (Sur des aspects de cette nation, visages, couleurs, usages et maladies), legs Tilesius n°5.

Stadtarchiv Mühlhausen (Archives municipales de Mühlhausen)

Tilesius, W. G. 1804. 'Zweite Abtheilung des Reise Journals nach Krusenstern, chapitre 2 Nukahiwah einer der Washington Inseln' (2^e section du carnet de voyage... Nukahiwah une des îles Washington), Bibliothèque Tilesius 82/n° 291.

Universität Leipzig Kustodie (Archives de l'Université de Leipzig)

Tilesius von Tilenau, W. G. 1804-1810, Collection de dessins.

Australie

Mitchell Library (State Library of New South Wales), Sydney

Crook, W. P. 1798. Lettre adressée aux Directeurs de la Missionary Society, 23 mai, CY2316.

Estonie

Rahvusarhiiv (Archives nationales d'Estonie), Tartu

Cartes (manuscrits et brouillons), EAA.1414.2.43.

Horner, J. C. 1807. Lettre adressée à A. J. Krusenstern, EAA.1414.3.22.

Krusenstern, A. J. 1804a. 'Reise Journal. 11. Buch. Von Cap Horn bis Kamtschatka. N. 7' [Journal de voyage. 11^e livre. Du Cap Horn au Kamtschatka. n°7], EAA.1414.3.6, folios 1, 31 v° – 64.

Löwenstern, H. L. von. 1803-1806. 'Anmerkungen, die ich zur Reise mit Capitain Krusenstern gemacht habe' [Notes personnelles de mon voyage avec le Capitaine Krusenstern], EAA.1414.3.3.

États-Unis d'Amérique

**Librairie du Congrès, Département des manuscrits, The Gennadii V. Yudin
Collection of Russian-American Company Papers** [La Gennadii V. Yudin
collection de documents de la R.A.C.]

Fuks, N. 1803. Lettre adressée à N. Rezanov, 21 avril.

Rezanov, N. P. 1804a. Lettre adressée à Alexandre I^{er}, 17 août.

—. 1805. Lettre adressée à Alexandre I^{er}, 9 juin.

Shemelin, F. 1803a. Copie du rapport de F. Shemelin à la RAC, 26 décembre.

—. 1803b. Brouillon du rapport de F. Shemelin à la RAC, vers décembre.

—. 1803c. Lettre adressée à Korobitsyn, 15 décembre.

Zakharov, I. S. 1803. Lettre adressée à N. Rezanov, 20 April.

Université de Californie, Berkeley, Bancroft Library

Honeyman, Robert B. Jr. Collection of Early Californian and Western American
Pictorial Material. Kruzenshtern/Rezanov/Langsdorff expeditions, 1803-1810,
1963.002

Hagemeister, Leontii. 1809. Deux lettres de la collection d'Alphonse Pinart : 'Les
Russes aux îles Hawaii 1809-1822', (transcription en français, anglais, russe).

France

Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Paris

Chichagov, P. 1805. Lettre adressée à I. Kruzenshtern, 29 Avril, fonds slave 104, folios
37 v^o – 39.

Ratmanov, M. I. ca. 1808. 'Voiazh krugom sveta' [Voyage autour du monde], fonds
slave 103 (1).

La Corderie, Rochefort

Lesson, P.A. 1839. Manuscrit du *Pylade*, 4^e voyage, T.III.

Polynésie française

Archives de la mission catholique, évêché de Taiohae, Nuku Hiva

Chaulet, Père Géraud. 1873, 'Notes géographiques et historiques', mss.

—. 1899. Supplément au manuscrit du Père Chaulet.

Russie

Archives de l'Institut d'Histoire de Russie, Académie russe des Sciences

Rezanov, N. P. 1804b. Lettre adressée à P. I. Koshelev, 4 juillet, f. 36, op. 1, d. 1163.

Archives de l'Institut Littérature russe, St Pétersbourg

Matiushkin, F. 1826. Papiers, fonds 22819.

Archives de l'Académie russe des Sciences, St Petersburg

Tilesius, W. 1803-1804. 'Tagebuch meiner Reise um die Welt...' [Journal de mon
voyage autour du monde], f. IV, op. 1, d. 800 et 800a.

—. 1819. Lettres adressée à J. P. Krug (22.03.1819, 1.04.1819, 7.06.1819,
4.11.1819), f. 88, op. 2, d. 85.

Archives historique de l'État central, St Pétersbourg

Kruzenshtern, I. F. 1804b. 'Zhurnal prikazov kapitana Kruzenshterna komande sudov "Nadezhda" i "Neva"' [Journal du capitaine Krusenstern, ordres à l'équipage de la *Nadezhda* et de la *Neva*], fonds 853 (Buldakova), item 74.

Bibliothèque Nationale de Russie, Département des manuscrits, St Pétersbourg

Ratmanov, M. I. 1803-1805a. 'Zhurnal M. I. Ratmanova. V puteshestvie Kruzenshterna' [Journal de M. I. Ratmanov. In voyage de Kruzenshtern], f. 1000, sobr. otd. post., op. 2, n° 1146.

Romberg, F. 1804a. Pismo družiam 16 avgusta 1804 g. iz Petropavlovsk-na-Kamchatke [Lettre adressée par Fedor Romberg à ses amis 16 août 1804 de Petropavlovsk-on-Kamchatka], Collection of Titov, okhr. n° 791, folios 35-38.

Shemelin, F. I. 1803-1806. 'Zhurnal Rossiisko-Amerikanskoi Kompanii ... prikazchika Fedora Ivanovicha Shemelina' [Journal du commissaire de la Compagnie Russo-américaine Fedor Ivanovich Shemelin], F.iv. 59.

Bibliothèque d'État de Russie, Département des manuscrits, Moscou

Tilesius von Tilenau, W. 1803-1806. Skizzenbuch des Hofrath Dr Tilesius v. Tilenau Naturforschers der Krusensternischen Reise um die Welt in den Jahren 1803-1806 [Carnet de croquis du conseiller Dr Tilesius von Tilenau, Naturaliste de l'expédition autour du monde de Krusenstern dans les années 1803-1806] fonds 178, M 10693b.

Archives nationales de la Marine de Russie, St Pétersbourg

Kruzenshtern, I. F. 1803. Instruksiiia kapitan-leitenanta Kruzenshterna komandiru "Nevy" Lisianskomu Iu. F. ... [Instruction du Capitaine-Lieutenant Krusenstern au Commandant de la *Neva* Iu. F. Lisiansky...], f. 14, op. 1, d. 275.

Krusenstern, A. J. 1804c. Lettre adressée à Alexandre I^{er} [août 1804], f. 14, op. 1, d. 292.

—. 1804d. Lettre adressée à N. Rezanov, [2/14 mai] 1804, f. 14, op. 1, d. 255.

RAC. 1803. 'Instruksiiia Glavnogo Pravleniia Rossiisko-Amerikanskoi Kompanii kapitan-leitenantu Kruzenshternu...' [Instructions du conseil d'administration de la Compagnie Russo-américaine au Capitaine-Lieutenant Krusenstern...], f. 14, op. 1, d. 273.

Ratmanov, M. I. 1803-1805b. 'Zhurnal starshego ofitsera fregata "Nadezhda" kapitan-leitenanta M. I. Ratmanova...' [Journal de l'officier supérieur Capitaine-Lieutenant M. I. Ratmanov de la frégate *Nadezhda* ...], f. 14, op. 1, d. 149.

Suisse**Musée d'ethnologie de l'Université de Zürich (Völkerkundemuseum), Zürich**

Horner, J. C. Reise-skizzen [Carnet de croquis du voyage], n° 820-2.

Bibliothèque centale – Zentralbibliothek, Département des manuscrits – Handschriftenabteilung, Zürich

Krusenstern, A. J. 1810. Lettre adressée à J. C. Horner, 15/27 novembre, mss. M. 5. 136.

—. 1813a. Lettre adressée à J. C. Horner, 18 février, mss. M. 5. 136.

Löwenstern, H. L. 1807. Lettre adressée à A. J. Krusenstern, 26 mars, mss. M. 5. 68.

SOURCES IMPRIMÉES ORIGINALES

- Bellingshausen, T. 1945. *The voyage of Captain Bellingshausen to the Antarctic seas, 1819-1821*. Vols 1-2. Ed. F. Debenham. Traduction du russe. Londres : Hakluyt Society.
- Berkh, V. 1818. *Nechto o Sandvichevykh ostrovakh* [Quelques petites choses à propos des îles Sandwich]. *Syn Otechestva*, pt. 43, n° 4, pp. 158-165.
- Bolkhovitinov, E.A. 1870. Lettre adressée à V. I. Makedonets, 29 mai 1803. *Russkii arkhiv*, n° 4-5, colonnes 825-826.
- Bolkhovitinov, N.N., ed. 1994. *Rossiisko-amerikanskaia kompaniia i izuchenie Tikhookeanskogo Severa, 1799-1815* [La Compagnie Russo-américaine et l'étude du Pacifique nord]. Moscou : Nauka.
- Brykin, F. 1995. Lettre adressée à A. A. Dashkov, 17 janvier 1804, in Avdiukov *et al.* *Komandor ...* Krasnoiarsk : Ofset, pp. 99-100.
- Chichagov, P. 1805. Cf. Archives, France.
- Crook, W. P. 1798. Cf. Archives, Australie.
- . 2007a. *An account of the Marquesas Islands 1797-1799*. Avant-propos de Greg Denning & H.-M. Le Cleac'h. Tahiti, Haere Po.
- . 2007b. *Récit aux îles Marquises 1797-1799*. Avant-propos de Greg Denning & H.-M. Le Cleac'h. Tahiti, Haere Po.
- , *et al.* 1998. *An essay toward a dictionary and grammar of the Lesser-Australian language, according to the dialect used at the Marquesas (1799)*. Ed. H.G.A. Hughes & S. R. Fischer. Auckland : Institute of Polynesian Languages and Literatures.
- Depping, G.B. 1813. 'Quelques éclaircissements sur le voyage des Russes autour du Monde, communiqués par M. Horner à M. Depping'. *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, t. 21, pp. 263-268.
- Espenberg, K. 1805a. Cf. Archives, Allemagne.
- . 1805b. 'Aufenthalt der Russischen WeltumseglungsEscadre bei der Insel Nukahiwa' [Escale à Nuku Hiva du voyage de circumnavigation de l'escadre russe]. *Der Freimüthige oder Ernst und Scherz*, n°37, pp. 146-147 ; n°38, pp. 150-151 ; n°39, pp. 154-155 ; n°40, pp. 158-159.
- . 1805c. 'Journal of the Voyage from Brazil to Kamchatka ; extracted from a Letter of Dr. Espenberg, dated the Harbour of St. Peter and St. Paul, August 24, 1804' [Journal du voyage du Brésil au Kamtchatka ; extrait d'une lettre du Dr Espenberg, datée du port St. Pierre et St. Paul, 24 août 1804']. *The Philosophical Magazine*, 22, pp. 3-13, 115-123.
- . 1812. 'Zamechaniia po vrachebnoi chasti uchinennye vo vremia puteshestviia g. Espenbergom, doktorom korablia "Nadezhdy"' [Notes médicales faites durant le voyage par Mr Espenberg, chirurgien à bord du navire *Nadezhda*], in I.F. Kruzenshtern, *Puteshestvie vokrug sveta...* [Voyage autour du monde...], partie 3, St Pétersbourg : Morskaia tipografiia, pp. 281-332.
- Fedorov, I.I. 1913. 'O puteshestvii na Sakhalin i v Iaponiiu' [Sur le séjour à Sakhaline et au Japon]. *Russkii arkhiv*, n° 10, pp. 447-482.

- Foss, F. 1994. Lettre adressée à I.F. Kruzenshtern, 22 July 1805, in *Rossiisko-amerikanskaia kompaniia i izuchenie Tikhookeanskogo Severa, 1799-1815*, Moscou : Nauka, p. 133.
- Gédéon, Gedeon et Gideon, hiéromoine :
- Gideon. 1989. *The round the world voyage of Hieromonk Gideon, 1803-1809*, Trad. Lydia T. Black ; ed. Richard A. Pierce. Kingston, Ont. ; Fairbanks, Alaska : Limestone Press.
- Gedeon. 1994. 'Zapiski ieromonakha Gedeona o pervom russkom krugosvetnom puteshestvii i Russkoi Amerike 1803-1808 gg.' [Mémoires de l'Archiprêtre Gédéon sur le 1^{er} voyage russe autour du monde et en Russie américaine 1803-1808], compilé par R.G. Liapunova, in A.D. Dridzo & R.V. Kinzhalov, eds., *Russkaia Amerika: po lichnym vpechatleniiam missionerov, zemleprokhodsev, moriakov, issledovatelei i drugikh ochevidtsev*, Moscou : Mysl', pp. 27-122.
- Horner, J.C. 1805. Letter an Franz Xaver Freiherr von Zach [Lettre à Franz Xaver Freiherr von Zach], 27.08.1804. *Monatliche Correspondenz zur Beförderung der Erd- und Himmelskunde*, Bd. 11, pp. 149-160.
- . 1807. Cf. Archives, Estonie.
- Kabris, J. 1817. *Précis historique et véritable du séjour de Joseph Kabris, natif de Bordeaux, dans les îles de Mendoza...* Paris : J.G. Dentu.
- . 1982. 'True and historical summary of the stay of Joseph Kabris, native of Bordeaux, in the Mendoza Islands ...' [Résumé fidèle et historique du séjour de Joseph Kabris, natif de Bordeaux, aux îles Mendoza]. *Journal of Pacific History*, vol. 16, pp. 106-112.
- Korobitsyn, N.I. 1952. "Journal" of N. I. Korobitsyn, clerk of the Russian-American Company, for the period of 1795-1807' ["Journal" de N.I. Korobitsyn, clerc de la Compagnie Russo-américaine pour la période de 1795 à 1807], traduction du russe par Carl Ginsburg, in *Russian discoveries in the Pacific and in North America in the eighteenth and nineteenth centuries*. Ann Arbor, Mich. : Publié par l'*American Council of Learned Societies* par J.W. Edwards.
- Koshelev, P.I. 2003. 'Raport komendanta Kamchatki general-maiora P.I. Kosheleva Aleksandru I' [Rapport du commandant du Kamtchatka, le Major-Général P.I. Koshelev à Alexandre I^{er}], in *Amerikanskii ezhegodnik, 2001*, compilé et éd. par N.N. Bolkhovitinov, Moscou : Nauka, pp. 214-219.
- Kotsebu, [M.]. 1806. 'Pismo iz Iaponii k g-nu Kotsebu ot ego syna' [Lettre du Japon adressée à Mr Kotzebue par son fils]. *Vestnik Evropy*, n° 12, pp. 263-281.
- Kotsebu O.E., et Kotzebue, O. :
- Kotsebu O.E. 1821. *Puteshestvie v Iuzhnyi okean i v Beringov proliv ... v 1815-1818 godakh* [Voyage dans l'océan Austral et le détroit de Béring ... en 1815-1818], vol. 1, St Pétersbourg : Tip. N. Grecha.
- Kotzebue, O. von. 1967a. *A new voyage round the world in the years 1823-1826*, vols. 1-2. Amsterdam : N. Israel.
- . 1967b. *A voyage of discovery into the South Sea and Beering's Straits*, vols. 1-3. Amsterdam : N. Israel.
- Krusenstern, A.J., et Kruzenshtern, I.F. :
- Kruzenshtern. 1803. Cf. Archives, Russie.

- Krusenstern. 1804a. *Cf.* Archives, Estonie.
- Kruzenshtern. 1804b. *Cf.* Archives, Russie.
- Krusenstern. 1804c. *Cf.* Archives, Russie.
- . 1804d. *Cf.* Archives, Russie.
- . 1805. 'Extract of two Letters from Captain Von Krusenstern...'. *The Philosophical Magazine*, n°22, pp. 3-4.
- Kruzenshtern. 1809. *Puteshestvie vokrug sveta v 1803, 4, 5, i 1806 godakh... na korabliakh Nadezhde i Neve* [Voyage autour du monde dans les années 1803, 4, 5 et 1806 à bord des navires *Nadezhda* et *Neva*], 1^{ère} partie. St Pétersbourg : Morskaia tipografiia.
- Krusenstern. 1810. *Cf.* Archives, Suisse.
- Krusenstern. 1811. *Reise un die Welt in den Jahren 1803, 1804, 1805 und 1806 ... auf den Schiffen Nadeshda und Newa...* Berlin : Haude & Spener.
- Kruzenshtern. 1812. 'Predislovie' [Introduction], in *Puteshestvie vokrug sveta...* [Voyage autour du monde...], partie 3, St Pétersbourg : Morskaia tipografiia.
- Krusenstern. 1813a. *Cf.* Archives, Suisse.
- Kruzenshtern. 1813b. *Atlas k puteshestviu vokrug sveta kapitana Kruzenshterna* [Atlas du voyage autour du monde par le Capitaine Krusenstern], St Pétersbourg : Morskaia tipografiia.
- Krusenstern. 1813c. *Voyage round the world in the years 1803, 1804, 1805 & 1806... on board the ships Nadeshda and Neva...*, traduction R. B. Hoppner, vols. 1 et 2. Londres : imprimé par Roworth pour J. Murray. réed. fac-similé, Amsterdam : N. Israel, 1968. [Toutes les références à Krusenstern 1813c concernent le vol. 1, sauf autre indication].
- Krusenstern A. de, 1821. *Voyage autour du monde fait dans les années 1803, 1804, 1805 et 1806 par les ordres de Sa Majesté impériale Alexandre 1er empereur de Russie sur les vaisseaux la Nadiejeda et la Neva commandés par M. de Krusenstern, capitaine de vaisseau de la marine impériale*, traduction par M. J.B.B. Eyriès, 2 tomes in 8° et un atlas in-folio. Paris : Librairie de Gide Fils.
- Kruzenshtern. 1919a. Lettre adressée à N.N. Novosiltsev, 12 (24) juin 1805. *Morskoi sbornik*, n°4, pp. 53-57.
- Krusenstern. 1919b. Lettre adressée à son épouse et ses amis, ca. juillet 1804. *Morskoi sbornik*, n°4, pp. 57-60 [en français].
- . 1962. Lettre adressée au directeur du Conseil d'administration de la RAC, 3 (15) juin 1805. *Istoricheskii arkhiv*, n°6, pp. 98-99.
- . 2012. *Voyage autour du monde. La 1ère expédition maritime russe autour du monde à bord de la Nadiejeda et de la Néva : 1803-1806* ; Texte présenté et annoté par Marc Delpech, Éditions La Lanterne magique, Centre national du livre de Franche-Comté.
- Labillardière, Houtou de J.J. An VIII de la République (1800). *Atlas pour servir à la relation du voyage à la recherche de La Pérouse fait par ordre de l'Assemblée constituante pendant les années 1791, 1792 et pendant la 1ère et 2e année de la République française par le citoyen Labillardière G.H.J.* Paris : H.J. Jansen.
- Langsdorff, G.I., et Langsdorff, G.H. :

- Langsdorf. 1810. 'Opisanie uzorov navodimyykh zhiteliami ostrova Vashingtona na ikh tele' [Description des motifs réalisés par les habitants de l'île Washington sur leurs corps]. *Tekhnologicheskii zhurnal*, vol. 7, pt. 2, pp. 114-127.
- Langsdorff. 1811. 'Nachricht über die Tatowierung der Bewohner von Nukahiwa und der Washingtons-Insulaner' [Sur le tatouage des habitants Nuku Hiva et des îles Washington]. *Allgemeine geographische Ephemeriden*, vol. 34, pp. 9-15.
- . 1812. *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*, [Commentaires sur un voyage de circumnavigation 1803 à 1807], vols 1-2. Frankfurt-am-Main : Friedrich Williams.
- . 1813. *Voyages and travels in various parts of the world...*, vol. 1. Londres ; réédition fac-similée, Amsterdam : N. Israel, 1968.
- . 1993. *Remarks and observations on a voyage around the world from 1803 to 1807*, traduction V. J. Moessner ; ed. R. A. Pierce. Kingston, Ont. : Limestone Press [Toutes les références à Langsdorff 1993 concernent le vol. 1, sauf autre indication].
- & Fischer F.E.L. von. 1810. *Plantae recueilliées pendant le voyage des Russes autour du monde*. Tübingen : Gotta.
- Lisianskii, Iu. F., et Lisiansky, U. :
- Lisianskii. 1812a. *Puteshestvie vokrug sveta v 1803, 4, 5 i 1806 godakh ... na korable Neve...* [Voyage autour du monde dans les années 1803, 4, 5 et 1806 ... sur la *Neva*...], vols. 1-2. St Pétersbourg : Tip. F. Drekhslera.
- Lisianskii. 1812b. *Sobranie kart i risunkov, prinadlezhashchikh k puteshestviu flota kapitana ... Lisianskogo na korable 'Neva'* [Collection de cartes et de dessins relevant du voyage du Capitaine ... Lisiansky sur la *Neva*]. St Pétersbourg : Morskaja tipografiia.
- Lisiansky. 1814. *A voyage round the world in the years 1803, 4, 5 & 6* [Un voyage autour du monde dans les années 1803, 4, 5 & 6], traduction par l'auteur. London ; réédition fac-similée, Amsterdam : N. Israel, 1968.
- . 1994. Lettre adressée à I. F. Kruzenshtern, 26 juillet 1802, in *Rossiisko-amerikanskaja kompaniia i izuchenie Tikhookeanskogo Severa, 1799-1815*, Moscou : Nauka, p. 37.
- Löwenstern, H.L., et Levenshtern, E.E. :
- Löwenstern. 1803-1806. Cf. Archives, Estonie.
- . 1807. Cf. Archives, Suisse.
- . 2003a. *The first Russian voyage around the world: The journal of Hermann Ludwig von Löwenstern (1803-1806)*, traduction de l'allemand par V.J. Moessner. Fairbanks : University of Alaska Press.
- Levenshtern. 2003b. *Vokrug sveta s Ivanom Kruzenshternom: Dnevnik leitenanta 'Nadezhdy' (1803-1806)* [Voyage autour du monde avec Ivan Krusenstern : Journal du Lieutenant de la *Nadezhda*] ; traduction T.K. Shafranovskaia, ed. A.V. Kruzenshtern, O.M. Fedorova & T.K. Shafranovskaia. St Pétersbourg : TsKP VMF.
- Löwenstern. 2005. *Kommentierte Transkription der Tagebuecher...* [Transcription annotée du journal], vol. 2 : *1803-1806 Die Erste Russische Weltumsegelung [1803-1806. La 1^{ère} expédition russe autour du monde]*, traduction et commentaires de V.J. Moessner. Lewiston, N.Y. : Edwin Mellen Press.
- Matiushkin. 1826. Cf. Archives, Russie.

- Nizovtsev, P. 1903. 'Kratkoe opisanie plavaniia vokrug sveta na shliupe "Krotkom" v 1825-m, 1826-m i 1827 godu' [Un bref récit du voyage autour du monde sur la corvette [*sloop* de guerre] *Krotky* en 1825, 1826, et 1827]. *Kotlin*, n°43-49.
- Otsuki, Gentaku. 1976. *Kankai ibun*. Tokyo : Sōbunsha.
- . 2009. *Kankai ibun*. St Pétersbourg : Giperion.
- Ratmanov, M. I. 1803-1805a. Cf. Archives, Russie.
- . 1803-1805b. Cf. Archives, Russie.
- . ca. 1808. Cf. Archives, France.
- . 1876. 'Zapiski kapitan-leitenanta Ratmanova. Pervoe krugosvetnoe plavanie' [Mémoires du Capitaine-Lieutenant Ratmanov. Le 1^{er} voyage de circumnavigation autour du globe]. *Iakhta*, n°16, colonnes 902-913 ; n°18, colonnes 998-1004 ; n°24, colonnes 1326-1333.
- . 2015. « *Choby luchshe tsenu dat svoemu Otechestvu...* » : *Pervaia russkaia krugosvetnaia ekspeditsiia 1803-1806 v dnevnikh Makara Ratmanova* [« Pour donner un meilleur prix à votre patrie... » : La première expédition autour du monde russe 1803-1806 dans les journaux de Makar Ratmanov] ; éd. par O.M. Fedorova. St Pétersbourg : Kriga.
- Rezanov, N. P. 1804a. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.
- . 1804b. Cf. Archives, Russie.
- . 1805. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.
- . 1825. 'Pervoe puteshstvie rossiian okolo sveta...' [Le 1^{er} voyage russe autour du monde...]. *Otechestvennye zapiski*, n°65, pp. 366-396 ; n°66, pp. 73-96 ; n° 67, pp. 242-253.
- . 1841. 'Neskolko pisem pokojnogo kamergera Rezanova iz Kamchatki i iz Ameriki (1804-1805)' [Plusieurs lettres du défunt chambellan Rezanov en provenance du Kamtchatka et d'Amérique (1804-1805)], commentaires de P. Korsakov. *Maiaik*, n°13, pp. 1-9.
- . 1919. Lettre adressée à I. Selifontov, 18 août 1804, in K. Voenskii, 'Posolstvo Rezanova v Iaponiiu v 1803-1805 gg.'. *Morskoi sbornik*, n°2, p. 42.
- . 1994a. Lettre adressée à Alexandre I^{er}, 16 août 1804, in *Rossiisko-amerikanskaia kompaniia i izuchenie Tikhookeanskogo Severa, 1799-1815*, Moscou : Nauka, pp. 88-90.
- . 1994b. Lettre adressée à I.I. Dmitriev, ca. 3 avril 1803, in *Rossiisko-amerikanskaia kompaniia i izuchenie Tikhookeanskogo Severa, 1799-1815*, Moscou : Nauka, pp. 52-53.
- Robarts, E. 1974. *The Marquesan journal of Edward Robarts, 1797-1824*. Ed. Greg Denning. Canberra : Australian National University Press.
- . 2018. *Journal marquisien 1798-1806* ; traduit de l'anglais par J.I. Pelleau d'après l'édition et avec les commentaires de Greg Denning 1974. Tahiti : Haere Po.
- Romberg, F. 1804a. Cf. Archives, Russie.
- . 1804b. 'Pisma russkikh puteshestvennikov iz Braziliu k gosp. NN.' [Lettres du Brésil adressées par les voyageurs russes à Mr. NN.]. *Vestnik Evropy*, n°16, pp. 470-472.
- Shemelin, F. I. 1803a. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.
- . 1803b. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.

- . 1803c. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.
- . 1803-1806. Cf. Archives, Russie.
- . 1816. *Zhurnal pervogo putesthestviia rossiian vokrug zemnogo shara...* [Journal du 1^{er} voyage des Russes autour du monde...]. Vol. 1. St Pétersbourg : Meditsinskaia tipografiia.
- . 1823. 'Istoricheskoe izvestie o pervom putesthestvii Rossiian krugom sveta' [Mémoires historiques du 1^{er} voyage russe autour du monde]. *Russkii invalid : literaturnye pribavleniia*, n°23-28, 31-36, 48-49, 247, 249-252, 256-257, 259.
- Tilesius von Tilenau, W.G., et Tilezius, V.G. :
- Tilesius, s.d. Cf. Archives, Allemagne.
- . 1803-1804. Cf. Archives, Russie.
- . 1803-1806. Cf. Archives, Russie.
- . 1804. Cf. Archives, Allemagne.
- . 1804-1810. Cf. Archives, Allemagne.
- . 1805. 'Bachia ... und Das Menschenfresser-Lied der Marquesas-Insulaner auf Nukahiwah, ein Nationalgesang' [Bachia ... et chant des anthropophages de l'île de Nuku Hiva...]. *Allgemeine musikalische Zeitung*, n°17, colonnes 265-271, tableau 2.
- . 1806a. 'Fernere Nachrichten von den neuen Marquesas-Inseln und deren Bewohner (Aus einem Briefe des ... Tilesius aus Kamtschatka, vom 9. Jun. 1805) [Au sujet de l'île "nouvelle" des Marquises et ses habitants. (D'après une lettre de ... Tilesius du Kamtschatka 9 juin 1805)]. *Magazin für den neuesten Zustand der Naturkunde* (= *Voigt's Magazin*), vol. 12, n° 6, pp. 492-498.
- Tilezius. 1806b. 'Izvestie o estestvennom i politicheskom sostoianii ostrova Nukaivu [sic]...' [Informations sur les conditions naturelles et politiques de l'île de Nukaivu...]. *Tekhnologicheskii zhurnal*, vol. 3, pt. 4, pp. 89-109.
- . 1812. 'Pesn liudoeda' [Chant cannibale], in I.F. Kruzenshtern, *Putesthestvie vokrug sveta...* [Voyage autour du monde...], partie 3, St Pétersbourg : *Morskaia tipografiia*, pp. 391-397.
- Tilesius. 1813. *Naturhistorische Früchte der ersten Kaiserlich-Russischen, unter dem Kommandodes Herrn v. Krusenstern glücklich vollbrachten Erdumseglung gesammelt* [Résultats pour l'Histoire naturelle du 1^{er} voyage impérial russe de circumnavigation heureusement mené sous le commandement de Mr. v. Krusenstern], St Pétersbourg.
- . 1819. Cf. Archives, Russie.
- Tilesius. 1820a. 'De piscium australium novo genere icone illustrato' [Poisson des Mers Australes d'un nouveau genre et sa représentation]. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg*, T. VII, pp. 301-310.
- . 1820b. 'De Geckone australi argyropode nec non de generum naturalium in Zoologia systematica dignitate tuenda, atque de Geckonibus in genere' [Au sujet du gecko à pattes argentées et de la position qu'il devrait occuper dans le système de classement zoologique des variétés, ainsi que les geckos en général]. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg*, T. VII, pp. 311-358.
- Tilezius. 1821. 'O rogache bez briushnykh perev, novom rode iz luzhnogo okeana ili Tikhogo moria' [Sur les *Balistes* sans écailles abdominales, espèce nouvelle du Pacifique sud]. *Trudy Akademii nauk*, pt. 1, pp. 184-196.

- Tilesius. 1828. 'Ueber den Ursprung des bürgerlichen Lebens und der Staatsform in den Südsee-Inseln, und zwar auf der Insel Nucka-hiwah, einer der Washington Inseln', [Sur les origines de la vie en Société et forme d'État d'une île des Mers du sud, ... Nucka-hiwah, une des îles Washington]. *Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst: eine Monatsschrift*, vol. 2, pp. 133-168.
- . 'Von den Bestandtheilen und den davon abhängigen Heilkräften der aus dem Meere gezogenen Arzneymittel (Officinalia marina)' [Sur les composants et les pouvoirs de guérison dépendants des médicaments extraits de la mer (Officinalia marina)]. *Archiv des Apotheker – Vereins im nördlichen Teutschland für die Pharmacie und ihre Hilfswissenschaften*, vol. 31, pp. 1-53.
- . 'Ueber die Verhärtung des Zellgewebes beim Scorbut und andern Krankheiten. Auszüge aus meinem Reisetagebuche' [À propos du durcissement du tissu cellulaire dans le scorbut et d'autres maladies. Extraits de mon carnet de voyage]. *Archiv für medizinische Erfahrung im Gebiete der praktischen Medizin, Chirurgie, Geburtshülfe und Staatsarzneikunde*, May-June, pp. 414-423.
- Vrangel, [F.P.]. 1828. 'Otryvki iz rukopisi, pod zaglaviem: Dnevnye zapiski o plavanii ... Krotkogo...' [Extrait d'un manuscrit intitulé Journal du voyage du... *Krotky*...]. *Severnyi arkhiv*, pt. 36, n°11-12, pp. 49-106.

SOURCES SECONDAIRES

- Adassovsky, Georges. 1999. Taiohae, mai 1804, escale de la première circumnavigation russe. Thèse de doctorat. Université de Polynésie française.
- Adassovsky, G. (éd.), 'Nuku Hiva en 1804, récit du hiéromoine Gédéon'. *Bulletin de la Société des Études Océaniques* [BSEO], Papeete, n° 273-274, Janvier-Juin 1997.
- Anonyme 1806a. 'Izvestiia o puteshestviiakh rossiian okolo sveta' [Nouvelles des voyages russes autour du monde]. *Litsei*, pt. 4, livres 2-3. [S'appuie en partie sur F.I. Shemelin].
- . 1806b. 'Pervoe puteshestvie rossiian okolo sveta' [Le 1^{er} voyage russe autour du monde]. *Vestnik Evropy*, n°22, pp. 87-96.
- . 1810. 'Iz vlechenie iz puteshestviia okolo sveta v 1803, 4, 5 i 1806 godakh...' [Extrait du voyage autour du monde en 1803, 4, 5 et 1806 ...]. *Severnyi Merkurii*, n°14-18.
- . 1898. 'Weltreise mehrerer Japaner über Sibirien vor 100 Jahren' [Voyage autour du monde de plusieurs Japonais en Sibérie il y a 100 ans]. Anhang, in Kisak Tamai, *Karawanen-Reise in Sibirien*. Berlin : Verlag von Karl Siegmund.
- . 1957. *A letter from the South Seas: By a voyager on the Daedalus, 1792*. Cremorne, NSW : Talkarra Press.
- . 1995. 'Brykin, Fedor Petrovich', in *Russkii biograficheskii slovar*, T. 3, pp. 390-391. Moscou : Aspekt Press.
- . 1998. 'Frideritsi, Ermolai Karlovich', in *Russkii biograficheskii slovar*, vol. 25, p. 230. Moscou : Aspekt Press.
- Akerren B. 2007. 'Un Suédois aux Marquises en 1819 Adam Graaner...', *Bulletin de la Société des Études Océaniques* [BSEO], n°310, août-septembre, pp. 35-64, Tahiti.

- Armstrong, T. 1979. 'Cook's reputation in Russia' [À propos de Crook en Russie], in R. Fisher & H. Johnston, eds., *Captain James Cook and his times*, pp. 121-128. Canberra : Australian National University Press.
- Aydiukov, Iu. P., N.S. Olkhova & A.P. Surnik, comps. 1995. *Komandor: stranitsy zhizni i deiatelnosti ... Nikolaia Petrovicha Rezanova* [Commandeur : pages de la vie et de l'oeuvre du ... Nikolai Petrovich Rezanov]. Krasnoïarsk : Ofset.
- Bacchet Ph. 2006. *Guide des poissons de Tahiti et ses îles*. Tahiti : Au vent des îles.
- Barratt, G. 1981. *Russia in Pacific waters: A survey of the origins of Russia's naval presence in the North and South Pacific*. Vancouver & London : University of British Columbia Press.
- . 1987. *The Russian discovery of Hawai'i: The ethnographic and historical record*. Honolulu : Editions Limited.
- . 1988. *Southern and eastern Polynesia*. Vol. 2 of *Russia and the South Pacific, 1696-1840*. Vancouver : University of British Columbia Press.
- . 1990. *Melanesia and the western Polynesian fringe*. Vol. 3 of *Russia and the South Pacific, 1696-1840*. Vancouver : University of British Columbia Press.
- . 1992. *The Tuamotu Islands and Tahiti*. Vol. 4 of *Russia and the South Pacific, 1696-1840*. Vancouver : University of British Columbia Press.
- Barysheva, E. & I. Fomenko. 2001. 'Dva alboma Tileziusa fon Tilenau' [Deux albums par Tilesius von Tilenau]. *Vostochnaia kolleksiia*, n°3, pp. 122-131.
- Bertuch, Friedrich J. & Carl Bertuch. 1813. *Bilderbuch für Kinder : enthaltend eine angenehme Sammlung von Thieren, Pflanzen, Früchten, Mineralien ... alle nach den besten Originalen gewählt, gestochen und mit einer ... den Verstandes-Kräften eines Kindes angemessenen Erklärung begleitet*. Verm. Gegenst. Vol. VIII. Weimar : Verlage des Landes-Industrie-Comptoirs.
- Black, L. 1989. 'Introduction', in Hieromonk Gideon, *The round the world voyage of Hieromonk Gideon, 1803-1809* [Le voyage autour du monde du hiéromoine Gédéon 1803-1809], traduction L.T. Black ; ed. Richard A. Pierce. Kingston, Ont. ; Fairbanks, Alaska : Limestone Press, pp. vii-xiii.
- . 2004. 'Comment'. *Vokrug sveta*, n° 2, p. 132.
- Blumenbach, J.F. 1808. 'Decas quinta collectionis suae craniorum diversarum gentium illustrata' [De sa collection de crânes de divers peuples], Göttingen : H. Dieterich
- . 1811. 'Beschreibungen von Nouka Hiva. Einleitung des Herrn Hofrats Blumenbach über die Gewohnheit des Tätowierens. Abhandlung über des Tätowieren' [Descriptions de Nouka Hiva. Introduction par Hofrat Blumenbach sur la coutume du tatouage. Traité sur le tatouage]. *Allgemeine geographische Ephemeriden*, vol. 34, pp. 3-9. (Cf. aussi Langsdorff 1811).
- . 1812. 'Sur le tatouage en général et particulièrement sur celui de Nouka Hiva'. *Annales des voyages de la Géographie et de l'Histoire*, T. XIV, pp. 252-270.
- Bolkhovitinov, N.N. 1997. 'N.P. Rezanov i pervoe russkoe krugosvetnoe plavanie 1803-1806 gg.' [Rezanov et le 1^{er} voyage de circumnavigation russe de 1803-1806]. *Novaia i noveishaia istoriia*, n°3, pp. 167-186.
- Borofsky, R. 1997. 'Cook, Lono, Obeyesekere, and Sahlins', *Current Anthropology*, vol. 38, n°2, pp. 255-282.

- Bougainville Louis Antoine de, 1771. *Voyage autour du monde, par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Etoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*. Paris : chez Saillant & Nyon ; 2nd éd. augm. 1772 ; éd. par Michel Bideaux & Sonia Faessel, 2002 : P.U.F.
- Brosses Charles de, 1756. *Histoire des navigations aux Terres Australes...* 2 vols. Paris : Chez Durand.
- BRGM, Service géologique national, 2006. *Carte géologique de Nuku Hiva à 1/50 000*. Carte, notice explicative, guide de lecture, Orléans, France.
- Bulgarin, F. 2001. *Vospominaniia* [Mémoires]. Moscou : Zakharov.
- Burnel Nicolas F.F. 1865. Les îles Marquises. Paris, *Moniteur de la flotte*, 31 juillet.
- Carré Fr. 2010. 'La découverte d'îles tropicales de l'Océan Pacifique par les Russes entre 1800 et 1850', in *Comme un parfum d'îles, florilège offert à Christian Hetz de Lemps*, O. Sevin, J.-L. Chaléard & D. Guillaud eds. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Cathgart M., Griffiths T., Houghton G., Watts L., Anceschi V. & Goodman D. 1990. *Mission to the South Seas, the voyage of the Duff 1796-1799*, [Melbourne] : The History Department of the University of Melbourne.
- Chappell, D.A. 1992. 'Shipboard relations between Pacific Island women and Euroamerican men, 1767-1887'. *Journal of Pacific History*, vol. 27, pp. 131-149.
- Chavette, Eugène. 1882. *Les petites comédies du vice. Les dames du comptoir*, Marpon & Flammarion ; réed. Bnf, Paris, 1890.
- Choris Louis. 1822. *Voyage pittoresque autour du monde en 1815, 1816, 1817 et 1818, sur le brick Rourik...*, Firmin Didot ; réed. Chamisso A. de, L. Choris, G. Cuvier. Paris : Éditions Chandeigne, 2008.
- Claret de Fleurieu cf. Fleurieu
- Clavel, Ch. 1885. *Les Marquisiens*. Paris : Doin.
- Cook, J. 1968. *The journals of Captain James Cook on his voyages of discovery*. Vol. 2. Ed. J. C. Beaglehole. Cambridge : Cambridge University Press pour l'Hakluyt Society.
- Crain, C. 1994. 'Lovers of human flesh: Homosexuality and cannibalism in Melville's novels'. *American Literature*, n°1, pp. 25-53.
- . 2009. '« Prizeable companions »: missing friends in the Marquesan Accounts of William Crook, Edward Robarts, and Herman Melville'. *Leviathan* 11(2) : 10-23, juin.
- Dalrymple, Alexander 1770-1771. *An historical collection of the Several Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean...*, 2 vols. London : printed for the author and sold by J. Nourse.
- Deliège, R. 2013. *Une Histoire de l'anthropologie*. Écoles, auteurs, théories. Paris : Éditions du Seuil, Essais.
- Delmas, S. 1928. 'Note au sujet d'un chant marquisien'. *Bulletin de la Société des Études Océaniennes* [BSEO], t. 3, n°25, pp. 254-255.
- . 1929. 'Note sur le chant des cannibales *Ami Hune*', BSEO, n°30, pp. 254-255.
- Dening, Greg (ed.). 1974. *The Marquesan Journal of Edward Robarts, 1797-1824*. (Pacific History Series n°6). Canberra : Australian National University Press ; Honolulu : University of Hawai'i Press. Version française cf. Robarts.
- . 1978. 'Institutions of Violence in the Marquesas', in N. Gunson (ed.), *The changing Pacific; Essays in Honour of H.E. Maude*, New York, Melbourne, pp. 134-141.

- . 1980. *Islands and beaches: Discourse on a silent land: Marquesas, 1774-1880*. Honolulu, University of Hawai'i Press. Version française ci-dessous.
- . 1999. *Marquises 1774-1880, réflexions sur une terre muette, présenté par Hervé Le Cleac'h*. Édition de l'Association 'Eo 'Enata, Tahiti.
- . 1998. 'Writing / Re-writing the beach: An Essay', in A. Munslow & R.A. Rosenstone. *Experiments in Rethinking History. The Journal of Theory and Practice*, vol. 2, pp. 143-172 ; publié en ligne le 31 mars 2009.
- . 2004. *Beach crossings: Voyaging across times, cultures, and self*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Domeny de Rienzi, M.G.L. 1836. *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Océanie ou cinquième partie du monde. Revue géographique et ethnographique de la Malaisie, de la Micronésie, de la Polynésie et de la Mélanésie, offrant les résultats des voyages et des découvertes de l'auteur et de ses devanciers...* T. 2. Paris : Firmin Didot frères.
- Dordillon, R.I. 1904. *Grammaire et dictionnaire de la langue des îles Marquises*. Paris : Imprimerie Belin Frères ; Réed., Société des Études Océaniques, Tahiti, 1999.
- . 1931. *Dictionnaire de la langue des îles Marquises. Marquisien-Français*. Paris : Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, T. XVII.
- . 1932. *Dictionnaire de la langue des îles Marquises. Français-Marquisien*. Paris : Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, T. XVIII.
- Douglas, B. 1999a. 'Art as ethno-historical text: Science, representation and indigenous presence in eighteenth and nineteenth century oceanic voyage literature', in N. Thomas & D. Losche, eds., *Double vision: Art histories and colonial histories in the Pacific*, Cambridge : Cambridge University Press.
- . 1999b. 'Science and the art of representing "savages": Reading "race" in text and image in South Seas voyage literature'. *History and Anthropology*, vol. 11, pp. 157-201.
- . 2003. 'Seaborne ethnography and the natural history of man'. *Journal of Pacific History*, vol. 38, pp. 3-27.
- . 2005. "Cureous figures": European voyagers and *tatau*/tattoo in Polynesia, 1595-1800'. In N. Thomas, A. Cole & B. Douglas eds., *Tattoo: Bodies, art and exchange in the Pacific and the West*, pp. 32-52. Londres : Reaktion Books.
- . 2006. 'Slippery word, ambiguous praxis: "Race" and late-18th-century voyagers in Oceania'. *Journal of Pacific History*, vol. 41, pp. 1-29.
- . 2007. 'The lure of texts and the discipline of praxis: Crosscultural history in a post-empirical world'. *Humanities Research*, vol. 14, pp. 11-30.
- . 2009. 'In the event: Indigenous countersigns and the ethnohistory of voyaging'. In M. Jolly, S. Tcherkézoff & D. Tryon, eds., *Oceanic encounters*. Canberra : Australian National University Press.
- Douglas, B., F.W. Veys & B. Lythberg, eds. 2018. *Collecting in the South Sea. The Voyage of Bruni d'Entrecasteaux 1791-1794*. Leiden : Sidestone Press.
- Drechsel Emanuel J., 2014. 'Language contact in the early colonial Pacific: Maritime Polynesian Pidgin', in *Cambridge approaches to language contact. Maritime Polynesian Pidgin before Pidgin English*. Univ. of Hawai'i at Manoa

- Dulys A.F. [v. 1817]. *Précis historique et véritable du séjour de Joseph Kabris, natif de Bordeaux, dans les îles de Mendoça situées dans l'Océan Pacifique Rédigé par Mr A.F. Dulys, d'après les renseignemens fournis par Mr J. Kabris, qui déclare le présent sincère et véritable*. De l'imprimerie de J.G. Dentu [d'autres livrets furent imprimés à Paris : imp. J.L. Sestié, à Rouen, à Genève...] Cf. Granger.
- Duyker Ed., 2005. *Uncovering Jean Piron: in search of D'Entrecasteaux's artist*, communication donnée à l'*Institute for the Study of French-Australian Relations*, 24 Août, Melbourne.
- Fanning, E. 1924. *Voyages and discoveries in the South Seas, 1792-1832*. Salem : Mass. : Marine Research Society.
- Fedorova, I.K. & O.M. Fedorova. 2006. *Rossiiane v 'Tikhom more'. Pervaia rossiiskaia krugosvetnaia ekspeditsiia na ostrovakh Polinezii* [Les Russes dans le Pacifique... Le 1^{er} voyage russe autour du monde, en Polynésie]. St Pétersbourg : Ostrov.
- Fedorova, O.M. 2004. 'Tsentralnaia voenno-morskaia biblioteka: sokhraniem morskoe bogatstvo' [La bibliothèque centrale de la Marine et la préservation de trésors maritimes]. *Na veka*, n°4, pp. 20-29.
- . 2008. "V puteshestvie Kruzenshterna": Arkhivnye dnevniki M.I. Ratmanova' [*In* "Voyage de Kruzenshtern" : journaux archivés de M.I. Ratmanov]. *Na veka*, n°9.
- & T.K. Shafranovskaia. 2003. 'Semia Levenshternov i biografiia E.E. Levenshterna' [La famille Löwenstern et la biographie de E.E. Löwenstern], in Levenshtern E.E., *Vokrug sveta s Ivanom Kruzenshternom ...* [Autour du monde avec Ivan Krusenstern]. St Pétersbourg : TsKP VME.
- Ferdon, E.N. 1993. *Early observations of Marquesan culture, 1595-1813*. Tucson : University of Arizona Press.
- Fleurieu, Claret de Ch. P. an VI (1797) – an VIII (1800). *Voyage autour du monde pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique ; auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggeween ; avec cartes et figures*. Paris : Imprimerie de la République.
- . 1969. *A voyage round the world 1790-1792 performed by Étienne Marchand* [Un voyage autour du monde 1790-1792 réalisé par Étienne Marchand], vols. 1-2. Amsterdam : N. Israel.
- Freiberg, P.R. 1896. 'Krugosvetnoe puteshestvie iapontsev sto let tomu nazad' [Un voyage autour du monde fait par des Japonais il y a cent ans]. *Estestvoznaniie i geografia*, n°1, pp. 60-66 ; n°3, pp. 288-291.
- Fuks. 1803. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.
- Gannier O. & Picquoin C. 2003. *Le voyage du capitaine Marchand [1791] : les Marquises et les îles de la Révolution* [Journaux de Marchand, Chanal et Roblet]. Au Vent des îles, Papeete, Tahiti.
- Garneray L. 1933. *Mes pontons, neuf années de captivité en Angleterre*, Paris : Excelsior ; rééd. Payot et Rivages, 2006.
- Gell, A. 1993. *Wrapping in images: Tattooing in Polynesia*. Oxford : Clarendon Press.
- Golovnin, V.M. 1961. *Puteshestvie na shliupe Diana iz Kronshtadta v Kamchatku ... v 1807-1811 godakh* [Voyage de la corvette (sloop de guerre) Diana de Cronstadt au Kamtchatka ... en 1807-1811]. Moscou : Geografiz.

- Goregliad, V.N. 1959. ‘“Udivitelnye svedeniia ob okuzhaiushchikh moriakh” – iaponskaia rukopis nachala XIX v.’ [“Étranges rapports des mers environnantes” – manuscrit japonais du début du 19^e siècle]. *Strany i narody Vostoka* (Moscou), n°1, pp. 213-228.
- Govor, E. 2005. “Speckled bodies”: Russian voyagers and Nuku Hivans, 1804’. in N. Thomas, A. Cole & B. Douglas, eds., *Tattoo: Bodies, art and exchange in the Pacific and the West*. Londres : Reaktion Books, pp. 53-71.
- & N. Novikova. 1989. ‘Etnograficheskie kollektsii iz Avstralii i Okeanii v fondakh NII i Muzeia antropologii MGU’ [Collections ethnographiques d’Australie et d’Océanie au Musée d’Anthropologie de l’Université d’État de Moscou]. *Voprosy antropologii*, n°83, pp. 104-114.
- & N. Thomas, eds. 2019. *Tiki: Marquesan Art and the Krusenstern expedition*, Leiden : Sidestone Press.
- Gracia (le Père Mathias G***) 1843. *Lettres sur les îles Marquises ou Mémoires pour servir à l’étude religieuse, morale, politique et statistique des îles Marquises et de l’Océanie orientale, 1838-1842*. Paris : éd. Gaume Frères.
- Granger, Ch. 2020. *Joseph Kabris, ou les possibilités d’une vie 1780-1822*. Paris : Anamosa.
- Grudev, G.V. 1898. ‘Iz rasskazov G. V. Grudeva’ [Récits de G. V. Grudev]. *Russkii arkhiv*, n° 3, pp. 426-439.
- Hagemeister 1809. Cf. Archives, États-Unis d’Amérique.
- Handy, E.S.C. 1923. *The Native Culture in the Marquesas Islands, Bernice Pauahi Bishop Museum* [BPBM], Bull. n°9, Honolulu.
- Handy, W.C. 1922. *Tattooing in the Marquesas*, BPBM, Bull. n°1, Honolulu.
- . 1973. *Thunder from the sea*, Australian National University Press, Canberra.
- Hauser-Schäublin, B. & G. Krüger, eds. 1998. *James Cook: Gifts and treasures from the South Seas: The Cook/Forster collection, Göttingen ; Gaben und Schätze aus der Südsee: Die Göttinger Sammlung Cook/Forster*. Munich, New York : Prestel.
- Hoare, M.E. 1976. *The tactless philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-98)*. Melbourne : Hawthorn Press.
- Ingraham, J. 1971. *Journal of the brigantine Hope on a voyage to the northwest coast of North America, 1790-92*. Ed. M.D. Kaplanoff. Barrs, Mass. : Imprint Society.
- Isenflamm, Heinrich F. 1812. ‘Beschreibung einiger menschlichen Köpfe von verschiedenen Racen’ [Description de quelques crânes de différentes races]. *Neue Denkschriften der Physikalisch-Medicinischen Societät zu Erlangen*, vol. 1, pp. 1-14.
- Ivashintsov, N.A. 1980. *Russian round-the-world voyages, 1803-1849, with a summary of later voyages to 1867*, traduction G. Barratt ; ed. R. Pierce. Kingston, Ont. : Limestone Press.
- Iversen, E.H. 1998. *The romance of Nikolai Rezanov and Concepción Arguello*. Ed. Richard A. Pierce. Kingston, Ont. : Limestone Press.
- Kabris, J. [v. 1817] cf. Dulys.
- . 1882. ‘True and historical summary of the stay of Joseph Kabris, native of Bordeaux, in the Mendoza Islands ...’. *Journal of Pacific History*, n°16, pp. 106-112.
- Kamenskaia, M. 1894. ‘Vospominania’ [Mémoires]. *Istoricheskii vestnik*, vol. 57, pp. 35-52.

- Karamzin, N. 1803. 'O rossiiskom posolstve v Iaponiiu' [Au sujet de l'ambassade russe au Japon]. *Vestnik Evropy*, n°11, pp. 159-171.
- Kaye, Lamb W. 2017. *The Voyage of George Vancouver, 1791-1795*, vol. I-IV, Routledge.
- Kellum, M. 1971. *Archéologie d'une vallée des îles Marquises : évolution des structures de l'habitat à Hane, Ua Huka*. Paris : Publication de la Société des Océanistes n° 26, Musée de l'Homme.
- Komissarov, B.N. 1975. *Grigorii Ivanovich Langsdorf. 1774-1852*. Leningrad : Nauka.
- Kotzebue, Otto von, 1821. *A voyage of discovery into the South sea and Beering's straits...*, 3 vols. London, Longman, Hurst *et al.* ; Amsterdam : Nico Israël, New York : Da Capo, 1967
- . 2017. *Le voyage du Rurik. L'expédition Romanzov à la découverte du Pacifique : 1815-1818*, récit traduit, présenté et annoté par Marc Delpech, Éditions La Lanterne magique, Centre national du livre de Franche-Comté.
- Krusenstjern, E. von. 1991. *Weltumsegler und Wissenschaftler. Adam Johann von Krusenstern, 1770-1846. Ein Lebensbericht*. Gernsbach : Casimir Katz Verlag.
- Kruzenshtern, A., T. Shafranovskaia & O. Fedorova. 2003. 'Perechityvaia gazety zanovo' [Relecture de journaux], in Levenshtern E.E., *Vokrug sveta s Ivanom Kruzenshternom ...* [Autour du monde avec Ivan Krusenstern ...]. St Pétersbourg : TsKP VME.
- Kruzenshtern, A.V. & O.M. Fedorova. 2005. *Vokrug sveta s Kruzenshternom* [Autour du monde avec Kruzenshtern]. St Pétersbourg : Kriga.
- La Harpe, J.F. de. 1780. *Abrégé de l'histoire générale des voyages contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile... dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré...* Paris : Hôtel de Thou, 21 vol. in-8°, atlas in-folio.
- La Pérouse, J.F. Galup de. 1797. *Voyage de La Pérouse autour du monde conformément au décret du 22 avril 1791, ...* Paris : Impr. de la République, 4 vol. in-4° et Atlas ; rééd. 1798, Paris : Plassan.
- Langdon, R. 1984. *Where the whalers went*. Canberra : Pacific Manuscript Bureau.
- Le Cleac'h, Hervé *et al.* 1997. *Pona tekao tapapa'ia : Lexique Marquisien-Français* Papeete : STP Multipress, Tahiti.
- Le Fur, Y. 2001. 'How can one be Oceanian? The display of Polynesian "cannibals" in France', in B. Creed & J. Hoorn, eds., *Body trade: captivity, cannibalism and colonialism in the Pacific*, Annandale, NSW : Pluto Press ; New York : Routledge, pp. 36-46.
- Leoni, S. & R. Ouellet dir. 2007 *Mythes et géographies des mers du Sud : Études suivies de l'Histoire des navigations aux Terres australes de Charles de Brosses*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, Collection Écriture.
- Lesur, Ch. L. 1822. *Annuaire historique universel ou Histoire politique comprenant en outre un aperçu de la littérature française, une chronique judiciaire, un tableau de la littérature étrangère, etc.*, Chronique de septembre 1822, n°23, Valenciennes, pp. 806-807.
- Liapunova, R.G. 1979. 'Zapiski ieromonakha Gedeona (1803-1807) – odin iz istochnikov po istorii i etnografii Russkoi Ameriki' [Notes du hiéromoine Gédéon (1803-1807) – Une des sources de l'Histoire et de l'Ethnographie de la Russie américaine], in *Problemy istorii i etnografii Ameriki*, Moscou : Nauka, pp. 215-229.

- Linton, R. 1925. *Archaeology of the Marquesas Islands*. Honolulu : *Bernice Pauahi Bishop Museum*, Bull. n°23, Publication n°10.
- Maury, R.C., Guille G., Guillou H., Marabal A.-M. *et al.* 2014. Géologie des Marquises : des volcans boucliers intra-océaniques effondrés issus d'un point chaud atypique, in *Géologie de la France*, n°1, pp. 111-135.
- Malakhovskii, K.V. 1985. 'Découvertes russes dans l'océan Pacifique du 17^e au 19^e siècle'. *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, n°233, pp. 19-26.
- Marzagalli, Silvia & Bonin Hubert, eds. 2000. *Négoce, ports et océans XVI-XXe siècles, mélanges offerts à Paul Butel*. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, Collection La mer au fil des temps.
- Maslennikov, B. 1986. *Morskaia karta rasskazyvaet* [Enseignements d'une carte navale]. Moscou : Voenizdat.
- Matthews, Owen. 2016. *Nikolai Rezanov ou le rêve d'une Amérique russe*. Paris : Les Éditions Noir sur Blanc.
- Mayer, August. 1828, Beschreibung eines Nukahiwerschadel [Description d'un crâne de Nuku Hivien], par le Professeur Mayer de Bonn, *Archiv für Anatomie und Physiologie*, cahier 3, pp. 437-462, illustration pl. XII.
- Moessner, Victoria Joan. 2003a. 'Endnotes' [Notes finales], in Löwenstern H.L., *The first Russian voyage ...* Fairbanks : University of Alaska Press.
- . 2003b. 'Translator's introduction' [Introduction du traducteur], in Löwenstern H.L., *The first Russian voyage ...* Fairbanks : University of Alaska Press.
- Nevskii, V.V. 1951. *Pervoe puteshestvie rossiian vokrug sveta* [Le premier voyage Russe autour du monde]. Moscou : Geografiz.
- Noury, Ch. 1928. 'Chants divers en usage aujourd'hui pendant les sacrifices humains (aux îles Marquises) [chants recueillis à Nuku Hiva en 1849]'. Tahiti : *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, t. 3, n°25, pp. 51-56.
- Obeyesekere, G. 1997. *The Apotheosis of Captain Cook. European Mythmaking in the Pacific*. Princeton : Princeton University Press.
- Obeyesekere, G. 2001. 'Narratives of the self: Chevalier Peter Dillon's Fijian cannibal adventures', in B. Creed & J. Hoorn, eds., *Body trade: Captivity, cannibalism and colonialism in the Pacific*. Annandale, NSW : Pluto Press ; New York : Routledge, pp. 69-111.
- O'Brien, P. 2006. *The Pacific muse: Exotic femininity and the colonial Pacific*. Seattle : University of Washington Press.
- O'Reilly, P. & Reitman Ed., 1967. *Bibliographie de Tahiti et de la Polynésie française*. Paris : Musée de l'Homme. Publications de la Société des Océanistes n°14.
- Ottino, Pierre. 1990. L'habitat des anciens marquisiens : architecture des maisons, évolution et symbolisme des formes. Paris : *Journal de la Société des Océanistes*, n°10, pp. 3-15.
- Ottino-Garanger, M.-N. 2002. 'Être avant que de paraître, l'art de la parure dans un archipel océanien : les Marquises', in *Kannibals et Vahinés. Les sources de l'imaginaire, exposition Musée des Beaux-Arts de Chartres*, pp. 49-73.
- Ottino-Garanger, M.-N. 2011. 'The tattoos and ornaments of the inhabitants of the 'Land of Men' in Gauguin's day and before', in *Gauguin Polynesia* : Art Center Basel, Susan Greub ed. Munich : published by Hirmer.

- Ottino-Garanger, P. & M.-N. 1998. *Tē patu Tiki. Le tatouage aux Îles Marquises*. Tahiti : Ch. Gleizal éditeur.
- Ottino-Garanger, P. & M.-N., Rigo B. & Tetahiotupa E. 2016. 'Tapu and kahui in the Marquesas', in Tamatoa Bambridge, *The rahui. Legal pluralism in Polynesian traditional management of resources and territories*. [Canberra] : ANU Press, pp. 43-78.
- Ottino-Garanger, P. & M.-N. 2017. 'Toponymie littorale aux îles Marquises, *Fenua 'Enata/Henua 'Enana*, Polynésie orientale (Polynésie française)', *Revue d'ethnoécologie*. Dossier en ligne « Cartographie participative », n° 11, juillet 2017.
- Pacific Manuscript Bureau, 1984. 'The Pacific Manuscript Bureau. Titres abrégés et index des microfilms PMB I-1000 (Manuscripts Series). Tables et index', *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 79, pp. 265-283.
- Panaev, F. 1810. 'Pismo Panaeva o smerti Rezanova' [Lettre de Panaev sur la mort de Rezanov]. *Russkii vestnik*, n°8, pp. 78-85.
- Pasetskii, V.M. 1974. *Ivan Fedorovich Kruzenshtern*. Moscou : Nauka.
- . 1975. *Ferdinand Petrovich Vrangél. 1796-1870*. Moscou : Nauka.
- Petrov, P.N. 1864. *Sbornik materialov dlia istorii Imperatorskoi Sankt-Peterburgskoi Akademii khudozhestva za 100 let ee sushchestvovaniia* [Collection de matériaux pour l'histoire de l'Académie impériale des Arts de St Pétersbourg pour les 100 ans de sa création]. St Pétersbourg.
- Porter, D. 1815. *Journal of a Cruise made to the Pacific Ocean in the United States Frigate Essex in the years 1812-14*, 2 vols, Philadelphia, Bradford and Inskeep ; 2nd ed., New York Wiley & Halsted, 1822.
- . 1970. *Journal of a cruise made to the Pacific Ocean*. Vol. 2. Upper Saddle River, N.J. : Gregg Press.
- . 2014. *Nukuhiva 1813-1814. Le Journal d'un corsaire américain aux îles Marquises*, version française. Tahiti : Éditions Haere Po.
- Porter, J. 1829. 'The South Sea chief', *Sydney Gazette*, 10 septembre.
- Porter, R.K. 1809. *Traveling sketches in Russia and Sweden, during the years 1805, 1806, 1807, 1808*, Philadelphia : Hopkins & Earle.
- Postnikov, A.V. 2004. 'Novyi istochnik po istorii pervogo krugosvetnogo plavaniia rossiian' [Une source nouvelle sur le 1^{er} voyage de circumnavigation russe]. *Izvestiia Akademii nauk. Seriiia geograficheskaiia*, n° 3, pp. 109-117.
- Proust de Gironière, Muriel. 2002. *Nicolas Baudin, marin et explorateur, ou le mirage de l'Australie*. Paris : Editions du Gerfaut.
- RAC. 1803. Cf. Archives, Russie.
- Roquefeuil, Camille de. 1823. *Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819*, 2 vols. Paris : Ponthieu, Lesage, Gide fils.
- Rousseau, J.J. 1959. *Dialogues : Rousseau juge de Jean-Jacques* [dernier livre des Confessions], in *Œuvres complètes*. Paris : La Pléiade.
- Rozina, L.G. 1963. 'Kollektsiia MAE po Markizskim ostrovam' [Collections marquisiennes de la MAE]. *Sbornik Muzeia antropologii i etnografii*, vol. 21, pp. 110-119.

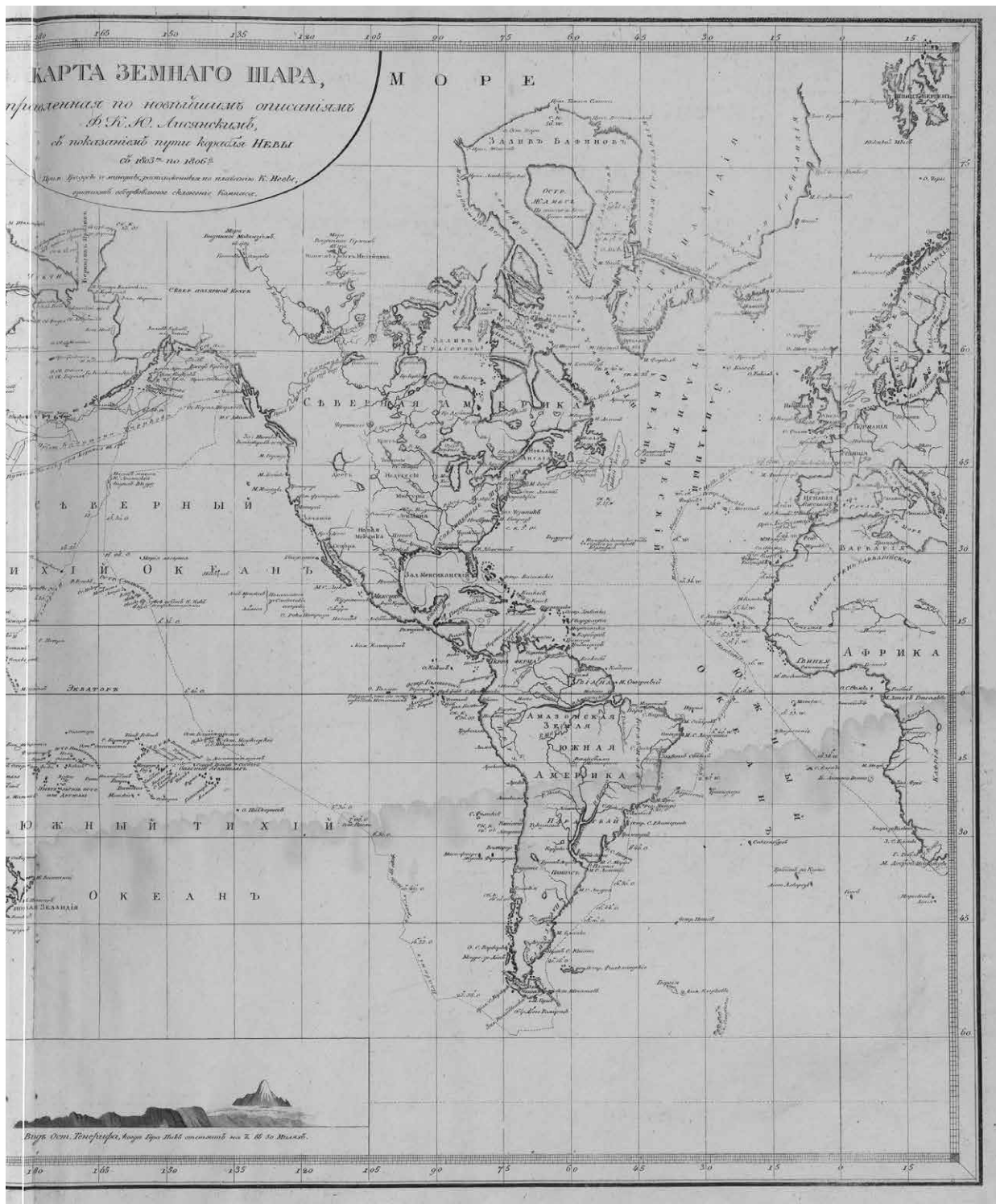
- Rumiantsev, N. P. 1812. Lettre adressée à I.F. Krusenstern, 13 juin 1803, in I.F. Kruzenshtern, *Puteshestvie vokrug sveta...* [Voyage autour du monde...], partie 3, St Pétersbourg : Morskaia tipografiia, pp. 406-412.
- . 1960. 'Instruktsiia, dannaia deistvitel'nomu kamergeru Rezanovu, 10 (22) iuliia 1803 g.' [Instructions données à l'actuel chambellan Rezanov, ... juillet 1803], in *Vneshniaia politika Rossii XIX i nachala XX veka*, séries 1, vol. 1. Moscou : Gospolitizdat, pp. 491-497.
- . 1962. Lettre adressée à N.P. Rezanov, 24 avril (6 mai) 1805. *Istoricheskii arkhiv*, n°6, pp. 96-97.
- Sahlins, M. 1981. *Historical metaphors and mythical realities*. Ann Arbor : University of Michigan Press.
- Salmond, A. 2003. *The trial of the cannibal dog: Captain Cook in the South Seas*. Londres : Allen Lane.
- Santen, C. van. 2019. 'Nuku Hiva in 1825 : Artefacts collected during the voyage of the *Maria Reigersberg* and the *Pollux*', in *Tiki. Marquesan Art and the Krusenstern expedition*, E. Govor & N. Thomas, eds. Leyden : Sidestone Press, pp. 85-102.
- Scemla, J.J. 1994. *Le voyage en Polynésie*. Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins.
- Severgin, V.M. 1804. 'Instruktsiia dlia puteshestviia okolo sveta po chasti mineralogii I v otnoshenii k teorii zemli' [Instructions pour le voyage autour du monde dans le domaine de la minéralogie et en relation avec l'Histoire de la Terre]. *Severny vestnik*, n°2, pp. 180-192 ; n°3, pp. 328-342.
- Sgibnev, A. 1877. 'Rezanov I Kruzenshtern: Epizod iz pervogo krugosvetnogo plavaniia russkikh' [Rezanov et Krusenstern : un épisode du 1^{er} voyage de circumnavigation russe autour du globe]. *Drevniaia I novaia Rossiia*, vol. 1, n° 4, pp. 385-392.
- Shur, L. A. 1971. *K beregam Novogo Sveta* [Vers les rivages du Nouveau Monde]. Moscou : Nauka.
- Smith, V. 2009. "Prizeable Companions": Missing Friends in the Marquesan Accounts of William Crook, Edward Robarts and Herman Melville', *Leviathan*, vol. 11, publication n°2, pp. 10-23.
- Sondermann, F. 2000. 'Etwas über die Illustrationen im Tagebuch Hermann von Loewensterns' [Sur les illustrations du Journal de Lōwenstern]. Conférence lors du symposium de Sendai (Japon), 22 juillet.
- . 2002a. 'Pictures of Japanese – by W.G. Tilesius'. Conférence lors des 1^{ères} rencontres de la section Japonaise de la Society for Comparative Studies à Tohoku, 18 octobre.
- . 2002b. 'Zeitgenössische Urteile über Nikolai Petrovich Resanov' [Regard contemporain du Rezanov], in *Ronbun shu-chishi toshite no ryokō-ki: 'Wakamiya-maru' to 'Nadeshda-go' no kiroku*. Sendai : Sendai shimin kokusai kōryū jigyō jikkō iinkai, pp. 52-85.
- Steinen, K. von den 1925-1928. *Die Marquesaner und ihre Kunst. Studien über die Entwicklung primitiver Südseeornamentik nach eigenen Reiseergebnissen und dem Material der Museen*. Vol 1, *Tatauierung*, 1925 ; vol 2, *Plastik*, 1925 ; vol 3, *Atlas, Die Sammlungen*, 1928. Berlin : D. Reimer & E. Vohsen ; Réédition : Hacker Art Books. New York ; éd. frçse : Musée de Tahiti et des îles, Puna'auia, Tahiti, 2005 : 1-2 : Tatouage, Art Plastique, 3 : Atlas : 2009.

- Suggs, R.C. 1961. *Archeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia*. in *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. 49, New York : American Museum of Natural History.
- . 1966. *Marquesan sexual behaviour*. New York : Harcourt, Brace & World.
- . 2008. 'Reconstruction of Nuku Hivan names', mss. n.p.
- Suggs, R.C. 2009 : 'Cabri et Tolstoï, de la baie de Taiohae à celle d'Avatscha', in *Confluence : Revue océanique d'expression française*, n°2.
- Surnik, A. 2003. 'Liubov komandora' [L'amour du Komandor]. *Trud*, n°158.
- Sverdlov, L.M. 2006. *Kruzenshtern i Rezanov*. Moscou, n.p.
- Tcherkezoff, S. 2001. *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne 1928-1999...* Paris : Presses universitaires de France.
- . 2005. 'La Polynésie des vahinés et la nature des femmes : une utopie occidentale masculine'. *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], 22, pp. 63-82.
- Terrell, J. 1982. 'Joseph Kabris and his notes on the Marquesas'. *Journal of Pacific History*, vol. 16, pp. 101-112.
- Thomas, N. 1990. *Marquesan societies: Inequality and political transformation in eastern Polynesia*. Oxford : Claredon Press.
- . 1991. *Entangled objects: Exchange, material culture, and colonialism in the Pacific*. Cambridge : Harvard University Press.
- . 2003. *Discoveries: The voyages of Captain Cook*. Londres : Allen Lane.
- . A. Coole, & B. Douglas. ed. . 2005 : *Tattoo: bodies, art, and exchange in the Pacific and the West*, Duke University Press.
- Tokarev, V.P. 1993. *Khudozhniki Sibiri, XIX vek* [Artistes de Sibérie, 19^e siècle]. Novosibirsk : Nauka.
- Tolstoï, Serge. 1980. *Tolstoï et les Tolstoï*. Paris : Hermann, Éditeurs des Sciences et des Arts.
- Tolstoï, S. L. 1990. *Fedor Tolstoi Amerikanets*. Moscou : Sovremennik.
- Tolstoy, I. 1971. *Tolstoy, my father, reminiscences*. Chicago : Cowles Book.
- Tolstoy, L.N. 1928-1959. *Polnoe sobranie sochinenii* [Collection complète de ses oeuvres], 90 vols. Moscou : Goslitizdat.
- Tolstoy, N. 1983. *The Tolstoy: Twenty-four generations of Russian history, 1353-1983* [Les Tolstoï, 24 générations d'histoire russe, 1353-1983]. Londres : Hamilton.
- Tregear, Edward. 1891. *The Maori-Polynesian Comparative Dictionary*. Christchurch : Whitcombe & Tombs Ltd, Wellington.
- Turkovskii, V. 1898. 'Krugosvetnoe putesthestvie neskolkikh iapontsev cherez Sibir, sto let tomu nazad' [Un voyage autour du monde par plusieurs Japonais à travers la Sibérie il y a 100 ans]. *Istoricheskii vestnik*, vol. 73, n°7, pp. 193-210.
- Vigel, F. F. 1928. *Zapiski* [Mémoires]. Vol. 1. Moscou : Krug.
- Vincendon-Dumoulin, Clément Adrien & Desgraz César L. F., 1843. *Iles Marquises ou Nouka-Hiva, Histoire, Géographie, Mœurs*. Paris : Édition Arthur Bertrand.
- Voenskii, K. 1895. 'Posolstvo Rezanova v Iaponiiu v 1803-1805 gg.' [Ambassade de Rezanov au Japon en 1803-1805]. *Russkaia starina*, n°7, pp. 123-141 ; n°10, pp. 201-235.
- Wallace, L. 2003. *Sexual encounters: Pacific texts, modern sexualities*. Ithaca, N.Y. & Londres : Cornell University Press.

- White, J. 2005. 'Marks of transgression: The tattooing of Europeans in the Pacific Islands', in N. Thomas, A. Cole & B. Douglas, eds., *Tattoo: Bodies, art and exchange in the Pacific and the West*. Londres, Reaktion Books, pp. 72-89.
- Wilson, W. 1799. *A missionary voyage to the southern Pacific Ocean performed in the years 1796, 1797, 1798 in the ship Duff, commanded by Captain James Wilson*, Londres : T. Chapman.
- Zakharov. 1803. Cf. Archives, États-Unis d'Amérique.



Gravure d'après Urey Lisiansky, « Carte du monde, corrigée en fonction des nouvelles descriptions de Yu. Lisiansky, avec indication de la voie suivie par la Neva de 1803 à 1806 », in Lisianskii 1812b : pl. [2].





12 JOURS À NUKU HIVA

La première expédition russe autour du monde, à l'aube du dix-neuvième siècle, fit suite à celles de Bougainville, Cook et La Pérouse. Menée par le commandant balte-allemand Adam von Krusenstern, elle était, à elle seule, tout un monde composé de savants et naturalistes, d'officiers et marins moujiks, d'un ambassadeur de la cour du tsar et de quelques marins Japonais embarqués sur la Nadezhda et la Neva. Ces Russes de divers ethnies de l'empire et au-delà : Estoniens, Baltes, Allemands, Tartares ou Suisse, abordèrent en mai 1804 aux Marquises (Polynésie française). La rencontre de ces mondes offre un inestimable instantané de la société de Nuku Hiva à la veille d'un profond changement.

Douze jours plus tard, elle quittait l'île ébranlée par un amer litige entre les capitaines et le représentant du tsar à bord, mais aussi chargée de nourriture, d'eau douce et de dizaines de témoignages, matériels et immatériels, d'un "Français marquisien", de croquis et tatouages. De retour au pays, ces hommes livrèrent toutes sortes de récits et souvenirs, autour d'eux, véhiculés en diverses

langues mais au fil des aléas de l'Histoire, guerres et révolutions, ils se dispersèrent à travers l'Europe, l'Amérique, l'Asie, leurs archives et leurs musées.

C'est aujourd'hui le temps de rapprocher Marquisiens et Occidentaux de pages uniques de leur histoire et héritage culturel. Dans cet ouvrage sont réunis, pour la première fois en français, ces pans de récits. Grâce à une collection d'illustrations plus vaste que l'édition anglaise originale de 2010, aux vocabulaires et annotations de Marie-Noëlle Ottino-Garanger, il est apporté un éclairage, aussi riche que possible, sur cette étonnante aventure humaine.

sidestonepress

ISBN: 978-94-6426-018-2



9 789464 260182 >